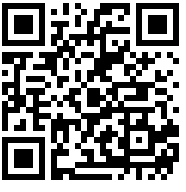
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

---

15 MAI — 15 AOUT 1901

Digitized by Google

LYON. — IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE, RUE DE LA QUARANTAINE, 18.

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

Antérieurement « La Controverse et le Contemporain »

revue mensuelle publiée sous la direction

D'UN COMITÉ DE PROFESSEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LYON

avec le concours

DE NOMBREUX SAVANTS ET ÉCRIVAINS

NOUVELLE SÉRIE. — TOME XXXVII.

15 MAI — 15 AOUT 1901

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

N SABONNE : **A Lyon,** FACULTÉS CATHOLIQUES, 25, rue du Plat, et à la librairie Emmanuel VITTE, place Bellecour, 3.

A Paris, chez VIC et AMAT, libraires, 11, rue Cassette.

ondres, chez BURNS et OATES, 28, Orchard Street, Portmann Square, W. C.

A Madrid, chez Albert GAYAN, 4, Puerta del Sol.

Montréal (Canada), chez CADIEUX & DEROME, 205 et 207, rue Notre-Dame.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DEVOIR INTELLECTUEL

DE

LA FEMME [1]

Autrefois, Mesdames, la situation intellectuelle de la femme pouvait s'exprimer par cette formule légèrement paradoxale : Pendant son éducation elle n'apprenait pas grand'chose, et elle oubliait pendant sa vie ce qu'elle avait appris pendant son éducation. Un préjugé qui remonte bien loin, plus haut que Molière et Chrysale, plus haut que les Romains et les Grecs, que le vieil Euripide et Caton le brutal, un préjugé qui venait peut-être du Paradis terrestre, condamnait la femme à l'ignorance, que dis-je, lui faisait presque de l'ignorance un *devoir d'Etat*. Comme la femme est consciencieuse, elle accomplissait ce devoir non moins que tous les autres. Tandis que pour le jeune homme, ses classes finies, ses études commençaient; pour la femme ses classes finies presque avant d'être commencées, ses études finissaient avec ses classes : la mère, l'épouse, la femme du monde, la ménagère la saisissaient au sortir du pensionnat et absorbaient toute son *intellectualité*. Il commence à n'en être plus ainsi; il faut que ce mouvement continue, et c'est pour travailler à l'accélérer

(1) Conférence donnée à l'école de l'*Immaculée-Conception* de Pau, le vendredi, 8 février 1901.

Digitized by Google

que des hommes éminents, Mgr d'Hulst, de sainte, de scientifique, d'apostolique mémoire, Mgr Péchenard, Recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Batiffol, Recteur de l'Institut catholique de Toulouse ont organisé des *Cours de jeunes filles*, et ont fait appel au talent de collaborateurs tels que M. Denys Cochin, M. Lapparent, M. l'abbé Klein, le R. P. Montagne, l'abbé Maisonneuve, le P. Suau.

En présentant aux femmes chrétiennes les cours d'enseignement supérieur que devait inaugurer l'Institut catholique de Paris en 1897 et dont la préparation occupa les dernières heures d'une vie si active, Mgr d'Hulst écrivait: « Un mouvement presque irrésistible pousse la femme à élever sans cesse son niveau intellectuel. Ses aspirations dans ce sens dépassent parfois celles de l'homme. »

C'est ce mouvement qui m'a conduit devant vous, qui vous a conduites ici nombreuses, très nombreuses, curieuses, d'une curiosité qui ne va peut-être pas sans quelque malice, curieuses de voir comment un ecclésiastique se comportera sur un terrain aussi délicat, et de quelle manière je vais traiter mon sujet.

Car enfin d'exorde en exorde il faut bien que j'arrive à mon sujet, et que je finisse par commencer! Eh! bien, Mesdames, armons-nous, moi de courage, vous de patience et de miséricorde et commençons.

I

Vous avez une âme, Mesdames, c'est très sur, encore que le deuxième concile de Mâcon, tenu en 585 ou 588, ait défini le contraire..... Mais est-ce bien vrai? Grégoire de Tours dans son *Histoire de France* (Livre VIII, chap. 20), raconte qu'à ce concile de Mâcon un évêque, un seul, demanda... et tous ses collègues répondirent affirmativement, demanda dis-je... non point si la femme avait une âme, mais si le terme *homo* pouvait s'entendre aussi bien

Digitized by Google

de la femme que de l'homme ; la question qu'il posait était donc philologique et non théologique, j'ai déjà dit qu'il lui fut répondu unaninement que le terme *homo* comme le terme français *humanité* comme le substantif grec ἄνθρωπος pouvait désigner la femme aussi bien que l'homme.

Et maintenant, Mesdames, que je vous ai restitué votre âme nous pouvons argumenter.

Cette âme féminine est égale à la nôtre : elle comprend, elle veut, elle aime ; elle a été créée par Dieu et rachetée par lui ; elle peut mériter le ciel et l'enfer, recevoir les sacrements... Or cette âme féminine a trouvé des détracteurs. On lui laisse ses prérogatives surnaturelles, on ne lui enlève ni la grâce, ni le ciel, ni l'enfer, on respecte tout son être surnaturel, mais on mutile son être naturel. Tandis que l'âme masculine présente l'image de la Trinité : que Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ont laissé reconnaissable leur empreinte dans cette âme qui pense, veut et aime, dans cette Trinité humaine, qui a, elle aussi, ses trois personnes, l'âme féminine, la trinité humaine dans l'âme féminine n'aurait que deux personnes, car la femme, paraîtrait-il, aime et veut mais ne *pense* pas.

Allons, Mesdames, préparez-vous à être magnanimes, vous allez avoir beaucoup à pardonner..., à Molière d'abord :

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler sa dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point mais elles vivaient bien.
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Digitized by Google

Or Molière c'est le sens commun parlant un admirable français, et M. de Maistre l'oppose *galamment* aux prétentions intellectuelles de M^lles^ Adèle et Constance de Maistre qui avaient cru (quelle illusion !) que les filles d'un homme d'esprit devaient avoir de l'esprit. Il aggrave lui-même le péché de Molière, le crime de lèse-intelligence féminine commis par le grand poète comique. N'a-t-il pas osé écrire à sa fille Constance qu'une femme doit : « Se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède un chien nommé *Biribi* qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval... »

Et il ajoute ailleurs avec une ironie féroce :

« ... Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV ». Vous voyez que le programme de l'éducation féminine, tel que paraît le concevoir de Maistre, n'est pas surchargé. Au XVI^e^ siècle, Montaigne en proposait un qui n'était guère plus étendu et qui était inspiré par le même scepticisme.

Après vous avoir insulté, en français, Mesdames, permettez-moi de vous insulter en italien :

Hamilton Cavallotti écrivait en 1872 (*La Scuola*, v. 1) « que la femme soit instruite ; qu'elle ne mette pas Anvers en Danemark, qu'elle ne fasse pas de Xénophon un philosophe romain ou d'Anaxagore un général Athénien ; qu'elle ne cite pas comme des chefs-d'œuvre les tragédies de Rubens ». Je cite Cavallotti, je n'oserais citer Lombroso.

Digitized by Google

Lessing *vient à sa tour* comme dans la fable : il a osé écrire : « Une femme qui pense est aussi ridicule qu'un homme qui met du rouge ». Et encore Lessing est charmant à côté de Schopenhauer, de Nietzche, de Hartman de tout le troupeau des pessimistes d'outre-Rhin. Je pourrais, Mesdames, vous manquer de respect en grec avec Hésiode, Euripide, Aristote; en latin avec Juvénal; et même avec les écrivains les plus graves de la nation la plus grave qui fut jamais, avec tous ces penseurs de Rome qui opposent sans cesse à la *majestas virorum* le *sexus imbecillis, levis, impar laboribus*, je ne traduis point par politesse et ... parce que je soupçonne que vous l'avez déjà fait. Le latin théologique de la Réforme est plus dur encore que le latin juridique du paganisme : « L'épouse et le domestique doivent au maître la même obéissance » dit Luther (1). Il traite « d'esprit dangereux » Vivès, précepteur de Marie Tudor, parce qu'il voulait pour les femmes une éducation étendue. Dans la seule année 1595, cinquante thèses sont soutenues à Wittenberg, dans lesquelles on dénie à la femme la dignité de personne humaine (2). Je pourrais encore, Mesdames, vous manquer de respect en anglais, avec Milton qui vous appelle, le dirai-je, un *beau défaut de la nature*, traduisant ainsi le terrible χαλὸν κακόν de la *théogonie*. Vous avez, Mesdames, des ennemis dans toutes les langues, en latin, en grec, en allemand, en anglais, et, confessons-le, en français. Je vous l'ai déjà prouvé, j'y reviens ; il y a même des déserteurs... des désertrices qui combattent contre vous : l'*Antiféminisme* compte quelques femmes dans son effectif :

Mme de Maintenon, affirmait que les « femmes ne comprennent rien qu'à demi » ; et Daniel Stern (c'est Mme la marquise d'Agoult) a écrit : « Les femmes portent en tout l'esprit de chimère ».

(1) Voici d'ailleurs le texte : « Si non licet *servo* contra dominum... contendere et erigere ita nec mulieri contrà Dominum. (Luth., *Œuvr.*, t. I, édit. Witteberque, 1558, pp. 23-25.

(2) Voir le *Correspondant*, 10 mars 1901, p. 916, article de M. Lamy. Nous ne saurions trop recommander l'étude de M. Lamy à nos lecteurs.

Digitized by Google

Vous vous écriez avec le poète :

En est-ce assez, grands dieux, et le ciel pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encore séduire!

Oui, Mesdames, vous répondent les *grands dieux :* Malebranche, le doux Malebranche, est d'une anatomie implacable : il écrit que, sans doute, sur les choses du goût les femmes ont « plus de science, d'habileté et de finesse que les hommes » mais qu'elles sont « pour l'ordinaire incapables de pénétrer des vérités un peu cachées » et cela assure-t-il « à cause de la délicatesse des fibres de leur cerveau. »

Mais ce que Malebranche insinue, d'autres le reprennent vivement, brutalement. La science a donc *pesé*, *cubé* (aujourd'hui le *cubage* est plus en honneur que le *pesage*) le cerveau féminin et le cerveau masculin, le premier pèse moins, cube moins que le second. De plus vous êtes malades, Mesdames. Hippocrate se demande : « Qu'est-ce que la femme? » et il répond : « la maladie ». Michelet dira plus tard : « Un enfant malade »!! Que vous avez tort d'être malades, Mesdames.

Voici que la scolastique intervient dans la personne d'un philosophe en soutane et en soutane violette, justement considéré, et conclut ainsi : (1)

Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu. Nos idées ne sont que des sensations transformées, spiritualisées : nos idées dépendent donc de nos sensations, lesquelles dépendent de nos sens. Si les sens sont faibles, ils n'envoient au laboratoire psychologique que des sensations faibles, qui se transforment en idées faibles comme elles. Et voilà la femme réduite en vertu de la délicatesse... dirait Malebranche, en vertu de la faiblesse de sa constitution, disent les autres, condamnée à n'avoir que de faibles idées ou à n'en pas avoir du tout. C'est ainsi que ces messieurs suivent le conseil de Manou : « *Ne frappez pas une femme même avec*

(1) *L'idéal antique et l'idéal moderne*, par Mgr MARINI, protonotaire apostolique.

Digitized by Google

une fleur ». Une dernière citation encore, pour vous bien montrer que mon impertinence est au courant. « Discuter avec une femme, écrit M. Henry-C. Moreau dans *L'un ou l'autre*, n'est peut-être guère moins naïf que de prétendre jouer du piano avec un archet. » Et, cependant, quel artiste délicat, quel délicieux écrivain que M. Moreau ! Les écrivains féministes eux-mêmes, M. Legouvé, M. Marion, sont durs quelquefois pour leur malheureuse cliente. L'auteur de la *Psychologie de la femme* ne répéta-t-il pas, sans le réfuter, ce mot terrible échappé à *une* de ses élèves : « *La logique n'a été faite ni par la femme ni pour la femme* ». Quelle exécution ou plutôt quel suicide.

Rassurez-vous, Mesdames, insulter n'est pas prouver : *Vituperatio non est argumentum*. Car enfin la faiblesse physique n'est pas un argument de faiblesse intellectuelle. Descartes, Bacon, Malebranche, Kepler, François de Sales, James Watt, Richelieu, Voltaire, Fontenelle, et, parmi les saints, Pierre Damien, Raymond Nonnat étaient très malingres, et cependant la faiblesse de leur constitution physique ne s'était point communiquée à leur esprit. Le comte de Fontaines se faisant transporter sur le champ de bataille pour disputer la victoire à Condé prouvait bien qu'une « âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Que dis-je j'ai même lu dans le préface de la *Valetudo Salernitana*, dédiée, il est vrai, à Richelieu, que la faiblesse physique était la condition de la vigueur intellectuelle.

Et puis, est-il même bien sûr que Molière et de Maistre, pour ne parler que des deux plus célèbres antiféministes, aient été aussi catégoriques que leur mauvaise réputation et les citations que j'ai faites, dont on a tant abusé contre vous, paraissent l'indiquer ?

Molière condamne-t-il réellement dans les femmes savantes la science féminine ? Condamne-t-il à l'impuissance la raison féminine ? Ah ! malheureuses femmes qui ne perdent jamais le droit de diviser les hommes même les plus graves, même les critiques.

Eh ! bien, Molière attaque non la science féminine mais

Digitized by Google

l'abus de la science féminine. Ce n'est point parce que Philaminte, Armande et Belise, *les trois disgrâces* de Paul de Saint-Victor, sont savantes que Chrysale se fâche, mais parce qu'elles sont à la fois pédantes et distraites.

Pédantes ! Elles étalent leur science à tout venant et à tout propos, devant Chrysale, devant Martine, la pauvre Martine, devant la judicieuse Henriette. Elle n'ont donc jamais lu le *Grand Cyrus* (10e partie, livre II), où Mlle de Scudéry s'exprime si bien sur ce sujet : « Encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elle n'en savent par l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elle agissent ni qu'elles parlent en savantes... Ce n'est pas que celle qu'on n'appellera point savante ne puisse savoir autant et plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom ; mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son esprit, et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos. »

Oui, c'est bien cela, une femme ne doit pas agir ni parler en savante. Or Philaminte, Armande et Belise parlent en savantes, et ce qui est plus fort, *agissent* en savantes. Non seulement elles sont pédantes, mais distraites ; oui, distraites : ménagères distraites, cuisinières distraites, aussi Chrysale s'emporte.

> C'est à vous que je parle, ma sœur.
> Le moindre solécisme en parlant vous irrite

(Voilà pour la pédante).

> Mais vous en faites-vous d'étranges en conduite.

(Voici pour la distraite).

> Vos livres *éternels* ne me contentent pas.
> . . . . . .
> Vous devriez brûler tout ce meuble inutile
> Et laisser la science aux docteurs de la ville.
> . . . . . .
> Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune
> Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez nous,
> Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.

Digitized by Google

Car l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
. . . . . .
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comment va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
. . . . . .
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi!

C'est donc la distraction des savantes que poursuit Molière et non leur science. Il leur abandonne le ciel et la terre, leur permet tous leurs voyages dans la lune à condition que leurs devoirs culinaires n'en souffriront pas. D'ailleurs, pas de doute, il est très catégorique sur le droit de la femme, sur son devoir même d'être instruite. Il consent :

Qu'une femme ait *des clartés de tout*. Des *clartés*, non des *lueurs;* des *clartés*, c'est-à-dire des idées nettes *de tout*.

Mais il lui défend

De se rendre savante afin d'être savante.

Ecoutez encore Clitandre ou Molière :

Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache.

Est-ce Fénélon ou est-ce Molière qui parle...? Voilà donc Molière convaincu de féminisme. Comment s'expliquer alors que de Maistre — l'antiféministe de Maistre — invoque à l'appui de son antiféminisme l'autorité de Molière?

Mais prenez garde que l'antiféminisme de de Maistre est plus problématique encore que celui de Molière.

Digitized by Google

« Mesdemoiselles Adèle et Constance vous avez fait une « grande faute en naissant. Comme vous étiez les filles « d'un homme d'esprit, vous vous êtes avisées de naître « spirituelles, il fallait naître sottes. Votre Père condamne « le charmant esprit qu'il vous a donné à mourir de faim. « Vous souriez Adèle, vous souriez Constance. Pourquoi « donc? — Parce que votre Père est un féministe qui joue « si bien l'antiféminisme qu'il a fait illusion. Le grand « écrivain qu'est votre Père est aussi un grand artiste. « Son antiféminisme est un antiféminisme hygiénique. »

Ecoutons, en effet, ce qu'il écrit à sa chère Adèle (*Idol mio*) :

« J'ai été enchanté des progrès que tu fais dans le dessin et de ton goût pour les belles choses; mais j'ai sur tout cela une terrible nouvelle à te donner : c'est qu'il faut t'arrêter et consacrer une partie de ton temps à l'oisiveté; *ta santé* l'exige absolument. Je te conjure donc, mon cher enfant, de faire tes efforts pour devenir sotte, au moins jusqu'à un certain point. Il faut te jeter chaque jour dans le fauteuil douillet de l'ignorance, en répétant, si tu veux, pour t'encourager, un adage de notre amie commune feu Madame la marquise de Sévigné : *Bella cosa far niente.* Autrement tu t'effileras et tu ne seras plus qu'un petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur, ce qui me fâcherait beaucoup. J'ai dit le surplus à ta mère ; ne prends pas ceci pour un badinage : l'excès d'application pourrait te faire beaucoup de mal. »

Ainsi ce n'est point parce qu'il juge les femmes incapables de science, ou obligées par état d'être ignorantes, qu'il condamne Adèle à ne rien faire; l'ignorance ne lui paraît pas faire partie du devoir de la femme, mais la science menace sa santé, il lui recommande donc l'ignorance hygiénique et temporaire... Et même dans cette lettre où il se fait si tendrement l'avocat du *far niente*, l'écrivain qui vient de détourner sa fille de la littérature, engage avec elle une dissertation littéraire. « Parlons encore un peu de littérature. Tu me cites un beau passage sur Homère; pour te payer, je t'en cite un d'Homère. Un Athénien qui vit pour

Digitized by Google

la première fois le fameux Jupiter de Phidias, dit à l'artiste : « Où donc as-tu vu Jupiter, homme étonnant? Es-tu « monté sur l'Olympe? » Phidias répondit : « Je l'ai vu dans « ces quatre vers du poète : « Il dit, et le froncement de son « noir sourcil annonça ses volontés. Sa chevelure parfumée « d'ambroisie s'agita sur la tête de l'Immortel et, d'un signe « de cette tête, ébranla l'immense Olympe. »

« Et toi, mon cher enfant, peux-tu l'apercevoir dans cette traduction? A propos, as-tu lu l'*Iliade* et l'*Odyssée?* Il faut les lire à cause de leur célébrité, et parce qu'il est impossible d'écrire un livre où l'on ne trouve quelque allusion à ces sublimes balivernes... » (Puis il lui indique la traduction de Bitaubé. Quel antiféministe!!!) Il continue : « Je loue beaucoup ton goût pour le Tasse; cependant, l'inexorable juge du XVII^e^ siècle a dit : « *Clinquant du Tasse, or de « Virgile.* » Un homme comme Boileau peut bien avoir tort, mais jamais *tout à fait tort.* » Enfin, il voudrait relire avec sa fille la *Jérusalem délivrée :* « *Nondimeno*, la *Jérusalem délivrée* sera toujours un des grands chefs-d'œuvre du génie moderne; mais à présent que tu l'entends à fond, je voudrais la relire avec toi *en esprit de critique.* »

L'esprit de la lettre est donc, non certes l'exclusion, l'interdiction des études pour la femme, mais la nécessité de ménager sa santé pour une jeune fille malade. On en peut juger par la conclusion : « Adieu, mon très cher enfant, (toujours le masculin), raconte-moi toujours tes pensées et tes occupations ». Donc, il veut qu'elle ait des *pensées* et ce mot *pensée* se rapporte aux études dont sa fille l'avait entretenue. Ainsi, dans la lettre même où il semble interdire les études à sa fille, il l'engage à les continuer. Ecoutons encore une fois cet étrange antiféministe : « Soigne ta santé scrupuleusement, ne *me* fais point mal à *ta* poitrine. Conserve *ta bête;* ton oncle t'a fait comprendre suffisamment l'importance de cet animal. »

C'est concluant! De Maistre défend à sa fille non de travailler, mais de travailler jusqu'à se rendre malade.

Voilà donc tous ces antiféministes réfutés par eux-mêmes.

Digitized by Google

Mais ce n'est vraiment pas assez, Mesdames, ce n'est pas assez d'une réfutation c'est une réparation qu'il vous faut. Dieu lui-même vous la donne. Consultons la Bible, le vrai nobiliaire féminin. Au chapitre I de la *Génèse* (v. 27, 28), nous lisons :

Dieu créa l'être humain (*hominem*), à son image et ressemblance; il le créa homme et femme, il le bénit et il lui dit: Croissez, multipliez-vous, remplissez la terre, soumettez-là...

Donc unité d'auteur : Dieu créateur de l'homme et de la femme; même dignité : ressemblance divine; même bénédiction; même grâce accordée pour l'accomplissement d'une même mission. La mission est tellement commune, que c'est au pluriel que parle l'écrivain sacré : *croissez, commandez; crescite, subjicite.* Et au chapitre II du même livre (v. 18, 21-23), l'historiographe divin est plus formel encore : « Il n'est pas bon, dit-il, que l'homme soit seul, donnons-lui donc un auxiliaire semblable à lui. » — Très bien s'écrie le concile bruyant des antiféministes de l'un et de l'autre costume, du monde, et, de l'Eglise, *semblable* dit le texte sacré, non *égal.* Or, tout l'antiféminisme est en germe dans cette différence. — Eh bien, l'Esprit-Saint s'est commenté lui-même. C'est au XVII^e^ chapitre de *l'Ecclésiastique* (pp. 5 et suiv.) qu'il faut demander l'interprétation du passage qui nous divise. La véritable charte de noblesse de l'intelligence féminine est là; nulle part n'est affirmée plus clairement l'égalité des sexes et la communauté d'attributs.

« Dieu a tiré de l'homme l'auxiliaire qu'il lui a donné, la femme. Cet auxiliaire est *semblable* à lui ». Et puis, passant tout à coup du singulier au pluriel par une anacoluthe significative : « *Il leur a donné*, dit-il, vous entendez, *il leur a donné la sagesse* et la parole (*Consilium et linguam*); il « *leur* a donné la force de penser (*Cor excogitandi*); il *les* remplit (toujours le pluriel, toujours les deux sexes rapprochés par l'écrivain sacré, et s'inclinant sous la même bénédiction) il *les* remplit de la lumière, de l'intelligence; il a créé en *eux* la science de l'esprit (*scientiam spiritus*);

Digitized by Google

il a rempli leur cœur de sens. » Comment les négateurs de la pensée féminine peuvent-ils accorder leurs négations avec un texte aussi formel ! Comment peuvent-ils restreindre le sens de l'expression *adjutorium simile sibi* au simple concours matériellement moral que la femme doit à l'homme ? (1).

Et le Nouveau Testament qui associe la femme à toute la vie surnaturelle, qui prend à ses côtés la mère du Dieu incarné, ne lui est pas moins favorable que l'Ancien...

Ah ! sans doute, l'égalité de nature n'empêche pas la subordination. Saint Paul (2) rappelle aux femmes leurs devoirs si la *Genèse* et l'*Ecclésiastique* leur enseignent leurs droits, mais ces droits, mais cette égalité de nature est incontestable. D'ailleurs les femmes ont affirmé leur intelligence par les œuvres de leur intelligence, elles aussi ont prouvé le mouvement en marchant.

Clément d'Alexandrie vante l'érudition des Grecques, il écrit : « Les filles de Diodore excellaient dans la dialectique... Plusieurs femmes suivaient les cours de Platon ; les leçons d'Aspasie ne furent pas inutiles à Socrate, je ne compte pas les femmes qui ont excellé dans la poésie et la peinture. » Et il conclut : « L'étude de la philosophie est donc un devoir pour les femmes comme pour les hommes ». On sait que, par philosophie, il fallait entendre alors toutes les sciences. Sainte Monique, la mère de saint Augustin, assistait aux entretiens philosophiques de *Cassiciacum* et pouvait les suivre. Hypathie, la fille du mathématicien Cléon fit l'admiration de son temps. Au XII^e^ siècle, la science n'étonne plus chez une femme. Héléna Cornaro est reçue docteur à Padoue ; Christine de Pisan écrit la *Cité des Dames* : dans cet ouvrage elle s'élève contre ceux qui voudraient exiler les femmes de la science, citant l'exemple de cette *Novelle*, fille d'un canoniste de Bologne, qui, à l'occasion, remplaçait son père. Seulement elle cachait son

(1) Voir *L'idéal antique et idéal moderne*, p. 19, note.
(2) I *Corinth.*, XI, 8, 9.
Ephès., V, 22 et suiv.

Digitized by Google

visage « derrière une petite courtine » de peur que sa beauté *n'empeschât la pensée des escoutants.* »

Chez nous, le XVII^e^ siècle nous offre Marie de Mortemart, abbesse de Fontevrault qui étudiait les Pères dans le texte et traduisait Platon ; M^lle^ de Lafayette, M^lle^ de Scudéry, M^me^ de Sévigné qui comprenait Tacite, et M^me^ Dacier, la femme la plus savante de son siècle.

De nos jours, l'Espagne montre avec orgueil son grand romancier féminin : M^me^ Pardo Basan ; — l'Italie : Vittoria Colonna, Gaetana d'Agnesi, Caterina Franceschi, Ferrucci, Mathilde Serrao ; — l'Allemagne : Elise Kulmann, Bettina d'Arnim, Dorothée de Schlegel, Louise Hensel, la comtesse Ida Hahn-Hahn, la princesse Thérèse de Bavière, géographe distinguée, membre d'honneur de l'Académie de Munich, la première femme à laquelle cet honneur ait été accordé ; — l'Angleterre : Lady Fullerton, George Elliot. M. Melchior de Vogüé place même cette dernière au-dessus des grands romanciers russes.

Tous ces noms, si grands soient-ils, ne le sont pas davantage que celui de M^me^ de Staël qui naturalisa chez nous la littérature allemande, ou de George Sand qui mit au service de causes suspectes tant de poésie et d'éloquence. Les lettrés de la première moitié du siècle admirèrent beaucoup le talent si aimable de M^me^ de Girardin, et on sait avec quelle éloquence puissante et lugubre déraisonnait naguère M^me^ Ackermann. Les sciences même ont été représentées chez nous par des femmes célèbres : Charles-Robert Darwin ayant publié, en 1859, son livre : *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, trois ans après une femme, M^lle^ Clémence Royer présentait l'ouvrage au public français (1862) dans une remarquable traduction.

Voilà certes une imposante théorie de gloires féminines, une procession d'arguments vivants et irréfutables ! L'Arioste a donc le droit de conclure :

> Le donne son venute in eccelenza
> Di ciascune arte, ove hanno posto cura.

Digitized by Google

Si leur valeur intellectuelle a été contestée à qui la faute ?

L'Arioste répond :

L'Invidia o il non saper degli scrittori.

Sans doute, comme le dit M. de Maistre quand il joue l'Antiféminisme : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le *Panthéon*, ni l'*Eglise de Saint-Pierre*, ni la *Vénus de Médicis*, ni l'*Apollon du Belvédère*, ni le *Persée*, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes acromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas. »

Mais c'est que (l'Aristote l'avait déjà dit et Mgr Spalding le répète) le despotisme masculin les retenant sous le joug les avait empêchées de donner leur mesure ; la crainte du ridicule ou du knout a condamné au silence et à l'inaction bien des activités qui ne demandaient qu'à se produire.

Aussi quand La Bruyère les apostrophe, quand il s'écrie : « Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits ceux-ci leur ont-ils défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une large étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle

Digitized by Google

qui contente l'esprit ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire... » (1) Quand, dis-je, La Bruyère reproche aux femmes « de s'en *prendre aux hommes* de leur ignorance, elles peuvent lui répondre que lui-même expose et vulgarise les préjugés dont elles sont victimes; qu'il fait dans ce passage la réponse à la question qu'il pose; que, si les femmes ont perdu la confiance en elles-mêmes, La Bruyère est complice de leur scepticisme. Car enfin si leur *complexion*, leur *paresse*, leur *légèreté* sont telles, pourquoi étudieraient-elles? quels succès peuvent-elles se promettre de leurs études? La Bruyère semble même plus loin les détourner du travail quand il écrit : « On regarde une femme savante comme on fait une belle arme: elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché : c'est une pièce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoique le mieux instruit du monde. » (2).

Comment nier l'influence d'une pareille attitude sur l'éducation féminine! Et cependant La Bruyère est plutôt *féministe* (3), comme l'étaient alors Fénelon, Fleury (4) et Mme de Maintenon elle-même, qui organisait si bien l'enseignement de Saint-Cyr que Mgr Dupanloup a pu écrire : « Les élèves de Saint-Cyr furent de vraies constellations au milieu de cette boue de la Régence. Leur instruction..... était fort solide. » (5)

Vous voyez bien, Mesdames, que tout le monde ne rai-

(1) La Bruyère, *Caractères*, chapitre III.

(2) *Id.*

(3) Nous lisons dans ce même chapitre III la pensée suivante d'un féminisme délicat :

« Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe : j'admire. »

Et on connaît le *fragment* du chapitre XII écrit sans doute par La Bruyère à l'intention de Mme Dacier.

(4) Il se scandalisait de l'ignorance où l'on entretenait la femme « Comme si, disait-il, leurs âmes étaient d'une autre espèce que celle des hommes. ».

(5) *De la haute éducation intellectuelle*, III, quelques conseils aux femmes chrétiennes, p. 567.

Digitized by Google

sonne pas comme Nietsche et Schopenhauer. « Les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes », pense Voltaire.

Le professeur Pierstorff affirme (*Frauenarbeit und Frauenfrage*) que, aux Etats-Unis, la femme est plus instruite que l'homme.

Et Mgr Spalding écrit : « Elles ont autant de succès que les hommes dans leurs études » (1).

Que la ressemblance ne soit pas l'égalité absolue, que Dieu qui aime la variété, et qui, dans l'immensité des êtres, dans la chaîne qui va de l'atome à l'infini en traversant les trois règnes et les deux mondes naturel et surnaturel pour revenir à Dieu par une courbe gigantesque et harmonieuse, que Dieu, dis-je, ait établi une différence entre l'intelligence féminine et l'intelligence masculine, peut-être; que votre principale mission n'étant pas une mission extérieure, le Créateur vous ait moins armées que nous pour une bataille que vous ne devez pas livrer, c'est possible; mais décréter la femme d'incapacité intellectuelle au nom de la Genèse ou de la scolastique, ou de l'histoire, c'est fausser l'histoire et la scolastique, c'est faire mentir l'esprit saint; mais la réduire à la sensibilité, à l'imagination, la couronner de fleurs et la conduire, parée et ornée, comme Platon faisait les poètes, à la porte de la République des lettres, c'est un abus de pouvoir, c'est le plus odieux, le plus injustifié des ostracismes.

C'est affaire aux psychologues de savoir si l'intelligence féminine, de même nature que celle de l'homme, est de même valeur; si elle se comporte comme la nôtre dans la recherche de la vérité, si elle ne procéderait pas plutôt par une sorte d'intuition (2), s'il ne conviendrait pas de reconnaître que la femme va plus vite mais moins loin que l'homme, qu'elle comprend plutôt et moins que nous. Il

(1) *L'Education supérieure de la femme*, par Mgr SPALDING, trad. Klein, p. 22.

(2) Voir le « Rapport de M. Legouvé », largement cité dans *Le féminisme de tous les temps*, de M. MARYAN et G. BÉAL, et *La psychologie de la femme*, de M. MARION.

Digitized by Google

suffit à notre démonstration de savoir qu'elle a une intelligence capable de toutes les opérations que la nôtre accomplit pour tracer à la femme son *devoir intellectuel.*

Car si la femme a une intelligence, elle doit la cultiver... Il y a pour elle un *devoir intellectuel.*

En accomplissant ce *devoir*, elle réalisera sa mission, *mission individuelle* et *mission sociale.*

Mission individuelle, ai-je dit :

Mission de développement intellectuel. — La femme se doit à elle-même de ne pas plus laisser son intelligence que ses champs en friche... elle doit se développer d'un développement universel, qui l'amène du bien vers le mieux. Il faut que la poussée intérieure s'empare de sa nature tout entière et la conduise, par un effort qui ne s'arrête jamais, à la perfection relative qui est sa destinée et son devoir; il faut que la femme atteigne l'intégrité harmonieuse de son être.

Croître dans un sens, exclusivement, dans une seule faculté de son cœur ou de son esprit, c'est sortir de la loi, c'est devenir un monstre! Ah! que de monstres dans l'ordre intellectuel et, j'ajouterai, dans l'ordre physique, si la justice de la Providence nous infligeait le visage que nous méritons, et si notre figure ressemblait à notre âme!!

Il faut donc se développer!! Dieu nous reprochera plus tard certaines paresses qui constituent un vrai suicide intellectuel (*non pavisti. occidisti*). C'est bien plus qu'un suicide, c'est un sacrilège. Car laisser son âme en friche, stérile; l'abandonner à l'ignorance, permettre que l'erreur, les préjugés, toute cette végétation parasitaire envahissent le champ qui vous avait été confié, c'est mépriser le don de Dieu, c'est mépriser Dieu lui-même dans votre personne qui est son œuvre!!

Mission d'affranchissement intellectuel. — J'ai cru comprendre, Mesdames, que votre obéissance allait parfois jusqu'à la passivité intellectuelle.

Trop souvent la femme accepte les idées toutes faites; elle ne pense pas par elle-même; elle pense par ses livres,

Digitized by Google

par son mari, par ses enfants; elle pense par ceux pour lesquels elle vit, par ceux qu'elle aime... Elle pense par procuration... Elle reçoit la nourriture intellectuelle comme elle donne la nourriture matérielle. Elle naît, en un mot, et vit serve et sujette dans sa pensée. Eh ! bien, l'étude l'affranchit. Madame a donc ôté ses gants, elle a saisi ce gros livre que manient d'une main légère et souveraine son mari, son fils, son frère... elle est émue, elle craint de ne pas comprendre... elle lit une première page, oh ! bonheur, elle a compris, mais ce n'est que la première page ! Elle lit la seconde, elle comprend encore. Alors l'âme de l'écrivain et la sienne lui apparaissent tout à coup. Je m'explique, non seulement elle découvre le sens de l'auteur, mais elle se découvre elle-même : elle prend conscience de sa valeur intellectuelle; elle peut raisonner, donc elle doit raisonner; on l'avait réduite, elle s'était réduite à l'imagination et à la sensibilité; on l'avait enfermée dans ses sens et ses nerfs; elle sort de sa prison; la bastille psychologique où elle étouffait s'écroule; elle a conquis son autonomie intellectuelle, et désormais elle croit à ce qu'on lui dit, non point parce que l'homme (mari, frère) le lui a dit, mais parce qu'il a raison ! L'étude l'a affranchie.

Mission d'élévation. — Mesdames, les Grecs étaient des gens « qui faisaient sérieusement les choses légères et légèrement les choses sérieuses ». Or, nous serions, paraît-il (c'est M. Chassang qui l'enseigne), « des Grecs qui parlons latin »; mais si nous sommes des Grecs, ne seriez-vous pas des Grecques faisant sérieusement les choses légères, et légèrement les choses sérieuses. Un orateur catholique très bienveillant pour vous, Mgr Landriot, vous conseille d'élargir « cette personnalité qui s'enveloppe au milieu de pensées infiniment petites », et il ajoute : « L'âme s'agrandit au contact des idées » (1). Et vraiment oui, l'étude donne à

(1) On a écrit spirituellement : « *Il n'y a tel défaut qui n'ait au moins cet avantage d'en éliminer un autre. C'est ainsi que le féminisme pourra faire disparaître, par voie de remplacement, le chiffonisme qui sévit encore* » (Edmond Thiaudière, *L'obsession du divin*, notes d'un pessimiste, Fischbacher, 1898, p. 237).

Digitized by Google

chaque chose son importance. Ce que Bossuet appelle l' « enchantement de la bagatelle » cède à l'enchantement du Vrai, du Bien, du Beau. Songez donc : vous venez d'assister à la représentation d'*Esther* ou d'*Athalie*, à l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, ou encore vous venez de contempler avec Bossuet la marche des événements conduits par Dieu sur ce grand chemin de l'histoire et s'avançant tous, hommes et nations, d'un même pas vers le même but : le triomphe de l'Eglise... Et soudain une compagne vous aborde avec les futilités banales de la coquetterie, de l'intérêt... Comme tout cela est mesquin, chétif! comme la bagatelle devient une bagatelle, et comme vous prenez en pitié la « petite personnalité » où Mgr Landriot enferme la femme mondaine, cette « petite personnalité », enchaînée à la bagatelle par un fil de soie ou d'or, par un fil, mais un fil qui résiste à la main, au feu même. Ah! que sert à un aigle d'avoir des ailes s'il est retenu par la patte? *Alæ quid prosunt capto pede?* Eh! bien, l'étude coupe le fil, et l'oiseau part : l'aigle s'empare du ciel, le ballon de l'espace : votre liberté, votre gravité, reconquises, affranchies par l'étude, s'élancent dans le vaste champ du sacrifice. Qui dira les bienfaits de l'étude émancipatrice de l'âme féminine!

Mission de dilatation. — Ah! Mesdames, que votre cœur est grand; non, je me trompe, que vous êtes grandes par le cœur! Je ne l'ai pas oublié, rien ne vous coûte moins que de vous dévouer, de vous dévouer jusqu'à la mort. Vous accomplissez avec une simplicité souriante les sacrifices les plus sublimes. Nous sommes héroïques, nous, quand nous le sommes, un instant, une heure; vous l'êtes toujours, vous pratiquez l'héroïsme chronique. Votre puissance de vous donner est presque sans limites; si l'infini pouvait se rencontrer quelque part ici-bas, nous le trouverions dans le cœur de nos mères! Mesdames, encore une fois que vous êtes grandes par le cœur! Mais je me garderais bien de dire que votre cœur est grand. Ce n'est pas une place publique, non certes, et tant mieux. Ce n'est pas davantage une basilique, non, c'est

Digitized by Google

une chapelle avec son saint ... avec ses deux ou trois saints.

Comme on vous accuse d'avoir un médiocre souci de la loi civile, on uous accuse aussi de tendances individualistes. On pose cette question délicate : « La femme a-t-elle le sentiment de la solidarité nationale ? Ne serait-elle pas concentrée, enfermée dans le cercle des affections domestiques; et quand le patriotisme lui demande un sacrifice le subit-elle ou l'accepte-t-elle ? La conclusion de mon enquête, faite d'ailleurs auprès de ces Messieurs, vous serait défavorable. Sans doute, Geneviève a sauvé Paris, Jeanne Hachette, Beauvais. Plus tard, une chouanne, vêtue en homme, conduira au feu ses compatriotes fiers de marcher sous les ordres de celle qu'ils appelaient « la capitaine ». Nous savons encore qu'une autre héroïne, Françoise Desprez, combattit de 1793 à 1815 dans les armées du Roi. Elle a elle-même raconté sa vie avec une modestie... toute féminine... Nous savons que Mme de Beauglie, dont le vrai nom était Mme de Bulkelay, fit le coup de feu à côté de son mari qui commandait la division royaliste de la Roche-sur-Yon... Et qui ne se souvient de Mlle Dodu, directrice des Postes, décorée pour sa belle conduite en 1870? Enfin, de peur qu'on ne m'accuse d'exagération calomnieuse, je reconnais que les femmes d'officiers prennent toutes une âme militaire à l'école de leurs maris, et, enfin, qu'à la frontière, les femmes, toutes les femmes, même les vôtres, Messieurs les intellectuels, ne sont pas moins françaises que les hommes. Toutes ces réserves faites, je reviens à ma proposition, aux tendances individualistes de la femme. Remarquez que je dis tendances et rien de plus ; on prétend même que dans notre cher midi ces tendances seraient plus accusées. Eh ! bien, s'il est vrai que la femme, fille, sœur, mère, épouse, absorbe la française; qu'héroïnes au foyer vous seriez, non pas égoïstes, mais individualistes en dehors du foyer; que vous comprenez moins bien que nous la solidarité nationale, je vous dirai : Allez à l'école de l'histoire apprendre comment il faut aimer son pays; fréquentez toutes les grandes âmes patrio-

Digitized by Google

tiques qui remplissent, que dis-je, qui ont fait l'histoire, repassez la vie de Jeanne d'Arc, battez les Anglais à Patay, Beaugency, délivrez Orléans, faites sacrer le roi à Reims, *boutez* l'envahisseur hors de France et vous rentrerez dans votre foyer un peu moins individualistes, et vous sentirez, vous savourerez ce bel alexandrin de Bornier :

Tout homme a deux pays le sien et puis la France.

Mission de protection. — L'oisiveté qui est un péril pour la vertu de l'homme est un danger pour celle de la femme! Pauvre femme que celle qui n'est occupée qu'à ne pas s'occuper; qui ayant fait, défait et refait sa toilette, épuisé toutes ses visites, promené de salon en salon son oisiveté, ses ambitions, ses dépits, ses médisances, rentre chez elle, seule. Son mari est au palais, au champ de manœuvres, à ses propriétés; son fils au collège, sa fille au couvent. On a 30, 35, 40 ans (ce détail, paraît-il, n'est pas indifférent), que faire? Le Dauphin, fils de Louis XIV, élève de Bossuet, avait imaginé de s'étendre sur son lit et de frapper de sa canne son soulier. C'est une solution! Mais combien de temps peut-on prolonger cet exercice? Que faire? Pour un démon qui tente l'homme oisif il y en a cent qui tentent l'homme occupé. Vous savez bien que le terme *homo* s'entend également de l'homme et de la femme... Prenez garde les cent démons, la compagnie démoniaque, capitaine en tête est à votre porte. Echappez-lui en vous réfugiant dans votre bibliothèque, demandez aux morts de vous sauver des vivants. Sauvez-vous de la tentation par le travail. Les femmes du XVIII^e^ siècle ne furent si corrompues, si enthousiastes de ce que l'on appelait alors l'*homme à la mode* que parce qu'elles furent ignorantes. Il est vrai que M^me^ de Tencin et M^me^ du Deffand n'eurent pas besoin de passer par l'ignorance pour arriver au vice.

Ecoutez Mgr Dupanloup, celui qui appelait les mères chrétiennes « une de ses plus grandes puissances pour le bien », écoutez-le :

Digitized by Google

« Il faut l'avouer — c'est ce que disait Mme Swetchine, et combien d'expériences sont venues fortifier ma conviction à cet égard, il y a des heures où la piété elle-même, la piété ordinaire du moins, ne suffit pas. Il y faut joindre le travail le plus grave de l'esprit..., la grande et forte application de l'intelligence, un travail sérieux, littéraire, historique, philosophique même et surtout religieux. » J'ajoute qu'il y a dans l'âme de la femme des énergies effrayantes. Rappelez-vous Athalie, Cléopâtre, Frédégonde, Catherine II, les femmes mangeant le cœur de la princesse de Lamballe, les tricoteuses de la guillotine. Vous souriez, je le vois, de la délicatesse exquise et inattendue de cette comparaison.

Je vous prie de me la pardonner, et toutefois n'allez pas croire que l'on ne trouve que sur le trône ou au pied des échafauds ces agréables créatures. Le foyer a trop souvent ses Cléopâtres et ses Tricoteuses. Peut-être se trouve-t-il dans cet auditoire, à côté de quelque sainte qui montera un jour sur les autels, quelque Cléopâtre, quelque Agrippine, quelque Montespan, quelque altière et infidèle Vasthi qui s'ignore. Insensés ceux qui ne comprendraient pas combien il importe de ne pas laisser se déchaîner certaines énergies, certains ouragans intérieurs, et de placer sous la protection de l'étude, celles que menacent de pareils orages !

Mission d'apaisement de conciliation et de réconciliation. — Il paraît qu'il y a même en mariage à supporter quelque chose, et que ce quelque chose n'est pas peu de chose, et qu'à certaines heures on surprend sur des lèvres boudeuses cette parole menaçante : « Ah ! si c'était à recommencer ! » Si dans ces crises douloureuses, où le mariage ne répond que trop à son nom *conjugium*, on est seul ; si on laisse s'aigrir, s'exalter certaines dispositions, si surtout on s'épanche au dehors, l'on peut être perdu ! On cherche des confidents, des confidentes et on trouve des complices !! Mais non, la femme studieuse revient à ses morts. Elle s'entretient avec Eschyle, Sophocle, Virgile, Horace, Corneille, Racine, Shakespeare, Schiller, Gœthe, elle écoute,

Digitized by Google

elle admire ; de ces pages bienfaisantes montent des parfums endormeurs ! Après ce bain calmant, elle est guérie... Monsieur rentre et reçoit avec reconnaissance l'accueil qu'il ne méritait pas... Racine et Corneille, Shakespeare et Schiller l'avaient précédé ! Mais si Racine et Corneille n'étaient pas arrivés les premiers ?...

C'est bien plus. Avec Mgr Spalding, j'oserai presque vous dire, Mesdames, étudiez par coquetterie.

Evidemment, s'il y a quelque chose de plus ridicule que Garo faisant la leçon à son curé, c'est un ecclésiastique, un évêque, donnant des leçons de coquetterie à ses diocésaines, et cependant Mgr Spalding a-t-il tort ? Quand la femme étudie, l'étude la transfigure. Je ne sais quoi de digne, de noble, se répand dans son âme et transpire au dehors dans l'attitude, le geste, la parole, l'enveloppant d'une sorte de nimbe majestueux : elle descend le rayon au front du Sinaï scientifique. Evidemment, l'étude ne redressera point les caprices des lignes, ne corrigera point l'œuvre de la nature, mais elle donne une physionomie. *Belle comme un ange, sotte comme un panier*, disait Mme de Sévigné, en parlant de Mlle de Fontanges... Croyez que l'ange aurait été plus angélique encore s'il avait eu plus d'esprit qu'un panier. A ces Anges, je donnerai un conseil, je leur dirai : Le jour viendra où le temps aura fait son œuvre : ce vêtement de splendeur, ce rayonnement de la jeunesse s'éteindra... Alors, heureuses celles qui se feront pardonner cette déchéance par leur supériorité intellectuelle. Quand Mme Récamier cessa d'être jeune et belle, on s'aperçut qu'elle avait de l'esprit; elle continua donc à règner, elle ne fit que changer de couronne. Que de fois en constatant le contraire, on s'aperçoit que tout est parti avec la jeunesse. Heureuses celles qui savent

Réparer des ans l'irréparable outrage

qui se dressent sages, judicieuses, instruites au milieu de leur jeunesse en ruines; on s'incline avec respect devant elles, on les écoute, et elles se consolent de ne plus être admirées en se faisant estimer.

Digitized by Google

Etudiez donc. J'ajoute que l'étude est pour vous, plus encore que pour vos aïeules, une nécessité. Alors, il suffisait de *s'être donné la peine de naître;* je ne critique pas, je constate, je ne fais pas de satire sociale, et je condamne même celle de Beaumarchais, je me place seulement devant la société moderne. L'homme vaut aujourd'hui par son mérite personnel : les aïeux compromettent, plutôt qu'ils ne servent, ceux qui ne leur ressemblent pas. Cette observation, qui s'applique surtout aux hommes, ne laisse pas d'intéresser les femmes. Au lieu de dédaigner, de taquiner la démocratie et son esprit égalitaire, il vaudrait mieux compter avec elle, et lui apprendre le respect à force de le mériter. Oui, mes chères Sœurs et Contemporaines, étudiez pour remplir votre *mission individuelle,*
mission de *développement intellectuel,*
d'affranchissement intellectuel,
d'élévation, de transfiguration morale,
de protection,
et *d'apaisement.*

Si vous vous acquittez courageusement de votre *mission individuelle* vous n'aurez aucune peine à remplir votre *mission sociale,* vous serez des épouses, des mères, des françaises, des chrétiennes distinguées. C'est un second discours qui commence, discours, ou plutôt sujet plus intéressant encore que celui que je viens de traiter, mais, rassurez-vous, ce sont vos sœurs albigeoises que j'entretiendrai de la *mission sociale* de la femme, puissent-elles me prêter une attention aussi bienveillante, aussi méritoire que celle dont je vous remercie en finissant.

VALENTIN.

Digitized by Google

DANS LA PRIÈRE

ET

DANS LA LUTTE

Des profondeurs de la fosse aux lions dans laquelle il a cru devoir, depuis quelques années, établir sa résidence, M. François Coppée remonte à l'air pur pour respirer, se reposer et chanter. Bien vite, allons saluer le poète chrétien si gracieux et si aimable, avant qu'il ne reprenne sa toge de citoyen et sa badine de dompteur. Qui sait ? peut-être le déciderons-nous enfin, à prolonger son séjour parmi nous, gens pacifiques, *quoniam advesperascit*. C'est le soir, ô poète, restez, restez avec nous. Vous avez souffert ; vous luttez maintenant, non sans conserver quelques relations bienfaisantes avec la bonne souffrance. Notre devoir à tous, notre devoir présent et pressant est de prier, prions ensemble, voulez-vous? Nous nous grouperons nombreux autour de votre joli rebec, et après que nous aurons bien prié, vous nous chanterez quelques-uns de ces chants pieux qu'aimait tant votre mère...

M. François Coppée est, à l'heure présente, l'homme le plus populaire de France. Car la haine dont on l'honore dans certains milieux, loin de diminuer cette popularité, la renforce et l'enrichit. Quel nom propre voltige plus, sur les lèvres des Français de nos jours, que ces deux petites syllabes discrètes et rapides qui forment le nom de Coppée?

Digitized by Google

Il y a quelques années, c'est le nom de Sarcey qui apparaissait le plus fréquemment dans les conversations et dans les livres. Mais dans cette popularité il entrait beaucoup d'ironie et d'irrévérence, ironie et irrévérence qui laissaient souvent à désirer du côté du bon goût. Des Français de culture moyenne ou même médiocre, se sentaient très fiers de prendre un ton familier, puis bienveillant, puis un peu protecteur, en disant : l'Oncle.

Un peu de familiarité se fait sentir quand on prononce le nom de Coppée, mais cette familiarité n'a rien de vulgaire ni de commun avec l'ironie. Elle est faite de sympathie franche et d'admiration.

La lecture du nouveau recueil que vient de faire paraître l'auteur des *Humbles*, ne pourra que fortifier les sentiments dont il est, depuis longtemps, l'objet. Mais il s'en faut que ce petit livre exquis réponde aux vœux que forment les amis de M. Coppée, vœux peu concordants, du reste. Il contient de la psychologie, de l'apostolat, de la politique, trois choses bien distinctes et qui ne plairont pas également à toutes les catégories de lecteurs. Me permettra-t-on de raconter ici comment j'osai exprimer à M. Coppée lui-même, oh ! très timidement et très respectueusement, mes préférences personnelles ?

C'était dans le cabinet de travail du poète, par une matinée d'automne, douce et point trop mélancolique.

« Comment, vous, mon cher maître, vous êtes-vous jeté dans l'abominable bataille politique ? Que le liseron monte jusqu'au balcon où chantent les fauvettes, c'est tout naturel, mais il n'y a pas de fauvettes sur la tribune aux harangues et on y rencontre des Trouillot. Sans doute, vous avez de grandes qualités oratoires et vous savez parler, au peuple de Paris, la seule langue qu'il comprenne. En serez-vous moins vaincu dans la lutte glorieuse que vous avez entreprise et que quelques-uns de vos collaborateurs mènent si mal ? Qu'il vous suffise d'avoir esquissé le vrai geste de la protestation nationale. Retirez-vous de la mêlée politique et travaillez, non pour des succès immédiats, d'ailleurs très problématiques, mais pour la grande œuvre de restauration

Digitized by Google

religieuse qui s'annonce. Il appartient à un poète comme vous d'évangéliser ce pauvre peuple de Paris qui est si sympathique et si bon, mais si effroyablement ignorant en matière religieuse. Quel est cet orfèvre de Ségovie qui voulait mourir en ciselant, dans l'or, un ostensoir? Vous devriez composer un catéchisme poétique et symbolique à l'intention des petites gens auxquels ne suffisent plus les feuilletons du *Petit Journal.* »

Ce que répondit M. Coppée à cette virulente philippique, on pourrait le dire ici, sans trahir les secrets du nationalisme, mais à quoi bon? M. Coppée n'a pas renoncé à la politique.

La publication de son recueil prouve qu'il n'eut peut-être pas raison. Les beaux vers se trouvent tous — oui tous — dans les pages religieuses et psychologiques. M. Coppée trouve comme naturellement le vrai et le beau, toutes les fois qu'il veut bien nous expliquer ses sentiments profonds. Voyez, par exemple, comment il parle de son amour pour les siens et en même temps de ce qui fait la vie de toutes les pauvres familles chrétiennes en général.

Aux humbles comme moi, nés dans la pauvreté,
Je souhaite d'abord avec sincérité,
Quand la nouvelle année entreprend sa carrière,
Le pain quotidien de la vieille prière;
Et puis, pour qu'ils ne soient jamais trop malheureux,
Je leur souhaite encor de bien s'aimer entre eux.
Du pain et de l'amour! Tout est là. Le pauvre homme
N'a vraiment pas le droit de trop se plaindre, en somme,
Si du berceau d'osier au cercueil de sapin,
Toute sa vie, il a de l'amour et du pain.
Mes honnêtes parents n'eurent pas davantage;
Mais la bonté régnait dans leur cœur sans partage.
Des sentiments profonds ils ont connu le prix,
Et si je sais aimer, c'est qu'ils me l'ont appris.

Vous qui cherchez toujours, dans les livres et dans la vie, les beaux cris de l'âme, dites-moi, que pensez-vous de ce dernier vers? On n'a jamais mieux paraphrasé, que je sache, le commandement divin : Tes père et mère hono-

Digitized by Google

reras afin que tu vives longuement. Humilité, reconnaissance, affection pure, sens du dévouement et de la beauté morale, Coppée a tout exprimé dans ce vers si simple, si familier, si suggestif. Le morceau tout entier, du reste, est d'une belle venue et il mérite de figurer dans les anthologies. C'est pourquoi je me permets d'indiquer à M. Coppée une formule, au moins un peu fatiguée, qu'il serait peut-être nécessaire de modifier ou de faire disparaître. Cette année qui entreprend sa carrière nous rappelle trop certain vers — et non le plus beau — du *Lac* de Lamartine. Il ne faut pas que de semblables négligences compromettent les destinées d'une aussi belle page et surtout du vers final :

Et si je sais aimer, c'est qu'ils me l'ont appris.

De la vie des familles chrétiennes aux actes héroïques et sublimes dont elles donnent, à l'occasion, l'exemple, il n'y a qu'un pas. M. Coppée a chanté les victimes du bazar de la Charité. Beau sujet, certes, mais sujet très difficile et qu'un écrivain expérimenté, comme M. Coppée, n'aborderait pas s'il n'y était moralement forcé par les circonstances. Ce n'est pas que la gracieuse petite Muse parisienne de M. Coppée se soit brûlé les ailes au bûcher gigantesque de la rue Jean Goujon. Même, elle a su trouver quelques notes délicieuses, des notes à la fois suaves et féminines.

On voyait là, parmi cette noblesse,
L'humble religieuse et la royale Altesse
Egales dans l'œuvre du bien...
Que c'est doux et touchant, la bonté dans la grâce !
... Orphelins plus de plaintes !
A l'œuvre ! Combattez pour la foi ; car vos saintes
Sont près de Dieu, je vous le dis.
J'évite, en frissonnant, ce hideux tas de cendre.....
Où, cette grande dame, où cette vierge pure,
Pour traces n'ont laissé que l'or d'une parure
Ou le cuivre d'un crucifix.

Cela est délicatement dit, certes. Mais, comme Jeanne

Digitized by Google

d'Arc, leur sœur, dont tant d'illustres poètes ont essayé vainement de chanter la beauté, les martyres du bazar n'ont pas encore inspiré à leurs admirateurs, des vers dignes d'elles. Cet insuccès relatif tient peut-être à la timidité des poètes. M. Coppée, autant que je m'en souviens, a lu sa petite oraison funèbre poétique devant les parents des victimes : il a dû ménager, en quoi il a eu grandement raison, des susceptibilités fort légitimes. Mais il n'a pas osé toucher au vif de la question.

Pourquoi Dieu n'a-t-il choisi que des femmes pour victimes ? Pourquoi ?

Il convient d'abord de noter que, toutes, jeunes filles, jeunes femmes, ou religieuses ont eu, sans effort, tout naturellement, une attitude sublime, l'attitude des martyres de la primitive Église. Je ne crois pas que les mauvais journaux, pourtant bien attentifs, aient pu surprendre, chez elles, la plus petite défaillance ou la plus courte hésitation. Il y a là un sujet de méditation sur lequel on ne s'est pas suffisamment arrêté. Evidemment, les chrétiennes de France constituent une élite morale à laquelle il semble bien qu'on ne trouve rien de comparable dans les autres pays. Elles ont de l'esprit et de la dignité, la finesse et l'énergie, la grâce dans le dévouement et le naturel dans l'héroïsme. Le plus remarquable, c'est que, si vous les interrogez sur le pourquoi de ces mérites, elles vous répondent à l'unanimité : « Ce que nous sommes, nous le sommes par la seule vertu du catholicisme. » Sans s'en douter, elles s'expriment comme saint Paul; si j'étais poète, voilà ce que j'essaierais de mettre en vers.

Le nouvel état d'âme de M. Coppée se révèle enfin et d'une façon très curieuse, dans le petit sermon bien moderne et bien parisien qu'il adresse aux étudiants à propos des fêtes de la mi-carême.

Lorsque dans sa boîte de thon
L'anarcho met sa poudre verte
Vraiment, cela me déconcerte
La musique d'un mirliton...
A votre âge, l'espoir enivre.

Digitized by Google

Vive demain !... Qu'importe hier ?...
On veut même en des jours de fer
Jouir de ses vingt ans et vivre.
Soit. Riez et chantez en chœur.
— La jeunesse est si tôt passée !
Pourtant, qu'une grave pensée
Tout d'abord nous vienne du cœur.

Je voudrais bien recommander ce ton oratoire à certains tribuns de notre connaissance qui passent pour très éloquents.

Il arrive que M. Coppée, tout en racontant simplement ce qui se passe dans son âme de converti, fait œuvre d'apologiste. Faire œuvre d'apologiste n'est-ce pas le rêve de presque tous les croyants dont quelques-uns, toutefois, ne semblent pas préparés à remplir cette auguste fonction ? Nous en connaissons qui, pour défendre l'Eglise, inventent ou s'approprient des méthodes singulièrement compliquées. M. Coppée nous dit tout simplement comment il fit sa prière dans une pauvre petite église normande, durant une de ces après-midi d'été que les baigneurs passent au casino ou sur la plage. C'était, sans doute, dans les délicieux environs du Tréport, sur une de ces collines vertes d'où l'œil s'étend au loin sur la mer et que domine la statue de la Vierge.

J'ai suivi le sentier au milieu des tombeaux...
Et seul, dans la fraîcheur de la nef en ogive,
M'étant agenouillé dans l'un des bancs de bois,
J'ai fait avec respect le signe de la croix
Et j'ai prié.

Que ces quelques vers sont touchants ! Des jeunes gens par milliers, et peut-être par centaines de mille, se mettent l'esprit à la torture pour trouver le beau geste qui les immortalisera ou tout au moins les distinguera. Le beau geste le voilà, Messieurs, celui que vient d'esquisser M. Coppée. Si vous voulez l'attraper, soyez naturels d'abord, puis tâchez d'être humbles, c'est-à-dire, conscients de toutes les misères de votre personne. Ce qui nous convient le mieux à nous tous, chétifs humains, c'est encore de nous mettre à

Digitized by Google

genoux devant le bon Dieu. On aime à se représenter ainsi prosternés, Godefroy de Bouillon, Saint-Louis, Christophe Colomb et on se dit en même temps, que M. Homais ricane à la porte de l'Eglise, quand il assiste à quelque enterrement. Les hommes de France qui ne veulent plus ressembler à M. Homais, ne savent pas tous, cependant, s'agenouiller avec naturel et crânerie. Voyez, par exemple, ce pauvre M. Loubet ! Comme il s'embrouille, et de façon peu française, dans les exercices compliqués de sa liturgie présidentielle. Tantôt il refuse de l'eau bénite, en quoi il se trompe, et tantôt il s'agenouille devant le Saint-Sacrement, en quoi il a grandement raison. Mais il serait plus simple et plus digne de ne pas vouloir plaire tour à tour à l'Eglise et à M. Homais. Remercions M. Coppée de son beau signe de croix.

Maintenant qu'il est à genoux, il prie le Dieu de son enfance et de sa vieillesse.

> Mon Dieu, que mon cœur est aride !
> Pourtant, vous le savez, je vous ai pris pour guide.
> Ardemment, tendrement, je redis le *Credo*.
> J'accepte votre joug, je veux votre fardeau.
> Votre nom est au fond de toutes mes pensées.

Outre qu'il est admirable en soi, ce langage nous prouve que M. Coppée lit maintenant l'Evangile et qu'il sait faire siennes certaines expressions des écrivains sacrés. Il est regrettable, toutefois, qu'il n'étudie pas l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau. S'il connaissait les psaumes, il pourrait développer, paraphraser, orchestrer les deux vers pourtant bien gracieux par lesquels il commence sa prière. Le Psalmiste ne se contente pas de dire : « Mon Cœur est aride », il s'écrie :

> O Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche
> Mon âme a soif de toi, mon corps soupire après toi.
> Dans une terre aride, desséchée, sans eau,
> Ainsi je te contemplé dans le sanctuaire...
> Lorque je pense à toi sur ma couche,
> Je médite sur toi, pendant les veilles de la nuit.

Digitized by Google

Pareillement, quand ils prenaient Dieu pour guide, les Hébreux invoquaient son secours avec une insistance et une fougue qui ressemblent peu à la correction mondaine et grammaticale des modernes :

Prête l'oreille, berger d'Israël
Toi qui conduis Joseph comme un troupeau !
Parais dans ta splendeur...
Dieu des armées, relève-nous
Fais briller ta face et nous serons sauvés...
Et nous ne nous éloignerons plus de toi.
Fais-nous revivre, et nous invoquerons ton nom.

Malheureusement, M. Coppée ne lit pas les psaumes, et non seulement il ne lit pas les psaumes, mais il néglige saint Thomas d'Aquin et les disciples de saint Thomas d'Aquin. Aussi, passe-t-il par de certaines épreuves bien connues. Au milieu de ses plus ferventes prières, il constate tout à coup ce qu'il considère, à tort, comme une éclipse de sa foi, et il fait entendre un cri de détresse :

. . . Ai-je vraiment la foi ?
Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi.
Rendez-moi, rendez-moi ma ferveur enfantine.

En un sens, il n'y a pas lieu de regretter que M. Coppée ne se soit pas engagé, au lendemain de sa conversion, dans les études théologiques. Il représente mieux ainsi — et je prie d'avance Messieurs les kantiens de retenir des sourires qui seraient peut-être déplacés — il représente mieux ainsi, les hommes instruits de sa génération. Car enfin, il serait peut-être temps de regarder nos adversaires bien en face, sans bravades, certes, mais sans timidité. Bossuet disait de son temps, en parlant des incrédules : Qu'ont-ils vu ces rares génies? Pour des raisons qui se rapportent à la fois et à la grandeur de Bossuet et à notre médiocrité contemporaine, modifions, un tant soit peu, la célèbre interrogation. « Comment motivent-ils leur incrédulité les détracteurs de notre foi ? » Parmi eux, nous voyons des banquiers et des épiciers, des commis-voya-

Digitized by Google

geurs et des ouvriers, qui ressassent contre le catholicisme des facéties ineptes ou grossières. Ceux-là du moins ne se piquent pas de trouver des arguments personnels. Où se recrutent donc les chefs responsables de l'incrédulité? Chez les médecins, si je ne me trompe, chez les romanciers, chez les professeurs de sciences ou chez les professeurs de philosophie. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces hommes passent pour être mieux préparés que d'autres à se prononcer sur la divinité de Jésus-Christ et le magistère de l'Eglise. Ils ne lisent pas l'Evangile que nous savons par cœur, nous prêtres, ils n'ont jamais ouvert un traité de l'Incarnation, ils ne se doutent même pas de ce qui se passe dans l'âme d'une sœur de saint Vincent de Paul. M. Zola est mieux renseigné que quiconque sur l'Assommoir du coin du quai, tel chimiste fait des merveilles dans son laboratoire, tel chirurgien se distingue par le succès de ses opérations, tel philosophe peut disserter durant trois jours sur la non objectivité de la sensation. Mais il ne sagit de rien de tout cela, Messieurs. Je veux savoir, moi milliardième partie anonyme de l'humanité vivante, je veux savoir si mes souffrances n'ont pas d'autre raison d'être que de fournir la matière d'une dissertation scientifique. Je veux savoir si Jésus, fils de Marie, qui a été crucifié sur le Calvaire, est vraiment Dieu, et si, de concert avec son Père, il fait, par delà le ciel, des choses inconnues,

Où la douleur de l'homme entre comme élément

Ce qui m'intéresse surtout, c'est le lendemain de la mort, considéré comme sanction de la loi morale.

Sur ces questions essentielles, les seules importantes qui existent, on ne trouve de renseignements que dans notre conscience, dans une certaine philosophie qui n'est pas la philosophie à la mode, dans les enseignements moraux et dogmatiques de l'Eglise, dans les Livres Saints. Inutile d'ajouter que ces trois dernières sources sont incomparablement les plus abondantes et les plus pures.

Je vous le demande, comment les médecins et les philosophes kantiens, en tant que médecins et philosophes kan-

Digitized by Google

tiens, peuvent-ils bien être mieux renseignés que nous sur ces sujets ? Pendant qu'ils arrangent des tibias ou commentent Hartmann ou Shopenhauer, il ne comparent pas la vie et l'Evangile tel que l'explique l'Eglise. Or, il faut précisément comparer la vie et l'Evangile et scruter les dogmes de l'Eglise et les beautés des âmes catholiques.

M. Coppée représente donc bien les hommes les plus instruits de sa génération ; il mérite qu'on l'observe très attentivement quand il prie et quand il doute.

Il lui est arrivé de douter quelquefois — au sens complet, au sens le plus fort de ce mot (1) — parce qu'il n'a pas reçu une suffisante instruction religieuse. Les motifs de crédibilité qui l'ont déterminé à se convertir et qui le soutiennent encore dans les épreuves de la vie sociale appartiennent tous à l'ordre de la sensibilité. Il n'en faut pas davantage, pour être à même d'entendre l'appel divin, à la plupart de ceux qui ont le cœur pur et la volonté droite. Mais la sensibilité, surtout la sensibilité des hommes, a des moments de défaillance. Il est anormal de ne pas demander au bon sens documenté ainsi qu'à la haute raison les motifs de croire qui sont de leur domaine. Oserai-je hasarder ici une comparaison bien moderne et bien familière ? Lorsque les maîtresses de maison, prudentes, font installer chez elles l'électricité, elles prennent soin de conserver toujours sous la main les vieux modes d'éclairage. L'électricité fait assez souvent défaut, et, d'ordinaire, aux heures où l'on aurait le plus besoin d'elle. Comme on est heureux alors de se rabattre sur le gaz, sur les lampes réduites à un rôle purement décoratif, sur tous les lumignons ! Permis à chacun d'ouvrir plus largement à l'action

(1) Il va sans dire, en effet, que M. Coppée ne songe pas, ici, aux saintes obscurités de la foi dont parle Bossuet dans sa lettre à Madame Cornuau :

« Dieu vous fasse la grâce de perdre et de plonger toutes vos lumières et toutes vos vues particulières dans cette sainte et divine obscurité de la foi, et n'avoir de soutien qu'en elle : non que je veuille anéantir ces lumières ni ces vues qui sont bonnes et utiles, mais je veux que vous ne mettiez votre appui que sur Dieu, appréhendé par la foi, selon ce qui est écrit : « Le juste vit de foi. »

Digitized by Google

bienfaisante de la foi, ou sa sensibilité ou son intelligence, mais nous n'avons le droit de laisser s'atrophier aucune de ces deux facultés. M. Coppée, comme tous les hommes de sa génération, n'a pas fait assez grande la part de l'érudition religieuse et du raisonnement théologique. Et cependant, malgré tout, M. Coppée, après quelques instants d'hésitation, a retrouvé la foi.

Vous connaissez, mon Dieu, ma bonne volonté.
J'ai vaincu mon orgueil et mon impureté.
Exaucez-moi, rendez ma prière meilleure,
Et faites que mon cœur se fonde et que je pleure.
Je veux croire! Je crois! Ce doute est le dernier.
O Jésus, donnez-moi la foi du Centenier,
Afin que plus jamais, mon Dieu, je ne vous dise,
Comme aujourd'hui, devant l'autel, dans votre église:
« Seigneur, m'entendez-vous? Seigneur, êtes-vous là? »

Vive Dieu! comme on disait jadis, et honneur à celui qui, après tant de croyants illustres et tant de chrétiens inconnus, a su garder la foi.

Mais de cette épreuve de M. Coppée, il serait peut-être sage de tirer deux conclusions qui pourront paraître contradictoires, et qui, en réalité, se compléteront l'une l'autre. D'abord, même dans un siècle dont l'atmosphère intellectuelle est saturée d'incrédulité, la conquête et la conservation de la foi n'ont rien d'impossible. Toutefois — et ceci sera la seconde conclusion, — les catholiques ont l'impérieux devoir de diminuer le danger qui résulte, pour leurs contemporains, de l'ignorance religieuse; ils ont à changer l'atmosphère intellectuelle de leur temps.

Réhabilitons le bon sens français et les principes élémentaires de la philosophie, faisons pénétrer si avant, dans l'esprit des jeunes gens, les vérités essentielles du christianisme que leur foi ne défaille jamais, même durant les crises morales les plus terribles.

Après avoir hésité quelque temps, M. Coppée commence à comprendre qu'il a sa petite fonction personnelle à remplir, dans cette grande œuvre de restauration religieuse à

Digitized by Google

laquelle doivent s'appliquer, sans retard et sans relâche, tous les Français de bonne volonté. Il s'essaie à mettre en symboles, en récits, en explications poétiques, les vérités religieuses et morales. C'est cela même que lui demandent, depuis fort longtemps, ses amis chrétiens, médiocrement passionnés pour les choses de la politique.

Familiariser les Français, et surtout les Parisiens du xx^e^ siècle, avec l'Evangile et le Catéchisme, quel beau programme! Les vulgarisations scientifiques de Jules Verne et les fastidieux rabâchages de nos romanciers ahuris ne constituent pas — c'est trop évident — ce pain substantiel que nous devons demander, tous les jours, à notre Père des Cieux. Quel poète osera chanter, en langue moderne, les joies vraies de la vie chrétienne et les beautés de l'Evangile?

Examinons d'un peu près les deux essais de M. Coppée. Le premier essai est l'histoire d'un charpentier du bon vieux temps, de ce temps

> Où les pauvres, libres d'angoisses,
> Quand leurs chapelets étaient dits,
> Voyaient, aux vitraux des paroisses,
> S'ouvrir le lointain paradis.
> Au temps, enfin, où l'ignorance
> Etait si douce au monde entier.

Sans doute, M. Coppée ne mettra pas ces beaux vers dans son prochain appel au civisme des électeurs : ils valent mieux, cependant, que les périodes les mieux tournées de sa prose électorale : ils peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux morceaux académiques dans lesquels on proclame — Dieu sait avec quelles sages précautions — la banqueroute partielle d'une certaine science.

Notre charpentier a la foi profonde du peuple chrétien du moyen âge, mais voilà, il n'est pas dévot, et, en manquant l'office sans vergogne, en travaillant le dimanche, il s'attire les remontrances de M. le Curé et la colère des dévotes. Un jour de Noël, pendant qu'il faisait manœuvrer sa varlope pour gagner le pain de ses mioches, une pau-

Digitized by Google

vresse entra presque mourante dans son atelier. Partie le matin, pour aller dans la ville voisine voir son enfant malade, elle ne peut plus continuer sa route. Bah, se dit le charpentier,

> Bah ! je suis fait aux lourds fardeaux.
> La mère, enfourchez mes épaules ;
> Je vous porterai sur mon dos.

Et le charpentier part chargé de la pauvresse, regrettant sa journée perdue. Mais, ô merveille, durant son absence, quelqu'un travaille pour lui à l'atelier, et ce quelqu'un c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Ce conte dont le fond n'a rien de bien original, M. Coppée a su le faire sien et le rajeunir en l'appropriant à notre goût moderne. Ainsi devrait-il faire plus souvent. La vie des saints lui fournirait une ample matière qu'il lui suffirait de nous présenter, à sa façon, qui est la bonne. Comme La Fontaine, il innoverait, non pas dans la matière, mais dans la manière, et il innoverait par le seul fait qu'il introduirait dans ses vieux contes la vivacité de l'esprit contemporain. Ce que j'aime le plus dans son histoire du charpentier, c'est la réconciliation de la gaminerie parisienne et de l'esprit religieux. Monsieur saint Joseph, dit le charpentier,

> Monsieur saint Joseph, mon patron,
> Permets-moi de scier ma poutre
> Et de raboter mon chevron.
> Jésus et toi, saint personnage,
> Vous êtes des gens du métier...

Qui ne reconnaîtrait là le ton du vrai peuple de France ?

Par le ministère de M. Coppée, comme autrefois par le ministère de Villon, il pleure, il gouaille et il prie.

La seule conclusion de ce joli petit conte me semblerait un peu défectueuse.

> Fable, dit-on, conte stupide !...
> Mais pour le bien qui donc est prompt ?...

Digitized by Google

Non, l'affreux combat pour la vie
Fait horreur au passé chrétien.
Car on s'y disait sans relâche :
« Mes frères, aimons-nous un peu ».
Et chacun finissait sa tâche
Quand même, avec l'aide de Dieu.

A Dieu ne plaise que je méconnaisse le charme de ces vers ! Mais M. Coppée n'a pas expliqué sa pensée qui est indiquée à peine, dont on devine les beaux développements et qui reparaîtra, souhaitons-le, dans ses nouveaux recueils.

Le deuxième essai de M. Coppée a pour sujet : *l'Etable;* on devine qu'il s'agit de l'étable de Bethléem. Comme les peintres et les artistes du temps jadis, M. Coppée a voulu laisser son Noël, et comme les artistes du temps jadis, il s'est contenté d'ajouter au récit divin ce qu'il a de meilleur dans son répertoire de ménestrel moderne, de la délicatesse de sentiment, de l'esprit, du pittoresque.

Ils (Marie et Joseph) se hâtaient ainsi
Depuis des jours, faisant halte près des eaux vives,
Et pendant leur repas de pain noir et d'olives,
L'âne broutait, cherchant l'herbe entre les cailloux.
O femme douloureuse, O mère, O Sainte Vierge !
Il te faudrait un lit, une chambre, du feu.
Mais nul ne sait qu'en toi tu portes l'Homme-Dieu.
... Et tandis que Joseph donne à l'âne son foin
Et cherche à s'installer pour la nuit, dans un coin,
Troublé par les intrus un vieux bœuf qui rumine
S'éveille, et d'un gros œil mauvais les examine.

Il est regrettable, toutefois, que M. Coppée ait cru devoir insister sur les douleurs physiques de la Sainte Vierge. Qu'on déplore son isolement, qu'on s'apitoie sur sa pauvreté, qu'on proteste contre la dureté des aubergistes, très bien. Mais aller plus loin, ce serait heurter de front l'enseignement catholique et froisser ce qu'il y a de plus délicat dans notre amour filial pour celle que l'Eglise appelle la Mère sans tâche.

Digitized by Google

Tout en instruisant les bons Français de France, ses amis, M. Coppée s'attaque quelquefois à ceux qui les égarèrent. Après avoir assisté au service funèbre qui fut célébré pour l'âme de l'héroïque colonel de Villebois-Mareuil, il écrit :

Ils viennent d'ouvrir leur kermesse (1)
Et sont ivres de ce succès.
Nous avons entendu la messe
Pour l'âme d'un héros français...
Ils convièrent à l'orgie
Le monde entier, du sud au nord.
Dans les chants de la liturgie
Nous avons prié pour un mort...

Pensée, sentiments, rythme et rime, tout s'harmonise ici et tout est d'allure très-française. Pourquoi M. Coppée ne s'essaierait-il pas plus souvent dans ce genre de satire vive et légère ?

Une autre fois, il raille la manie des incrédules qui apportent tant de fleurs sur les tombes, mais il s'interrompt bien vite de railler, et il verse des larmes avec des prières :

Le nombre de croix diminue
Au cimetière. Mais alors,
Pourquoi tant de fleurs, esprits forts,
Entre les ifs, dans l'avenue ?
Qu'importe à ce qui fut un corps
Une demeure bien tenue ?
D'ailleurs la pierre sera nue,
Tôt ou tard, sur les pauvres morts.
Chrétiens, pour nos tombes aimées,
Mêlons aux gerbes embaumées
Un espoir qui soit immortel.
Demain nos fleurs seront poussière.
Seul, le parfum d'une prière
Dure éternellement au ciel.

Je ne crois pas que M. Coppée ait rien écrit de plus beau que ces trois petites strophes d'une sincérité, d'une sponta-

(1) L'Exposition.

Digitized by Google

néité et d'une eurythmie dans l'émotion, incomparables. Si Veuillot vivait encore, comme il saurait les applaudir et les paraphraser ! Il oserait, lui, les mettre en parallèle avec le *Saule* trop vanté de Musset où l'on devine de l'inspiration allemande et du paganisme et de la pose donc, trois choses qui ne forment pas un très harmonieux mélange. Mais chut ! il y a des gens qui croient encore que le *Saule* est à la mode et qui l'admirent pour ce seul motif.

On remarquera que jusqu'ici, j'ai étudié dans le petit recueil de M. Coppée, les seules poésies qui ont pour objet, la religion. Cependant, l'auteur a abordé d'autres sujets. Il a chanté, par exemple, M. Déroulède, en un certain nombre de petits poèmes que je n'ai pas lus et que je ne veux pas lire. Il est encombrant ce Déroulède, et comme il n'hésite jamais à compromettre inconsciemment ses compagnons, on souhaiterait bien que M. Coppée se dérobât à ses étreintes. De même, notre poète unit, peut-être plus qu'il ne serait nécessaire, l'idée chrétienne et l'idée impérialiste. Les gens bien informés affirment que nous marchons au césarisme et si nous y arrivons, en effet, M. Coppée pourra se rendre ce témoignage qu'il aura effectivement contribué pour sa part à amener ce résultat. Plaise à Dieu qu'il n'ait pas à le regretter et que nous n'ayons pas à le regretter avec lui !...

M. Coppée n'est pas le seul poète qui, ayant trop raison de se plaindre du parlementarisme, se soit efforcé de le détruire ou tout au moins d'échapper à sa tyrannie. Reportons-nous par la pensée, au temps de Cléon le démagogue athénien. Deux citoyens d'Athènes, Pisthétairos et Evelpide fuient la ville bavarde et criarde, retentissante de querelles et de plaidoiries, pour l'harmonieux pays des oiseaux. Ils quittent le guêpier trivial pour le nid céleste. Ils demandent aux oiseaux de bâtir une ville dans les airs. Les oiseaux approuvent le plan des deux Athéniens, la ville décrétée se construit avec une rapidité fantastique. Naturellement, tout va le mieux du monde dans la plus parfaite des républiques aériennes. « On chasse à coups de bâton, un géomètre qui prétend cadastrer l'azur et arpenter l'air, un

Digitized by Google

inspecteur et un marchand de décrets accourus pour asservir aux lois d'en bas, la cité d'en haut, un sycophante qui vient y chercher pâture de mensonges et de délations. La république volatile bannit de son enceinte les méchants et les parasites, mais elle s'ouvre aux hommes de bonne volonté. Des corbeilles pleines d'ailes attendent ses élus. Ils rejettent au seuil la chrysalide de la pesanteur ; les voilà qui volent et qui planent : leur songe éternel est vécu ! »

Grâce à la foi chrétienne, l'exquise fantaisie d'Aristophane est devenue une sublime, une divine réalité. Il y a, dit saint Augustin commentant un mot sublime de saint Paul, il y a deux cités diverses mêlées de corps, séparées de cœur, qui suivent le courant du siècle jusqu'à ce que le siècle finisse. « L'une, ajoute Bossuet, enferme dans son enceinte les enfants de Dieu, et se nomme Jérusalem ; l'autre contient les hommes du monde et s'appelle Babylone... Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées... Les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir de ses murailles, tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle...

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente? Quelles montagnes assez hautes, quelle mer et quel océan assez vaste sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue? Ne recherchons pas, chrétiens, une place qui la sépare... »

Justement, je crains que M. Coppée, chrétien et homme politique, ne cherche pour sa cité honnête une place qui la sépare de la cité corrompue. Mener une vie innocente, conclut le même Bossuet, mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour connaître la fidélité de ses serviteurs ; mais les laisser avec les méchants et leur faire observer la justice, leur faire respirer le même air et les préserver de la contagion, les laisser mêlés dans l'extérieur et rompre le commerce au dedans, l'œuvre est digne de sa puissance (de Dieu), l'épreuve est digne de ses élus. » Et quel sujet pourrait mieux inspirer un poète chrétien avide d'apostolat?

Abbé Delfour.

Digitized by Google

LES CHARTREUX

PEINTS PAR LEURS « ÉPHÉMÉRIDES »

« La monographie, disait M. Taine dans son discours de réception à l'Académie, le 15 janvier 1880, est le meilleur instrument de l'historien ; il la plonge dans le passé comme une sonde et la retire chargée de spécimens authentiques et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages ».

Ce que M. Taine dit d'une époque peut se dire d'un ordre religieux. Après vingt ou trente sondages faits là où ils doivent être faits, et comme ils doivent l'être, on connaît un ordre religieux, son esprit propre, l'idée particulière qu'il représente, ses œuvres, ses hommes. De ces sondages-là, Dom Doreau, ancien prieur de la chartreuse de Parkminster, en Angleterre, et actuellement prieur de la chartreuse de Glandier, dans la Corrèze, en a pratiqué, non pas vingt ou trente, mais trois cent soixante-six. Il les a pratiqués dans l'ouvrage en quatre volumes qu'il vient de publier sous ce titre : *Les Ephémérides de l'ordre des chartreux* (1).

Ces *Ephémérides* en français sont un abrégé des *Ephémérides* en latin, composées à la fin du dix-septième siècle

(1) *Les Ephémérides de l'ordre des chartreux*, par Dom Victor-Marie Doreau, prieur de la chartreuse de Glandier (Corrèze), 4 grands volumes in-8°.

Digitized by Google

par Dom Le Vasseur, et publiées en partie, pour la première fois, en 1891 (1).

Dom Le Vasseur fit sa profession dans la chartreuse de Bourbon-les-Guillon le 25 mars 1643. Très adonné à l'étude, il s'appliqua principalement à rédiger les chroniques de son ordre. En 1686, ses supérieurs l'envoyèrent à la Grande Chartreuse. « Il y apporta, dit Dom Doreau dans sa Préface, les fruits de ses premiers travaux : environ dix-sept volumes de *Notitiæ* — pour ne parler que de l'hagiographie.

« Quelques semaines après son arrivée, le chapitre général, s'inspirant d'une ordonnance de 1615, enjoignit à tous les prieurs d'expédier au Révérend Père (2) les chroniques de leurs maisons respectives. La réponse ne se fit pas attendre. Des quatre coins de l'Europe affluèrent quantité de matériaux de forme différente et d'inégale valeur. Il y avait là, paraît-il, l'équivalent de soixante volumes in-folio. C'était la base d'un monument gigantesque, conçu depuis déjà longtemps, et qu'allait inaugurer Dom Le Masson, aidé de patients chercheurs et d'écrivains de race.

« Le Révérend Père divisa cette immense fortune en trois parts distinctes. Il se réserva la première et publia, dès l'année suivante, un ouvrage réédité en ces derniers temps sous ce titre : *Disciplina Ordinis Cartusiensis.* La seconde — l'histoire proprement dite — fut dévolue à Dom Le Coulteux qui avait accompagné Le Vasseur à la Grande Chartreuse. Le vaillant annaliste rédigea les sept volumes sortis de nos presses un peu avant les *Ephémérides* (3).

« A Dom Le Vasseur, mûri par quarante années d'études

(1) *Ephemerides ordinis Cartusiensis* auct. D. Le Vasseur, Monstrolii, 1891, 4 forts volumes in-4°, à 2 colonnes, de 550 à 600 pages, avec 1 fort volume d'*Indices*. — Ces 4 volumes imprimés représentent à peine 2 des 20 in-folio que Dom Le Vasseur a laissés en manuscrit.

(2) Dom Le Masson, alors supérieur général.

(3) Les *Ephémérides* de Dom Le Vasseur ont été publiées, nous l'avons dit, en 1891. Les chartreux avaient publié en 1890 : *Annales Ordinis Cartusiensis ab anno 1084 ad annum 1429 auc. Cart.* Le Coulteux, Monstrolii, 1890, 7 volumes in-4°, à 2 colonnes, de 550 à 600 pages, et 1 volume d'*Indices*.

Digitized by Google

et les productions dont nous avons parlé plus haut, revint la dernière part — celle qui répondait le mieux à l'allure de son talent et au ton de sa piété.

« Chargé d'extraire de cette masse énorme les faits de nature à édifier et à instruire, notre hagiographe prend sa tâche à cœur, décidé à la poursuivre dans la mesure de ses forces.

« Après avoir fouillé les archives avec un soin minutieux, il compulse ses propres notes, confronte les sources et finit par élaborer le travail dont nous nous occupons. Il classe ses personnages, non suivant leur valeur intellectuelle ou morale, — ce qui eût été difficile — mais d'après l'ordre chronologique, plaçant chacun d'eux au jour de son décès. Nous allions écrire — empruntant le style du martyrologe — au jour de son entrée dans la gloire. »

Vu leur étendue et la langue dans laquelle elles sont écrites, et aussi les détails généalogiques et les dissertations sur des points d'histoire locale dans lesquels des faits intéressants et édifiants sont comme noyés, ces *Ephémérides* de Dom Le Vasseur seraient demeurées un champ fermé pour un grand nombre. Ce champ, une traduction l'aurait ouvert sans doute, mais sans lui donner d'agrément, ni inspirer le goût de la parcourir. Que fallait-il donc faire? Dom Doreau répond :

« Il n'y avait, croyons-nous, qu'un parti à prendre : sonder ces matériaux, en extraire la moelle, esquisser les traits caractéristiques de chaque physionomie et les encadrer dans une peinture large et fidèle de nos statuts. »

Cette seule chose qu'il y eût à faire, et qui, évidemment, ne pouvait être faite que par un chartreux, Dom Doreau l'a faite, et il l'a très bien faite. La connaissance qu'il a de son ordre, les emplois qu'il a remplis et qu'il remplit encore, et l'habitude d'écrire, que ses précédents ouvrages lui ont fait acquérir, l'y avaient préparé. Ces trois cent soixante-six biographies — car il y en a trois cent soixante-six, une pour chaque jour de l'année — sont pleines d'intérêt et de charme. Dom Le Vasseur avait laissé de l'or en lingots : Dom Doreau l'a monnayé. Il l'a fortement frappé

Digitized by Google

à l'effigie cartusienne. C'est cette effigie qu'on se propose de relever ici. Il ne s'agit ni d'esquisser un aperçu des trésors et des enseignements que ces quatre volumes d'*Ephémérides* renferment, ni de donner une idée des nombreuses études auxquelles ils peuvent fournir matière, mais simplement de faire ressortir l'effigie cartusienne qui s'en dégage.

I

Parmi les trois cent soixante-six figures qui composent la galerie des *Ephémérides*, outre les religieux de chœur, il y a aussi des convers, et même de simples *Donnés*, c'est-à-dire des aspirants au degré de *Frères convers*. Il y a aussi des *chartreusines*. Les chartreusines sont des religieuses qui pratiquent dans des couvents séparés, bien entendu, la règle de saint Bruno, et mènent, à peu de chose près, la vie des chartreux.

Chacun de ces personnages cartusiens a son allure propre et sa physionomie particulière. Mais il est un trait qui leur est commun à tous. Ils sont tous animés de la double passion de la solitude et de la souffrance.

La passion de solitude qui dévore ces âmes n'a rien de commun avec ces velléités intermittentes de s'ensevelir dans un désert que certains spectacles font naître dans l'imagination des poètes, impressions fugitives aussi promptes à s'évanouir qu'à éclore.

Lord Byron visite les moines grecs du mont Athos et, comparant leur vie tranquille avec l'existence agitée que mènent la plupart des gens du monde, il écrit cette belle strophe :

« Plus heureuse est la vie des pieux ermites comme ceux qu'on voit sur le solitaire Athos, regardant le jour mourir sur ce mont gigantesque d'où l'on découvre des flots si bleus, un ciel si serein, que celui qui a été là à une telle heure voudrait s'attacher à ce lieu béni, puis, s'arrachant

Digitized by Google

lentement à ce spectacle enchanteur, il regrette que tel n'ait pas été son destin, et rentre, pour le haïr, dans un monde qu'il avait presque oublié. » (1).

Dans son voyage en Orient, Lamartine aperçoit à l'extrémité du cap San-Angelo, en Grèce, un ermite qui vit seul sur un rocher qui domine l'océan. Il se prend aussitôt à envier cette pittoresque solitude. « C'était là, écrit-il dans son *Voyage en Orient*, un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude. Ce désert suspendu entre le ciel et la mer, ébranlé par le choc incessant des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon cœur. »

Ce sont là des impressions de poète. Ce n'est pas de cette solitude que sont altérés les personnages que les *Ephémérides* font défiler devant nous, et la soif qu'ils éprouvent n'est pas une impression passagère. Leur solitude à eux, c'est cette solitude monastique sanctifiée par la pensée de Dieu dont parlait saint Bernard quand il s'écriait : *O beata solitudo, sola beatitudo !* Si l'on veut lier connaissance avec toute une race d'hommes qui comprirent et sentirent profondément cette maxime et en firent la devise de toute leur vie, il n'y a qu'à lire les *Ephémérides*. Les hommes de cette race comprennent mieux que Byron ne la comprenait lui-même, et dans un tout autre sens, une belle parole du grand poète :

« Quand même je serais environné par un désert, il renferme des sources qu'on peut découvrir. »

> Though a desert should surround me,
> It has springs that may be won (2).

Ces sources célestes ils les découvrent et ils s'y désaltèrent. C'est là toute leur vie. La solitude est leur élément. Ils s'y plongent comme le poisson dans l'eau, et quand l'obéissance les en retire, ou du moins les

(1) *Childe Harold*, Canto II, Str. XXVII.
(2) Lines to Mr. Moore.

Digitized by Google

en retire quelque peu en leur confiant des emplois qui les obligent à se produire dans une certaine mesure, ils languissent comme le poisson sur le rivage ou dans une eau trop peu abondante, et ils demandent à grands cris qu'on les relève de ces emplois et qu'on leur rende leur chère solitude. Les prieurs des diverses chartreuses le demandent chaque année aux Pères rassemblés en chapitre général. Ils se mettent à genoux, les conjurent d'avoir pitié d'eux. Ils « demandent miséricorde ». Le mot est consacré.

Il ne faudrait point se représenter les chartreux vivant comme les anciens anachorètes dans un isolement qui avait ses avantages sans doute, mais qui offrait aussi de grands dangers. Ce n'est point la vie érémitique pure que saint Bruno a instituée, mais la vie érémitique tempérée et sauvegardée par la vie de communauté. Du reste, le mélange de ces deux vies a été fait d'une manière si heureuse que la vie de communauté ne nuit nullement à la vie érémitique. A part les offices en commun à la chapelle, un repas en commun au réfectoire le dimanche, une courte promenade en commun une fois par semaine, et quelquefois, à certains jours de fêtes, un colloque entre nones et vêpres, le chartreux vit seul. Sa vie s'écoule entre les murs de sa cellule. C'est là que, sous l'œil de Dieu et de ses anges, il prie, il travaille, il prend ses maigres repas et son court repos de la nuit. Il ne voit rien, il n'entend rien. Le monde, même le monde du monastère, n'existe pas pour lui. Dieu seul! Sa solitude est orientée vers Dieu. L'union avec Dieu est le but : la solitude est le moyen. Il y a des chartreux qui trouvent que le puissant moyen d'union avec Dieu ménagé par la Règle de saint Bruno n'est pas assez efficace encore. Après tout, entre Dieu et leur âme des obstacles s'interposent. Que ne peuvent-ils arriver à les supprimer! Cette suppression n'est pas possible. Ce ne peut être là qu'un rêve, mais c'est leur rêve. Ils se plaisent à le caresser. C'était le rêve favori de dom César Godoy, de la chartreuse de *Porta Cœli*, en Espagne. « Une soif insatiable de solitude fut le grand tourment de sa vie monastique », dit dom

Digitized by Google

Doreau, et il donne les détails de ce tourment. Les récréations et les promenades lui pesaient tellement qu'il en avait obtenu la dispense. Un jour des personnages marquants de Valence attirés par sa réputation de sainteté obtinrent la permission de pénétrer dans sa cellule. « — Mon Père, disent-ils au pieux solitaire, en quoi pourrions-nous vous être agréables ? Mais sans doute vous ne désirez plus rien au monde. — Vous vous trompez ; il est une chose que je désire très fort. — Laquelle ? Parlez ! — Eh bien ! ce serait d'avoir un souterrain qui me permettrait d'aller de ma cellule à l'église. »

Ce trait est caractéristique non seulement de l'esprit du chartreux, mais du genre de solitude qu'il recherche. Ce n'est pas la solitude fleurie, embaumée et parée de tous les charmes de la nature qui sourit aux poètes et dont des moines appartenant à d'autres ordres, et d'ailleurs un grand nombre d'âmes contemplatives se servent pour aller à Dieu, c'est la solitude du « souterrain ».

C'est là ce que les chartreux viennent demander aux asiles que saint Bruno leur a préparés : une solitude qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs, même après l'avoir longtemps cherchée. Dom Herman, par exemple, reçoit le sacerdoce après des études brillantes à l'Université de Paris. Puis, sentant que le monde lui pèse, il prend le parti de vivre en ermite. On lui dit qu'il pourra mener la vie érémitique au sein même de sa famille, et on lui prépare une cellule. Il essaye, mais ne trouve point là ce qu'il désire. Il entre à l'abbaye cistercienne de Longpont. Il y a là des pratiques austères et une vie vraiment monastique, mais, au gré d'Herman, pas assez de solitude. Il sort de Longpont et va consulter un ermite des environs que tout le monde vénère à cause de sa sainteté. Allez à la chartreuse de Bellary, dans le Nivernais, lui dit l'ermite. Herman se rend aussitôt à Bellary. Cette fois il a trouvé ce qu'il voulait. Son âme est en repos.

Une fois dans leur élément, ces âmes avides de solitude n'ont plus qu'une crainte : celle de se voir rejetées, ne fût-ce que pour un instant, dans le milieu qu'elles ont

Digitized by Google

quitté. Le parloir, ce point de contact du cloître avec le monde, les effraye. Le Frère Lazare, entre autres, en était là. C'était un simple *donné* de la chartreuse de la *Porte du ciel*. « Une de ses nièces, orpheline depuis peu, se présente un jour à la chartreuse pour le voir, lui et un autre oncle, le Frère Jean, convers dans la même maison. Le donné conjure le prieur de le dispenser de cette entrevue. Celui-ci insiste. Le Frère se récrie. Et la pauvre nièce désolée de répondre : « Oh ! qu'il me soit permis tout au moins de « l'entrevoir, mais sans qu'il le sache. » Le prieur revient à la charge et enjoint au donné de sortir. Celui-ci est soudain saisi d'un tremblement nerveux. Une sueur froide baigne son visage; il devient pâle comme la mort. « Qu'à « cela ne tienne, mon cher Frère. Rassurez-vous. Je vais « de ce pas vous remplacer auprès de votre nièce. » Tout aussitôt le saint homme revient à lui, enfin, mais bénissant Dieu de cette victoire » (1).

Il s'en faut que, chez tous les chartreux que nous montrent les *Ephémérides*, la répugnance pour le parloir aille aussi loin et soit aussi insurmontable. Un certain nombre y vont de bonne grâce quand le devoir ou les convenances les y appellent, se contentant de gémir en leur cœur. Tous sont disposés à dire comme dom Granchio, prieur de Bologne : « Je vois bien ce que nous laissons au parloir; je ne vois pas les avantages spirituels qui nous en reviennent. »

Chez le chartreux à cette passion de la solitude une autre est étroitement entrelacée : la passion de la souffrance. Nous disons la passion, nous pourrions dire la folie, car dans cette passion de la souffrance telle qu'on la rencontre chez la plupart des chartreux il y a vraiment une sainte folie, ce que saint Paul a si bien appelé la folie de la croix. On la trouve là dans son plein, et on peut l'étudier sous toutes ses formes et à tous ses degrés. Du reste, la Règle cartusienne est déjà par elle-même une des plus hautes inspirations de cette folie sublime. Elle prescrit une abstinence

(1) *Ephém.*, t. II, 45.

Digitized by Google

perpétuelle, même dans la maladie, et le jeûne une grande partie de l'année. Elle n'accorde à la nature qu'un sommeil court et interrompu toutes les nuits à minuit par un office de deux ou trois heures. Elle oblige tous les religieux qui l'embrassent à être constamment couverts d'un cilice, au moins d'un cilice.

Cette vie qui effraye les âmes ordinaires n'est pour les chartreux qu'une amorce à la mortification, un escabeau pour s'élever à une immolation complète d'eux-mêmes. Ce n'est que le fonds commun sur lequel chacun bâtit l'édifice de ses pénitences personnelles. C'est le cadre dans lequel se meuvent l'initiative et la liberté laissées à chaque religieux. Cette initiative et cette liberté vont très loin, et produisent des résultats vraiment admirables.

Pour les faire connaître d'une manière non pas complète, mais un peu étendue, il faudrait reproduire une grande partie des quatre volumes des *Ephémérides*. Si l'on veut bien se contenter d'un aperçu, quelques exemples suffiront.

Dom Benoît Pellirani fait profession dans la chartreuse de Bologne. Il trouve le régime trop doux. Les récréations lui coûtent énormément. Lui qui appartient à la plus haute noblesse de Bologne et qui a été habitué dans le monde à une table délicate, trouve maintenant que la maigre pitance de la chartreuse est une nourriture trop abondante et trop succulente. Il obtient de suivre un régime à part, excepté le dimanche au repas pris en commun, où il ne se distingue en rien de la communauté. Mais il se dédommageait dans sa cellule.

« En cellule, il se contentait de pain et de légumes cuits sans assaisonnements. On lui servait ces légumes le lundi, pour toute la semaine. Il les détrempait d'eau, afin de leur enlever le peu de saveur que leur avait laissé la cuisson. Son unique repas il le prenait vers le soir, et juste en quantité suffisante pour ne pas succomber à la fatigue. Des restes de vin acide composaient son breuvage. C'est à peine s'il y détrempait ses lèvres. »

« Le seul catalogue de ses macérations quotidiennes, de

Digitized by Google

ses disciplines, la rigueur avec laquelle il immolait sa chair, remueraient les âmes les plus ferventes... Après avoir prié et étudié toute la journée, il passait la moitié des nuits en oraison, et quand la nature réclamait un peu de repos, il étendait ses membres épuisés sur le plancher nu » (1).

Ces additions à la Règle doivent être sanctionnées par les supérieurs. Quand il ne s'agit que de disciplines, de haires et de cilices, de chaînes de fer, ils se montrent très larges. Cet attirail est familier aux chartreux. Ils y regardent de plus près pour autoriser des retranchements à un régime qui n'accorde au corps que le strict nécessaire. Mais il n'est pas rare que des signes particuliers de la volonté de Dieu les décident à se rendre complices des saints emportements de leurs religieux contre leurs corps. Dom Vincent Bru entra tout jeune à la chartreuse de la *Scala Dei*. Il n'eut pas plutôt fait profession que, « ne prenant conseil que de l'ardeur de ses vingt ans, il en vint, d'excès en excès, à se créer une règle de vie où l'alimentation ne figurait que pour la forme. De lui aussi on eût pu dire, presque à la lettre : Il ne mange ni ne boit. Le prieur ne tarda pas à le savoir. Sa première pensée fut de rappeler le jeune étourdi aux règles élémentaires de la prudence et de le mettre à l'épreuve, dans le but de découvrir quel pouvait être le mobile de cette étrange façon d'agir. Déjà il avait consulté plusieurs vétérans du cloître. Ceux-ci, réputés sages entre les sages, n'osèrent jeter le blâme sur leur confrère. Un chartreux célèbre alors, dom André Capilla, promu au siège d'Urgel, se trouvant de passage à la maison où il aimait à se reposer des labeurs du ministère, le prieur lui demanda son sentiment au sujet de Vincent Bru. Le prélat, très versé dans les voies intérieures, réfléchit longtemps, pria beaucoup, et, tout considéré, il répondit avec une pleine assurance : « Laissez-lui la bride sur le cou. Ma « conviction intime est que l'Esprit Saint l'a engagé dans « cette voie extraordinaire. Vous le constaterez vous-même « avant longtemps. S'il en est ainsi, oserez-vous entraver

(1) *Ephém.*, t. IV, 118.

Digitized by Google

« l'action d'en haut? » Et dom Vincent continua de vivre à peu près à sa guise sous l'impulsion évidente de la grâce » (1).

On voit dans les biographies des *Éphémérides* que parfois la maladie venait favoriser les austérités de ces héros du cloître de telle sorte que le supérieur ne pouvait que s'incliner devant la volonté d'en haut. Ce Dom Herman, dont nous avons déjà parlé comme d'une âme altérée de solitude, n'était pas moins avide de souffrances. Dans ses dernières années une gastralgie portée à un degré extrême vint le servir à souhait. « Son estomac refusait les œufs, le poisson, même le vin. Après avoir essayé de tout, au prix de grandes souffrances, il vit que c'était encore le pain d'avoine qui lui convenait le mieux. Et quel pain! Un pain noir et brûlé, mélangé de fétus, d'un aspect repoussant. Il émiettait ce pain dans un bol, en y ajoutant du lait caillé en été, et le consommait au sortir de vêpres. Mais, pendant l'hiver, il y mettait de l'eau froide et ne le prenait qu'après complies. Hélas! ce soi-disant repas était un vrai supplice. Dès la première bouchée, le cœur bondissait et alors se produisaient d'interminables vomissements. Cette crise se renouvelait tous les jours » (2).

On voit comment ces rudes enfants de Saint-Bruno se traitaient quand ils étaient malades. Il est bon d'en donner encore un exemple entre beaucoup d'autres. Nous l'empruntons à la vie de Dom Jean de Assian, prieur de la Chartreuse de Paular, en Espagne. « Le matin de son installation à Paular, Dom Jean ne parut pas. Le vicaire et le chirurgien, justement inquiets, pénètrent dans sa cellule et le trouvent étendu sans mouvement au pied de l'oratoire. A la question qui lui est posée il répond que tout va bien. Le chirurgien, soupçonnant un désordre grave, soulève une bandelette de toile qui enveloppe les deux jambes du prieur, et il découvre un érysipèle heureusement en décroissance. »

(1) *Ephém.*, t. II, 240.
(2) *Id.*, t. IV, 277.

Digitized by Google

« Quelques jours plus tard, le bruit courut dans la maison que le vénéré Père, l'exactitude même, élevait à peine les saintes espèces, après la consécration. Rien que ce léger mouvement semblait lui causer une vive douleur. Interrogé par le servant, il avoua, sous le plus grand secret, qu'une chute lui avait luxé un bras. « Inutile d'en parler, dit-il. J'ai fabriqué un excellent appareil. Je m'en remets du reste, comme toujours à la divine Providence » (1).

Ce qu'il y a d'héroïque dans ces existences cartusiennes ce n'est pas telle pratique en particulier, c'est l'ensemble et la continuité, et ces pratiques forment comme les mailles d'un filet qui les enveloppe de toute part. C'est cette suite de journées qui se ressemblent toutes et dont chacune est comme une étape d'un chemin de croix qui dure toute une vie. Il faut bien distinguer entre la journée d'un chartreux telle que la fait la Règle, et la journée d'un chartreux telle que la fait la ferveur de chaque religieux en particulier. On pourra se former une idée de ce qu'étaient, et de ce que sont encore les journées de la plupart des chartreux par une des journées de Dom Jean Poullet, un Parisien celui-là, qui devint prieur de la chartreuse du Val-Profonde, dans le diocèse de Sens, en 1632. Voici comment Dom Doreau décrit une de ses journées, c'est-à-dire toutes ses journées.

« Levé à cinq heures il se rend à l'église où il fait une heure d'oraison, suivie de la messe basse ; après quoi il récite une partie de l'office divin et assiste régulièrement à la messe conventuelle. Rentré en cellule, il se prosterne à l'oratoire et y demeure abimé en Dieu jusqu'au dîner. Après sa réfection à peine suffisante pour sustenter une vie humaine, il consacre environ une heure à la visite des cellules. Cela fait, il prie pour les morts jusqu'à vêpres... En sortant des vêpres il ne donne pas moins de trois heures à la lecture de la Bible et à l'étude des Pères de l'Eglise. On trouva après lui un Commentaire du Cantique des Cantiques, des Homélies pour les dimanches et les fêtes

(1) *Eph.*, I, 125.

Digitized by Google

de l'année, divers opuscules de piété. Il termine sa journée comme il l'a inaugurée, par une oraison qui se prolonge jusque vers neuf heures. Alors il s'étend tout habillé sur le plancher, les reins ceints d'une énorme chaîne, composée de nœuds de crin et de pointes d'acier, laquelle au moindre mouvement pénètre dans les chairs et provoque d'atroces douleurs : ce qui ne l'empêche pas d'être rendu le premier au chœur où il paye largement de sa magnifique voix, sans laisser entrevoir l'ombre d'une fatigue. De retour en cellule il prie encore pour les âmes du purgatoire, et, quand le corps brisé réclame un peu de répit, il s'assied sur une chaise et sommeille jusqu'à cinq heures. Le vaillant cénobite vécut de cette vie pendant cinquante-deux ans, en dépit de réelles souffrances. Il les dissimulait si habilement qu'il était difficile d'en rien soupçonner » (1).

Dom Jean Poullet mourut à l'âge de 70 ans, après avoir passé cinquante-deux années à la Chartreuse. Cet austère Dom Jean de Assian, prieur de Paular, qui prenait si peu soin de sa santé, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il avait été soixante-deux ans chartreux.

Pour l'austérité de la vie les Chartreusines des *Ephémérides* rivalisent avec les chartreux. Sœur Anne de Vigneu, professe de Salettes est là dans son élément. « Le dos et la poitrine garnis d'une haire faite de pointes d'acier, les bras chargés de bracelets de fer, elle vaque à sa besogne courante sans manifester la moindre gêne. L'usage quotidien de la discipline — quelle discipline ! — étanche ou plutôt avive cette soif d'austérités dont nous parlions tout à l'heure. Le bruit de ces flagellations arrive aux oreilles de ses compagnes et leur arrache des larmes. Elle dompte le sens du goût avec de l'absinthe. C'est le condiment habituel de son alimentation. On la voit, malgré cela, toujours souriante, toujours alerte » (2).

(1) *Eph.*, IV, 98.
(2) *Id.*, II, 212.

Digitized by Google

II

Ce dernier trait est à remarquer. Un romancier célèbre a représenté avec une grande puissance de style « des êtres voilés qui ont les flancs meurtris par le cilice et par le fouet aux pointes de fer, les seins écrasés par des claies d'osier, les genoux écorchés par la prière, des femmes qui se croient des épouses; des spectres qui se croient des séraphins. Ces femmes pensent-elles? Non. Veulent-elles? Non. Aiment-elles? Non. Vivent-elles? Non. Leurs nerfs sont devenus des os; leurs os sont devenus des pierres. Leur voile est de la nuit tissue. Leur souffle sous le voile ressemble à on ne sait quelle tragique respiration de la mort. L'abbesse, une larve, les sanctifie et les terrifie. L'immaculé est là, farouche. » Comme invention romanesque le morceau est réussi. Seulement ces « êtres » là n'ont jamais existé que dans l'imagination des romanciers. Ceux que Dom Doreau nous peint, avec des couleurs moins vives, mais avec une entière vérité, d'après des documents authentiques, ont constamment le sourire sur les lèvres. Le bonheur dont leur âme est pleine rayonne sur leur visage. Ce sont de ces « êtres » très réels et très nombreux depuis le christianisme, que peignait déjà saint Paul quand il disait qu'ils paraissent tristes, mais qu'en réalité ils sont toujours dans la joie, *quasi tristes semper autem gaudentes*. Cette bonne sœur Anne de Vigneu était très gaie. Dom Doreau fait remarquer que, pendant les récréations auxquelles elle se montrait fort exacte, sa conversation « provoque une franche gaieté, indice de la joie qui inonde son âme. »

Ces austères chartreux et ces vaillantes chartreusines ne connaissent pas la tristesse. Ce rude espagnol Jean de Assian qui nous apparaissait tout à l'heure si impitoyable pour lui-même était à la fois gai et bon pour les autres. « Dieu, disait-il, m'a fait de bien grandes grâces, celle entre autres

Digitized by Google

de n'avoir pas éprouvé, depuis mon noviciat, un seul moment de tristesse. »

« A quelque heure que ce soit, raconte Dom Doreau, vous le trouviez calme, souriant, aussi large pour ses religieux qu'il était dur pour lui-même, pourvoyant à tous leurs besoins avec une tendresse de mère » (1).

Les chartreux, nous l'avons dit, ne sont pas des ermites. Ils vivent en communauté et forment une famille. Chacun des membres de cette famille, en même temps que, par esprit de pénitence, il s'ingénie à se rendre la vie dure à lui-même, s'applique à la rendre douce aux autres. Les plus rudes austérités se trouvent ainsi tempérées par les plus gracieuses vertus sociales. Nous allons laisser Dom Doreau raconter un trait qui peint admirablement la manière dont ces vertus se pratiquent. Il est emprunté à la biographie de Dom Etienne qui fut le premier prieur de la chartreuse de Bellary, dans le Nivernais. Ce bon prieur, en vrai chartreux, massacrait son corps à coups de discipline. On entendait les coups des cellules voisines, et ce n'était pas si peu souvent. « On l'amena un jour à déclarer que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il avait pris la discipline trente-deux fois. La ferveur, comme on le pense bien, régnait dans cette communauté naissante, chacun ayant à cœur de marcher sur les traces de ce Père vénéré que l'on rencontrait partout le premier sur le chemin du devoir. Un fait en apparence insignifiant montrera de quel esprit étaient animés ces fervents religieux. L'incident arriva dans les premiers mois de l'installation. »

« Le vin étant venu à manquer, plusieurs familles du voisinage eurent la pensée d'en fournir à la communauté. Une dame entre autres, du nom de Bermondis, se montra particulièrement généreuse. Un jour — on était à l'époque des vendanges, — après avoir remis au Frère son offrande habituelle, accompagnée d'approvisionnements considérables, elle le chargea d'un présent spécial pour Dom Etienne. De retour à la maison le bon Frère s'empresse

(1) *Eph.*, I, 126.

Digitized by Google

de porter au prieur la part qui lui est destinée : une branche de vigne avec les fruits, de fort beaux raisins. Le prieur la reçoit avec un contentement visible et, l'approchant de ses lèvres en signe de reconnaissance il s'écrie : « Béni soit le Seigneur qui me donne ce nouveau gage de sa bonté! »

« Certes, il était bien permis au pauvre Père, surmené par le travail, de goûter tout le premier ces fruits délicieux qui d'ailleurs lui étaient adressés. Mais, ne vivant que pour sa petite famille, il mande le Frère et lui dit : « Portez ces raisins à la cellule voisine, ce cher vieillard a plus besoin que moi de ces douceurs. » Celui-ci s'excuse à son tour et les fait passer à un confrère miné par l'âge, persuadé qu'ils n'iront pas plus loin. Finalement, la fameuse branche revient intact à dom Etienne. » (1)

Ces délicatesses de la charité fraternelle adoucissaient les austérités que racontent les *Ephémérides*. Un adoucissement bien plus efficace leur venait d'en haut, tantôt par des visions qui les consolaient et les fortifiaient, tantôt simplement par la grâce, par cette onction dont parle saint Bernard quand il dit que les gens du monde voient bien la croix que portent les religieux, mais qu'ils ne voient pas l'onction qui l'adoucit, *crucem vident, unctionem non vident.* Dom Jean de Clarac, d'une des plus grandes familles du comté de Foix, est si heureux d'avoir échangé les tristes joies du monde contre les austères délices du cloître, qu'il baise avec transport les murs de sa cellule en s'écriant : « Vous m'avez conduit dans la solitude, ô Seigneur ! pour me communiquer des secrets que les bruits du monde m'empêchaient d'entendre, et maintenant mes jours et mes nuits se passent dans des colloques délicieux. » (2)

Le mot de saint Paul : *Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations*, traverse les siècles sur les lèvres des générations chrétiennes; mais nulle part il ne trouve un écho plus doux, plus pur et plus retentissant que dans ces âmes qui ont dit au monde un éternel adieu et qui, du

(1) *Eph.*, IV, 197.
(2) *Id.*, IV, 28.

Digitized by Google

fond de leur désert, ne voient plus que le ciel. Dans son beau chapitre : *Le bonheur dans le cloître*, l'auteur des *Moines d'occident* dit en parlant du bonheur des moines : « Cette joie si longue et si vive régnait dans leur cœur avec d'autant plus d'intensité que leur règle était plus austère et leur fidélité à observer cette règle plus complète. » C'est là un fait historique auquel les *Ephémérides* apportent un nouveau et magnifique témoignage.

Au sujet de ce bonheur du cloître, Montalembert dit encore que « il se peignait jusque dans les noms charmants que les moines donnaient aux lieux de leurs retraites. » Pour rendre la chose palpable il n'y aurait qu'à former des litanies des noms des chartreuses citées dans les *Ephémérides : La Porte du ciel, Le Val du Christ, Miraflores, L'Echelle de Dieu, Le Chemin de Dieu, Valsainte, Sylve-Bénite*, etc., etc. Ce seraient vraiment les litanies de la paix, de la sérénité, de la joie et du bonheur.

III

Tout à l'heure en parlant des consolations d'en haut ménagées aux chartreux au milieu de leurs austérités, nous avons côtoyé un monde dont un grand nombre parlent, surtout aujourd'hui, et que très peu connaissent bien : le monde du merveilleux divin. Ce monde que nous avons côtoyé sans y entrer, Dom Doreau nous le fait parcourir dans tous les sens. C'est chez lui un plan arrêté. Il tient à conserver à ces biographies leur caractère propre, leur vraie couleur. « Le surnaturel, dit-il dans sa *Préface*, a été maintenu presque en totalité. Est-ce à dire que nous ajoutions une foi pleine et entière à tout le merveilleux relaté dans ces monographies? Nullement. Mais nous nous serions reproché de nous montrer, à ce point de vue, plus sévère que notre auteur. »

« Nous savons des écrivains distingués, pour qui c'est un besoin de retrancher de l'hagiographie les prodiges de la

Digitized by Google

grâce, les voies extraordinaires, les miracles surtout. Que deviendraient, nous le demandons, ces récits édifiants, s'ils étaient expurgés de l'élément divin ? Pour être vrais ils ne doivent taire ni les actes transcendants de la vertu, ni les faveurs dont Dieu s'est plu à décorer en eux ses amis. Voudriez-vous des peintures mitigeant les folies de la croix, déguisant les épreuves et les sacrifices volontaires, couvrant d'un voile les relations de l'âme avec le ciel ? »

Non, nous voulons la vie de ces pieux enfants de saint Bruno telle que la retracent les documents qui ont guidé Dom Le Vasseur, et dont vous nous donnez une si fidèle analyse.

Dans ces milieux cartusiens où les *Ephémérides* nous transportent par la pensée, les visions, les extases, les révélations sont à peine chose extraordinaire.

Un jour que Dom Guillaume de Cheure, aumônier, ou, comme on dit en style cartusien, vicaire des chartreusines de Gosnay, assistait une de ces religieuses à l'agonie, il aperçut, dans le ciel subitement entr'ouvert, le siège qu'allait occuper cette humble fille. Cette vue le ravit en extase, et il eût laissé les prières de la recommandation de l'âme inachevées, si les assistantes ne l'eussent rappelé sur la terre.

L'extase entrait dans ses habitudes, moins cependant qu'elle n'entrait dans celles de Dom Dominique, profès de la chartreuse de Trèves, et de Sœur Marguerite d'Oyngt, prieure des chartreusines de Poleteins, qui remplirent l'un et l'autre des volumes du récit de leurs visions. Le livre de la Sœur Marguerite n'a jamais été publié, mais on en possède le manuscrit. « Ce manuscrit, jadis la propriété de la Grande Chartreuse, est conservé à la bibliothèque de la ville de Grenoble. Il se compose de 38 feuillets de parchemin petit in-4°. » (1)

Parmi ces visions, celle dont fut favorisée une bonne Sœur converse du couvent des chartreusines de Gosnay mérite d'être racontée tout au long parce qu'elle offre un

(1) *Eph.*, IV, 12.

Digitized by Google

exemple touchant de la condescendance de Notre-Seigneur envers les petits et les humbles.

Une simple converse, Jeanne Coquelet, voyant des Sœurs recevoir des visites dans l'octave de Pâques, tandis que personne ne vient la voir elle-même, en conçoit une tristesse qu'elle a de la peine à surmonter. Alors Notre-Seigneur se montre à elle le visage meurtri et ensanglanté, les mains percées, le côté ouvert. — Eh quoi, ma fille ! lui dit-il, est-ce que je ne vous suffis pas ! Vous êtes délaissée : ne l'ai-je pas été plus que vous ? Et puis ne suis-je pas avec vous ? — Et la bonne converse sent la résignation et la joie pénétrer dans son âme.

Il n'était pas rare que ces bons chartreux eussent des relations sensibles avec leurs anges gardiens et avec les âmes du purgatoire. Un grand nombre de ces âmes venaient demander des prières à Dom Fabri, par exemple, chartreux originaire de Villefranche, dans le diocèse de Rodez, qui devint prieur de la chartreuse du Port-Sainte-Marie. Dom Brisejon, de la chartreuse de Dijon, avait une telle compassion pour ces âmes que, sur son lit de mort, il demanda qu'on dit pour elles les messes auxquelles il avait droit. Il avait fait célébrer pour elles, en recueillant des aumônes, plus de quatre mille messes.

Parmi les chartreux que nous montrent les *Ephémérides* les miracles n'avaient rien de bien extraordinaire. Dom Vayser, de la chartreuse de Freidnitz, guérit un aveugle en faisant le signe de la croix sur ses yeux. Sœur Jeanne de Saint-Julien, prieure des chartreusines de Salettes, arrête les flots du Rhône débordé qui menaçaient de submerger son monastère. Dom Dominique Villa, prieur de la chartreuse d'*Auloç Dei*, éteint subitement par une prière un violent incendie qui commençait à consumer les chantiers du monastère encore en construction.

Dom Simon Barbier fut élu prieur de la chartreuse de Noyon en 1524. Quelque temps après, une horrible famine éclata dans le pays. « Obligés de s'expatrier, les habitants se répandirent en masse dans les Flandres et la Picardie, frappant de préférence à la porte des couvents. La char-

Digitized by Google

treuse de Noyon, dont on avait publié au loin les largesses, vit les foules affluer sous ses murs. Le prieur donna, donna encore, donna sans compter. Si bien que le dépensier accourut un jour tout ému : « Y pensez-vous, mon vénéré Père ? lui dit-il. Les provisions sont presque épuisées. A peine s'il reste du pain pour les religieux. — Très bien, mon cher Frère, répond le prieur. Allez, croyez-moi, et faites bonnement vos portions comme de coutume. » Le Frère retourne au grenier et ce n'est qu'après de longs efforts qu'il parvient à en ouvrir la porte. Quelle n'est pas sa surprise en le voyant rempli comme au temps des meilleures récoltes. « Ah! Père, s'écrie-t-il du plus loin qu'il aperçoit le prieur, venez et voyez. — Que vous avais-je dit, homme de peu de foi ? » (1)

Un miracle du même genre sauva, vers le milieu du quinzième siècle, la chartreuse de Séville dont Ferdinand de Zerezuela était prieur. « On apprend tout à coup que les approvisionnements de blé sont épuisés dans les magasins de la cité. Le prieur fait cuire, comme de coutume, autant de pains que le four peut en contenir. En même temps ordre est donné au portier de distribuer sans plus compter que par le passé. Le boulanger et les aides prenant cette consigne à la lettre travaillent nuit et jour. Enfin tombant de fatigue ils pétrissent à la houe. Malgré cela la farine ne fit jamais défaut. Les libéralités augmentèrent même avec l'affluence des pauvres. » (2).

La plupart des miracles opérés par ces dignes enfants de Saint-Bruno étaient des guérisons. On recourait à eux quand tout était désespéré. Quelquefois les objets qui leur avaient appartenu, — au moins c'était le cas pour Dom Martinez, de la chartreuse de *Porta Cœli* — suffisaient pour opérer des guérisons. Les Frères sous ce rapport ne le cédaient en rien aux Pères. Le frère Hernandèz, de cette même chartreuse de la *Porte-du-ciel*, guérit un jour en le bénissant, un pauvre dont la jambe était couverte d'ulcères.

(1) *Eph.*, I, 40.
(2) *Id.*, III, 193.

Digitized by Google

Mais le grand guérisseur c'était le frère Jean Oloberri, de la chartreuse du Val-du-Christ. Avant de se faire chartreux, le frère avait été médecin. Il avait même était chirurgien de l'hôpital de Saragosse. Par humilité il ne voulut pas être prêtre. Il se contenta de l'emploi d'infirmier. Cet infirmier guérissait ses malades par ses prières beaucoup plus que par les remèdes, quoiqu'il fût habile médecin. « Le signe de la croix tracé par la main du saint convers sur un organe ou un membre souffrant enlevait instantanément la douleur si aiguë fût-elle. Souvent même avant que le malade eût ouvert la bouche, l'infirmier signalait la partie du corps endolorie et exposait les symptômes de l'affection dont il était atteint. Bien plus, éclairé d'une lumière surnaturelle, il lui arrivait de pénétrer dans les profondeurs de l'âme et d'en dévoiler les misères les plus intimes. » (1)

Le bon infirmier devait ses succès à sa dévotion envers la sainte Vierge, beaucoup plus qu'à ses connaissances médicales. « Rien ne saurait rendre l'amour qu'il portait à Marie. Ce nom béni il l'avait constamment sur les lèvres. La pensée de la Reine du ciel ne le quittait pour ainsi dire pas. Ses méditations, ses lectures, ses oraisons jaculatoires avaient toutes pour objet les grandeurs et les miséricordes de la Mère de Dieu. Qui dira combien il égrenait d'*Ave* en vingt-quatre heures? Avec quels pieux transports il chantait le *Tota pulchra es* à la louange de l'Immaculée! »

« Toutes les fois que son office d'infirmier l'appelait au cloître, il s'arrêtait devant la porte du chapitre au-dessus de laquelle se trouvait une statue de la sainte Vierge. Là il donnait libre cours à sa piété filiale, sans négliger toutefois les devoirs de son obédience. Ces pieux colloques se répétaient si souvent que, bien des années après lui, le pavé portait encore l'empreinte de ses deux genoux. »

« Faut-il s'étonner si cette bonne Mère combla son dévôt serviteur de faveurs presque inouïes? Il dut, en particulier, à sa toute spéciale protection, de ne jamais connaître les luttes profondément humiliantes qui sont l'apanage de tout

(1) *Eph.*, I, 25.

Digitized by Google

enfant d'Adam, et de quitter cette terre d'exil avec l'innocence de son baptême. »

Le don de prophétie répondait au don des miracles. Cette sœur Marguerite d'Oyngt dont nous avons déjà parlé annonce la mort de Henri de Villars, primat des Gaules, qui se trouvait alors à Rome. Sœur Jeanne de Beaulieu, prieure des Chartreusines de Polleteins arrête deux gentilshommes qui franchissent la clôture pendant la nuit pour enlever deux religieuses, et leur prédit qu'avant la fin de l'année ils mourront l'un et l'autre de mort violente, et, en effet, avant que l'année soit terminée ils meurent l'un et l'autre de mort violente. Don Jean de Witten, prieur de Coblentz, connaît par révélation qu'un de ses frères convers vient de mourir subitement dans sa cellule.

Quant aux faits surnaturels et merveilleux de toute sorte, dans ces biographies cartusiennes on les rencontre en grand nombre et sous toutes les formes.

Le frère Jean Fontana, de la chartreuse de la *Porte du ciel* dans le diocèse de Valence, en Espagne, s'est oublié dans une chapelle de Valence et se voit dans l'impossibilité de regagner son monastère avant la nuit. Il demande à Notre-Seigneur de l'y ramener avant l'heure du grand silence, et tout aussitôt il est transporté, sans qu'il sache comment, devant la porte de sa chère maison.

Nous avons parlé du frère Oloberri, l'infirmier de la Chartreuse du Val-du-Christ. Voici un trait de la vie de son prieur dont il fut témoin. Ce prieur était Dom Bellot, un saint homme, vivant au milieu des extases.

« Le bon frère Oloberri voyant un jour que le prieur n'était pas à l'office, alla le chercher. Arrivé à la porte de sa cellule il entend deux voix très distinces : celle de Dom Jean, et une autre qu'il ne connaît pas, mais dont il admire la pureté et l'onction. « Ce n'était certainement pas, dit-il plus tard, une voie humaine. » Grandement surpris le convers se retire. Puis il revient un peu plus tard poussé par la curiosité. Les deux voix continuaient de psalmodier avec la même harmonie. Il se retire, moins étonné que la première fois. La journée se passe. Vers le soir, le frère apporte,

Digitized by Google

comme de coutume, le souper dans la cellule du prieur, et, au moment de le quitter : « Vénérable Père, vous n'avez pas assisté à Matines, la nuit dernière. Etiez-vous indisposé ? — Effectivement je ne suis pas allé au chœur, et cependant je n'ai pas dormi. — Je le sais, reprend le frère. Je suis venu à la porte de votre cellule. Mais ayant entendu quelqu'un réciter l'office avec vous, je n'ai pas osé frapper. Puis-je vous demander quelle était cette voix ? Etait-ce une voix d'homme ? » Le pauvre prieur ne sachant que répondre se contenta de recommander à l'infirmier une extrême discrétion. « Silence sur tout cela, mon cher frère. » (1)

Une nuit, dans la chartreuse de la *Scala Dei*, en Espagne, un négociant de Sarragosse qui assistait à l'office du haut de la tribune voit un des religieux, Dom Jean Ros, accompagné, au moment où il s'avance pour lire l'Evangile, de deux princes de la cour céleste tenant chacun un flambeau à la main. Il raconte le fait au prieur. Celui-ci interroge Dom Jean Ros qui, à son grand regret, est obligé d'avouer que le fait est exact.

Le frère Jean de Pers, de la chartreuse de Paris, reconnaît dans une église du voisinage, au malaise qu'il éprouve, qu'on a placé dans le tabernacle une hostie non consacrée.

Dom Pierre Bruno, prieur de la *Scala Dei* étant mort en odeur de sainteté, on vit quelques jours après germer sur sa tombe une plante sauvage qui grandit rapidement et se divisa en forme de croix.

Ces quelques traits, entre beaucoup d'autres, suffisent pour montrer dans quel monde, dans quel élément vivaient tous ces chartreux. Ce fut du reste, à des degrés divers pendant de longs siècles, l'élément non seulement des moines, mais de tous les chrétiens dans le monde entier. « Pour les peuples de cette époque, dit Montalembert, en parlant du moyen âge, dans toute la chrétienté, il n'y avait rien de plus naturel que le surnaturel. Ce n'était qu'une intervention plus fréquente et plus directe de la toute-puissance de Dieu

(1) *Eph.*, II, 209.

Digitized by Google

qui les effrayait ou les consolait, mais ne les surprenait point. » (1)

Les *Ephémérides* nous font vivre dans ces âges de foi, dans ces cloîtres remplis des clartés divines, et cela est bon et salutaire à l'âme. On ne peut les lire sans prendre un bain du plus pur catholicisme.

(1) *Les moines d'Occident*, t. IV.

(*A suivre.*) P. RAGEY, *mariste.*

Digitized by Google

LE

CARACTÈRE DE FOUCHÉ

A PROPOS D'UNE RÉCENTE PUBLICATION (1)

Un jeune et brillant universitaire, M. Louis Madelin, vient de livrer au public le résultat de ses longues recherches sur la vie de Fouché; son savant ouvrage, après lui avoir mérité le titre de docteur, appelle justement sur son nom l'attention du monde lettré. Tout ce que les archives françaises ou étrangères recélaient de détails concernant la carrière trop remplie de cet homme fameux, M. Madelin l'a transcrit, avec le sens critique qui dénote un historien digne de ce nom. Est-ce à dire qu'il ait énoncé le dernier mot sur Fouché? Non; lui-même le confesse, et en donne la raison : Fouché a, le plus qu'il a pu, fait disparaître les traces de ses actes, en mettant la main, pour les détruire, sur une foule de documents secrets ou officiels qui relataient sa conduite.

Convient-il, d'autre part, d'admettre sans restriction aucune le jugement que porte le biographe sur son personnage? A notre avis, M. Madelin s'est défié, au point de tomber dans un excès d'indulgence, de la malveillance instinctive dont, en sa qualité d'honnête homme, il était nécessairement animé à l'égard de Fouché. Qu'il constate, qu'il

(1) *Fouché (1759-1820)*, par Louis MADELIN, agrégé d'histoire, docteur ès lettres. — Paris, 1901, Plon, Nourrit et C^ie^, 2 vol. in-8.

Digitized by Google

loue ses vertus domestiques, sa sobriété, la simplicité de ses mœurs, sa fidélité conjugale, son amour paternel, rien de plus légitime, de plus nécessaire même, pour un écrivain consciencieux et impartial; mais qu'à la fin de l'ouvrage il vante l'habileté dont l'homme politique n'a cessé de donner des preuves, c'est à quoi nous ne saurions souscrire : l'habileté n'est intéressante, elle n'est mémorable que quand l'honnêteté l'accompagne; quel mérite y a-t-il à se montrer habile, quand on estime tous les moyens bons pour atteindre les fins que l'on se propose?

Enfin, nous en demandons pardon à M. Madelin, mais il ne nous semble pas avoir mis suffisamment en lumière, sinon les mobiles occultes qui dirigèrent la conduite du ministre de Napoléon, du moins ceux qui inspirèrent les actes les plus révoltants du proconsul; or, c'est peut-être là surtout ce qu'on souhaiterait trouver dans une vie de Fouché. M. Madelin nous dit bien que, pendant la période révolutionnaire, Fouché voulut toujours paraître à la tête du mouvement, et qu'ainsi il encouragea, il provoqua les mesures les plus extrêmes et les plus violentes; mais cette explication, quoique exacte, ne nous suffit pas : il resterait à nous montrer si ce fut par ambition, par lâcheté, par fanatisme, ou par pure scélératesse, que Fouché adopta son plan d'action. L'histoire, pour être une leçon morale, — et c'est là sa mission, — doit s'attacher à dérouler les moindres replis de l'âme de ceux qui ont leur place marquée dans ses annales; des prodiges de cruauté et d'irréligion, tels que ceux qu'a opérés Fouché, sont heureusement assez extraordinaires pour que chacun soit tenté de se demander quel sentiment les a inspirés.

I

Issu d'une famille aisée et bien posée d'armateurs nantais, Fouché n'avait rien autre chose à reprocher à la destinée que la délicatesse de sa constitution physique; si cette

Digitized by Google

délicatesse l'empêcha d'embrasser la carrière paternelle, et fut la cause de son entrée à l'Oratoire, on peut observer du moins que, dans tout le cours de sa vie, il l'a supportée sans amertume. Loin d'être une victime mal résignée du cloître, il aima si sincèrement sa congrégation, qu'à tous les instants de sa vie politique il s'entoura d'anciens confrères et les poussa vers le pouvoir. Jamais on ne l'entendit se plaindre que sa famille l'eût jeté malgré lui dans la vie religieuse ; il témoigna toujours beaucoup d'affection pour les siens, et il n'élevait contre eux aucun grief. Il n'avait, en somme, aucun motif d'aigreur ni contre la société, ni contre l'Eglise, ni contre l'ancien régime ; et lorsqu'il se révéla leur ennemi acharné, on ne put surprendre, à travers la banalité de ses déclamations emphatiques, la trace d'un ressentiment personnel. On l'avait vu à l'Oratoire animé d'une piété sincère ; on vantait la modération de son esprit et l'aménité de son caractère ; sans doute, depuis 1789, il partageait avec presque tous ses confrères les désirs de changement qui étaient communs à toute la bourgeoisie ; mais son goût pour les idées nouvelles n'impliquait ni la haine de la société ni la haine de Dieu. Il y a mieux : c'est en raison de ses opinions modérées et sur un programme presque réactionnaire qu'il fut député par la ville de Nantes à la Convention. L'atrocité de sa conduite pendant la Terreur causa la plus profonde surprise à tous ceux qui l'avaient connu jusque-là, et ce qui frappa le plus ses anciens amis, comme ce qui étonne le plus, aujourd'hui encore, ceux qui abordent l'histoire de sa vie, c'est qu'il se soit montré le représentant le plus complet de l'esprit jacobin, le fauteur le plus décidé de la Révolution intégrale ; cette dernière expression, que l'on serait tenté de croire contemporaine de notre époque, est de son invention.

Ce bourgeois cupide et parcimonieux va réclamer avec chaleur le nivellement des fortunes, l'établissement de l'impôt progressif et le régime de la loi agraire, et, sans attendre des suffrages conformes à ses instances, mettre ses théories en pratique à l'aide des plus affreux pillages ; cet

Digitized by Google

ex-confrère de l'Oratoire, qui n'a pas cessé de vénérer l'ordre auquel il a appartenu, va organiser les saturnales d'un athéisme en délire. Notez qu'il ne ressentait pas, qu'il ne pouvait nourrir à l'égard de la religion la haine d'un prêtre ou d'un moine apostat; simple clerc minoré, ancien membre d'une congrégation dont il avait pu sortir sans violer aucun vœu, il n'avait, en quittant l'état ecclésiastique, brisé aucun lien définitif. Faut-il donc voir en lui un monstre vulgaire, un Carrier, un Lebon, faisant le mal pour le mal et trouvant une volupté sauvage dans des débauches de sang et d'impiété? Ce serait une erreur; le crime chez Fouché ne fut pas une jouissance, mais un calcul; calcul compliqué, mais habile et exact et d'autant plus odieux; calcul exempt de passion, ce qui ne laisse pas même subsister dans les actes du proconsul ces vestiges de grandeur qui apparaissent encore à travers la vénalité d'un Danton et l'égoïsme féroce d'un Robespierre. Nulle flamme chez ce sceptique; dans ses harangues les plus forcenées, on s'aperçoit que le souffle fait défaut, que la conviction manque; quand il décrète les plus horribles mesures, on sent qu'il n'obéit pas à d'irrésistibles instincts; il n'est pas un Brutus, il n'est pas même un Catilina.

Est-ce donc la lâcheté qui le pousse? Sa hardiesse dans le crime n'est-elle que l'effet de la peur? Nullement; le sentiment de la crainte, il faut le dire à sa louange, lui fut toujours étranger. D'ailleurs, cet homme si maître de lui pouvait, durant le temps de la Terreur, faire comme Sieyès: il pouvait vivre sans bruit, et se réserver pour des jours plus heureux. Serait-ce que la contagion du crime l'eût gagné? Pas davantage; il était de ceux qui donnent l'impulsion, non de ceux qui la reçoivent. La vérité, la voici : à la veille du jugement de Louis XVI, l'esprit de Fouché fut le jouet d'une sorte d'hallucination analogue à celle dont furent victimes nos premiers parents, lorsque le Tentateur leur dit : Vous serez comme des dieux. Il crut entrevoir que la France était vouée à un avenir reposant sur des théories et des systèmes diamétralement opposés à ceux qui avaient eu cours jusque-là; la mise à mort du roi ne

Digitized by Google

lui parut pas, comme à d'autres, dont c'est là l'excuse, une mesure de défense, mais bien le point de départ nécessaire de ce nouvel ordre de choses, et il se fit régicide, non par lâcheté comme Vergniaud, non par une vile rancune mêlée de peur et d'ambition, comme le duc d'Orléans, non par une haine farouche, comme les Montagnards, mais par une volonté réfléchie, par un raisonnement plus coupable encore qu'aveugle, car il jugeait le roi innocent. Daunou, son ex-confrère et son ami, lui avait fait jurer de ne pas voter la mort, et Daunou croyait trop bien connaître Fouché, pour douter un instant que ce dernier tînt son serment. Quelle ne fut donc pas sa stupeur, lorsqu'il entendit le député de Nantes se prononcer en faveur de l'exécution de Louis Capet !

Fouché a dit et répété avec amertume que ce terrible vote avait été la cause déterminante de la direction du reste de sa vie : l'excuse n'est qu'une défaite. Nous venons de voir qu'en exprimant son suffrage, il n'avait fait que mettre en œuvre un plan librement conçu. Mais, en admettant qu'il eût succombé à un instant de fatal égarement, autorise-t-on un criminel à invoquer son premier crime comme une circonstance atténuante de ses crimes ultérieurs ? Parmi les conventionnels qui partagèrent la responsabilité ou, si l'on veut, l'erreur de Fouché, tous crurent-ils que leur vote néfaste leur faisait un devoir de s'ériger en bourreaux et de saper les fondements de la société? Ce Sieyès que nous nommions tout à l'heure, non moins odieux que Fouché par son attitude dans le procès du roi, se fit-il proscripteur et spoliateur parce qu'il avait été régicide ? Rien, en définitive, ne forçait le pâle député de Nantes à illustrer son vote obscur par l'éclat sanglant de forfaits inouïs.

Rien ne l'y forçait, disons-nous, pas même l'instinct de la conservation, car il ne poussait alors chacun qu'à se faire oublier. Loin de lui être une sauvegarde, sa conduite servira tout d'abord à le désigner à toute la haine de Robespierre, et plus tard l'exposera à subir le sort de Carrier, auquel il n'échappa que par miracle. Ce fut donc

Digitized by Google

l'ambition qui l'inspira, une ambition dénuée de tout patriotisme comme de tout autre sentiment élevé, et qui n'était que le besoin de dominer les hommes et de les asservir en les méprisant. Dès le principe, le trait le plus saillant de son caractère se dessina : il aimait à se jouer de tous. La municipalité de Troyes ne sait plus que faire de l'ardente jeunesse de cette ville ; Fouché arrive, on lui apprend la situation; aussitôt il enflamme l'enthousiasme révolutionnaire de ces jeunes patriotes, il leur montre la république en danger, l'Ouest en pleine insurrection; tous demandent à s'enrôler pour aller combattre les brigands de la Vendée; Fouché se hâte de les prendre au mot, et dès le lendemain leur ville est débarrassée d'eux.

Il demeura toujours un régent de collège; il regarda toujours les hommes comme des écoliers, et les traita comme tels. Qu'est-ce que les emprisonnements préventifs, l'espionnage des salons, la surveillance de la haute police et tous les procédés que mettra en vigueur le ministre de Bonaparte, sinon les mesures sournoises d'un éducateur indigne qui, au lieu d'élever les âmes par la notion du devoir et de l'honneur, se contente de les mater par la bassesse et par la peur ?

II

La fausseté : ce seul mot suffit à dépeindre l'âme de Fouché. La duplicité était chez lui une seconde nature, mais le besoin de l'intrigue n'était pas en lui si spontané qu'on s'est plu à le dire. S'il intriguait en tout temps, c'était beaucoup moins pour l'amour de l'art que pour se rendre nécessaire à tous, partout et toujours. Il n'avait pas de préoccupation plus constante que celle de se réserver l'avenir, et s'il servait et trompait à la fois tout le monde, c'était beaucoup plus dans ce but qu'afin de faire oublier son passé. Tout en accomplissant les actes les plus sanguinaires, il avait su si bien donner le change sur ses

Digitized by Google

sentiments, qu'après la Terreur les habitants de Lyon échappés à ses massacres lui décernèrent un témoignage de bienveillant souvenir. Pendant le consulat et l'empire, l'ancienne noblesse, qu'il ne cesse de tenir sous son ombrageuse et perfide férule, voit en lui son meilleur défenseur. Adversaire fourbe et dissimulé, mais constant du Concordat, il acquiert l'amitié solide et convaincue du cardinal Consalvi, c'est-à-dire d'un des hommes qui eurent le moins d'illusions. Après la première chute de Napoléon, trahissant tous les partis, il trouve le moyen d'être convoité, sollicité, employé par tous. Ministre de l'Empereur sous les Cent-Jours, il se fait juger par d'ardents royalistes comme seul capable d'assurer la seconde restauration de Louis XVIII, et il s'impose comme ministre au frère de Louis XVI.

On a écrit que, depuis le 21 janvier 1793, il s'était sans cesse appliqué à creuser un abîme infranchissable entre la société ancienne et la société nouvelle, à établir un retranchement solide à l'abri duquel, protégés par la terreur qu'inspirerait leur audace, se tiendraient les juges du malheureux roi; et présentant le reste de sa vie comme inspiré tout entier par la volonté ferme de maintenir, à l'encontre de toutes les réactions, les bénéfices de la Révolution, on a conclu qu'il fallait beaucoup lui pardonner, parce qu'il avait beaucoup aimé cette Révolution. S'exprimer ainsi, c'est, hélas! montrer que l'on confond le jacobinisme avec avec la liberté. Oui, Fouché poursuivit toujours le triomphe des idées révolutionnaires, mais entendez le triomphe des principes subversifs de toute société ne reposant pas sur l'anarchie, c'est-à-dire sur la force; entendez aussi la ruine de toutes les libertés politiques, et, ce qui est plus grave encore, de toutes les libertés civiles. Son système, c'est la toute-puissance de l'Etat, et c'est en outre le mépris des hommes. Tout ce qui peut se dresser en face de l'Etat doit être abattu : autorité spirituelle, fortune, naissance, talent même. S'il favorise de tout son pouvoir le clergé constitutionnel, c'est que le schisme et le discrédit rangent ce clergé sous la domination absolue de l'Etat; après le Con-

Digitized by Google

cordat, la religion et ses ministres ne sont à ses yeux qu'un instrument de règne. L'Assemblée constituante avait décrété l'égalité de tous les Français devant l'impôt; la théorie fiscale de Fouché était tout autre, et il ne se fit pas faute de la mettre en pratique sous la Terreur : l'impôt progressif, les contributions forcées, les réquisitions ruineuses, tout parut bon à ce niveleur, qui rêvait de communisme et de socialisme d'Etat et souhaitait que l'Etat pût disposer à son gré des biens comme des consciences.

Le châtelain de Ferrières, le maître paisible d'un des plus grands domaines de France avait, dira-t-on, changé sans doute de manière de voir : non, pas autant qu'on pourrait le croire, car l'immensité de sa fortune devait sembler à ses yeux, sinon la consécration de ses théories, du moins le résultat et la récompense de sa conduite. Tout le jacobinisme le plus scélérat était glorifié dans ses triomphes : l'ancien complice de Babeuf possédait un capital de vingt millions, l'ancien régicide était ministre de Louis XVIII, l'ancien proscripteur de Nevers et de Lyon était le mari de M^lle^ de Castellane, et le roi signait son contrat de mariage. Quel triste exemple pour la postérité! Quel funeste encouragement pour les passions les plus antisociales! Tout en Fouché, depuis ses massacre de 1793 jusqu'à ses infâmes spéculations sur les fonds publics, dont il fausse les cours au gré de ses intérêts, depui ses trahisons innombrables jusqu'aux complots qu'il invente pour se rendre nécessaire, depuis l'emploi, qu'il accrédite, d'agents vénaux et vils, jusqu'au régime de délation qu'il organise et qu'il impose au gouvernement comme une nécessité, tout est, en même temps qu'un objet de haine pour quiconque veut le maintien des libertés publiques, l'honnêteté du pouvoir et la grandeur morale de la nation, un sujet de tentation pour les âmes envieuses et corruptibles, une invitation au mal impuni et honoré. La conscience publique est faussée, quand un homme d'Etat criminel se fait absoudre par ses contemporains; elle est pervertie, quand ce criminel est couronné d'assez de succès, pour faire école d'immoralité politique : or, n'est-ce pas là de quoi

Digitized by Google

peut se vanter Fouché? Non, un tel personnage n'est pas, quoi qu'on en puisse penser, un homme de 1789, un ancêtre, un fondateur de nos libertés; il est un précurseur de la nouvelle conquête jacobine dont, chaque jour davantage, nous sommes menacés.

J. LAURENTIE.

Digitized by Google

VICTOR HUGO PAYSAGISTE

2e ARTICLE [1]

C'est une époque dans la vie littéraire de notre poète, que ses premières années d'exil. Jusqu'ici, nous avons pu le suivre pas à pas, et marquer sans trop d'incertitude chacun des degrés de son ascension. Ne tirons pas vanité de notre clairvoyance. Tandis que nous étions occupés à compter les marches, le génie, d'un bond, nous a échappé. Il reparaît plus haut, sur quelque cime, et nous défie de retrouver son invisible chemin. C'est assez la coutume des artistes supérieurs de déconcerter glorieusement la critique, qui, d'ordinaire, se résigne mal à ces brusques libertés. Pareille aventure lui est advenue, pour n'en pas nommer d'autres, avec Rembrandt et Beethoven. Or, de la *Symphonie en la* à la *Symphonie avec chœurs,* le passage n'est pas plus abrupt que de la *Tristesse d'Olympio* à *Plein Ciel;* et la dernière manière de Beethoven est comparable à la seconde manière de V. Hugo, en ceci tout au moins, qu'elles sont à la fois inégales et transcendantes. Ces deux maîtres s'y efforcent d'annexer à l'art des terres inexplorées; ils tentent de réduire à l'expression poétique ou musicale des idées ou des images qui dépassent à chaque instant les formules traditionnelles. C'est assurément le plus redoutable hasard que le génie puisse courir. Il risque à ce jeu

(1) Voir le numéro précédent.

Digitized by Google

l'harmonie et la perfection formelle de son œuvre. Mais on ne saurait lui reprocher cette généreuse témérité sans une sorte de pharisaïsme esthétique. Sachons donc payer la rançon d'une puissance créatrice hors de pair, et connaissons mieux l'infirmité humaine : si le même poète pouvait posséder à la fois l'eurythmie souveraine d'un Racine et la fougue visionnaire d'un Hugo, en vérité, il serait plus qu'un homme.

Ce n'est pas ici le lieu de définir avec plus de détail la deuxième manière de V. Hugo. Toutes les facultés dont le faisceau compose son multiple génie — don pittoresque, imagination mythique, lyrisme, invention verbale et rythmique — atteignent alors ensemble à une définitive plénitude. Après les *Châtiments*, les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*, les livres postérieurs apporteront parfois des beautés égales, mais aucune essentielle nouveauté. Le seul changement sera, dans les dernières œuvres, un déclin sensible, causé par les défaillances de la conception et l'excès du verbalisme. Désormais, nous n'aurons donc plus à marquer les moments d'une évolution, mais à relever des caractères acquis et permanents (1).

Ce qui doit frapper tout lecteur des recueils de cette période, c'est à la fois l'intensité prestigieuse du pittoresque et sa subordination à des effets d'un autre ordre. Jamais V. Hugo n'a disposé d'un tel répertoire de formes et de couleurs : tout pâlit auprès de certaines fresques de la *Légende des Siècles*. Mais regardons-y de plus près : jamais il n'a été moins suspect d'accepter pour loi de son

(1) Certains critiques, avec M. Brunetière, distinguent en outre, une troisième manière, qu'ils qualifient d' « apocalyptique », par opposition avec la seconde manière, dite « épico-satirique ». Cette division correspond, en effet, à deux modalités poétiques assez différentes; mais elle a peut-être l'inconvénient de présenter comme successif ce qui fut simultané. Qu'y a-t-il de plus « apocalyptique » que certaines pièces des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles*, si ce n'est le livre intitulé *Dieu ?* Or, composé en 1855, il est contemporain des grandes œuvres inspirées du génie « épico-satirique ». Ce sont là deux cordes de la lyre qui résonnent souvent ensemble dans le même recueil, et jusque dans le même poème.

Digitized by Google

art l'axiome *Ut pictura poesis.* Il est dorénavant incapable de se satisfaire d'une évocation purement plastique ; chez lui, de soi, la vision se fait aussitôt poésie, toute ligne devient significative, toute forme prend une âme (1).

Veut-on des exemples de cette transposition spontanée? En voici un entre mille :

> Le vallon où je vais tous les jours est charmant,
> Serein, abandonné, seul sous le firmament,
> Plein de ronces en fleurs : c'est un sourire triste.
>
> (*Contemplations*, II, Pasteurs et troupeaux.)

Je ne voudrais pas affirmer que ces interprétations de la nature ne fussent parfois forcées, ou trop ingénieuses, ou trop « littéraires » :

> Une petite mare est là, ridant sa face,
> Prenant des airs de flot pour la fourmi qui passe,
> Ironie étalée au milieu du gazon.
>
> (*id. id.*)

Mais le plus souvent, Hugo se laisse guider par un merveilleux instinct. Ce que sa vision, pareille à une lentille intelligente, met en saillie avec une sûreté presque infaillible, c'est la physionomie propre, c'est, comme disent les artistes, le « caractère » des êtres (2). Or, telle est aussi la voie par où les mieux doués d'entre les peintres atteignent parfois à l'émotion poétique. Partis de régions opposées, les poètes de la plastique et les peintres de la littérature peuvent ainsi se rencontrer dans la recherche de la beauté

(1) Dans un article sur Michelet, Taine semble réduire le génie d'Hugo à l' « imagination des yeux », c'est-à-dire au talent de peindre. (*Essais de critique et d'histoire*, *Michelet*, 2e article.) Mais son étude est de 1855 ; et Taine ne pouvait prévoir les démentis que les *Contemplations* et la *Légende des siècles* allaient lui infliger.

(2) Faut-il rappeler qu'une des définitions du romantisme est la formule suivante : « la réalisation de la beauté par l'expression du caractère » ? (Voir BRUNETIÈRE, *Evolution de la poésie lyrique*, I, 101. Note.) Or, cette définition est l'essence même de l'esthétique développée dans la préface de Cromwell. Victor Hugo s'est donc fait le théoricien de son propre génie.

Digitized by Google

expressive. Il y a comme une zône mixte où les deux arts échangent leurs moyens, où les deux langues, comprises de tous, semblent deux dialectes frères. C'est dans ce domaine que Victor Hugo est souverain. Voici une impression du soir à la campagne :

A l'heure où le soleil se couche, où l'herbe est pleine
Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine
Jusqu'aux lointains coteaux rampant et grandissant,
Quand le brun laboureur des collines descend,
Et retourne à son toit d'où sort une fumée,
Que la soif de revoir sa femme bien aimée
Et l'enfant qu'en ses bras hier il réchauffait,
Que ce désir, croissant à chaque pas qu'il fait,
Imite dans son cœur l'allongement de l'ombre !

(*Les Contemplations*, t. II : Mugitusque boum).

Que de choses en ces quelques vers, qui sont à la fois plus et moins qu'un paysage ! Toute la poésie du soir dans une âme simple — le rêve du repos domestique après la fatigue du jour, le besoin du foyer, le vague attendrissement de l'heure crépusculaire, l'instinct, hérité des ancêtres primitifs, de fuir auprès des autres hommes l'approche hostile de la nuit — voilà ce que Victor Hugo, avec un art admirable, a su mêler à la vision des ombres grandissantes. C'est une paraphrase moderne, singulièrement renouvelée et approfondie, du « *Majoresque cadunt altis de montibus ombrae.* »

Il est assez curieux que, chez Hugo, ces effets délicats et puissants soient souvent obtenus par le jeu du clair-obscur. Pour ce poète des « rayons et des ombres », la lumière est vraiment l'âme du paysage. En voici un autre exemple, que je m'étonne de ne pas voir cité partout :

Une lueur, rayon vague, part du berceau
Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,
Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière
En touchant un tombeau qui dort près du clocher.

(*Les Contemplations*, t. II : Eclaircie).

Digitized by Google

Il faut aller jusqu'au magicien de la lumière, jusqu'à Rembrandt lui-même, pour trouver des effets analogues à celui de cet étrange rayon — lueur pâle sur le berceau, clarté gaie parmi les fleurs, sur la tombe reflet de l'aube éternelle — qui semble relier ces humbles choses du fil mystérieux de la destinée humaine.

Mais ce ne sont encore ici que des touches isolées. Il y a dans l'œuvre d'Hugo des tableaux qui tiennent toute leur beauté de leur « enveloppe », et dont le charme est fait d'une savante distribution des harmonies lumineuses. Telest, dans les *Châtiments*, la pièce célèbre intitulée *Stella* :

STELLA

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche;
Le navire était noir, mais la voile était blanche;
Des goëlands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids; une fleur
Qui s'éveillait me dit : c'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile
J'entendis une voix qui venait de l'étoile.....

(*Les Châtiments* : Stella).

Digitized by Google

On ne sait ce qu'il faut ici le plus admirer : l'art subtil du « luministe », qui sait emplir tout l'espace de l'effusion graduellement élargie d'une lueur opaline, ou la puissance de suggestion du poète, qui, dans la nuit de l'âme, fait rayonner, symbole de la poésie libératrice, cette vivante étoile dont le sourire charme le ciel.

Cette singulière faculté d'humaniser les choses ne s'exerce pas également sur toutes les faces de la nature ; et d'ailleurs, toutes ne se prêtent pas au même degré à cette sorte de transfiguration. Bien qu'il n'entre pas dans mon dessein de passer en revue, avec Victor Hugo, les principaux aspects du monde visible, il en est un que je ne puis guère omettre de signaler au passage. La mer est si constamment présente à l'horizon de sa pensée, que l'on ne pourrait la négliger sans faire tort au poète d'une partie de son génie. D'autres ont peint, avec autant de bonheur et plus de prédilection, le calme des flots ; mais je doute qu'il y ait en littérature beaucoup de *marines* d'un accent aussi désolé que celles de Victor Hugo (1). Ce qu'il évoque le plus volontiers, c'est la mer tragique de l'exil, l'océan sauvage et brumeux, agité comme son âme, d'une éternelle colère :

Vous qui l'avez suivi dans sa blême vallée,
Au bord de cette mer d'écueils noirs constellée,
Sous la pâle nuée éternelle qui sort
Des flots, de l'horizon, de l'orage et du sort ;
Vous qui l'avez suivi dans cette thébaïde,
Sur cette grève nue, aigre, isolée et vide,
Où l'on ne voit qu'espace âpre et silencieux,
Solitude sur terre et solitude aux cieux ;
Vous qui l'avez suivi dans ce brouillard qu'épanche
Sur le roc, sur la vague et sur l'écume blanche,

(1) M. Faye nous apprend que, parmi les descriptions littéraires de la tempête, il n'en a trouvé qu'une seule dont l'exactitude fût « vraiment scientifique » : c'est la fameuse tempête des *Travailleurs de la mer* (voir l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1884, pp. 804 et suiv.).

Il serait intéressant de comparer aux marines de V. Hugo certaines pièces de la *Nordsee*, d'Henri Heine.

Digitized by Google

La profonde tempête aux souffles inconnus,
Recevez dans la nuit où vous êtes venus,
O chers êtres ! cœurs vrais, lierres de ces décombres,
La bénédiction de tous ces déserts sombres !

(*Les Contemplations*, t. II : A vous qui êtes là).

D'une telle vision à l'interprétation symbolique, il n'y a qu'un pas. Victor Hugo le franchit souvent. Et tantôt il voit la mer comme une sorte d'Océan cimmérien dont les vagues funèbres séparent l'exilé du monde des vivants (*Contemplations*, t. II. Ecrit en 1855); tantôt, plein de son deuil paternel, il l'identifie au mystère même de la mort (*Contemplations*, tome III : les Mages, v) (1).

C'est à la faveur de l'interprétation expressive, poussée parfois jusqu'au symbolisme, que Victor Hugo a pu mêler intimement la nature à la satire et à l'épopée. Le cas des *Châtiments* ne laisse pas d'être singulier. A première vue, on ne s'attend pas à trouver des paysages dans ces poèmes courroucés. Y en a-t-il dans Juvénal ? Possédé de haine, débordant de malédictions, le pamphlétaire lyrique a-t-il le temps, garde-t-il le goût de peindre ? Se permet-il encore de voir les choses ?

« Non, tant que vous serez complices
De ces crimes hideux que je suis pas à pas,
Tant que vous couvrirez ces brigands de vos voiles,
Cieux azurés, soleils, étoiles,
Je ne vous regarderai pas ! »

Serments de poète ! V. Hugo est désormais trop artiste pour sacrifier, comme au temps des *Chants du Crépuscule*, son génie de peintre à ses passions politiques. Le « morceau de nature » est une tentation à quoi il ne peut résister ; et le flâneur succomberait plus souvent, si le satirique ne survenait à point pour lui faire honte de sa faiblesse

(1) La remarque est de M. Brunetière : pour Hugo, la mer est « depuis le tragique accident de Villequier, comme invinciblement associée à l'idée de la mort. »

(*Evolution de la Poésie lyrique*, II, 95.)

Digitized by Google

(*Floréal*). Parfois, nous assistons à d'étranges collaborations. L'artiste brosse avec amour une toile charmante : le justicier, qui ne sort jamais pour longtemps, rentre tout à coup dans l'atelier, et signe la toile. Et c'est ainsi qu'un lever de soleil s'achève en imprécation. (*Aube*).

Mais cette dualité n'est qu'apparente. Ce n'est point par surprise que le paysage s'introduit dans les *Châtiments* : le poète, de propos délibéré, l'exploite au profit de son lyrisme (1). Par là, il a pu obtenir des effets inconnus de la satire didactique, et dont le pressentiment ne se trouverait que chez Agrippa d'Aubigné. C'est que la nature, pour Hugo, n'est point impassible. Elle lui apparaît servante du « tyran » et complice des forfaits — et il la maudit (*Nox*, VII ; *Cette nuit là*) ; ou bien, à l'instar du vieux poète des *Tragiques*, il dresse en face des crimes, comme un incorruptible témoin,

Nature, blanche, vive et belle de soi-même

et elle lui renvoie, puissamment accru, l'écho de ses invectives ; il l'invoque et l'atteste ; elle lui est conseillère d'indignation :

O vierge forêt, source pure,
Lac limpide que l'ombre azure,
Eau chaste où le ciel resplendit
Conscience de la nature,
Que pensez vous de ce bandit ?

(*Livre II*, 4.)

Ou enfin, le poète, écœuré des turpitudes humaines, s'évade de son horreur dans un vierge paysage :

Oh ! laissez ! laissez-moi m'enfuir sur le rivage !
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage !
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers ;
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts,

(1) Voir P. STAPFER, *V. Hugo et la grande poésie satirique en France*, ch. VII.

Digitized by Google

L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines ;
Par moment apparaît au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux.

(*Les Châtiments :* Eblouissements).

Et voilà, au surplus, de quoi reposer et rafraîchir utilement le lecteur excédé de tant de lyrisme injurieux.

On ne s'étonne pas, après cela, que dans les scènes épiques de la *Légende des Siècles* et de la *Fin de Satan*, la nature ait une importance qui dépasse de beaucoup celle d'un simple décor (1). Elle est, de toute sa vie multiple, constamment mêlée au drame humain ; elle l'enrichit d'harmonies, ou l'avive de contrastes qui sont une harmonie encore. Elle apparaît bienfaisante ou haineuse, complice ou juge, victime ou vengeresse, passionnée toujours. Son indifférence même n'est qu'une hostilité qui se cache. Et chacun de ces « états d'âme » anime quelque paysage, se réalise en quelque vision que l'on n'oublie plus. Aux sombres épisodes qu'il tire de l'histoire ou de la légende, Hugo donne volontiers pour théâtre des sites d'un aspect tragique et tourmenté. C'est la vaste désolation des plaines thessaliennes, foudroyées par les Olympiens vainqueurs des Titans (*Temps paniques*) ; c'est le faubourg des Guèbres, « plaine âpre, déserte et vile », lande sinistre où vit dans son bouge Psyphax, charpentier de croix (*La Fin de Satan*) ; c'est la blême aurore, sur les Pyrénées, d'un jour de forfaits (*Le jour des Rois*) ; c'est le ravin d'Ernula, gorge stérile, brûlée d'un dévorant midi, où tout suggère la menace d'un oblique attentat :

Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant ;
Et la chèvre qui broute au flanc du mont penchant
Entre les grès lépreux trouve à peine une câpre,
Tant la ravine est fauve, et tant la roche est âpre ;
De distance en distance on voit des puits bourbeux
Où finit le sillon des chariots à bœufs ;

(1) Voir Eug. Rigal. : *Victor Hugo poète épique.*

Digitized by Google

Hors un peu d'herbe autour des puits, tout est aride ;
Tout du grand midi sombre a l'implacable ride ;
Les arbres sont gercés, les granits sont fendus ;
L'air rare et brûlant manque aux oiseaux éperdus.

(*La Légende des siècles :* Le Petit Roi de Galice).

Mais Hugo sait aussi encadrer des scènes heureuses dans des paysages riants ou calmes. C'est l'immense allégresse de l'Eden autour de la prochaine maternité d'Eve (*Le Sacre de la Femme*) ; c'est la grâce matinale du printemps au bourg de Betphagé, que va traverser le triomphe du Sauveur (*La Fin de Satan*) ; c'est encore la transparente nuit d'Orient que le poète suspend sur le sommeil de Booz :

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse ;
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'Occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

(*La Légende des Siècles :* Booz endormi).

Cet admirable paysage a mieux qu'une valeur décorative : il achève le récit par une suggestion discrète. On y sent flotter un vague attendrissement précurseur de l'amour. Et pourtant l'impression d'ensemble reste d'une chasteté pa-

Digitized by Google

triarcale. Nul trouble, nulle vibration passionnée; une paix divine enveloppe la scène, et sur les collines embaumées plane le vol des anges. Enfin, tout le lyrisme latent de cette fresque biblique s'épanouit en une image primitive, vision de glaneuse qui rêve au Moissonneur céleste.

Assurément, l'auteur de telles pages possède en maître les ressources expressives de la nature. Mais Hugo ne s'en est pas tenu là. Non content d'écouter dans la création les échos du monde de l'âme, il a voulu encore en pénétrer le sens métaphysique. De plus en plus, depuis son exil, le poète prend au sérieux son rôle de « voyant ». Il s'entraîne à considérer l'univers comme une énigme, ou, selon son expression, un « hiéroglyphe énorme » dont il s'évertue à déchiffrer les caractères. Je ne parlerais pas ici de ces prétentions de « penseur » si elles n'avaient laissé leur marque sur le génie pittoresque de Victor Hugo. Cette recherche pouvait l'entraîner en des voies fort diverses. Si V. Hugo était resté chrétien, avec son intuition symbolique et la magnifique souplesse de son art, il avait chance de nous donner les chefs-d'œuvre du paysage religieux. Sans doute, il a chanté trop rarement, à notre gré, ce « *Coeli enarrant Dei gloriam* » qui est une des plus nobles résonnances de la poésie humaine ; et c'est un point où il le cède à Lamartine. Toutefois, à de certains moments, il a senti derrière la création la présence d'un Dieu personnel, providence des êtres et ami des âmes. C'est à une de ces heures de lucide méditation que nous devons les quatre *Promenades dans les Rochers*, tout imprégnées de symbolisme moral :

Un tourbillon d'écume, au centre de la baie,
Formé par de secrets et profonds entonnoirs,
Se berce mollement sur l'onde qu'il égaie,
Vasque immense d'albâtre au milieu des flots noirs.

Seigneur que faites-vous de cette urne de neige ?
Qu'y versez-vous dès l'aube, et qu'en sort-il la nuit ?
La mer lui jette en vain sa vague qui l'assiège,
Le nuage sa brume, et l'ouragan son bruit.

Digitized by Google

L'orage avec son bruit, le flot avec sa fange,
Passent ; le tourbillon, vénéré du pêcheur,
Reparaît, conservant dans l'abîme où tout change,
Toujours la même place et la même blancheur.

Le pêcheur dit : C'est là qu'en une onde bénie,
Les petits enfants morts, chaque nuit de Noël,
Viennent blanchir leur aile au souffle humain ternie,
Avant de s'envoler pour être anges au ciel.

Moi je dis : Dieu mit là cette coupe si pure,
Blanche en dépit des flots et des rochers penchants,
Pour être dans le sein de la grande nature,
La figure du juste au milieu des méchants.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit :* Promenades dans les rochers, I).

Par la sérénité contemplative de l'inspiration, par la grandeur simple et dépouillée de la forme, ces *Promenades* méritent un rang d'honneur dans l'œuvre de notre poète ; et j'estime qu'il les faut signaler à ceux qui ne veulent voir en lui que le premier des rhéteurs en vers. Nulle part il n'a mieux montré, en même temps qu'un instinct profond « des correspondances », le vrai sentiment religieux de la nature :

Dieu ! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre !
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté !
De mes jours passagers que m'importe le nombre !
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages ! passions ! taisez-vous dans mon âme !
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré...

... Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut ;
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble ;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit :* Promenades dans les rochers, IV).

Digitized by Google

Mais, en général, la contemplation de la nature n'aboutit pas, chez V. Hugo, à des hymnes déistes ou à des psaumes chétiens. Tandis, que le « songeur » fait effort pour lire le texte universel, le poète s'hallucine, et sous son œil visionnaire des êtres mystérieux surgissent en foule. Les formes s'animent et s'agitent; toute ligne accuse un profil; tout mouvement devient un geste; le paysage se peuple de vies élémentaires. Ce foisonnement étrange envahit le ciel; il se développe avec une fécondité prodigieuse dans les sites déserts et vastes, la mer, la forêt, la montagne. Ainsi, l'imagination de V. Hugo engendre toute une mythologie, pareille à celles qui naquirent, aux âges primitifs, de l'étonnement des anciens hommes devant la nature merveilleuse ou terrible. Ecoutons un instant chanter le Satyre :

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts;
Puis il dit l'Océan, typhon couvert de baves;
Puis la terre lugubre avec toutes ses caves,
Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
Où l'ombre se fait onde, où vont les fleuves noirs,
Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,
Où l'on distingue, au fond des gouffres inouis,
Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.
Il dit la sève, il dit la vaste plénitude
De la nuit, du silence et de la solitude,
Le froncement pensif du sourcil des rochers;
Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,
La végétation aux mille têtes songe;
Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux;
Dans la vallée, aux bords des lacs, sur les hauts lieux,
Ils gardent la figure antique de la terre...

(*La Légende des Siècles :* Le Satyre, II).

Digitized by Google

On le voit, c'est ici comme une transcription de la nature en un « chiffre » depuis longtemps oublié, et dont nos esprits, formés par des siècles de pensée analytique, ont parfois quelque peine à retrouver le sens. Parmi les modernes, je ne vois guère que Shelley qui ait usé de cet alphabet spécial avec une pareille maîtrise. V. Hugo, dans sa première manière, ne s'en servit pas plus continuellement que d'autres poètes; mais après son exil, l'usage lui en devint si familier, qu'il faut reconnaître en lui le génie même de l'imagination mythologique. Dans les œuvres de la seconde manière, on trouverait à peine un paysage d'où ce zoomorphisme fût tout à fait absent; et combien en sont profondément pénétrés! Le plus souvent, ces créations se groupent en systèmes convergents; une première image attire, par une sorte d'aimantation, une série d'images de même famille; un sentiment générateur suscite des fictions de même race; et tous ces mythes secondaires s'organisent en un vaste ensemble mythique, qui les englobe dans sa complexe unité. Qui ne se rappelle la lutte prodigieuse du manoir de Corbus, « sauvage combattant », preux chargé d'hivers, contre l'assaut multiforme de tous les monstres de la tempête ?

Il n'est pas douteux qu'une telle forme d'imagination n'aboutisse logiquement à l' « animisme » universel. Le principe secret de ces fictions ne se distingue pas essentiellement de celui des religions polythéistes. A prendre les choses à la rigueur, il n'y a donc, entre un poème comme le *Satyre* et un système panthéiste, que la différence d'une métaphysique abstraite à une métaphysique en images. Néanmoins, il serait aisé de démontrer que si V. Hugo se rendit souvent, par confusion de termes ou par entraînement d'imagination, étrangement suspect de panthéisme, il n'abandonna jamais sa croyance réfléchie en un Dieu personnel. On sait que les contradictions n'étaient point pour l'embarrasser. Ces mythes, d'ailleurs, n'intéressaient pas sa raison; il n'y cherchait pas, comme les hommes pri-

Digitized by Google

mitifs, une cosmologie. Ce qu'il a traduit par là, c'est la réaction de sa sensibilité devant les choses; c'est toujours le « caractère » des êtres, perçu avec tant d'intensité qu'il devient une énergie incarnée et vivante. Ainsi, dans le paysage hugolien, la vie l'emporte définitivement sur la forme, et la poésie, de plus en plus, déborde la plastique.

La sorte d'imagination que j'ai essayé de définir n'est pas également propre à tout emploi. De ce fait seul qu'elle altère la réalité, elle se prête merveilleusement au fantastique. C'est à l'heure confuse où les lignes se dissolvent en fuyantes ébauches de monstres, où le rêve esquisse sur l'informe obscurité du ciel les « méduses du crépuscule », que cette mythologie, issue de l'âme du poète, se répand sur la création comme une nuée ténébreuse. Les virtuoses même du cauchemar et de la peur — un Edgar Poë, un Baudelaire, un Maurice Maeterlinck — pourraient envier à V. Hugo certains *soirs* (1) d'une nervosité trouble, telle qu'on ne l'eût pas attendue d'un artiste si robustement sanguin. Il a senti avec une extrême acuité la poésie des aspects inquiétants et hostiles de la nature; et l'on pourrait citer de lui maint paysage frissonnant d'une contagieuse épouvante.

La nuit, sinistre merveille,
Répand son effroi sacré;
Toute la forêt s'éveille,
Comme un dormeur effaré.

Après les oiseaux, les âmes!
Volez sous les cieux blafards.
L'étang, miroir, rit aux femmes
Qui sortent des nénuphars.

(1) C'est un thème que Victor Hugo a repris souvent, et traité avec une visible prédilection. Voir les *Contemplations*, t. II : Au bord de l'Infini; *Les Quatre Vents de l'Esprit* : le Livre lyrique (*passim*); *Toute la Lyre*, t. I : La Nature (*passim*).

Digitized by Google

L'air sanglote et le vent râle,
Et sous l'obscur firmament,
La nuit sombre et la mort pâle
Se regardent fixement.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit* : En marchant la nuit dans un bois).

Enfin, c'est l'imagination mythique qui a guidé V. Hugo en des régions dont elle seule connaît le chemin. C'est par elle qu'il a pu entrer victorieusement dans ce pays d'outre-monde, où les poètes d'un moindre génie lisent dès le seuil l'inscription dantesque : *Lasciate ogni speranza*. S'il est, dans son œuvre, des pages qui doivent à jamais décourager les illustrateurs, ce sont assurément les paysages gigantesques ou fabuleux, les visions d'apocalypse, les évocations infernales ou célestes. Je ne connais pas de poète qui ait plus souvent gagné la gageure de ces explorations téméraires : et l'on peut affirmer avec sécurité que V. Hugo a transporté les frontières de l'art au cœur des plus mystérieuses provinces de l'invisible. Pour réaliser ce paradoxe de prêter une figure à l'informe, une apparence concrète au vide et au néant et de bâtir des architectures avec l'ombre et la nuit comme pierres de taille, il fallait unir une extraordinaire puissance visuelle à la faculté de personnifier les plus fuyantes abstractions. Voici comment V. Hugo décrit l'apparition soudaine de l'Enfer éclairé par l'approche d'un ange :

Tout le plafond, pendant en haillon formidable,
S'éclaira. L'on put voir le fond de l'insondable
Et les recoins confus du grand cachot souillé ;
L'abîme frissonna comme un voleur souillé ;
On distinguait les bords des précipices traîtres ;
Les brouillards qui flottaient prirent des formes d'êtres
Monstrueux qui semblaient ramper et vivre là ;
La menace qu'on sent dans les lieux noirs sembla
Plus fauve, et le visage irrité des décombres,
Le blanchissement vague et difforme des ombres,
Se hérissaient, montrant dès aspects foudroyés ;

Digitized by Google

Tous les renversements en arrière, effrayés,
Se dressaient ; les granits remuaient sous la nue ;
L'obscurité lugubre apparut toute nue ;
On eût dit qu'elle ôtait l'ombre qui la revêt,
Que le masque hideux de l'enfer se levait,
Et qu'on voyait la face effroyable du vide.

(*La Fin de Satan*).

Devant ce paysage irréel, qui évoque avec un rehaut prodigieux ce que nul œil humain n'a pu voir, il semblera peut-être que V. Hugo retourne à la poétique des *Orientales*, et que nous revenons tout près de notre point de départ. Est-il besoin de montrer que si la méthode est la même, les résultats diffèrent profondément ? Dans les deux cas, il est vrai, le peintre n'a d'autre modèle qu'un mirage intérieur. Mais *Grenade* et le *Feu du Ciel* ne sont que de fastueuses mosaïques verbales, riches de mots, pauvres d'impressions sincères; tandis que les hallucinations conscientes de la *Légende des siècles* émergent d'une mémoire lentement saturée des spectacles du monde, et combinent en des assemblages illusoires les souvenirs réels accumulés par de longues années d'expérience. Entre les deux, il y a toute la vie de l'un des observateurs les plus avides et les mieux doués que l'on ait connus.

« Le répertoire de ses sensations est immense. Toutes les saisons, toutes les heures du jour, du soir et de l'aube, toutes les intempéries, depuis le givre jusqu'aux chaleurs caniculaires ; toutes les altitudes, depuis les landes jusqu'au Mont-Blanc; les villages, les prés, les taillis, les futaies, la terre nue et aussi toutes les frondaisons dont elle est couverte, il n'est rien qui ne l'ait tenté, arrêté, convaincu de son intérêt, persuadé de le peindre ». Ces lignes de Fromentin sur Théodore Rousseau semblent détachées de quelque étude sur notre poète : et je ne chercherai point une meilleure formule d'éloge. Ne conviendra-t-on pas maintenant qu'entre les titres de gloire de V. Hugo, il en est peu de plus solides que celui de paysagiste ? Son théâtre

Digitized by Google

date cruellement; l'iniquité de ses haines et la violence forcenée de ses colères compromet son œuvre satirique; son génie de narrateur épique souffre parfois de son étroite et sectaire philosophie de l'histoire; son lyrisme même, çà et là, sonne la déclamation et l'emphase. Mais le génie pittoresque de V. Hugo demeure inattaquable. Et ce ne lui est pas un médiocre mérite d'avoir été, dans le siècle du paysage, le prince des paysagistes littéraires.

L. AGUETTANT.

Digitized by Google

LE TRANSVAAL

TEL QU'IL FUT JUGÉ IL Y A DIX ANS

PAR UN LORD ANGLAIS

Il y aura cette année dix ans, au mois de mai, que lord R. Churchill débarquait au Cap, et que cette ville, aux points de vue de la beauté du site et de la douceur du climat, lui paraissait approcher de la perfection. Rien, là, qui ressemblât au tumulte de Melbourne et à la vie fiévreuse de Sydney. Les habitants s'y montraient même un peu inquiets des progrès qu'allait entraîner dans le Sud africain la découverte de ses richesses minérales, étant bien moins jaloux d'entrer dans ce progrès que de conserver leur idéale tranquillité. Ils étaient extrêmement affables aux étrangers. Autour de leur ville, dans toutes les directions, s'étendaient des routes bordées de villas. La prévoyance des ancêtres hollandais avait ombragé ces routes de chênes, d'eucallyptus et de pins, qui faisaient de la promenade en voiture ou à cheval un véritable enchantement. Depuis les pentes des montagnes jusqu'au bord de la mer, ce n'était qu'une forêt luxuriante.

En France, on connaît à peine le Cap. Il n'en est pas de même outre-Manche. Toutefois, étant donné qu'une traversée de trois semaines peut porter un Anglais dans le plus aimable pays, parmi des gens de sa race, parlant sa langue et pensant comme lui, dans une température égale et tempérée et rendue vivifiante par le voisinage de la mer, lord

Digitized by Google

Churchill s'étonna que peu de ses concitoyens y allassent pas passer l'hiver, et que cette station n'eût pas, depuis longtemps, remplacé pour eux Cannes et Menton.

Cette remarque jetée en passant, il poursuivait son voyage, car le Cap n'était pas son but. Il était parti pour faire une sorte de reconnaissance du Transvaal et du Mashonaland; on peut même qualifier d'expédition le trajet qu'il fit dans ce dernier pays entre Port-Tuli et Port-Salisbury, où il n'amena pas moins de 29 domestiques, 103 bœufs, 13 chevaux de selle, 18 mules, 14 ânes, 11 chiens et 8 voitures, dont 4 étaient des wagons traînés chacun par 18 bœufs. Mais nous parlerons seulement de ses impressions sur le Transvaal. En les remettant aujourd'hui sous les yeux des lecteurs, nous voudrions montrer combien il faut se défier des jugements, souvent si faux, portés par les voyageurs sur des étrangers dont ils n'ont vu que la surface. Peut-être aussi certaines descriptions de ce pays, depuis lors devenu célèbre, auront-elles pour lui un intérêt rétrospectif.

Le chemin de fer n'allait, il y a 10 ans, que jusqu'à Uribourg, et vous portait en 48 heures du Cap à Kimberley. Après avoir traversé une région montagneuse d'une beauté remarquable, il entrait dans une plaine immense et stérile.

Kimberley n'était qu'un amas de bâtiments construits en bois ou en mâchefer, bas, et jetés les uns à côté des autres comme au hasard. Il semblait que ceux qui étaient venus s'établir, il y a 20 ans, dans cette ville, quand on avait commencé à parler du diamant, s'y fussent entreposés provisoirement, et sans qu'aucun d'eux eût imaginé que l'extraction des fameuses pierres pût durer plusieurs années.

Lord Churchill visita avec respect les mines de diamant. qui, sous la direction de la Compagnie de Beers, produisaient alors pour deux millions par an.

Aller de Kimberley à Uribourg, c'est passer du pays du diamant dans celui de l'or, et il ne faut pas croire que celui-ci ne vaille pas celui-là. Le Randt, avec un territoire légèrement plus grand que celui de Kimberley, donnait

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

Digitized by Google

alors 2.500.000 fr. par an, production que l'on supposait devoir doubler et même tripler avec le temps.

Après Kimberley, on traverse une succession de vastes plaines, à peine coupées, çà et là, de quelques chaînes de collines basses et régulières. Le sol, en hiver, est couvert d'une herbe incolore qui ressemble à nos foins quand ils sont grillés. Pas un arbre ne repose les yeux. Au fond, pourtant, le veldt est moins stérile qu'il n'en a l'air; les pluies de l'automne y font croître en abondance des herbes propices aux troupeaux; on y est soutenu par un air vif et un ciel d'une ravissante pureté.

A mesure qu'on approche d'Uribourg, le sol, très arrosé, donne d'abondantes récoltes de blé et de légumes de toutes sortes. « Le pays serait un vaste jardin, pensa lord Churchill, s'il n'était entre les mains des indigènes. »

Uribourg était une ville encore jeune, qui couvrait déjà une vaste superficie. C'était un centre d'où partaient des routes dans trois directions : à l'ouest vers le Damaraland, au nord vers le Matabeland et le Zambèze, à l'est vers le Transvaal et Johannesbourg.

C'est cette dernière que prit lord Churchill. Voyageant en nombreuse compagnie, il loua deux coches, comme on n'en voit que dans le Sud africain, et qui lui parurent figurer parmi les plus curieuses productions de l'industrie humaine. « Destinés à contenir 12 voyageurs à l'intérieur et la moitié autant à l'extérieur, sans préjudice d'un poids énorme de bagages, ces coches sont bâtis de matériaux très solides suspendus sur des ressorts de cuir, et ils ont une forme de l'autre monde. Dix ou douze mules ou chevaux les tirent, attelés deux à deux. Il faut deux hommes pour guider : l'un tient les rênes et l'autre un long fouet... ; ce n'est que grâce à ce fouet, qui claque à chaque minute, que les têtus animaux se décident à marcher. De temps en temps, un des conducteurs descend et court le long de l'attelage, distribuant les coups avec autant de vigueur que d'impartialité. Malgré tant d'efforts et d'apparents mauvais traitements, on n'arrive guère à fournir qu'une moyenne de 9 ou 10 kilomètres par jour. Il n'y a aucune route propre-

Digitized by Google

ment dite. On suit un chemin rempli de profondes ornières. Quand ces ornières, à force d'être profondes, deviennent dangereuses, le chemin tourne par côté, et il arrive ainsi à occuper, à certains endroits, jusqu'à un kilomètre et demi. Balançant, bondissant, cabriolant, criant, s'élançant sur cette route extraordinaire, le coche continue son chemin, quelquefois s'enfonçant et plongeant comme un bateau dans la mer, continuellement penchant à tels angles qu'une chute semble inévitable : maintenant descendant dans la profondeur d'une crevasse, ensuite se collant après un terrain gras, plus loin traversant des masses de rochers et de pierres. Les voyageurs, à l'intérieur, sont secoués comme une omelette dans la poêle ; ils ne cessent de s'extasier sur ce qu'un corps humain peut endurer de secousses, et de se demander comment le bois et le fer peuvent être liés assez solidement pour résister à de telles épreuves. Il faut dire qu'un coche ne dure pas plus de deux ans, que les chutes sont fréquentes et que les morts ne sont pas rares. Cependant, nous eûmes la chance d'arriver à destination sans le moindre accident. »

Il est certain que cette singulière manière de voyager n'était pas faite pour séduire un lord anglais, même ami des aventures et rompu aux plus violents sports. On s'arrêtait dans de petites villes où propreté ainsi que confortable étaient choses inconnus.

Voici le menu devant lequel le prince se trouva assis au soir de sa première étape :

Potage aux huîtres
Œufs à la soupe
Pâté de poulet
Canard aux olives
Gigot de mouton rôti
Agneau sauce à la menthe
Mouton au grain, selle de mouton
Gigot de mouton bouilli
Epaule de mouton bouillie et sauce aux capres
Bœuf bouilli au grain

Digitized by Google

Jambon bouilli
Dindon rôti à l'étouffée
Volaille rôtie
Volaille bouillie, sauce aux huîtres.
Pommes de terre, pois
Pudding aux groseilles, sauce au vin
Pâté de fruits
Pâté de groseilles rouges et flanc bouilli
Gâteau à la meringue
Tarte en flanc, tarte, tarte à la reine
Fruits à la meringue
Blanc-mange et confiture
Raisins et amandes

Malheureusement la qualité ne répondait pas à la quantité. « Je puis attester, ajoute lord Churchill, qu'après avoir fait de mon mieux pour prendre ma part de ce dîner, j'aurais, quand il eut pris fin, donné une mine en Mashonaland pour un quart d'heure passé à l'Amphytrion. »

Il est bien permis à un homme pratique qui sort avec la faim d'un pareil repas, de faire quelques réflexions. Et nos Anglais durent penser à ce qu'eût été ce même hôtel tenu par un bon cuisinier anglais, ou même français. (On reconnaît assez volontiers à l'étranger notre supériorité comme cuisiniers).

Ils atteignirent, le soir du 4e jour, Johannesbourg, qui, pour n'avoir que cinq ans, était bien bâtie et agréable. Ils lui trouvèrent l'aspect d'une ville manufacturière anglaise. On y voyait beaucoup de cheminées et de machines : les rues étaient encombrées d'une foule affairée, remuante, active, à la physionomie intelligente, et dans laquelle — c'est peut-être ce qui explique un jugement aussi favorable — l'élément anglais dominait de beaucoup.

En somme, et quoi qu'on put alors en penser en Angleterre, Johannesbourg parut à lord Churchill une ville qui promettait.

Si elle avait encore des défauts, et si ses rues étaient mal pavées et mal éclairées, et sa police mal faite, si les che-

Digitized by Google

mins qui l'entouraient n'etaient guère mieux entretenus, et parfois plus mal que ceux du Veldt, cela tenait uniquement à l'incurie des Boërs.

Mais que faire avec un président qui, lorsqu'on se plaignait à lui du mauvais état des routes, vous répondait qu'il n'avait point d'argent pour les réparer, ajoutant que ces routes ayant suffi à leurs ancêtres pouvaient leur suffire à eux-mêmes? Surtout étant donné que ce président qui ne voulait rien faire, ne voulait rien laisser faire.

Si pour entrer dans le moindre comité il n'eût pas fallu parler hollandais, et puisqu'aucun Anglais de la classe aisée ne le parlait, paraît-il, les choses eussent rapidement changé. Mais, pas moyen! M. Kruger parut à lord Churchill extrêmement peu porté à laisser les Anglais commander chez lui. Il faisait même tous ses efforts pour les empêcher de s'y établir, les frappant d'impôts exorbitants. Ainsi, où un Boër établi à Prétoria, possesseur d'une propriété de 125.000 francs, payait 378 par an, un Anglais établi à Johannesbourg, et possesseur d'une propriété de la même valeur, avait à payer 3.826 francs.

Tout ce qu'un homme peut désirer en fait de confort, de luxe et de prospérité, le Transvaal peut le lui donner, remarquait malicieusement lord Churchill. Il possède un climat non pareil, un sol d'une fertilité exubérante, des mines d'or et d'argent, de charbon et de fer, toutes d'une grande richesse. Les Boërs, dans leur ignorance entêtée, une vraie ignorance de mulet, ont résolu qu'autant que cela dépendrait d'eux, il ne serait tiré parti d'aucun de ces avantages. Dans un pays qui pourrait produire une immense quantité de grains, quelques-uns seulement en ont été semés. Dans un pays éminemment irrigable et facile à approvisionner d'eau, personne ne s'occupe de la question des eaux. Cependant elle serait de première nécessité, vu un sol peu perméable où l'eau qui séjourne sous la terre produit des maladies. Dans un pays dépourvu d'arbres, mais qui, en quelques années, si l'on s'en inquiétait, pourrait être couvert de forêts et produire des essences variées et précieuses, personne pense à planter un arbre dans le

Digitized by Google

voisinage des mines d'or. Dans un pays où les voies ferrées seraient indispensables pour le développement de ses richesses minérales, et où la nature du sol offre une facilité merveilleuse à leur construction, la même ignorance entêtée, cette ignorance de mule dont nous avons parlé, a réussi à retarder, et à retarder toujours l'entreprise de tout chemin de fer ».

Assurément, il y a quelque chose de pénible à constater qu'un pays riche est en même temps peu productif. A qui n'est-il pas arrivé d'avoir un voisin de campagne qui traite sa vigne d'une manière déplorable, ou un ami qui gère sa fortune en dépit du bon sens, et de souffrir chaque fois qu'il y pense? Mais va-t-il pour cela s'emparer de la vigne de son voisin, ou dépouiller son ami de ses biens?

Lord Churchill ne disait pas qu'il fallût en venir là avec les Boërs. Mais dans le chapitre suivant il s'étendait sur la richesse de la mine Robinson à Johannesbourg, et de la mine Pereires et de tant d'autres. N'était-ce pas encourager ceux qui y penseraient?

Il critiquait ce qui se passe à la mine de Grahamstown, dont le rendement eût été tout autre s'il « n'eût été gêné par le gouvernement le plus stupide, le plus égoïste et le plus incompétent. »

« Ah! s'écriait-il, si ce pays eût été entre les mains des Anglais ou des Américains! » N'était-ce pas ouvrir nettement la voie à des rêves que l'honnêteté condamne?...

Arrivé dans ces dispositions à Prétoria, qui est situé à 90 kilomètres au nord de Johannesbourg, mais à une altitude moins élevée et sous un ciel plus doux, il essaya de se rendre compte de la manière dont fonctionnait ce gouvernement si stupide, si égoïste et si incompétent.

« J'assistai à une des séances du parlement boer, et j'y observai un mélange assez comique de pompe et de vulgarité.

« La première Chambre (House of Commons) discute ses affaires dans une salle élevée, vaste et bien proportionnée, peinte en rouge et vert, les couleurs nationales, décorée des armes largement déployées de la République

Digitized by Google

Sud-Africaine et d'un portrait de grandeur naturelle du Président. Le Président de la Chambre est assis sur une plateforme qui traverse toute la longueur de la salle. A sa droite se trouve le siège de M. Krüger, et à la droite de celui-ci les membres de l'Exécutive, parmi lesquels le général Joubert. Au-dessous, sur une autre plateforme, sont assis deux secrétaires qui lisent à l'Assemblée les ordres du jour, les lois, les mémoires et les pétitions. A ces secrétaires est aussi confiée la tâche épineuse de recueillir les discours prononcés. Dans la salle même sont rangés les membres, assis à trois tables parallèles étroites et longues, et légèrement courbées en fer à cheval. Quelque trente membres se trouvaient à la séance à laquelle j'assistai. Les manteaux et les chapeaux étaient pendus aux murs; un portier habillé d'une jacquette de choix, chaussé de lourds souliers de marche et coiffé d'un feutre mou se promenait parmi les membres, me représentant les officiers décoratifs et pompeux de notre Parlement à nous. Les membres parlaient de leur place, quand interpellés par le Président.

« Celui-ci prend aux débats une part si continue et si active que la jalousie de l'Assemblée s'en est parfois émue, et qu'on a essayé de temps en temps de diminuer l'éloquente intervention du Chef de l'Etat. J'eus l'avantage d'entendre plusieurs discours, et, sans comprendre le Hollandais, je remarquai que les orateurs réunissaient la facilité à la précision; qu'ils avaient un air de naturel et de dignité accompagné de gestes simples et libres. A la seconde Chambre, j'entendis le Président lui-même prendre part au débat, et parler trois fois, d'un ton plutôt circonspect, mais non sans chaleur.

« Les deux Chambres siègent de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, s'interrompant seulement quelques minutes après chaque heure pour fumer et causer. Dans un de ces intervalles, j'eus l'honneur d'être présenté au Président. C'est un homme de 65 ans, grand et plutôt fort, avec une expression grave, pleine de finesse et point du tout déplaisante. Il avait une courte pipe qu'il fumait

Digitized by Google

à la hâte avec impétuosité. D'autres membres se promenaient en fumant aussi. Nous échangeâmes quelques paroles.

« Les manières du Président me parurent extrêmement affables et séduisantes, et je m'expliquai qu'il ait pu acquérir et conserver une telle influence sur ses compatriotes. »

Comme on le voit, l'impression personnelle de Lord Churchill n'avait pas été mauvaise, mais il est évident qu'autour de lui, on chercha à la modifier. Il raconte, tout de suite après, que les discussions de la seconde Chambre portaient souvent sur des sujets simples et un peu frivoles; ainsi elle avait discuté peu auparavant, avec beaucoup de gravité et non sans acrimonie, la question de savoir comment ses membres devraient s'habiller. Il ne manque pas d'autres Assemblées où l'on discute avec beaucoup de gravité et non sans acrimonie à propos de costumes. Au moins ces braves sénateurs ne s'occupaient que du leur! Ils étaient à la fin tombés d'accord pour un grand chapeau blanc, un cordon blanc et l'habit noir.

La gravité britannique de Lord Churchill fut plutôt choquée aussi d'un incident survenu à la Chambre de Prétoria quelques jours avant son passage. « Deux membres MM. Benkes et de Beer avaient la faiblesse d'être extrêmement nerveux et peureux. Comme la séance s'ouvrait, M. Benkes remarqua un lézard mort qu'un plaisant avait glissé dans ses papiers. S'élançant, il jeta l'animal sur M. de Beer qui poussa une exclamation et se sauva. Le Président : « Qu'est-ce que c'est ? » M. de Beer : « Un lézard, M. le Président! » Le Président : « Il ne veut pas vous mordre, il est mort! » M. du Beer jetant le lézard à M. Benkes : « Attrapez ça! » Le Président : « A l'ordre. Laissez-nous continuer le travail. Par ici, portier ! et emportez ce lézard. » M. de Beer reprit son siège en criant à M. Benkes : Vous avez eu plus peur que moi! »

Enfin, Lord Churchill se laissa raconter que ce n'était pas sans difficultés que le Président dirigeait les Chambres. Il avait été un temps où il tenait les membres en respect en les menaçant de se retirer s'ils n'étaient pas de son avis.

Digitized by Google

Le truc étant devenu mauvais, il avait eu recours à un autre plus efficace; il avait parlé de diminuer les appointements. Aussitôt, les députés terrifiés s'étaient rangés à son opinion.

« Les membres des Chambres touchaient 75 francs chaque jour où il y avait session. Le Président avait 200.000 francs par an, et, ne donnant jamais rien à âme qui vive, on disait qu'il avait amassé une grande fortune. »

Après avoir ainsi dépeint le gouvernement, L. Churchill dépeignait le peuple, et voici ce portrait :

« Le fermier boer personnifie l'inutilité et la paresse. Propriétaire d'une ferme de 6 à 10.000 ares, il est satisfait quand il y a élevé quelques centaines de têtes de bétail, dont le soin est presque entièrement confié à des employés indigènes. On peut affirmer, généralement parlant, qu'il ne plante jamais un arbre, qu'il ne creuse jamais un puits, qu'il ne fait jamais une route, qu'il ne cultive jamais un brin de blé. Il permet aux indigènes une culture élémentaire, mais la vraie agriculture, ainsi que les agriculteurs, il les tient en profond mépris. Toute la journée se passe à ne rien faire, mais fumer et boire son café. A l'exception de la Bible, dont il prend chaque mot au pied de la lettre, lui donnant une foi fanatique, il n'ouvre jamais un livre, ne parcourt jamais un journal. Son ignorance est insondable; et son imbécile quiétude, il la partage avec sa femme, ses fils et ses filles, tenant à honneur que ses enfants grandissent aussi ignorants, aussi incultes et aussi désespérément inutiles que lui-même. Quand l'hiver arrive, il émigre avec son troupeau vers des pâturages meilleurs et sous le ciel plus clément des parties du Veldt; et dans son abri provisoire, il mène la même vie paresseuse et inutile que dans sa ferme. L'été l'y voit revenir; et ainsi de suite, année par année, génération après génération, le fermier boer continue à mener la plus ignoble existence et la plus dégradée dont une race qui prétend à la civilisation ait jamais fait l'expérience.

« Je conviens que j'ai rencontré dans les cercles du gouvernement et ailleurs quelques personnes de race boër ou hollandaise à qui ces remarques ne s'appliquent nullement,

Digitized by Google

qui étaient bien élevées, accueillantes et hospitalières, et dont la conversation me frappa comme étant pleine d'idées originales et de sentiments libéraux. Mais ce ne sont là que de brillantes exceptions. C'est de l'ensemble de la nation du Transvaal que je parle, et j'en parle comme je l'ai vu. »

L'avait-il bien vu, l'ensemble de la nation? Est-ce donc si rapidement qu'on peut juger un peuple, et surtout un peuple étranger?

En somme Lord Churchill était arrivé au Cap le 14 mai. Il y avait passé deux semaines et n'était pas à Kimberley avant la fin du même mois. Le 16 juillet, il avait déjà gagné Port Tuli. C'est donc après un séjour d'un mois et demi dans un pays dont il ne parlait pas la langue qu'il porta le jugement que nous avons rapporté, et qu'il le publia dans les journaux anglais.

Ne parlant pas leur langue, il s'en était rapporté, pour juger les Boërs, à ce que lui en avaient dit les Anglais rencontrés là-bas; mais ceux-ci eux-mêmes, comment les connaissaient-ils? Comme les Européens qui vont en Chine connaissent les Chinois; c'est-à-dire pas du tout. A part les missionnaires, c'est une question d'intérêt qui les a menés si loin : ils y rapportent tout, et ne s'occupent des indigènes qu'autant qu'ils peuvent leur aider à gagner la fortune qu'ils rêvent, ou qu'ils leur font obstacle. Hors de cela, ils ne les connaissent pas, apprennent bien rarement leur langue, et n'ont pas, il faut le dire, la faculté de les comprendre. Nous reprochons aux Chinois de ne pouvoir entrer dans nos idées. Entrons-nous quelquefois dans les leurs? Les Européens ne sont-ils pas tous plus ou moins comme les Parisiens de Montesquieu : comment peut-on être Persan?

Comment peut-on être Boër? Ne pas lire les journaux! ne pas se soucier de l'argent? ne pas chercher à tirer parti des richesses qu'on a! ne pas brûler la vie?... Or il paraît qu'on peut être ainsi et pourtant avoir une âme. Faire rapporter à la terre beaucoup de dollars n'est pas l'homme tout entier. Les Boërs l'ont montré. Pour s'être levés comme ils se levèrent, depuis les enfants jusqu'aux vieillards et aux femmes quand leur liberté fut menacée; pour avoir affronté,

Digitized by Google

et, à force de courage, d'endurance et de génie stratégique, soutenu le choc d'une rivale comme l'Angleterre, il faut qu'il y ait eu dans leur caractère tout un côté que Lord Churchill n'avait pas deviné, et que ne soupçonnait sans doute, il y a 10 ans, aucun des résidents établis autour des mines d'or.

Je ne sais vraiment si le député boër avait eu vraiment peur du lézard mort, mais le peuple boër n'a pas peur des soldats anglais.

En tout cas il est assez piquant de relire aujourd'hui cette prophétie à laquelle les faits ont donné un démenti éclatant.

« Les jours des Boërs du Transvaal sont comptés, leurs jours en tant que nation indépendante et distincte dans l'Afrique du Sud. Ils s'évanouiront sans que personne leur fasse l'honneur d'une larme, laisseront à peine un souvenir chez les indigènes et les colons européens. Ayant reçu d'immenses possessions dans les circonstances les plus favorables, on ne parlera d'eux qu'à propos de leur tyrannie envers les naturels, de leur fanatisme, de leur ignorance et de leur égoïsme. La tradition les mentionnera à la postérité comme ayant passé sans avoir fait de bien à aucun être humain, pas même à eux, et sur les pages de l'histoire africaine, ils laisseront à peine une ombre, l'ombre d'une triste réputation et un nom maudit. »

Il en sera juste le contraire, et même s'ils doivent mourir, les Boërs seront morts glorieusement, salués, applaudis du monde civilisé tout entier, et lèguant à l'histoire africaine une de ses plus belles pages et un de ses noms les plus sympathiques.

Du reste, on assure qu'après un récent et nouveau voyage au Transvaal, les idées de Lord Churchill se sont fort modifiées, et qu'il y a actuellement en Angleterre tout un parti qui commence à se demander si cette guerre, qui a été si malheureuse, était au moins juste.

FLORIDY.

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

Suite et fin (1).

PÉRIODE CONTEMPORAINE

VI. *Mes souvenirs*, par Jacob-Nicolas Moreau, t. II, 1774-1797; in-8° de VII-628 pp., avec portrait; Paris, Plon, 1901.

VII. *Mémoires* du général d'Andigné, publiés par Ed. Biré, t. II, 1765-1857; in-8 de 434 pp., avec gravure; Paris, Plon, 1901.

VIII. *Mémoires* du Baron de Bonnefoux (1782-1855), publiés par Emile Jobbé-Duval, professeur à la Faculté de droit de Paris; in-8 de XXXV-483 pp.,; Paris, Plon, 1900.

IX. *Souvenirs des guerres d'Allemagne* pendant la Révolution et l'Empire, par le baron de Comeau, avec portrait; in-8 de 597 pp.; Paris, Plon, 1900.

X. Samuel Denis, *Histoire contemporaine*, tome III° (le Gouvernement de M. Thiers); in-8 de 471 pp.; Paris, Plon, 1900.

XI. M. de Marcère, *Le Seize Mai et la fin du Septennat;* in-12 de XI-320 pp.; Paris, Plon, 1900.

XII. Charles Michel, *Mission de Bonchamps. — Vers Fachoda*, — (à la rencontre de Marchand par l'Ethiopie); in-8 de 560 pp., avec carte et gravures d'après les photographies de l'auteur et les dessins de Potter; Paris, Plon, 1901.

XIII. *Un Siècle*, mouvement du monde de 1800 à 1900 (publié par les soins d'un comité, sous la présidence de Mgr Péchenard); in-8 de XXI-914 pp.; Paris, H. Oudin, 1900.

VI-IX. — Avec l'époque contemporaine, nous nous trouvons, comme toujours, en face d'une foule de *Souvenirs* et de *Mémoires* entre lesquels il faut nécessairement choisir. Il n'est guère de semaine qui n'apporte, soit en France, soit

(1) V. n° du 15 avril 1901.

Digitized by Google

à l'étranger, quelque révélation curieuse sur les hommes et les choses de la Révolution ou de l'Empire. Jamais d'ailleurs on n'a tant écrit de confidences, de relations privées, qu'à ce moment de l'histoire qui s'étend du règne de Louis XVI à la fin de la Restauration. Les contemporains se sentent en présence de grands événements qui vont changer la face du monde. Ils veulent que la postérité n'oublie pas l'humble rôle qu'ils ont joué dans le drame qui absorbe l'attention publique.

1. Voici d'abord la suite des *Souvenirs* de Jacob-Nicolas Moreau (t. II, 1774-1797) collationnés et annotés par M. Camille Hermelin qui a eu soin de les enrichir d'un index — *presque* complet — de 600 noms, ce qui y rend les recherches très faciles. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit du secours que peuvent apporter à l'histoire du règne de Louis XVI et de la Révolution, les « réminiscences » d'un homme qui occupa tant de situations importantes à la cour ou dans l'administration, et fut successivement historiographe de France, bibliothécaire de Marie-Antoinette, premier conseiller de Monsieur, frère du roi (Louis XVIII) et secrétaire de ses commandements, enfin conseiller à la Cour des comptes, aides et finances de Provence. — Ce second volume offre deux parties assez faciles à distinguer. La première s'étend jusqu'à la mort de Maurepas : Moreau y consigne, en témoin fidèle, tout ce qui se sait, tout ce qui se dit, tout ce qui se fait dans l'entourage du Roi. La seconde partie qui fut dictée par Moreau aveugle, de 1796 à 1797, commence au premier renvoi de Necker : c'est l'histoire attristée de la chute du trône par un partisan convaincu — et, du reste, éclairé — de l'Ancien Régime. Ses jugements sont parfois sévères. Il faut lire surtout son vingtième et dernier chapitre où il n'hésite point, lui qui a souffert comme « apôtre du despotisme et du pouvoir arbitraire », à condamner l'incapacité de Louis XVI, les divertissements de Marie-Antoinette, « une enfant mal élevée », l'irreligion des ministres, surtout de Choiseul, les fautes d'une partie de l'ancien clergé. Devant les horreurs

Digitized by Google

de la Révolution, le vieil historiographe ne sait que répéter le *A Domino factum est istud* qu'il traduit, d'ailleurs, et commente à sa façon...

2. Le second et dernier volume des *Mémoires* de d'Andigné s'achève avec les derniers jours de la Chouannerie. Après Marengo, toute tentative de soulèvement était devenue impossible. D'Andigné le comprit vite et s'éloigna de l'Anjou. Mais aussitôt réfugié à Fontainebleau, on l'arrête avec un autre chef vendéen, M. de Suzannet ; on l'enferme successivement, après diverses tentatives d'évasion, au Temple, à Dijon, à Salins, au fort Saint-André, au fort de Joux, sur la frontière de Suisse. A dater de cette heure, la vie de M. d'Andigné, sans cesser d'être héroïque, n'appartient plus précisément à l'histoire (sauf peut-être en 1815 et de 1830 à 1832). Elle n'ajoute plus guère qu'un chapitre — mais combien curieux ! — au récit des évasions célèbres. C'est un roman, et qui a eu très vraisemblablement la bonne fortune d'inspirer *Picciola* de Saintine. Mais ce roman de cape et d'épée est minutieusement exact, puisqu'il coïncide de tous points avec le journal du comte de Suzannet que l'éditeur, M. Biré, cite aux pièces justificatives. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que la *table alphabétique des noms propres* dressée par M. Biré, rendra de grands services, ainsi que ses précieuses notes : on ne devrait jamais publier de *Mémoires* sans les accompagner d'un *Index* qui permette aux érudits de les consulter aisément, sans être obligés de les parcourir d'un bout à l'autre, pour y cueillir le moindre renseignement.

3. A la lecture des lettres adressées à son fils par le baron Joseph de Bonnefoux et publiées sous forme de *Mémoires* par celui qui a épousé sa petite fille, M. Jobbé-Duval, professeur à la Faculté de droit de Paris, on ne tardera pas à s'apercevoir que la carrière des officiers de mer pourrait être aussi fertile en récits et en détails instructifs que celle des généraux. A ne considérer pourtant que les phases successives de sa vie de marin, M. de Bonnefoux ne paraît

Digitized by Google

avoir eu qu'une médiocre fortune, et la disproportion fut grande « entre le rêve de gloire de sa jeunesse et les résultats de l'âge mur ». A 24 ans, il commandait glorieusement la manœuvre sur la *Belle-Poule*, le jour où elle succomba dans une lutte inégale contre l'escadre de l'amiral Warren. Fait prisonnier ce jour-là par les Anglais, il ne revit la France qu'en 1811, trop tard pour obtenir le grade auquel son âge et ses services lui donnaient droit : dur à ceux qui se laissaient vaincre, fût-ce en héros, Napoléon se refusait d'ordinaire à les « pousser ». Peu de temps après, nous retrouvons Bonnefoux attaché comme chef de brigade au port de Rochefort (1814-1820). Il s'occupe, dès ce moment, de publications spéciales qui le préparent à la tâche où il a excellé, celle d'*éducateur maritime*, qu'il eut à remplir plus tard soit à l'école navale d'Angoulême, soit en qualité de capitaine de vaisseau, sur l'*Orion*, en rade de Brest.

On puisera, dans ses *Mémoires* et dans la *Vie* de son cousin C. de Bonnefoux dont il les a accompagnés, outre une foule de renseignements sur ses campagnes et des détails techniques sur l'école d'Angoulême, tant raillée jadis par V. Hugo, d'intéressantes et curieuses pages sur la transformation des mœurs scolaires au temps de la Révolution, sur les souffrances et les occupations d'un prisonnier de guerre en Angleterre, enfin sur le passage de Napoléon à Rochefort, en 1815. Le cousin de Bonnefoux, alors préfet maritime, avait été consulté par l'Empereur dans les graves conjonctures où il se trouvait. Son opinion avait été « ou que l'Empereur, malgré la croisière anglaise qui bloquait Rochefort, partît pour les Etats-Unis, soit avec Joseph, soit de toute autre manière, où qu'il allât se mettre à la tête de l'armée de la Loire, mais — surtout — qu'il ne se rendît pas aux Anglais ». Cette opinion, qui était celle de tous les officiers de marine, ne fut malheureusement pas partagée par tout l'entourage de l'Empereur : M^me^ Bertrand eut sur son esprit l'influence décisive que l'on sait. Et elle ne trouva que trop d'appui dans « les incurables idées de prétendue dignité » de Napoléon qui se refusait à *fuir* comme un simple particulier.

Digitized by Google

4. C'est à la noblesse militaire de province qu'appartint Sébastien-Joseph de Comeau (1771-1844). Sans la Révolution, il eût fait une carrière rapide et brillante dans l'armée de l'Ancien Régime. Il venait à peine d'y entrer, quand il dut, comme lieutenant d'artillerie, participer à la répression sanglante des émeutes de Lyon, ce qui le compromit gravement aux yeux des partisans des idées nouvelles. Il se vit alors obligé de passer la frontière et de s'engager dans l'armée de Condé pour laquelle il conserva toujours une admiration sans bornes. « J'y ai fait neuf campagnes, écrira-t-il plus tard; j'ai fait les autres avec les grandes armées de Napoléon; ce sont les premières qui m'ont laissé les souvenirs les plus intéressants; c'est à cette école que j'ai appris toutes les ressources que peuvent se procurer les militaires qui en ont la ferme volonté. » Quant au chef de cette armée de 8.000 hommes, il n'eût pas manqué, sous un régime régulier, d'être cité comme un grand capitaine. « Il savait mieux que Napoléon se faire une force vive avec les éléments dont il disposait, et alors, il la calculait, l'appréciait, ne lui demandait que l'action qu'elle pouvait supporter; il savait attaquer, mais aussi se défendre et se retirer pour mieux attaquer. »

On comprend que Comeau ne se sépara qu'avec peine d'un tel chef. Il ne le fit que lorsqu'il put craindre de voir la petite armée accepter les subsides de l'Angleterre. Justement le nouvel Electeur de Bavière, Maximilien-Joseph, prince des Deux-Ponts, frappé de l'habileté et du courage déployés par Comeau dans l'affaire du Pont-de-Constance, désirait attacher à son service un officier de cette valeur. Comeau ne pouvait hésiter : il s'agissait de réorganiser une armée suivant ses goûts et ses idées personnelles; il s'agissait aussi de venir en aide à un prince ami de la France, ayant été lui-même officier français, et dans un pays divisé d'opinions sans doute, mais où tout un parti rendait hommage au prestige de nos armes et était de cœur avec nous.

Comeau achevait sa tâche de réformateur, quand il devint, contre toutes ses prévisions, le collaborateur de

Digitized by Google

Napoléon. L'invasion de la Bavière par l'Autriche avait forcé l'Electeur à s'allier à la France : Comeau dut aller représenter la Bavière au grand état-major de l'Empereur, et, de 1805 à 1812, il fit six campagnes avec lui. Mais « ce fut bien, dit-il, l'événement le plus frappant de ma carrière ! » — Napoléon l'accueillit comme un ancien camarade de garnison, avec beaucoup d'abandon et même de familiarité ; il le fit rayer de la liste des émigrés ; il lui accorda les faveurs les plus enviables et le décora de sa main sur le champ de bataille d'Heilsberg. Instinctivement Comeau garda sa défiance et ne se départit pas d'une froide réserve. — C'est qu'il ne pouvait s'empêcher de voir dans Bonaparte l'instrument des loges maçonniques dont le duc d'Enghien avait été la victime. Pour lui, cette complicité secrète ne saurait être révoquée en doute. « Les forces et l'énergie qu'a déployées Napoléon après la mort du duc d'Enghien sont preuves de sa lâcheté morale en consentant à ce crime pour se rendre favorable qui et quoi ? Un Sieyès et quelques chefs de loges qu'il pouvait pulvériser plus facilement que les armées d'Europe. » Au surplus, Bonaparte lieutenant était franc-maçon lui-même. Et il ajoute : « A Paris, en 1814, on m'a affirmé de source sérieuse que Bonaparte, à Marseille, étant lieutenant-colonel, fut initié à la loge du Grand-Orient. En Italie, il fut agrégé à la loge égyptienne d'Hermès. A Paris, il devint chevalier écossais. En 1809, après Wagram, Napoléon fut par Metternich, Montgelas et autres, reçu illuminé de Weishaupt. En 1813, il succomba à la guerre que lui firent les Philadelphes. En 1815, le Grand-Orient le repoussa et il en perdit la tête. »

Voilà, certes, bien des initiations ; il en faudra probablement abréger la liste. N'importe : nous avons là le témoignage d'un esprit avisé et d'un brave soldat qui, « sans quitter sa ligne d'un point », se montra fidèle même à ce Napoléon pour qui ses jugements sont si rudes (1). Ce

(1) C'est ainsi qu'en 1812, dans une mission aux Tuileries, il eut le courage de détourner Napoléon de porter la guerre en Russie.

Digitized by Google

témoignage, il l'apporte avec un visible souci d'impartialité, dans le calme de la retraite où il s'enferme pour rassembler ses souvenirs. Il a pu se tromper (1), mais il ne veut pas nous tromper, car c'est sa maxime et sa constante pratique de « confondre les devoirs de l'honneur et ceux de la religion. »

Cet honnête homme ne craint pas d'ailleurs de répéter qu'il croit en Dieu, qu'il est chrétien catholique, qu'il lit l'*Imitation* et fait son devoir pascal. Dans son imagination de vieux royaliste, les protestants qu'il coudoie apparaissent comme les « républicains de la religion » ; tout de même que, dans son cœur de vieux militaire, épris de hiérarchie et de discipline, il salue le Pape comme « son général en chef pour le spirituel ».

X. Du 3e volume de l'*Histoire contemporaine* de M. Samuel Denis (*l'Assemblée de Bordeaux — la Commune — la libération du territoire*), il y aurait à détacher beaucoup de pages intéressantes, mais peu d'absolument neuves. Précisément parce que l'auteur a dû limiter sa documentation, parce qu'il a puisé aux sources les plus sûres, dans les pièces officielles, dans les rapports de l'enquête parlementaire, il n'apporte pas de révélations proprement dites. Il se contente d'exposer avec exactitude et clarté une histoire par elle-même, et dans son ensemble, assez dramatique, assez émouvante, pour que le détail inédit n'y conserve plus qu'une importance secondaire. Ne l'y cherchons donc pas. — Attendons-nous plutôt à rencontrer, çà et là, dans ce livre, des opinions arrêtées, des jugements fermes sur les hommes et sur les choses, car M. Denis est un de ces esprits vigoureux et sains qui n'ont pas peur de conclure.

(1) Il s'est même trompé souvent (cf. *Revue critique d'hist. et de litt.*, n° 42, art. très sévère de M. A. Chuquet). Cela tient aux circonstances dans lesquelles Comeau écrit, près de 40 ans après les évènements. Mais s'il faut se défier des détails, on doit reconnaître que les *Souvenirs* laissent dans l'ensemble une impression de sincérité et de vérité et demeurent, en somme, très suggestifs.

Digitized by Google

Ils'est montré fort sévère pour M. Thiers, dont la conduite politique pendant les préliminaires de la Commune manque, en effet, de suite et de netteté. Après avoir manifesté une décision, une énergie imprudente en commandant trop tôt de reprendre les canons enlevés par la garde nationale (17 mars), pourquoi le chef du pouvoir exécutif se résolut-il si précipitamment à s'éloigner de Paris? Pourquoi laissa-t-il au général Vinoy l'ordre d'abandonner le Mont-Valérien? Pourquoi renonça-t-il à garder un pied-à-terre militaire dans Paris? Pourquoi fallut-il lui arracher, presque de vive force, dans la nuit du 19 mars, l'autorisation de réoccuper le Mont-Valérien, ce qui fut fait avant le jour, tant la chose paraissait indispensable à Vinoy? — Les admirateurs de M. Thiers ne manqueront pas de plaider les circonstances atténuantes, de rappeler les difficultés inextricables du moment, le péril extrême du seul pouvoir établi, au début de l'émeute. Ils s'appuieront notamment sur l'avis catégorique qui lui fut donné par le général Le Flô, au conseil des ministres; et ils opposeront la page où Trochu, dans ses *Mémoires*, déclare que, ce jour-là, M. Thiers « se montra homme d'Etat plein de clairvoyance et de courageuse résolution », aux dépêches si pressantes de Jules Ferry qui protesta jusqu'au bout contre l'évacuation de l'Hôtel de Ville, abondamment pourvu de vivres et de munitions et appuyé sur deux casernes. Mais ils ne parviendront pas à excuser totalement le chef du pouvoir exécutif: il aurait dû faire du moins les derniers efforts en se retirant pour ne pas abandonner *toute l'enceinte* de Paris aux insurgés; on l'accuserait alors d'avoir mal dirigé le début des opérations, mais on ne serait pas obligé de le taxer d'incohérence et d'aveuglement, pour avoir passé sans transition de la confiance à la panique.

XI. C'est un des fondateurs de la troisième République, M. de Marcère, qui retrace aujourd'hui dans *Le Seize Mai et la fin du Septennat* la dernière lutte engagée contre la République par les anciens partis. Ce livre écrit par un témoin et un acteur, ne peut manquer d'offrir un intérêt

Digitized by Google

considérable à titre de document. Mais M. de Marcère a été trop mêlé aux querelles politiques d'alors, il a trop nettement pris parti, comme ministre, dans la lutte qui s'acheva par l'écrasement des conservateurs, pour qu'il puisse prétendre à tenir le langage de l'histoire. Qui pourrait d'ailleurs le tenir avec équité? Ne sommes-nous pas trop près des événements accomplis? Et leurs conséquences immédiates ne semblent-elles point devoir peser longtemps encore sur nous?

Sur deux points importants, le témoignage de M. de Marcère mérite d'être enregistré curieusement.

Voici ce qu'il pense des chances de réussite du 16 mai : « Les hommes qui ont participé à cette aventure, écrit-il, se sont accusés mutuellement ou de manque de vigueur, ou d'un défaut d'audace ou d'inhabileté. Il leur appartient de se rendre justice à eux-mêmes et de se départager. Pour moi, je suis porté à penser qu'ils entreprenaient une *tâche impossible.* » Il reconnaît d'ailleurs que, si l'on avait procédé sans délai aux élections, le Seize Mai aurait pu avoir une issue toute différente. La nation « qui avait beaucoup plus de goût pour M. de Mac-Mahon que pour M. Gambetta », n'était pas loin de partager contre les doctrines et les pratiques du radicalisme, les antipathies du Maréchal. On aurait peut-être abouti à la création d'une république libérale, modérée et stable, si les ministres n'avaient pris tous les moyens de se rendre impopulaires en renvoyant de consulter le pays et en préparant une restauration. « Il y avait dans leurs calculs, conclut-il, beaucoup d'infatuation et d'imprévoyance. »

Ailleurs, M. de Marcère décrit le fonctionnement de ce fameux comité des Dix-huit dont Gambetta nia un jour l'existence à la tribune, à l'aide d'une « fiction parlementaire » qui ressemble étrangement à une restriction mentale. Il paraît qu'on avait pris l'engagement, lors de la constitution du comité, de n'arrêter aucune résolution, dans un cas grave, sans avoir reçu l'avis de M. Grévy. Et ce fut lui qui apaisa Gambetta, le jour où celui-ci, appréhendant

Digitized by Google

un coup d'Etat préparé, disait-on, par l'entourage du Maréchal, proposait déjà de sonder l'armée et de résister à la force par la force. « Comme président de la Chambre et même comme simple député, déclara M. Grévy, il ne donnerait jamais le signal de la guerre civile : tant que les pouvoirs réguliers existent, c'est aux moyens réguliers de résistance qu'il faut avoir recours. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que *Le Seize Mai* pourra offrir encore à la curiosité du lecteur une foule d'anecdotes (1), de tableaux, de portraits finement tracés, comme ceux de Thiers, de Mac-Mahon et du président Grévy. M. de Marcère conte de premier jet, sans retouches, dans une langue claire et vivante qui plaît par son négligé même.

XII. M. Michel, second de la mission de Bonchamps — dont il raconte aujourd'hui la triste odyssée à travers les marécages et les pleines herbeuses du Haut-Nil, au pays des éléphants, — M. Michel se dirigeait de Djibouti vers Fachoda par l'Ethiopie, tandis que la mission Marchand y accourait par le Congo. Il a vu de près quelques-unes des causes « qui ont fait échouer nos projets sur le Nil ». Son livre est extrêmement curieux et suggestif. Interrogeons-le.

Nos projets sur le Nil sont déjà anciens, personne ne l'ignore. Ils datent du jour où l'Angleterre, avertie à la fois des désirs et des hésitations de la France, lors de l'affaire du Haut-Oubanghi (1894-1895), se résolut à agir vigoureusement au Soudan, à occuper cette partie du cours du Nil qui se trouve « en dehors du territoire égyptien », et, par suite, à en interdire l'accès aux Français qui auraient

(1) M. de Marcère rappelle que le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, fut désigné pour « représenter particulièrement le gouvernement français » au dernier conclave. Il ajoute que la lettre dont l'avait chargé le ministre des Affaires étrangères faisait connaître la répulsion du gouvernement pour « le cardinal B... qui passait pour avoir des tendances germaniques. » — Il s'agit du cardinal Bilio qui a été, depuis lors, si souvent nommé en toutes lettres (V. la *Vie du Card. de Bonnechose* par Mgr Besson) que le scrupule de M. de Marcère s'explique à peine.

Digitized by Google

pu « rouvrir un jour dans cette région la question égyptienne, d'une façon favorable à leurs intérêts ». (Discours de Sir Ellis Bartlett, à la Chambre des Communes, mai 1895).

D'autre part, une convention du 14 août 1894 reconnaissait formellement non seulement nos droits sur le Haut-Oubanghi, mais nos titres à obtenir une porte sur le Nil. Au plan anglais que résume la formule « du Cap au Caire », nous pouvions donc opposer le plan français « de l'Atlantique à la mer Rouge ». Dans la famcuse séance du 5 avril 1895, au sénat, M. Hanotaux insista sur ce point et démontra victorieusement que le conflit ouvert entre la France et l'Angleterre au sujet de leur politique africaine, ne pouvait se résoudre que par « un fait accompli ». Pour nous, il s'agissait de prendre des gages sur le Haut-Nil par l'occupation de sa rive gauche. Pour les Anglais, il s'agissait de pousser la conquête du Soudan et d'anéantir la puissance mahdiste. Malheureusement, du côté de la France, et quand il fallut passer à l'action, on perdit encore beaucoup de temps avant de prendre les décisions fermes que comportait la situation. On avait, alors, une excuse : la campagne de Madagascar.

Ce ne fut guère qu'au commencement de 1896 qu'on reprit sérieusement le projet de 1895. C'était déjà bien tard, puisque, par suite de nos atermoiements, nous avions laissé les Anglais préluder, par une offensive audacieuse contre le Madhi, à l'exécution de leurs desseins. La mission Marchand fut organisée en toute hâte. (Et encore n'osa-t-on la présenter plus tard, dans les documents diplomatiques, que comme un détachement de la mission Liotard (1893), laquelle avait été envoyée au Nil « à une date bien antérieure à la reconquête du Soudan, bien antérieure à la déclaration de Sir Grey ». (Lettre de M. Delcassé à M. le baron de Courcel, ambassadeur à Londres, octobre 1898.)

Toutefois pour assurer plus rapidement l'occupation du Haut-Nil et pour ne perdre aucune chance de succès, on décida vers le même temps l'envoi de deux autres missions,

Digitized by Google

la mission Clochette et la mission Bonvalot-de Bonchamps (fin 1896). Elles avaient pour but d'entraîner l'Abyssinie sur le Nil et de rejoindre à Fachoda MM. Liotard et Marchand. C'est ce qui résulte, en particulier, des ordres confidentiels donnés en 1897 à la mission de Bonchamps par le gouverneur de Djibouti, M. Lagarde : « Il y aurait lieu d'établir sur la rive droite du Nil une forteresse éthiopienne qu'une partie de la mission Clochette pourrait provisoirement garder, tandis que vous édifieriez une forteresse française sur la rive gauche, en assurant entre les deux les communications au moyen des barques que vous pourriez trouver, petites ou grandes, et sur lesquelles flotterait notre pavillon. »

Malheureusement la plupart des difficultés matérielles que les diverses missions devaient rencontrer sur leur route n'avaient pas été prévues : on avait surtout négligé de leur garantir des fonds suffisants, de leur préparer des centres de ravitaillement, des moyens de communication avec la mer. Là s'est trouvé l'obstacle insurmontable pour la mission Clochette, aussi bien que pour celle de Bonvalot-de Bonchamp.

Nous n'avons plus à nous occuper ici que de cette dernière. — Le gouvernement l'avait confiée d'abord à M. Bonvalot qui, tout en poursuivant des recherches scientifiques, devait : 1° remplacer en Abyssinie la « mission plénipotentiaire » de M. Lagarde, gouverneur de la côte des Somalis, auprès du Négous, si celle-ci se heurtait à de trop graves difficultés (1); 2° marcher ensuite parallèlement à Clochette pour atteindre le Nil Blanc. — A M. Bonvalot s'étaient adjoints le marquis de Bonchamps qui venait de passer plusieurs années à la Côte d'Ivoire, M. Charles Michel — qui devait être l'historien de l'expédition, — M. Maurice Potter, peintre orienta-

(1) M. Lagarde était chargé d'obtenir de Ménélick le libre passage sur son territoire pour une mission qui irait par l'Abyssinie au-devant de Marchand. Averti qu'il serait mal reçu parce qu'on l'accusait d'avoir fourni des renseignements au général Baratieri, il dut renoncer à son ambassade.

Digitized by Google

liste (1), doublé d'un naturaliste infatigable, M. Bartholin, ingénieur des mines. Les ressources n'étaient pas considérables : pour une expédition à main armée, et qui devait durer deux ans, on avait reçu 55.000 francs et la promesse — la simple promesse — de l'envoi des embarcations indispensables sur le Baro, le Sobat et le Nil.

Arrivés à Addis-Abeba, capitale du négous, après un long séjour forcé à Harrar, la mission fut très étonnée de n'y point trouver M. Lagarde et d'apprendre que Clochette, avec qui l'on devait commencer une marche parallèle, était déjà parti. Que s'était-il passé ? M. Michel estime que par suite d'une rivalité trop vive entre M. Bonvalot et le gouverneur de la côte des Somalis, ce dernier avait décidé non-seulement d'abandonner la mission, mais même de la congédier ou de l'arrêter. « Après avoir demandé à l'Empereur de nous faire prendre un chemin plus long que celui de Clochette, afin que nous ne pussions le rejoindre, il continua son œuvre en détournant nos demandes de secours; enfin, il retint à la côte le bateau démontable envoyé au commencement de juillet 1897 par le département de l'Afrique aux colonies, bateau sans lequel il était impossible d'atteindre Fachoda... »

La mission allait quitter Addis-Abeba, quand, au dernier moment, M. Bonvalot annonça son départ pour la France où il voulait aller chercher deux canonnières, et remit le commandement à M. de Bonchamps. « Partez en avant, dit-il. Les bateaux seront ici dans deux mois. Allez au Sobat, je vous y rejoindrai. »

On partit donc. D'Addis-Abeba à Goré, on n'eut que trop le temps de s'apercevoir que les guides avaient reçu l'ordre de retarder la marche de la mission. On avait pris le chemin des écoliers, la route la plus longue, toute en montagnes russes, et cela, dans la plus mauvaise saison. Une douche de quarante-deux jours ! constate mélancoliquement

(1) Ce jeune artiste, mort tragiquement au cours de l'expédition, avait, à un degré exquis, le sens du pittoresque et de la vie. Ses croquis, publiés par M. Michel, seront très remarqués des amateurs. Jamais mission n'a été plus dignement « illustrée ».

Digitized by Google

M. Michel. — Sur ces entrefaites, on rencontre le Dedjaz Tessama qui demande à M. de Bonchamps d'attendre son retour d'Addis-Abeba où il va consulter l'Empereur. Encore un retard! — Alors on se décide à attendre le Dedjaz à Goré où se trouve Clochette, immobilisé, lui aussi, depuis vingt-quatre jours (juin 1897).

Goré. — Sur le plateau que les vents balayent, un petit village de trois cents huttes et, parmi ces huttes, celle de Clochette. Comment va-t-il recevoir la mission rivale? De Bonchamps, parti le premier en estafette revient la mine soulagée : là où on lui faisait craindre un ennemi, il a trouvé un bon camarade, — un moribond, hélas! — qui se traîne jusqu'à sa porte pour accueillir ses compatriotes avec un sourire triste et des paroles cordiales. Il raconte ses tentatives pour obtenir sur le Baro et la plaine du Nil des renseignements sérieux. Les Abyssins ignorent ces régions, les Gallas qui les connaissent ne veulent rien dire.

En juillet, on reçoit la permission de passer *par où on voudra* pour atteindre le Nil. Mais point de munitions. On partira quand même!

Cela ne fait plus l'affaire des Abyssins de l'escorte : quarante-cinq désertent sur cinquante-six. Malgré cet abandon de la majeure partie de ses forces, malgré la mort de presque tous ses chameaux, de Bonchamps se décide à poursuivre sa route du côté de Bouré. Là, si c'est nécessaire, il abandonnera ses bagages et partira « à la légère » vers le Nil blanc. En attendant, il dit adieu à Clochette qui va de plus en plus mal. Et, de loin, « se retournant pour voir une dernière fois la hutte grise, au chaume ébouriffé, piqué comme le poil d'une vieille bête, » les membres de la mission aperçoivent le malheureux que guette la mort et qui, du seuil, leur crie : « Au revoir! »

Bouré est le centre le plus important du commandement du Dedjaz Tessama. C'est là qu'ils apprennent, le 27 août, la mort de Clochette. Puisque sa mission est immobilisée pour un temps indéterminé, le départ immédiat de la mission de Bonchamps s'impose. Mais à peine aborde-t-on le gué du Baro qu'on est arrêté à la frontière des plateaux

Digitized by Google

abyssins, par ordre de l'Azage. Pourquoi ? Probablement afin de laisser passer la première la mission du pauvre Clochette. Et Clochette est mort depuis six jours ! — On est obligé de s'arrêter de nouveau et d'envoyer au négous une nouvelle ambassade, de solliciter des explications, des permissions plus précises (août 1897).

A ce moment même, six cents kilomètres séparent la mission de Bonchamps de Fachoda ; Marchand et ses compagnons, cantonnés d'abord à Raffaï (Haut-Oubanghi), sont entrés dans le bassin du Nil et ont atteint le Soueh, tributaire du Bahr-el-Gazal. — Mais, de son côté, Lord Kitchener que 1200 kilomètres et trois cataractes séparaient d'Omdurman a repris l'offensive depuis le 28 mai, et il vient, au commencement du mois d'août, de s'emparer d'Abouhamed. La marche en avant de l'Europe vers le Nil devient plus hâtive, plus fiévreuse.

En décembre, de Bonchamps arrive au Sobat, à 150 kilomètres, en ligne droite, de Fachoda. Les missions françaises sont à quatre jours de navigation l'une de l'autre. Ah ! si l'on possédait le bateau démontable que M. Lagarde retient dans un bâtiment de l'administration de Djibouti et qu'on trouvera au retour...

Mais non ! Arrivé à une journée seulement du Nil, on doit absolument revenir en arrière, faute de ravitaillement et de moyens de navigation. On n'a plus de vivres que pour deux jours, et il en faudrait sept pour sortir du désert. D'ailleurs, il n'y a plus de valides que les blancs dans la petite caravane qui offre un spectacle lamentable. « Nos hommes sont l'abrégé de toutes les misères : la fièvre, la gale, des plaies qui ne guérissent plus, des yeux creux qui pleurent, des quintes de toux qui se répondent. La pitié est grande devant cette troupe en haillons, dont les genoux s'entrechoquent, qui se dresse à regret sous nos coups. Des bras décharnés se lèvent pour implorer ; les jointures craquent de l'engourdissement d'une nuit glaciale, les corps maigres chancellent au premier pas. » Quand la mission aperçoit au retour la croupe pelée de la montagne de Goré, elle ramène quatre-vingts malades, et il ne reste plus que vingt-

Digitized by Google

sept des cent quarante animaux de bât qu'elle avait au départ. Cependant le Dedjaz Tessama veut reprendre la campagne abandonnée : il emmène avec son armée Faivre et Potter qui, au mois de juin, de l'année suivante (1898), arriveront au confluent du Sobat et du Nil blanc, et planteront le drapeau français sur la rive gauche du Nil et le pavillon abyssin sur la rive droite, sans pouvoir d'ailleurs se maintenir dans les positions ainsi occupées.

Dix-sept jours plus tard, le 9 juillet 1898, la mission Marchand devait saluer au passage ces drapeaux abandonnés !

Cependant lord Kitchener attendait la hausse des eaux pour marcher sur Omdurman et remporter cette victoire que l'Angleterre devait nous opposer comme le « fait accompli » réclamé par M. Hanotaux à la tribune du Sénat. Hélas ! depuis la défaite du Mahdi, la situation de l'Angleterre vis-à-vis de l'Egypte est toute différente, son occupation est reconnue par les Egyptiens eux-mêmes. — Mais l'incident de Fachoda a eu une autre conséquence presque aussi grave, et moins aperçue du public, c'est l'amoindrissement de notre influence en Ethiopie. Après avoir engagé le négous à s'établir sur la rive gauche du Nil et l'avoir associé à notre fortune, nous avons été obligés de le laisser seul en face des Anglais. Est-ce que l'Ethiopie, se demande M. Michel, n'est pas appelée à devenir « un nouveau Transvaal » ? Et ne sommes-nous pas un peu responsables de cette situation ?

Tant que vivra Ménélick, M. Michel croit que l'Angleterre ne se risquera dans aucune aventure. Lui mort, il ne faut jurer de rien. Elle ne pourrait reculer, d'ailleurs, que devant *toutes* les forces de l'Abyssinie, réunies sous la conduite d'un chef, tel, par exemple, que le ras Maconen que Ménélick semble désigner pour son héritier politique. Comme cette succession est encore problématique, on doit mettre la mort du négous au nombre des causes futures de conflit et de guerre.

Et puis, l'Abyssinie est-elle prête à ouvrir ses portes à la civilisation ? Ne verra-t-elle point ses vassaux, les Gallas,

Digitized by Google

lui échapper, en s'adaptant plus vite aux exigences de la vie commerciale ? Ne sera-t-elle pas obligée d'accepter un protectorat « comme dernier soutien de sa puissance chancelante » ? Ce serait le jour de l'Angleterre, qui a déjà atteint la première marche des plateaux éthiopiens. « Ce n'est pas sans émotion, conclut éloquemment M. Michel, que l'on songe à ces fleuves abyssins, à ce Baro qui décharne sans se lasser la masse des riches plateaux, leur vole leur terre, emporte leurs arbres, les brise, et met dans les vastes marais tous ces débris à pourrir, pour que la crue emporte un meilleur limon au Nil ! Les eaux, lourdes de tant d'humus fécondant, rouleront doucement jusqu'à Assouan où un fonctionnaire anglais, deux fois le jour, consultera le nilomètre taillé dans le granit par le ciseau égyptien, visité par les savants de Napoléon, et calculera, d'après le nombre de mètres cubes d'humus passé, les impôts à infliger à cette Egypte qui, il y a trente siècles, était terre éthiopienne, — qui était nôtre, il y a cent ans. »

XIII. — Nous nous préparions à clore ces pages par l'éloge de *Un Siècle*, publication entreprise sous la direction de Mgr Péchenard, quand nous avons ouvert le dernier numéro de la *Revue historique*. M. Monod s'y élève longuement et durement contre la méthode et l'esprit de ce beau livre. Nous n'irons pas soutenir contre lui que *Un Siècle* n'offre qu'un assortiment de travaux hors pair. Là, comme dans la plupart des œuvres collectives, il y a de l'excellent, du bon et du médiocre. Mais l'excellent y abonde, M. Monod le reconnaît lui-même en signalant plusieurs articles importants ; le médiocre n'y est, à coup sûr, que l'exception. On ne s'explique donc guère le réquisitoire de M. Monod.

Il importe toutefois de le désigner à l'attention des catholiques, non pas pour sa valeur intrinsèque, — c'est une accumulation de tous les griefs d'une hostilité mal surveillée, — mais pour l'état d'esprit qu'il dénote chez son auteur.

Depuis de longues années, le catholicisme a été exilé du

Digitized by Google

domaine où jaillissent les hautes sources de la science historique qu'il avait presque seul explorées à l'âge précédent et qu'il devait, à ce titre, conserver le droit d'exploiter. Tandis que d'autres confessions religieuses ne subissaient pas, à beaucoup près, le même ostracisme, on a vu les rares catholiques qu'on tolérait encore sur le chantier officiel où s'élabore la science, y faire assez bonne figure : je n'ai pas besoin de nommer ces hommes dont quelques-uns furent les élèves et les amis de M. Monod, et dont il a gardé — il l'a montré au moment de la mort de Paul Fabre — un souvenir vivant et ému. De ceux-là que nous admirons avec lui, il aurait dû apprendre que nous formons d'autres rêves que celui de « retour au moyen-âge. » Quelle que soit la chimère caressée peut-être par une minorité négligeable, nous n'avons pas davantage le dessein de « stériliser le christianisme » et d'en expulser tous les principes vivants au profit exclusif du principe d'autorité.

Quant à l'enseignement distribué dans les séminaires et dans les Universités catholiques, libre à M. Monod d'y voir une des causes d'affaiblissement de la « mentalité nationale. » J'avais cru pourtant remarquer que plusieurs des études qui trouvent grâce à ses yeux dans *Un Siècle* sont signées par des maîtres de ces Universités qu'il dédaigne. Mgr Duchesne, M. l'abbé Pisani, d'autres encore sont là pour lui fournir des preuves de leur indépendance intellectuelle. M. Monod n'en garde pas moins ses défiances : il ne saurait, croit-il, nous être permis, à nous catholiques, de ne pas regarder, au fond du cœur, la liberté de conscience comme un mal.

Mais ce qui a le plus chagriné M. Monod, c'est sans doute une étude du P. Lapôtre, étude un peu longue, en effet, trop chargée de figures, de style trop tendu, où le savant historien de Jean VIII fait subir à la *Critique* son examen de conscience et la mène métaphoriquement à confesse. Là-dessus, M. Monod de se récrier : les catholiques n'acceptent d'autre méthode de critique que celle des Jésuites. — Pourquoi M. Monod ne souscrirait-il pas cependant à ces définitions du P. Lapôtre : « La critique est la

Digitized by Google

surveillance de ce qui est vrai. » — « Il n'y a pas plus d'hypercritique qu'il n'y a d'hyperbonsens. » — Je ne trouve pas non plus si timide l'apostrophe du vénérable religieux à ces « traînards de l'intelligence uniquement effrayés de la critique parce que leur routine en perd ses aises ou leur dogmatisme son crédit. » — Ailleurs le P. Lapôtre regrette que, dans le progrès de la critique textuelle, la France n'ait pas marché du même pas que l'Allemagne : M. Monod n'exprimerait-il pas, le cas échéant, le même regret ?

D'ailleurs, à de certains jours, n'a-t-il pas constaté lui-même que les catholiques se sont élancés avec un courage allègre dans les voies nouvelles ouvertes par la science historique ? Les travaux de Mgr Duchesne et de M. le chanoine Ulysse Chevalier, ceux de Pastor et de Funke, ceux de P. de Smedt, du P. van Ortroy, du P. Grisar et de bien d'autres doivent lui être présents : témoignent-ils d'une autre disposition que d'une entière liberté d'esprit ?

Me trompé-je ? C'est hier encore, dans la revue de M. Monod, que nous avons vu, à propos de l'authenticité de la légende de saint François, un protestant de marque, M. Paul Sabatier, défendre victorieusement la tradition contre le P. van Ortroy, « un Jésuite d'une impeccable orthodoxie », qu'il accusait d'avoir été la victime d'une « conception mécanique et matérialiste de la critique. » C'est donc que les catholiques ne redoutent point, suivant l'expression même de M. Sabatier, de « porter le fer et le feu », là où la vérité, la justice, la science véritable exigent qu'il soit porté. Quand des « liquidations » s'imposent en histoire, ils sont aujourd'hui les premiers à les entreprendre, avec prudence, sans doute, mais aussi avec une tranquille confiance dans la vertu de la méthode scientifique et dans les encouragements de Léon XIII, qui, pour son compte, a tenu à rouvrir aux savants les archives secrètes du Vatican.

Je n'ai pas besoin de rappeler le récent exemple donné dans notre région par M. Ulysse Chevalier à propos d'un problème infiniment délicat à résoudre. Cet exemple n'est pas unique. Il n'est pas le premier non plus : M. Monod

Digitized by Google

ne l'ignore point, et il doit savoir que d'autres savants sont décidés à le suivre. Alors ne se trouve-t-il pas qu'on pourrait retourner contre lui les accusations qu'il porte contre nous et lui reprocher d'user, dans son article, des procédés de critique qu'il prête aux Jésuites en particulier et aux catholiques en général ?

Abbé Claude Bouvier.

Digitized by Google

REVUE DE LINGUISTIQUE

1. *Grammaire comparée du grec et du latin.* Phonétique et Etude des formes grecques et latines, par Othon Riemann, Maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et Henri Gœlzer, Maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. 1901. 1 vol. in-8 raisin de 540 pp. Paris, Armand Colin. 20 francs.
2. *De origine ac vi primigenia Gerundii et Gerundivi latini*, scripsit P. Persson. 1900. 1 vol. in-8 de 138 pp. Upsala, Akademiska Bokhandeln (C. J. Lundström).
3. *Grammatik der Attischen Inschriften*, von K. Meisterhans. Dritte vermehrte und verbesserte Auflage, besorgt von Eduard Schwyzer. 1900. 1 vol. in-8 de XIV-288 pp. Berlin, Librairie Weidmann. 9 marks.
4. *Die Bedeutung des Wortes*, von Karl Otto Erdmann. 1 vol. in-8 de IV-218 pp. 1900. Leipzig, Eduard Avenarius, éditeur.
5. *Beiträge zur Naturgeschichte der Sprache*, von Dr. M. Freudenberger. 1900. 1 vol. in-16 de IV-147 pp. Même éditeur.

1. Nous sommes heureux de commencer cette revue par une œuvre de grande valeur, et qui est appelée à rendre des services signalés. Il s'agit d'un manuel de grammaire comparée, où l'auteur étudie la phonétique et la morphologie du grec et du latin. Cet auteur, M. Gœlzer, Professeur à la Sorbonne, présente son livre avec une modestie qui désarmerait la critique, si elle trouvait dans cet ouvrage matière à s'exercer. Il s'excuse, ou peu s'en faut, de l'intituler « grammaire comparée », et cette précaution est bien inutile, attendu que ce titre est parfaitement justifié. Il nous avoue aussi, d'une manière très discrète, qu'il a remanié l'œuvre manuscrite de Riemann avant de nous la donner, et nous l'en croyons facilement : son maître et collaborateur, à en juger par ce que nous avons lu de lui, n'était pas

Digitized by Google

suffisamment préparé pour exposer la phonétique et la morphologie du grec et du latin avec la science que nous aimons à constater dans ce volume.

M. Gœlzer nous dit que de O. Riemann, « il a conservé scrupuleusement l'esprit de sa méthode, qui est d'aillenrs celle de la philologie, et qui écarte les hypothèses aventureuses pour ne s'attacher qu'aux faits bien établis. » Mais, à y regarder de près, son livre présente beaucoup de détails sur lesquels il est permis, — nous dirons même il est sage —, de conserver des doutes. Pour ne citer qu'un exemple, allons directement aux nasales sonantes. A la suite de grammairiens qui ont une grande valeur, M. Gœlzer suppose que ταν-ύ- est venu d'une forme indo-européenne *tan̥n-u-*. Mais une autre hypothèse, non moins probable à nos yeux, suppose simplement *tn̥-u-* pour cette forme primitive. Nous ne discuterons pas ici la question : nous voulons dire seulement que toutes les doctrines admises par l'auteur ne sont pas absolument certaines. La même remarque s'applique à des explications sans doute fort ingénieuses, mais qui laissent toujours quelques difficultés dans l'esprit.

Ce n'est pas d'ailleurs un reproche que nous formulons à l'égard du savant professeur. Ce que nous regretterions plutôt, c'est l'appréciation sévère qu'il a faite de la grammaire comparée, à la première page de son introduction, là où nous aurions plutôt attendu un plaidoyer éloquent et ému. Nous n'accorderons jamais qu'elle ait été exclue avec raison des nouveaux programmes officiels, même en ce qui concerne l'enseignement secondaire. A parler vrai, le but de cet enseignement n'est-il pas de développer d'une manière harmonieuse et dans une juste proportion toutes les facultés de l'élève, sans le surmener, et de le préparer à devenir un homme en lui apprenant à penser? Et n'est-ce pas un moyen propre à obtenir ce résultat, que de lui donner la raison des faits, de lui expliquer des formes qui par elles-mêmes disent peu à son intelligence, et, en faisant leur histoire, de constater l'histoire des idées chez nos devanciers? Après tout, nous sommes bien persuadé que M. Gœlzer pense comme nous, et nous n'en voulons pour

Digitized by Google

preuve que la manière dont il a conçu son livre. Mais nous aurions été plus satisfait si, tout en réservant les droits de la philologie classique, il avait reconnu plus complètement l'utilité de la grammaire comparée.

Sans vouloir entreprendre une plaidoirie en règle, qui ne serait pas ici à sa place, nous avons à apprécier dans son ensemble l'ouvrage de M. Gœlzer. Nous pouvons dire que cette œuvre est tout à fait remarquable, et qu'elle sera la bienvenue auprès des professeurs et étudiants vraiment désireux de connaître l'antiquité classique. Elle constitue une véritable encyclopédie de toutes les connaissances relatives à la grammaire grecque et latine. L'auteur s'y occupe de l'histoire de l'alphabet, de la prononciation et des problèmes qu'elle soulève, ainsi que des dialectes de la Grèce et de l'Italie. Mais c'est à la phonétique et à la morphologie que ce livre est particulièrement consacré, et ces deux sciences connexes y sont étudiées avec tous les détails et toute l'attention qu'elles réclament. Il est destiné surtout aux étudiants des Facultés et des Ecoles supérieures. Mais un autodidacte, pourvu qu'il soit doué de la sagacité et de la patience nécessaires pour une étude scientifique, peut y acquérir une connaissance approfondie des deux langues classiques de l'antiquité. Une bibliographie abondante indique d'ailleurs les ouvrages les plus importants à consulter, dans le cas où le lecteur voudrait s'arrêter à certaines questions particulières. Au surplus, des tables et des index rédigés avec soin rendent les références plus faciles, et ajoutent à l'utilité de cette œuvre, fruit d'un long et patient labeur.

Nous avons dit que nous n'avons aucune critique à formuler. Nous ne pouvons qu'admirer toute la perfection que M. Gœlzer, livré à ses propres forces, a pu donner à un livre si considérable, où la moindre distraction pouvait laisser subsister des fautes sérieuses. Nous lui soumettrons toutefois, au hasard du souvenir, certaines remarques que nous avons faites en lisant son ouvrage.

P. 7, nous trouvons les langues réparties en trois classes, selon qu'elles sont isolantes, agglutinatives ou flexionnelles. L'auteur aurait peut-être bien fait de préve-

Digitized by Google

nir le lecteur que c'est là une classification théorique, et qu'elle ne se vérifie pas toujours complètement dans la pratique. Il n'y a pas une seule langue dont les procédés appartiennent exclusivement à l'une de ces trois classes, et, comme le dit fort bien le professeur A.-H. Sayce, « le chinois présente lui-même des phénomènes d'inflexion aussi bien que d'agglutination. » P. 10, dans la branche européenne des langues âryennes (nous employons cette expression à la suite de M. L. Havet), M. Gœlzer a oublié l'albanais. P. 74, il parle du son nasal de *m* dans *nom :* il doit reconnaître cependant que *m* a perdu son articulation propre, et qu'il n'est plus qu'un signe graphique destiné à montrer que *o* est nasalisé. La théorie gagnerait à être présentée sous une autre forme. P. 90, et dans plusieurs autres endroits, il aurait peut-être bien fait de dire que les composés de *dare* se sont confondus pour la forme et souvent pour le sens, avec ceux d'un verbe primitif que l'on rattache à la racine *dhā*, et qui se retrouve dans le verbe τίθημι. (Cf. la thèse de J. Darmesteter *De Conjugatione verbi latini dare.*) Dans tous les cas, *cedate* devenant *cedite* (p. 127), nous paraît bien hypothétique. P. 131, l'auteur semble dire que les formes *violens*, *fluens*, sont postérieures à *violentus*, *fluentus*, et on procèdent par apocope. C'est probablement le contraire qui est vrai, d'après M. Bréal : la forme *violens* avait un pluriel neutre primitif *violenta*, d'après lequel l'analogie a créé *violentus*. P. 160, note 2, M. Gœlzer n'explique peut-être pas bien la défaveur dans laquelle sont tombées les expressions *guna* et *vriddhi* : nous croyons qu'on y a renoncé, parce qu'elles avaient servi à l'exposition d'un système reconnu faux, qui partait toujours des voyelles brèves pour aboutir aux voyelles longues et aux diphtongues. P. 320, nous lisons que « la désinence du féminin pluriel αἱ (ται) est empruntée au masculin » : mais est-il sûr que la désinence masculine l'ait précédée? Enfin, il nous a paru que le supin, le participe et le gérondif étaient traités bien sommairement (1).

(1) Il n'est parlé dans ce volume ni de la formation du féminin dans

Digitized by Google

Ces remarques prouveront à M. Gœlzer tout le soin que nous avons apporté à étudier son savant travail. A tout prendre, ce livre est fort bien rédigé, et fera honneur à l'érudition française. Sans doute, nous possédions déjà le manuel de M. Victor Henry, lequel est un pur chef-d'œuvre. L'œuvre de M. Gœlzer, qui est plus complète, et peut-être plus accessible aux débutants, contribuera pour sa part à mettre en honneur chez nous des études très intéressantes par elles-mêmes, et dont l'utilité n'a pas été appréciée autant qu'il aurait convenu.

2. Pour peu que nous soyons au courant de la terminologie des philologues allemands, nous savons ce qu'il faut entendre par le *gerundium* et le *gerundivum* du latin. Le premier est le « gérondif » de nos grammaires classiques; le second est l'adjectif verbal en *-dus, da, dum*, qu'elles appellent très improprement « participe futur passif ». L'un et l'autre sont encore très mal connus, au point de vue étymologique comme sous le rapport de la sémantique. Ce n'est pas qu'ils aient été insuffisamment étudiés, mais les savants qui s'en sont occupés ne sont pas arrivés à des conclusions assez certaines. Le Dr Per Persson a voulu reprendre cette étude, et il l'a menée avec un soin et une sagacité dignes de tout éloge. S'il n'a pu en résoudre toutes les difficultés, il a du moins le mérite d'avoir réfuté certaines théories qui auraient pu induire en erreur les philologues peu expérimentés.

Dans une première partie, il aborde le côté étymologique de son sujet. Il indique d'abord les opinions de ses devanciers : il se contente de noter celles des plus anciens, depuis Bopp jusqu'à Schröder (1880); puis il résume celles des plus récents, Thurneysen, K. Brugmann, Doehring, L. Havet et Seymour Conway. Il rejette leurs explications, même celle de M. L. Havet, qui pendant quelque temps

les adjectifs, ni de celle du radical des comparatifs et superlatifs synthétiques : mais ces deux points seront peut-être traités dans un volume consacré à la dérivation.

Digitized by Google

avait joui d'une grande faveur auprès de la plupart des savants. Puis il propose sa théorie personnelle. Après un examen détaillé de certaines formes nominales que l'on rencontre, non seulement dans les dialectes italiques, mais encore dans d'autres idiomes indo-européens, il conclut que le suffixe *-nd-* ou *-ndo-* est employé dans toutes ces langues pour former des substantifs et des adjectifs, et qu'il a joué le même rôle en latin. Il a servi à créer des substantifs, qui étaient surtout des noms d'action, et des adjectifs, qui indiquaient surtout la nécessité.

M. P. Persson aborde ensuite la question sémantique, et il se demande quelle était la valeur *primitive* de ces formes. Il s'attache alors à ruiner le système de Weisweiler, qui leur attribue, même dès l'origine, une signification passive et modale, la modalité étant celle de la néecssité. Il réfute pied à pied les arguments de son devancier, en citant au besoin des textes d'auteurs latins. Ceux de Plaute surtout sont heureusement choisis. Pour montrer que le *gerundivum* peut avoir une signification, non passive, mais transitive ou intransitive, il apporte des fragments tels que celui-ci : *Si illa tibi placet, placenda dos quoquest* (*Trinumm*, 1159). La preuve est encore plus facile à faire pour le *gerundium*, qui a gardé, même dans le latin classique, sa valeur transitive ou intransitive : e. c. *docendo discimus*, nous apprenons en enseignant. En second lieu, ni le *gerundivum*, ni le *gerundium* ne marquaient primitivement la nécessité. Nous en trouvons la preuve dans des locutions telles que *in urbe expugnanda*, ou bien *ab urbe expugnanda*, d'une part ; et, de l'autre, dans une foule de constructions usitées même à l'époque classique, chez les meilleurs auteurs. Cicéron (*de Am.* XVII, 61) ne dit-il pas : *Hoc autem ipsum bonum non accessione neque* crescendo *aut cum ceteris* comparando, *sed propria vi sua et sentimus et appellamus bonum?* Le savant professeur d'Upsal fait d'ailleur venir le *gerundium* du *gerundivum* construit au neutre, tandis que d'autres philologues ont proposé une explication tout à fait contraire.

En exposant ses théories et en discutant celles de ses

Digitized by Google

adversaires, le Dr P. Persson cite de nombreuses formes et apporte un certain nombre de faits intéressants. Malgré que ses conclusions ne soient pas toujours inattaquables, il initie à une connaissance plus savante et plus complète de la langue latine ceux qui prennent la peine de lire son savant mémoire.

3. A ses débuts, la philologie classique était moins soucieuse d'exactitude qu'elle ne l'est deveuue de nos jours. Pour la connaissance des dialectes, on s'en fiait volontiers aux manuscrits, et d'ailleurs la κοινή était considérée comme la norme de ceux qui voulaient écrire en grec. Les choses ont bien changé depuis lors. Quand on propose à un étudiant un thème grec, on exige de lui qu'il se conforme au dialecte attique. Mais quelles sont les particularités de ce dialecte, et à quelles autorités les demander? Sans doute aux écrivains qui l'on employé, et dont les œuvres nous ont été conservées par les manuscrits. Toutefois, nous pouvons n'être pas certains que le copiste ait toujours reproduit fidèlement le texte primitif, et qu'il ne l'ait pas altéré en y introduisant des formes empruntées à son propre dialecte. Nous sommes heureux alors de recourir aux inscriptions, qui reproduisent la langue littéraire et officielle du pays où elles ont été gravées : celles de l'Attique, par exemple, sont des témoins sûrs du dialecte employé dans ce pays, dans les différentes époques de son existence. Car il n'a pas été toujours le même : il y a des différences sensibles entre la langue de Thucydide et celle de Xénophon, et aussi entre celle-ci et celle de Démosthène. Dès maintenant, il est facile de voir tout le parti qu'un philologue exercé peut tirer des inscriptions attiques, pour la connaissance du dialecte qui a servi à les rédiger. Aussi le *Corpus Inscriptionum Atticarum* et les autres recueils similaires ont-ils donné occasion à d'excellents travaux, qui ont fait le bonheur des philologues. Pour ne parler que de l'œuvre de K. Meisterhans, sa Grammaire des Inscriptions attiques a été dès son apparition la bienvenue. Chez nous, M. l'Abbé J.-L. Rouff s'est

Digitized by Google

hâté de l'utiliser dans l'excellente édition française qu'il nous a donnée de la Grammaire grecque rédigée par E. Koch.

Mais, pour remarquable et pour consciencieuse qu'elle fût, la première édition du livre de K. Meisterhans devait nécessairement recevoir des retouches et des améliorations. Basée sur des statistiques, elle devait être modifiée dans le cas où celles-ci auraient subi elles-mêmes des modifications. La seconde édition, préparée par l'auteur, était déjà meilleure que la précédente. La troisième, que nous devons au Dr Eduard Schwyzer, marque un nouveau progrès, non pas peut-être au point de vue de la syntaxe, mais sous le rapport de la phonétique. Le savant professeur a profité, pour son travail de révision, des riches matériaux recueillis par K. Meisterhans lui-même, et des notes communiquées par le Dr A. Kægi et le Dr O. Schulthess. Nous devons lui être reconnaissants d'avoir bien voulu améliorer ainsi l'œuvre de son prédécesseur.

A tout prendre, ce livre, qui renferme sutout des faits et est rédigé d'une manière quasi algébrique, ne peut offrir beaucoup d'intérêt au grand public. Il ne présente pas de considérations d'ensemble ni d'idées générales, et il constate seulement l'usage du dialecte attique pendant tout le temps où il a été employé, ou bien à une période de son existence. Mais il est d'une grande valeur aux yeux du philologue qui veut constater l'usage des habitants de l'Attique au triple point de vue de la phonétique, de la syntaxe et du vocabulaire. Nous voudrions le voir sur la table de travail de ceux qui désirent étudier sérieusement la langue grecque. Il leur donnerait des renseignements exacts et précis, et il les satisferait beaucoup mieux que les grammaires élaborées à la hâte, dont peut-être ils se sont contentés jusqu'ici.

4. Nous voudrions maintenant pouvoir dire tout le bien que nous pensons d'un ouvrage récent, consacré à cette science encore nouvelle, mais si féconde et si attrayante, que l'on appelle la sémantique. Dès l'abord, il ne nous laissait pas entrevoir toute la richesse d'observations qu'il

Digitized by Google

renferme : quand nous l'avons fermé, nous étions étonné de tout ce que nous y avions appris. Certes, nous avons trouvé des idées similaires à celles qui sont exposées dans ce précieux manuel. Mais elles n'étaient pas présentées avec le même bonheur, nous voulons dire avec autant de clarté, de logique et de facilité.

Cette étude fouillée et approfondie est due au Dr K. O. Erdmann, et son titre annonce qu'elle traite de la signification des mots. Elle est dédiée au *Diskussionsklub* de Dresde, et cette dédicace, à vrai dire, n'indique pas un livre savant et digne des meilleurs linguistes d'à présent. L'épigraphe est bien aussi pour nous scandaliser quelque peu au premier abord : « *Sobald man spricht, beginnt man schon zu irren.* » (1) Mais il suffit de lire quelques pages pour être séduit. Avec quelle sagacité l'auteur sait se préserver de la duperie des mots, et montrer comment, dans des circonstances diverses, la même forme, le même vocable a des significations différentes! Cette proposition très simple « X. joue du clavecin » peut s'entendre, suivant les cas, de deux manières : « X. sait jouer du clavecin », ou bien : « X. est en ce moment occupé à jouer du clavecin. » Pour bien établir les distinctions nécesssaires, M. K. O. Erdmann s'est mis à l'école des scolastiques du moyen âge, auquel il rend justice, sans leur épargner toutefois le mot désobligeant que beaucoup de nos contemporains se croient tenus à leur adresser. Il leur emprunte, du moins en partie, son chapitre de la « supposition ». Il y a la supposition matérielle : Pape vient du latin *Papa;* et la supposition formelle : Le Pape est un vieillard. La supposition formelle comporte elle-même d'autres subdivisions. Elle peut être simple : Un pape appartient à l'humanité; ou bien personnelle : Le Pape est le chef de la catholicité; le Pape vit à Rome; le Pape est malade. Mais la supposition personnelle admet elle-même plusieurs distinctions : en considérant les trois derniers exemples, nous constatons qu'elle est naturelle dans le premier, accidentelle dans le second, et singulière

(1) « Aussitôt que l'on parle, on commence à errer. »

Digitized by Google

dans le troisième. Peut-être, en poursuivant cette analyse, pourrions-nous établir encore d'autres sous-classes : mais il nous suffit d'avoir montré, par ce que nous avons dit, la finesse avec laquelle K. O. Erdmann sait analyser la pensée. Ailleurs, il demande ce que c'est qu'un Allemand, et si cette expression indique la nationalité, ou la race, ou la langue. Il fait ensuite remarquer que d'ordinaire, quand on l'emploie, on n'en a qu'une notion assez vague, dont on se contente dans les relations ordinaires de la vie. Il en est de même pour les autres expressions qui sont d'un usage courant. Ainsi, dans les trois propositions suivantes, nous employons le verbe « être », sans prendre garde qu'il a un sens différent : le carré est un rectangle à côtés égaux; le poisson est un vertébré; le mouvement est rapide. Le même verbe indique, dans le premier cas, l'identité; dans le second, le genre; dans le troisième, le rapport d'une notion avec l'un de ses détails. Le contexte aide d'ailleurs à préciser le sens des mots. Quand on veut l'analyser d'une manière plus complète, on peut avoir recours aux dérivés, aux adjectifs, aux traductions dans des langues étrangères, et surtout aux comparaisons entre une expression et son contraire. Le mot « peuple », par exemple, a des significations diverses dans les locutions suivantes, où il est opposé à des termes différents : le prince et le peuple, la noblesse et le peuple, les gens cultivés et le peuple, l'individu et le peuple, des hordes, des races et un peuple.

Voilà, dira quelqu'un, bien des subtilités : et quelle utilité peuvent-elles présenter? Il suffit de lire ce livre en entier, pour voir tout le parti que l'auteur sait en tirer, quand il s'agit de traiter les questions les plus délicates. Il faut louer surtout le chapitre où il expose ce que c'est que la valeur d'un vocable dans un cas donné. Pour bien la juger, il est nécessaire de tenir compte, non pas seulement de son sens ordinaire, mais encore de celui qu'il reçoit du contexte, et de l'effet qu'il doit produire dans la place qu'il occupe (*Begriff*, *Nebensinn*, *Gefühlswerth*). Nous pourrions illustrer cette doctrine par des exemples empruntés à notre littérature, et nous en trouverions sans peine dans notre

Digitized by Google

admirable Chateaubriand. Les théories de M. K. O. Erdmann nous feraient bien comprendre la pensée de Ducis, quand il disait de son illustre contemporain : « Il a le secret des mots puissants. » Mais nous devons prendre congé de l'auteur, et nous le faisons en le remerciant vivement du vif plaisir et du sérieux profit que nous avons trouvés dans la lecture de son livre.

5. Celui du Dr M. Freudenberger lui est inférieur, non pas seulement au point de vue de la profondeur et de l'abondance des idées, mais encore sous le rapport de l'exactitude scientifique. L'érudit professeur a cru bon d'étudier la linguistique comme une science naturelle, et de lui appliquer les théories de Darwin et de Hæckel. Il considère le langage comme un organisme indépendant, vivant de sa vie propre, et les mots sont pour lui soumis à la lutte pour l'existence. A. Darmesteter, dans un petit livre qui n'est pas oublié, avait avancé quelque chose de semblable, et le Dr M. Freudenberger nous permettra bien de rapporter ce que M. Gaston Paris en a dit (*Journal des Savants*, ann. 1887, pp. 66 et 199) : « Tous ces mots (*organisme*, *naître*, *croître*, *se développer*, *vieillir et mourir*) ne sont applicables qu'à la vie animale individuelle, et si l'on emploie légitimement, en fait de linguistique, de pareilles métaphores, il faut se garder d'en être dupe. Le développement du langage n'a pas sa cause en lui-même, mais bien dans l'homme, dans les lois physiologiques et psychologiques de la nature humaine; par là, il diffère essentiellement du développement des espèces, qui est le résultat exclusif de la rencontre des conditions essentielles de l'espèce avec les conditions extérieures du milieu. Faute d'avoir présente à l'esprit cette distinction capitale, on tombe dans des confusions évidentes..... » (Cf. *Revue critique*, 1868, t. II, p. 242). Et plus loin : « Les objections que l'on peut faire à l'application du darwinisme aux langues sont encore plus grandes, quand on veut traiter les mots eux-mêmes comme des organismes. C'est ce que semble faire M. Darmesteter, quand il nous dit que les mots

Digitized by Google

naissent, vivent, se reproduisent, meurent et luttent pour la vie..... Ce qui lutte, s'associe, se supplante, ce ne sont pas les mots, absolument inertes en eux-mêmes : ce sont les idées qui en sont l'expression..... (*J. des S.*, cit. loc., p. 68). Après avoir fait ces réserves, le savant romaniste examine longuement le livre de A. Darmesteter, et en fait un juste éloge. Nous devions avertir aussi le Dr M. Freudenberger que nous n'approuvons pas sa théorie du langage, surtout quand nous la voyons poussée si loin, et que l'auteur fait des hypothèses si audacieuses et si gratuites. Nous n'admettons pas l'existence de racines isolées comme éléments constitutifs de la langue primitive, et nous considérons comme un vrai roman l'histoire de la cellule linguistique primordiale (*urzelle*) s'unissant à d'autres cellules pour constituer l'organisme du langage (*Sprachorganismus*).

Mais admettons pour un instant que le Dr M. Freudenberger n'a voulu qu'employer un langage métaphorique, pour rendre plus saisissants les phénomènes généraux qui apparaissent dans l'histoire des langues indo-européennes. Nous éprouvons alors le plus grand plaisir à lire son livre. Le chapitre second, par exemple, où il est traité de la vitalité des mots, présente un intérêt tout particulier. L'auteur y expose les causes qui font disparaître les mots, et les influences qui les conservent. Une racine a d'autant plus de chances de demeurer, qu'elle a servi à former des expressions plus nombreuses, et que celles-ci ont plus de force de résistance. Les mots disparaissent avec les idées qu'ils exprimaient. Peut-être, après qu'ils n'existent plus dans la langue populaire, sont-ils encore conservés quelque temps dans la langue des savants : puis ils s'effacent définitivement. Ce qui parfois les sauve de l'oubli, c'est qu'ils étaient employés métaphoriquement : ils persistent alors avec une acception figurée, derrière laquelle il est difficile de reconnaître leur acception naturelle primitive. Plus nombreuses sont les métaphores dans lesquelles un mot est entré, plus il a de chances de salut. Le langage a une « grande puissance d'accommodation », grâce à laquelle il a conservé certains vocables avec une valeur bien différente

Digitized by Google

de celles qu'ils possédaient primitivement. Le Dr M. Freudenberger rappelle à ce sujet que dans des temps très reculés, les Germains gravaient (*write*) les runes sur des branches de hêtre (*Buch*); aujourd hui, *write* subsiste encore avec le sens d'*écrire*, et *Buch* a été conservé pour indiquer un *livre*. D'autre part, la tendance à différencier la signification de certains mots quasi synonymes, fait qu'ils sont conservés en même temps pour exprimer des idées différentes. Ainsi, les Allemands ont plusieurs expressions pour rendre le mot *cheval;* mais ils se servent plus volontiers de *Ross* pour indiquer un cheval de race; ils emploient *Gaul* pour le cheval de rang inférieur, et enfin *Pferd* pour indiquer l'espèce tout entière.

Il faut tenir compte de beaucoup d'autres influences, de nature très variée. Ainsi, la traduction de la Bible par Luther a fait entrer dans le haut-allemand des expressions empruntées au bas-allemand, et qui ont acquis droit de cité dans la langue littéraire. Une académie ou une cour princière ont souvent aussi une action puissante sur les destinées de certains vocables. D'autres fois, c'est la structure d'un mot qui décide de son sort. Le terme indo-européen qui indiquait l'*airain* n'est demeuré que dans quatre langue issues de l'idiome primitif : il était trop court pour résister à l'usure phonétique qui atténue les formes linguistiques. Les lois particulières au grec lui ont fait abandonner, probablement pour le même motif, l'expression qui correspondait au *svasar* du sanscrit et au mot latin *soror*.

Nous ne voulons pas poursuivre cette analyse, qui prendrait à la fin des proportions trop considérables. Nous avons voulu indiquer seulement l'intérêt que présente ce livre, et qui serait encore plus grand, si les théories darwinistes ne nous l'avaient gâté. Pourquoi l'auteur n'en donnerait-il pas une édition nouvelle, conçue d'une manière toute différente, et qui exclurait les fantaisies naturalistes? L'ouvrage en vaudrait beaucoup mieux, et il rendrait des services plus incontestés à cette belle science qui s'appelle la linguistique.

A. Lepitre.

Digitized by Google

MÉLANGES

LA RELIGION DES CONTEMPORAINS [1]

M. l'abbé Delfour vient de faire paraître la troisième série de *La Religion des Contemporains*, dans laquelle, fidèle au plan général qu'il s'est tracé, il étudie surtout le côté religieux des œuvres littéraires de son temps, sans oublier d'ailleurs d'en faire ressortir les beautés et les défauts d'ordre purement esthétique. Nous serions heureux de louer dans son œuvre la pénétration de l'analyse, la finesse de la critique, la distinction du langage et par-dessus tout la vivifiante doctrine du prêtre, qui ne perd jamais de vue sa mission sacerdotale, mais l'éminent auteur est trop de la maison pour qu'il nous soit permis d'insister sur ces divers mérites. Nos lecteurs, qui ont pu lire, ici même, les principaux articles, dont se compose son nouveau volume, ne verront pas sans quelque plaisir ce que l'on en pense au dehors et jusque dans les milieux indifférents au catholicisme. A tout seigneur tout honneur. Ecoutons d'abord M. Faguet, l'académicien de hier, dans *Les Débats* du 1er avril.

(1) Par M. l'abbé DELFOUR. Troisième série. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny, 1901.

Digitized by Google

C'est la faute de l'auteur si un livre intitulé la *Religion des contemporains* est mentionné dans une chronique théâtrale. Que l'ombre de Bossuet en frémisse! C'est que, sous ce titre, M. l'abbé Delfour réunit un certain nombre d'articles, dont quelques-uns sont de simples morceaux de critique littéraire, dont deux ou trois même sont des études de littérature dramatique, l'esprit religieux n'étant du reste, oublié ni dans les uns, ni dans les autres.

C'est ainsi que M. Delfour, qui ne va pas au théâtre, mais qui lit les pièces, nous donne en ce volume son avis motivé sur *les Corbeaux* et sur *Cyrano de Bergerac*. Il n'est pas très tendre son avis motivé, surtout sur *Cyrano*. Evidemment, la littérature précieuse n'a pas pour M. l'abbé Delfour de très grands charmes. Je le soupçonne d'être un peu poursuivi et gêné par la crainte de rappeler, fût-ce de très loin, l'abbé Cottin. Ce que les abbés mondains ont fait de tort à la religion, d'abord, mais aussi à la liberté d'esprit, même en matière littéraire, des abbés modernes, est incalculable.

Pour ce qui est des *Corbeaux*, M. l'abbé est plus à l'aise, puisque *les Corbeaux*, comme tous les grands livres de la littérature réaliste de 1850 à 1900, sont tout simplement un sermon de Bourdaloue, moins le dogme. Aussi l'abbé commente avec complaisance et, là où Becque fut rude, il est, ma foi, un peu féroce.

« Nous autres chrétiens, nous voyons autre chose dans cette œuvre. Nous voyons un état d'âme (pardon! *la peinture d'un état d'âme*, s'il vous plaît, et la suite montre que c'est ce que vous voulez dire; mais il fallait le dire tout de suite), nous voyons un état d'âme absolument païen, qui nous épouvante et nous écœure. Tous ces gens-là ne tiennent qu'à leur bien-être, à leurs bijoux, à leurs meubles, à leur ridicule parodie de la vie mondaine. Ils vivent pour l'argent, lequel est, comme on sait, un excellent serviteur, mais un mauvais maître. Je voudrais bien connaître un missionnaire qui, avant de partir pour les pays lointains, aurait pendant quelques années exercé son ministère dans certains quartiers de Paris. Je lui dirais : « Vous avez connu de près quelques familles chinoises ou quelques agglomérations hottentotes. Voudriez-vous établir un parallèle entre certains indigènes du Yunnan et quelques confortables boutiquiers de tel quartier parisien? »

Morbleu! il a raison! comme disait le maréchal de Gram-

Digitized by Google

mont après le passage où Bourdaloue avait « tapé comme un sourd ».

Ce troisième volume de l'œuvre critique de l'abbé Delfour est plein d'idées, de bonne érudition et de malice. Il y a un « dépiotage » de la prière de Renan sur l'Acropole qui est d'une furieuse irrévérence littéraire ; mais qui, malgré tout, est de haut goût. Ce volume m'a bien amusé. Je le louerais davantage, si je n'y étais trop loué, avec, du reste, les restrictions nécessaires et convenables ; car il ne s'agit pas de me présenter aux élèves des écoles catholiques comme un guide absolument sûr. Je reconnais que, là aussi, on a raison.

Ce qui suit pour l'instruction de M. l'abbé Delfour et pour l'histoire littéraire. Le sonnet en parodie du genre Coppée, mis dans une note de l'article sur M. François Coppée, par M. Jules Lemaître, n'est pas de M. Jules Lemaître, comme beaucoup le croient et comme M. Delfour le croit lui-même. Il faut prendre au sens littéral l'attribution que M. Jules Lemaître en fait à « un de ses amis de province. » Cet ami de province existait et existe encore, quoique cloué au fauteuil par une longue et cruelle maladie. C'est M. Alexandre Philibert, un des garçons les plus spirituels que nous ayons connus et qui excellait, non seulement dans la parodie, mais dans des genres littéraires plus élevés et qui jouait de la rime avec une maîtrise égale à celle de Banville. M. Jules Lemaître avait fait déjà cette protestation ; mais on voit qu'il n'est pas inutile de renouveler ce désaveu de paternité.

Emile Faguet.

M. François Veuillot, dont on sait la haute valeur littéraire, écrivait dans l'*Univers* du 20 février :

« Un critique qui est prêtre avant tout. »

C'est l'expression qu'emploie M. l'abbé Delfour en parlant de lui-même, incidemment, dans la troisième série de ses remarquables études.

Ce mot pourrait servir d'épigraphe à son livre et nous n'en avons pas trouvé de plus caractéristique à mettre au début de cet article.

M. l'abbé Delfour n'es pas de ceux qui s'imaginent qu'un prêtre a le droit, qu'il a le pouvoir de dépouiller, en certains cas, le

Digitized by Google

caractère sacerdotal et de n'être plus qu'un homme. Il est totalement prêtre et il est prêtre à chaque instant de sa vie. Qu'il étudie une œuvre apologétique ou un roman, un livre d'histoire ou un drame, un essai littéraire ou une biographie, l'auteur de la *Religion des contemporains* reste prêtre ; il examine, il analyse, il juge, en orientant sa pensée, en guidant son opinion sur le souci des âmes immortelles.

Et c'est précisément ce qui donne à tous ses écrits leur saveur et leur force. Il n'est pas perdu dans la foule des critiques ; il représente un genre à part et qu'il porte à la perfection.

Dans un chapitre exquis sur ce charmeur et pénétrant romancier qu'est René Bazin, M. l'abbé Delfour exprime un vœu qui lui tient au cœur : il demande à l'auteur de *Toute son âme* de nous donner le roman chrétien, mais chrétien sans vergogne et sans précautions oratoires. Il trouve, en effet, que M. René Bazin lui-même éprouve une hésitation, l'on dirait presque un respect humain, devant certains détails et certaines pensées auxquels les indifférents trouveraient un parfum trop accentué de « sacristie ». Dans *Toute son âme*, il conduit son héroïne au couvent ; mais il ne nous montre point de quelle manière est née sa vocation, ni par quelles phases elle a monté jusqu'à l'acceptation du sacrifice. Et pourtant combien de tableaux psychologiques, en face desquels on s'extasie, ne valent pas l'exemple d'un cœur, où le plus sublime appel lutte avec tous les attraits du monde et tous les instincts de la sensualité !

Quel filon d'une richesse inépuisable et d'une valeur infiniment précieuse que le combat des vertus et des vices, de la nature et de la grâce ! Et quel bien pourrait exercer le talent qui exploiterait franchement, vigoureusement, cette mine, encore si neuve !

Donc, M. l'abbé Delfour aspire au roman chrétien. Il le réclame à l'auteur de la *Tache d'encre ;* un peu plus tard, il le demande à M. Bourget, qui, malgré son retour à la foi, nous paraîtrait moins enclin et moins apte à le réaliser que M. René Bazin, catholique excellent, de pure sève chrétienne et d'esprit fermement religieux.

Eh bien, si le roman chrétien, dans toute son ampleur, tel que le désire et le définit M. l'abbé Delfour, en est encore à chercher l'écrivain qui lui donnera vie, la critique chrétienne, intégralement chrétienne, est plus heureuse. Elle a pris corps entre les mains de M. l'abbé Delfour lui-même.

Et remarquez bien qu'en soulignant avec tant d'énergie l'épi-

Digitized by Google

thète *chrétienne*, nous n'avons pas l'intention d'effacer plus ou moins légèrement le substantif *critique*. La critique de M. l'abbé Delfour est avant tout *chrétienne ;* mais elle est essentiellement *critique*.

L'auteur de la *Religion des contemporains* sait apprécier le talent littéraire et n'a point la faiblesse, d'ailleurs maladroite et vaine, de le contester aux écrivains libres-penseurs. Amoureux de la langue française, il l'admire en toute œuvre où il la voit saine, harmonieuse et limpide.

Mais, encore une fois « prêtre avant tout », il recherche, au sein de l'océan qu'épanchent les libraires, tout ce qui peut servir aux âmes et à la religion, tout ce qui peut exercer une influence, néfaste, afin de l'enrayer, féconde, afin de la répandre. Et, au fond, c'est le vrai point de vue. Car, à moins de ne chercher qu'une distraction vaine et un plaisir passager, dans la littérature, il faut bien lui assigner un idéal, un but. Or, quel but supérieur au salut des âmes et à l'exaltation de Dieu ? C'est celui de M. l'abbé Delfour.

Aussi, comme on sent la joie courir sous sa plume, inonder son esprit, quand il lui advient de rencontrer, chez un même écrivain, le talent et la foi ! Cette joie coule à plein bord dans le chapitre où M. l'abbé Delfour étudie Louis Veuillot « le plus grand prosateur du XIX^e^ siècle, » « l'idéal réalisé du journaliste catholique » et surtout l'*apôtre* incomparable. Avec quel plaisir de lettré délicat, le critique examine et définit son héros, savoure encore une fois ses meilleures pages et résume sa vie, d'après le volume où son frère en a raconté la jeunesse en « narrateur exquis », plein de « naturel » et de « simplicité ». Avec quel bonheur profond et réconfortant, le chrétien, le prêtre admire et montre aux nouvelles générations l'infatigable et puissant soldat de l'Eglise, le semeur de courages et de convictions, dont l'auteur de la *Religion des contemporains* mesure avec justesse et pénétration l'influence énorme et toujours croissante !

On n'a point ce goût si sûr et si fin, on n'a point ce culte intelligent et clairvoyant des bons auteurs et du bon français, sans être soi-même un écrivain de choix. La langue de M. l'abbé Delfour est pénétrée des modèles dont il fait son étude et son aliment. Mais, elle en est imprégnée assez à fond, pour ne pas avoir besoin de les copier. On peut présenter une physionomie propre, en y rappelant néanmoins les traits de toute une race ; on peut posséder, de même, un style original, en y fondant les

Digitized by Google

qualités de toute une lignée de maîtres. Ainsi M. l'abbé Delfour, en s'inspirant des éléments les plus purs et les plus sains de la littérature française, n'est pas le moins du monde un imitateur. J'opinerais plutôt qu'à son tour il peut servir de modèle.

François Veuillot.

Le Bulletin Critique, qui se pique, à bon droit, de sereine impartialité dit à son tour :

Ce que M. Delfour veut mettre en lumière, c'est la religion d'écrivains qui ne font pas profession de religion. Il aime à nous montrer ce qu'il reste et surtout ce qu'il manque de christianisme à nos romanciers, à nos poètes, à nos historiens, à nos critiques. On aurait grand tort cependant de voir en M. Delfour un de ces théologiens dont l'orthodoxie sévère ne jette qu'un regard distrait sur le style et la valeur littéraire des auteurs qu'il analyse. Bien loin de là. Littérateur et ami de la littérature, M. Delfour l'est au plus haut degré, et il se montre partout un critique amoureux du beau style et en même temps plein de goût, de distinction et de finesse.

— Voici comment s'exprime la *Revue générale de Bruxelles :*

Et, d'abord, louons surtout M. l'abbé Delfour d'être un véritable abbé. Car nous en avons assez des abbés compromettants. La race de ceux-ci n'est peut-être pas nouvelle, mais elle s'agite et se grossit de forces neuves, il serait puéril de le nier.

Quelques-uns pourtant, d'une intelligence plus lumineuse, d'un jugement sûr et droit, d'une volonté ferme, d'une religion aussi plus informée et plus cultivée, peuvent, dans la mêlée littéraire, marcher d'un pas vaillant et demeurer au premier rang.

Tel est M. Delfour, dont l'orthodoxie est au-dessus de tout soupçon, et qui, pourtant, s'en prend librement aux œuvres de l'imagination pour les juger et les juger avec une rare impartialité. Courtois, amène, distingué de langage dans sa polémique, M. Delfour l'est toujours, et même à l'égard de M. Renan, qu'il poursuit et a raison de poursuivre partout et toujours, et même à l'égard de M. Fabre, qu'il éxécute d'une main terrible et implacable à propos de l'*abbé Tigrane*.

Digitized by Google

— Enfin la *Civilta cattholica*, à propos du livre, caractérise l'écrivain :

L'abbé Delfour est un critique littéraire que les catholiques reconnaissent, avec raison, comme un de leurs meilleurs défenseurs. Il nous plaît de citer quelques passages de cet ecclésiastique très estimé, dont la profonde doctrine est justement estimé à l'égal de sa critique et qui, en même temps, n'est lié à aucune école ou trop absolue ou trop libérale...

La troisième série s'annonce sous de plus heureux auspices que les précédentes, elle obtiendra un succès plus vif et non moins durable.

R. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Impressions musicales et littéraires, par Camille Bellaigue. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Librairie Delagrave, Paris.

La critique musicale a été longtemps ignorée de notre littérature et ce n'est guère qu'au cours du siècle qui vient de s'achever, que nous avons vu en France ce genre éclore et fleurir. Sa naissance tardive est due sans doute au délaissement ou au peu d'estime dans lequel le grand public et les mandarins de l'intellectualisme avaient tenu jusque là l'art qui en est l'objet. Si le moyen-âge et la Renaissance comprirent et aimèrent — à un haut degré tous deux quoique différemment — la musique qui leur servit à traduire leurs aspirations, on peut dire que le dix-septième siècle tout à la littérature, s'y intéressa peu et fut loin de soupçonner en elle cette puissance supérieure d'exprimer les sentiments et les passions de l'âme avec plus de délicatesse et à la fois plus de force que la poésie à laquelle il réservait toute sa faveur. Au dix-huitième siècle, les philosophes trouvèrent dans la musique un prétexte à de scientifiques dissertations et les beaux esprits en firent ce qu'ils faisaient de toute chose à cette époque, un passe-temps frivole et mondain. Cependant le grand Rameau — génie aussi isolé en son temps que Lulli l'avait été cent ans plutôt — Gluck, par ses admirables tragédies musicales encore plus que par la lutte de ses partisans contre ceux de Piccini, plus tard Méhul et Auber, Haydn et Mozart dont les œuvres avaient été introduites chez nous, firent peu à peu l'éducation du public français. Beethoven, Berlioz, Wagner, Saint-Saëns — pour ne citer que les plus grands modernes — en la complétant, ont préparé notre génération à une compréhension

Digitized by Google

plus parfaite de cet art divin, qui est de tous le plus expressif en même temps que le plus mystérieux. La musique, par sa souplesse et sa fluidité, par la délicatesse de ses nuances et la puissance de ses effets, par ce pouvoir étrange qu'elle seule possède d'atteindre à ce qui existe de plus élevé et de plus métaphysique en dehors de nous et en même temps de révèler ce qui se trouve de plus intime et de plus profond dans notre être, par son essence enfin qui est, a-t-on dit, d'exprimer l'âme des choses, la musique est bien la forme d'art qui répond le mieux aux sentiments, aux aspirations, à l'état même de la Psyché moderne. Elle qui « était pour l'antiquité, l'expression de l'ordre en toute chose (1) » est devenue le mode qui traduit mieux qu'aucun autre tout ce qui s'agite en nous d'inquiétude et de trouble. Toute musique n'est-elle pas désir ou regret et comme un lambeau de la plainte éternelle de l'homme impuissant à atteindre dès ce monde l'Idéal auquel il tend douloureusement et de tout son effort ? Par son affinité avec notre état moral, la musique a acquis aujourd'hui la place qui lui revient parmi les arts, comme au plus sensible et au plus moderne d'entre eux. Cependant elle est encore loin d'être sainement comprise de tous. Combien en est-il parmi les habitués de nos concerts et de nos théâtres et qui se piquent d'être des dilettanti, qui n'ont jamais distingué la portée d'un drame lyrique de celle d'un opéra-bouffe, ni fait la différence entre une marche quelconque et une symphonie. La critique musicale a aujourd'hui une raison d'être, un rôle à remplir, et, par conséquent, une place large à revendiquer parmi les autres formes de la critique esthétique. Peut-être est-elle plus nécessaire que d'autres, car le public est si peu initié à la philosophie et à la technique de la musique et le goût en cette matière est chose si délicate, qu'il suffit de peu pour le fausser ou le détruire. S'appliquant à un objet expressif et profond, en même temps vague, ténu et en quelque sorte insaisissable et fuyant, la critique musicale exige une pénétration, une subtilité développées à un haut degré, une intelligence exacte et prompte de l'ordre et des rapports des choses et plus encore que cela et surtout le sens inné des sons et de leurs mystères.

Lamennais, Schelling, Schopenhaner ont étudié les causes premières de la musique et cherché à définir son essence. Hoffmann, Berlioz, Wagner, Saint-Saëns ont dit de quelle manière

(1) LAMENNAIS.

Digitized by Google

les compositeurs devaient la comprendre et l'écrire : M. Camille Bellaigue nous dit ce qu'elle est chez les Maîtres et pourquoi et comment elle est telle. Dans l'ouvrage indiqué plus haut, M. C. Bellaigue a réuni plusieurs articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes*, quelques silhouettes de musiciens et deux portraits littéraires. Le livre s'ouvre par une analyse de la *Filosofiæ della musica* de Mazzini. Ce n'est pas sans étonnement que nous voyons ce révolutionnaire italien faire à la musique les mêmes reproches et lui proposer les mêmes voies que plus tard le très allemand R. Wagner. Elle a, dit-il, trahi sa vocation religieuse et populaire, elle s'est séparée de la vie pour ne chercher qu'en elle-même son effet et sa fin ; elle a perdu son idéal, il faut la révolutionner pour lui en montrer un nouveau. Il faut arracher la musique à son orgueil, à son égoïsme ; qu'elle unisse sa destinée à celle des autres arts, qu'elle fasse cause commune avec les lettres et la philosophie : elle est sainte. et sa mission est divine puisqu'elle a un rôle social à remplir. L'opéra n'est plus qu'une succession de morceaux sans suite ni cohésion ; il faut faire revivre le *drame :* que le musicien s'inspire des grandes idées morales ; qu'il ressucite le chœur, cette voix de la conscience populaire ; qu'il remette en honneur le récitatif si propre à rendre les imperceptibles nuances de la passion ; qu'il varie les mélodies avec les personnages. N'est-ce pas là tout le programme que R. Wagner devait pleinement réaliser? — Plus loin, une étude sur la musique russe, très peu connue en France et pourtant si belle et si originale avec son double caractère national et populaire, caractère qu'elle possède plus que toute autre et qui apparaît dans *La vie pour le Tzar* et *Boris Godounow*, opéras patriotiques de Glinka et de Moussorgski et dans la merveilleuse *Sgniegourotchka* (la Fille de Neige) de M. Riwsky Korsakow. Cette musique est simple, dit M. C. Bellaigue et chante des choses simples : l'immensité de la steppe et l'amour de la patrie, la grandeur et la force parfois sublime, parfois brutale, et aussi la bonté naïve et résignée, la rêverie, l'aspiration mélancolique du peuple russe, « âmes de foi, de contemplation, âmes de rêve plutôt que de pensée ». « Cette musique enfin semble parfois ressentir et nous communiquer une vague et mystérieuse inquiétude. Comme l'âme russe toujours, elle cherche, elle se tourmente, elle implore ». Telle, elle exerce, comme la terre où elle est née, « l'attrait des grandes tristesses, le plus puissant peut-être, parce que chacun de nous pleure dans le meilleur de son

Digitized by Google

âme je ne sais quelle chose perdue qu'il n'a jamais connue (1) ».

Un croquis très intéressant de la personne, du talent — peut-être devrais-je dire du génie, — et du chef-d'œuvre de don Lorenzo Perosi.

Trois études sur le *Vaisseau fantôme*, *Fidelio* et *Tristan et Yseult*, où l'auteur met en relief les traits originaux de ces trois figures d'héroïnes : Senta, l'amante rêveuse et dévouée qui attend, « insensible à tout ce qui n'est pas lui, absente du monde réel et de la vie », le Hollandais, le nocher sombre dont elle a ouï conter l'infortune et que par pitié elle aime jusqu'à se précipiter dans les flots pour le suivre et le sauver ; Léonore, l'épouse héroïque et très humaine, en qui la foi et la tendresse infinie sont plus fortes que toutes les horreurs, que toutes les peines et achèvent l'œuvre de délivrance ; Tristan et Yseult, dont les âmes sont aussi inséparables que les noms, qui ont fait de leur passion le centre du monde et qui meurent de l'excès de leur amour.

De belles pages sur l'*Orphée* et l'*Iphigénie* en Tauride de Gluck, ce génie antique qui a réalisé en musique l'idéal de Sophocle. Quelques silhouettes curieuses de musiciens : Halévy — qu'en 1842 R. Wagner félicitait de s'être « hardiment élancé hors de l'ornière des rythmes et des tours conventionnels, pour entrer dans la carrière de la création libre, illimitée, ne reconnaissant d'autre loi que celle de la vérité !!! » — Rouget de l'Isle — « mélomane médiocre qui ne fut que pendant une heure un grand musicien ». Luther, qui du chant grégorien et des mélodies populaires a fait sortir le *choral* allemand ; Frédéric II le flûtiste ; Léonard de Vinci à la fois peintre, sculpteur, architecte, géomètre, physicien, ingénieur et musicien. Hoffmann dont les aptitudes n'étaient pas moins nombreuses et qui fut poète, conteur, critique, jurisconsulte, magistrat, *kapellmeister* et compositeur ; Haendel, Grétry, Lamennais et saint Alphonse de Liguori dont M. C. Bellaigue nous rapporte qu'il bannit la musique profane des églises pour y rétablir le chant grégorien. Si je l'osais, je proposerais cet exemple de goût et de piété à bien des « clercs » plus zélés ordonnateurs du culte que subtils musiciens, qui, n'ayant jamais consciemment discerné l'inspiration sensuelle de Massenet de la religieuse sublimité de Palestrina, ne craignent pas de faire exécuter à l'église des œuvres faites

(1) Vte E. M. de Vogüe. *Le roman russe.*

Digitized by Google

pour d'autres lieux. Je ne m'arrêterai pas sur la partie plus spécialement littéraire de l'ouvrage, consacrée à Victor Cherbuliez et à Eugène Fromentin.

« Pour bien parler du beau, il faut à la fois le comprendre et le sentir. Mais ils sont rares ceux qui réunissent la science et l'amour. » M. C. Bellaigue est l'un de ces rares privilégiés qui répondent au critérium qu'il a lui-même posé. « De son admiration pour les chefs-d'œuvre qu'il explique il nous donne les raisons du cœur, mais la raison les connaît, les autorise et les fortifie. Ses opinions ont des dessous et des bases, parce qu'elles s'appuient non-seulement sur la connaissance, mais sur la pratique du métier. » Il sait de la musique la philosophie et la technique, et il apporte, dans ses jugements, avec le goût sûr, élevé d'un artiste, toute la délicatesse subtile, et pénétrante d'un sensitif. Et, outre l'intelligence et le sentiment, il a le don, plus rare encore peut-être, de dire et de faire entendre ce qu'il comprend et ce qu'il sent. Je n'ai jamais ouï le *Requiem allemand* de Johannès Brahms, mais seulement pour avoir lu l'étude qu'en a faite M. C. Bellaigue, je connais le genre de cette œuvre et je crois ressentir la triste et calme impression de cette prière où l'âme orpheline se désole sur le cercueil d'un être infiniment aimé, mais où l'on perçoit, à travers les sanglots, les voix pures de la consolation et de l'espérance. Par toutes ces qualités, M. C. Bellaigue est un maître en son art, car, suivant la pensée d'un allemand plus vraie que l'aphorisme tant de fois répété de Destouches : « *Kritik ist auch eine Kunst, und nicht die leichteste* », la critique elle aussi est un art et non point le plus facile.

J. B.

1. **Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris** (*Pater, Noster* [1], *Noster* [2], *qui es in cælis. Croix, A* [1]), par MM. Joseph Petit, archiviste aux Archives nationales, et Gavrilovitch, Maury et Teodoru, avec une préface de Ch.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. 1899. 1 vol. in-8 de xxii-263 pp. Paris, Félix Alcan.

1. Jusqu'ici, on n'avait pas prêté à l'histoire de la Chambre des Comptes toute l'attention qu'elle mérite. M. Langlois a dirigé de ce côté les recherches de ses élèves, et le travail qu'il nous présente aujourd'hui témoigne de leur courage au travail et de leur conscience de chercheurs.

Digitized by Google

Ce qu'il importe de signaler ici, c'est l'utilité que présente cet *Essai de restitution*. Parmi les registres personnels à la Compagnie, les plus importants étaient les *Mémoriaux*. Ils ont été détruits en 1737. Alors la Chambre des Comptes entreprit de les reconstituer officiellement. Mais, pour cette fin, elle n'admit que des pièces authentiques, sans profiter des fragments et des extraits qui pouvaient se trouver entre les mains des particuliers. Quand la Révolution vint interrompre son travail, elle avait déjà une collection qui comprenait 146 volumes in-folio, ce qui ne formait peut-être pas la quinzième partie de la collection détruite.

M. Langlois n'a nullement entrepris l'œuvre impossible et gigantesque qui serait la restitution de tous les Mémoriaux : il n'a songé qu'aux plus anciens, qui sont aussi les plus intéressants. Il est bon de savoir les pièces historiques qu'ils renfermaient, et de connaître celles qui sont conservées et celles qui paraissent aujourd'hui perdues. N'oublions pas non plus qu'elles peuvent se rencontrer dans des recueils d'origine non officielle, qui se trouvent aujourd'hui dans nos grands dépôts, à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales de Paris. N'est-il pas nécessaire de faire le départ de ces documents, en distinguant ceux qui doivent être consultés de préférence, parce qu'ils reproduisent exactement des originaux perdus, et ceux qui ont peu de valeur, parce qu'ils ne sont que des copies défectueuses et que nous possédons des copies meilleures ?

Certes l'entreprise était ardue. Elle exigeait le dépouillement de tous les catalogues des manuscrits et même de plusieurs fonds qui n'ont pas de catalogues, puis une table complète des Mémoriaux étudiés. La tâche a été exécutée avec conscience et succès par les jeunes collaborateurs. Au surplus, la restitution bibliographique des Mémoriaux est suivie d'une seconde partie, où nous trouvons reproduits *in-extenso* les documents les plus importants. Un index détaillé termine l'ouvrage, et en rend la consultation plus facile et plus fructueuse.

Laissant de côté la rectification de certains détails de l'index, nous nous bornerons à une seule observation. La préface de ce livre est rédigée d'une manière sommaire et quasi algébrique, ce qui fait qu'il n'est accessible qu'aux initiés. N'aurait-il pas plus d'utilité, si M. Langlois avait donné des explications plus détaillées et plus complètes sur un dépôt qu'il connaît bien, et sur l'objet de la présente étude ? La Sorbonne sait l'art de bien dire, et il serait fâcheux qu'elle oubliât ses antiques traditions,

Digitized by Google

même quand il s'agit d'ouvrages aussi érudits qu'est celui de M. Langlois.

2. **Etudes sur quelques manuscrits de Rome et de Paris**, par Achille LUCHAIRE, membre de l'Institut, professeur d'histoire du moyen-âge à l'Université de Paris. 1899. 1 vol. in-8 de 174 pp. Paris, même librairie.

2. Une réflexion similaire nous vient à la pensée en refermant le livre de M. A. Luchaire. Certes, ce n'est pas nous qui méconnaissons la valeur d'un texte ou d'une version manuscrite. Mais nous voudrions que l'érudition prît une forme littéraire, quand il s'agit de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*. Or, le fascicule VII est non pas un ouvrage, mais plutôt un recueil de documents.

Notre observation faite, nous dirons que ce recueil renferme des textes bien intéressants. Ce qui nous a surtout plu, c'est l'analyse de plusieurs correspondances trouvées dans les manuscrits du Saint-Victor. Et, dans ces analyses, nous avons surtout remarqué des détails relatifs à la vie des étudiants au moyen âge (il s'agit ici surtout des écoles d'Angers et d'Orléans). Des appendices nous donnent les textes les plus importants et les lettres les plus piquantes. En résumé, ce recueil nous a conservé des documents précieux, que les érudits seront bien aises de consulter. Ils seront aidés dans leurs recherches par l'index des noms de lieux et de personnes par lequel finit la publication.

(*Ces deux ouvrages constituent le* VII^e *et le* VIII^e *fascicule de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres, Université de Paris.*)

E. D.

Digitized by Google

CHRONIQUE

ACTES RÉCENTS DU SAINT-SIÈGE

I. Les conditions du jubilé. — II. Le chemin de la croix dans les communautés. — III. Célébration de la messe sur mer. — IV. Un hérétique ne peut pas être parrain au baptême. — V. Les confréries du saint Rosaire. — VI. Béatifications et canonisations célébrées dans le cours du XIXe siècle. — VII. Le doctorat en droit canonique.

I. — La Pénitencerie vient de répondre, le 25 janvier 1901, à plusieurs doutes proposés au sujet du Jubilé.

Les confesseurs peuvent user plusieurs fois des pouvoirs extraordinaires envers le même pénitent qui n'a pas encore accompli toutes les œuvres prescrites pour gagner le Jubilé.

Dans les lieux où les processions publiques ne sont pas permises, le Saint Père accorde de compte comme des processions, les réunions de sociétés ou de fidèles qui, sous la conduite de leur directeur ou de leurs curés, ont lieu à heure fixe dans les églises, à l'effet de faire en commun les visites prescrites.

Pour ceux qui restent à une grande distance de l'église paroissiale, l'Ordinaire peut désigner des églises ou des oratoires plus voisins.

Le Jubilé doit durer six mois entiers sans interruption. Cependant le Saint Père accorde aux évêques de diviser ce temps en parties, quand il y a pour cela de graves motifs ; à la condition toutefois que le Jubilé ne puisse se gagner qu'une fois.

Le Saint Père n'accorde pas qu'on puisse, par une seule confession et une seule communion, satisfaire au précepte de l'Eglise et gagner le Jubilé.

Digitized by Google

II. — A la demande du Procureur général des Petits Frères de Marie, la S. Congrégation des Indulgences a décidé les points suivants, dans sa séance du 27 février 1901.

Suivant la méthode de saint Léonard de Port-Maurice, on peut gagner les indulgences du chemin de la croix sans changer de place à chaque station, pourvu qu'un prêtre, accompagné de deux clercs ou de deux chantres, suive la station, s'arrête à chacune d'elles, et fasse les prières accoutumées.

Cette méthode peut être employée dans les chapelles des communautés religieuses, à cause de l'étroitesse du lieu.

Bien plus, le prêtre et les clercs peuvent être remplacés par un frère qui suit les stations, s'arrête à chacune d'elle, et récite les prières accoutumées.

— Par un rescrit du 27 mars 1901, la S. Congrégation des Indulgences rappelle que les indulgences ne sont attachées qu'aux croix de bois des stations, et que par conséquent ces croix doivent être placées, suivant la pratique commune, au-dessus des tableaux et être visibles tout entières et facilement. Elle tolère néanmoins la pratique de mettre le tableau au milieu de la croix, de telle sorte que les bras de la croix paraissent suffisamment.

III. — Le 4 mars dernier, la S. Congrégation des Rites a pris diverses décisions concernant la célébration de la messe sur mer.

Les évêques ne peuvent pas accorder aux prêtres de leur diocèse l'autorisation de dire la messe à un autel élevé sur le navire.

Les évêques dans le diocèse desquels se trouve un port de mer, ne peuvent pas accorder cette permission à tous les prêtres.

Les missionnaires apostoliques, en vertu de ce titre, ne peuvent pas célébrer sur mer, sans la permission du siège apostolique.

Les prêtres qui ont le privilège de célébrer partout ne peuvent pas néanmoins célébrer sur mer, sans un indult apostolique.

Si la chapelle a une place fixe sur le navire, on peut la regarder comme publique pour les passagers ; si non, ce n'est ni une chapelle publique, ni une chapelle privée, mais un simple autel portatif.

Digitized by Google

On peut, sur ces autels, célébrer les messes de mort concédées par les décrets *Aucto*, du 8 juin 1896, et *Romana*, du 12 janvier 1897.

IV. — D'après un décret du Saint-Office, en date du 27 juin 1900, on ne peut pas admettre un hérétique comme parrain, au baptême d'un enfant dont les parents, de religion mixte, ne sont mariés que devant le ministre hérétique.

V. — Le Souverain Pontife, sur la demande du Procureur général des Frères Prêcheurs, a accordé un nouveau délai d'un an, à compter du 28 septembre 1900, aux confréries du saint Rosaire qui ne se sont pas encore conformées à la Constitution Apostolique *Ubi primùm*. Pendant ce temps, elles continueront à jouir des indulgences.

VI. — On vient de publier la liste des Béatifications et des Canonisations célébrées pendant le XIX^e^ siècle.

Il y a eu soixante-trois Béatifications : Huit sous Pie VII, entre autres celle du vénérable Alphonse de Ligori, le 15 septembre 1816; cinq sous Léon XII, quatre sous Grégoire XVI. Pie IX en a célébré dix-sept, notamment celles du vénérable Pierre Claver, le 21 septembre 1881 ; celle du vénérable Paul de la Croix, le 1^er^ mai 1853 ; celle de la vénérable Germaine Cousin de Pibrac, le 7 mai 1854 ; celle du vénérable Benoît-Joseph Labre, le 20 mai 1860 ; celle de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque, le 18 septembre 1864; celle du vénérable Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, le 28 mai 1865 ; celle enfin des Martyrs du Japon, le 7 juillet 1867.

Léon XIII, glorieusement régnant, a célébré vingt-huit Béatifications. Les principaux nouveaux Bienheureux sont : Louis-Marie Grignon de Montfort, le 22 janvier 1888; Jean-Baptiste de la Salle, le 19 février 1888 ; Jean-Gabriel Perboyre, martyr, le 10 novembre 1889; Pierre-Louis Marie, mariste, martyr, le 17 novembre 1889. Les soixante-dix-sept martyrs des Missions Etrangères, le 27 mai 1900 ; Jeanne de Lestonnac, fondatrice des Filles de Marie, le 23 septembre 1900.

Il y a eu trente et une canonisations, soit la moitié moins. Pie VII en a célébré cinq, entre autres celle de Sainte Angèle Mérici, fondatrice des Ursulines, et celle de Sainte Colette,

Digitized by Google

réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, le 24 mai 1807. Grégoire XVI a canonisé saint Alphonse de Ligori, le 26 mai 1839, et quatre autres bienheureux. Sous Pie IX, il y a eu neuf canonisations ; notamment les Martyrs du Japon, le 8 juin 1862 ; saint Paul de la Croix, saint Léonard de Port-Maurice, et sainte Germaine Cousin, tous les trois le 29 juin 1867.

Léon XIII a célébré onze canonisations. Citons saint Benoît-Joseph Labre, le 8 décembre 1881 ; saint Pierre Claver et saint Jean Berchmans, le 15 janvier 1888 ; saint Pierre Fourier, le 27 mai 1897, et enfin saint Jean-Baptiste de la Salle, le 24 mai 1900.

VII. — D'une réponse de la S. Congrégation des Etudes, datée du 30 mars 1901, il résulte que pour obtenir le doctorat en droit canonique, il n'est pas nécessaire que le candidat ait achevé ses études théologiques. Il suffit qu'il ait fait les études canoniques exigées pour le doctorat.

C. CHAMBOST.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

Digitized by Google

UN ÉVÊQUE DU Ve SIÈCLE

THÉODORET DE CYR

Le ve siècle est pour l'Eglise d'Orient la période des grandes hérésies et des ardentes querelles religieuses. Parmi les docteurs et polémistes que ces luttes du Nestorianisme et du Monophysisme ont alors suscitées, deux noms surtout ont survécu dans l'histoire et brillent au premier rang : saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret de Cyr.

Le premier est assez connu, au moins dans son enseignement, par tous ceux qui ont étudié la doctrine de l'Incarnation. Sa physionomie d'homme d'Eglise est plus contestée. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'un ouvrage posthume d'Amédée Thierry (1) provoquait, à ce sujet, de la part du P. Largent (2), des rectifications nécessaires.

Théodoret n'a pas eu, en notre siècle d'études historiques, cet honneur de piquer la curiosité et d'éveiller des polémiques. Sur lui pèse toujours le jugement du Ve Con-

(1) NESTORIUS et EUTYCHÈS, *Les grandes hérésies du Ve siècle*, Paris, 1878.

(2) *Saint Cyrille d'Alexandrie et le Concile d'Ephèse*, dans *Revue des quest. hist.*, t. XII, et dans *Etudes d'histoire ecclésiastique*, 1 vol., Paris, 1892.

Digitized by Google

cile qui condamne quelques-uns de ses ouvrages où saint Cyrille se trouvait malmené. Les Papes cependant ont toujours répété que cette condamnation posthume, motivée par l'abus auquel prêtaient ces écrits chez des Nestoriens impénitents, n'atteignait en rien la personne de l'auteur, mais laissait subsister entier le jugement si élogieux qu'en avait porté précédemment le pape saint Léon le Grand. N'importe, un doute, depuis ce temps, plane sur son orthodoxie et même sur son caractère.

De son orthodoxie (*matérielle*, s'entend; car c'est la seule qu'on puisse et doive discuter), je n'ai rien à dire ici. La question, du reste, a déjà été traitée (1). Je ne veux m'occuper, pour le moment, que de son caractère, de sa personne morale. Et, pour en donner une idée, je me contenterai de parcourir rapidement les diverses phases de sa vie si mouvementée, qu'un de ses contemporains et amis (2) appelait, non sans raison, « une vraie tragédie » (3).

I

Si la vie de Théodoret fut un drame plein d'émouvantes péripéties, ce drame est précédé d'un prologue où rien ne fait pressentir les orages futurs. Les trente années qui vont de la naissance à l'épiscopat (393-423) ont plutôt la fraîcheur et le calme reposant d'une idylle.

(1) BERTRAM, *Theodoreti episcopi Cyrensis Docrina Christologica*, *Hildesiae*, 1883.

(2) Le comte Irénée, ami de Nestorius, plus tard devenu évêque de Tyr.

(3) La première biographie qu'on ait tenté de Théodoret est du P. Garnier qui, au XVII[e] siècle, donna la deuxième édition des œuvres de Théodoret. C'est une œuvre de polémique, plutôt que d'histoire. Le « prudent » Tillemont en a relevé les exagérations et parfois les injustices. (*Mémoires*, tome XV). Plus près de nous, Newman a consacré quelques bonnes pages de ses *Esquisses historiques* à notre héros. On en retrouve la substance dans le *Dictionary of Christian biography* de SMITH et WACE.

Digitized by Google

La source de nos renseignements est Théodoret lui-même, qui, devenu évêque, se délassait de ses travaux apostoliques et de ses controverses, en écrivant, pour l'édification des âmes pieuses, les biographies des saints moines qu'il avait connus soit à Antioche, soit à Cyr. Dans ces récits, d'une naïveté charmante, il mêle ses propres souvenirs et ceux des personnes qui lui étaient chères et dont il ne saurait suspecter ni la sincérité ni la véracité, comme sa mère ou le vieil Acace, évêque de Bérée, mort âgé de plus de 120 ans. Nous apprenons ainsi que sa mère, mariée dès l'âge de 17 ans, était, dans les premières années de son mariage, une dame de tête assez légère et de gaieté plutôt frivole, aimant la parure et les bijoux. Rien ne la distinguait encore de tant d'autres femmes de la haute société d'Antioche, à qui, précisément, vers ce temps-là, s'adressaient les véhémentes leçons de Chrysostome. Or, il arriva que, vers sa 23e année, elle fut atteinte d'un mal qui parut bientôt incurable et la mit en danger de perdre un œil. Ayant entendu parler d'un solitaire nommé Pierre le Galate, qui avait fait déjà des cures miraculeuses, elle y courut aussitôt et se présenta dans sa luxueuse toilette, le visage encore couvert du fard qui devait dissimuler les fâcheux effets de son mal. Le pieux solitaire, dont on vantait la douceur et l'aménité, en prit d'abord occasion pour lui faire, sur un ton de paternel reproche, une sévère leçon qui fut plus efficace que tous les sermons de tous les prédicateurs. Puis il la renvoya guérie, mais aussi convertie. Dès ce jour, en effet, elle dit adieu à tous les bijoux et à toutes les riches étoffes de soie, elle ne connut plus que la vie austère et le vêtement grossier des ascètes. Bientôt même il fallut modérer son zèle de nouvelle convertie, qui aurait porté atteinte à sa santé.

Sept ans plus tard, elle donnait le jour au fils, qui fut son premier et son unique enfant. Dieu l'accordait aux prières des saints solitaires, et à la condition que son don lui ferait retour. La pieuse mère ne fit pas difficulté de promettre que ce fils unique ne serait élevé que pour Dieu; et pour lui rappeler à lui-même, d'une façon permanente, cette

Digitized by Google

promesse qui l'engageait, comme aussi sa naissance miraculeuse, elle lui fit donner ce nom de *Théodoret*.

Je ne sais qui a remarqué que parmi les grands saints et docteurs qui ont illustré l'Eglise des premiers siècles, ceux qui ont montré une âme plus tendre, un génie plus profondément humain, un cœur plus capable de douces et fortes amitiés, ont paru le devoir à l'influence d'une sainte mère : tels saint Basile, saint Chrysostome, saint Augustin. Théodoret est de cette famille. Toute sa vie il a gardé l'empreinte mise sur son âme par sa pieuse mère et par les saints moines, amis de sa famille et protecteurs de son enfance. A cette école s'est développée chez lui cette piété profonde et naïve que nous révèle son *Historia religiosa*, et aussi une tendresse, une générosité de cœur qui l'apitoyait sur le sort de tous les malheureux, comme elle le révoltait contre toute injustice et toute violence. Fleur délicate, faite pour s'épanouir dans la tiède et calme atmosphère du cloître plutôt que pour vivre au grand air et résister aux rudes secousses de la vie épiscopale de ces temps !

C'est au célèbre monastère d'Euprèpe, situé à quelques stades des portes d'Antioche, qu'il fut initié aux Lettres profanes et aux sciences sacrées que comprenait la formation des futurs clercs. Parmi les camarades qu'il y rencontra, deux jeunes gens, un peu plus âgés que lui, l'attirèrent par la gravité de leur maintien, et il lia avec eux une sincère amitié, qui devait avoir pour tout le reste de sa vie de longues et parfois douloureuses conséquences. L'un était Jean, futur patriarche d'Antioche, l'autre était Nestorius, futur patriarche de Constantinople et chef de l'hérésie dyophysite.

La mort de sa mère, arrivée vers sa 24e année, marque une nouvelle étape dans la vie de Théodoret. Tant qu'elle avait vécu, il n'avait pas eu le courage de la contrister en se séparant d'elle. Incorporé, comme ses deux amis dans le clergé d'Antioche, il remplissait comme eux l'office de catéchiste, mais vivait sous le même toit que sa mère, partageant avec elle les exercices de la vie ascétique. Cepen-

Digitized by Google

dant il rêvait d'une solitude plus complète, loin de la ville bruyante et licencieuse. Resté seul dans la maison paternelle, il se hâta de réaliser son patrimoine, qui semble avoir été très considérable. Il fit distribuer aux pauvres la majeure partie de la somme, puis il s'en alla fonder un nouveau monastère à quelque trente lieues d'Antioche, dans le voisinage d'Apamée. Et c'est là qu'il goûta enfin, pendant six ans, le charme qu'éprouve une âme pieuse et studieuse à s'appartenir à elle-même et à ne vivre que pour Dieu. Il acquit, pendant cette retraite, la science scripturaire et la connaissance approfondie des Pères qui ne devaient pas tarder à le placer au premier rang de ses contemporains, et qui en feront plus tard le rival — et peut-être, faut-il dire, le modérateur nécessaire — de saint Cyrille dans les querelles christologiques.

Il ne souhaitait que de continuer toujours cette vie si conforme à ses goûts. Mais l'évêque d'Antioche, Théodote, ne l'avait vu s'éloigner qu'avec regret, et il conservait l'espoir de tirer de son obscurité et de mettre sur le chandelier une lumière si pure et si vive. En attendant, il parvenait à l'attirer de temps à autre à Antioche et à le faire prêcher. Théodoret se prêtait volontiers à satisfaire le goût que ses compatriotes témoignaient pour sa parole. Son discours, d'une clarté lumineuse, d'une simplicité presque attique, mais nourri aussi d'une forte doctrine et soutenu par une dialectique serrée et pressante, contenait à la fois les délicats et la foule. On se pressait autour de sa chaire ; magistrats et fonctionnaires impériaux au premier rang. Là même, entre l'orateur et quelques-uns de ses illustres admirateurs, se lièrent quelques solides amitiés qui devaient plus tard consoler l'évêque malheureux.

Ces prédications se renouvelèrent encore pendant son épiscopat jusque vers les dernières années de sa vie, et toujours avec un égal succès. On venait même d'Alexandrie pour l'entendre, quand la tenue des conciles provinciaux l'appelait de Cyr à Antioche. On vit plus d'une fois le patriarche Jean, si fortement impressionné qu'il se levait de son siège et donnait lui-même le signal des applaudis-

Digitized by Google

sements (1). Des monuments de cette éloquence, il ne reste malheureusement rien. Le temps a tout détruit. Les contemporains croyaient retrouver en lui un second Chrysostome, et Photius, qui lisait encore quelques discours, nous dit qu'en effet on y reconnaissait facilement un disciple du grand orateur d'Antioche. Les pâles extraits qu'il a cru devoir nous conserver sont trop insignifiants pour permettre de porter à notre tour un jugement.

En 423, la petite église de Cyr étant devenue vacante par la mort de son évêque Isidore, Théodote se hâta de profiter de cette occasion pour tirer Théodoret de son monastère. Il le fit élire par les évêques de la province de l'Euphrate, dont Cyr faisait partie, et, malgré ses protestations, presque à son corps défendant, Théodoret se trouva évêque à trente ans.

Le cardinal Newman, dans la courte mais très instructive biographie qu'il a écrite de Théodoret, blâme à cette occasion, très vivement, l'initiative prise par le patriarche d'Antioche. « Pourquoi, dit-il, n'avoir pas laissé Théodoret dans sa situation de moine-prédicateur, dont il ne demandait pas à sortir? Cette situation indépendante convenait, en effet, très bien à son caractère et lui permettait mieux que toute autre de développer toutes les ressources de sa riche nature. Ainsi, quand cinq ans plus tard, on serait venu demander à Antioche un patriarche pour Constantinople, on eût songé tout aussitôt à lui et non à Nestorius. Le Nestorianisme, avec toutes ses conséquences, eût donc été épargné à l'Eglise, et aujourd'hui nous lirions sans doute dans le Martyrologe le nom de saint Théodoret à la suite de celui de saint Cyrille. » Le bon Newman ajoute même qu'il aurait plus de plaisir à honorer le premier que le second. L'hypothèse, assurément séduisante, se serait-elle réalisée jusqu'au bout? C'est peu probable. On ne doit pas oublier que le Nestorianisme n'est que le dernier épisode

(1) Le fait est affirmé par Théodoret lui-même, dans une lettre à Dioscore, patriarche d'Alexandrie (*Lettre 83*), et confirmé par les Actes du Concile du Brigandage.

Digitized by Google

d'une lutte déjà séculaire entre deux écoles aux principes opposés, l'école d'Alexandrie et l'école d'Antioche. Mais revenons à notre héros.

II

J'ai dit que Théodoret avait témoigné beaucoup de répugnance à accepter l'épiscopat qui lui fut imposé plutôt qu'offert. Cette répugnance aurait une explication facile, s'il fallait en croire un de ses biographes du XVII^e^ siècle. Théodoret refusait le siège obscur de Cyr, tout simplement parce qu'il le trouvait trop au-dessous de ses ambitieuses prétentions. Ceci est une pure calomnie et on se l'explique mal, car rien dans la vie de Théodoret n'autorise un pareil soupçon. La vérité est qu'il regrettait très sincèrement le calme de sa solitude, et qu'il envisageait avec crainte les lourdes responsabilités qu'allait lui imposer sa nouvelle charge.

Qu'était donc ce diocèse de Cyr que le nom seul de son évêque a sauvé d'un total oubli? La Cyrrhestique était un canton montagneux situé à deux journées à l'est d'Antioche, formé des contreforts des monts Amanus et Taurus qui le séparaient de la Cilicie, du côté du nord. Du côté de l'est elle atteignait presque l'Euphrate et au sud elle se terminait à la plaine d'Alep. C'était un pays très pauvre, et cependant très peuplé, du moins si on le compare à ce qu'il est aujourd'hui. Théodoret nous dit en effet, que sur une étendue de 225 lieues carrées environ, il ne comptait pas moins de 800 paroisses. Les gros propriétaires avaient leur résidence à Antioche, ou dans la capitale, mais ne séjournaient pas dans ce pays sauvage. Il n'y avait guère que de pauvres colons qui avaient beaucoup de peine à payer les impôts dont les chargeait le fisc impérial. L'évêque, ému de leur détresse, s'entremit plus d'une fois et recourut même à l'impératrice Pulchérie pour faire alléger ce lourd fardeau. Cette population misérable, étrangère à toute cul-

Digitized by Google

ture intellectuelle, n'entendait que le syriaque, et comme les gens ignorants, elle était très défiante.

Dans ce milieu, le gnostique Marcion avait dès le second siècle fait de nombreux prosélytes. Il restait encore tout un groupe de villages, occupés par ces hérétiques farouches, que les évêques précédents, après des tentatives toujours infructueuses, avaient renoncé à ramener. Théodoret entreprit leur conversion, mais il mit d'abord en prière tous les moines et solitaires de son diocèse, afin d'intéresser le ciel à sa cause. Avec eux, il pria et il jeûna. Puis il essaya de s'approcher de ces villages. Mais il fut accueilli à coups de pierres, et sa vie courut même un sérieux danger. Mais il ne se rebuta pas. Il pria encore et il revint à la charge. A la fin sa patience, l'exemple de sa vie austère, sa bonté surtout et son inépuisable charité finirent par adoucir ces sauvages; ils consentirent à l'entendre et ils furent gagnés. Vingt-cinq ans plus tard, écrivant au pape saint Léon, il pouvait, avec un juste orgueil, lui dire que des dix mille hérétiques qu'il avait trouvés dans son diocèse en y entrant, il n'en restait pas un seul.

Voilà le pays et voilà le troupeau que trouvait le jeune et brillant orateur, au lieu de l'aristocratique et lettrée Antioche. Quant à la ville de Cyr, c'était un bourg affreux, privé de toute communication régulière avec Antioche. La route impériale qui se dirigeait vers l'Euphrate, pour le service des postes militaires échelonnés le long du fleuve, passait loin de là dans la plaine. Impossible par conséquent de correspondre avec ses amis autrement que par des envoyés exprès. Il ne fallait pas espérer trouver un dédommagement dans la société de la ville. La 10e légion qui avait là ses cantonnements ne pouvait offrir qu'une peu appréciable compensation à l'orateur préféré de la haute société d'Antioche.

Mais l'évêque qui put bien, à certains moments, éprouver ces regrets du passé — et ils percent en effet dans certaines de ses lettres — n'avait pas le temps de s'y abandonner. Les travaux de l'apostolat ne suffisaient pas à son activité. Nous le surprenons en train d'embellir la pauvre ville dé-

Digitized by Google

laissée et morne; il s'improvise ingénieur, directeur des ponts et chaussées. Un ruisseau coulait au pied de la ville, qui pendant l'hiver la bloquait ou l'inondait, et pendant l'été la laissait à sec. Sur le torrent, dont le lit a été d'abord creusé et endigué, Théodoret fait bâtir deux ponts qui permettent de le franchir en tout temps. Un aqueduc est construit qui, après avoir fourni de l'eau aux habitants, en donne encore pour l'entretien des bains publics. Et ces bains sont encore son œuvre, comme aussi les portiques qui les avoisinent. Je ne parle pas des églises monumentales qui couronnent cet ensemble; celle des Saints Apôtres et celle des saints Côme et Damien.

Et ce n'est là qu'une partie — la plus apparente — de l'œuvre accomplie par l'évêque apôtre et gouverneur. Par ses soins l'affreuse bourgade auparavant inhabitable, est devenue presque coquette, tout au moins propre et saine. Inutile de demander d'où lui viennent les ressources. Pas du trésor impérial, toujours avide et jamais satisfait. Mais la charité est ingénieuse. L'évêque-moine qui n'a rien voulu posséder et qui, au milieu des pauvres, s'est fait le premier et le plus pauvre de tous, s'est trouvé riche de sa pauvreté même.

Jusque-là, l'action de Théodoret est demeurée restreinte aux limites de son diocèse. Le moment vient où elle va déborder et se mêler à la vie universelle de l'Eglise. Comment, de la situation modeste et effacée, où il semble jusqu'ici s'être complu, est-il sorti brusquement pour jouer un rôle bruyant et aller jusqu'à se mesurer avec le plus haut dignitaire et le premier docteur de l'Eglise d'Orient, Cyrille d'Alexandrie? Le même biographe dont j'ai déjà mentionné les peu bienveillants commentaires, en a trouvé une explication qui, pour être très simple, n'en est ni plus charitable ni plus vraie. C'est ce que dans notre style moderne nous appellerions la *crise* de Théodoret, la crise d'ambition à laquelle nous avons vu plus haut qu'il lui trouvait des dispositions.

Donc, en 428, Nestorius fut promu à l'évêché de Constantinople, et l'année suivante (429), Jean montait sur le

Digitized by Google

siège d'Antioche. Cette double élévation de ses anciens condisciples du monastère d'Euprèpe aux deux premiers sièges de la chrétienté après ceux de Rome et d'Alexandrie aurait provoqué Théodoret à de douloureuses réflexions. Quelle que fût sa modestie, il ne pouvait ne pas se dire, dans son fort intérieur, qu'il était supérieur aux deux nouveaux patriarches. Alors, il sentit combien il était déplacé dans ce petit bourg de Cyr et une envie lui prit d'en sortir. D'ailleurs, ajoute l'imperturbable psychologue, il était à l'âge où l'ambition devient irrésistible chez les hommes de ce tempéramment (vers la quarantaine) et les pousse aux voies extrêmes : c'est le moment de la crise.

Je crois inutile de relever longuement le caractère hautement fantaisiste de ces appréciations. Théodoret a pu désirer — et il a en effet désiré — quitter son évêché, mais pour retrouver la paix du cloître, non pour monter à un siège plus élevé (1). Quant au rôle qu'il va jouer dans les querelles Christologiques qui s'ouvrent, il s'explique assez par son zèle ardent pour la foi dont il croyait défendre l'intégrité, et par l'autorité que lui donnaient au regard de tous ses collègues d'Orient ses grandes connaissances théologiques.

III

Cependant Nestorius, installé sur le siège de Constantinople, se croyait un nouveau Chrysostome et il voulait le persuader à tous. Il s'y essayait en prêchant, ce que ses prédécesseurs, abandonnant — et sans doute pour de bonnes raisons — la tradition du grand orateur, avaient négligé de faire. Mais sa prédication prétendait à être dogmatique, et bientôt elle parut étrange, elle alarma les esprits des fidèles, elle fit scandale. Des mots au moins malheu-

(1) Le canon qui défendait le transfert d'un siège à un autre était à ce moment très rigoureusement observé.

Digitized by Google

reux avaient été risqués, et son amour-propre l'empêchait de les rétracter. Bref, il versait dans l'hérésie.

Cette attitude inquiétait ses anciens amis d'Antioche, au premier rang, Théodoret. Mais leur inquiétude fut bien autrement vive quand ils virent le patriarche d'Alexandrie intervenir pour rectifier les erreurs de son collègue.

Ce n'était pas alors un petit personnage que le Pape d'Alexandrie ou, comme on l'appelait depuis quelque temps, le Pharaon d'Egypte. Dans l'Egypte en effet il semblait avoir hérité du pouvoir absolu des anciens souverains. Non seulement il commandait en maître aux cent évêques du patriarchat et au nombreux personnel des moines, mais le gouverneur lui-même avait compris qu'il devait s'incliner devant lui et se résigner au second rang. Cette autorité tendait à s'imposer aussi hors de l'Egypte, à toutes les églises de l'Empire d'Orient, pour lesquelles le successeur d'Athanase restait toujours en quelque sorte le représentant autorisé de l'orthodoxie. A Antioche en particulier, où l'on avait conservé vivant le souvenir du duel de Théophile et de Chrysostome on savait à quoi on pouvait s'attendre « quand se mettait en mouvement le Pharaon de l'Egypte chrétienne. » Sans doute Théophile était mort, mais son neveu qui le remplaçait, celui qui sera plus tard saint Cyrille, n'avait pas paru jusque-là si différent de son oncle. Il n'y avait pas encore bien longtemps que, dans une lettre adressée à Acace, évêque de Bérée, il protestait avec une véhémence indignée contre le rétablissement de la mémoire de Chrysostome dans l'église d'Antioche, appelant ce saint tout simplement un faux frère et un Judas. Il est bon de ne pas oublier ces détails si l'on veut comprendre les sentiments de Théodoret à l'endroit de Cyrille.

Après un échange de lettres aigres-douces, les deux patriarches avaient enfin porté leur différend à Rome. Le pape Célestin venait de répondre et de juger en faveur de Cyrille. C'était à prévoir, car les formules de Nestorius qui avaient provoqué le débat étaient nettement contraires à toute la tradition de l'Eglise.

Nestorius était hérétique au moins dans ses paroles.

Digitized by Google

L'était-il dans sa pensée? A Antioche, on ne le croyait pas. Aussi ne doutait-on pas qu'il se soumît, pourvu toutefois qu'on eût soin de ne pas blesser son amour-propre. Théodoret se trouvait à Antioche quand y fut apportée la lettre du pape Célestin, qui informait de la décision rendue, et condamnait Nestorius à se rétracter dans les dix jours sous peine de déposition. Au nom de Jean et de tous ses collègues, Théodoret écrivit à l'évêque de Constantinople une lettre pleine de délicatesse, où, avec beaucoup de ménagements, il l'engageait à faire sa soumission sans attendre. Elle ne devait pas lui coûter, car enfin si un mot malheureux lui était échappé, ses sentiments étaient toujours orthodoxes, conformes à la tradition. Or la tradition des Pères était formelle sur la maternité divine de Marie. Il n'y avait pas d'ailleurs de déshonneur à faire ce qu'avait fait leur commun maître Théodore de Mapsueste. N'avait-il pas un jour rétracté publiquement un mot qui avait offensé ses auditeurs?

Mais Cyrille ne songeait pas à garder tant de ménagements. Chargé par Rome de recevoir de Nestorius son adhésion à la foi de l'Eglise d'Alexandrie, il entendait lui en présenter un formulaire qui ne lui laisserait plus d'échappatoire possible. Il rédigea les Douze Anathématismes.

Ce n'était plus seulement la foi traditionnelle de l'Eglise, c'était en réalité sa propre théologie que Cyrille prétendait ainsi imposer. Sans doute cette théologie est devenue la théologie officielle de l'Eglise, mais ce n'a pas été sans peine ni sans laborieuses explications. En tous cas, à sa première apparition, et sous cette forme sèche et anguleuse de simples propositions, elle parut à Théodoret et à tous les Orientaux non seulement étrangère à la tradition de leur Eglise, mais même franchement hérétique.

A Antioche en effet on avait eu de tout temps à combattre contre la tendance docétiste ou monophysite qui, dans le Christ, absorbe tellement l'homme dans le Dieu qu'elle détruit la réalité de l'Incarnation : le Christ en effet n'est plus qu'un fantôme, une apparence (δόκησις). Cette

Digitized by Google

tendance avait eu pour dernier représentant Apollinaire dont la doctrine et les œuvres avaient été condamnées à Rome. Mais ses écrits, au lieu de disparaître, comme il arrivait en pareil cas, avaient survécu, dissimulés adroitement par ses disciples sous des noms d'emprunt, tous fort recommandables : saint Athanase, saint Jules de Rome, saint Grégoire le Thaumaturge. La supercherie ne fut découverte que beaucoup plus tard par Léonce de Byzance. Mais en attendant Cyrille y avait été trompé et l'influence d'Apollinaire apparaissait dans les formules de sa théologie, sensible surtout aux Orientaux qui l'avaient si longtemps combattu.

Ainsi s'explique la colère de Théodoret quand les fameux anathématismes lui furent envoyés par Jean d'Antioche. Il ne put pardonner à Cyrille ni d'avoir compromis le succès de ses démarches auprès de Nestorius, par des exigences excessives, ni surtout d'avoir ressuscité une hérésie qu'il avait réfutée (1). Car il croyait très sincèrement alors, voir en lui un nouvel hérésiarque, et, comme il le disait à Jean, un loup dans la bergerie. C'est assez pour expliquer les vivacités de langage auxquelles il s'est laissé aller dans ce moment, et qui ne doivent scandaliser personne.

Ses préventions contre Cyrille persévérèrent pendant le Concile d'Ephèse qui suivit. Il faut bien dire d'ailleurs que Cyrille faisait alors tout ce qu'il fallait, non seulement pour les entretenir, mais pour les enraciner davantage dans l'esprit de tous les Orientaux. Il ouvrait le Concile, sans attendre que Jean d'Antioche et tous les évêques de son patriarchat fussent arrivés, et dans une seule session, avec une hâte qu'il est inutile de dissimuler, il faisait expédier la question capitale, entre toutes celles soumises au concile, la question christologique, sur laquelle il n'ignorait pas que les Orientaux avaient des explications à lui réclamer. Mais Cyrille traitait les Pères du Concile comme il traitait les

(1) L'ouvrage de Théodoret contre les Apollinaristes ne se retrouve pas actuellement dans ses œuvres. Mais il est très expressément mentionné dans les Lettres 82 et 145.

Digitized by Google

évêques de sa province. Ce fut ce qui exaspéra Jean et les siens et les poussa à des résolutions violentes, qu'on explique sans les excuser. On eut donc le spectacle affligeant de deux réunions d'évêques qui ne veulent pas se connaître et se jettent réciproquement l'anathème. Théodoret, lié au parti de Jean d'Antioche dont il était l'orateur et le théologien, souffrait de cette division dont il rejetait, bien entendu, toute la responsabilité sur Cyrille. Il écrivait à un de ses amis, André, évêque de Samosate, qu'une maladie opportune avait, au dernier moment, retenu à Antioche : « Heureuse maladie, lui disait-il, qui du moins vous a épargné le triste spectacle qui est devant mes yeux ! Ce sont des maux au-dessus de toute expression et dignes de larmes et de deuils éternels. Le corps de l'Eglise est en péril d'être partagé. Que dis-je ? la division est déjà faite, à moins que le céleste médecin n'intervienne pour guérir et fermer les blessures. Daigne Votre Piété le supplier de venir à notre aide. »

Ce n'est pas le lieu de refaire l'histoire de ce Concile, dont la tenue, pour les raisons que je viens de dire, fut si troublée. Je ne suivrai même pas Théodoret aux Conférences de Chalcédoine, qui sont la continuation du Concile et où il dépensa beaucoup d'éloquence et de raisonnements en pure perte.

Le Concile dissous et les évêques rentrés dans leurs diocèses respectifs, la situation restait très délicate entre les deux patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. Cependant on s'occupa de les réconcilier, dès que l'éloignement et la solitude eurent rendu aux esprits un peu de calme. Des deux côtés d'ailleurs on commençait à reconnaître ses erreurs ou ses torts. Cyrille même fit les premières avances, et dans une lettre au vieil Acace de Bérée, s'expliqua nettement sur les reproches d'Apollinarisme qui lui avaient été faits. Théodoret reconnut, avec sa franchise ordinaire, que celui qu'il avait cru hérétique avait des sentiments parfaitement orthodoxes. Il le dit tout haut, mais sa franchise déplut et lui aliéna dès ce moment tout un parti d'extrême gauche qui ne voulait pas de réconciliation avec

Digitized by Google

Cyrille : ce sera le premier noyau de l'Eglise Nestorienne.

La première condition d'une réconciliation était la reconnaissance de la déposition de Nestorius. Le Pape qui l'avait condamné, ne pouvait retirer sa sentence, puisque le coupable ne s'était pas soumis. Jean céda sur ce point et abandonna son ami. Sur le terrain de la doctrine, on prit pour base d'entente une profession de foi que Théodoret avait rédigée pendant le Concile d'Ephèse. On se contenta d'en retrancher la condamnation des anathématismes qui la terminaient. Les anathématismes étaient passés sous silence. Cyrille avait compris que leur rédaction n'était pas assez claire pour s'imposer à tous.

Ainsi se fit l'union entre les deux patriarches, mais Théodoret resta en dehors. Il était arrêté par l'obligation qu'on voulait lui faire de souscrire à la déposition de Nestorius : sur ce point il fut toujours irréductible. Il faisait déjà la distinction du droit et du fait, et il s'y tenait obstinément. Nestorius, disait-il, peut être hérétique, mais en fait nul ne l'a convaincu, puisqu'on l'a jugé sans l'entendre : pour nous donc il est innocent; — *nemo præsumitur malus nisi probetur*. Veut-on nous réunir encore une fois et le citer devant nous? Je suis prêt, en ce cas, à examiner sa doctrine et si elle est répréhensible, comme on l'affirme, à la condamner. Mais condamner un coupable, sans l'avoir entendu, et sans spécifier ce qu'il y a en lui de condamnable, voilà ce que je ne ferai jamais. Libre à d'autres de charger leur conscience d'une pareille injustice; mais qu'ils en portent seuls toute la responsabilité et n'essaient pas de nous la faire partager.

Depuis lors, évitant les uns, ses anciens amis qui n'avaient pas eu les mêmes scrupules que lui et avaient donné la signature qu'on leur demandait; tenu à l'écart et en suspicion par les autres qui voulaient une condamnation de Cyrille, il vivait isolé, seul dans les montagnes de son diocèse. Il resta ainsi plus d'une année, souffrant un réel martyre.

Cependant la police impériale entrait en mouvement pour faire exécuter les clauses de l'entente conclue entre

Digitized by Google

Cyrille et Jean : il fallait signer ou quitter son siège. Théodoret serait descendu du sien et il y était tout résolu, quand les pieux moines de la contrée qui avaient appris à le connaître, intervinrent et arrêtèrent le tribun militaire déjà aux portes de Cyr. Ils ménagèrent une entrevue entre Jean et Théodoret. Les deux amis ne purent se revoir sans s'embrasser et se réconcilier. Jean expliqua les motifs de sa conduite, mais respectant les scrupules de son ami, il n'exigea pas qu'il signât la condamnation de Nestorius. Il lui demanda seulement de reconnaître le nouvel évêque de Constantinople qui déjà n'était plus le successeur donné à Nestorius. Maximien était mort et le clergé avait élu, pour le remplacer Proclus, déjà connu et apprécié à Antioche.

Ainsi finit ce triste schisme dont le souvenir a depuis toujours pesé sur la mémoire de Théodoret. On ne peut cependant méconnaître que sa conduite n'ait été toujours inspirée par les plus pures et les plus droites intentions : le zèle de la foi, dans sa critique des anathématismes de saint Cyrille et l'amour de la justice, dans sa défense de Nestorius. Il convient de rendre hommage à sa franchise et à sa loyauté.

Bossuet, qui pourtant a souvent rendu hommage à la science et à la vertu de Théodoret, « du bienheureux Théodoret », comme il l'appelle selon la tradition de l'Eglise d'Orient, lui a été sévère dans cette occasion, quand il a qualifié sa conduite « un entêtement. » Est-ce bien le mot qui convient pour ce qui ne fut en somme qu'un scrupule d'âme délicate ?

La paix conclue, elle fut loyalement observée par Cyrille et par Théodoret. Ils échangèrent même des lettres, sinon intimes — l'intimité n'était guère possible avec Cyrille — tout au moins courtoises. Théodoret reçut communication des ouvrages que Cyrille composa pendant cette période : les *Dix livres contre Julien* et le *Discours sur le bouc émissaire.* Il lui en écrivit ses félicitations et Cyrille l'en remercia.

Digitized by Google

IV

La paix, bien que sincère, était pourtant une paix boiteuse. Théodoret restait toujours convaincu que les anathématismes constituaient un danger pour l'Eglise. Du côté de Cyrille, par contre, on s'y montrait fermement attaché, beaucoup plus que ne l'était au fond l'auteur lui-même. Et plusieurs déjà de ces chauds partisans ne les entendaient pas dans un sens parfaitement orthodoxe. Le Monophysisme qui doit plus tard se séparer de l'Eglise, se réclamera de saint Cyrille, de ses anathématismes, et il prétendra, en les interprétant, donner la pensée de leur auteur.

Le danger pouvait frapper déjà un esprit perspicace et Théodoret en effet l'apercevait. Peut-être était-il le seul, à ce moment, à l'apercevoir. Mais respectueux de sa parole, il garda le silence, tant que vécut Cyrille. Jusque-là le péril ne paraissait pas imminent, car Cyrille qui avait la main ferme, et savait se faire obéir, n'aurait pas toléré des interprétations de ses propres écrits. Nul du reste ne s'y risquait.

Cyrille mourut en 444. Ses rapports avec Théodoret depuis leur conflit de 431, avaient été corrects, mais non exempts d'une certaine gêne. Ces deux hommes ne pouvaient se comprendre. Il nous est parvenu sous le nom de Théodoret une lettre et un sermon dans lesquels il aurait, à cette occasion, traduit ses sentiments intimes, avec une liberté qui ne laisse pas d'étonner ceux-mêmes qui sont habitués aux aménités des disputes entre théologiens. Les deux documents portent des traces d'inauthenticité qui les ont fait rejeter par le grand nombre des historiens. Cependant, il est clair que Théodoret, s'il n'a pas exprimé sa pensée sous cette forme inconvenante, a cependant envisagé la mort de Cyrille moins comme une perte que comme une délivrance pour l'Eglise et pour l'épiscopat d'Orient.

Il suffit pour s'en convaince de lire la lettre qu'il adres-

Digitized by Google

sait au nouvel archevêque d'Alexandrie, Dioscore. En saluant en lui le plus doux des hommes et le plus indulgent aux humbles, il glissait sous le compliment une critique dont nul ne pouvait méconnaître l'adresse. Mais s'il avait réellement de Dioscore l'opinion qu'il exprime ici, il ne devait pas tarder à être désabusé. Car c'est de là justement qu'allaient lui venir les épreuves et les persécutions.

Dioscore a laissé dans l'histoire une très mauvaise réputation, et quoi qu'en disent les historiens d'Outre-Rhin, elle est méritée à tous égards. Le jugement de saint Léon qui l'a appelé un tyran, reste toujours le plus juste qu'on puisse en porter. Il est dû reste facile de voir que ce qui le rend surtout sympathique aux Allemands, c'est sa lutte contre la primauté du Pontife Romain.

Ce fut en effet le rêve de cet ambitieux personnage de se rendre le maître absolu de toutes les églises d'Orient. Il cherche d'abord à les soumettre toutes à son autorité en leur imposant la croyance de son église. Et cette croyance est naturellement la théologie des anathématismes, car s'il déchire la mémoire de son prédécesseur, il trouve bon de conserver sa théologie. Cela fait, il pourra, pape d'Orient, traiter d'égal à égal avec le pape d'Occident.

Mais le pape d'Occident était saint Léon et en Orient même, la réalisation de ce projet devait rencontrer plus d'un sérieux obstacle. Les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche étaient peu disposés à accepter les prétentions de leur nouveau collègue. Celui de Constantinople était Flavien, prélat de très grande vertu, mais à qui manquaient peut-être l'énergie et la décision nécessaires dans les circonstances critiques où il allait être engagé. En tout cas, il s'était déjà fait deux puissants ennemis : Eutychès, un moine qui, malgré son intelligence obtuse, conservait un grand prestige sur tout le peuple monacal de la capitale et Chrysaphius, l'eunuque ignoble qui en ce moment gouvernait l'empereur à son gré. Dioscore trouva en eux deux puissants auxiliaires, tout disposés à le servir, en servant leur propre ressentiment.

A Antioche la résistance pouvait être plus forte. Non pas

Digitized by Google

que le patriarche lui-même fût un adversaire bien à redouter. Domnus, qui avait succédé à son oncle Jean, était mieux fait pour la vie du cloître, comme le lui avait dit saint Euthyme, que pour la conduite d'un grand patriarchat. Mais il avait, pour le diriger et au besoin le soutenir, Théodoret, qui était bien le vrai patriarche d'Antioche. Dioscore comprit qu'il fallait d'abord dépouiller Domnus de son conseil et de son soutien. Réduit à lui-même, le pauvre patriarche serait à sa discrétion.

C'est à quoi il travailla. Il essaie d'abord de la menace. Il écrit à Domnus, et s'armant de l'autorité de saint Marc, comme l'évêque de Rome s'arme de celle de saint Pierre, il le somme de faire cesser à Antioche les prédications de Théodoret qui offensent, dit-il, la conscience des fidèles. Mais le coup ne porte pas. Il lui attire une réponse de Théodoret qui serait à citer tout entière. Comment la conscience des fidèles a-t-elle été si longue à s'alarmer d'une prédication qui dure depuis vingt-cinq ans et que tous les évêques d'Antioche : Théodote, Jean, Domnus, ont jugée conforme à la saine doctrine ?

Dioscore revient à la charge et, pour peser plus fortement sur Domnus, excommunie publiquement dans sa propre église, l'évêque Théodoret sur lequel il n'a pourtant aucune autorité. Et comme Domnus résiste toujours, il fait appel au pouvoir impérial. Par ses amis de Constantinople, il obtient un édit qui frappe Théodoret comme perturbateur du repos des églises et lui défend de sortir désormais des limites de son propre diocèse.

L'adversaire le plus gênant, le seul irréductible, est maintenant écarté. Enfermé dans sa prison de Cyr, il peut fatiguer les échos de ses protestations, envoyer à la cour, ce sera peine perdue, les avenues sont occupées, les oreilles sont sourdes. Dioscore peut poursuivre en paix ses desseins. Il n'a plus qu'à faire convoquer un Concile dont il aura la présidence, et où, sous couvert d'éteindre les derniers restes de l'hérésie nestorienne, il formulera ses propres volontés, déposera les évêques encore gênants, et s'assurera partout des créatures à sa dévotion. Le programme se réa-

Digitized by Google

lisera de point en point, pourvu toutefois que l'évêque de Cyr ne paraisse pas à ce Concile. Sa grande voix pourrait éveiller des remords ou raffermir des courages chancelants. Mais les précautions sont prises. La circulaire impériale qui convoque le Concile a soin de déclarer que le seul Théodoret en devra être exclu. « Pour ce qui est de Théodoret, évêque de Cyr, que nous avons déjà relégué dans son diocère, nous lui défendons de se rendre au Concile, à moins que le Concile lui-même n'en juge autrement et ne l'invite à venir y prendre part. Que si quelque dissension vient à éclater au Synode à son sujet, nous voulons que le Saint Concile se tienne sans lui et qu'on se conforme à ce que nous avons ordonné. » (1)

Il n'y avait pas à craindre que sous l'œil de Dioscore, le Concile prît pareille initiative. Du jour où l'édit impérial l'avait interné dans son diocèse, Théodoret avait vu tous les évêques du voisinage frappés de stupeur, s'éloigner de lui comme d'un pestiféré. Dioscore put donc accomplir son œuvre sans résistance. Il est inutile de rappeler cette œuvre que le pape saint Léon a si bien qualifiée du nom de Brigandage. Théodoret qui avait le premier dénoncé l'hérésie d'Eutychès et l'avait réfutée dans son *Eraniste* fut traité comme hérésiarque et déposé de son siège. Pas une voix ne s'éleva pour protester contre l'injustice et défendre l'innocent. Dioscore n'avait plus autour de lui que des complices ou des lâches. Le malheureux Domnus lui-même eut la faiblesse d'approuver la déposition de son suffragant.

V

Il n'en coûta pas à Théodoret de quitter cet évêché qu'il n'avait pas désiré, que l'obéissance seule lui avait fait accepter et où l'avait jusque-là retenu le devoir. Mais ce

(1) *Actes Syriaques*, trad. Martin, p. 3.

Digitized by Google

qui l'affligea ce fut d'apprendre la déshonorante lâcheté de tous ces évêques muets et tremblants sous le regard d'un tyran. C'étaient pourtant les mêmes qu'il avait vus naguère à Antioche, les uns encore simples lecteurs, les autres diacres, les autres prêtres, d'autres enfin déjà évêques se presser, auditeurs attentifs, autour de sa chaire et qui, le sermon fini, venaient l'embrasser, se jeter même à ses genoux pour les baiser en protestant de leur admiration pour son enseignement vraiment apostolique. « Et les voilà, s'écrie-t-il, qui condamnent ce même enseignement! Moi qui, à les entendre, étais la lumière non pas seulement de l'Orient, mais de l'univers entier, me voilà proscrit, et s'il ne tenait qu'à eux, je ne trouverais plus même un morceau de pain. N'ont-ils pas dit anathème à qui m'adressera la parole? Et on les a vus honorer comme un triomphateur de la foi celui qu'ils avaient naguère dégradé comme hérétique (Eutychès), se jeter à ses pieds pour lui demander pardon, l'appeler le père de leurs âmes. A-t-on vu jamais des caméléons plus prompts à varier la couleur de leur peau que ceux-ci à changer leurs convictions? Oh! je leur laisse volontiers leurs chaires, leurs dignités et les biens de cette vie si courte. Je préfère, avec l'intégrité de ma foi, cet exil qui les effraie tant. Toute ma confiance est dans le jugement de Dieu, car j'espère qu'en retour de l'injustice que je souffre, il voudra bien me pardonner mes péchés. » (1)

Il revint à ce monastère d'Apamée que vingt-cinq ans auparavant il avait quitté à regret, et vers lequel il avait depuis plus d'une fois tourné des regards d'envie. Mais avant de goûter le charme de cette solitude il lui restait un devoir à remplir. Il se devait à lui-même comme il devait aux diocésains qu'il avait évangélisés de justifier sa foi et de faire lever l'injuste sentence qui le déclarait hérétique.

Il venait de voir, par ce qui s'était passé à Ephèse, ce qu'on pouvait attendre du triste épiscopat d'Orient. Il se tourna vers Rome, le siège, comme il le dit lui-même, d'où

(1) *Lettre 147.*

Digitized by Google

saint Pierre continue de déverser sur le monde entier la lumière toujours pure de la foi et auquel il faut toujours recourir. (*Lettre 113*). Il écrivit donc au Pape saint Léon pour lui soumettre sa cause, et fit solliciter de l'Empereur l'autorisation de passer en Italie pour y être jugé par l'autorité compétente. Mais sa demande, comme les instances du Pape, se heurta à un mauvais vouloir obstiné. L'empereur, toujours dominé par Chrysophius, n'opposa que le refus ou le silence. Il dut donc attendre dans son monastère l'heure de la réparation. Elle vint après la mort de Théodose (28 juillet 450).

Le Concile de Chalcédoine, convoqué par le nouvel Empereur, Marcien, et par le pape saint Léon, vint réparer les ruines causées par Dioscore et par le Brigandage. Théodoret y parut, non point pour demander son retablissement sur son siège, mais pour faire constater son orthodoxie calomniée.

Introduit dans la première session, il parut au milieu de tous ces évêques dont un grand nombre avaient, deux ans auparavant, signé sa déposition. Sa vue dut les faire rougir de honte. Son entrée parut réveiller des haines mal contenues. Du côté des prélats égyptiens, rangés derrière Dioscore, partirent des cris hostiles : « Dehors le Nestorien » tandis que du côté opposé répondaient d'autres cris à l'adresse de Dioscore : « A la porte l'assassin! Dehors le meurtrier de Flavien. » Il fallut un moment pour calmer cette effervescence. Cependant Théodoret resta silencieux, trouvant également méprisable l'une et l'autre manifestation.

A la huitième session, il fut invité à anathématiser Nestorius, ce qu'il n'avait jamais fait. Depuis que l'hérésiarque était mort impénitent et que l'erreur désignée par son nom s'était précisée, Théodoret ne pouvait refuser ce qu'on lui demandait. Mais il voulait d'abord se justifier de toutes les calomnies dont on l'avait chargé. Mais à chaque tentative qu'il fit pour s'expliquer, tous ces évêques, craignant sans doute de s'entendre rappeler des vérités trop dures, lui coupèrent la parole : « Nous voulons seulement qu'il dise

Digitized by Google

anathème à Nestorius. Nous ne lui demandons pas autre chose. » — « Oui, dit Théodoret résigné, anathème à Nestorius et à celui qui dit que la Vierge Marie n'est pas mère de Dieu et à celui qui professe deux fils de Dieu au lieu du Fils unique. J'ai souscrit la définition de foi du Concile et la lettre du très saint et très pieux évêque Léon : telle est ma foi. » Puis enveloppant l'assemblée d'un regard : « Et maintenant, dit-il, adieu. » Et sur ces mots, il se retira.

Le grand évêque, brisé par tant d'épreuves, revint à son monastère. Il ne voulut pas reprendre la direction de son diocèse que le Concile lui avait rendu, il en confia l'administration à son corévêque Hypatius. Pour lui, il rentra dans sa chère solitude, et occupa les quelques années que Dieu lui accorda encore à écrire son *Histoire des Hérésies* et ses derniers *Commentaires* sur *l'Ecriture Sainte*. Une lettre très élogieuse du pape saint Léon, à qui ses légats revenus du Concile, avaient fait connaître la valeur et le mérite du vieil évêque, lui fut une précieuse consolation Sa vie s'acheva, après tant d'orages, dans le calme et la paix comme elle avait commencé.

Peut-être s'en alla-t-il avec l'espérance que la paix qu'il avait vue rétablie dans l'Eglise ne serait plus troublée. Hélas! il n'en a rien été. De nouvelles et plus profondes divisions ont partagé cette malheureuse église d'Orient. Nestoriens et Monophysites y persistent encore. On sait que notre glorieux pape Léon XIII se souvenant de son prédécesseur Léon le Grand a voulu rétablir l'unité détruite et ramener dans le giron de l'Eglise mère ces enfants égarés (1). Déjà son appel a été entendu de plusieurs. Puisse cette grande pensée obtenir une complète réalisation. Ce jour-là Théodoret et saint Cyrille, qui se sont depuis longtemps réconciliés dans la vision béatifique où s'évanouissent tous les nuages de la théologie, chanteront avec nous le *Te Deum* d'actions de grâces.

(1) *Encyclique Præclara*, 20 juin 1894.

P. FOREST.

Digitized by Google

DEUX

DISCOURS PARLEMENTAIRES

Un événement, dont l'importance symptomatique n'a pas été suffisamment mise en relief, s'est produit, durant les dernières discussions parlementaires. L'imprimerie du *Journal officiel* n'a pas pu fournir, à ses abonnés ou à ses lecteurs d'occasion, le nombre d'exemplaires qu'ils demandaient. Telle est la beauté du verbe parlementaire, tel est le goût scientifique des électeurs. Ils veulent juger par eux-mêmes, ils tiennent à se documenter, ils se font un devoir d'écouter le pour et le contre, afin de se prononcer ensuite en toute connaissance de cause. Dors content, Montesquieu !

L'éloquence de ceux qu'on appelait, autrefois, « nos honorables préopinants », mérite-t-elle tout cet enthousiasme ? A dire vrai, je n'en sais rien, puisque je n'ai pas eu le courage, si commun, sans doute, parmi nos contemporains, de lire ces innombrables et interminables pages du *Journal officiel*. Cependant, j'ai étudié quelques discours, et, de cette étude, un souvenir m'est resté, fort agréable mais combien étrange !

De tous les orateurs connus, celui qui m'a paru faire ressortir avec le plus de force, tout ce qu'il y a de bizarre et de déconcertant dans notre parlementarisme, c'est M. Denys Cochin.

Le discours de M. Denys Cochin (séance du 25 mars 1901)

Digitized by Google

ressemble à une conférence très intéressante ou plutôt à une causerie académique de salon, aussi libre et fantaisiste que docte et élevée. Que de bonne grâce et de distinction, que de finesse et de science, dans cette éloquence familière à la fois et aristocratique ! Evidemment, quand il sera de l'Académie française, M. Denys Cochin fera la joie des grandes séances.

Mais pour quelqu'un qui légifère à la Chambre des députés, M. Denys Cochin se permet bien des infractions aux règles du parlementarisme et aussi aux principes de la bonne vieille rhétorique.

Devant ces députés, élus, assez souvent, grâce aux mastroquets et autres puissances politiques, M. Denys Cochin réfute Pascal, explique Kant et Kepler, définit l'idéalisme, le temps et l'espace, célèbre le renouveau de la haute métaphysique et se permet de l'apologétique sentimentale et romantique : « Les dogmes, dit-il, d'après Mme Swetchine, les dogmes sont comme les verrières des cathédrales : on ne les voit que lorsqu'on est dans l'église, quand on est dehors, on ne les voit pas. »

Après cette citation, on voit figurer au *Journal officiel* une parenthèse qui encadre un *très bien, très bien à droite.* Rien ne trahit les impressions qu'éprouvaient les députés d'extrême gauche. C'est dommage. Que rêvait Dejeante ? à quoi songeait Tourgnol ? Les œuvres de Mme Swetchine ne font pas, sans doute, partie de leur bibliothèque. Et puis, quelle confiance peut-on avoir en cette dame qui fréquentait les églises et qui préférait, à la grande lumière, le demi-jour, voire l'obscurité. Il y a tant d'ombre dans les églises ! Mais, à notre tour, et sans entrer en aucune façon dans la manière de voir de M. Dejeante et dans la philosophie de M. Tourgnol, nous nous demandons, tout de même, dans quel but M. Denys Cochin a prononcé son discours devant ces chers collègues. Il ne se flattait pas, j'imagine, de les convaincre — et cela pour plusieurs raisons. Il n'espérait pas, sans doute, que les journaux de droite discuteraient et commenteraient son discours, après l'avoir annoncé et publié en gros caractères.

Digitized by Google

Alors quoi ? Peut-être M. Denys Cochin a-t-il voulu être agréable à un certain nombre d'électeurs, peu fiers de leur titre, et qui se croient tenus, à tort ou à raison, de suivre les débats parlementaires, et qui trouvent ennuyeux et vulgaires, les discours de nos seigneurs et maîtres. Si M. Denys Cochin a visé ce but philanthropique, il peut se rendre ce témoignage qu'il l'a parfaitement atteint : sa conférence est un vrai régal pour les délicats. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que traduire, sous une forme extrêmement académique, un sentiment de colère parfaitement excusable. Condamné à vivre dans ce milieu de médiocres, M. Denys Cochin, philosophe, lettré et un peu grand seigneur, doit éprouver quelquefois la tentation très vive de dire à un certain nombre de ses collègues : « Vous êtes des crétins malfaisants et ridicules. » N'est-ce pas ainsi qu'on pourrait traduire les phrases les plus significatives de sa péroraison ? « Depuis deux mois, a-t-il dit, en terminant, pendant que la Chambre est occupée à discuter la question des jésuites et des dominicains, il se passe de grands événements ; les autres puissances se développent, en Asie et en Afrique, et lorsque, plus tard, l'histoire de notre temps sera écrite, on dira que deux pays, pendant ces événements immenses, s'occupaient des Jésuites : la France et le Portugal..... Vous retournerez dans vos villes, dans vos campagnes, et vous direz : J'ai bien servi le pays; j'ai obtenu la fermeture de ces hôpitaux, de ces écoles, de ces couvents..... »

C'est suffisamment clair, n'est-ce pas ? tout le monde pouvait comprendre. Cependant les intéressés, seuls, n'ont pas compris. Je ne dis pas qu'ils ont affecté de ne pas comprendre ; il est trop évident qu'ils n'ont pas compris. En veut-on la preuve? Au cours de sa conférence, M. Denys Cochin avait cru devoir — on ne voit pas bien pourquoi — chercher querelle à Pascal. « Il y a un mot de Pascal que je n'ai jamais compris, et dont je voudrais lui demander compte, si je ne craignais, en essayant d'en remontrer à Pascal, de blesser M. Trouillot qui prend toujours pour lui tout ce que l'on dit contre Pascal. »

Que croyez-vous que répondit M. Trouillot, le grand

Digitized by Google

orateur de la majorité ? Il répondit par deux déclarations, qui sont toutes d'or, pour parler comme le Jésuite des *Provinciales* lesquelles sont si familières à M. Trouillot. Il répondit ceci : « Vous pourriez me mettre en plus mauvaise compagnie, mais la vérité est que vous me prêtez des sentiments que je n'ai jamais eus. »

Trouillot faisant des cérémonies pour prendre rang, à côté de Pascal, quel spectacle !

De telles interruptions prouvent que l'esprit, l'ironie et la philosophie de M. Denys Cochin ne trouvent pas leur emploi à la Chambre des députés.

Avec M. Ribot qui a remplacé M. Denys Cochin, à la tribune, les traditions académiques ne perdent pas leurs droits, mais elles se subordonnent à la politique. Quel maître-orateur est M. Ribot ! et comme on dirait volontiers de lui, qu'il représente parfaitement le type du grand parlementaire, si son discours, si remarquable et si admirable, à plusieurs points de vue, ne constituait un réquisitoire écrasant contre le parlementarisme. Quiconque lit ces quelques pages, avec une attention, un tant soit peu soutenue, se voit obligé de faire à chaque pas, pour ainsi dire, des remarques... désolantes.

La plupart de ces parlementaires, grands pourfendeurs de Jésuites, pratiquent une casuistique indiciblement scabreuse ; ils laissent, de bien loin, Escobar, après eux. Dans son discours du 25 mars, M. Ribot ne semble pas s'être donné d'autre tâche que de dévoiler leurs manœuvres et il s'acquitte de son devoir avec un naturel étonnant, sans paraître se douter lui-même de l'énormité de certains actes qu'il flétrit. Il dit à ces Messieurs : « Est-il vrai que votre pensée secrète, celle qu'on avoue, qu'on murmure au dehors, c'est de faire une loi dirigée contre l'enseignement et que ceux qui auront la bonté de ne pas enseigner, vous serez pour eux, pleins de charité et de mansuétude ! »

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ici, de l'impudence des parlementaires, du machiavélisme de leurs chefs, ou de la stupide placidité de ce bon Démos qui se croit le maître de ses destinées. Ainsi, durant plusieurs mois, nos

Digitized by Google

législateurs discutent, pour la galerie, un projet qu'ils ne prennent pas au sérieux, mais qui masque une diversion savante dirigée contre la liberté d'enseignement. Ils n'osent pas s'attaquer à une liberté, mais ils trouvent moyen de l'atteindre d'une façon indirecte. Cela s'appelle, paraît-il, jouer « la Comédie législative » le mot est de M. Ribot, ou de M. Millerand.

Comme certains députés ont acquis, dans cet art, une grande expérience, ils peuvent mener de front, deux ou trois comédies. C'est du moins ce qui résulte des attaques courageuses de M. Ribot. Toujours dans cette même séance du 25 mars, il dit à certains ministres : « Vous avez laissé entendre que si l'Etat pénétrait dans les maisons rivales, concurrentes, il donnerait une sorte de garantie morale que tout s'y passe avec ordre et que les enfants n'y apprennent rien de contraire à l'esprit que l'on entend faire prévaloir. » Personne n'ayant protesté contre cette affirmation de M. Ribot, nous avons le droit de la tenir pour vraie. Or, elle a une portée très grande. Les adversaires de l'enseignement libre n'hésiteraient pas, un seul instant, à pénétrer dans les collèges catholiques, s'ils étaient sûrs d'y trouver matière à procès-verbal ou à scandale. S'ils restent dehors, c'est qu'ils le veulent bien. Mais, en même temps, ils affectent de jeter une sorte de suspicion sur les écoles libres, ils s'arrangent de façon à faire entendre qu'elles cachent, peut-être, on ne sait quels mystères d'iniquité. C'est par amour pour la liberté, par fidélité aux immortels principes, que ces sages daignent s'abstenir de toute enquête — avec affectation... Et ils se proclament les ennemis de Tartufe !

Mais il y a mieux. Tout l'admirable discours de M. Ribot qui devrait avoir pour objet, la défense de la liberté religieuse, porte, en réalité, sur une petite manœuvre louche de ses adversaires. Tel est le fonctionnement de cette baroque machine parlementaire. Au lieu de discuter librement des principes, les orateurs les plus éminents se voient obligés de faire passer, au premier rang de leurs préoccupations, les chinoiseries de la procédure parlementaire. Il

Digitized by Google

faut une certaine intensité d'attention pour comprendre comment et pourquoi M. Ribot est amené à prendre la parole.

« La question, dit-il, est tranchée en ce qui concerne les congrégations. Une congrégation ne pourra pas se former et vivre, et, par conséquent, elle ne pourra pas enseigner, sous les peines un peu draconiennes, en tous cas très sévères, que la loi elle-même a édictées. Mais la question que vous soulevez en ce moment, et qui a été introduite, je pourrais dire, d'une façon subreptice, oblique, presque à la dernière heure, en usant d'une tactique de circonstance, vous me permettrez de vous l'expliquer.

Vous voulez reprendre l'article 7... Mais l'article 7 avait été présenté par Jules Ferry, pourquoi? Parce qu'on ne voulait pas toucher aux congrégations, parce qu'on ne voulait pas les dissoudre. Jules Ferry et M. de Freycinet l'ont dit : « Nous ne voulons pas faire cesser la tolérance qui couvre l'existence de toutes ces congrégations non autorisées, nous voulons seulement leur demander de ne pas enseigner. » Alors, je comprends l'article 7. Mais vous êtes venus dire que vous ne vouliez plus de cette tolérance, que vous ne vouliez pas que la loi restât lettre morte, et vous faites précisément une loi pour qu'elle soit, dites-vous, appliquée. Vous dites dans cette loi d'abord : « Les congrégations ne peuvent pas se former ni vivre sous peine d'un an ou deux ans de prison », et vous dites, après, que « tout membre d'une congrégation qui enseignera, sera puni de la même peine. »

C'est une contradiction manifeste et la superfétation est véritablement frappante. Quand vous aurez saisi un jésuite, un dominicain, ou un mariste qui enseignera dans une école, vous le mènerez en police correctionnelle; vous aurez à prouver d'abord qu'il fait partie d'une congrégation non autorisée. Mais quand vous aurez fait cette preuve, vous aurez démontré tout ce qui est nécessaire, pour le faire frapper d'une peine d'un an ou deux de prison. Alors qu'entendez-vous dire quand vous ajoutez que vous le punirez pour avoir enseigné?

Digitized by Google

M. Ribot ne dit pas aux députés de gauche : Vous allez voter une loi hypocrite et canaille. Non, il doit se contenter de leur déclarer ceci : Vous rédigez une série d'articles législatifs incohérents et que vous ne pourrez jamais mettre en pratique, parce que vous les introduisez subrepticement, honteusement, dans la discussion. Je vous prends en flagrant délit d'indélicatesse parlementaire, et, du haut de cette tribune, je vous dresse un procès-verbal.

Que répondent nos casuistes laïques ? Rien, ce qui prouve qu'ils sont habiles. Mais M. Ribot, estimant que cette preuve, par le silence, est insuffisante, interpelle à brûle-pourpoint les principaux intéressés.

« Voilà, dit-il, comment l'article a été introduit dans le projet.

C'est bien exact, n'est-ce pas, monsieur Rabier.

M. Fernand Rabier. « Pas tout à fait. » (*Rires et applaudissements ironiques au centre et à droite*).

Il semble qu'un tel aveu, arraché à ses adversaires, M. Ribot n'ait plus qu'à recueillir les fruits politiques de son triomphe oratoire.

Hélas ! il ne recuille que l'approbation d'une minorité, et, loin de dominer l'opinion de la majorité, il se soumet lui-même à ses caprices. Je n'ai pas lu, sans une certaine tristesse, les deux dernières colonnes de la page 921 et les deux premières de la page 922. M. Ribot, le défenseur parlementaire et politique de la liberté d'enseignement, demande impérieusement, contre cette même liberté, des mesures, ou, si l'on veut, des garanties qui peuvent être fort dangereuses.

« Nous avons appelé l'attention de M. le ministre de l'instruction publique sur cette situation ; nous lui avons dit qu'il était urgent, indispensable, d'apporter à la Chambre une loi sur l'inspection, de la faire aussi rigoureuse qu'il le jugerait nécessaire. M. le ministre de l'instruction publique, n'a pas, jusqu'à présent, déféré à ce désir, que la commission lui avait exprimé à peu près à l'unanimité, car s'il y a eu des résistances de ce côté (la droite), elles se sont singulièrement affaiblies au cours même de la discus-

Digitized by Google

sion, et quoi qu'on puisse dire, en théorie, du droit supérieur de l'Eglise d'enseigner comme il lui convient, j'imagine que des hommes politiques qui sont, malgré tout, de leur temps, ne peuvent pas prendre sur eux de contester le droit de l'Etat; ils ne le peuvent pas, et s'ils le faisaient, au nom même de la commission de l'enseignement, c'est son président qui lui répondrait. » (*Applaudissements au centre*).

Je crois bien deviner que ce langage est habile, deux fois même ou trois fois habile. Il flatte la majorité, il est de nature à ébranler quelques membres de la gauche indécis, et enfin il est sincère, car il traduit la vraie pensée de l'orateur. M. Ribot, défend la liberté d'enseignement, non pas par amour pour les collèges libres, mais par fidélité à ses propres principes. Il n'en a que plus de mérite, en un sens, mais son attitude ne laisse pas de nous inquiéter. Puisque nos protecteurs, pour nous défendre, éprouvent le besoin de nous menacer tout d'abord, et en termes aussi explicites, c'est que la haine des politiciens, contre nous, doit être bien grande. M. Ribot n'aurait-il pas dépassé son but?

Il est probable, en effet, que la loi qu'il combat, avec tant de force, sera définitivement votée. Ses auteurs, selon toute vraisemblance, ne se tiendront pas pour satisfaits et peut-être alors voudront-ils appliquer, contre tout ce qui restera de l'enseignement libre, les mesures que préconise aujourd'hui M. Ribot? Nous n'avons pas d'inquiétude sur la correction de son attitude personnelle. Il démasquera cette nouvelle manœuvre, comme il a flétri, jusqu'ici, les attentats commis contre la liberté! Tout de même, il pourrait regretter quelques-uns des mouvements oratoires auxquels il a eu le tort de s'abandonner, dans la séance du 25 mars 1901.

On me pardonnera, sans doute, ces remarques qui paraissent ne se rapporter qu'à la politique ou à la morale et qui, en réalité, sont absolument littéraires. La vieille rhétorique, dont on s'est trop moqué, définissait l'orateur : *vir bonus*. Les passions et l'intolérance d'une assemblée

Digitized by Google

permettent de mesurer l'honnêteté et le courage de celui qui ose lui parler le langage de l'indépendance. S'il semble parfois faiblir ou s'avancer trop loin dans la voie des concessions nécessaires, l'indulgence nous est alors facile. Ces quelques constatations étaient d'autant plus nécessaires qu'on a accusé souvent M. Ribot, de versatilité politique et de faiblesse. Au contraire, peu d'hommes, dans ce siècle, ont donné, autant que lui, l'exemple d'une fidélité inébranlable aux vieilles doctrines libérales.

Le talent de M. Ribot n'est pas inférieur à son courage. M. Jules Simon, un bon juge, affirmait qu'il n'avait jamais rencontré d'improvisateur aussi distingué que M. Ribot. Or, les souvenirs de M. Jules Simon remontaient fort loin, dans l'histoire de l'éloquence parlementaire, ils allaient jusqu'à Royer-Collard.

Même, à la simple lecture, on se rend compte sans peine qu'un discours comme celui du 25 mars, exige un ensemble de qualités oratoires extrêmement rares.

D'abord, il a été improvisé, puisque la proposition Rabier, contre laquelle s'élève M. Ribot, constitue une surprise. Sans doute M. Ribot avait préparé depuis longtemps les arguments généraux dont il s'est servi en faveur de la liberté, mais il a dû leur donner une forme imprévue et les adapter à un genre de discussion déconcertant. Par bonheur, M. Ribot se laisse si peu déconcerter qu'il semble plutôt provoquer les attaques de ses adversaires, assuré qu'il est de répondre à toutes les objections avec esprit et avec force. En veut-on un exemple? Fidèle à une tactique peu digne d'un grand orateur, M. Waldeck-Rousseau avait terminé son discours par l'évocation d'un de ces souvenirs historiques qui produisent un effet, en quelque sorte, mathématique, dans certaines assemblées. Il avait glorifié « cette bourgeoisie trop fière et trop jalouse de toutes nos franchises nationales pour jamais tourner les yeux du côté de Canossa, et trop instruite aussi, pour ne point savoir que, si le chemin qui y conduit, est facile, on n'en revient jamais qu'amoindri et humilié. »

Le *Journal officiel* porte la rubrique significative.

Digitized by Google

(*Applaudissements vifs et prolongés à gauche et à l'extrême-gauche.*)

Aussitôt M. Ribot remonte à la tribune. « Vous avez parlé de Canossa, M. le Président du Conseil, s'écrie-t-il. Que diriez-vous alors de l'orateur qui, il y a peu d'années, allait partout disant qu'il fallait oublier les querelles passées, qu'il fallait fonder dans ce pays le parti conservateur républicain, qu'il fallait se séparer de tous ces souvenirs irritants, de tous les éléments violents qui empêchaient cette grande réconciliation nationale.

« Et quand vous dites que lorsque l'on va à Canossa, il est difficile d'en revenir, vous montrez par votre exemple que le chemin est ouvert et que la difficulté n'est pas si grande. »

M. Ribot improvise donc, et de magistrale façon. Il est vrai que, pour des prédicateurs, des professeurs ou des avocats d'un certain âge, l'improvisation est chose relativement facile. Mais à moins d'y être forcés absolument, les causeurs les plus habiles, ne se hasardent pas sur de certains territoires dangereux. Et je crois bien qu'on trouverait rarement un sujet de discussion plus scabreux et plus difficicile que celui qui s'imposait à M. Ribot, le 25 mars 1901. Seul, un vieil habitué de la tribune peut se reconnaître dans cet enchevêtrement d'articles et de faits parlementaires et, seul, un homme maître de sa pensée et de sa parole, peut débrouiller cet embrouillement préparé à loisir par des hommes trop habiles. M. Ribot a su faire jaillir la lumière au milieu de toutes ces obscurités. M. Ribot a un beau talent d'orateur parlementaire.

Est-ce une raison de le comparer aux grands orateurs politiques qui ont illustré la tribune française, sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet? Il serait glorieux d'instituer ici un docte parallèle entre M. Ribot et M. Molé par exemple, ou de Serres, puis de remonter jusqu'à Mirabeau, jusqu'à Cicéron, jusqu'à Démosthène. Mais outre que la vanité de ces laborieuses comparaisons n'est plus à démontrer, le prestige littéraire de l'éloquence parlementaire a singulièrement baissé, depuis quelques années. Un érudit

Digitized by Google

méticuleux, nous a prouvé, avec pièces à l'appui, que Mirabeau n'était pas l'auteur des discours qu'il prononçait à la tribune. Trois ou quatre pasteurs calvinistes lui fournissaient, en abondance, des documents et des arguments, qu'il s'assimilait tant bien que mal. Que peuvent bien valoir, littérairement parlant, des discours ainsi composés ? Quant aux solennelles concions de Berryer et des orateurs contemporains de Berryer, jadis tant vantées dans les écoles, il est plus aisé de les louer que de les lire. Que toutes ces phrases solennelles sont ennuyeuses ! Les orateurs de nos jours, parmi lesquels M. Ribot, n'ont peut-être pas de « superbes envolées d'éloquence » qu'on aimait tant autrefois, mais grâce à Dieu, ils parlent plus naturellement.

Deux fois au moins, au cours de cette intéressante séance, les représentants de la vieille éloquence française ont parlé, comme il est admis maintenant que les morts parlent, à la tribune du Palais-Bourbon. Il semble donc que le parallèle entre les orateurs d'autrefois et les orateurs d'aujourd'hui se soit fait, pour ainsi dire, de lui-même, sans nous et malgré nous. M. Denys Cochin a cité Berryer presque avec émotion. Vous vous rappelez l'anecdote. Berryer dit : « J'étais élève à Juilly. Un jour, on nous apprend que le général Bonaparte, couvert de gloire et de lauriers, revient d'Italie. Allons au-devant de lui, nous dit-on ; il va passer sur la route avec son état-major. — Vous jugez, remarque M. Cochin de ce que devait être l'anecdote racontée par Berryer. — « On le voit (Bonaparte), s'avancer sur son cheval de bataille, suivi de ses troupes et entouré de son état-major. Un ancien oratorien s'approche du général triomphant et lui dit : « Général, les professeurs qui ont formé Desaix vous présentent leurs élèves. » A quoi Bonaparte répond : « Ils sont en bonnes mains ».

Mais pourquoi M. Denys Cochin éprouve-t-il le besoin d'enflammer notre imagination en rappelant le geste, le ton de voix et l'attitude de Berryer ? J'aime ce récit tel qu'il est et je ne voudrais pas qu'on essayât de le dramatiser. Qui peut deviner l'impression qu'éprouverait M. Denys Cochin, s'il voyait et entendait Berryer ressuscité pour quel-

Digitized by Google

ques instants? Il pourrait bien n'être pas aussi ému qu'il se le figure, et qui sait s'il n'aurait pas à réprimer un sourire?

M. Ribot, lui, cite M. Thiers, mais bien différent de M. Cochin, il pécherait plutôt par irrévérence. « M. Thiers était bien embarrassé, il disait : « D'abord, cela s'est toujours fait depuis la Restauration! » C'est une raison, mais une raison qui perd un peu de sa valeur, à mesure que les années s'écoulent, et je n'imagine pas que vous vouliez condamner tous les Parlements qui vont se succéder à prendre leurs exemples dans les dernières années de la Restauration. » (*Rires au centre.*) Puis M. Ribot cite, de M. Thiers — sérieusement cette fois — toute une série d'argumentations familières très simples, un peu prosaïques, telles qu'on les aime aujourd'hui.

Il n'y a pas là de quoi rappeler Cicéron ou Démosthène. Dans un élan d'enthousiasme un peu naïf, Berryer s'écria un jour : « La tribune c'est le champ de bataille des intelligences ». Pour le bon renom de l'intelligence française, souhaitons qu'elle trouve d'autres champs de batailles ou d'autres sanctuaires que la tribune nationale. Non pas qu'on ait le droit de méconnaître les mérites, très nombreux et très rares, dont se compose le talent d'un orateur parlementaire. Mais ces mérites ne sont que partiellement d'ordre intellectuel, et ne sont presque pas d'ordre littéraire.

Un véritable orateur parlementaire doit posséder une érudition considérable et une grande puissance d'assimilation; il n'est pas tenu d'être un penseur original. Par contre, il ne saurait se passer d'un minimum de qualités administratives, et d'un nombre considérable de qualités physiques, dont l'exercice n'a rien de commun avec la haute culture intellectuelle. Parlant d'un candidat à la présidence de la Chambre des députés, un publiciste célèbre disait : Il a du sang-froid, une bonne poitrine, une bonne voix, un bon estomac... et une bonne vessie. Car il paraît que les séances de la Chambre durent quelquefois sept ou huit heures, sinon davantage. Un homme aussi bien doué pourra fournir une somme de travail parlementaire considérable ou même effrayante, il n'aura pas, vraisemblable-

Digitized by Google

ment, le loisir de composer des discours qui durent éternellement.

C'est bien là l'impression définitive que laisse la lecture des discours parlementaires. La vie politique, telle qu'elle nous apparaît en ce moment, exige une dépense énorme de talents et rend, cependant, à peu près impossible toute véritable création d'art.

Le rabâchage, les digressions vulgaires, les explications oiseuses, les petits faits qui sont du domaine du reportage, les interruptions ineptes, les expressions toutes faites, remplissent une très grande partie de ces interminables séances. Combien de fois, par exemple, a-t-on fait l'historique de la loi de 1850? Je n'en sais rien, même approximativement; mais cette loi de 1850 est devenue comme la tarte à la crême de nos seigneurs et maîtres. Semblables à des joueurs de raquettes, infatigablement, ils se jettent à la tête des textes de M. Thiers, de M. Guizot, de M. Dufaure, de M. de Falloux, de M. de Broglie, de M. de Montalembert, de Mgr Dupanloup et de je ne sais combien d'autres orateurs. Ces messieurs ont la superstition des textes. Il semble que, pour eux, la chose soit entendue, lorsque un député de la gauche a pu opposer aux députés de la droite une parole de Montalembert, ou, inversement, lorsqu'un député de la droite a pu faire entrer dans sa démonstration un aveu de Jules Ferry. Et tous, ils se croient critiques, critiques indépendants, juges souverains de toutes les vérités générales!

Maintes fois, nos « honorables » attachent, aux menus détails de leur cuisine politique, une importance qu'ils n'ont pas, et ils font rire, ainsi, ou ils impatientent le bon public. Il n'est pas indispensable que nous sachions au juste ce qu'a dit M. Leygues, ministre de l'instruction publique, tel jour, à telle heure, devant tels et tels de ses collègues de la commission d'enseignement. Mais nos députés se croient obligés d'élucider, devant nous, ce point d'histoire si important.

M. le Ministre (M. Leygues): « Je me permettrai alors de poser à l'honorable M. Poincaré cette simple question :

Digitized by Google

Qu'est-ce que j'ai soutenu devant la commission de l'enseignement ? »

M. Raymond Poincaré : « Je suis convaincu que vous ne l'avez pas oublié. »

M. le Ministre : « Je ne l'ai pas oublié, en effet ; mais il me semble que vous n'en avez gardé qu'un assez vague souvenir.

« J'ai dit que je n'étais partisan ni du monopole de l'enseignement, proposé par M. Rabier, ni de la proposition de M. Levraud. Mais je n'ai jamais dit que j'étais partisan de la liberté des Congrégations non autorisées, ni de la liberté de l'enseignement sans le contrôle de l'Etat. »

Cela est à peu près aussi clair qu'un article du *Temps*, lorsque le *Temps* commence une de ces évolutions qui lui sont familières. De telle sorte que l'assemblée souveraine, après avoir consacré une portion considérable de son précieux temps à approfondir les dires de M. Leygues, se retrouve en présence de la même énigme, toujours cruelle et un peu plus obscure qu'auparavant. Ah ! M. Leygues ne craint pas de faire souffrir ses amis et ses admirateurs.

Les interruptions sont encore plus agaçantes ou amusantes que les papotages pseudo-historiques, dans lesquels se complaisent nos députés. On peut en recueillir un certain nombre de bien bonnes, dans le compte rendu de la séance du 25 mars 1901.

A M. Denys Cochin, qui vient de faire allusion aux grands génies dont s'honore le catholicisme, M. Allemane, un député de Ville-Lumière, si je ne me trompe, répond triomphalement : « Et les bûchers de l'Inquisition ! »

Un deuxième député dit à M. Ribot : « Vous livrez la République à la réaction. » Mais rien, absolument rien, dans les paroles de M. Ribot, ne justifie cette remarque. Le deuxième député aurait pu tout aussi bien dire : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent, » ou bien : « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. »

Une autre fois, M. de Mun interrompt M. Leygues, lequel est en train de discourir sur deux dogmes à la fois, le dogme universitaire et le dogme révolutionnaire.

Digitized by Google

« Qu'entendez-vous par là, Monsieur le ministre ? »

M. le MINISTRE : « Vous me demandez ce que j'entends par là, Monsieur de Mun ? »

« Je précise. Vous dites : Etat moderne, vous êtes incapable d'avoir une doctrine... Je réponds d'abord que la doctrine ne dépend pas des majorités variables et flottantes, mais qu'elle jaillit des principes mêmes sur lesquels repose la société moderne. »

Ah ! ce jaillissement ! Mais pourquoi ne met-on pas de ces phrases dans les vaudevilles ?

On voudrait bien que les députés de la gauche eussent le monopole de ces sortes d'improvisations ou d'interruptions. Mais, hélas ! il faut bien l'avouer, certains membres de la droite n'ont pas une suffisante horreur du coq-à-l'âne et du pataquès : ils nous font rougir quelquefois.

Du moins, toutes ces facéties plus ou moins heureuses, et toutes ces phrases amphigouriques ne représentent que du temps perdu. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'il semble bien que la liberté de penser n'existe que faiblement dans notre chambre des députés.

Chacun sait que, dans toute assemblée d'hommes un peu ancienne, certaines conventions dominent impérieusement toutes les discussions.

Un vrai penseur tremblerait devant toutes les conventions qui régissent les délibérations de nos députés. Ils adorent les droits de l'homme; ils prononcent avec une gravité particulière cette expression forte : « les droits de l'Etat » ; ils s'inclinent quand ils disent le mot « révolution » ; ils s'épanouissent quand ils parlent de la liberté de conscience. Aucun ne remarque que, seuls, quelques esprits d'élite peuvent comprendre, approximativement, toutes ces formules. Qu'est-ce que c'est que la liberté, et qu'est-ce que c'est que la conscience ? Et quels rapports existe-t-il entre la liberté et la conscience ? Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en philosophie et en théologie pour soupçonner la gravité, la difficulté et la complexité de ces trois problèmes. Nos législateurs n'hésitent pas ; ils disent la « liberté de conscience » simplement pour clôturer une

Digitized by Google

phrase embrouillée sur les immortels principes. Pour un certain nombre d'entre eux, la liberté de conscience consiste à « embêter les curés ».

La droite elle-même subit trop l'empire de toutes ces diverses conventions, et elle accepte, sans sourciller, toute une phraséologie politico-révolutionnaire qui n'a de nom dans aucune langue, et qui vient d'on ne sait quelles basses régions électorales.

« Nous vivons, déclare M. Leygues, nous vivons, comme Napoléon Ier lui-même, de la Révolution. »

« Parfaitement », répond M. Lasies.

Or, presque tout ce que M. Leygues aime et honore, M. Lasies l'abhorre de toute son âme. Il n'est pas impossible qu'ils se trompent tous les deux, et cela pour avoir négligé de s'expliquer à eux-mêmes, le vrai sens du mot Révolution, un mot bien vague, si vague qu'il ne signifie peut-être plus rien aujourd'hui.

Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un, un jour, pour faire comprendre à Messieurs les députés, tout ce que leurs discussions philosophiques, historiques et théologiques ont de déplacé? Imaginons l'effet que produirait la petite allocution que voici :

Messieurs, toutes les hautes considérations que vous avez émises depuis deux ou trois mois environ, sont de nature sans doute, à charmer vos électeurs, mais n'allez pas croire de grâce que vous avez fait avancer la vraie science d'un pas. Parmi les innombrables sujets que vous avez traités, quelques-uns suffiraient à remplir plusieurs vies de philosophes... Après de longues années d'un effrayant labeur, Taine se montrait moins affirmatif que la plupart d'entre vous, sur l'essence de la Révolution. Ce que vous faites, ici, ce n'est pas de la science, c'est une parodie de la science. Pourquoi vous ériger en Institut omniscient et infaillible, pourquoi empiéter sur le domaine authentique des professeurs officiels, que vous payez, et des travailleurs de bonne volonté que vous ne payez pas? Puisque vous voulez chasser un certain nombre de moines, chassez-les, mais ne leur infligez pas la lecture de vos discours. Un des ancêtres, un

Digitized by Google

des grands ancêtres dit un jour : Lorsque les anciens conduisaient des victimes au supplice, ils les couronnaient de fleurs, ils ne les insultaient pas. Vous, Messieurs, vous les obligez à lire le *Journal Officiel*. Ne serait-il pas plus sage de discuter le prix des allumettes chimiques ? »

L'orateur qui oserait tenir ce langage soulèverait des clameurs formidables, il s'entendrait rappeler à l'ordre, il serait expulsé de la Chambre. Il n'en aurait pas moins formulé d'avance le jugement de nos arrière-neveux.

Supposons que le père du parlementarisme, — c'est Montesquieu que je veux dire — revienne un instant, parmi nous. On peut supposer qu'il serait médiocrement fier de son œuvre. Il penserait sans doute que des hommes éminents, comme MM. Denys Cochin et Ribot, pour ne parler que de ceux-là, sont dignes d'admiration à la fois et de commisération. Il s'inquiéterait de cet effroyable débordement de prose oratoire, et sans hésiter, sur la liste des fléaux qui menacent l'intelligence française, il mettrait, à côté de l'alcoolisme, le verbiage parlementaire.

Abbé Delfour.

Digitized by Google

LES CHARTREUX

PEINTS PAR LEURS « ÉPHÉMÉRIDES »

Suite (1)

IV

Parmi les choses qu'il tient particulièrement à ne point passer sous silence, Dom Doreau place ce qu'il appelle « les actes transcendants de la vertu », et il les range dans la catégorie du surnaturel et du merveilleux. Le fait est qu'un grand nombre de ces actes constituent un des épanouissements les plus merveilleux du monde surnaturel.

Contentons-nous d'en citer quelques-uns.

Dom Michel appartenait à la Chartreuse de Bologne. Comme sa réputation de sainteté lui attirait de nombreuses visites, il demande et obtient d'être transféré dans une chartreuse où il pourra vivre inconnu. Il part aussitôt. Chemin faisant, il s'arrête dans un hospice. « Une sœur de l'Ordre de Saint-François y languissait depuis de longues années, atteinte d'une maladie incurable. Introduit auprès d'elle pour l'exhorter à la patience, l'humble religieux lui parle, comme il savait le faire, du prix des souffrances et des joies de l'autre vie. « Eh! bien, ma bonne Mère, lui dit-il en finissant, nous allons, si vous le voulez

(1) Voir le numéro précédent.

Digitized by Google

bien, procéder à un échange. Vous me céderez ce vilain ulcère qui vous ronge, et en retour je vous laisserai ce qui me reste de santé. — Qu'il soit ainsi fait, mon Père, répond la malade avec un sourire de défiance. — A l'instant les douleurs cessent ; elle est guérie. Mais, en revanche, Dom Michel est saisi d'un mal étrange dont les symptômes rappellent celui qui torturait la pauvre franciscaine. Son état s'aggrave de minute en minute, si bien qu'il ne peut être transporté à la Chartreuse distante à peine d'un mille. Les médecins épuisent toutes les ressources de l'art. Ils coupent, tranchent, brûlent. Enfin, désespérés, ils abandonnent le patient. « Quoi que vous fassiez, disent-ils, vous ne le sauverez pas. » Celui-ci le savait. Il conserva son calme jusqu'à la fin et exhala son dernier soupir au jour et à l'heure qu'il avait prédits (15 août 1542) (1).

Les Chartreux se montrèrent admirables au milieu du fléau de la peste en maints endroits et en maintes circonstances, mais jamais peut-être d'une manière plus touchante que dans la peste qui désola Bologne en 1629 et 1630. « Toutes les classes de la société payèrent leur tribut au fléau. La mortalité prit des proportions effroyables, et, pour comble de malheur, la plupart des prêtres succombèrent les premiers. Au bout de quelques semaines, il n'en resta pas un seul valide dans les hôpitaux où étaient entassés pêle-mêle ouvriers et indigents de tout âge. »

« Navré à la vue de cet immense désastre, le cardinal Spada, légat du Saint-Siège et premier magistrat de la cité, mande le prieur de la Chartreuse et le conjure d'envoyer quelques religieux au secours des contaminés. Dom Laurent, plus préoccupé de sa famille que de lui-même, se jette aux pieds de Son Eminence. « Je suis à vos ordres, lui dit-il ; assignez-moi tel poste qu'il vous plaira, et je pars à l'instant. — Votre proposition me touche et m'édifie, répond le prélat. Mais ce n'est pas un général qu'il me faut à cette heure ; j'ai surtout besoin de soldats. Pour vous, demeurez dans votre solitude. Nous verrons plus

(1) *Eph.*, II, 68.

Digitized by Google

tard. Seulement ne me refusez pas des hommes de bonne volonté. Deux prêtres et un convers me suffiront. »

« De retour à la maison, le prieur dissimulant à peine son émotion, convoque ses religieux, expose la situation et cite le propos du légat. Tous se lèvent, et, dans un élan magnifique, tous se déclarent prêts à se dévouer et à mourir, si Dieu le veut. Mais il ne faut que deux prêtres et un convers. Le sort va les désigner. C'est d'abord le vicaire Jean-Marie Tavaroni, autrefois membre de la Compagnie de Jésus, puis Denys Benedelli, prêtre profès, et enfin le Frère Baggi. »

« Toutefois, ce nombre paraissant beaucoup trop faible, les religieux demandent à l'envi un nouveau scrutin. Le prieur ému jusqu'aux larmes se rend à leur désir. Quatre prêtres et trois convers s'adjoignent aux premiers. Tous les dix partent généreux et confiants, munis de la bénédiction de leur père. Ils se répandent, conformément aux instructions du cardinal, dans les hospices et les différents quartiers de la ville, et ils se dépensent sans nul ménagement pour leurs personnes, donnant toutes leurs ressources, toute leur âme, embrassant les moindres détails, tous les genres de ministères, soulageant et exhortant les moribonds, administrant le saint viatique, l'extrême-onction, ensevelissant les victimes, tenant ferme, en dépit du danger, jusqu'à ce que, terrassés à leur tour, ils succombent les uns après les autres, à l'exception d'un prêtre et d'un convers. Les noms de ces martyrs figurent dans la carte du Chapitre général de l'année 1631 (1). »

Ce n'était pas seulement dans des cas aussi exceptionnels que celui dont nous venons de parler que les Chartreux exerçaient leur charité au dehors, même en payant de leur personne. Quand ils ne payaient pas de leur personne, ils y suppléaient par leurs aumônes dans toute la mesure où cela leur était possible. On en trouve un exemple, entre beaucoup d'autres, dans la Chartreuse de Séville, vers la fin de la seconde moitié du XVII^e siècle, sous le

(1) *Eph.*, III, 341.

Digitized by Google

priorat de Dom Joseph de Sainte-Marie. « Un nombre considérable d'indigents trouvaient chaque jour à la porte du pain pour le corps et d'utiles conseils pour l'âme. Mais les revenus de la maison ne répondaient pas toujours aux besoins du moment. Le portier à bout de ressources jetait alors un cri de détresse. « Allons, mon cher Frère, répondait le prieur, comptez un peu plus sur la Providence. Prenez vos mesures et donnez en proportion de vos réserves. Ne renvoyez jamais personne les mains vides. » La consigne fut exécutée à la lettre.

« Sur ces entrefaites, la famine éclata dans le pays. Les libéralités des Chartreux, loin de diminuer, s'accrurent suivant les besoins. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et les pauvres d'accourir par centaines au monastère. Mais le fléau ne désarmait pas, le vide se fit sentir à la fois dans la caisse et dans les greniers. Dom Joseph ne sachant quel parti prendre et n'osant pas compter sur un miracle, rassemble le conseil et parle de contracter un emprunt. « Vous ne le pouvez pas, disent les plus rigides, le droit vous le défend. — Soit, répondent les modérés, mais en attendant les pauvres meurent de faim. La charité l'emporta sur la théologie. Le prieur emprunta huit mille ducats, moyennant quoi il fit face aux besoins les plus urgents. Le ciel ratifia cette mesure, puisque les deux années suivantes furent des années fertiles; ce qui permit à la Chartreuse de rembourser sa créance et de réaliser des économies pour l'avenir. » (1)

On se demande comment après de pareils faits qui se sont renouvelés des milliers de fois dans l'histoire et qui sont éclatants comme le soleil, le triste romancier que nous avons déjà cité a pu écrire sans soulever une réprobation générale des lignes comme celles-ci :

« Qui dit couvent dit marais. Leur putrescibilité est évidente, leur stagnation est malsaine, leur fermentation enfièvre les peuples et les étiole : leur multiplication devient plaie d'Egypte. »

(1) *Eph.*, II, 118.

Digitized by Google

Nous engageons ceux qui se délectent dans ces diatribes malsaines et insensées, s'ils se soucient tant soit peu de la vérité, à lire les *Ephémérides*. Ils verront là le « marais » qu'étaient et que sont encore les couvents, ceux des chartreux en particulier. Les légions de pauvres qu'ils ont secourus dans tous les temps et qu'ils secourent encorent aujourd'hui et les œuvres innombrables qu'ils ont soutenues dans le passé et qu'ils soutiennent dans le présent forment un témoignage auquel le plus vulgaire bon sens et la bonne foi la plus élémentaire prescrivent d'accorder plus de crédit qu'aux fantaisies d'un impresario dont l'unique souci est d'amuser la galerie.

V

La vie de ces héros du cloître a quelque chose de si noble, de si pur, de si élevé, de si beau et de si grand qu'elle a arraché à l'impie Renan lui-même un cri d'admiration.

« La vie monastique, entre beaucoup de fruits excellents, avait l'avantage de soustraire à la vulgarité quelques âmes choisies destinées à une mission spéciale d'enseignement religieux ou moral. Les hommes ne placent pas haut ce qu'ils voient à leur niveau. Pour exercer sur eux une grande action morale, religieuse, politique même, dans le sens élevé du mot, il ne faut pas trop leur ressembler. Ce don cruel qui condamne à l'isolement l'homme voué au culte d'une idée se décèle de bonne heure par un certain embarras qui le fait paraître gauche, déplacé, ennuyé au milieu des autres. On voit qu'il vit haut et qu'il a peine à s'abaisser; il ne sait pas dire les choses vulgaires; sa réserve excite chez les personnes ordinaires un sentiment de respect mêlé d'une certaine antipathie. La vie religieuse, à l'époque où les croyances qu'elle suppose pouvaient convenir à des esprits cultivés, était un excellent asile pour ces âmes-là. (1) »

Comme si c'était chose admise et reconnue que les véri-

(1) *Etudes religieuses*, 4e édit., pp. 334-335.

Digitized by Google

tés d'où naissent les vocations monastiques ne peuvent plus convenir à des esprits cultivés! Et comme si les asiles qu'on suppose avoir perdu leur raison d'être n'existaient plus! On dirait qu'ils appartiennent désormais uniquement au domaine de l'archéologie.

Tout cela est du Renan pur, et n'a pas besoin d'être réfuté.

Les asiles monastiques existent encore et abritent passablement d'esprits cultivés. C'est ainsi que les chartreux pour ne parler que des chartreux, comptent aujourd'hui 27 maisons, c'est-à-dire 27 chartreuses, une en Allemagne, une en Angleterre, une en Autriche, deux en Espagne, sept en Italie, une en Suisse, et 14 en France, en y comprenant trois maisons de chartreusines.

La Grande Chartreuse possède en moyenne de 70 à 80 religieux, Pères et Frères. La moyenne des autres chartreuses est de 30 à 50 personnes, sans compter les domestiques.

Dans ces chartreuses rien n'a changé depuis saint Bruno, ni la lettre, ni l'esprit, ni les traditions, ni les cérémonies, ni surtout l'héroïsme des vertus monastiques.

Dès 1854, l'odieux apostat que nous venons de citer écrivait dans le *Journal des Débats*, à propos de la collection des Bollandistes des pages qui, bien qu'entachées d'erreurs, n'en contiennent pas moins des aveux bien frappants sous une telle plume. On dirait que ces pages ont été inspirées par les héros des *Ephémérides*, tant elles leur sont applicables.

« Quelle incomparable galerie que ces 25.000 héros de la vie désintéressée! Quel air de haute distinction! Quelle noblesse! Quelle poésie! Il y en a d'humbles et de grands, de doctes et de simples, d'obscurs et d'illustres, mais je n'en connais pas un seul qui ait l'air vulgaire. Tous m'apparaissent tels que les pose Giotto, grandioses, hardis, détachés des biens terrestres et déjà transfigurés..... Qu'on retrouve bien mieux dans leurs sublimes folies les grands instincts de la nature humaine que dans ces existences affairées que n'a jamais traversées le rayon divin!..... Tous

Digitized by Google

furent des poètes admirables, mais ordinairement ils dépassent la mesure et nous effrayent par leur exaltation. »

Les héros des *Ephémérides* dépassent la mesure ordinaire, cela n'est pas douteux, et tous se font remarquer par cette exaltation sublime et effrayante pour la nature dont parle Renan. Par ce côté ils sont tous des poètes, des âmes éprises d'un idéal très élevé et très beau vers lequel elles tendent sans cesse. Ils sont poètes en ce qu'ils vivent dans une sphère supérieure à la nôtre. Ils habitent des sommets d'où ils découvrent des horizons qui nous échappent et des choses que nous ne voyons pas nous-mêmes. Ils sont des *voyants*.

Mais, sauf des exceptions qui ont pu exister sans doute, mais que Dom Doreau ne paraît pas avoir connues et que, dans tous les cas, il ne nous fait pas connaître, les chartreux dont la vie nous est retracée dans les *Ephémérides* ne paraissent nullement avoir été poètes au sens où le furent saint Augustin, saint Anselme, saint François d'Assise, et un très grand nombre d'autres saints qui lisaient dans la création comme dans un livre constamment ouvert sous leurs yeux, et qui, avec le roi prophète, y trouvaient sans cesse de nouvelles notes à ajouter à ce cantique sublime que l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres dans l'office des Laudes : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* Ces pieux solitaires de la chartreuse parlaient directement à Dieu; ils ne disaient rien à la création et la création ne leur disait rien. Elle n'existait presque pas pour eux. Ils entendaient bien des voix qui leur parlaient de Dieu, de sa bonté, de sa beauté, de sa grandeur, mais ces voix n'étaient point celles qui sortent du calice des fleurs, des flots de la mer, des montagnes et des vallées. Elles venaient du tabernacle, ou bien des profondeurs de leur âme touchée de la grâce, éclairée par la sainte Ecriture et par la méditation assidue des mystères de notre foi.

Montalembert dit en parlant des moines :

« Ils avaient un sentiment profond de la beauté du monde extérieur et de la nature; ils l'admiraient comme le temple de la beauté, de la lumière de Dieu, et comme

Digitized by Google

un reflet de sa beauté. Ils en ont laissé la preuve, d'abord dans le choix de la plupart des emplacements de leurs monastères, si remarquables par la convenance intime et le charme ineffaçable du site ; puis dans les descriptions qu'ils nous ont souvent laissée de ces sites préférés. Qu'on lise les tableaux tracés par saint Bruno en parlant de la chartreuse de Calabre, ou par le moine anonyme qui a décrit Clairvaux, et l'on se sentira pénétré par cette intelligence délicate et profonde de la nature rurale qui a inspiré à Virgile et à Dante tant de vers immortels » (1).

Cela est vrai des moines en général, et en particulier des bénédictins. Quant aux chartreux, malgré la beauté des sites où sont placés un certain nombre de leurs monastères, il ne semble pas qu'ils aient pensé beaucoup à en goûter le charme. Si saint Bruno et, plus tard, plusieurs de ses disciples ont eu ce « sentiment profond de la beauté du monde extérieur et de la nature » dont parle Montalembert, ils paraissent l'avoir échangé pour un autre sentiment plus profond encore et qui conduit plus directement à Dieu. En somme ni les chartreux des *Ephémérides*, ni aucun autre que nous connaissions, n'ont été

> de ces fous qui vont et qui s'en vantent,
> Tendant partout l'oreille aux voix qui partout chantent,
> Rendant grâces à Dieu d'avoir fait le printemps
> Qui ramassent un nid, etc. (2).

Ils ne paraissent pas avoir été stimulés, pressés, tourmentés par cette voix intime, pressante, impérieuse qui crie aux poëtes :

> O poëtes sacrés, échevelés, sublimes,
> Allez, et répandez vos âmes sur les cimes,
> Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
> Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
> Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
> Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons ! (3).

(1) *Les Moines d'Occident.* Intr., ch. v.
(2) V. Hugo, *Les voix intérieures :* A un riche.
(3) *Idem*, *Les feuilles d'automne :* Pan.

Digitized by Google

Il n'y a chez eux rien « d'échevelé » et la seule folie dont ils sont atteints, c'est « la folie de la croix » dont parle saint Paul, une folie très calme, très grande, et tout à fait raisonnée. Ils ne répandent leurs âmes que devant les saints autels, ou dans le secret de leurs cellules. Les hommes qui s'en vont répandant leurs âmes « sur les cimes » comme dit Hugo, sont ordinairement des hommes de grande imagination, et ceux-là risqueraient fort, eussent-ils d'ailleurs un grand fond de piété et de vertu, de n'être pas à leur place dans une chartreuse. « La folle du logis » peut facilement précipiter des cimes dans les abîmes, et l'on en a que trop d'exemples. Mais nulle part les excentricités et les extravagances de cette folle ne peuvent se donner plus libre carrière que dans la séquestration d'une cellule où ni les hommes ni les créatures ne lui parlent et où elle se trouve, pendant de longues années, presque entièrement livrée à elle-même. Aussi les chartreux que nous montrent les *Ephémérides* sont-ils des hommes calmes, réfléchis, sensés, et, au meilleur sens du mot, vraiment positifs. Il est vrai qu'ils vivent dans une sorte de ravissement, « d'exaltation » comme dit Renan, qui les élève au dessus du vulgaire et au dessus d'eux-mêmes et, dans ce sens, fait d'eux de vrais poëtes. Poëtes ils le sont encore d'une autre manière en ce qu'ils possèdent le don de transformer les choses les plus communes de la vie en des perles inestimables : ce qui est, paraît-il, le propre des poëtes. On peut leur appliquer en toute vérité, en y changeant un seul mot, ce que Musset dit du poëte :

D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du *chartreux* ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition (1).

(1) *Poésies nouvelles :* Impromptu.

Digitized by Google

VI

Montalembert a intitulé un des chapitres de sa belle Introduction des *Moines d'occident : De la véritable nature des vocations monastiques*. Il y soutient cette thèse que les vocations monastiques « naissent surtout d'un sentiment souvent précoce, mais toujours profond et raisonné, de la vanité des choses humaines, de la défaite constante du bien et du vrai sur la terre » (1). C'est l'exacte vérité. Ce que Montalembert ajoute n'est pas moins juste :

« Une des plus singulières erreurs de plusieurs apologistes de la vie monastique a été de la regarder comme un asile pour les âmes tristes, fatiguées, mécontentes de leur lot dans le monde, inhabiles à tenir la place où la société les relègue, consumées par les mécomptes ou brisées par la douleur. « S'il est des lieux pour la santé des corps, a dit M. de Chateaubriand, ah ! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme, elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues et bien plus difficiles à guérir. » L'idée est poétique et touchante, mais elle n'est pas vraie. Les monastères n'étaient nullement destinés à recueillir les invalides du monde. Ce n'étaient pas les âmes malades, c'étaient au contraire les âmes les plus vigoureuses et les plus saines que la race humaine ait jamais produites, qui se présentaient en foule pour les peupler (2) ».

Dom Doreau n'établit pas de thèse, et il ne réfute aucune erreur, si ce n'est en quelques mots, en passant. Il raconte comment les 366 héros des *Ephémérides* avaient été amenés au cloître. Mais son récit est la plus forte des thèses et la plus péremptoire des réfutations.

(1) Chap. v, p. xxvi.
(2) *Ibid.*, p. xxviii.

Digitized by Google

Un certain nombre des chartreux dont les *Ephémérides* retracent la vie embrassèrent la vie religieuse à la suite d'insuccès, de mécomptes, d'infortunes quelquefois éclatantes. D'autres furent jetés tout d'un coup dans le cloître par un événement tragique. C'est par cette voie qu'y arriva Dom Le Vasseur lui-même, le premier auteur des *Ephémérides*. Jeune homme, tout en menant une vie chrétienne, il jouissait des avantages du monde. Sa famille qui habitait Paris passait l'été à la campagne et s'y livrait à certains divertissements. Il arriva qu'au milieu d'une danse qui avait lieu le soir sur la pelouse de la maison, un des danseurs eut la fantaisie de faire le mort. Il se couche et demande qu'on l'ensevelisse. Les danseurs continuent leur ronde sans prendre garde à cette plaisanterie autrement que pour en rire. Mais quand ils ont fini, ils ne rient plus : le danseur était mort. On devine l'émotion qui s'empara des témoins de cette scène. Le lendemain le jeune Le Vasseur frappait à la porte de la Chartreuse de Paris, y portant du reste une très belle âme que le monde n'avait point souillée, mais qui fascinée par ses brillants dehors avait besoin de ce coup pour reconnaître ce que son éclat a de fugitif, de faux et de vain.

En lisant les *Ephémérides* nous voyons, tout le long des siècles, les solitaires des Chartreuses se recruter dans toutes les positions sociales, les plus élevées comme les plus humbles, les plus tumultueuses comme les plus tranquilles, se présenter à tous les âges et entrer par des portes assurément bien différentes. Mais, en somme, la grande porte, celle par où entrent le plus grand nombre, c'est un attrait pour la solitude éprouvé dès le jeune âge uni à une grande innocence de vie. Citons quelques exemples, ou plutôt laissons dom Doreau, qui raconte bien, nous les raconter lui-même.

Dom Lumbolo, qui mourut le 16 mars 1572, après avoir été prieur de la Chartreuse de Naples, puis convisiteur des maisons de son Ordre en Lombardie, était en quelque sorte né chartreux.

« Si Lumbolo n'était pas de sang royal, il grandit, pour

Digitized by Google

ainsi parler, sur les marches du trône, élevé qu'il fut par Jeanne d'Aragon, mère de l'empereur Charles-Quint. C'est assez dire que sa famille appartenait à la haute noblesse. »

« Nature extrêmement sensible, cœur d'or, esprit ouvert, il ne pouvait être confié à de meilleures mains. L'honneur, le devoir, la conscience, la religion furent sans doute les termes qu'il bégaya les premiers pour les avoir entendus autour de son berceau. La royale éducatrice ne s'en tint pas là. Désireuse avant tout de faire de ses fils des hommes sans peur et des chrétiens sans reproche, elle n'omit rien de ce qui pouvait les former à la piété et à la crainte de Dieu. Chose étrange, le petit Lumbolo qu'elle choyait à l'égal de ses propres enfants, fut de sa part l'objet d'une sollicitude particulière, comme si elle eût pressenti que Dieu avait des vues sur cette charmante créature. »

« De fait, Jeanne d'Aragon ne tarda pas à découvrir en lui le germe de sentiments élevés, entre autres la passion du renoncement et la soif du sacrifice. Toutes les deux se développèrent à mesure que l'enfant avança en âge. Et quand, sa dix-huitième année accomplie, il alla demander une cellule au prieur de la Chartreuse de Naples, sa mère adoptive ne manifesta aucune surprise (1). »

Bien entendu ce qui se passe pour les hommes se passe également pour les femmes. Voyez, entre beaucoup d'autres, Sœur Barbe de Saint-Paul. De Saint-Paul est le nom de sa famille, une des plus distinguées de l'Artois. Encore enfant on remarquait en elle, raconte dom Doreau, « l'esprit de réflexion et, détail piquant, l'amour du silence. Elle vivait dans le monde comme au milieu d'un désert. Son attitude si aisément recueillie présageait une destinée extraordinaire. Laquelle ? On n'aurait pas su le dire. Les plus avisés parlèrent à mots couverts de son entrée prochaine au couvent. Quelques-uns en vinrent à murmurer le nom de Gosnay. Là, effectivement, se trouvaient des chartreusines, non loin de la ville de Béthune où habitaient les Saint-Paul. »

(1) *Eph.*, IV, 351.

Digitized by Google

« Dieu a parlé au cœur de l'enfant. Celle-ci devenue jeune fille entend cette voix du ciel de façon à ne se méprendre ni sur l'origine, ni sur la nature de cette pressante invitation. Bien loin de l'effrayer le sacrifice l'attire. Au plus intime de son âme ardente il n'y a rien de frivole. Eprise de cette beauté stable qui sollicite mystérieusement le cœur humain, elle répond à l'époux céleste : « Me voici, ô doux Jésus. » Et elle attend l'heure bénie où, délivrée comme le passereau du filet de l'oiseleur, elle s'élancera vers la sainte montagne de la religion. Grâce aux pieuses dispositions de ses parents, ce jour se leva bientôt. Gosnay, comme on l'avait prévu, lui ouvrit ses portes (1). »

Quelquefois cette soif de solitude et d'immolation éprouvée dès le jeune âge est tellement vive que la vie religieuse telle qu'on la rencontre dans les autres ordres ne peut suffire à l'étancher : il y faut la vie cartusienne. C'est ce qui arriva à un certain nombre des pieux personnages des *Ephémérides*, et en particulier à dom Athanase Karwaski, profès de la Chartreuse de Naples.

« Polonais d'origine, Karwaski vit le jour sur les marches du trône (4 juin 1594). Son père et sa mère étaient alliés aux premières familles du pays, voire même à la famille régnante. »

« Le Seigneur lui révéla, dès sa petite enfance, le néant des grandeurs humaines. Docile à ces premiers mouvements de la grâce, son cœur ne soupira plus qu'après les biens éternels — les seuls vrais et durables. Ce fut pour les conquérir de vive force qu'il sollicita la faveur d'être admis dans l'Ordre de saint Dominique — faveur qui lui fut octroyée sans délai. »

Ses supérieurs l'envoyèrent à Naples. Il devint prieur du couvent des Dominicains dans cette ville, puis il fut renvoyé en Pologne, d'où il revint à Naples. « Cette existence agitée lui causait de gros soucis auxquels venait s'ajouter le besoin irrésistible d'une vie à la fois plus calme et plus pénitente. La Chartreuse était son idéal. Il remua le ciel et

(1) *Eph.*, IV, 72

Digitized by Google

la terre pour y entrer. Les formalités remplies, le disciple de saint Dominique échangea ses livrées contre celles de saint Bruno (1). »

Un caractère de ces vocations que les *Ephémérides* mettent dans un grand relief c'est ce qu'elles ont d'impérieux et d'irrésistible. Opposition des parents, menaces, caresses, persécutions de toute sorte, il arrive parfois que tout est mis en œuvre pour les arrêter ; mais tout est inutile. Souvent on les excite précisément par ce qu'on allègue pour les décourager. On dit à ces hommes élevés dans le luxe, à ces femmes délicates que la vie à laquelle ils aspirent est pleine de pénitences et de macérations effroyables : c'est ce qu'ils cherchent. Le cloître avec ses austérités les attire comme la mer avec ses dangers attire certains enfants qui veulent absolument être marins.

Dans sa charmante pièce *The sailor boy*, *Le jeune matelot*, Tennyson a peint d'une manière saisissante ce qu'il y a d'irrésistible dans ces vocations de la mer. Dès le grand matin le jeune matelot s'est échappé en secret de la maison paternelle ; il a escaladé la barrière du port, il a sauté dans le vaisseau, et le voilà au faîte du grand mât sifflant de toutes ses forces et regardant l'étoile du matin. Tout d'un coup une sirène lui crie d'en bas : Pauvre enfant, tu as beau être jeune et fier, je vois d'ici la place qui sera ton tombeau.

« Sotte que tu es, répond le jeune matelot, la mort atteint également ceux qui voyagent et ceux qui restent assis à leur foyer. Je ne resterai pas davantage à la maison les bras croisés. »

« Ma mère se pend à mon cou; mes sœurs me disent en pleurant : De grâce, ne t'en va pas ! Mon père ne rêve que mort et naufrage. Ils sont tous à blâmer. Ils sont tous à blâmer. *They are all to blame, they are all to blame.* »

« Que Dieu me soit en aide ! Si je ne prends ma part des périls de la mer mugissante, un démon cent fois plus redoutable que toutes les morts va se loger dans mon cœur. »

(1) *Eph.*, I., 327.

Digitized by Google

God help me! save I take my part
Of danger on the roaring sea,
A devil rises in my heart,
Far worse than any death to me.

Voilà le cri du moine. Voilà son énergique et inébranlable résolution. Il veut voguer sur cette mer qui s'appelle la vie religieuse : qu'importent les dangers ! Nulle sirène ne le fera changer d'avis. De ceux qui cherchent à l'arrêter, et que souvent il aime de tout son cœur, il dit comme le *Sailor boy* : « Ils sont tous à blâmer, ils sont tous à blâmer. » Et il va de l'avant.

Un autre motif pousse le moine que le matelot n'a pas. En même temps que le cloître l'attire, le monde lui inspire un insurmontable dégoût. Ces hommes et ces femmes qui s'enfuient, le plus souvent jeunes encore, vers les solitudes cartusiennes, ont compris, les uns par leur propre expérience, les autres, le plus grand nombre, par une intuition que Dieu leur a donnée dès leur jeune âge, qu'ici-bas tout est petit, tout est faux, que rien n'est digne qu'ils s'y attachent de toute leur âme. Quelque chose parle au-dedans d'eux-mêmes qui leur dit bien mieux que le poète, et pour tout de bon :

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité. (1)

Ce n'est pas du monde qu'ils voudraient s'éloigner ; ils fuiraient la terre, s'ils le pouvaient.

Ils ont ce grand dégoût mystérieux de l'âme
Pour notre chair coupable et pour notre destin. (2)

Ne pouvant fuir la terre, ils se réfugient dans le cloître, sorte de nacelle suspendue entre le ciel et la terre où ils mènent dès ici-bas une vie moitié du ciel, moitié de la terre,

(1) V. Hugo, *Les feuilles d'automne*, IV.
(2) *Idem*, *Les contemplations*, Claire.

Digitized by Google

exempte de vulgarité, noble, élevée, pleine de poésie. Car, il ne faut pas l'oublier, ils sont vraiment des poètes.

Ils sont les poètes de l'action comme les autres sont les poètes de l'idée et ils se sentent attirés vers la poésie de l'action comme les autres sont attirés vers la poésie de l'idée, d'une manière irrrésistible. Un grand nombre de poètes ont vu se dresser devant eux des obstacles qu'ils ont dû vaincre par les plus courageux et les plus persévérants efforts. Ce fut le cas en particulier pour le poète que nous citions tout-à-l'heure, le grand poète anglais Teynnson. Le souvenir des luttes qu'il avait eu à soutenir pour suivre sa noble vocation lui a même inspiré une de ses plus belles poésies : *Merlin and The Gleam, Merlin et le Rayon.*

Aux yeux de Merlin, c'est-à-dire du poète, le Rayon brille dès son enfance. De quelque côté qu'il regarde, il voit le Rayon. Il le voit sur les hommes et sur les choses, sur les montagnes et dans les vallées, sur les prairies et sur les flots de la mer, et une voix intérieure lui dit : « Suis le Rayon, *Follow The Gleam!* » On essaye d'en détourner ses regards, on le ridiculise, on l'exhorte, on le maudit. Le découragement le prend, et il doute de sa voie. L'obscurité se fait autour de lui. Le paysage s'assombrit, et la mélodie meurt. Mais le Maître qui parle au-dedans de son âme fait toujours entendre sa voix. Il murmure tout bas à son oreille : « *Suis le Rayon, Follow The Gleam!* »

Et il suit le Rayon.

Ainsi font les poètes de l'idée. Ainsi font également, ainsi font surtout les poètes de l'action. Vous demandez pourquoi rien ne parvient à les détourner du but qu'ils poursuivent; la réponse est bien simple : ils suivent le Rayon.

Ce Rayon qui guide les poètes de l'action est bien plus éclatant que celui qui brille aux yeux des poètes de l'idée, et la voix qui les presse beaucoup plus impérieuse. Lord Byron a dit qu'il y aura toujours des poètes, parce que la poésie n'est que la passion, et que la passion est dans la nature humaine, et parce que la poésie naît d'une agitation

Digitized by Google

de l'âme qui, pareille à l'agitation de la mer, ne s'arrête jamais dans l'humanité. « Le sentiment inquiet qui éveilla le chant dans le monde poursuivra toujours ce que jusqu'ici il n'a cessé de poursuivre. Comme les vagues viennent enfin se briser sur les grèves, de même les passions parvenues à leur apogée éclatent en poésie. La poésie n'est que la passion. »

And the unquiet feelings which first woke
Song in the world, will seek what they sought;
As on the beach waves at last are broke,
Thus to the extreme verge the passions brought
Dash into poetry, which is but passion. (1)

Cela est très vrai; la vocation des poètes de l'action, aussi bien et plus encore que celle des poètes de l'idée, est de la passion. C'est une passion que le christianisme a mise dans l'humanité et qui vivra aussi longtemps qu'elle. C'est un écho dans l'âme humaine de la passion sublime qui éclata sur le calvaire. Cet écho ne se produit que dans certaines âmes. On naît poète de l'action comme on naît poète de l'idée. *Nascuntur poetæ*. De même qu'il y a des âmes naturellement chrétiennes, il y a des âmes naturellement monastiques et même naturellement cartusiennes.

Comme ces sources qui jaillissent avec d'autant plus de force qu'elles viennent de plus haut, les attraits qui font les vocations sont d'autant plus irrésistibles qu'ils sont l'expression d'un sentiment plus élevé. La vocation du poète est plus irrésistible que celle du marin. La vocation du poète de l'action est plus irrésistible que celle du poète de l'idée. Pour donner à la vocation du poète de l'action son incomparable élan deux forces se combinent : à la force de l'homme vient s'ajouter la force de Dieu. Nous avons entendu Renan nous dire que, dans les poètes de l'action, « on retrouve les grands instincts de la nature humaine. » Il faut ajouter, pour être complet, les grands instincts de la nature humaine

(1) *Don Juan*, chap. IV.

Digitized by Google

touchée et transformée par le christianisme. Le principe mystérieux d'où sortent les vocations monastiques est un principe complexe. Il contient à la fois ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine et ce qu'il y a de plus pur dans le christianisme.

La vie cartusienne n'est qu'un jet régularisé et pour ainsi dire canalisé de cette sève chrétienne qui, dès les premiers siècles de l'Eglise, produisit les anachorètes, les ermites, tous ces saints solitaires qui en sont un des plus beaux ornements. Fleurs aux couleurs diverses et aux formes variées qui sortent du christianisme comme de leur tige. Pour supprimer ces fleurs, il faudrait couper la tige.

Personne l'a vu plus clairement et ne l'a mis dans un plus grand relief que l'adversaire déclaré du christianisme que nous avons déjà cité, le grand blasphémateur de la divinité de Jésus-Christ, l'impie Renan. « Le royaume de Dieu, dit Renan dans son *Marc Aurèle* écrit dans le même esprit que sa *Vie de Jésus*, le royaume de Dieu tel que Jésus l'a prêché, était impossible dans le monde tel qu'il est, et le monde s'obstinant à ne pas changer, que faire alors si ce n'est de fonder de petits royaumes de Dieu, sortes d'îlots dans un océan irrémédiablement pervers, où l'application de l'Evangile se fasse à la lettre, et où l'on ignore cette distinction des préceptes et des conseils qui sert, dans l'Eglise mondaine, d'échappatoire pour esquiver les impossibilités. La vie religieuse est en quelque sorte de nécessité logique dans le christianisme. Un grand organisme trouve le moyen de développer tout ce qui existe en germe dans son sein. L'idéal de perfection qui fait le fond des prédications galiléennes de Jésus et que toujours quelques vrais disciples relèveront obstinément ne peut exister dans le monde; il fallait donc créer, pour que cet idéal fût réalisable, des mondes fermés, des monastères où la pauvreté, l'abnégation, la surveillance et la correction réciproque, l'obéissance et la chasteté fussent rigoureusement pratiquées. » (1)

(1) *Marc Aurèle*, ch. xv, p. 241.

Digitized by Google

Et plus loin : « L'Evangile devait aboutir au couvent; une chrétienté ayant ses organismes complets ne peut se passer de couvents, c'est-à-dire d'endroits où la vie évangélique, impossible ailleurs, puisse se pratiquer. Le couvent est l'Eglise parfaite, le moine est le vrai chrétien. Aussi les œuvres les plus efficaces du christianisme ne sont-elles exécutées que par les ordres monastiques. Ces ordres, loin d'être une lèpre qui serait venue attaquer par le dehors l'œuvre de Jésus, étaient les conséquences internes, inévitables de l'œuvre de Jésus. »

Ces très justes observations s'appliquent particulièrement aux chartreux. C'est surtout une chartreuse qui est « l'Eglise parfaite ». C'est tout spécialement le chartreux qui est le moine dont Renan dit avec raison qu'il est « le vrai chrétien ». Si donc on veut supprimer les moines, ou même simplement les chartreux, qu'on commence par supprimer le christianisme. Mais plutôt il n'est pas nécessaire de le supprimer, il suffit de le mutiler. Le protestantisme n'a jamais produit et ne produira jamais de moines, et surtout il n'a jamais produit et ne produira jamais de chartreux. Le christianisme dont parle Renan, c'est le christianisme complet, c'est-à-dire le catholicisme.

VII

Ces héros des *Ephémérides* que nous appellerons les poètes de l'action parce qu'ils pratiquèrent de hautes vertus et qu'ils furent vraiment poètes par leur vie comme d'autres le furent par leurs écrits, ne conviendrait-il pas plutôt de les appeler les poètes de l'inaction? Assurément non, car ils se signalèrent tous par cette grande action qu'est la prière : c'est la prière qui soutient le monde.

Le romancier que nous avons déjà cité dit en parlant des religieux et des religieuses :

« Ces hommes, ou ces femmes, qui sont derrière ces quatre murs, ils s'habillent de bure, ils sont égaux, ils

Digitized by Google

s'appellent frères; c'est bien; mais il faut encore autre chose? »

« Oui. »

« Quoi ? »

« Ils regardent l'ombre, ils se mettent à genoux, et ils joignent les mains. »

La vérité, c'est que ce n'est pas l'ombre qu'ils regardent. C'est la lumière. Ils la regardent constamment pour réparer le tort de ceux qui ne la regardent jamais. Ils tiennent leur esprit et leur cœur fixés sur Celui qui est la lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde, et ils lui demandent d'éclairer ces aveugles volontaires qui ferment obstinément leurs yeux aux vérités célestes.

Et parmi eux, il n'en manque pas qui font autre chose encore. Il n'en manque pas qui travaillent à éclairer eux-mêmes leurs semblables par des écrits pleins de science et de piété. Un certain nombre de ces austères cénobites que nous montrent les *Ephémérides* étaient des hommes d'étude qui ont laissé des ouvrages de valeur.

Il est juste de nommer en première ligne ce dom Le Vasseur dont les *Ephémérides* ont fourni à dom Doreau la matière des siennes. C'était un travailleur infatigable. Sa santé cependant n'était pas forte. On crut un instant que, loin de pouvoir lui permettre de s'adonner à l'étude, il ne résisterait même pas aux austérités de la règle. On ne tarda pas à reconnaître qu'on s'était étrangement trompé. « Chose étonnante, l'étude, loin de le fatiguer, lui apporte un soulagement réel; il est bientôt en état de pratiquer des pénitences de surérogation. Les disciplines sanglantes — sans parler des abstinences au pain et à l'eau — lui deviennent familières. »

« Quant à ses études, son programme n'a, pour ainsi dire, pas de limites. Il embrasse l'Eglise, — avec ses combats, ses défaites apparentes et ses victoires — la Bible et ses meilleurs interprètes, les saints Pères — entre autres le pape saint Grégoire et saint Bernard, la théologie mystique, la perfection religieuse, etc. Puis, sur un autre terrain, l'ordre des chartreux toujours debout après six siècles

Digitized by Google

d'existence, l'historique de ses institutions, les grands hommes qui l'ont illustré... »

« Il était de la race de ceux qui travaillent sans relâche, comme s'ils ne devaient pas mourir, prêts toutefois à laisser tomber la plume sur un signe du Maître. » (1)

Il était de cette race aussi ce Ludolphe le Saxon qu'on appelle plus communément Ludolphe le Chartreux qui, entre plusieurs autres ouvrages de mérite, nous a laissé cette *Vita Christi* qui est une œuvre monumentale. Après avoir parlé de ses autres ouvrages, Dom Doreau ajoute :

« Mais la *Grande Vie de Jésus-Christ* est sans comparaison son chef-d'œuvre. C'est tout à la fois une histoire formée des quatre Evangélistes et un commentaire emprunté aux saints docteurs, une série d'instructions et de méditations sur les trente-trois années de l'Homme-Dieu. Fruit d'un labeur de soixante ans, ce travail défie toute analyse. Ils pourraient en témoigner les rares curieux qui ont pris le temps de lire intégralement cet in-folio. La *Vie de Jésus-Christ* par Ludolphe, dit un chroniqueur du XV^e^ siècle, est écrite avec un art si merveilleux que le livre paraît céleste. Il semble être l'effet de l'inspiration plutôt que le résultat de l'étude » (2).

Il était de cette race encore ce Dom Dorland, de la chartreuse de Diest qui composa jusqu'à une soixantaine d'ouvrages dont la plupart sont encore inédits (3).

Il appartenait également à cette race de travailleurs infatigables ce prieur de la Chartreuse de Paris, Dom Pierre Sutor, qui après avoir puisé en Sorbonne une science théo-

(1) *Ephém.*, t. I, préf., p. XXIII.

(2) *Eph.*, IV, 388.

(3) Voici les titres de ceux des ouvrages de Dom Dorland qui ont été publiés :

1° *Viola animæ dialogis septem.*

2° *De enormi Proprietateis monachorum vitio Dialogus cultissimus, etc.*

3° *De vita B. Catharinæ virginis et martyris.*

4° *Explicatio mystica habitus cartusiensis.*

5° *De opere amoris et Passione Christi*

6° *Vita ac res gestæ Annæ.*

7° *Chronicon Cartusiense.*

Digitized by Google

logique peu commune la fit passer en des écrits qui attirèrent sur lui l'admiration de ses contemporains (1).

De cette forte race était encore le célèbre Dom Juste Lansperge, prieur de la Chartreuse de Cantave, dans le diocèse de Cologne, dont les chartreux viennent de réimprimer les œuvres. « Le besoin d'une nouvelle édition, soigneusement expurgée, se faisant sentir depuis longtemps, plusieurs de nos Pères se sont dévoués à cette œuvre et l'ont menée à bien. Cinq volumes in-quarto à deux colonnes de 600 pages en moyenne, et d'une exécution typographique irréprochable, sont sortis de nos presses en 1888 » (2).

Dom Doreau donne ensuite sur les œuvres du docte chartreux une notice fort intéressante mais trop longue pour trouver place ici. L'auteur de tant de travaux mourut en 1539 à l'âge de cinquante ans. Il avait passé trente années dans le cloître à une époque où l'Allemagne surtout était en proie à une grande agitation. « Lors de l'entrée de Lansperge à la chartreuse (1509), Luther vivait paisiblement dans son cloître... Moins de douze ans après, sa protestation contre les indulgences, la bulle d'excommunication et les *Décrétales* brûlées à Wittemberg, sa mise au ban de l'empire par la diète de Worms, la captivité de Wartbourg et son mariage démasquèrent l'odieux hypocrite. »

(1) Voici la liste des ouvrages de Dom Pierre Sautor telle que la donne Dom Doreau, en accompagnant chacun d'eux d'une courte notice.

1° *De vita cartusiana.*

2° *De triplici Annæ connubio ;* qui soutient une thèse aujourd'hui abandonnée.

3° *De translatione Bibliæ et novarum reprobatione interpretationum.*

4° *Antapologia P. Sutoris in quamdam Erasim apologiam.*

5° *Apologeticum in novas Anticomaritas præclaris Beatæ Virginis Mariæ laudibus detrahentis.*

6° *Apologia P. Sutoris adversus damnatam Lutheri heresim de votis monasticis.*

7° *De potestate Ecclesiæ in occultis.*

Tous ces ouvrages ont été publiés et plusieurs sont considérables.

(2) *Eph.*, IV, 421.

Digitized by Google

« C'en était presque fait du catholicisme en Allemagne. Des villes, des provinces, des royaumes entiers passèrent à l'ennemi. De toute part des scandales, des haines, des persécutions, de la boue et du sang. La famille de St-Bruno, comme tous les ordres religieux, eut ses mauvais jours, et, dans l'espace de trente ans, Lansperge vit détruire plus de vingt chartreuses » (1).

Sa santé avait toujours été délicate. Ce qui ne l'empêcha pas d'observer la règle avec une régularité qui ne se démentit pas un instant. Il y joignait des austérités de surérogation qu'eut à peine pu soutenir la santé la plus forte. « Du commencement à la fin de sa carrière les macérations firent ses plus chères délices. Jeûnes, disciplines, veilles, rien ne l'effrayait. On raconte qu'il portait jour et nuit une cuirasse horrible à voir » (2).

Et avec cela il gouvernait un monastère, et il trouvait du temps pour composer des ouvrages que nous autres, avec notre vie molle, nous n'avons pas le temps de lire.

La vie de cet homme, on le voit, ressemble tout-à-fait au portrait qu'en a tracé V. Hugo : « Ils regardent l'ombre, ils se mettent à genoux, et ils joignent les mains. » C'est là toute leur vie.

C'est bien cela.

Ce fut cela aussi pour un autre contemporain de Luther, le savant Dom Laurent Surius, qui prit l'habit chartreux à Cologne en 1540, six mois après la mort de Dom Lansperge. Sa vie religieuse qui dura trente-six ans ne fut qu'une suite ininterrompue d'utiles travaux intellectuels. Le prieur lui fit d'abord traduire de l'allemand au latin les œuvres de Tauler dont on parlait beaucoup alors, puis celles de Rusbrock, puis celles de Henri Suzo, et ensuite celles de plusieurs autres écrivains alors renommés, Gropper, Staphyle, etc. Il entreprit ensuite une histoire générale de l'Eglise, puis un cours d'Homélies d'après les Pères et les Docteurs. Il écrivit quatre volumes in-folio sur

(1) *Eph.*, IV, p. 419.
(2) *Ibid.*, p. 418.

Digitized by Google

les conciles qu'il dédia à Philippe II, roi d'Espagne. « Mais l'ouvrage le plus important de Surius est sans contredit sa Vie des saints : *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomano olim conscriptæ*, en six volumes in-folio » (1).

Dom Doreau raconte l'intéressante histoire de ce long et important travail.

En cette même année 1540, où Surius entra chez les chartreux, un enfant venait au monde, qui devait marcher sur ses traces, et illustrer comme lui l'Ordre de Saint-Bruno par ses écrits en même temps qu'il l'édifierait par ses vertus. C'était Arnold Havensius. Il commença par entrer dans la Compagnie de Jésus. Il y jeta un grand éclat. Devenu recteur du collège de Cologne dont il avait été un des plus brillants élèves, il se distingua comme polémiste. « L'incendie allumé en Allemagne par le moine apostat gagnait de proche en proche les bords du Rhin, dernier rempart du catholicisme dans l'Europe septentrionale. Parmi les hommes de combat qui prirent alors la défense de l'Eglise, le docteur Havensius conquit une vraie célébrité, autant par la puissance de sa dialectique que par le mordant de son style. A la fois dialecticien serré, théologien précis et pamphlétaire acerbe, il abordait indifféremment tous les terrains, démasquant ses adversaires, les atteignant d'une main sûre et restant lui-même invulnérable » (2).

Tourmenté d'un irrésistible besoin de solitude et de recueillement, Havensius se retira, non dans la chartreuse de Cologne, mais dans celle de Louvain. Là, il n'eut plus à commander mais à obéir jusque dans les moindres détails de sa vie, à suivre une règle austère, à se plier à des usages différents de ceux qu'il avait eus jusqu'alors, et à prendre en toute chose un nouveau pli. On l'avait prévenu que tout cela ne pouvait se faire sans qu'il eût beaucoup à souffrir. C'est ce qu'il cherchait. Il fut presque désappointé. « Vous m'annonciez des croix, disait le fervent novice à son Père

(1) *Ephém.*, IV, 430.
(2) *Idem.*, 438.

Digitized by Google

maître, et je n'en aperçois aucune. Si Dieu m'en envoie plus tard, je vois bien qu'elles seront peu nombreuses. En tout cas elles feront mon bonheur ».

On voit quels étaient ces savants. C'étaient des hommes de piété et de vertu encore plus que des hommes d'étude.

Dieu accorda à Havensius de passer vingt-cinq années au milieu des enfants de saint Bruno. « Mêlé à l'administration d'abord comme procureur, puis comme vicaire, il gouverna dans la suite Bois-le-Duc, Louvain, Liège, Bruxelles, Gand, et visita pendant de longues années la province de Teutonie : sacrifiant son temps et sa santé, prenant pour lui le côté ardu des affaires, se chargeant au besoin de la tâche de ses subalternes, exerçant autour de lui, comme l'âme dans le corps, une influence partout présente, mais que son humilité s'efforçait de rendre invisible » (1).

On venait de toutes parts demander ses conseils. Malgré son attrait pour la solitude, il se montrait très accessible en vue du bien qu'il pouvait faire. Sans doute un certain nombre de ces visites n'avaient d'autres mobiles que la curiosité. Mais une de ses maximes était qu'il valait mieux subir vingt visites inutiles que de manquer de se prêter à une où l'on pouvait faire le bien.

C'est au milieu de ces sollicitudes de l'administration, de ces visites, et des exercices absorbants de la règle que Dom Havensius composait ses ouvrages. Il commença par refondre l'histoire du martyre des chartreux anglais par Dom Chauncy. Il composa et publia ensuite l'histoire des martyrs de Ruremond : *Historica relatio duodecim martyrum cartusianorum, qui Ruremundae anno 1572 agonem suum feliciter compleverunt.*

Citons encore pour clore cette liste d'hommes d'étude en même temps que de prière et de mortification, Dom Nicolas Molin, prieur de la Chartreuse de Sylve-Bénite, qui avait commencé pour être bénédictin, et qui échangea en 1586 le froc de Saint-Benoît par celui de Saint-Bruno. Son

(1) *Eph.*, IV, 443.

Digitized by Google

goût pour l'étude était très accentué. Au lieu de se ralentir chez les chartreux il ne fit que s'accroître. « Les annales de l'Ordre l'absorbèrent complètement. Après les avoir dépouillées avec une rare sagacité, il rédigea une histoire de la famille de saint Bruno depuis son origine. Restée à l'état de manuscrit, cette histoire est en ce moment à l'imprimerie et paraîtra dans quelques années sous ce titre : *Domni Nicolai Molin Historia cartusiana* » (1).

Ce travail cependant n'absorba Dom Molin que pour un temps. Il en fit ensuite un autre très considérable qui consista à rédiger un abrégé des douze volumes in-folio des *Annales de Baronius*. Il composa en outre des opuscules sur la vie intérieure dans laquelle il excellait.

VIII

Les travaux littéraires que nous venons d'indiquer rapidement ne sont que des exemples, et ne peuvent que donner un aperçu de la vie d'étude que menèrent bon nombre de chartreux. Si on examine ces travaux, on reconnaîtra que tous étaient inspirés par le désir d'être utile au prochain. Cette manière de pratiquer la charité n'était point de la part de ces bons chartreux sans un grand mérite. Outre les efforts continus qu'elle leur imposait, elle exigeait le sacrifice d'un temps que leur attrait les eût bien plutôt portés à consacrer aux joies intimes de la contemplation. Cependant ces travaux pouvaient, après tout, s'allier à leurs besoins de solitude et de contemplation. Leur désir de servir leurs semblables se manifestait, plus rarement, il est vrai, mais bien plus vivement par leurs relations avec le dehors. Ces relations, en effet, quand elles allaient jusqu'à les faire sortir momentanément de leur cloître, leur faisaient éprouver quelque chose de ce que ressent le poisson qu'on jette palpitant sur le rivage. Sans être fré-

(1) *Eph.*, IV, 450.

Digitized by Google

quentes elles étaient cependant beaucoup moins rares autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui. Sans doute, de notre temps encore, les chartreux rendent d'importants services au clergé séculier et aux simples chrétiens qui vivent au milieu du monde. Outre les exemples qu'ils donnent, et les aumônes qu'ils distribuent, un grand nombre d'œuvres bénéficient de leur concours, et surtout un grand *nombre* de prêtres et de laïques trouvent auprès d'eux des consolations et des conseils. Mais, en somme, de nos jours, la société ne connaît plus les moines, au moins les moines contemplatifs. Pour elle, ils sont des morts. Heureux sont-ils quand elle veut bien les laisser tranquilles dans leur tombeau. Autrefois les rois eux-mêmes les en faisaient sortir ou bien ils allaient les y visiter, non pour les molester, mais pour s'édifier et s'instruire, quand ce n'était pas pour exploiter leur talent de négociateurs et de diplomates.

A l'époque où l'Allemagne était le plus violemment agitée par les troubles nés des prédications de Luther, la chartreuse de Buxheim eut le bonheur d'avoir pour prieur une forte tête, dom Loer. A force d'habileté et d'énergie, il parvint à la sauver. Il lui fallut se rendre à Augsbourg. « Charles-Quint voulant connaître personnellement ce moine intrépide, dont la réputation grandissait, le manda à la cour. Il lui accorda plusieurs audiences, l'entretint et le consulta sur la situation religieuse de l'Eglise d'Allemagne, et avoua que cette réputation n'était pas surfaite. Il le choisit même pour confesseur. »

« Ce qui amena Loer à séjourner à Augsbourg, ce ne fut pas, comme on pourrait le supposer, son office de visiteur, mais bien une mission que lui confia le cardinal évêque de cette ville. A cette époque troublée l'auguste prélat avait besoin d'une main ferme, qui resserrât le nerf de la discipline parmi le clergé ; d'un homme intègre qui controlât l'emploi des revenus ecclésiastiques ; il avait surtout besoin d'un saint qui prêchât l'exemple de la vie sacerdotale et les austères vertus du cloître. Trouvant ces qualités réunies dans la personne du prieur de Buxheim, le cardinal lui donna pleins pouvoirs. En peu de temps, le

Digitized by Google

diocèse changea de face, tant était puissant le prestige du pieux cénobite. »

« Ainsi avait travaillé jadis, à Rome, sous l'impulsion d'Urbain II, saint Bruno lui-même. On sait que, sa mission remplie, l'humble patriarche se hâta de reprendre le chemin de la solitude. A son exemple, dom Théodore Loer regagna Buxheim où il était impatiemment attendu » (1).

Cela se passait en 1548. Quarante ans auparavant dom Berenguer qui remplissait simplement la charge de vicaire à la Chartreuse de *Vallis-Christi* en Espagne s'était vu confier une mission diplomatique.

Dom Bérenguer, d'une famille distinguée d'Orviedo, était entré à la Chartreuse à l'âge de 34 ans, après de brillantes études à l'Université de Salamanque où il avait conquis le double titre de docteur en théologie et de docteur en droit canonique. Ses qualités avait eu le temps de le faire connaître. Quelques années après son entrée chez les Chartreux, des circonstances se produisirent qui inspirèrent la pensée d'y recourir.

« Jules II régnait à Rome. Louis XII occupait le trône de France, Ferdinand, celui d'Espagne. Maximilien était maître des principautés du nord et du centre. Le pape après avoir formé avec eux la ligue dite de Cambrai (1508) réduisit la république de Venise à accepter la paix à des conditions désastreuses. Un peu plus tard, Jules II ayant eu à se plaindre de Louis XII, ne songea plus qu'à lui susciter des adversaires. Le roi de France lança aussitôt contre le souverain pontife une puissante armée et assembla en même temps un concile à Pise pour faire examiner sa conduite. Les troupes de Jules II furent battues à Bologne et à Ravenne (1511 et 1512) et le concile le suspendit de ses fonctions. Lui, de son côté, réunit un concile général à Rome, dans l'église de Saint-Jean de Latran, annula les actes du concile de Pise, mit la France en interdit et forma contre Louis XII la *Sainte Ligue* dans

(1) *Ephém.*, I, 73.

Digitized by Google

laquelle entrèrent Venise, l'empereur, les rois d'Angleterre et d'Espagne. »

« Ferdinand d'Aragon, jaloux d'opérer un rapprochement entre les deux souverains, délégua successivement auprès de l'un et de l'autre, un diplomate doué d'un grand sens politique à la fois et d'une rare habileté. Or, ce diplomate — qui le croira ? — ne fut autre que dom Bérenguer. Connu et estimé du roi depuis longtemps, le brillant lauréat de Salamanque était entré plus avant dans son intimité par le fait seul de sa profession religieuse. Le monarque se plaisait à visiter l'humble moine dans sa cellule et, au cours de ces tête-à-tête prolongés, il abordait les affaires les plus épineuses certain de trouver là une réponse aux doutes qui l'obsédaient... »

« En ce temps-là confier une mission diplomatique à un moine n'était pas un fait extraordinaire. Aussi nul ne s'étonna au Val-du-Christ, ni dans nos provinces d'Espagne, quand on apprit le départ de dom Bérenguer pour Paris. C'est là qu'il se rendit en effet... »

De Paris, dom Bérenguer se transporta à Rome. » A Rome où le diplomate fut accueilli avec d'autant plus de sympathie que Ferdinand était dans les eaux de Jules II, le fils de saint Bruno émerveilla l'entourage du pape autant par la variété de ses connaissances, que par la profondeur de ses aperçus politiques. Le Souverain Pontife lui-même, après l'avoir entendu dans l'intimité du cabinet, le retint à la cour et lui donna une place d'honneur au concile de Latran. Mais il mourut avant la fin de la guerre (1513). »

Cette mort du pape mettait fin à la mission du diplomate chartreux. Il se hâta de rentrer en Espagne et de rendre compte à Ferdinand de tout ce qui s'était passé. « Las de cette existence si peu conforme à l'esprit de l'Ordre, dom Bérenguer parla de regagner au plus tôt la solitude. Le roi s'y opposa formellement, donnant pour raison qu'il ne pouvait se passer de ses conseils. Et, pour lui ôter toute envie d'insister, il le choisit pour confesseur... Cette situation fort anormale se prolongea jusqu'à la mort de

Digitized by Google

Ferdinand (1516), c'est-à-dire pendant trois longues années (1) ».

Ce n'est point le seul exemple d'un chartreux résidant à la cour que nous offrent les *Ephémérides*. Environ un siècle et demi plus tard cette situation se renouvelait dans cette même cour pour un autre chartreux, dom Morlanez, prieur de la Chartreuse de Saragosse. « Philippe IV, héritier présomptif de la couronne d'Aragon, se rendait fréquemment à la Chartreuse de Saragosse, située à deux petites heures de la ville. Attiré par la réputation de Joseph Morlanez qui était déjà en odeur de sainteté, le jeune prince, fort pieux lui-même, aimait à déverser son âme dans celle du serviteur de Dieu (2).

Afin de jouir de ces entretiens plus à son aise, le prieur obtint du supérieur général de la chartreuse l'autorisation bien extraordinaire, à coup sûr, mais qu'on n'osa pas lui refuser, d'avoir Morlanez à sa cour quand il le désirerait, et de l'y garder aussi longtemps qu'il aurait besoin de lui. Il lui fit bâtir dans son palais une cellule qui ressemblait, à s'y méprendre, à celle qu'il occupait dans sa chartreuse. Il y vivait dans la même solitude. « Le religieux est complètement isolé dans ce quartier. A l'exception du jeune prince, qui peut y pénétrer à n'importe quelle heure, nul n'oserait scruter ce qui s'y passe. La nuit, comme le jour, l'horaire est celui de la chartreuse. Tous les matins, le prêtre monte à l'autel, servi par son hôte, partisan zélé de la communion fréquente. »

Quelquefois, les chartreux auxquels on confiait des missions diplomatiques avaient fait grande figure dans le monde avant de s'ensevelir dans la solitude. François de Aranda, par exemple, qui n'était pas prêtre, pas même Frère convers, mais simple *Donné*, occupait, au moment où il entra à la chartreuse de *Porta Cœli*, à l'âge de 52 ans, une position unique à la cour du roi d'Aragon. Le roi était son élève. De Aranda eut le bonheur de trouver à *Porta*

(1) *Ephém.*, IV, 35 et 36.
(2) *Idem*, III, 65.

Digitized by Google

Cæli, dans la personne du prieur Boniface Ferrier, un homme de grande valeur capable de le comprendre. On était alors en des temps bien tristes. « L'Eglise, déchirée par le schisme, traversait une des crises les plus aiguës de son histoire. Il y avait alors deux papes, ayant chacun ses partisans, celui de Rome et celui d'Avignon. Les ordres religieux ne pouvaient moins faire que de suivre le pontife reconnu par leur nationalité respective. Les chartreux, lancés dans le courant, se rangèrent, eux aussi, sous l'obédience de l'un ou de l'autre, suivant qu'ils étaient Français ou Espagnols, Allemands ou Italiens. Boniface Ferrier, absolument dévoué à Benoît XIII, dès avant son entrée à *Porta Cæli*, lui resta fidèle après son élévation au priorat de la Grande-Chartreuse. Le Souverain pontife qui le savait habile jurisconsulte et religieux de marque, l'appela auprès de lui et en fit son conseiller intime, ne le laissant que de loin en loin retourner à son poste. Le Révérend Père eût tout sacrifié pour reprendre le chemin du désert. Force lui fut d'obéir et de prolonger son séjour à Avignon. »

« Non content de retenir dans son palais le Père Général en personne, Benoît XIII lui ordonna de mander immédiatement le célèbre Aranda, ajoutant que ce dernier était personnellement connu du pape..... A peine arrivé au palais des papes, il est conduit auprès de Benoît XIII qui lui fait le meilleur accueil..... »

« Aranda était à Avignon depuis plusieurs années, soupirant après la cellule, se demandant même s'il ne devait pas y renoncer à tout jamais, quand il fut soudainement rappelé en Espagne. Le roi d'Aragon marche à grands pas vers sa fin et il va mourir sans enfant. Désireux de couper court aux intrigues des ambitieux qui se disputent déjà la couronne, au mépris des intérêts de la nation, il songe à désigner l'homme de son choix, un successeur qui réponde en même temps aux vœux du pays. Mais, soit crainte, soit scrupule, ayant d'ailleurs des questions plus graves à examiner, il rassemble autour de son lit de mort ses meil-

Digitized by Google

leurs conseillers, parmi lesquels il regrette vivement de ne pas compter son fidèle Aranda. » (1)

Appelé par le roi, Aranda arrive en toute hâte, et l'aide à bien mourir. Aucun choix n'avait été fait par le mourant, mais il avait exprimé ses intentions à son cher maître qui lui avait promis qu'elles seraient respectées. Après sa mort, les trois parlements d'Aragon, de Valence et de Catalogne nommèrent, au scrutin secret, neuf députés investis du pouvoir de désigner le successeur au trône. Parmi ces députés figuraient dom Boniface Ferrier et François de Aranda.

On voit par ces traits rapides que ces austères chartreux n'étaient morts qu'à demi et qu'ils savaient sortir de leur tombeau quand de grands intérêts étaient en jeu.

Un autre chartreux encore, Jean Sanchez, prieur de *Vallis Christi*, fut également chargé par le roi d'Aragon de négociations diplomatiques relatives aux affaires du schisme.

Avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Bruno, dom Grégoire Reisch, qui devint prieur de la chartreuse de Fribourg, remplissait les fonctions d'aumônier à la cour de l'empereur d'Allemagne, Maximilien Ier qui lui avait confié la direction de son âme. A la fin de l'année 1519, l'empereur se voyant dangereusement malade, dépêcha deux de ses écuyers à Fribourg pour lui amener son ancien chapelain, et il eut la satisfaction de mourir entre ses bras, fortifié par ses exhortations.

Du fond de leur solitude, ces moines qui avaient dit au monde un éternel adieu, suivaient avec le plus vif intérêt non seulement les événements qui pouvaient contribuer au triomphe de l'Eglise, mais encore ceux dont pouvait dépendre la prospérité de leur patrie. Nous en avons un exemple frappant, entre plusieurs autres, dans ce bon Jacques Brisejon qui édifiait la Chartreuse de Dijon dans les premières années du dix-septième siècle, vers la fin du

(1) *Ephém.*, IV, 151 et suiv.

Digitized by Google

règne de Louis XII. « La France était alors fort préoccupée de la santé du dauphin qui devint Louis XIII. Les médecins le regardaient comme perdu. A cette nouvelle, dom Jacques offrit le saint sacrifice et fit savoir à la reine que le petit prince serait conservé. La cour aussitôt conçut pour le pieux solitaire une haute estime qui lui donna accès dans ce milieu sans compromettre l'honneur monastique.

« Plus tard — Louis XIV étant encore enfant — en présence de la reine et de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, dom Jacques chargea d'horribles imprécations la malheureuse qui devait un jour corrompre le jeune monarque. « Ainsi parlaient les prophètes, dit la duchesse, ils « appelaient les choses par leur nom. — Et quel est, de- « mande la reine, ce moine dont on parle en termes si « louangeux ? — Madame, répond l'un des courtisans, c'est « un homme de Dieu » (1).

Tels étaient ces hommes de Dieu. Leur amour de la solitude était profond, passionné même, mais sans l'ombre d'égoïsme et d'étroitesse. C'étaient des contemplatifs, mais des contemplatifs qui, au besoin, savaient agir. Contemplatifs ils l'étaient par attrait ; hommes d'action, dans l'occasion, et ils le devenaient par devoir. On connaît les beaux vers de Dante sur la vie active et la vie contemplative. C'est ici le cas de les citer. Nous donnons la traduction littérale de Lamennais qui, pour ces strophes, se trouve ne pas manquer de l'élégance nécessaire et rend mieux que toute autre la physionomie de l'original.

Il me semblait en songe voir une dame jeune et belle se promener dans une prairie, en cueillant des fleurs, et, chantant, elle disait :

« Sache quiconque demande mon nom, que je suis Lia, et je vais mouvant à l'entour mes belles mains pour me faire une guirlande.

« Pour me plaire au miroir ici je me pare ; ma sœur Rachel, du miroir, elle, jamais ne s'éloigne, et tout le jour elle est assise.

(1) *Ephém.*, II, 87.

Digitized by Google

« A voir ses beaux yeux elle se complaît comme moi à m'orner avec les mains : le voir est sa joie, et l'agir, la mienne » (1).

Dans les chartreuses où nous font pénétrer les *Ephémérides*, Rachel régnait en maîtresse ; mais, dans l'occasion, Lia était la bienvenue. Les deux sœurs s'entendaient fort bien. Les héros que nous peint dom Doreau ne mettaient pas tellement leur joie dans « le voir, *le vedere* », qu'ils ne fussent prêts à y renoncer pour « l'agir, *l'ovrare* », quand le bien le demandait, et qu'ils y étaient appelés par l'obéissance.

(1) *Le Purgatoire*, ch. XXVII, v. 33 et suiv.

(*Suite et fin prochainement.*)

P. RAGEY,
mariste.

Digitized by Google

VOYAGES PRINCIERS

Suite (1)

II

DES ALPES AU TRANSVAAL

Le prince Louis d'Orléans, est né au Brésil, le 26 janvier 1878. Comme l'Empereur Dom Pedro, son aïeul, comme le Comte d'Eu, son père, il a le goût passionné de l'étude et celui des voyages. Le spirituel regard, qui anime sa vive et charmante physionomie, révèle bien ses remarquables facultés intellectuelles.

Chez les Eudistes de Versailles, le prince Louis comptait parmi les forts en grec. Au collège Stanislas, il obtenait le premier prix de discours français dans la classe de seconde. Il fit ses trois années de cours à l'Ecole d'artillerie de Vienne et, malgré les difficultés que lui présentait l'enseignement en langue allemande, il sortait le quatrième de sa classe et avec d'excellentes notes. Il était le premier en équitation, rivalisant dans ce sport avec son frère aîné, le brillant officier de cavalerie dont nous parlions dans un précédent article. Les deux princes continuaient en Autriche, par l'ascension du Schneeberg, les excursions alpines auxquelles ils avaient préludé dans leur enfance

(1) Voir le numéro d'avril.

Digitized by Google

par l'ascension de l'Isabeleco, l'un des plus hauts sommets de l'admirable chaîne des Orgues, sommet ainsi nommé en l'honneur de Madame la Princesse héréditaire du Brésil, par M. Glaziou, le savant explorateur et botaniste français qui guida la famille impériale dans cette excursion comme dans maintes autres au Brésil.

Dans les vacances ou les congés passés en France, le prince Pierre et le prince Louis parcoururent les Alpes. Sous les auspices et avec les conseils de M. Janssen, le célèbre savant qui fut l'ami de Dom Pedro, ils atteignirent ensemble le sommet du Mont-Blanc, le 15 septembre 1896.

Leur jeune frère, le prince Antoine, qui n'avait alors que quinze ans, les accompagna jusqu'aux Grands-Mulets. Depuis, lui aussi, gravit les plus hautes cimes avec le prince Louis, et, ainsi que son frère, rapporta de leurs communes excursions d'excellents clichés photographiques. Après avoir achevé ses études au collège de l'Immaculée-Conception de Vaugirard, le prince Antoine vient d'entrer à cette école militaire de Wiener-Neustadt où son frère aîné a laissé de si excellents souvenirs. Les traits délicats du jeune prince, sa physionomie à la fois douce et fière, ses instincts d'aristocratique élégance, rappellent son aïeul paternel, le Duc de Nemours.

*
* *

L'ascension du Mont-Blanc figure la première dans le livre que le prince Louis d'Orléans a consacré à ses souvenirs alpins (1). Il n'avait alors que dix-huit ans, et son récit, qui fut d'abord publié par la *Revue du Mont-Blanc*, et qui a toute la fraîcheur d'une matinée de printemps, dénotait déjà un rare esprit d'observation. Comme son père, le prince Louis sait voir, il sait apprécier la juste valeur de

(1) *Dans les Alpes.* 1896-1898. Mont-Blanc, Aiguille du Midi, Mont Rose, Mont Cervin. Paris, Plon-Nourrit, 1900.

Digitized by Google

ce qu'il voit. Si la jeunesse lui donne sa riante palette pour peindre les merveilleux spectacles de la route, un très délicat sentiment du beau lui fait choisir et nuancer ses couleurs.

Les jeunes voyageurs font cette ascension sous les auspices et avec les conseils de M. Janssen, le célèbre savant qui fut l'ami de dom Pedro et qui dirige l'Observatoire du Mont-Blanc. Deux jeunes officiers étrangers, amis des jeunes princes, M. de Guimarâës et M. Hubert Archer, les accompagnent.

— « Peu gaie, notre arrivée à Chamonix ! » s'écrie, au début, le prince Louis. Le temps est couvert ; l'orage menaçant éclate dans la nuit qui suit l'arrivée des voyageurs à Chamonix. Faudrait-il renoncer à l'ascension projetée ?

— A cinq heures du matin, un moment d'espoir ! le ciel est sans nuage, la chaîne du Mont-Blanc, toute saupoudrée de neige fraîche, étincelle au soleil levant. »

Déception ! voici la pluie. Les guides conseillent d'ajourner l'ascension. M. Janssen croit au retour du beau temps et le beau temps est près de lui donner raison.

— « En avant pour le Mont-Blanc ! » La caravane se met en marche.

« ... Nous voici à Pierre-à-l'Echelle, à l'entrée du glacier; là-bas, au milieu des neiges se dressent les Grands-Mulets, notre but aujourd'hui.

«... En ce moment, le temps qui s'est de nouveau recouvert, s'éclaircit tout à coup; les uns après les autres les pics paraissent ; voilà enfin le Mont-Blanc dans une auréole de nuages qui le fait paraître encore plus haut.

« Le cœur joyeux, nous nous engageons sur le glacier. »

Ne semble-t-il pas entendre ici l'écho de l'*Excelsior* de Longfellow ? Mais, grâce à Dieu, là s'arrête la comparaison et nos intrépides alpinistes devaient redescendre la montagne.

Au travers des glaciers qui marchent « côte à côte avec des vitesses différentes », il leur faut sauter les profondes crevasses ou les passer sur des échelles, le long des séracs menaçants, dernière digue arrêtant l'avalanche qui, amenée

Digitized by Google

lentement par la marche du glacier, un jour ou l'autre balaiera le plateau...

« C'est ici qu'il y a deux ans, a été ensevelie la plus grande partie d'une caravane.

« Les guides font hâter le pas. »

Puis, c'est l'escalade d'un mur de glace, où les guides taillent des marches à coups de piolets; c'est la montée sur les pentes glacées. « Nous glissons à qui mieux mieux et il faut toute la sûreté de pied de nos guides pour nous retenir pendant cette montée d'environ une heure.

« Quelques minutes de repos et en route pour l'escalade finale! Escalade dure, s'il en est! Non que la pente soit escarpée ou même glissante... mais le manque d'air se fait sentir; plus d'énergie, plus de vigueur! On se sent abattu, fatigué, on voudrait continuellement s'asseoir.

« Plus que cinq minutes ou plus que quelques mètres... que quelques pas... Midi juste! Nous arrivons à l'Observatoire... Deux coups de canon bien distincts arrivent jusqu'à nous. On nous a vus à Chamonix. En un moment, fatigue, faiblesse, ennui, tout disparaît. On est pour cinq minutes à la joie du triomphe. »

Toutefois l'immense panorama que décrit le jeune prince lui apporte une déception : « La vue qu'on embrasse du sommet du Mont-Blanc, dit-il, a pour elle son étendue; sous d'autres rapports, on peut ne la placer qu'au second rang. Au point de vue esthétique, elle a les défauts de celles des grands sommets; il lui manque quelque chose de plus haut, une masse dominante qui fasse ressortir le reste du paysage. De plus on se perd dans les trop grands horizons; à cette distance, les plus belles montagnes ne ressemblent plus qu'à d'énormes pâtés de neige. »

Cette restriction faite, le prince Louis décrit l'immense panorama des sommets qui se découvrent à ses yeux, depuis le Mont-Rose et le Cervin jusqu'au Pelvoux en passant par les Alpes Bernoises et le Jura, et dont la chaîne du Mont-Blanc forme le centre avec ses aiguilles si pittoresques.

La descente a encore ses périls. La corde est toujours

Digitized by Google

nécessaire pour retenir les alpinistes au bord des crevasses. « Enfin après mainte chûte, mainte glissade involontaire, nous posons le pied en terre ferme et en quelques minutes nous arrivons à Pierre-à-l'Echelle.

« Le spectacle est en ce moment magnifique... Aux derniers rayons du soleil couchant, la chaîne du Mont-Blanc s'est comme embrasée. Devant nous, tout est rouge depuis l'Aiguille du Midi, pourpre, jusqu'à la cime rose du Dôme du Goûter. Les plateaux, déjà dans l'ombre, sont rouge foncé, les crevasses violettes. Par des fentes non soupçonnées, la lumière pénètre, se joue sur la neige en contrastes charmants, les nuances les plus diverses se rencontrent sans se heurter ; le rouge domine tout!... Soudain, tout s'éteint... le soleil s'est couché derrière les Aiguilles de Varens.

*
* *

En 1897, le prince Louis d'Orléans a pour compagnon de route son jeune frère, le prince Antoine. Pendant que le prince Louis recueille ses impressions de voyage, le prince Antoine prend des photographies de la montagne et celles-ci rivalisent de précision et de netteté avec celles-là.

Le Prince Pierre n'est pas avec ses frères. Les grandes manœuvres retiennent en Galicie le jeune officier de lanciers polonais. Seul de leurs précédents compagnons de voyage, M. de Guimarâës est avec eux.

Partis de Chamonix comme l'année précédente, nos voyageurs ont pris pour but de leur excursion Courmayeur par le col du Géant. Le chemin de Montanvert n'a plus de charmes pour eux : ils l'ont si souvent parcouru !

« Aussi, allions-nous à petits pas, la tête baissée, impatients d'atteindre un chalet, un tournant, indice du but le plus proche, voyant avec indifférence passer tout ce qui descendait ; alpinistes et guides le piolet en main, la corde en bandoulière, touristes sans prétentions, simples pro-

Digitized by Google

meneurs en costume et souliers de ville, soufflant, transpirant et voulant avec leurs longs bâtons à corne de chamois, se donner des airs de vainqueurs du Mont-Blanc; dames à mulets geignant sur leurs selles trop dures, enfants, chiens : en un mot toute l'échelle des passionnés de la montagne. »

N'est-il pas joliment enlevé dans sa verve railleuse, le croquis de ce groupe d'ascensionnistes qui ne nous semble guère destiné à goûter à l'Observatoire Janssen la douceur du triomphe?

Enfin le voyage commence à prendre de l'intérêt pour nos jeunes princes, c'est au moment où naît le péril.

« Les Ponts ! Le mot seul évoque dans l'esprit du promeneur de la Mer de glace des idées vertigineuses de précipices, de plaques glissantes, de rampes de fer auxquelles l'instinct de la conservation nous cramponne pendant vingt minutes. Et pourtant, il est bien amusant ce passage! Des endroits un peu trop étroits, des marches un peu trop hautes, il est vrai, mais avec les barres de fer, ce n'est qu'un jeu. »

La moraine de la Mer de glace, bien que tant de fois parcourue par nos jeunes alpinistes, leur cause cependant une jouissance toujours nouvelle. Et quels tableaux magiques ils ne sauraient se lasser de contempler et de nous faire admirer avec eux !

Le soleil couchant jette ses rayons de pourpre et d'or sur les cimes neigeuses des montagnes et les sombres pointes des rochers. « Encore un moment, et tout devient violet, puis gris; c'est la nuit qui commence, il faut se hâter ! »

Cette nuit, elle sera passée sur la plate forme de Pierre-à-Bérenger, dans une cabane offrant « tout le confortable que peut donner un abri de ce genre : le foin qui la tapisse. »

« Enfouis dans nos sacs de peaux de mouton, on nous range à côté l'un de l'autre, et c'est avec une agréable sensation de harengs en boîte que nous nous endormons.

« Trois heures du matin, réveil général ! Les guides, qui ont mieux aimé rester assis et causer autour du feu pen-

Digitized by Google

dant la nuit, viennent nous sortir l'un après l'autre de nos sacs. »

A la lueur des lanternes la caravane se remet en marche. Mais la pente du glacier du Talèfre, douce d'abord, devient d'une raideur de muraille. Il faut frapper la glace à coups de piolets pour y tailler des marches, et le gouffre béant d'un précipice, « telle la gueule d'un crocodile affamé » est prêt à recevoir celui qui glisserait...

A 8 heures du matin, les jeunes alpinistes atteignent le col du Géant : à cette altitude de 3,570 mètres est la limite de la France et de l'Italie ; ce serait le repos, n'était le tourmente qui domine. Au milieu de la neige qui tourbillonne, il faut sans tarder descendre le versant italien.

Le glacier du Triolet ménage à nos alpinistes une véritable navigation.

« La pente augmente ; assis alors nous dévalons avec une vitesse vertigineuse, les uns derrière les autres, amassant des tas de neige qui nous portent jusqu'en bas ; le piolet nous sert de frein et de gouvernail ; en quelques secondes nous faisons plus de chemin qu'en cinq minutes... »

Bientôt c'est la moraine avec ses rocs énormes et nus, ses pierres roulantes. Après plusieurs heures de marche sur cette route désolée, le long d'un ruisseau, les guides conduisent les jeunes alpinistes vers un pont qui les mènera sur une autre rive :

« Le pont malheureusement ne se montre pas, pour la bonne raison qu'il est emporté. Avec un calme imperturbable, les guides nous racontent qu'il va falloir pendant une demi-heure continuer encore sur la moraine. C'est alors une explosion d'indignation parmi nous. « Continuer sur la moraine? Ah non ! Plutôt traverser à la nage. »

« Par bonheur, le tronc d'un jeune sapin renversé se trouve là. A la manière des sauvages de Cooper, nous le redressons et le laissons retomber sur l'autre rive ; puis, avec nos piolets en guise de balanciers, nous passons les uns après les autres sans que personne tombe à l'eau. Ce succès nous donne du courage. »

Digitized by Google

— « Décidément, nous sommes pontonniers », ajoute gaiement ici le jeune officier d'artillerie.

Sur l'autre rive, les voyageurs trouvent la grande route, puis les voitures commandées par eux.

« Deux heures après, en suivant le col Ferret, si vert et si riant avec son tapis de fleurs et ses ruisseaux limpides, bien différents des ruisseaux boueux des glaciers, nous arrivons à Courmayeur. »

Sans compter les arrêts, les voyageurs avaient marché quinze heures. « Et cela sans se presser, car « ajoute le prince Louis avec la sollicitude protectrice du frère aîné, j'avais avec moi mon jeune frère Antoine. »

A Courmayeur les alpinistes visitent au cimetière la tombe du célèbre guide Emile Rey qui s'est tué en 1891 sur la même route qu'ils ont prise et vont reprendre. Sans trouble, ils lisent cette épitaphe : « Aujourd'hui à moi, demain à toi. » Et le lendemain ils sont de nouveau sur le chemin de la montagne.

La nuit suivante est passée dans la cabane du Col du Géant.

La caravane se divise. Tandis que le prince Antoine et M. de Guimarâës se rendent au Grand-Flambeau et aux Aiguilles Marbrées pour y chercher des cristaux, le prince Louis se dispose à l'ascension de l'Aiguille du Midi. Cette aiguille le fascine : elle lui rappelle une ascension manquée. « C'est elle qui, l'autre jour, a causé notre défaite : aussi ne la perdons-nous pas des yeux. »

Dans cette obstination à vaincre ce qui se dérobe à la victoire, ne reconnaît-on pas le généreux sang de France, ne croit-on pas entendre un écho de ce cri superbe : « On ne recule pas dans ma race! » Non, pas plus devant les périls des éléments que devant ceux du champ de bataille.

L'escalade est tentée à 8 h. 1/4, l'aiguille rebelle est vaincue et livre à son vainqueur la beauté de son horizon.

La descente rapide rappelle au jeune prince un incident narré avec une si charmante gaieté qu'elle semble faire oublier qu'il y a eu pour lui péril de mort.

« Au bas de l'aiguille proprement dite, halte pour déjeu-

Digitized by Google

ner, non loin d'un endroit où m'est arrivée l'autre jour une singulière aventure. Nous marchions assez vite sur la neige bien unie, sans crainte ni précautions. Le guide qui me précédait me dit : « Atttention, une crevasse ! » J'enfonçai donc mon piolet pour mieux m'assurer, et, au même instant, comme par un chef-d'œuvre de prestidigitation, je disparus aux yeux de tous. Seule la tension de la corde fit comprendre à mes compagnons que j'étais là encore.

« Quant à moi, subitement, sans rien sentir, je me trouvais à deux mètres au-dessous du niveau du sol. Heureusement, la crevasse était étroite, quoique profonde; en m'arcboutant, je m'installai commodément et pus répondre, à ceux qui me demandaient de mes nouvelles, qu'il était difficile d'être mieux, et que si l'humidité ne commençait à se faire sentir, j'y prendrais volontiers quelque repos. Les guides, d'ailleurs, se mirent aussitôt en devoir de m'extraire, et tel un revenant couvert d'un linceul de neige, j'apparus aux yeux de mes compagnons. C'est à croire, comme Tartarin, que les crevasses sont faites pour qu'on y tombe et qu'on vous en retire. »

***

Au mois d'août 1898, le prince Louis a terminé son cours à l'Ecole d'artillerie. Il vient de faire alors avec sa classe un voyage d'instruction. Le Comte d'Eu l'a rejoint pour l'accompagner dans cette marche militaire. A Pola on voit l'arsenal, les constructions et les fortifications de marine. Le 6 août, par une chaleur écrasante que ne tempère même pas la brise de l'Adriatique, on se met en route pour la Styrie où l'on doit faire six jours de marche à pied. Mais le prince Louis va se reposer à Zermatt dans des ascensions où, comme au mont Cervin, il marchera pendant dix-huit heures sur trente.

Digitized by Google

La personnalité de l'écrivain s'affirme avec plus de relief encore dans les nouveaux récits. Le prince Louis a passé de l'adolescence à la jeunesse. L'élève de l'Ecole d'artillerie a fait place à l'officier de régiment. L'esprit a mûri, le sentiment a plus de profondeur, la réflexion maîtrise plus que jamais l'impression et embrasse avec ampleur les détails que saisit avec tant de précision la justesse native du coup d'œil. Le style, tout en gardant sa fraîcheur printanière, prend une gravité virile. Le coloris des tableaux est nuancé par un pinceau de plus en plus sûr de lui-même.

La première ascension de 1898 est celle du Mont-Rose. Elle est plutôt mélancolique que gaie. C'est la marche dans la nuit sombre, à la lueur des falots. « Au ciel pas une étoile, sur les montagnes des nuages partout ». C'est « une rude escalade sur de grandes plaques de rocher lisses et glissantes », où, dans les ténèbres, « le toucher » doit remplacer « la vue »; où il faut sans cesse revenir sur ses pas, descendre des hauteurs si péniblement gagnées, remonter, redescendre, vraie « promenade d'aveugles en terrain inconnu ». Mais surtout, c'est une longue marche dans la neige. « De la neige, toujours de la neige..... D'un pas inconscient, chacun va devant soi, les yeux fixés sur le dos de son devancier, bientôt hypnotisé par cet objet unique du regard se détachant en silhouette noire sur la blancheur éblouissante de la route. Peu à peu, à mesure qu'on avance, toute notion des choses environnantes se perd, les sens s'émoussent; seul le sixième, celui de la marche, continue à fonctionner. Il ne faut pas d'ailleurs se figurer que cette inconscience du mouvement, cette espèce de sommeil ambulant soient moins fatigants que l'activité raisonnée : que peut le physique quand le moral n'est pas là pour le relever. »

Pendant cette triste ascension, le jour a commencé à poindre, « allumant là-bas sur les silhouettes fantastiques des montagnes une série de feux allant du Weisshorn tout rose à la pointe toute rouge du Cervin. Plus loin, sur une

Digitized by Google

bande de ciel bleu surmontée de nuages pourpres, nous apercevons, tout étincelantes au soleil, les blancheurs lointaines d'Italie et de Savoie. Que n'avons-nous ici le beau temps qu'il fait là-bas ! »

Mais ici, c'est le froid noir, c'est la neige sans le châtoiement de la lumière. Et quand le soleil vient à briller, ce n'est pas pour illuminer l'immense horizon que nos alpinistes espéraient admirer au sommet du mont Rose. A leurs pieds flottent les vagues de la mer de nuages. « De cet océan de coton blanc, seules les grandes pointes émergent, mettant çà et là sur l'immensité blanche de grosses taches noires et brunes de rocher. »

Si, dans la montée, le froid avait saisi nos alpinistes jusqu'à l'engourdissement, la chaleur les accable à la descente. Sous un ciel noir, le soleil darde de brûlants rayons, le tapis de neige fléchit sous les pas. « Aussi est-ce une suite ininterrompue d'enfoncements, de glissades, de culbutes, de tensions subites de la corde provoquées par l'inégalité de la marche. Peu à peu, la bonne humeur elle-même s'en va. Au lieu de rire comme jusqu'à présent de ces petites mésaventures, on se fâche; ceux qui tombent s'en prennent à ceux qui les précèdent, l'irritation est continuelle... Au bout de quelque temps heureusement, l'ombre arrive, apportant avec la fraîcheur l'apaisement... »

Il y a bien encore un gouffre menaçant, des trous que dissimule la neige et dans l'un desquels se prend la jambe tout entière d'un de nos alpinistes, accident qui nécessite « tout un sauvetage ». En somme cette excursion a eu plus d'ennuis que de charmes réels. N'empêche qu'au retour nos vaillants ne se déclarent « enchantés de l'ascension. »

Digitized by Google

***

L'escalade du Mont-Cervin termine le volume. Le Cervin, le mont légendaire, « la montagne par excellence fascinante par la forme étrange de ses précipices sans fond, célèbre par les luttes acharnées dont elle fut le théâtre, type classique d'une ascension de rocher. » Là était le péril, là était la lutte. Et c'est pourquoi, dans toutes les excursions précédentes, la vue de « l'immense corne noire » était la suprême attraction pour nos jeunes princes : il fallait « monter là-haut! »

Madame la Comtesse d'Eu, dans une chaise à porteurs, tout un cortège d'amis à pied ou à âne, accompagnent jusqu'au Lac Noir le prince Louis et le prince Antoine. Le temps est couvert, incertain. Néanmoins, le déjeûner est « très gai ».

— « A trois heures enfin, après une visite à la petite chapelle du Lac Noir, où deux plaques de marbre rappellent la mort de deux victimes du Cervin, Seiler et Biener, nous disons adieu à ceux qui nous ont accompagnés et nous nous mettons en route pour la vraie ascension. »

Ici, comme à Cormayeur l'année précédente, la vue de ces tombes n'ébranle pas le courage de nos ascensionnistes. Mais qui dira ce que l'adieu près de ces sépultures avait de poignant pour une vaillante mère qui, après avoir accompagné ses enfants jusqu'à la dernière limite possible, allait les suivre encore à l'aide d'un télescope, station de vingt-quatre heures, pendant laquelle, à la vue d'une crevasse, elle se retenait pour ne pas leur crier : « Prenez garde! »

La nuit est venue, le signal de la première halte est donné à la Princesse par des feux de Bengale verts et rouges allumés devant la cabane du club alpin...

Digitized by Google

— « Là-bas, au fond de la vallée, une lumière bleue tremblote un moment. C'est la réponse. Bonsoir. »

A mesure que s'élèvent nos ascensionistes, d'autres souvenirs lugubres marquent la route où ont péri plusieurs de leurs devanciers. Mais leur ardeur redouble avec le danger. Le prince Louis ne vient-il pas de nous dire : « Et nous montons ! nous montons sans arrêt, à peine conscients de l'effort dépensé, dans l'éblouissement d'un soleil levant radieux... Et, par contraste, nous songeons à ces montées mortellement ennuyeuses dans la neige glissante d'interminables glaciers, auxquelles ailleurs nous avons été si souvent condamnés... Béni soit le rocher! Qu'importe, après tout, qu'ici l'effort musculaire soit double, triple peut-être ! L'esprit au moins se repose ! Sur la neige, la fatigue, à cause de l'ennui, est autant morale que physique; ici elle n'est que physiqne, et encore n'a-t-on guère le temps d'y penser. »

L'action, toujours l'action! Nous n'avons pas ici un Hamlet rêveur et mélancolique, nous avons un soldat, un combattant.

... Mais voici le suprême effort, l'escalade de l'arête : « Les rochers sont lisses et glissants, les cordes souvent placées à des endroits où l'on ne peut guère s'en servir ; il nous faut plusieurs fois nous hisser à force de poignets... De temps à autre, un endroit favorable nous permet de nous reposer et de goûter ce charme indéfinissable, fait d'un commencement de vertige et de l'idée d'un danger possible, qu'on éprouve à être ainsi suspendu dans les airs, loin du monde dont nous séparent d'insondables abîmes. »

Les alpinistes sont sur le toit du Cervin. « A huit heures et quart nous posons le pied sur le sommet de nos rêves... Encore quelques pas et nous voici sur le petit cône pointu de neige immaculée qui forme le sommet suisse du Cervin. Cette fois la victoire est complète; aussi sommes-nous quelques minutes tout à la joie du triomphe; en un clin d'œil une bouteille d'Asti est débouchée et vidée à la santé de la plus belle des montagnes. »

Digitized by Google

Assis sur leurs « piolets croisés en guise de chaises », les jeunes vainqueurs du Cervin contemplent l'immense horizon dont la vue saisit beaucoup plus le prince Louis que celle du Mont-Blanc.

« Ainsi perdus sur notre étroite plate-forme que limite de tous côtés l'abîme, inconscients de ce qui nous sépare du reste de la terre dont aucun bruit ne parvient jusqu'à nous, il nous semble planer dans l'espace. Au-dessus de nous, un ciel sans nuage, rendu presque noir par le contraste de la neige ; à nos pieds, dans un éblouissement de lumière, un gigantesque chaos de masses de toutes formes, de toutes couleurs, s'étendant jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Sous la pureté immobile du ciel, tout cela dort dans le silence de l'espace ; et pourtant cet océan immense aux vagues écumantes de neige donne bien l'impression vive et présente d'un travail gigantesque exécuté en des temps préhistoriques par l'eau et la glace. Aussi est-ce bien cette idée première de vie et de mouvement que l'œil, frappé seulement par les grandes lignes, transmet tout d'abord à l'esprit. Puis non moins merveilleux que l'ensemble, les détails peu à peu se détachent en groupes charmants dans le sublime tableau ; les nuances délicates de la glace ou de la pierre adoucissent le contraste violent des clairs et des ombres, et, dans les masses imposantes, les fines dentelures du rocher. Nous avons à nos pieds presque toute la chaîne des Alpes.

« Salut à nos vieilles connaissances qui nous rappellent les bons jours passés. Salut aussi à nos ambitions futures, pointes fascinantes qui semblent nous dire : « A quand notre tour? »

Avant de quitter cette cime, les jeunes princes donnent de leurs nouvelles à Zermatt par un signal anxieusement attendu.

Mais le prince Louis a un autre but à poursuivre, — un but où tout est péril. Tandis que son jeune frère descend le versant suisse, — il descend le versant italien. Il y a là un passage dangereux entre tous, le col du Lion. Deux voya-

Digitized by Google

geurs seuls l'ont franchi. Le prince Louis sera le troisième.

Le vertige prend le lecteur au récit de cette descente.

« Devant nous, à droite, à gauche, le vide! Le moment est solennel ; encore un pas et nous allons pénétrer dans une région féérique de rochers et de précipices dans laquelle pendant six heures nous devrons nous débattre contre d'innombrables difficultés ». Succession de « plongeons dans le vide, le long d'une corde trop fine qui nous coupe les doigts », — « oscillations incertaines » de cette corde, flottant au-dessus de l'abîme, — « descente verticale » le long des tours, des cheminées, des arêtes, « au milieu d'une mer de rochers que leur proximité immédiate fait paraître encore plus monstrueux. »

Le voyageur atteint la bande de neige que l'on nomme le *Linceul*. Pour la première fois, la pensée du jeune officier se voile d'une mélancolique impression devant cette image d'une mort qu'il affronte, mais à laquelle, dans ces mystérieuses et lugubres solitudes, manque l'enivrement du champ de bataille. Et cette impression rare sous sa plume, lui inspire une page d'une poétique grandeur :

« Le *Linceul!* Ce nom n'est justifié ni par le souvenir de quelque accident mortel ni par la présence de dangers suggérant l'idée d'une mort possible. Et pourtant il s'harmonise bien avec le ton général des choses qui nous entourent. Ici plus qu'ailleurs, l'horreur sublime de ce paysage étrangement tourmenté s'impose à l'esprit. Tout, depuis cette série fantastique de pierres tombales qui, là-haut sur la Crête de Coq, dressent vers le ciel noir leurs pointes menaçantes, jusqu'à cet abîme effrayant qui à chaque instant semble nous appeler, tout est ici funèbre, presque surnaturel. De ces blocs énormes dont le moindre suffirait pour nous écraser, de ces précipices sans fond dans lesquels le moindre faux pas nous entraînerait, des difficultés sans nombre contre lesquelles, à chaque instant, nous nous débattons, une idée se dégage dominante : celle de notre faiblesse, de la fragilité de notre existence. Et voilà ce que

Digitized by Google

symbolise le nom de linceul donné à cette étroite bande blanche perdue dans la fantasmagorie brune des rochers qui nous entourent. »

Au Mont-Blanc, c'était le royaume des neiges ». Au pied de la *Grande Tour* du Mont-Cervin, c'est « le royaume de la pierre ». Partout le roc, le roc gigantesque aux formes étranges, fantastiques. Partout l'image de la désolation et de la mort, partout le cauchemar auquel le jeune prince ne s'arrache qu'en reposant ses yeux sur un ravissant coin de paysage égaré dans ces mornes solitudes : la riante vallée du Valtournanche avec ses bois de mélèzes, ses prairies où résonnent les clochettes des troupeaux. Nous renonçons à citer textuellement ces belles descriptions : ce serait tout reproduire. Recueillons du moins le cri de joie du jeune prince alors qu'il a remporté sur le Mont-Cervin une victoire autrement difficile que celle du Mont-Blanc : c'est le moment, le moment joyeux et solennel où il atteint le col du Lion :

« Le col du Lion! Je n'essaierai même pas dans les lignes que je lui consacre, de célébrer dignement les beautés pour ainsi dire classiques de ce passage fameux entre tous. Qui ne connaît pour l'avoir vu, au moins en image, cette étroite bande de neige, lancée d'un rocher à l'autre comme un pont suspendu entre deux abîmes béants? »

Trois voyageurs seulement ont traversé le col du Lion : l'anglais Mummery, l'allemand Gussfeldt. Il était réservé au prince Louis d'ajouter à ces deux noms étrangers le nom si français d'Orléans.

***

Aux récits réunis dans le livre qui vient de paraître s'en ajoutent d'autres que le *Moniteur universel* a publiés, il y a quelque temps. Le premier est celui de l'ascension faite, le 22 août 1899, par le prince Louis et le prince Antoine,

Digitized by Google

et qui avait pour but l'Aiguille méridionale de l'Arves dans l'Oisans.

— « Un mauvais pas, unique dans son genre, impressionnant au possible », avait dit un juge compétent, le fameux guide, Louis Faure. Il n'en fallait pas tant pour décider nos intrépides alpinistes à l'ascension dirigée par le guide dont le prince Louis croque sur le vif l'originale physionomie : « Un petit homme râblé, aux jambes courtes et crochues, à la barbe inculte », qui, « en plaine, se traîne plus qu'il ne marche », mais, en revanche, grimpe le long de l'Aiguille avec l'agileté et la vitesse du chamois »; — plaisir dont la perspective seule le fait « se trémousser d'aise ».

Le prince Louis retrouvera Faure pour l'ascension de la Meije. Il complétera son portrait par un détail pittoresque, cette *chechia* que le guide arbore aux paysages les plus difficiles et dont le pompon rouge s'agite à mesure que croît le péril. Lorsque Faure rentre sa *chechia* dans sa poche, c'est signe que le danger est passé. Il se reposera de ses fatigues en se promenant avec désinvolture sur la pointe vertigineuse de l'Aiguille. « Et, cependant, comme vue de précipices, dit le prince Louis, la Méridionale est unique, et je ne connais guère de sommets où on ait, plus vive et plus présente, l'idée du vide qui vous entoure. »

Les jeunes princes stationnent bravement sur cette pointe pendant une demi-heure, contemplant les pics déjà atteints et ceux dont ils rêvent encore l'ascension : « La Meije, avec son long mur crénelé, que, si souvent, nous avons salué de loin, la Meije, après le Cervin, notre idéal unique ; plus loin, dans l'épanouissement de son éblouissante beauté, la Barre des Ecrins, célèbre par les récits de Whimper; puis, le Pelvoux, le Pic sans nom, l'Aile-Froide, les Bancs... Tout au fond, l'immuable Viso, plus isolé que jamais. »

Et après? Quels sommets atteindront nos alpinistes? L'Europe ne leur suffira plus. Nous les voyons au sommet de l'Himalaya. Plus haut, toujours plus haut! *Excelsior!*

En attendant, ils ont atteint le sommet de la Meije,

Digitized by Google

l'ascension difficile par excellence, l'ambition suprême de celui dont la devise est : « Plus difficile ! toujours plus difficile ! » Nous voudrions pouvoir reproduire le récit qui nous décrit les vues de la montagne avec de frappants contrastes : la moraine dont l'aspect désolé évoque dans la pensée du narrateur l'image de l'*Enfer* du Dante; — la première apparition de la Meije dont la muraille crénelée surgit dans la splendeur du soleil couchant; — puis, l'ascension nocturne du grand Pic, sous un ciel où scintillent d'innombrables étoiles aux rayons de lune qui projettent sur le roc des apparitions spectrales et « irisent de nuances d'opale » la transparence du mur de glace.

Il nous faut à regret quitter le paysage élyséen que le prince Louis décrit avec une sobriété de traits qui en rend plus saisissante encore la mystérieuse beauté. Une âme de poète se révèle une fois de plus ici dans le soldat.

Il nous faut aussi renoncer à suivre jusqu'au faîte de la Meije les princes alpinistes, à retracer leur émouvant transbordement d'un versant à un autre, suspendus par des cordes dans le vide, l'effroyable vide... Le Transvaal nous appelle.

Clarisse Bader.

Digitized by Google

LA TRIPLE ALLIANCE

D'APRÈS DE

NOUVEAUX DOCUMENTS

Suite (1)

XIV

M. DE ROBILANT ET M. DE BISMARCK

I

Lorsque M. Chiala publia le troisième volume de son ouvrage intitulé : *Pages d'Histoire contemporaine*, où on pouvait lire d'importantes révélations sur la lutte qui s'engagea entre M. de Robilant et M. de Bismarck avant le premier renouvellement du traité du 20 mai 1882, la presse européenne en fut tellement impressionnée qu'elle crut devoir en déduire que M. de Robilant n'était pas favorable à l'alliance de l'Italie avec les puissances de l'Europe centrale.

Bien que les documents que j'ai publiés au cours de ce

(1) Voir les numéros de décembre 1898, janvier, mars, juin, juillet, septembre, octobre, novembre 1899, janvier, février, mars, mai, juin, août, octobre, décembre 1900, janvier, février et avril 1901.

Digitized by Google

travail, et que j'ai empruntés au remarquable ouvrage de M. Chiala, prouvent absolument le contraire, il y eut, même en Italie, des journaux qui traitèrent de légende sans fondement l'attachement très réel de M. de Robilant à l'alliance austro-allemande. Ce fut alors qu'une voix autorisée vint mettre les choses au point en indiquant clairement quel était le programme de l'ambassadeur d'Italie à Vienne, au moment où il prit possession du ministère des affaires étrangères. Une lettre de M. le marquis Cappelli, celui-là même que M. de Robilant choisit comme son principal collaborateur le jour où il accepta la succession de M. Mancini, donna une idée exacte des intentions que le nouveau ministre manifesta dès le premier jour où il s'installa au palais de la Consulta. Je crois que mes lecteurs me sauront gré de mettre sous leurs yeux les principaux passages de cette lettre qui les aideront à mieux comprendre les péripéties de la politique étrangère de l'Italie pendant le ministère de M. de Robilant.

« M. le comte de Robilant, dit M. le marquis Cappelli, a voulu la Triple Alliance avant qu'elle ne fût un fait accompli. Personne ne savait mieux que lui que non seulement nous étions isolés, mais que, depuis plusieurs années, nous étions si mal vus par les principaux cabinets de l'Europe que cet état de choses constituait pour nous un véritable péril. Un homme moins avisé que lui s'en serait persuadé. Les faits auxquels il assista, en 1879, auraient suffi à le convaincre. Lors de la visite que le prince de Bismarck fit à Vienne au cours de cette année, et durant laquelle le traité d'alliance entre les deux Empires de l'Europe centrale fut signé, l'ambassadeur italien fut le seul parmi ses collègues du corps diplomatique qui ne reçut point la visite du chancelier allemand. Mais il y avait pis encore. M. le comte Andrassy, causant avec le prince de Bismarck, lui avait dit que l'Autriche, provoquée chaque jour davantage par les menées de l'association de *l'Italia irredenta*, pourrait se voir dans la nécessité de faire la guerre à l'Italie ; et comme le chancelier autrichien se croyait sûr de la victoire de l'armée austro-hongroise, il

Digitized by Google

demandait si l'Allemagne ferait des objections à la reprise de la part de l'Autriche de quelques-unes de ses anciennes provinces italiennes. M. de Bismarck, après avoir un instant hésité, avait répondu : « Non, l'Italie n'est pas de nos amis ! » Et, en causant avec le nonce qui lui demandait s'il s'opposerait à un rétablissement au moins partiel du pouvoir temporel, le chancelier allemand avait tenu le même langage. Même si ces propos dont M. de Robilant avait été informé et dont il ne pouvait douter, car il les tenait d'une personne absolument sûre, eussent été émis par M. de Bismarck dans un double but, ces conversations prouvaient qu'à cette époque, nous ne pouvions pas nous faire la moindre illusion touchant les sentiments des deux Empires à l'égard de l'Italie. Et quant aux sentiments de la France, M. de Robilant n'avait pas besoin des événements de Tunis pour les connaître (*sic*) (1).

« Il est évident que l'on ne pouvait continuer à rester isolés sans commettre une erreur très grave. Et un diplomate aussi clairvoyant que M. de Robilant ne pouvait pas avoir le moindre doute touchant les alliances que l'Italie devait contracter le jour où elle voudrait cesser d'être isolée. Notre alliance avec la France, en donnant une nouvelle force à des illusions de revanche qui étaient alors bien plus fortes qu'aujourd'hui, était extrêmement dangereuse pour la paix de l'Europe et pour la France elle-même (*sic*). Elle était bien plus dangereuse encore pour l'Italie. Car elle nous eût attiré plus que jamais la malveillance des Empires de l'Europe centrale, et nous pouvions être exposés, même à la suite d'événements d'importance minime, à des dommages irréparables (*sic*). Même sans qu'il y ait besoin de rappeler que quelques-uns des partis

(1) M. de Robilant était un adversaire résolu des idées révolutionnaires. Il redoutait pour son pays la contagion des principes politiques et sociaux qui se manifestaient chez un grand nombre de républicains français, et il estimait que l'Italie devait, pour se défendre contre cette contagion, faire cause commune avec les grandes monarchies conservatrices d'Allemagne et d'Autriche. Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner de ses sentiments peu bienveillants à l'égard de la France, tels qu'ils sont signalés par M. le marquis Cappelli.

Digitized by Google

qui se disputaient le pouvoir, en France, nous étaient irréconciliablement hostiles et que la politique du gouvernement français était alors incertaine et exposée à des changements continuels (1), il était dangereux de s'attirer l'inimitié de l'Autriche et de l'Allemagne. Au contraire, notre alliance avec les deux Empires ouvrait une longue ère de paix et, tout en nous procurant la sécurité, elle garantissait, en même temps, l'Europe du danger dont la menacerait un conflit entre les grandes puissances. Or, il ne faut pas oublier que, pour éviter ce conflit, on avait dû continuellement lutter au cours des dernières années (2). Dans la correspondance officielle et privée de M. le comte de Robilant, on trouve de nombreuses traces de ces pensées. Mais s'il voulait la Triple Alliance, il ne voulait pas que l'Italie la demandât; et cela, non seulement par ce sentiment de fierté qui était très vif chez lui, mais parce que si l'alliance était demandée, elle ne pouvait pas devenir

(1) Les idées que M. le marquis Cappelli expose ici, étaient généralement partagées, en Italie, par tous les hommes politiques, excepté quelques radicaux et de rares conservateurs, des solitaires, qui demeuraient fidèles à la politique francophile. Il est certain aussi que les changements continuels de ministères et de programmes politiques auxquels nous assistons depuis l'avènement de ce que les républicains appellent la « vraie République », c'est-à-dire depuis la retraite du maréchal de Mac-Mahon, ont considérablement nui au crédit de la France au dehors. Car, même lorsque les hommes qui dirigeaient les affaires inspiraient un peu de confiance aux cabinets étrangers, on se demandait instinctivement combien de temps cela pourrait durer, et la crainte d'un soudain revirement dans la direction de la politique française éloignait tout le monde de l'idée de se mettre d'accord avec la France pour le règlement de questions qui demandaient un long laps de temps pour être acheminées vers une solution satisfaisante.

On pourra objecter que cela n'a pas empêché l'alliance russe. Mais il est permis de croire que cette alliance serait moins stérile, ou, si on veut, plus avantageuse pour la France, si la politique française était moins exposée aux brusques changements et à la perpétuelle incertitude dont parle M. le marquis Cappelli.

En tout cas, M. de Bismarck a toujours exploité ce côté faible de la politique française; il l'a même notablement exagéré dans ses négociations avec les diplomates étrangers et, il faut bien le dire, i en a tiré le plus large profit.

(2) Avant la signature du traité de la Triple-Alliance.

Digitized by Google

telle qu'il la désirait, c'est-à-dire conforme à notre dignité et complètement utile à nos intérêts. Il estimait que nous devions faire une politique sage, large et inspirée non pas par de mesquines ambitions, mais par la connaissance des grands intérêts de l'Europe qui sont, en même temps, les nôtres. Une telle politique, suivant lui, devait préparer cet événement (*la Triple Alliance*) et persuader à ceux qui étaient plus fort que nous qu'il fallait nous demander notre concours. Lorsque M. Mancini lui envoya l'ordre de faire des ouvertures pour un traité avec les deux Empires — car M. de Bismarck voulait que les premières démarches fussent faites à Vienne — M. de Robilant garda ces instructions pendant près d'un mois dans un tiroir de son bureau sans leur donner cours, jusqu'au jour où M. le comte Kalnoky lui dit : « Vous venez me parler souvent et vous « m'entretenez même d'affaires qui n'ont pas grande impor- « tance; mais vous en oubliez toujours une qui a une « importance de premier ordre, et au sujet de laquelle nous « savons que vous avez reçu, depuis quelque temps, des « instructions qui vous engagent à en parler avec moi. » Il est donc exact de dire qu'il n'était point content de ce traité (*du 20 mai 1882*). Car, préparé de cette manière, il ne pouvait pas ne pas être imparfait. Mais de là à ne pas en vouloir du tout, il y a un abîme (*sic*) (1).

« Lorsque, au mois d'octobre 1885, il alla au pouvoir, et il voulut que je fusse son collaborateur, en me choisissant comme secrétaire-général du ministère des affaires étrangères, dans la première conférence que nous eûmes ensemble, après m'avoir communiqué le traité existant (*de la Triple Alliance*), il me demanda, comme il en avait l'habitude, quelles seraient mes idées si, pendant qu'il était ministre, on arrivait à l'échéance de ce traité. Je ne lui cachai point mes vœux qui peuvent se résumer ainsi :

(1) Ces révélations de M. le marquis Cappelli sont absolument conformes à ce que j'ai dit plus haut. Néanmoins, j'ai voulu reproduire cette partie de sa lettre, parce qu'elle explique mieux les passages qui vont suivre et parce qu'elle donne une idée précise des sentiments de M. le comte de Robilant.

Digitized by Google

protéger non seulement l'intégrité de notre territoire, mais aussi les grands intérêts extérieurs de l'Italie ; et je les indiquai.

« On voit que vous êtes jeune, me dit-il, et que vous « espérez beaucoup, peut-être trop ; mais nous obtiendrons « sûrement quelque chose de semblable : ça rendra l'Italie « plus tranquille et n'exposera pas les autres à de trop « grands risques. Car, dans tout cas extrême, il suffira de « faire comprendre que tel intérêt déterminé est couvert « par le *casus fœderis*, et une telle déclaration mettra nos « intérêts à l'abri de toute surprise. Car personne n'osera « affronter une masse de forces aussi imposantes que celles « dont la Triple Alliance dispose. Mais, pourtant, cela ne « suffit pas : la cuirasse de la Triple Alliance, même si « nous l'étendons de la sorte (*sic*), ne nous garantit pas sur « la mer. Il faudra donc rétablir des liens intimes d'amitié « avec l'Angleterre. Et cela ne servira pas seulement nos « intérêts, mais aussi ceux de nos deux alliés. Car nous « pourrons devenir alors comme le trait d'union entre « eux et l'Angleterre. Nous ne devons pas oublier cela ; « mais, en ce moment-ci, nous devons nous appliquer sur- « tout à remplir la première partie de notre tâche, et voici « la voie que nous devons suivre : nous montrer peu dési- « reux de renouveler la Triple Alliance, tout en disant « pourtant bien haut et bien clairement que nous serons et « resterons les amis des Empires de l'Europe centrale, « même sans être liés à eux par un traité : et, en atten- « dant, faire une politique sage et très hardie dans toutes « les questions européennes qui seront à l'ordre du jour, « comme, en ce moment, dans les affaires d'Orient. Ne « demander d'inspirations à personne ; mais, quelle que « soit la phase qui se présente (*sic*), prendre aussitôt posi- « tion, tout en employant, d'ailleurs, toute notre activité « au service des grands intérêts de l'Europe. Le désir « intime de toutes les puissances vise principalement un « but : le maintien de la paix, et l'Italie en a un besoin « extrême. Lorsqu'on verra que toutes nos initiatives n'ont « rien à voir avec les calculs mesquins auxquels nous nous

Digitized by Google

« sommes trop attachés dans les dernières années, mais « qu'elles sont prises dans l'intérêt de toutes les puissances, « et tendent à obtenir ce que tout le monde — et même « ceux qui quelquefois ne peuvent pas l'avouer — désire, « les autres seront heureux de nous suivre, et l'Italie se « fera, en Europe, une situation morale dont elle n'a jamais « joui. Après avoir suivi une telle politique pendant une « année, on nous demandera le renouvellement de l'al- « liance, et alors nous obtiendrons sans efforts ce qu'on ne « nous accorderait à aucun prix aujourd'hui. » M. de Ro- « bilant conclut ainsi : « Ne dites pas un mot à personne « touchant ces intentions que je viens de vous manifes- « ter. »

« Vous voyez donc, mon honorable ami, que la première pensée de M. le comte de Robilant, en devenant ministre, a été de renouveler le traité, tout en l'améliorant. On peut même dire, sans trahir la vérité, que ce fut là la base de toute sa politique.

« M. de Robilant se montra fidèle à ce programme. Pendant deux mois, l'Europe nous observa et fut quelque peu étonnée. Après cette première période, le prince de Bismarck nous invita à prendre part aux accords que les trois Empires du Nord avaient conclus entre eux au moment de la réouverture de la question d'Orient, accords que les autres cabinets de l'Europe n'avaient même pas soupçonnés. A partir ce moment, le cabinet italien, moins engagé que les autres trois, donnait la note quelle que fût la question qui était en jeu. Aucun dissentiment ne se manifesta jamais, tant qu'il y eut le danger d'une grande guerre, c'est-à-dire jusqu'au jour où tous les différents produits par la guerre serbo-bulgare ne furent arrangés.... » (1)

Comme on le voit, d'après ces intéressantes révélations,

(1) Lettre de M. le marquis CAPPELLI, ancien secrétaire-général du ministère des affaires étrangères d'Italie, à M. le directeur de la *Nuova Antologia* de Rome. (Voy. la *Nuova Antologia*, livraison du 1er novembre 1897.)

M. le marquis Cappelli a été, à son tour, mais pendant quelques semaines seulement, ministre des affaires étrangères (mai 1898).

Digitized by Google

M. de Robilant non seulement était toujours favorable à la Triple Alliance, mais il voulait la renouveler d'une manière plus avantageuse pour l'Italie et en faire le pivot de la politique européenne. En un mot, le nouveau ministre des affaires étrangères d'Italie comptait employer, pour renouveler le traité du 20 mai 1882, les moyens qu'il avait conseillés en vain à M. Mancini, en 1881, alors qu'il s'agissait de l'adhésion de l'Italie à l'alliance austro-allemande. M. de Robilant estimait qu'en suivant cette voie, il obtiendrait les concessions qui ne pouvaient être accordées à un ministre trop pressé. Il se disait : « L'Allemagne et l'Autriche ont besoin de l'Italie, elles nous accorderont tout ce que nous voudrons — pourvu que nous soyons raisonnables, — mais à la condition qu'au lieu de chercher leur amitié, nous les obligions à nous demander la nôtre. » Nous allons voir cet homme, à la fois habile, énergique et modéré, à l'œuvre.

II

La situation de l'Europe était fort critique, lorsque M. de Robilant entra au ministère. La révolution de Philippopoli (17 et 18 septembre 1885) venait de troubler gravement la tranquillité de l'Orient, et il suffisait d'un rien pour que la paix de l'Europe fût compromise.

Mes lecteurs n'ont pas oublié ce que j'ai dit plus haut (1) touchant le traité d'alliance signé à Berlin, le 21 mars 1884, entre l'Autriche, l'Allemagne et la Russie, et touchant l'entrevue des trois empereurs au château de Skiernewice. Bien qu'exclue de ces négociations, l'Italie s'en était vivement préoccupée depuis.

« En effet, dit M. Chiala, bien que nos alliés eussent déclaré à la Consulta (2), au mois d'octobre 1884, que leurs intérêts avec la Russie en Orient étaient « complètement « étrangers à l'Italie » et que, précisément pour cela, ils

(1) Voy. à la fin du chapitre XII de cette étude.
(2) Le ministère des affaires étrangères d'Italie.

Digitized by Google

avaient pu former l'objet d'intelligences spéciales au cours de l'entrevue de Skiernewice. la Consulta s'était bien gardée de prendre acte d'une telle déclaration.

« Et cela ne doit nullement nous étonner, puisque la question d'Orient — qui, au fond, est une question d'Occident — avait une importance de premier ordre pour l'Italie et mettait en cause sa situation dans la Méditerranée et la sécurité de son avenir. En outre, l'Italie, en tant que puissance signataire du traité de Berlin, ne pouvait pas permettre que le *statu quo* fût modifié *sans son intervention directe* (*sic*).

« C'est pourquoi, à partir de ce moment, les ministres italiens avaient suivi avec la plus vive attention la marche des affaires dans les Balkans. On peut dire la même chose des ministres anglais dont les intérêts étaient parfaitement conformes aux intérêts italiens.

« Soit pour ce motif, — soit parce que le terrain n'était pas suffisamment « travaillé » pour provoquer un mouvement « annexionniste », soit enfin parce qu'on pouvait craindre sérieusement que la Grèce, la Macédoine, l'Albanie, la Serbie, et peut-être aussi la Roumanie, ne prissent les armes si on agrandissait la Bulgarie en lui accordant la possession de la Roumélie Orientale, — le Czar, si désireux qu'il fût de prendre une « revanche » du traité de Berlin, préféra temporiser.

« L'Autriche-Hongrie, de son côté, étant déjà suffisamment rassurée parce que la Bulgarie avait presqu'entièrement échappé à l'influence russe, n'était pas trop pressée de voir l'annexion de la Roumélie s'accomplir au profit d'un autre prince (1) dévoué à la Russie; et cela d'autant plus qu'à Vienne, on gardait toujours quelque soupçon touchant

(1) J'ai dit, au chapitre XII, que l'Autriche, poussée par M. de Bismarck, avait consenti, en principe, au remplacement du prince Alexandre Ier de Battenberg sur le trône de Bulgarie par un prince qui fût *persona grata* auprès du czar Alexandre III. L'annexion de la Roumélie orientale à la Bulgarie ne devait se faire, suivant le traité d'alliance des trois Empereurs (21 mars 1884), qu'après l'installation à Sophia du nouveau prince de Bulgarie.

Digitized by Google

les intentions de cette puissance et l'on n'était pas absolument certain de pouvoir s'annexer la Bosnie et l'Herzégovine et occuper Salonique sans se heurter à de sérieuses difficutés.

« Si nous ne nous trompons, ce furent ces considérations qui influèrent sur les délibérations des souverains d'Autriche et de Russie, lors de l'entrevue de Kremsier entre le czar et l'empereur François-Joseph qui eut lieu le 25 août 1885, un peu plus d'un an après la signature du traité de Berlin. Tous les deux furent d'avis qu'il valait mieux ne pas précipiter les événements, et continuer à prendre les mesures préparatoires les plus opportunes pour que l'annexion de la Roumélie Orientale à la Bulgarie s'accomplît — comme, d'ailleurs, on s'était mis d'accord à Skiernewice — dans des circonstances et d'une manière qui ne fussent point de nature à compromettre l'état de choses existant dans la presqu'île balkanique.

« L'entrevue dont nous parlons (1) fut interprétée, en Europe, comme une nouvelle preuve de l' « accord parfait » des trois Empereurs sur toutes les questions européennes, accord qui s'était établi entre eux depuis leur renconre au château de Skiernewice.

« Le prince de Bismarck fut, plus que tout autre, satisfait de ce résultat. Car, par le traité du mois de septembre 1884 (2), il avait obtenu tout ce qu'il désirait pour l'Allemagne, et, après tout, il n'était pas absolument sûr que les événements dans la presqu'île balkanique, se passe-

(1) L'entrevue de Kremsier fut précédée, deux semaines auparavant, par celle que les empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie eurent, comme les années précédentes, à Gastein, où Guillaume Ier allait chaque année faire une saison d'eaux.

(2) M. Chiala se trompe ici, ce qui, il faut le dire, car c'est justice, lui arrive bien rarement. C'est l'entrevue de Skiernewice, qui eut lieu au mois de septembre 1884, et ce n'est pas là la date de la signature du traité d'alliance des trois empereurs. Celui-ci fut signé à Berlin, le 21 mars de la même année. Il est possible qu'à Skiernewice, les souverains aient mieux précisé les détails de leur commune politique; mais cette politique avait déjà été fixée dans ses lignes générales et très précises, à Berlin, dès le mois de mars.

Digitized by Google

raient de manière à ne pas créer quelque dissentiment entre Saint-Pétersbourg et Vienne ». (1)

La presse officieuse de Berlin ne tarda pas à manifester sa joie en présence de l'entrevue de Kremsier qui prouvait que la bonne harmonie existait toujours entre le czar et l'empereur d'Autriche. Je dois signaler, en particulier, l'article que l'interprète principal des pensées de M. de Bismarck, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* de Berlin, publia sur cet événement.

« Dans les cercles dirigeants d'Allemagne, disait le journal berlinois, on éprouve le plus vif contentement pour la récente entrevue des empereurs de Russie et d'Autriche-Hongrie.

« Lorsque la Russie cherchait à se rapprocher de l'Allemagne, celle-ci mettait toujours comme condition, pour établir un accord avec l'Empire moscovite, le rétablissement de rapports cordiaux entre l'Autriche-Hongrie et la Russie. Or, ce vœu s'étant accompli, l'Allemagne a le droit de s'en attribuer le mérite.

L'entrevue de Kremsier prouve une fois de plus que le rapprochement de la Russie et des deux grands Empereurs constitue un des plus grands succès de la politique pacifique de l'alliance austro-hongroise (2). Et si les hommes d'Etat qui ont accompagné les deux souverains à Kremsier, ont eu l'occasion de s'entretenir de questions politiques, loin de s'écarter de la ligne de conduite qui a formé la base des conférences des deux Empereurs, ils n'ont cherché qu'à rendre cette base plus solide.

« Il faut espérer que les conséquences d'un tel événement fortifieront la paix de l'Europe. »

Cette note était, certes, bien optimiste. Mais, malheureusement pour le journal de M. de Bismarck, les événements se chargèrent, peu de jours après sa publication, de lui donner un démenti solennel.

(1) Voy. CHIALA, *Pagine di Storia contemporanea*, t. III, ch. XII, pp. 401-403.

(2) La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* parle au point de vue allemand. Elle dit l'*alliance austro-hongroise*, comme on dit aujourd'hui en France : l'alliance russe.

Digitized by Google

J'ai dit plus haut (1) que le prince Alexandre de Battenberg, se voyant en butte à l'hostilité de la Russie, avait cherché un appui auprès de l'Angleterre. Il ne tarda pas à être informé des desseins des trois Empereurs et de ce qui s'était passé à Skiernewice. Sachant désormais qu'on voulait le chasser de son trône et que, pour rendre son successeur populaire en Bulgarie, on comptait lui permettre de prendre possesion de la Roumélie Orientale, il travailla secrètement à accomplir lui-même cette annexion.

Le cabinet anglais avait été jusqu'alors contraire à la réunion des deux Bulgaries, parce qu'il y voyait un accroissement considérable de l'influence russe dans les Balkans. Mais le jour où les rapports entre Saint-Pétersbourg et Sophia se tendirent et le prince Alexandre cessa d'être le protégé et l'ami du Czar, l'Angleterre n'avait plus de motifs pour combattre cette réunion.

Irrités contre la Russie qui leur créait, en ce moment, de sérieux embarras aux frontières de l'Inde et surtout à la cour d'Abder-Rhaman-Khan, émir de l'Afghanistan, les ministres anglais cherchèrent, à leur tour, à contrecarrer la politique russe. Le meilleur moyen d'atteindre leur but était évidemment d'appuyer Alexandre de Battenberg dans la lutte qu'il avait engagée contre le Czar. Informés par lui des desseins de la Russie, ils l'encouragèrent à accomplir lui-même la réunion des deux Bulgaries. Le cabinet de Saint-James estimait que ce grave événement, en donnant satisfaction aux légitimes aspirations du peuple bulgare, consoliderait le trône d'Alexandre Ier et détruirait les chances de la Russie qui voulait provoquer une révolution à Sophia. La popularité du prince était certes le plus puissant obstacle que l'on pouvait opposer aux menées de la Russie, appuyées de M. de Bismarck.

Pendant un an, c'est-à-dire depuis l'entrevue de Skiernewice (septembre 1884), Alexandre Ier travailla à préparer une révolution à Philippopoli. M. de Giers, ministre des affaires étrangères de Russie, fut informé, au lende-

(1) Voy. au chapitre XII de cette étude.

Digitized by Google

main de l'entrevue de Kremsier (août 1885), que les affaires de la Roumélie Orientale menaçaient de ménager des surprises à l'Europe. Il était alors en vacances aux eaux de Franzensbad, et le prince de Bulgarie était chez ses parents à Darmstadt. M. de Giers, profitant de cette circonstance, manda le prince à Franzensbad, lui fit des remontrances et finit par lui arracher sa parole d'honneur de renoncer à toute intrigue à Philippopoli (1). Mais, peu de jours plus tard, l'événement que M. de Giers voulait prévenir à tout prix, se produisit tout à coup et troubla profondément la tranquillité de la presqu'île des Balkans et de l'Europe.

Pour faire bien connaître à mes lecteurs la marche des affaires à Philippopoli, je dirai un mot de ce qui s'y passa depuis l'installation du nouveau gouvernement, en 1879.

La constitution de la Roumélie Orientale était, au dire de M. de Laveleye, aussi libérale que la constitution belge (2), ce qui, à mon sens, était une pure absurdité, vu l'ignorance de la population qui ne permettait certes

(1) Voy. A. G. Drandar, *Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours* (Bruxelles, 1896, librairie Mocquardt), p. 77.

On a vivement reproché au prince Alexandre de Bulgarie d'avoir manqué à sa parole d'honneur en prenant, deux semaines plus tard, possession de la Roumélie orientale. A cela on peut faire deux objections. D'abord, il faudrait savoir si le prince a donné sa parole sans conditions, ou bien sous la condition expresse que le czar et M. de Bismarck renonceraient à tout projet de changer la dynastie régnante de Bulgarie. Si cette seconde hypothèse est fondée, il se pourrait parfaitement que le prince eût appris, peu de jours après, que le czar et M. de Bismarck n'entendaient point accepter cette condition, et dès lors le prince de Bulgarie était dégagé de toute promesse vis-à-vis de M. de Giers.

Il se peut aussi — et c'est même très probable — qu'il fût alors trop tard pour prendre des mesures contre une révolution patriotique préparée depuis longtemps.

Il est, en effet, plus aisé de préparer une révolution que de l'arrêter au moment où elle est sur le point d'éclater. La révolution de Philippopoli était trop conforme aux aspirations communes des Bulgares et des Rouméliotes pour qu'on pût les empêcher de la faire après les avoir mis à l'œuvre et leur avoir promis l'unité de la patrie bulgare.

(2) Voy. Emile de Laveleye, *la Péninsule des Balkans*, t. II, ch. v, p. 183.

Digitized by Google

pas de lui appliquer des lois faites pour une nation cultivée et arrivée au faîte de la civilisation, comme la nation belge.

Le gouverneur général était un homme rusé, un fin diplomate qui avait été, pendant plusieurs années, ambassadeur de Turquie à Vienne. Dès qu'il fut installé à Philippopoli, Aléko-pacha se préoccupa de combattre énergiquement l'influence russe, tout en se montrant fort conciliant vis-à-vis des Rouméliotes. Son administration fut sage et modérée. Aussi, tant qu'Aléko-pacha fut à la tête de la Roumélie Orientale, les choses marchèrent bien. La province autonome ne fut point sujette aux troubles et aux crises qui agitèrent alors la Bulgarie. Mais, au bout de cinq ans, lorsqu'il fut question de renouveler les pouvoirs du gouverneur général ou de le remplacer, la Russie demanda l'éloignement d'Aléko-pacha et la nomination d'un nouveau gouverneur moins hostile à ses intérêts. Aléko, non content de combattre de tout son pouvoir l'influence russe, s'était montré, en effet, très favorable aux influences autrichienne et anglaise, et il était constamment en lutte avec le consul général de l'Empire moscovite à Philippopoli. Le sultan et les puissances cédèrent aux réclamations du cabinet de Saint-Pétersbourg. Aléko-pacha quitta Philippopoli, et M. Gabriel Crestovich, jusqu'alors secrétaire général du gouvernement rouméliote, le remplaça sous le nom turc de Gavril-pacha (1). Les

(1) En Turquie, il n'y a pas de noms de famille comme dans les pays chrétiens. Il n'y a que des prémoms, ou noms de baptême, comme nous autres chrétiens nous les appelons, auxquels on ajoute le titre. Un simple bourgeois est un *Effendi*. Il y a ensuite les titres de *bey* et de *pacha*. Lorsqu'un chrétien entre dans l'administration ottomane, il peut garder son nom, mais plus souvent, il suit la mode du pays et ajoute son titre à son nom de baptême. C'est ce que fit M. Crestovich qui, s'appelant *Gabriel*, en turc *Gavril*, prit le nom de Gavril-bey, lorsqu'il devint haut fonctionnaire ottoman et de Gavril-pacha, lorsqu'il fut appelé au poste de gouverneur général de la Roumélie Orientale.

Avant lui, Alexandre Vogoridès, en entrant dans la diplomatie ottomane, avait changé son nom en celui de Aléko-bey d'abord, puis en celui de Aléko-pacha, lorsqu'il fut promu à ce grade après sa nomination comme ambassadeur de Turquie à Vienne.

Digitized by Google

patriotes bulgares furent enchantés de ce changement, survenu à la fin de 1884. Gavril-pacha, bon et honnête fonctionnaire, était au-dessous de sa tâche. Loin d'avoir la fermeté de caractère et la rare habileté de son prédécesseur, il était faible et irrésolu. Les patriotes purent dès lors préparer à leur aise la révolution sans que Gavril-pacha en prît ombrage. Dans la nuit entre le 17 et le 18 septembre 1885, elle éclata à Philippopoli. Le gouverneur fut arrêté dans son palais; la milice rouméliote fraternisa avec le peuple, et l'union des deux Bulgaries fut aussitôt proclamée.

Le prince Alexandre, de retour de son voyage en Allemagne, était alors à Varna (1). Averti par M. Karavéloff, alors président du conseil des ministres de Bulgarie, de ce qui s'était passé à Philippopoli, il accepta aussitôt le fait accompli. Il lui était, d'ailleurs, difficile de prendre un autre parti. Au nord comme au sud des Balkans, le peuple était tellement exalté en faveur de l'union, qu'un refus de la part du prince aurait entraîné sur-le-champ son renversement. Alexandre Ier se dirigea aussitôt sur Philippopoli, où il fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible. Pour rassurer le sultan, il défendit, sous les peines les plus sévères, de violer la frontière de la Macédoine, et de faire la moindre tentative pour arracher, ne fut-ce qu'une seule commune de cette province au sceptre des Osmanlis. Il fit aussi les plus amples déclarations touchant le droit de suzeraineté du sultan sur la Bulgarie et la Roumélie Orientale.

Cependant la révolution de Philippopoli avait ému à la fois et l'Europe et les petits Etats des Balkans. Ceux-ci, jaloux de l'agrandissement de la Bulgarie, protestaient vivement contre la violation du traité de Berlin et réclamaient qu'on remît les choses dans le *statu quo ante* ou qu'on leur donnât une compensation équitable. L'Angleterre prit fait et cause pour Alexandre Ier et conseilla au Sultan d'accepter le fait accompli. Abdul-Hamid II louvoyait

(1) Varna est une ville avec un port important sur la mer Noire. Le prince Alexandre y avait fait construire un château pour sa résidence d'été.

Digitized by Google

entre les courants contraires qui l'assiégeaient ; mais il laissait comprendre qu'il ne voulait faire aucun sacrifice pour reprendre la souveraineté purement nominale d'une province qu'il jugeait comme perdue sans retour pour la Turquie (1).

La seule grande puissance qui protesta formellement contre la violation du traité de Berlin fut la Russie. Le Czar, déjà mécontent de la conduite du prince de Bulgarie, se sentit plus que jamais blessé par l'entente cordiale qui s'était établie entre Alexandre Ier et l'Angleterre et que des liens de famille venaient de fortifier (2). Il résolut de combattre à outrance son cousin et de prendre les armes pour le chasser de son trône.

Alexandre III, se souvenant de la parole d'honneur donnée quinze ou vingt jours auparavant par le prince de Bulgarie à M. de Giers de ne rien changer à l'état de choses existant en Roumélie Orientale, déclara hautement que le prince avait dupé son ministre et rompit tout rapport avec lui. Un ordre du Czar rappela les consuls et les officiers russes qui se trouvaient en Bulgarie. L'armée bulgare perdait ainsi son état-major juste au moment où la Serbie faisait des préparatifs menaçants ; mais Alexandre Ier ne se découragea pas. Il envoya une ambassade à Copenhague, où se trouvait alors le Czar, avec le mandat d'exprimer à Alexandre III les sentiments dévoués que le peuple bulgare et le prince avaient pour la Russie et pour son souverain, et d'affirmer formellement que leur pays n'oubliait point la reconnaissance qu'il devait à la Russie et à son empereur pour les inestimables bienfaits qu'il en avait reçus. Alexandre III repoussa brusquement cette ambassade, qui revint à Sophia sans avoir rien obtenu.

Cependant le Czar, se fondant sur les accords pris à

(1) La seule chose qui intéressait le sultan, c'était le tribut annuel que la Roumélie Orientale devait au trésor ottoman. Or, le prince Alexandre s'était empressé de lui promettre qu'il le paierait régulièrement.

(2) Le frère du prince de Bulgarie, le prince Henri de Battenberg, avait épousé, quelques mois auparavant, le 13 juillet 1885, la princesse Béatrix, fille cadette de la reine d'Angleterre.

Digitized by Google

Skiernewice, demanda à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne la permission d'occuper militairement, pour un temps strictement déterminé, la Bulgarie afin d'en chasser le prince qui venait de provoquer sa colère et d'offenser la Russie. Cette démarche était nécessaire, parce que un des articles du traité du 21 mars 1884 défendait à une des puissances signataires (1) l'occupation des Etats des Balkans. Le même article disait pourtant que si une telle occupation devenait indispensable, elle ne pourrait s'effectuer qu'avec le consentement des deux autres parties contractantes (2). L'Allemagne ne demandait pas mieux que d'autoriser le Czar à occuper la Bulgarie, mais à Vienne, on ne se souciait pas d'accroître l'influence de la Russie dans les Balkans.

« L'Autriche-Hongrie, dit M. Chiala, dominée toujours par une invincible méfiance à l'égard de la Russie, et non préparée à réaliser ses projets, refusa son consentement et manifesta la confiance que l'Allemagne suivrait son exemple. En attendant, pour tenir tête à toute éventualité, elle excita secrètement la Serbie, qui lui était dévouée, à envahir la Bulgarie pour sauvegarder l'équilibre dans les Balkans et maintenir le *statu quo* établi par le traité de Berlin. C'était précisément ce que la Russie voulait faire. Seulement, tandis qu'elle voulait établir son influence prépondérante en Bulgarie, l'occupation serbe de la principauté tendait, au contraire, à y faire prévaloir la prépondérance austro-hongroise.

« Dans les deux cas, un conflit entre les deux puissances rivales semblait inévitable et menaçait de s'étendre à toute l'Europe.

« Le prince de Bismarck s'interposa entre les deux alliés qui étaient bien près de devenir des adversaires (3). Il

(1) L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie.

(2) Voy. Elie DE CYON, *Histoire de l'entente franco-russe*, p. 62.

(3) Un diplomate accrédité à Vienne disait, à cette époque, à propos de la conformité de vues des trois empereurs : *Oui, ils sont tous les trois unanimes à vouloir chacun une chose différente.* (Note de M. Chiala.)

Digitized by Google

pensa que leurs intérêts pouvaient être, du moins pour un temps, sauvegardés si la Porte, suzeraine de la Bulgarie, munie de l'adhésion des puissances signataires du traité de Berlin, acceptait le mandat de rétablir le *statu quo ante* dans la Roumélie Orientale.

« La Russie et l'Autriche-Hongrie ne s'opposèrent pas ouvertement à un semblable expédient, et, d'accord avec l'Allemagne, elles facilitèrent la réunion à Constantinople d'une conférence des ambassadeurs qui devait délibérer sur le mandat qu'on donnerait à la Porte et sur la manière de le remplir.

« Il était urgent de prendre des mesures, parce que, tandis que, d'un côté, la Serbie, poussée non seulement par l'Autriche-Hongrie, mais aussi par l'Angleterre, (1) hâtait ses armements, la Grèce, comme on le prévoyait, ne négligea point l'occasion qui se présentait, armant, à son tour, pour réclamer l'Epire et une partie de la Thessalie et de la Macédoine. En présence d'un tel état de choses, l'Autriche-Hongrie fit ses préparatifs pour marcher, à travers la presqu'île des Balkans, sur Salonique, le jour même où le conflit éclaterait.

(1) On se demandera si M. Chiala se trompe en attribuant une telle conduite à l'Angleterre. Elle est, en effet, en pleine contradiction avec l'attitude bienveillante manifestée jusqu'alors au prince de Bulgarie. Mais il ne faut pas oublier que, depuis la révolution de Philippopoli, l'attitude menaçante de la Russie avait fortement ébranlé la situation du prince Alexandre. L'Angleterre, craignant que l'union des deux Bulgaries ne se fît au profit d'un prince russe, installé à Sophia par une armée moscovite, s'était ralliée à la politique autrichienne qui poussait la Serbie à déclarer la guerre à la Bulgarie. On croyait alors que la Bulgarie, privée de son état-major et d'une grande partie de ses officiers de tout grade par suite du départ des officiers russes, serait incapable de résister à l'armée serbe et que le jour où le roi Milan entrerait à Sophia, il dicterait les conditions de la paix et imposerait le retour au *statu quo*, c'est-à-dire à la stricte observation du traité de Berlin. La Russie pourrait alors faire remplacer le prince Alexandre par un prince dévoué à ses intérêts, mais son influence ne s'étendrait pas au delà des Balkans, dans la Roumélie Orientale. En un mot, l'Angleterre croyait la cause d'Alexandre Ier absolument désespérée et elle l'abandonnait à son triste sort pour chercher à Belgrade un appui contre la prépondérance russe dans la presqu'île des Balkans.

Digitized by Google

« L'Allemagne qui était, pour les motifs que tout le monde connaît, plus intéressée que toute autre puissance à empêcher que la paix européenne ne fût troublée, fit les plus grands efforts pour obtenir ce résultat. Et, dans cette crise, le prince de Bismarck rencontra aussitôt un habile et vaillant coopérateur chez M. de Robilant, qui, à peine nommé ministre des affaires étrangères, vit clairement ce que lui commandaient les intérêts de l'Italie. Il comprit d'emblée qu'il était avant tout urgent, pour l'Italie, de coopérer avec l'Allemagne à atteindre le premier et le plus important des buts qu'elle poursuivait : le maintien de la paix. Fidèle à sa maxime : *Faire sans dire*, sans la moindre hésitation, il indiqua aux agents diplomatiques d'Italie à l'étranger la ligne de conduite qu'il fallait suivre :

« Moins directement intéressée dans la présente affaire, « et unie par des liens intimes d'amitié aux deux puissances « qui ont, dans cette question, le plus grand et le plus direct « intérêt, l'Allemagne dirige tous ses efforts à éloigner tout « motif de conflit entre les gouvernements de Vienne et de « Saint-Pétersbourg. Car c'est là que se trouve le plus « grand danger qui peut menacer la paix de l'Europe. Or, « comme il est évident que la situation et les intentions des « cabinets de Rome et de Berlin sont identiques, il est « naturel qu'ils doivent procéder d'accord dans la phase « actuelle des négociations. » (1)

« Se montrant cohérent dans ses résolutions, lorsque le ministre de Serbie à Rome vint lui faire part que le cabinet de Belgrade « comptait d'une manière toute spéciale sur les « sympathies de l'Italie », M. le comte de Robilant lui répondit loyalement que sa politique ne pouvait avoir d'autre inspiration que le désir d'assurer le maintien de la paix et que, dans ce but, il était fermement résolu à ne point se séparer des autres puissances ayant le même programme (2).

(1) M. de Robilant aux agents diplomatiques d'Italie à l'étranger, dépêche du 9 octobre 1885.

(2) M. de Robilant au ministre d'Italie à Belgrade, 23 octobre 1885.

Digitized by Google

« Quelques jours auparavant, il avait donné une réponse analogue au ministre de Grèce, lui disant clairement que si son gouvernement, au mépris des avertissements « unanimes » des puissances, se lançait dans une entreprise hostile à la Turquie, il agirait ainsi « à ses risques et périls », et sans pouvoir attendre un appui quelconque pas plus de l'Italie que des autres puissances (1).

« Tandis que l'Italie, en parfait accord avec l'Allemagne, travaillait à empêcher la guerre, les ambassadeurs réunis en conférence à Constantinople, avec la participation de la Porte, étaient occupés à fixer les bases concrètes des mesures à prendre pour rétablir le *statu quo ante* dans la Roumélie Orientale. Cependant, en même temps, la Serbie continuait ses préparatifs pour attaquer la Bulgarie. Elle ne doutait point que l'armée bulgare, composée de soldats improvisés et presque dépourvue d'officiers, serait, en quelques heures, battue et réduite à l'impuissance. Et ici, il faut croire que l'Autriche-Hongrie, malgré l'action pacifique de l'Allemagne et de l'Italie, continuait à pousser la Serbie à déclarer la guerre à la Bulgarie. Car, on voit, dans les dépêches publiées plus tard par le *Livre Vert* (2), que, précisément à la veille de l'ouverture des hostilités, M. le comte Kalnoky n'hésita pas à s'adresser au gouvernement italien pour l'engager à détourner énergiquement la Sublime Porte de tout dessein d'action militaire contre la Serbie, lui faisant comprendre que, si le gouvernement austro-hongrois ne se préoccupait pas outre mesure de ce qui se passerait entre les armées serbe et bulgare, il cesserait de se montrer indifférent si la suite des événements provoquait une invasion de l'armée turque dans le royaume de Serbie.

« M. de Robilant répondit que la Sublime Porte avait certainement le droit incontestable de repousser une agression contre la Bulgarie qui faisait partie du territoire de

(1) M. de Robilant à l'ambassadeur d'Italie à Constantinople, 16 octobre 1885.

(2) Recueil de dépêches publiées par le gouvernement italien et présentées au parlement.

Digitized by Google

l'Empire Ottoman (1); que, cependant, si l'on tenait compte des considérations qui se rapportaient directement à la cause de la paix qui était celle vers laquelle la sollicitude de l'Italie était essentiellement tournée, il n'était pas moins évident qu'il convenait que sa voix se fît aussi entendre dans une telle circonstance pour s'associer à celle des autres puissances qui poursuivaient le but dont M. le comte Kalnoky parlait. C'est pourquoi il envoya sans retard une dépêche à l'ambassadeur du roi d'Italie à Constantinople, l'invitant à s'associer à ses collègues d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne et de Russie pour recommander à la Porte de s'abstenir de toute intervention armée dans le conflit serbo-bulgare. L'ambassadeur d'Italie devait faire cette démarche lorsqu'il serait averti que les autres diplomates en étaient également chargés par leurs chefs (2).

« Cependant, M. le comte de Robilant, voyant clairement le jeu auquel se livrait l'Autriche-Hongrie, télégraphia, en même temps, au chargé d'affaires d'Italie à Vienne, M. le baron Galvagna (3), l'invitant à parler avec M. le comte Kahnoky et à lui indiquer, dans les termes les plus précis, les intentions du gouvernement du roi d'Italie en présence des complications que l'invasion imminente (4) du terri-

(1) La Turquie avait gardé les droits souverains non seulement sur la Roumélie Orientale, mais même sur la Bulgarie. Le sultan était le suzerain du prince de Bulgarie qui, comme vassal de la Porte, lui payait un tribut annuel. La souveraineté du Sultan était plus directe, quoique limitée, sur la Roumélie Orientale. Car il nommait le gouverneur de cette province autonome, avec l'assentiment des puissances. Le gouverneur devait être chrétien, mais en même temps il devait être sujet du Sultan. La Roumélie Orientale avait une administration autonome et ne devait au sultan qu'un tribut fixe, annuel. Le sultan avait le droit de tenir garnison dans plusieurs villes de la province.

(2) M. de Robilant à l'ambassadeur d'Italie à Constantinople, 13 novembre 1885.

(3) Le poste d'ambassadeur d'Italie à Vienne était alors vacant par suite de la nomination du titulaire, M. de Robilant, comme ministre des affaires étrangères. Peu de temps après M. le comte Nigra fut nommé ambassadeur d'Italie en Autriche-Hongrie, où il est accrédité encore aujourd'hui.

(4) Cette invasion s'accomplit, en effet, le 14 novembre 1885.

Digitized by Google

toire bulgare par l'armée serbe pouvait provoquer et dans lesquelles les intérêts italiens pouvaient être engagés » (1).

M. Galvagna s'empressa d'obéir aux ordres de son chef. Il eut une conférence avec le chancelier autrichien dont il rendit compte aussitôt au ministre des affaires étrangères qui lui répondit en ces termes :

« ... J'approuve pleinement le langage que vous avez tenu en cette circonstance. Il a été pleinement conforme à mes intentions....

« Précisément parce que je tiens à maintenir avec ce cabinet ces rapports de franche et loyale confiance dont Son Excellence (M. le comte Kalnoky) a montré qu'il faisait le plus grand cas, j'ai cru opportun de dire dès à présent toute ma pensée en vue des contingences futures, dans le désir bien arrêté d'éloigner tout ce qui pourrait empêcher l'intelligence et la coopération mutuelles.

« Ma dépêche du 13 (2) exprime fort clairement notre pensée. *Tant qu'il s'agit* EXCLUSIVEMENT *de travailler au maintien de la paix et au respect des traités qui règlent la situation générale en Orient, notre concours ne fera certainement pas défaut,* comme il n'a jamais manqué jusqu'à présent au cabinet de Vienne et aux autres cabinets qui ont un identique (*sic*) programme de paix et de conservation (*sic*). *Mais si, au fur et à mesure que les événements vont se dérouler, et en particulier par suite du conflit armé entre la Serbie et la Bulgarie, de nouveaux intérêts et de nouvelles préoccupations venaient à surgir, il nous semble équitable et raisonnable de réserver notre liberté de les juger, tout en désirant et en souhaitant que notre action continue d'être associée, avec une parfaite communauté d'intentions, à celle des deux Empires de l'Europe centrale.* Nous ferions, certes, une chose contraire à tous les usages ayant un caractère

(1) Voy. CHIALA, *Pagine di Storia contemporanea,* t. III, ch. XII, pp. 405-409.

(2) La première dépêche de M. de Robilant à M. le baron Galvagna portait la date du 13 novembre. Le 15, M. Galvagna répondait en rendant compte de son entrevue avec M. le comte Kalnoky. C'est à cette dernière dépêche que M. de Robilant répond.

Digitized by Google

politique, si, *a priori*, et en renonçant d'avance à tout examen et à toute délibération pour sauvegarder nos intérêts, nous prenions l'engagement de prêter notre concours en faveur de n'importe quel dessein ou combinaison qui puisse être imaginé en dehors de nous et sans notre assentiment.

« Et, de même, on ne concevrait pas qu'on voulût dès à présent nous lier, en nous obligeant à prendre dans la suite une attitude fixée dès aujourd'hui, alors que rien n'est moins certain que la ligne de conduite que suivront les autres puissances, y compris l'Autriche-Hongrie, vis-à-vis des complications que le conflit serbo-bulgare peut engendrer. Du reste, en tout cas, il n'est pas douteux qu'en nous informant avec soin de ses résolutions pour le cas où la question prendrait de plus grandes proportions, et en nous prouvant que ces résolutions répondraient aux exigences de nos intérêts particuliers, le cabinet austro-hongrois nous aidera à l'avenir, comme il l'a fait dans le passé, à mettre en pratique notre ferme intention de lui prêter une franche et loyale coopération.

« Vous pourrez, Monsieur, chaque fois que l'occasion s'en présentera, chercher dans ces idées la règle à suivre dans vos entretiens avec M. le comte Kalnoky, avec lequel je désire vivement avoir de fréquents rapports pour l'échange des idées et des communications » (1).

(1) Voy. le *Livre Vert* italien, 1885, *Roumélie Orientale*, IIe série no 1. Dépêche de M. de Robilant à M. le baron Galvagna, 17 novembre 1885.

J'ai tâché de traduire de mon mieux cette dépêche. Elle est, malheureusement, fort mal écrite. C'est bien souvent, trop souvent peut-être, le cas des communications télégraphiques qui ont remplacé les anciens rapports des ambassadeurs, si remarquables souvent, non seulement par le fond, mais même par la forme. C'est ce qui faisait dire à M. le duc Albert de Broglie, dans le dernier article qu'il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, à propos de la correspondance diplomatique de M. le comte de Bresson :

« Si ces lettres pleines de vie sont un jour publiées, elles prendront place avec honneur dans la série des correspondances qu'une recherche curieuse, libéralement autorisée aujourd'hui, tire de nos archives et qui forme certainement, indépendamment de leur valeur historique, une des branches les plus originales de notre littérature :

Digitized by Google

Cette dépêche prouve clairement que si M. de Robilant attachait le plus grand prix à l'alliance de l'Autriche et s'il désirait sincèrement l'aider dans les difficultés où la révolution de Philippopoli l'avait jetée, il n'entendait pas obéir aveuglément aux ordres qu'il recevrait de Vienne et voulait, en tout cas, sauvegarder les intérêts italiens.

La marche des événements dans les Balkans dérangea les calculs de l'Autriche et ne lui permit point de faire prévaloir les desseins au sujet desquels M. de Robilant avait fait des réserves et revendiqué la liberté d'action de l'Italie.

Encouragé par les conseils de l'Autriche et par l'attitude du czar vis-à-vis du prince Alexandre, le roi Milan de Serbie avait, tout à coup, déclaré la guerre à la Bulgarie. C'était au mois de novembre 1885. Alexandre Ier était encore à Philippopoli, lorspu'on lui annonça que deux armées serbes venaient d'envahir son pays (14 novembre). La première assiégeait la ville de Viddin, sur le Danube, tandis que la seconde marchait sur Sophia. Le prince et son peuple ne se troublèrent point à cette nouvelle. Pour remplacer les officiers russes, Alexandre Ier fit appel aux sous-officiers et aux officiers inférieurs. Un capitaine bulgare devint ministre de la guerre; un autre, âgé de vingt-six ans, fut nommé chef d'état-major. On appela les réserves; on mobilisa la milice rouméliote; on éleva des ouvrages de défense autour de Sophia et on envoya les caisses et les archives de l'Etat à Tirnova pour les mettre à l'abri de l'ennemi en cas de victoire des Serbes. Toute la population de la principauté et de la Roumélie Orientale accourut sous les drapeaux pour la défense de la patrie.

elles y figureront avec d'autant plus d'avantage que ce sera probablement un des derniers exemplaires d'un genre qui ne se renouvellera pas; la concision et la rapidité des messages télégraphiques ôtant aujourd'hui presque tout intérêt aux tardives communications de la poste, *au point qu'on se décourage naturellement du soin de les bien préparer.* » Voy. dans la *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 novembre 1900, l'étude de M. le duc DE BROGLIE, intitulée : *Le Dernier bienfait de la Monarchie. — La neutralité de la Belgique*, ch. IV, *Le Choix d'un Roi*, pp. 260-61.

Digitized by Google

Les Serbes avaient soixante mille hommes, commandés par Milan Ier et par les généraux Miloutine et Leschanin. Ils pouvaient compter, en outre, sur une armée de réserve forte de quinze mille hommes. Pendant les premiers jours de l'invasion, les Bulgares n'avaient à leur opposer que quinze mille hommes échelonnés sur une frontière de trois cents kilomètres de longueur. Les Serbes purent donc s'emparer sans peine de Tzaribrod et des gorges de Dragoman (1). Alexandre Ier ne quitta Philoppopoli qu'après les premiers combats. Il n'arriva à Sophia qu'au moment où trente mille Serbes débouchaient dans la plaine de Slivnitza. On les attendait d'heure en heure aux portes de la capitale.

Les Bulgares avaient neuf bataillons avec trente-deux pièces d'artillerie et une réserve de trois mille volontaires. Le 17 novembre, ils furent de nouveau attaqués. Les Serbes cherchèrent à enfoncer l'aile droite et le centre de leur armée; mais les soldats d'Alexandre tinrent bon et surent garder leurs positions. Ils perdirent 900 hommes, 1200 Serbes furent mis hors de combat. Le 18, le roi Milan s'étant aperçu de la faiblesse de l'aile gauche bulgare, l'assaillit à la pointe du jour. Mais, pendant la nuit, le prince de Bulgarie avait reçu un renfort de cinq mille hommes de troupes fraîches. Les Serbes furent repoussés sur toute la ligne. Alexandre Ier commanda et dirigea personnellement de furieuses attaques à la baïonnette, dans lesquelles les Bulgares montrèrent leurs excellentes qualités militaires. Le 19 novembre fut la grande journée de Slivnitza. Les Serbes revinrent à la rescousse. Leur poussée fut si vigoureuse qu'on put croire un instant que tout était perdu pour les Bulgares. Mais Alexandre et le capi-

(1) Tzaribrod est la première ville bulgare que l'on rencontre lorsqu'on quitte le territoire serbe après avoir traversé la ville de Pirot. La gare frontière serbe est à Pirot, la douane bulgare est installée dans la gare de Tzaribrod. L'occupation de Tzaribrod et des gorges de Dragoman ouvrait à l'armée serbe la route de Sophia et supprimait le seul obstacle qu'elle avait à surmonter pour marcher sûrement sur la capitale de la Bulgarie, sise sur un large plateau peu éloigné de la frontière serbe.

Digitized by Google

taine Popoff, chef d'état-major, par un mouvement hardi, surprirent les Serbes par une attaque de flanc, au moment même où ils cherchaient à tourner l'aile gauche de l'armée bulgare. Les soldats du roi Milan furent taillés en pièces et les débris de l'armée serbe s'enfuirent en désordre jusqu'à la frontière, tandis que les Bulgares acclamaient leur prince et le portaient en triomphe.

Après la bataille de Slivnitza, les Bulgares prirent l'offensive obligeant les Serbes à évacuer leur territoire. Dix jours après être arrivé aux portes de Sophia, le roi Milan se voyait réduit à défendre son royaume menacé par Alexandre Ier.

L'habileté du prince de Bulgarie consistait surtout dans la rapidité des opérations préparatoires et de l'action décisive, et aussi dans le calme avec lequel cette action se développait sous ses ordres. Le calme, la prudence, la réflexion, étaient ses qualités maîtresses et lui permettaient de diriger les mouvements tactiques de son armée sans le moindre trouble ou la moindre hésitation. Les hommes de guerre les plus compétents qui ont étudié les différentes phases de la guerre de 1885, sont unanimes à admirer les talents militaires hors ligne dont Alexandre Ier fit preuve alors. Ce qui les étonne surtout, c'est que le prince fût capable de diriger si bien cette campagne à l'âge de vingt-huit ans et sans avoir jamais commandé un corps d'armée devant l'ennemi.

Après la bataille de Slivnitza, le sort de la guerre était décidé. La résistance des Serbes à Tzaribrod et à Pirot fut faible. Ils étaient découragés, et le roi Milan ne leur donnait pas l'exemple de la bravoure. Les Bulgares, après la prise de Pirot, se préparaient à marcher sur Nisch et Belgrade par la vallée de la Morava, lorsque l'Autriche intervint diplomatiquement pour arrêter les opérations militaires. Le comte Khevenhüller, ministre austro-hongrois à Belgrade, se rendit en toute hâte au quartier général du prince Alexandre et lui proposa sa médiation pour la conclusion de la paix. Le diplomate autrichien avertissait, en même temps, le souverain bulgare que, s'il persistait dans

Digitized by Google

l'idée de continuer la guerre, il se trouverait vis-à-vis d'une armée impériale qui était prête à entrer en Serbie pour défendre l'intégrité de ce royaume.

Alexandre Ier se soumit. Les Bulgares et les Serbes signèrent un traité de paix. Le roi Milan ne perdit pas un pouce de son territoire; mais il fut contraint d'accepter, implicitement au moins, l'union des deux Bulgaries.

Le retour d'Alexandre Ier à Sophia donna lieu à des manifestations d'enthousiasme qu'on ne saurait décrire. Les soldats et le peuple avaient pour lui une admiration sans bornes. Sa popularité devint dès lors immense. Dans les campagnes surtout, l'amour pour le prince était unanime et indestructible. Ces soixante mille paysans qui l'avaient vu sur le champ de bataille, partageant avec eux et supportant virilement les fatigues et les privations de la guerre, toujours bon et affable avec tout le monde, intrépide devant le feu le plus meurtrier, donnant à tous l'exemple des hautes vertus militaires, rentrèrent chez eux le cœur rempli d'une impérissable affection pour Alexandre Ier. Ce furent les soldats de Slivnitza qui, racontant à leurs concitoyens les exploits héroïques du prince, répandirent partout, en Bulgarie, les sentiments qu'ils éprouvaient si vivement. Alexandre Ier est devenu par là comme un capitaine légendaire dont le souvenir, transmis de génération en génération, restera toujours vivant chez le peuple bulgare.

Dans ces conditions, il était impossible de songer à détruire les conséquences de la révolution de Philippopoli et de remettre toutes choses en l'état où elles se trouvaient la veille du 18 septembre 1885. La Russie elle-même, mettant pour un moment de côté ses projets belliqueux contre le prince de Bulgarie, se décida à ajourner sa vengeance. Cette situation rendait moins malaisées les négociations que M. de Robilant avait engagées avec M. le comte Kalnoky au sujet des affaires des Balkans.

« Les victoires inattendues des Bulgares à Slivnitza, à Dragoman et à Tzaribrod, dit M. Chiala, déjouèrent les desseins que l'Autriche avait formés, et vis-à-vis desquels

Digitized by Google

l'Italie avait franchement déclaré qu'elle réservait sa liberté d'action. Ces victoires produisirent en outre un important résultat. Elles amenèrent la crise bulgare vers une nouvelle solution. Car, peu à peu, toutes les puissances, sans en exclure la Russie, se persuadèrent que le rétablissement du *statu quo ante* dans la Roumélie Orientale serait plein d'inconvénients et de dangers. L'Italie s'était résignée à accepter une telle solution, parce que, lorsqu'elle avait été proposée par la Russie, elle avait reçu l'adhésion officielle de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Mais lorsque, au commencement du mois de décembre 1885, la Turquie se préparait à envoyer son commissaire à Philippopoli pour y rétablir l'ancien ordre de choses, M. le comte de Robilant envoya la dépêche suivante à M. le comte Corti, ambassadeur d'Italie à Constantinople :

« En présence d'une action militaire éventuelle de la « part de la Turquie, nous garderons une réserve absolue. « Je désire que Votre Excellence s'exprime franchement « en ce sens avec ses collègues d'Autriche-Hongrie, « d'Allemagne et de Russie... Tout ce qui pourra conduire « au rétablissement du *statu quo ante* aura notre appui, « tant qu'on se servira de moyens pacifiques. Mais si on « devait répandre du sang, nous ne pourrions pas en par- « tager la responsabilité. »

« Comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'idée de rétablir le *statu quo ante* dans la Roumélie Orientale fut mise de côté d'un commun accord. Mais il restait une rude tâche à accomplir, celle de chercher le moyen de réunir la Roumélie Orientale à la Bulgarie sans provoquer des protestations de la part de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. En même temps, il était urgent de travailler à amener la Serbie, la Bulgarie et la Grèce à désarmer et à cesser, par conséquent, de compromettre plus longtemps la paix de l'Europe. » (1).

(1) Voy. CHIALA, *Pagine di Storia contemporanea*, t. III, ch. XII, pp. 410-411.

(*A suivre*) Comte Joseph GRABINSKI.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LA

QUESTION PROTESTANTE

I

LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DU PROTESTANTISME EN FRANCE

La population de la France comprend un peu plus de 38.000.000 de Français et 1.400.000 étrangers, en chiffres ronds. Dans quelle proportion les Protestants entrent-ils dans ces deux éléments de la population générale ?

Il est impossible de donner à ce sujet des chiffres *officiels*, puisque depuis longtemps, sous des influences auxquelles les minorités Protestante et Israëlite ont fourni un large contingent, les recensements périodiques faits par l'administration française ne renferment plus aucune indication confessionnelle. Mais, à défaut de ces renseignements de source administrative, on peut arriver à des estimations très suffisamment exactes, en adoptant les données recueillies et acceptées par les autorités religieuses du Protestantisme elles-mêmes.

D'après la plus récente de ces évaluations, présentée au Congrès général des Eglises Réformées à Sedan, durant l'été de 1896, et approuvée par cette assemblée, il y aurait en France 650.000 Protestants sujets français : 560.000 Calvi-

Digitized by Google

nistes, 80.000 Luthériens, 10.000 Indépendants. Les autres statistiques d'origine protestante ne s'écartent de celle-ci que de quelques milliers d'âmes. On peut donc la prendre pour base comme serrant de très près la vérité.

Pour les Protestants étrangers résidant en France, l'évaluation est plus difficile. Cependant on peut estimer que sur les 1.400.000 sujets étrangers qui habitent notre territoire métropolitain, il doit y avoir de 350 à 400.000 Protestants de diverses confessions et de différentes nationalités. Les sujets Allemands forment les trois cinquièmes au moins de ce total ; puis viennent les Suisses et les Anglais, et enfin les Scandinaves, les Hollandais, les Américains du Nord, beaucoup plus faiblement représentés.

Il y aurait donc en France un million de Protestants, dont 650.000 Français par la naissance ou par la naturalisation, et 300 ou 350.000 étrangers non naturalisés.

Ces faits appellent quelques réflexions.

Et d'abord, l'effectif numérique du Protestantisme en France, considéré seulement parmi les sujets français, sans faire état de la population étrangère, s'est-il modifié depuis la Réforme? Si des changements ont eu lieu, dans quel sens? Nous emprunterons la réponse à une étude très documentée publiée, il y a sept ans, dans la *Revue du Christianisme social*, par M. le pasteur Chouillet.

Au commencement des guerres de religion, dit cet auteur, Coligny présentait au roi une liste de 2.150 églises évangéliques, et le chiffre de leurs fidèles était évalué à 2.000.000, sur 15 ou 16.000.000 d'habitants qui existaient dans le royaume. Il y avait donc, vers 1560, 1 Protestant sur 7 ou 8 Français.

En 1598, lors de la pacification, ce nombre était descendu à 1.250.000 âmes, pour une population générale de 16 à 17.000.000: 1 Protestant sur 13 Français.

De cette date au milieu du XVII^e^ siècle, les Réformés augmentèrent assez sensiblement, en même temps du reste que les autres fractions du peuple français. Vers 1650 leur nombre était estimé à 1.700.000 personnes, en dépit d'un certain courant d'abjurations individuelles, surtout parmi la noblesse.

Digitized by Google

Sous Louis XIV, le Protestantisme entre en décadence. Les hautes classes l'abandonnent en partie; le peuple et la Cour lui sont hostiles; les églises se divisent par la scission entre les *tièdes* ou *modérés* et les *zélateurs*, ceux-ci beaucoup moins nombreux. A la révocation de l'Edit de Nantes, il restait dans le royaume 1.600.000 Huguenots; 600.000 émigrent ou périssent dans la guerre des Camisards; 400.000 abjurent d'une façon définitive; 600.000 conservent leur foi traditionnelle. Il restait ainsi, au commencement du XVIII^e^ siècle, 1 Protestant sur 30 Français, la population française étant alors de 18 à 19.000.000 d'âmes.

Pendant le XVIII^e^ siècle, la population Réformée demeura stationnaire, tandis que la population générale montait à 26 millions. Au recensement de 1801, Napoléon I^er^ trouva 615.000 Protestants, dans les départements de l'ancienne France, l'Alsace non comprise — un Protestant sur 48 Français.

M. le pasteur Chouillet, qui estime le nombre des protestants d'aujourd'hui à 630.000, un peu moins que le synode de Sedan, conclut ainsi son étude :

« Mais voici ce qui est plus humiliant, plus navrant pour nous. Le chiffre de notre population en 1801 se trouve être exactement le chiffre de notre population à l'heure actuelle. Et la population de la France en général a augmenté d'un quart. De plus, dans l'évaluation de 1801, on ne tient pas compte du comté de Montbéliard ; on en tient compte dans le chiffre d'aujourd'hui, *ainsi que des nombreux Luthériens que l'immigration a amenés parmi nous.* En réalité, la population Huguenote qui était de 600.000 en 1801, un siècle après n'est plus guère que de 500.000. Les églises de Normandie, de l'Ile de France, de la vallée de la Garonne et de bien d'autres régions *ont littéralement fondu.* Et si nous avons gagné vers le Nord et dans quelques grandes villes, ces gains sont loin de compenser les pertes que nous avons faites ailleurs. » — Il n'y a plus à l'heure présente en France, déclare-t-il, *qu'un Protestant sur 60 Français.*

Voilà donc l'effectif de la population Protestante (indigène

Digitized by Google

ou naturalisée) établi avec précision, d'après les sources Protestantes, qui concordent assez exactement entre elles : 650.000 sujets français protestants, formant la 60e partie de la population française générale. C'est là une base que l'on doit regarder comme assurée, et sur laquelle on peut étayer le raisonnement avec solidité.

Ainsi, première conséquence, la proportion des Protestants à l'ensemble des Français n'a cessé de diminuer, dans une mesure d'ailleurs variable, depuis l'établissement de la Réforme jusqu'à nos jours. Ils ont été successivement le 8e, le 13e, le 30e, le 48e et le 60e de la population, et même ils seraient tombés aujourd'hui au-dessous de ce dernier chiffre sans l'importante immigration contemporaine, composée surtout d'éléments germaniques naturalisés, que constate M. le pasteur Chouillet.

Ce premier résultat surprendra peut-être certains lecteurs. Ils seront encore plus étonnés s'ils recherchent les causes de cette diminution relative du nombre des Protestants français au cours du XIXe siècle, époque où ils ont joui d'une liberté et d'une égalité complètes, allant parfois jusqu'à la faveur particulière du pouvoir. C'est encore à M. le pasteur Chouillet que nous demanderons le mot de cette énigme.

« D'où viennent, dit-il, ces pertes cruelles ? Beaucoup de la dissémination et des mariages mixtes. *Mais avant tout, mais surtout, de la stérilité volontaire.* Pour quiconque a vu nos églises de près et est habitué à observer, il n'y a pas le moindre doute à cet égard. *Dans le mouvement général de la population française, qui est déjà si lent, nos populations Protestantes sont au dernier rang. Elles ont partout moins d'enfants que la population Catholique qui les environne.*

« Parcourez la grasse Normandie ; pénétrez par Poitiers dans la vineuse et gaie Saintonge ; descendez dans la riche vallée de la Garonne ; passez par Bergerac, Sainte-Foy, Montauban, Toulouse ; remontez dans l'Aveyron, puis dans les hautes vallées du Tarn ; traversez les vignobles reconstitués de l'Hérault ; vous voilà dans le Gard, cette terre

Digitized by Google

classique du Protestantisme français. Examinez les églises, jetez un coup d'œil sur le Dauphiné et la Provence, puis remontez par l'Ardèche et la Bourgogne jusque dans l'Ile de France, aux environs de Meaux, berceau de la Réforme au XVI^e^ siècle : partout vous verrez le même fléau à l'œuvre; partout un nombre dérisoire d'enfants dans nos familles; partout des églises qui diminuent, qui baissent, qui s'en vont. »

M. le pasteur Chouillet n'a pas trouvé de contradicteurs parmi ses coreligionnaires; il ne pouvait en avoir. L'observation directe et locale des familles et des églises Protestantes confirme partout les conclusions qui ressortent des données générales de la statistique.

Ainsi : 1° Le nombre des Protestants baisse en France relativement à la population générale, et il ne se maintient *stationnaire*, absolument parlant, que par l'immigration et la naturalisation des Protestants étrangers;

2° Ce phénomène est dû principalement à la stérilité volontaire que les Protestants français pratiquent depuis plus longtemps et sur une plus large échelle, dans toutes les classes sociales, que ne le font les classes correspondantes de la population Catholique.

Il existe des exceptions très honorables; on trouve partout dans les milieux Protestants un certain nombre de familles patriarcales qui ont conservé, soit grâce à des traditions chrétiennes solides, soit grâce à des mœurs étrangères non encore effacées, une natalité élevée. Mais ces exceptions sont noyées au milieu de la masse. Dans la règle commune, le paysan Protestant a moins d'enfants que le paysan Catholique son voisin; l'artisan et le bourgeois Protestants ont moins d'enfants que l'artisan et le bourgeois Catholiques de la même localité. La pratique du Malthusianisme est chez les Réformés plus ancienne et plus générale que chez les autres Français; leur exemple, du reste, a fortement contribué à propager ce système dans la masse de notre peuple.

Cette constatation si expresse d'un fait indéniable va directement à l'encontre d'un préjugé très répandu, très puissant, qui oppose la *fécondité Protestante* à la *stérilité*

Digitized by Google

Catholique, et qui fait de cette opposition un lieu commun de la littérature, de la presse et de la conversation courante. Ce préjugé ne résiste pas à l'examen. Si la plupart des peuples Protestants conservent une natalité très supérieure à celle de la France, ce n'est pas parce qu'ils sont Protestants; les nations Catholiques, les minorités Catholiques des pays Protestants les égalent pour le moins en fécondité. C'est tout simplement parce que le milieu social, les causes morales et économiques qui poussent à la stérilité volontaire du mariage n'existent pas parmi ces nations, ou y existent à un moindre degré que chez nous. Là où ces causes existent, comme en France, elles agissent plus énergiquement, elles rencontrent moins de résistances, elles exercent des ravages plus complets et plus désastreux parmi la population Protestante que parmi la population Catholique placée dans les mêmes conditions locales et sociales. Le fait n'est pas contestable : il se reproduit partout, et passe de la sorte à l'état de loi.

Une autre conclusion s'impose pareillement. Le Protestantisme, les idées Protestantes, la moralité Protestante, ne seraient point un remède, comme on cherche à nous le faire accroire, à cette grave maladie sociale, puisque les Protestants français souffrent de ce fléau national plus que leurs compatriotes non Protestants. Une évolution de notre pays vers le Protestantisme ne pourrait donc, d'après la logique la plus simple, qu'aggraver ce mal au lieu de le guérir, ou seulement de l'atténuer.

Revenons maintenant au second élément de la population Protestante en France, les 350.000 étrangers non naturalisés qui remplissent les temples et les associations à côté des 650.000 Protestants sujets français. Mais auparavant, voyons quelle peut être, parmi ceux-ci, la proportion des naturalisés de la première ou de la seconde génération. Cette recherche a son intérêt.

Ce nombre est difficile à évaluer, en l'absence de tous documents officiels. Cependant le rapprochement de quelques chiffres permet d'arriver à une approximation qui doit être assez exacte.

Digitized by Google

Il y a en France 80.000 Luthériens. On estime à 30.000 environ ceux du Territoire de Belfort et de la Franche-Comté, et à 25.000 ceux qui ont émigré d'Alsace après 1871; il peut y en avoir quelques centaines d'autres, disséminés dans le reste de la France, et ayant une origine franc-comtoise ou alsacienne. Cela doit faire 55.000. Les 25.000 autres sont presque certainement des naturalisés, la plupart Allemands de naissance. Parmi les Calvinistes, dont le chiffre s'élève à 560 000, toutes les églises nouvelles créées au cours de ce siècle dans le Centre, le Nord, l'Est, les villes industrielles et les grands ports de France ont reçu des afflux importants de population Protestante étrangère, qui se sont fondus dans leur sein, et qui dépassent certainement d'une façon assez large l'appoint absorbé par les Luthériens. C'est être très modéré que de fixer à 35.000 le nombre de ces nouveaux venus, naturalisés parmi les Calvinistes français pendant la seconde moitié de notre siècle.

Les naturalisés et fils de naturalisés doivent donc être *au moins* 60.000 parmi les 650.000 Protestants français; et si l'on fait entrer en ligne de compte les familles indigènes qui se sont alliées à ces citoyens de fraîche date, ou à des étrangers non naturalisés, on reconnaîtra que le sang étranger, le sang germanique ou anglo-saxon, coule à raison de plus de 10 % dans les veines des Protestants de France. Encore n'est-ce qu'une *moyenne*, qui, comme toutes les moyennes, traduit mal la réalité. Cette proportion de sang exotique tombe très bas dans les départements agricoles, et parmi les populations rurales de l'Ouest et du Midi; elle s'élève au contraire, dans les communautés urbaines Protestantes du Nord, de l'Est et à Paris, à un chiffre alarmant pour l'instinct patriotique.

Nous reviendrons sur ce sujet; posons pour le moment le simple fait de la présence, dans la population protestante française prise en bloc, de 10 % de naturalisés ou de descendants immédiats de naturalisés. Dans l'ensemble de la population française, qui ne comprend pas plus de 250.000 naturalisés de première ou de deuxième génération, la proportion, au lieu d'être un dixième, descend à un cent-cinquan-

Digitized by Google

tième ; elle descend plus bas encore si l'on envisage à part la population catholique. Que l'on pèse ces chiffres : ils ont leur éloquence ; ils éclairent d'un jour très vif, par leur comparaison, les voies ouvertes à l'infiltration des éléments étrangers en France, et les milieux qui restent fermés à cette intrusion.

A cette infiltration des éléments nouveaux, plus ou moins bien assimilés, au sein du Protestantisme français, s'ajoute une véritable invasion d'éléments étrangers qui ne sont pas du tout assimilés. Nous voulons parler des 350.000 sujets Allemands, Suisses, Anglais, etc., fixés en France sans en prendre la nationalité.

Par le temple, par l'école, par le collège, par les associations de charité, d'instruction ou de propagande, par les relations sociales, par les affaires, par les mariages, ces étrangers se mêlent plus ou moins intimement à la vie des Protestants français ; et ils constituent le tiers de l'effectif du culte Protestant en France ; proportion qui se trouve très largement dépassée à Paris et dans plusieurs grandes villes de l'Est et du Nord.

Les étrangers vivent en France, avons-nous dit, au nombre de 14.000.000 ; un million sont catholiques : Italiens, Belges, Espagnols, Allemands, Suisses, etc. Ces immigrants, placés en regard de la population catholique indigène, sont donc un contre trente-sept Catholiques français ; chez les Protestants, les étrangers sont plus d'un contre deux.

Il nous semble qu'il y a là, sans que nous insistions davantage, matière à des réflexions sérieuses au point de vue patriotique. Ces réflexions, on les fait rarement ; on a peut-être tort de ne pas s'y arrêter un peu plus.

Digitized by Google

II

LA GÉOGRAPHIE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Si la statistique générale du Protestantisme en France révèle des faits intéressants et conduit à des conclusions importantes, la géographie de ce même Protestantisme, l'étude de la distribution des Eglises Réformées sur le sol national, de leur nature intime, et de la date de leur création, constituent également une mine de constatations curieuses.

Seulement la géographie doit se combiner ici avec l'histoire, parce que la répartition des communautés Protestantes dans les diverses régions de la France a subi, durant ce siècle, une transformation capitale dont nous allons tout d'abord signaler les traits principaux.

Il y a en France des églises Calvinistes et Luthériennes qui sont traditionnelles, qui existent dans les mêmes pays depuis la Réforme, et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, après avoir traversé de nombreuses vicissitudes au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Ces communautés ont pu s'affaiblir par l'émigration ou par la diminution de la natalité durant les dernières générations ; elles ont pu d'autre part se renforcer de quelques éléments étrangers ; mais en somme, elles ont droit à la qualification d'*anciennes églises*.

Elles sont en grande partie rurales, la population des campagnes, et surtout des régions montagneuses, ayant plus facilement échappé aux rigueurs de la législation et de l'administration, sous Louis XIV et Louis XV. Toutefois elles se rencontrent aussi dans les bourgs et les villes des mêmes régions.

A côté de cette catégorie d'églises, les églises *anciennes* ou *traditionnelles*, il y en a beaucoup d'autres qui constituent une série toute différente, parce que celles-ci se sont formées de toutes pièces, au cours de ce siècle, grâce à la liberté religieuse, à la révolution commerciale et industrielle, à la

Digitized by Google

centralisation administrative et à la facilité des communications, dans des contrées qui autrefois ne renfermaient guère que des Catholiques.

Ces églises *modernes* sont presque toutes établies dans des villes grandes ou moyennes, dans des centres industriels, dans des ports de commerce; elle s'y sont constituées par l'afflux d'ouvriers, d'artisans, de commis, de négociants, de banquiers, de fonctionnaires, de professeurs, de militaires protestants, venus les uns des anciennes communautés Calvinistes ou Luthériennes françaises, les autres de l'étranger.

Elles ont deux caractères essentiels : 1° elles sont presque uniquement citadines, sans action religieuse sur la population des campagnes environnantes; 2° elles contiennent habituellement une proportion considérable, parfois une majorité de naturalisés et d'étrangers. Ces traits les différencient nettement des communautés anciennes.

Cette distinction posée — elle est capitale — étudions successivement la distribution territoriale de chacune de ces catégories de groupements protestants.

Les églises anciennes ou traditionnelles forment un groupe important — le plus important — dans la chaîne des Cévennes et le Languedoc. Le Gard a 110.000 Protestants, l'Ardèche 43.000, la Lozère 21.000, l'Hérault 22.000, la Haute-Loire 7000, l'Aveyron 4 à 5.000. La région cevenole et languedocienne, à elle seule, compte ainsi plus de 200.000 Protestants sur les 650.000 du territoire français; près du tiers.

Les Alpes et le Dauphiné ont une population Calviniste de près de 60.000 âmes, dont 40.000 dans la Drôme, et le reste en quelques cantons de l'Isère, des Hautes-Alpes et de Vaucluse.

La partie orientale de la chaîne des Pyrénées possède ses communautés évangéliques comme les Cévennes et les Alpes. Elles sont localisées en quelques vallées du département de l'Ariège, où se concentre une population Protestante d'une dizaine de mille âmes, débris des Huguenots et peut être des Albigeois d'autrefois.

Digitized by Google

La vallée de la Garonne, jadis un des foyers du Calvinisme français, n'a conservé que 70.000 Protestants environ, épars dans le Tarn-et-Garonne (10.000 âmes), la Haute-Garonne (4.000 âmes), le Lot-et-Garonne (10.000), le Tarn (16.000), les Basses-Pyrénées (5.000), la Gironde (11.000), et la Dordogne (6.000). Le Protestantisme n'est plus, dans la Guyenne, la Gascogne et le Béarn qu'une ombre de ce qu'il fut jadis.

L'Ouest constitue un groupement de 85.000 fidèles à peu près, dans les deux Charentes (25.000); la Vienne (6.000), la Vendée (5.000), les Deux-Sèvres (40.000) et Maine-et-Loire (5.000). C'est tout ce qui reste des grandes églises échelonnées, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, de la Rochelle à Saumur.

Enfin l'Est n'a de Protestants indigènes, en nombre appréciable, que dans trois départements : Belfort (2.700), la Haute-Saône (8.500), et surtout le Doubs (40.000), où l'ancien Comté de Montbéliard, annexé à la France il y a un siècle seulement, est peuplé en grande partie de Luthériens.

Si l'on additionne ces divers chiffres, on trouve un total de 480.000 Protestants environ pour les *églises anciennes;* mais ce chiffre comprend quelques églises nouvelles mêlées aux premières, comme à Grenoble, à Toulouse, à Bordeaux, etc. On serait donc plus près de la vérité en ramenant à 450.000 l'effectif total des anciennes églises françaises, ce qui laisserait 200.000 âmes pour les nouvelles.

Dans celles-ci, que nous allons passer en revue à leur tour, les noyaux de Protestants indigènes étaient ou nuls, ou très faibles, presque négligeables, à côté de l'afflux des éléments venus, depuis le Premier Empire, soit des départements mixtes, soit de l'étranger.

Parmi ces églises nouvelles, la plus importante de beaucoup est celle de Paris, qui compte aujourd'hui 60.000 fidèles, Calvinistes, Luthériens ou Indépendants, tandis qu'il y a cent ans elle n'existait pas, ou du moins n'était composée que de quelques centaines de disséminés. A ce chiffre déjà si considérable de 60.000 Protestants, Français par la

Digitized by Google

naissance ou par la naturalisation, s'ajoute un nombre double ou triple de Protestants étrangers non naturalisés, Allemands, Suisses, Anglais, etc., qui augmente beaucoup l'importance de la communauté parisienne, et lui imprime un caractère nettement cosmopolite.

A Paris se rattachent les églises de la banlieue, Versailles, Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye, Meaux, dont plusieurs sont des anciennes églises disparues au XVIII^e^ siècle à peu près complètement, et reconstituées durant le XIX^e^ avec des éléments nouveaux.

La région du Nord de la France, autrefois toute Catholique, a vu se former des églises urbaines plus ou moins importantes à Lille, à Roubaix, à Valenciennes, à Dunkerque, au Cateau, à Arras, à Boulogne, à Saint-Pierre-lès-Calais, à Amiens. Les étrangers sont nombreux dans ces communautés Protestantes de formation récente, et parmi ces étrangers c'est l'élément germanique qui domine, associé à des Anglais sur le littoral.

La Champagne et la Lorraine, provinces toutes Catholiques, ont maintenant leurs groupes Protestants d'origine moderne, plus ou moins riches en éléments Allemands, à Saint-Quentin et dans plusieurs localités de l'Aisne, à Troyes, à Reims, à Châlons, à Nancy, à Bar-le-Duc, à Lunéville, à Epinal, à Saint-Dié, à Remiremont. L'invasion Protestante germanique a coïncidé dans ces villes avec l'envahissement Israélite, venu aussi d'Allemagne, et avec l'établissement d'un certain nombre d'Alsaciens, expatriés après l'annexion.

Dans la Bourgogne et la Franche-Comté se sont formées les églises de Dijon, Beaune, le Creusot, Dôle, Lons-le-Saunier, etc., dont aucune, du reste, n'a pris beaucoup d'extension et d'influence.

La Normandie a des Protestants immigrés, Anglais, Suisses, Allemands, mêlés à quelques Protestants de l'Alsace, de l'Ouest ou du Midi, et aux faibles restes du Protestantisme local. Ces éléments divers ont fondé ou restauré des églises à Caen, Condé-sur-Noireau, Bolbec, Dieppe, Evreux, le Havre, Cherbourg et Rouen.

Digitized by Google

En Bretagne, malgré la propagande très active des sociétés anglaises, les Protestants n'ont pu former que des communautés restreintes et peu influentes, à Saint-Brieuc, à Dinan, à Brest, à Rennes, à Lorient, à Nantes. Il en est de même à Angers et au Mans. La population indigène reste absolument en dehors de ces églises et de leur action.

Les départements du Centre, où la Réforme n'avait pas duré, ont quelques églises de formation récente à Bourges, Vierzon, Moulins, Montluçon, Commentry, Vichy, Nevers, Chateauroux, Tours et Orléans. Dans ces provinces, le Protestantisme n'avait guère conservé de noyau important de fidèles qu'à la Charité et à Sancerre, deux villes souvent citées dans les annales des Guerres de Religion.

Plus au Sud, il y a quelques communautés établies durant ce siècle à Limoges, Brives, Aurillac, Guéret et Clermont-Ferrand.

Lyon compte 15 à 20.000 Protestants français, renforcés par une puissante colonie Suisse et Allemande. C'est, grâce à cet effectif et au voisinage de la Suisse, un foyer actif quoique inaperçu du Protestantisme en France. On trouve quelques milliers de Réformés dans l'Ain, où Genève exerce une propagande des plus persévérantes; il y a aussi des églises d'origine moderne à Saint-Etienne, à Villefranche, à Tarare, et dans les deux Savoies, à Chambéry, Annecy et Thonon.

Marseille a plusieurs milliers de Protestants, tous venus du dehors, et en bonne partie de l'étranger; un assez grand nombre de ces derniers ne sont pas naturalisés. D'autres églises récentes existent à Arles, Aix, Toulon, Nice, Cannes, en Corse et à Perpignan; l'élément naturalisé ou étranger y est important.

Ce tableau ne serait pas complet si nous n'y ajoutions la répartition des 350.000 Allemands, Suisses, Anglo-Saxons, etc., qui, presque tous, sont fixés dans les églises nouvelles, à côté des 200.000 sujets Français qui les composent.

Le simple rapprochement de ces deux chiffres indique

Digitized by Google

que, dans l'ensemble, dans la moyenne des églises récentes, les fidèles étrangers dépassent en nombre les nationaux.

Ce phénomène peut être constaté dans plusieurs villes de l'Est et du Nord; il est particulièrement frappant, et important par ses conséquences, à Paris.

Paris a 60.000 Protestants français, dont un tiers au moins sont des naturalisés ou des fils de naturalisés. A côté d'eux, la population Protestante étrangère, Allemands, Suisses, Anglais, Scandinaves, Néerlandais et Anglo-Américains, compte au moins 150.000 âmes, appartenant à toutes les classes de la société et exerçant toutes les professions, depuis les plus élevées jusqu'au plus humbles.

Sur 10 personnes qui participent aux cultes Protestants à Paris, il y a donc *au moins* 7 étrangers pour 3 Français; et sur ces 3 Français il y en a un au moins qui est de souche étrangère, comme les chiffres précédents l'établissent. Si l'on ajoute la compénétration réciproque de ces divers groupes par les relations sociales qu'active et resserre la solidarité confessionnelle, compénétration si l'on tient compte de la fusion plus complète encore qu'y créent de nombreuses alliances de famille entre Français de souche, naturalisés et étrangers, on ne conservera guère de doute sur le caractère cosmopolite de cette communauté, où les éléments Anglo-Germaniques priment de beaucoup les éléments autochtones.

Ce phénomène social, qui est tout moderne et qui s'accentue davantage chaque jour, est gros de conséquences qu'il est bon d'envisager et de méditer.

L'église Protestante de Paris est de beaucoup la plus importante de France par le chiffre de ses adhérents. De ce chef, elle exerce déjà fatalement sur toutes les autres, anciennes ou nouvelles, une influence considérable; et cette influence est encore fortement accrue par le rôle de capitale politique, administrative, financière, économique et sociale que Paris joue dans la France contemporaine.

Toutes les grandes affaires de notre pays se font à Paris, les affaires du Protestantisme comme les autres. Une grande partie de la richesse nationale s'y trouve concentrée, et cette

Digitized by Google

richesse mobilière est pour une forte part aux mains de l'aristocratie financière Protestante, toute pénétrée d'éléments étrangers. Le gouvernement, le parlement, les administrations centrales siègent à Paris. On sait quel rôle important jouent, dans les milieux officiels, les Protestants, dix fois plus représentés, en moyenne, en ces diverses institutions que ne le voudrait leur proportion numérique. Il est donc tout naturel que le Protestantisme parisien exerce une action des plus énergiques sur le Protestantisme français ; il n'est pas moins naturel que le Protestantisme parisien subisse très fortement l'influence du Protestantisme étranger, et transmette à ses coreligionnaires de la France entière les impulsions reçues du dehors.

S'il existe des Français qui, connaissant cette situation, l'envisagent avec sérénité, et n'y voient pas un danger des plus sérieux au point de vue national, nous envions leur optimisme sans pouvoir le partager.

Ce qui se passe à Paris se reproduit dans bon nombre de centres urbains de l'Est et du Nord, où l'élément germanique est confondu, dans les temples, dans les associations confessionnelles, avec l'élément indigène, et souvent l'égale ou le dépasse en importance numérique. Il est inutile d'insister, pensons nous, sur les inconvénients possibles de cet état de choses dans la partie de la France la plus voisine des frontières, et la plus exposée aux invasions, pacifiques ou guerrières.

Dans les églises nouvelles, en somme, le Protestantisme français s'est *dénationalisé* en partie, solidarisé avec des éléments exotiques tirés des peuples rivaux. A un autre point de vue, dans ces mêmes églises, il s'est mobilisé, détaché du sol auquel tenaient si fortement les Réformés des siècles antérieurs, et auquel adhèrent encore les églises anciennes, rurales, du Midi et de l'Ouest. De là, pour son action sociale et politique, une supériorité incontestable, car il est certain que 200.000 citadins Protestants, artisans, contre-maîtres, négociants, banquiers, instituteurs, professeurs, fonctionnaires, jouent un rôle plus important, exer-

Digitized by Google

cent une influence plus considérable de beaucoup que 200.000 paysans ou bourgeois ruraux protestants.

Les simples données de la statistique et de la géographie suffisent donc pour montrer la portée et l'intérêt de la *question protestante*, envisagée au point de vue national; et peut-être le lecteur conviendra-t-il, s'il a eu la patience de nous suivre jusqu'au bout dans ces développements un peu arides, que cette question mériterait d'être mieux connue, serrée de plus près par tous les patriotes que préoccupent la prospérité, la grandeur de notre pays.

SYLVESTRE.

Digitized by Google

MÉLANGES

ÉTUDES SUR LES TEXTES ÉVANGÉLIQUES ET EXTRA-ÉVANGÉLIQUES

La tradition la plus ancienne nous affirme qu'il a existé un Evangile primitif, écrit en hébreu, ou en araméen, car les termes ἑβραΐδι διαλέκτῳ, employés par Papias, désignaient en ce temps aussi bien l'araméen que l'hébreu, et même plutôt l'araméen, *Actes*, XXI, 40. Cet Evangile hébreu-araméen est perdu depuis longtemps; et il nous est impossible de dire exactement ce qu'il était et ce qu'il contenait. C'est à le reconstruire que le Dr Alfred Resch consacre ses efforts. Il a publié depuis douze ans de nombreux travaux, qui tous tendent à ce but. Un rapide exposé de ces travaux et de leurs résultats, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur. M. Resch part de ce principe que les données de l'Evangile primitif ont été utilisées par les Evangiles canoniques et par les premiers écrivains chrétiens. Seulement, chacun les traitait à sa manière ou plutôt se servait de traductions grecques différentes de cet Evangile, de sorte que les textes, tout en restant souvent identiques, divergeaient aussi quelquefois assez notablement. C'est en comparant ces ressemblances et ces divergences, en recherchant quelle a dû être l'expression primitive hébraïque, que M. Resch espère retrouver l'Evangile hébreu. Pour arriver à ce ré-

Digitized by Google

sultat, il a relevé aussi dans toute la littérature chrétienne les variantes des textes extra-canoniques; il les a discutées, puis, en se servant de ce qui lui paraissait le texte original, il a reconstruit l'Evangile hébreu.

I

M. Resch recherche d'abord les paroles de Notre-Seigneur, qui n'ont pas été écrites dans les Evangiles, et auxquelles on a donné le nom d'Agrapha. Depuis longtemps on savait qu'en dehors des Evangiles, quelques paroles authentiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous avaient été conservées. Grabe, dans son *Spicilegium* (1698), en avait cité onze, et Westcott, dans son *Introduction à l'étude des Evangiles*, vingt, ainsi que douze variantes des paroles évangéliques. M. Resch a fait une moisson beaucoup plus abondante; il a relevé soixante-quinze Agrapha de Notre-Seigneur (1), qu'il croit authentiques, et cent trois paroles du Seigneur ou des apôtres qu'il déclare apocryphes. Sur ces dernières, nous partageons son avis; pour les soixante-quinze Agrapha, que M. Resch déclare authentiques, il y a lieu de faire quelques réserves. M. Ropes en a prouvé la nécessité dans son travail : *Les paroles de Jésus qui n'ont pas été transmises dans les Evangiles canoniques* (2). Il passe au crible d'une critique très serrée les citations de Resch et n'en retient que quatorze, qui lui paraissent authentiques, et treize, qui, en partie, sont authentiques. Pour les autres, ou bien elles ne sont pas historiques, ou n'ont pas été attribuées à Notre-Seigneur, ou ne sont pas données comme des paroles textuelles. Voici les quatorze

(1) *Agrapha;* aussercanonische Evangelienfragmente in möglichster Wollständigkeit zusammengestellt von Al. Resch; in-8°, XII-521 pages. Leipzig, Hinrichs, 1889.

(2) *Die Sprüche Jesu die in den kanonischen Evangelien nicht überliefert sind* von J. H. Ropes; in-8°, VI-176 pages. Leipzig, Hinrichs, 1896.

Digitized by Google

Agrapha tenus pour authentiques : « Se rappeler les paroles du Seigneur Jésus qui a dit lui-même : « Il y a « plus de bonheur à donner qu'à recevoir »; *Actes*, xx, 35. — Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Dans les choses où je vous saisirai, dans celles-ci aussi je vous jugerai »; Justin, *Dial. avec Tryphon*, xlvii. — Il a dit : « Demandez de grandes choses, et les petites vous seront données en outre; demandez les choses célestes, et les choses terrestres vous seront données en outre »; Origène, *De Oratio lib.*, c. 2. — « Soyez des changeurs éprouvés »; Clément d'Alexandrie, *Strom.*, i, 28. — « Voilà que je viens comme un voleur : heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements pour qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte »; *Apoc.*, xvi, 15. — « Ne soyez jamais heureux, si ce n'est lorsque vous aurez vu votre frère dans l'amour »; S. Jérome, *in Eph.*, v, 3. — « Il est écrit dans l'Evangile aux Hébreux : (suit l'histoire du jeune homme riche qui demande à Jésus ce qu'il doit faire pour vivre). Le riche se mit à branler la tête et cela ne lui plut pas. Et le Seigneur lui dit : « Comment dis-tu : « J'ai accompli la loi et les prophètes lorsqu'il est écrit dans « la loi : Aime ton prochain comme toi-même et voilà qu'il « y a un grand nombre de tes frères, des fils d'Abraham, « qui sont couverts d'excréments et mourant de faim, tandis « que ta maison regorge de biens et que rien n'en sort pour « eux »; Origène, *in Matth.*, xix. — « Je choisirai ces biens, que mon Père du ciel m'a donnés »; Eusèbe, *Theoph. Syria*, p. 233. — « Quant à vous, cherchez de petit à devenir grand et de grand à être petit, etc.; » Codex de Bèze, *Matth.*, xx, 28.

Parmi les Agrapha que M. Ropes déclare douteux, nous citerons : « Le Sauveur a dit : « Celui qui est « près de moi est près du feu; celui qui est loin de moi est « loin du royaume »; Origène, *in Jer.*, xx, 3. — « Le Sauveur dit : « Sauve-toi, ainsi que ton âme »; Clément d'Alexandrie, 2. — Enfin, il en est quelques-uns, que Ropes a rejetés et qui pourraient être authentiques : « Le Seigneur a dit dans l'Evangile : « Si vous ne pratiquez pas

Digitized by Google

« ce qui est petit, qui vous donnera ce qui est grand? » CLÉMENT, *II Cor.*, VIII, 5. — « Ceux qui veulent me voir et « obtenir mon royaume doivent me recevoir par les afflic- « tions et les souffrances »; BARNABÉ, VII, 11. — « Jésus dit : « A cause des faibles, je suis faible; à cause des affa- « més, je suis affamé; à cause de ceux qui ont soif, j'ai « soif »; ORIGÈNE, *in Matth.*, t. XIII, 2. — « Donnez à tous, car Dieu veut donner à tous de ses dons »; HERMAS, *Mand.*, II, 4. — « J'ai dit dans l'Evangile : « Priez pour « vos ennemis, et bienheureux ceux qui pleurent sur la « perte des incrédules..... C'est pourquoi lorsque vous « jeûnez, priez pour ceux qui se perdent »; *Didascalie Syr.*, V, 12, 15. On pourrait encore relever d'autres paroles du Seigneur, qui nous ont été conservées par les écrivains chrétiens et y ajouter quelques-unes de celles qui ont été découvertes à Behnesa. Il sera très intéressant, d'ailleurs, d'étudier toutes celles que présente le Dr Resch, et de voir comment, au moyen des variantes de tous ces Agrapha, il retrouve le texte hébreu, dont ils ne sont que la traduction. C'était, nous l'avons vu, le but de ces études.

II

L'effort principal pour reconstruire l'Evangile hébreu devait porter sur les Evangiles canoniques, puisque eux seuls offrent un ensemble. C'est bien ainsi que le Dr Resch a compris l'entreprise. Toutefois, avant d'aborder l'étude des variantes, qu'ils présentent, il expose ses hypothèses sur l'état des textes évangéliques (1). Nous ne les possédons plus, croit-il, tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs, car ils ont été revisés à diverses reprises; et, d'abord, au milieu du IIe siècle, lorsque les quatre Evangiles furent

(1) *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien.* Textkritische und Quellenkritische Grundlegungen von A. RESCH; in-8°, VI-160 pages. Leipzig, Hinrichs, 1893.

Digitized by Google

réunis en collection, puis au temps d'Origène, et, enfin, au commencement du IVe siècle. A ces diverses recensions se rapporteraient les types de textes que nous possédons maintenant, type occidental, type alexandrin, type syrien. Remarquons, en passant, que nous n'avons aucune donnée historique sur ces diverses recensions. Que les textes aient été corrigés, l'existence des variantes le prouve; qu'il y ait eu une recension générale et pour ainsi dire officielle, c'est ce dont les historiens ne nous ont rien dit.

Pour retrouver le texte du second siècle, ce que Resch appelle la tradition commune, κοινὴ ἔκδοσις, il faut étudier le codex de Bèze, les versions syriaques, Curetonienne et Sinaïtique, le Diatessaron de Tatien, les vieilles versions latines, les apocryphes du Nouveau Testament, les liturgies anciennes et les citations évangéliques, que l'on retrouve chez les Pères de l'Eglise et chez les hérétiques. Les variantes nombreuses, que l'on relèvera, proviennent de l'emploi différent qui a été fait de l'Evangile hébreu, ou d'une des traductions grecques qui en circulaient pendant les premiers siècles. M. Resch va jusqu'à affirmer que les trois synoptiques ont reproduit simplement l'Evangile hébreu, mais chacun à leur manière. Marc l'aurait remanié en supprimant une partie des discours, en développant la partie historique et en l'arrangeant suivant l'ordre des événements. Matthieu aurait utilisé le remaniement de Marc, mais aurait conservé les discours, en les détachant souvent de leur contexte historique. Enfin, Luc aurait agi de même mais en replaçant au contraire les discours dans leur cadre historique. Ce qui est matière spéciale à chaque Evangéliste vient aussi de l'Evangile hébreu, car chacun y a choisi ce qui convenait au but qu'il se proposait.

Remarquons d'abord que toutes ces hypothèses n'attaquent en rien la valeur historique des Evangiles; elles présentent même une certaine conformité avec la tradition ancienne sur un Evangile hébreu, écrit par saint Matthieu et sur l'emploi que chacun a fait de cet Evangile. Une seule chose nous étonne c'est la disparition totale de cet

Digitized by Google

Evangile hébreu complet, connu et employé au moins jusqu'au IVe siècle. Comment n'en a-t-il pas été parlé plus souvent et surtout comment ne nous en a-t-on conservé aucune traduction? Une seconde observation doit aussi être faite. Est-il admissible que, possédant un Evangile excellent, complet, dont on avait même plusieurs traductions grecques, on ait eu l'idée de le disloquer pour en donner trois reproductions incomplètes. C'est le Diatessaron à rebours. Et même, si cet Evangile hébreu, dont les canoniques ne sont que des extraits, existait encore au IVe siècle et même plus tard, comment Tatien a-t-il eu l'idée de construire son Diatessaron à l'aide de nos Evangiles canoniques? Il était bien plus simple de traduire en syriaque cet Evangile primitif, en y insérant les discours du IVe Evangile.

Après ces préliminaires M. Resch étudie dans le détail nos Evangiles canoniques; il relève toutes les variantes caractéristiques qui se trouvent dans la littérature chrétienne, et par une comparaison attentive et une discussion critique très serrée, il arrive à dégager ce qu'il croit être le texte primitif. Nous ne pouvons le suivre dans cette étude, qui serait d'ailleurs fastidieuse pour le lecteur; donnons seulement quelques exemples du procédé et relevons certaines explications intéressantes.

M. Resch étudie les passages parallèles de saint Matthieu (1), IV, 17 et de saint Marc, I, 15, en les comparant avec des citations de saint Justin, du codex de Bèze, de saint Ephrem, d'Aphraates, et il conclut que le texte primitif devait être le suivant : Καὶ ἤρξατο κηρύσσειν καὶ λέγειν πεπλήρωνται οἱ καιροί, ἐγγύς ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν, μετανοεῖτε. C'est un mélange des textes de Matthieu et de Marc; la différence la plus sensible est le changement du singulier au pluriel de πεπλήρωται ὁ καιρὸς et de ἤγγικεν au lieu de ἐγγύς ἐστιν.

Matthieu, XXVI, 52, Notre-Seigneur dit à Pierre :

(1) *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien;* IIes Heft, *Paralleltexte zu Matthæus und Marcus gesammelt und untersucht*, von A. Resch; in-8, VII, 456 pages. Leipzig, Hinrichs, 1894.

Digitized by Google

« Remets ton épée à sa place » : εἰς τὸν τόπον; M. Resch adopte la variante de S. Jean et des Acta Thomæ : « Remets ton épée dans son enveloppe », — εἰς τὴν θήκην —. Sur la foi du Testament des douze patriarches c, 16, de Tertullien, du Pseudo-Pierre, M. Resch modifie ainsi le texte de Matthieu, XXVII, 25 : « Que son sang soit sur nos têtes et sur celles de nos enfants. » La Galilée dont il est parlé, *Matth.*, XXVIII, 16, n'est pas la province de ce nom au nord de la Samarie, mais un district situé à l'est de Jérusalem. Plusieurs textes anciens indiquent cette solution d'une des difficultés les plus sérieuses, que l'on a, à faire accorder les diverses apparitions de Jésus après sa résurrection. Le plus net est celui des *Acta Pilati*, B, XIV, 1 : « Jésus, que vous avez crucifié, nous l'avons vu en Galilée avec ses onze disciples sur le mont des Oliviers, les enseignant et leur disant : « Allez dans le monde entier et annoncez l'Evangile. »

L'Evangile de saint Luc fournit à M. Resch une abondante moisson de textes parallèles (1) et celui-ci accepte plus volontiers les leçons de saint Luc, car il reconnaît la haute valeur historique du troisième Evangile. Il y aurait beaucoup à glaner dans ce travail, tant au point de vue critique qu'exégétique. Nons citerons seulement ce qui nous a paru le plus remarquable.

Le discours apocalyptique de Notre-Seigneur (*Matth.*, XXIV, 1-35; *Marc*, XIII, 1-33; *Luc*, XXI, 5-35) est étudié dans le plus grand détail. A l'aide des matériaux fournis par les trois Evangélistes et par la tradition, M. Resch essaie de reconstruire le discours original, lequel aurait surtout été une réponse à la question des Apôtres : Quand est-ce que tout cela arrivera et quel en sera le signe? Saint Luc est conservé à peu près intégralement, saint Matthieu et saint Marc sont écourtés et quelques paroles extra-évangéliques sont intercalées dans le texte; par

(1) *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien;* IIIes Heft, *Paralleltexte zu Lucas gesammelt und untersucht;* in-8, XII, 847 pages, von Al. Resch. Leipzig, Hinrichs, 1895.

Digitized by Google

exemple, après Matth., XXIV, 11 : « Il y aura des schismes et des hérésies »; après Matth., XXIV, 10 : « Alors paraîtra le séducteur du monde »; après Matth., XXIV, 22 : « Ceux qui resteront seront sauvés par leur foi »; après Matth., XXIV, 34 : « Et les morts ressusciteront ». — Sur le jour de la mort de Notre-Seigneur, M. Resch présente une hypothèse originale et ingénieuse. D'après les Synoptiques, Jésus-Christ a mangé la Pâque en même temps que les Juifs, et il a été crucifié le jour même de la fête; d'après saint Jean il a été jugé et mis à mort avant que les Juifs aient mangé la Pâque, par conséquent la veille du jour de la fête. Les critiques ont multiplié les hypothèses pour mettre les évangélistes en accord; ils ont retourné la question sous toutes ses faces et n'ont abouti qu'à se satisfaire eux-mêmes. M. Resch adopte la chronologie de saint Jean; il fait remarquer que les faits qui, d'après les Synoptiques, se sont passés le vendredi, supposent que ce jour n'était pas celui de la fête, jour de repos pour les Juifs. Le nœud de la difficulté se trouve dans le passage de Marc, XIV, 12 : « Le premier jour des azymes, où l'on immolait la Pâque »; cf. *Matth.*, XXVI, 17. Le texte hébreu primitif devait être : « avant le jour des azymes », car le mot hébreu, qui a été traduit par πρῶτος, avait le sens de avant. Le passage de saint Marc devra donc être lu ainsi : « Avant le jour des azymes, où l'on immolait la Pâque ». L'expression assez vague de saint Luc : « Le jour des azymes arriva », confirmerait cette hypothèse. Celle-ci nous satisferait si le contexte n'indiquait que le repas qui suivit était, d'après les Synoptiques, le repas pascal.

L'Evangile de saint Luc reproduit seulement trois des accusations, que les Juifs portèrent contre Notre-Seigneur au tribunal de Pilate. Ils se mirent à l'accuser disant : « Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte et qui défendait de payer le tribut à César, disant être lui-même le Christ roi. » Il faudrait en ajouter trois autres d'après l'Evangile de saint Luc, que nous donne le codex Colbertinus : « Il détruit la loi et les prophètes, détourne de nous nos fils et nos femmes et ne se

Digitized by Google

purifie pas comme nous. » M. Resch croit que, sauf la dernière, ces accusations sont authentiques; outre le codex Colbertinus la quatrième a encore pour elle Marcion et les *Acta Pilati* et la cinquième Marcion.

La moisson de textes parallèles à ceux de saint Jean est moins abondante que pour ceux des Evangiles synoptiques et cela s'explique par ce fait que les synoptiques avaient pour base un Evangile primitif hébreu, connu et cité par les premiers écrivains chrétiens, tandis que l'Evangile de saint Jean est une œuvre originale (1). Cependant M. Resch prouve que cet Evangile a été connu dès la fin du premier siècle et il étudie les passages de nombreux écrits, où il croit retrouver des citations ou tout au moins des réminiscences du IV^e^ Evangile. Parmi les plus remarquables nous citerons ceux de la Didachè, de l'Apocalypse d'Esdras, de Clément Romain, de Barnabé, de Papias, du Testament des douze patriarches, de saint Ignace, du canon de Muratori, etc. C'est la liste la plus complète que nous ayons des réminicences qui prouvent l'influence du IV^e^ Evangile sur la première littérature chrétienne. Ce n'est pas à dire que tout y soit certain. Nous ne croyons pas en particulier que la Didachè ait emprunté ses prières eucharistiques, VII, VIII, à la prière sacerdotale de Notre-Seigneur, *Jean*, XVII. Elles sont la reproduction des paroles du Seigneur, telles qu'elles étaient répétées par la tradition, probablement pendant le repas eucharistique. Pour le canon de Muratori M. Resch modifie le texte reçu en lisant : *Johannes ex Decapoli* au lieu de *ex discipulis*. Cela lui permet de rejeter le témoignage de saint Irénée d'après lequel saint Jean aurait composé son Evangile à Ephèse. Cette correction toute gratuite ne peut contrebalancer l'autorité d'un témoin presque contemporain.

M. Resch a été plus heureux sur la façon de concevoir l'origine du IV^e^ Evangile. Il ne peut être question ici comme pour les synoptiques d'emploi de sources orales ou

(1) *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien*; IV^es^ Heft. *Paralleltexte zu Johannes gesammelt und untersucht* von Al. RESCH ; in-8° IV-224 pages. Leipzig, Hinrichs, 1896.

Digitized by Google

écrites. « Tout est dans cet écrit d'un seul jet; tout coule d'une puissante source unique ; tout vient de la plénitude d'un Esprit qui traite la matière qui lui est offerte avec la liberté la plus complète. On sent que l'auteur aurait pu donner plus qu'il n'a fait. Il écrit en historien très exact mais sous la direction de l'Esprit, car il est prophète. Sous l'influence du Saint-Esprit il atteint un tel degré d'inspiration que c'est avec des yeux illuminés qu'il a vu l'histoire de Jésus sans perdre cependant la conscience de lui-même, de sorte que la ligne de démarcation entre le souvenir historique d'une parole une fois entendue et la reproduction créatrice de paroles de Jésus intérieurement méditées est facilement effacée. » Et la difficulté est de faire le départ entre ces deux éléments.

Voilà maintenant les matériaux rassemblés pour la construction de l'édifice; il nous reste à voir le résultat de tant d'efforts.

III

Dans son étude sur les Evangiles de Matthieu et de Luc M. Resch avait laissé de côté ce qu'on est convenu d'appeler l'Evangile de l'Enfance, *Matth.*, I, II; *Luc*, I, II; il lui a consacré un travail distinct (1), car il croit que les deux Evangélistes ont puisé dans un écrit différent des Logia de Matthieu, dont il a été question jusqu'ici. Cet écrit primitif avait pour titre : *Livre de la génération de Jésus le Messie;* il contenait tout ce que nous retrouvons dans les Evangiles canoniques et, de plus, quelques détails, qui paraissent authentiques et qui nous ont été conservés par saint Justin et par les Evangiles apocryphes. Ecrit d'abord en hébreu, il fut ensuite traduit en grec. Chacun des

(1) *Das Kindheitsevangelium nach Lucas und Matthæus unter Herbeiziehung der aussercanonischen Paralleltexte quellenkritisch untersucht* von Al. Resch; in-8°, IV-334 pages. Leipzig, Hinrichs, 1897.

Digitized by Google

Evangélistes y choisit ce qui répondait à son but. Saint Matthieu y prit surtout les faits qui démontraient l'accomplissement des prophéties ; saint Luc, qui avait le travail de Matthieu sous les yeux, reproduit seulement ce que celui-ci avait laissé de côté, principalement les parties poétiques. Cet Evangile hébreu de l'Enfance aurait laissé sa trace dans le premier chapitre du IV^e^ Evangile, dans saint Paul et c'est lui qu'auraient connu saint Justin et les auteurs des Evangiles apocryphes. Tout cela est démontré par une étude attentive des citations extraites des Livres canoniques et de l'ancienne littérature chrétienne. Il semble d'ailleurs impossible à M. Resch qu'il n'y ait pas eu un écrit racontant les premières années de Jésus, comme il en existait un pour ses années de vie publique. Il essaie de le reconstruire en combinant ensemble les Evangiles de Matthieu et de Luc et en y insérant quelques passages extra-canoniques. Voici l'ordre suivi : I, Annonce de la naissance de Jean, *Luc*, I, 5-25 ; II, Annonce de la naissance de Jésus, *Luc*, I, 26-38 ; III, Visite de Marie à Elisabeth, *Luc*, I, 39-56 ; IV, Naissance de Jean, circoncision et jeunesse, *Luc*, I, 57-80 ; V, Mariage de Marie, *Matth.*, I, 18-25 ; VI, Naissance de Jésus, *Luc*, II, 1-20 ; VII, Circoncision de Jésus, *Luc*, II, 21 ; *Matth.*, I, 25^b^ ; VIII, Présentation de Jésus au temple, *Luc*, II, 22-24 ; IX, Siméon, *Luc*, II, 25-35 ; X, Anne, *Luc*, II, 36-38 ; XI, Les mages d'Arabie, *Matth.*, II, 1-12 ; XII, Fuite en Egypte, *Matth.*, II, 13-15 ; XIII, Meurtre des enfants à Bethléem, *Matth.*, II, 16 ; XIV, Le retour d'Egypte, *Matth.*, II, 19-22 ; XV, L'établissement à Nazareth, *Matth.*, II, 22^b^-23 ; *Luc*, II, 39, 40 ; XVI, Jésus au temple de Jérusalem, *Luc*, II, 41-52 ; XVII, Généalogie de Jésus, *Luc*, III, 23-38 ; *Matth.*, I, 2-16.

La concordance des deux Evangiles est celle qui a été d'ordinaire proposée ; la différence porte sur les passages extracanoniques, qu'ajoute Resch. Voici les plus importantes : *Luc*, I, 27 : « Et ils étaient tous deux, Joseph et Marie, qui lui était fiancée, de la maison de David ; » *Luc*, I, 31 : « Et voilà que tu concevras en ton sein de son Verbe, ἐκ λόγου αὐτοῦ. » *Luc*, I, 35 : « Celui-ci sauvera

Digitized by Google

son peuple de ses péchés. » *Luc*, II, 7 : « Joseph trouva une grotte près du bourg et y il conduisit Marie. » *Luc*, II, 26: « Qu'il (Siméon) ne verrait point la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur, venu en chair. » *Luc*, II, 47 : « Les docteurs admiraient comment Jésus expliquait les articles de la Loi et les paraboles des prophètes. » *Luc*, II, 49: « Les scribes dirent à Marie : « Tu es la mère de cet enfant. » Celle-ci répondit : « Je la suis. » Et ils lui dirent: « Tu es heureuse entre les femmes, car Dieu a béni le fruit « de ton sein. Une telle gloire, une telle vertu et une telle « sagesse, nous ne l'avons jamais ni vue ni entendue. » Le décret d'Auguste n'ordonnait pas le recensement de tout le monde romain, mais de toute la Judée. Le texte hébreu portait : « *col haaretz* », qui signifie bien : « toute la terre », mais, qui, pour un lecteur hébreu, désigne seulement la Judée. — *Matth.*, II, 22; *Luc*, II, 39 : Au retour d'Egypte Joseph se retira à Bethléem, mais averti en songe par un ange il alla habiter dans la ville de Nazareth, *où il avait son héritage de famille*, ajouté d'après l'Evangile de Thomas.

Sur ce qu'il faut penser de cette restitution de l'Evangile de l'Enfance, nous renvoyons à ce que nous allons dire sur la reconstitution de l'Evangile primitif. Les mêmes observations s'appliquent aux deux.

IV

Le but de M. Resch dans ce long et minutieux travail était, avons-nous dit, de rechercher le texte hébreux de l'Evangile original. Il a atteint, croit-il, ce but, puisqu'il nous donne une restitution de cet Evangile primitif en hébreu et en grec sous le titre : *Les Logia de Jésus* (1). C'est

(1) *Die Logia Jesu* nach dem griechischen und hebraischen Text wiederhergestellt ; ein Versuch von Al. Resch ; in-8°, XXXII-301 pages. Leipzig, Hinrichs, 1898.

Digitized by Google

un récit complet de la vie publique de Notre-Seigneur depuis la prédication de saint Jean-Baptiste jusqu'à la résurrection et l'ascension de Jésus. Le texte est un mélange des trois Evangiles synoptiques dans les proportions suivantes : quatre cinquièmes de Matthieu, six septièmes de Luc, deux tiers de Marc, quelques passages de saint Jean, des épîtres pauliniennes et de l'Apocalypse, avec additions de passages extraits des autres écrits du Nouveau Testament, des Apocryphes et des écrivains des premiers siècles. Il serait trop long et superflu de relever ces additions. Remarquons seulement l'ordre des apparitions de Jésus après sa résurrection. Il apparaît à Marie-Madeleine, à Cléophas et à Simon-Pierre, sur le chemin d'Emmaüs, aux Douze, en Galilée, localité des environs de Jérusalem, aux disciples pendant quarante jours et enfin eut lieu l'Ascension. Des apparitions en Galilée et sur la mer de Tibériade il n'est pas question. Le témoignage de saint Jean sur ce point est laissé de côté. C'est une manière trop commode d'éviter la difficulté, que présente l'accord des traditions évangéliques sur les apparitions de Jésus, rapportées par Marc et Luc d'un côté, Matthieu et Jean de l'autre.

Si le Dr Resch, en présentant son travail, l'avait donné simplement comme une restitution quelconque, une traduction en hébreu des textes évangéliques, nous n'aurions aucune observation à faire. Sa prétention a été plus haute, puisqu'il croit avoir reconstruit approximativement l'Evangile hébreu, que la tradition attribue à Matthieu. Rien ne nous prouve qu'il ait réussi et même toutes les présomptions sont contre le succès.

Et d'abord, il n'est nullement prouvé que saint Matthieu ait écrit ses Logia en hébreu ; il est même plus probable qu'il a gardé pour son recueil de discours la langue dans laquelle ils avaient été prononcés, c'est-à-dire l'araméen de Palestine. C'était la langue de Notre-Seigneur, tandis que l'hébreu était une langue morte, que ne comprenaient et que n'écrivaient plus que les docteurs. Les Logia ont dû être rassemblés pour venir en aide aux mémoires défaillantes des premiers missionnaires chrétiens,

Digitized by Google

gens pour qui un texte hébreu eût été incompréhensible. M. Resch croit avoir démontré que certaines difficultés du texte grec ou les hébraïsmes ne peuvent être expliqués que par la supposition d'un texte hébreu original. M. Marshall a, de son côté, prouvé que ces hébraïsmes s'expliquaient par l'hypothèse d'un texte araméen original. Les spécialistes sont donc en désaccord sur ce point capital et cela doit peu nous étonner, car le fait n'est pas rare.

Remarquons ensuite qu'il n'est pas certain du tout que Matthieu ait écrit un Evangile complet. Le plus ancien témoin, Papias, dit simplement qu'il a écrit les Logia en langue hébraïque. Ces termes indiqueraient plutôt que Matthieu a rassemblé les sentences ou les discours du Seigneur, en les accompagnant d'introductions qui les replaçaient dans leur cadre historique. De là à un Evangile, tel que ceux que nous possédons, il y a loin. C'est tout ce que l'on peut conjecturer sur ce recueil de Logia, qu'il ne faut pas confondre avec notre premier Evangile, lequel est un travail complet, définitif, sorti de la main d'un écrivain qui poursuivait un but, qui a choisi ses matériaux, les a adaptés pour la démonstration de sa thèse, à savoir que Jésus était le Messie prédit par les prophètes. Nous n'avons d'ailleurs aucune raison sérieuse pour ne pas attribuer ce travail à saint Matthieu.

Le fondement principal de l'hypothèse de M. Resch est, avons-nous dit, l'existence des variantes nombreuses entre les textes canoniques et ces mêmes textes cités par les premiers écrivains chrétiens. Elles s'expliquent, suppose M. Resch, par le fait d'un Evangile primitif, que chacun avait encore en mains, en original ou en traduction et que chacun citait indépendamment les uns des autres. C'est possible, mais il y a, à notre avis, une explication de ces variantes bien plus simple. Les textes évangéliques ont existé d'abord à l'état oral, du moins dans leurs parties originales; il est possible que, même après leur fixation dans les Evangiles, ils aient continué à fournir des passages séparés à la prédication contemporaine et que ces passages n'aient pas tous été transmis sous une forme iden-

Digitized by Google

tique. De plus les premiers écrivains chrétiens ne s'astreignaient pas à citer littéralement ; on peut relever chez eux à quelques pages de distance des variantes dans les mêmes passages ; cela suppose une grande liberté dans l'emploi des textes et probablement des citations faites de mémoire.

Enfin, la restitution d'un livre entier tel que celui des Logia, est-elle possible ? Nous ne le croyons pas et une découverte assez récente vient de le démontrer. M. Israël Lévi le fait très bien ressortir : « A notre sens, une œuvre comme celle de M. Resch se condamne d'avance à la stérilité. Qu'on se borne à restituer des expressions isolées, des locutions, des membres de phrases, des tournures, à la bonne heure ! Mais vouloir rétablir des versets, des tirades entières dans les conditions désavantageuses qu'offrent les Evangiles, c'est une présomption ingénue. La découverte de l'original de l'Ecclésiastique a porté le dernier coup aux illusions des faiseurs de restaurations. Des savants, dont plusieurs maniaient l'hébreu avec aisance, n'avaient pas craint de rétablir l'original en suivant les versions grecque et syriaque. Encore avaient-ils la chance de travailler sur une tradiction qui est le calque presque fidèle de l'ouvrage hébreu. Quelle leçon ! *Et nunc, translatores, erudimini !* On avait bien retrouvé parfois un nom, un verbe, une forme grammaticale, un tour de phrase ; mais même dans les versets où le sens est transparent, la construction des plus simples, le calque grec ou syriaque d'une exactitude parfaite, pas une fois on n'est arrivé à une reproduction entièrement fidèle ! Et l'explication de cet insuccès est facile : une condition était requise pour réussir, la connaissance de la langue de l'auteur : était-ce l'hébreu rabbinique ou l'hébreu biblique, et, dans ce dernier cas, quel hébreu, car la langue de Job n'est pas celle des Psaumes, celle de Malachie diffère de celle d'Isaïe ? Or, il s'est trouvé que Ben Sira, tout en s'inspirant de la Bible et en la pastichant avec amour, ne laisse pas d'avoir son style, son vocabulaire, sa syntaxe à lui. — Le problème est singulièrement plus compliqué en ce qui touche à l'Urevan-

Digitized by Google

gelium. D'abord, il n'est pas sûr qu'il ait été écrit en hébreu, il peut tout aussi bien, sinon plus vraisemblablement, l'avoir été en araméen, langue populaire du temps. Pour une expression insolite en grec qu'expliquent concurremment l'hébreu et l'araméen, il en est d'autres dont l'araméen seul peut rendre compte. Mais, à supposer une rédaction hébraïque, de quel hébreu s'agit-il? Est-ce celui de la Bible, ou de l'Ecclésiastique, ou des prières composées alors, comme celles qui accompagnent le Schema et le Schemoné Esré, ou, enfin, l'hébreu rabbinique proprement dit? Pour qui connaît tant soi peu l'histoire de la langue hébraïque post-biblique, le problème est absolument insoluble. — En tout cas, ce n'est pas la rédaction de M. Resch qui modifiera notre sentiment à priori. » *Revue des études juives*, t. XXXVIII, p. 155.

Est-ce à dire que l'immense travail de M. Resch restera inutile? En aucune façon. On pourra ne pas admettre ses conclusions, mais l'on profitera des matériaux rassemblés. Nulle part on trouvera une aussi abondante collection de variantes des textes évangéliques. Ce sera, croyons-nous, l'apport du Dr Resch à la connaissance des Evangiles, et cet apport reste excellent, quel que soit l'usage qu'en ait fait l'auteur.

E. JACQUIER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La pacification intellectuelle par la Liberté, par l'Abbé G. Canet, Chanoine titulaire de la Cathédrale d'Autun, Docteur en Philosophie et Docteur ès-Lettres de l'Université de Louvain. — 1 vol. in-8°, 697 pages. 1901. *Paris*, Bloud et Barral; *Lyon*, E. Vitte. *Prix :* 6 fr.; franco, par colis postal, 6,60.

Toute la presse religieuse a déjà parlé, avec éloges, de cett nouvelle publication du savant auteur de *La libre pensée contemporaine*, et de *La liberté de conscience*. Or, tout ce que nous en pourrions dire, à notre tour, vient d'être dit, avec tant de pénétration et dans un langage si remarquable, par l'éminent Archevêque de Baltimore, que nous nous bornerons à reproduire le texte instructif de la belle *Lettre* que M. le chanoine Canet avait l'honneur de recevoir, le mois dernier, du Cardinal Gibbons.

Baltimore, le 22 avril 1901.

« Monsieur le Chanoine,

« Le problème de la pacification intellectuelle et de l'union des esprits est, à n'en pas douter, l'un des plus graves de l'heure présente. N'entendons-nous pas, venant de tous les points du monde chrétien, de nombreuses voix réclamer, avec une insistance toute particulière, cette paix qui semble s'éloigner sans cesse? Il est non moins notoire que notre génération a la passion de la liberté : nos contemporains lui ont voué un amour si ardent, qu'ils sont disposés à lui sacrifier ce qu'ils ont de plus cher. Arriver à satisfaire ce double besoin de l'âme humaine; concilier la liberté avec l'unité, semble, de prime abord, un

Digitized by Google

idéal irréalisable. Faire de la liberté, ainsi que vous l'entreprenez, un instrument de paix et d'union, paraîtra sans doute à beaucoup plus irréalisable encore.

« Et pourtant, n'est-ce pas la solution apportée par le Christ Rédempteur, et que ne cesse de nous offrir l'Eglise par son auguste représentant ?

« L'Eglise catholique a créé et maintient, dans son sein, depuis dix-neuf siècles, la plus vaste et la plus rigoureuse unité de croyances ; et cette majestueuse unité des intelligences, elle l'a toujours fondée sur la liberté : le premier et le plus essentiel caractère de sa foi est d'être un acte libre.

« Cette solution nous étonne, à force d'être simple, comme la vérité elle-même. Elle nous surprend, parce qu'une fausse philosophie a jeté le trouble dans les esprits et obscurci les notions les plus élémentaires. Il fallait donc remonter aux principes. Saint Paul, l'apôtre pratique par excellence, n'hésita pas, en face des faux docteurs de son temps, à aller chercher, dans les plus hautes régions de la métaphysique divine, le fondement dernier de ses règles de conduite journalière.

« Par une minutieuse et profonde analyse des deux idées d'*unité* et de *liberté*, vous avez écarté les malentendus, et remis la question dans son vrai jour. Puis, retraçant l'histoire des grandes périodes de la pensée humaine : l'antiquité, les âges chrétiens et les temps modernes, vous avez démontré, par la méthode expérimentale qui confirme ici l'enseignement de la métaphysique, que la liberté, telle que la conçoit la saine philosophie, conduit logiquement, en droit et en fait, à l'unité des esprits dans l'ordre religieux et moral. D'où vous concluez que l'anarchie des intelligences contemporaines a sa cause dans la perversion des vraies notions de la liberté.

« Cette conclusion enregistrée, vous recherchez les causes qui ont déterminé l'altération de la grande et généreuse idée de la liberté. Vous les ramenez à trois principales : le césarisme, le rationalisme, et l'esprit révolutionnaire, que vous jugez, à juste titre, être une incarnation de l'orgueil dans les pouvoirs publics, l'individu, et les masses populaires.

« Ces causes subsisteront toujours, sous des formes diverses, parce qu'elles ont leur source dans la passion la plus invétérée du cœur de l'homme. On ne peut donc pas espérer que le triomphe de la liberté, et, par conséquent, de l'unité des esprits, soit jamais complet.

Digitized by Google

« Il était utile néanmoins de démasquer ces ennemis de la vraie liberté, qui se donnent parfois comme ses plus fermes défenseurs. Avec votre puissante et rigoureuse logique, vous avez déchiré tous les voiles et mis à nu tout ce qu'il y a de faux, d'hypocrite et d'odieusement tyrannique, dans les théories césariennes, rationalistes, et révolutionnaires, de la liberté. Vous montrez clairement que l'homme vraiment libre n'est pas celui qu'une passion inavouable conduit à des excès que sa raison elle-même désavoue ; mais bien celui qui est assez maître de lui-même pour faire volontairement à Dieu et au devoir le sacrifice de ce qu'il a de plus cher.

« On l'a dit, avec autant de justesse que d'esprit, « la philo-« sophie de nos adversaires ne consiste guère, depuis quarante « ans, qu'à *laïciser* des idées catholiques ; nous n'avons qu'à « *recatholiciser* les emprunts qu'ils nous ont faits. » L'une « des premières idées à *recatholiciser* est bien celle de la liberté. »

« Pour réussir dans cette œuvre, il nous faut, dites-vous, « aimer ardemment la liberté ; la pratiquer loyalement ; la « défendre virilement. » Cette belle synthèse, que nul ne peut récuser, résume très bien tout le code de nos devoirs et toute la tactique à suivre pour la défense de nos droits.

« Comment ne pas aimer la liberté, qui, au langage de Léon XIII, est le plus excellent don de Dieu à l'homme ; à laquelle les plus grands génies et les plus nobles caractères ont voué un véritable culte : pour laquelle on combat et on meurt, comme pour sa patrie et son Dieu ?

« Il n'est guère moins évident que nous devons loyalement pratiquer la liberté et la défendre virilement. Mais, ici, la difficulté devient plus grande. Le césarisme, le rationalisme et l'esprit révolutionnaire ont complètement faussé, chez un grand nombre de nos contemporains, le vrai sens de la pratique et de la défense de la liberté, en en pervertissant l'exacte notion philosophique.

« N'est-ce pas, au nom de la pensée et de la conscience libres, que l'on condamne aujourd'hui tout le glorieux passé de l'Eglise et que, dans une partie de la vieille Europe, on veut chasser Dieu lui-même de la famille, de l'éducation et de la loi ?

« C'est là surtout qu'il importait de préciser rigoureusement le sens des termes. Vous l'avez fait, avec une netteté qui ne peut laisser aucun doute dans les âmes de bonne foi. Jamais la liberté morale et ses deux plus hautes formes : la liberté de penser et la

Digitized by Google

liberté de conscience, n'avaient encore été aussi profondément fouillées ni aussi clairement définies.

Etre libre soi-même, c'est s'affranchir de la tyrannie de l'ignorance, du préjugé, de la passion, sous toutes ses formes. Respecter la liberté d'autrui, c'est ne le froisser jamais dans aucune de ses convictions légitimes. Travailler au triomphe de la liberté, comme tout ministre de l'Evangile en a reçu la mission, c'est répandre la lumière autour de soi, chacun dans la mesure des dons que Dieu lui a départis.

Si nous n'avons pas toujours rempli ces devoirs dans toute leur étendue, c'est loyauté que de le reconnaître. Il n'y a pas de déshonneur à avouer ses torts ; et personne ne saurait raisonnablement se plaindre de la franchise qui ne cache pas, même à ses amis, une vérité désagréable.

Or, il est bien vrai que, parmi les catholiques, on ne s'est pas toujours assez complètement affranchi des idées préconçues qui font dévier le jugement ; de l'ignorance qui confond les opinions humaines, toujours faillibles, avec la vérité révélée, universelle et immuable ; ou même, de cet orgueil subtil qui, sous des apparences de zèle pour l'orthodoxie, recherche, au fond, le triomphe de ses propres idées. Ainsi, on a parfois condamné, sans étude suffisante ; on n'a pas toujours laissé à la pensée philosophique, ou scientifique, toute la liberté qu'elle était en droit de revendiquer.

« Puissent les fautes du passé servir de leçon pour l'avenir ! Que chacun apprenne à rester dans sa sphère, le théologien comme l'homme de science.

« Nous traversons une période difficile. C'est à ces heures de trouble, que le calme et la modération sont particulièrement nécessaires. Il faut avoir assez de confiance dans notre cause et son triomphe final, pour aborder, en toute liberté d'esprit, les problèmes nouveaux que soulève le progrès moderne, et pour savoir en attendre un peu la solution sans inquiétude.

« Mais nous avons, de plus, à éclairer et à diriger. Pour cela, il est bon de le redire, puisqu'il est si facile de l'oublier : la condition absolument indispensable, c'est de connaître les besoins et les aspirations de nos contemporains, et de leur parler une langue qu'ils comprennent. Ici encore, il y aura bien des lacunes à combler. Ce sera une œuvre longue et difficile. Elle méritait toute votre attention, Monsieur le chanoine ; et vous avez rendu un précieux service à tous les hommes de bonne volonté, en

Digitized by Google

signalant loyalement, comme vous l'avez fait, les réformes que réclament, dans le programme des études religieuses du clergé, les besoins nouveaux de notre époque.

Grâce à Dieu, les hommes de bonne volonté ne vous manquent pas. Dociles aux enseignements de Léon XIII, toujours si attentif aux besoins de son temps, ils se sont mis à l'œuvre avec ardeur, pour rendre au clergé français son ancien prestige scientifique. Et voilà que, déjà, on peut voir partout la sève intense du catholicisme s'épanouir, par d'heureux et nombreux retours à la foi, en un magnifique renouveau de vie chrétienne.

« Votre beau livre arrive donc bien à son heure. Que Dieu bénisse les efforts de tous les ouvriers généreux qui relèvent l'honneur de l'Eglise, en travaillant au triomphe de la vraie liberté. Qu'il bénisse particulièrement votre œuvre, Monsieur le chanoine, et qu'il vous suscite de nombreux imitateurs ! »

Cardinal Gibbons,
Archevêque de Baltimore.

Pages d'Evangile, par l'abbé Planus, tome I. Paris, Poussielgue; Lyon, Vitte.

Louis Racine, dans ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, raconte que Louis XIV demandait à Boileau pourquoi tout le monde courait après un prédicateur nommé Le Tourneux. « Sire, répondit, le poète, Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche l'Evangile. »

Ne pourrait-on pas dire aujourd'hui, comme il y a deux siècles, que « prêcher l'Evangile » est une « nouveauté » ? Si Bossuet, Bourdaloue, La Bruyère, Fénelon, Massillon se plaignaient en leur temps « des prédicateurs infidèles », qui portaient en chaire tout autre chose que la parole de Dieu dans sa sublime efficacité, il faut bien avouer que notre époque n'est pas à l'abri d'un pareil reproche et que, sous prétexte de modernisme et d'actualité, on prononce en chaire bien des paroles qui ne sont pas paroles « d'Evangile ».

Mais ce ne fut jamais là le défaut de M. l'abbé Planus, de la maison des Chartreux de Lyon, chanoine honoraire de la Primatiale, vicaire général honoraire d'Autun. Son âme, éminemment sacerdotale, — qui s'est épanchée déjà dans son *Saint Jean-Baptiste*, ses *Allocutions et discours*, et les trois délicieux volumes intitulés le *Prêtre*, où l'on voit condensées toute la doctrine et

Digitized by Google

toute l'éloquence des nombreuses retraites pastorales qu'il a prêchées avec autant de fruit que d'éclat, — n'a pas rendu un autre son dans ses « prédications de carêmes, au cours de plus de vingt-cinq années ». Et comme c'est la substance de ces prédications que M. l'abbé Planus nous donne dans le premier volume de ces *Pages d'Evangile*, qui sera suivi de deux autres et qui paraît sous le patronage de Son Eminence le cardinal Perraud et de Son Eminence le cardinal Coullié, — « qui a la joie de présenter cette fois au public chrétien » le sympathique orateur, si cher à Mgr d'Autun, lequel s'efface « par un sentiment de trop aimable discrétion », — nous pouvons être certains que la parole évangélique coule à pleins bords dans ces méditations, ou plutôt ces « causeries », ces « entretiens variés de ton et d'allures », où l'on voit « revivre les sentiments privés, les impressions personnelles, que la lecture assidue des Evangiles, source préférée et presque unique de l'apostolat » de M. l'abbé Planus « lui a suggérés ».

Après trois « méditations préliminaires » sur « la vérité religieuse », sur « une des preuves de la « divinité de Jésus » et sur la grâce « de croire », une première partie nous parle de *Dieu;* la deuxième, du *prochain;* la troisième, de *nous-mêmes*, d'après l'enseignement tombé des lèvres du divin Maître.

Rien de plus suggestif pour les âmes pieuses et ferventes. Rien de plus convaincant aussi pour les âmes incroyantes, mais honnêtes, des gens d'affaires ou des gens du monde, qui n'ont pas le loisir ou le goût des lectures savantes et des discussions techniques. L'exposé lumineux, entraînant, de M. l'abbé Planus peut aller droit au cœur de quiconque est de bonne foi. D'autant plus que l'auteur des *Pages d'Evangile* est bien de son temps. Il a tel chapitre sur la *solidarité et la charité*, sur les objections qu'on élève contre la confession, etc., qui doivent faire une impression profonde sur tout lecteur que les passions et les préjugés n'aveuglent pas complètement.

Ces *Pages d'Evangile*, comme le dit Son Eminence le cardinal-archevêque de Lyon, « feront connaître mieux et feront surtout mieux aimer Jésus-Christ ».

M. l'abbé Planus n'a pas d'autre ambition, dans son âme de prêtre selon le cœur de Dieu. Mais le mérite et l'honneur d'avoir été aussi éloquent qu'édifiant lui arriveront par surcroît.

L'Abbé Théodore Delmont.

Digitized by Google

Francesco d'Assisi e il suo secolo, considerato in relazione con la politica, cogli svolgimenti del pensiero e colla civiltà, Studii di Francesco PRUDENZANO. Dodicesima edizione riveduta dall'Auctore. 1 vol. in-8 de 448 pp. Naples, Tipographia del Diogène. 3 lires 50.

Le *Poverello* d'Assise est certainement la figure la plus populaire de toute l'Italie. Aussi, comme les historiens et les écrivains d'au delà des Alpes se sont plu à l'illuminer et à la faire ressortir entre toutes! L'ouvrage que nous avans entre les mains est destiné à cette fin, et a pour auteur un éloquent professeur de l'Université de Naples, M. Francesco Prudenzano.

Eloquent, certes, il l'est. Il a rédigé son livre dans un style vraiment remarquable, élevé, nerveux, mais en même temps souple, plein de nombre et d'harmonie. Les belles pages, que nous lisons sans effort, comme si elles avaient été écrites dans notre langue maternelle! Les belles périodes, qui nous laissent dans l'oreille comme l'écho d'une mélodie qui s'achève!

En même temps, l'auteur est un croyant, plein de piété envers saint François. Il traite son sujet avec l'enthousiasme que celui-ci réclame, et il raconte la vie du Patriarche séraphique comme un dévot parle de son patron bien aimé. S'il est vrai qu'il n'a utilisé que la littérature traditionnelle, et qu'il ne paraît pas être au courant des travaux récents sur l'histoire des origines franciscaines, il nous donne un portrait assez fidèle du *Poverello*.

Voici, d'ailleurs, comment il a conçu son travail. Saint François y tient une place relativement restreinte, que nous aurions voulu plus considérable. Le reste, c'est-à-dire la plus grande *partie* de l'œuvre, est destiné à montrer l'influence du saint sur la politique, la pensée et la civilisation de l'Italie, et même de l'Europe chrétienne tout entière. Le Professeur F. Prudenzano, pour établir sa thèse, divise en trois époques l'histoire de l'Europe. Tout d'abord, il montre nos ancêtres déjà chrétiens par la croyance, mais en grande partie païens par les institutions, les idées et la morale qu'ils avaient héritées de la Grèce et de Rome. La seconde époque vit apparaître saint François, auquel l'Italie dut une réforme morale, qui fut en même temps sociale et politique. Dans la troisième période, *detta di rigenerazione universale*, l'humanité, libre des schismes, des hérésies et des guerres, sortit des antiques ténèbres pour entrer dans des régions plus lumineuses. Les institutions du saint contribuèrent à enflammer

Digitized by Google

les nations, et à les conduire vers un idéal de paix, de beauté et de vraie sagesse.

Cette thèse ne peut être soutenue qu'à la condition de rester très générale, et de ne pas être approfondie dans ses détails. C'est bien ici le cas de répéter : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » Si l'auteur avait la malheureuse pensée d'insister, il serait arrêté à chaque pas par les objections. Il est vrai que saint François d'Assise a exercé sur son temps la plus bienfaisante influence, et que cette influence a été continuée et propagée par ses successeurs. Le difficile, c'est de déterminer la portée de son action, et ici les difficultés surgissent de toutes parts. Après sa mort et pendant bien longtemps, les dissensions ont continué entre Guelfes et Gibelins, dissensions féroces, dont nous pouvons retrouver les traces, deux siècles après, dans la vie de saint Bernardin de Sienne. Malgré sa prédication, l'Italie a toujours été déchirée par les factions : rappelons-nous le féroce Ezzelino III da Romano, auprès duquel échoua saint Antoine de Padoue. Nous pourrions discuter semblablement ce que le Professeur F. Prudenzano dit de l'influence artistique et littéraire de saint François, sans en préciser suffisamment l'étendue et les limites. Pour conclure, une étude plus restreinte que celle-ci, mais mieux documentée et conduite avec un esprit plus critique, aurait été plus convaincante, et partant, plus utile.

Le livre se termine par un commentaire du chant XI du *Paradis*, de l'Allighieri. C'est dans cette partie que le poète florentin représente saint François et saint Dominique prêtant leur appui à l'Eglise catholique, minée par les schismes, les hérésies et les désordres de ses enfants. C'est là qu'il chante Assise, qui ne doit plus s'appeler *Ascesi*, mais *Oriente*. Il faut lire l'hymne qu'il entonne à la gloire du Poverello. Le lecteur peu initié à la littérature dantesque pourra s'aider du commentaire rédigé par l'éloquent Professeur Fr. Prudenzano.

A. LEPITRE.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

Digitized by Google

LE DEVOIR INTELLECTUEL

DE

LA FEMME

2e ARTICLE [1]

Mesdames,

Je ne vous apprends rien en vous disant que vous avez une âme et que cette âme est intelligente. J'ai essayé de tirer devant un autre auditoire les conséquences pratiques de ces deux vérités. La femme a une mission individuelle, elle se doit à elle-même de développer son intelligence, de *protéger*, de *calmer*, d'*élever*, d'*élargir* son âme. Comment accomplira-t-elle cette mission individuelle? Par l'étude.

Mais l'étude ne lui est pas moins nécessaire pour l'accomplissement de sa mission sociale d'*Epouse*, de *Mère*, de *Française* et de *Chrétienne*.

Epouse, elle a une mission plus étendue que ne le sup-

(1) Conférence donnée à l'école Sainte-Marie d'Albi, le jeudi, 21 février 1901.

Digitized by Google

posent ceux ou celles qui la réduisent à ses devoirs de ménagère. Oui, certes, la femme doit s'occuper de la vie matérielle de son époux. S'il est le roi du foyer, elle est la « maîtresse de maison », le ministre de l'intérieur de ce royaume intime, où elle doit régner et gouverner à la fois, faisant sentir son autorité, sa main délicate et souveraine de la capitale aux frontières, du salon à l'antichambre, de la cave aux grenier, du cabinet de travail à l'office : qu'aucun détail n'échappe à sa vigilance toujours en éveil. Bossuet compare l'action du souverain à l'action divine. Elle est immense, pense-t-il, et s'affirme sur tous les points du territoire.

L'action de la femme épouse, de la reine domestique aura pareillement son immensité. L'homme vivra de cette activité qui ne laisse en souffrance aucun des droits, des besoins de sa vie matérielle. Il le faut d'autant plus que l'homme est distrait des soucis de son *domestique*, comme on disait au XVII^e^ siècle, par ses devoirs professionnels. Il se concentre, il se renferme dans sa fonction comme dans une citadelle, et il vit là, absorbé par son labeur intellectuel, labeur agricole, labeur commercial, labeur militaire, labeur juridique, labeur pédagogique, assiégé par les occupations et les préoccupations que la Providence lui impose, occupations et préoccupations qui lui assurent une rémunération légitime et bienfaisante. La femme reçoit la rémunération si péniblement gagnée et la convertit en pain, en vêtements, elle la rend ainsi transformée à celui dont elle l'a reçue; pour reprendre ma métaphore, elle fait parvenir à l'assiégé dans la place, les vivres et les munitions, et même, s'il est blessé (car je ne vous apprends pas que la vie n'est qu'une bataille), les remèdes. Parlons sans images, la femme doit nourrir, vêtir, soigner son mari! Malheur aux ménages sans ménagère, malheur à la paresse qui abandonne tout à des subalternes; que de fois les victimes du foyer sont coupables de certaines désertions qui les désespèrent, et ont travaillé elles-mêmes de leurs mains indolentes à leur propre malheur.

Mais croit-on que les fonctions de l'épouse soient pure-

Digitized by Google

ment matérielles; que l'office, le vestiaire et l'infirmerie soient les seuls théâtres où se doive exercer son autorité? Qui oserait penser que tout est fini pour elle quand la table est mise, le feu allumé, la lingerie irréprochable, sans un trou ni une tache; quand il ne manque pas un bouton de guêtre dans l'arsenal domestique; quand il n'y a plus ni un coup d'aiguille, ni un coup de balai, ni un coup de cloche à donner; quand personne dans la maison n'a plus ni faim, ni soif, ni froid.

Non, tout n'est pas fini quand la crèche est chaude et pleine, car si l'animal humain est satisfait l'homme ne l'est pas encore, non, la ménagère n'est que la moitié, la moitié inférieure de l'épouse, je dirai même : Quand la ménagère a fini, l'épouse commence, l'épouse qui *soutient*, qui *console*, qui *comprend*, qui *inspire* son mari, qui parfois même collabore à son œuvre, qui le récompense!! La femme, écrit Guy de Maupassant « met de la poésie dans la vie. De par la puissance de sa grâce, un rayon de ses yeux, le charme de son sourire, elle domine l'homme qui domine le monde. » Le terrible pessimiste est sévère, même quand il essaie d'être bienveillant, et sa conception du rôle de la femme est vague et incomplète. La femme est bien mieux, que la dominatrice qui règne par le sourire elle est une âme régnant sur une âme par ses qualités supérieures.

Reprenons l'énumération qui précède.

La femme *soutient* son mari. L'homme hésite, la tempête humaine est passée sur sa volonté, sur sa raison, il rentre au foyer, chancelant; l'honneur est ébranlé, la foi est ébranlée. Magistrat, soldat fera-t-il son devoir? Oui, s'il trouve au foyer une vraie femme.

Je lis dans la proclamation du président Steijn, du mois de janvier dernier, ces mots d'une simplicité saisissante : « Nos femmes ont brillamment subi l'épreuve de feu du patriotisme; elles continuent à prêcher à leurs maris et à leurs fils la nécessité absolue de mettre tout en jeu pour sauver le pays. » Il est vrai qu'à cette même date une autre femme envoyait des billes de chocolat à ceux qui égorgeaient les époux de ces intrépides héroïnes.

Digitized by Google

Je conviens que le devoir militaire n'est pas celui que la femme prêche le plus volontiers, mais que de fois un homme de bien hésitant devant le devoir civil a été raffermi par une compagne qui n'hésitait pas. Voulez-vous un autre exemple ? Le président Bonjean, prisonnier de la Commune, espérait avoir quelques heures de liberté pour aller voir sa famille ; il donnerait sa parole qu'il reviendrait se constituer prisonnier. La pensée de traiter les fauves en fauves, et de se croire détaché de tout lien d'honneur avec des bandits, qui, violant tous les droits, ne sauraient réclamer l'accomplissement d'aucun devoir, cette pensée, dis-je, traversa-t-elle son esprit? Quoi qu'il en soit, il reçut de M^me^ Bonjean la lettre suivante :

Orgeville, ce samedi matin 6 mai 1871.

« Ce que tu me dis des nouvelles rigueurs introduites dans la situation des prisonniers, dont tu fais partie, me donne la crainte que l'espoir qu'on t'avait donné d'une liberté de quelques heures, sur parole, pour venir nous voir ici, ne doive pas se réaliser. Et pourtant, je partage à un tel degré l'appréhension que quelque accident, indépendant de ta volonté, eût pu entraîner pour toi quelque infraction involontaire à ta promesse, que c'est à peine si j'ose souhaiter que tu coures une si terrible chance... Hier encore, quelqu'un osait me dire : « J'espère bien que si votre mari peut venir jusqu'ici, vous ne le laisserez pas repartir. J'en suis demeurée pétrifiée de surprise. Eh quoi donc? On m'approuverait de t'aimer d'une tendresse assez lâche pour te demander le sacrifice de ton honneur à ta sécurité, pour vouloir donner le droit de te mépriser à ceux qui auraient eu foi en ta parole. Oh ! mon Dieu, comment se peut-il qu'il existe des êtres chez qui le sentiment de l'honneur et du devoir soit à ce point oblitéré!! »

Applaudissez la vaillante femme qui comprenait si bien le devoir de soutenir son mari ! Applaudissez.

La femme *soutient* les chrétien non moins que l'homme. Dieu l'a créée, chante le poète de la divine comédie, pour aider notre foi :

Digitized by Google

Onde la fede nostra è aiutata;
Però fu tal d'all' Eterno ordinata.

Conventry Patmore, le grand poète anglais, nous apprend dans ses lettres « quels bienfaits spirituels » il reçut de la digne compagne de sa vie. Si M. de Barante finit par renoncer au jansénisme c'est, M. Léon Séché nous l'apprend dans ses « *Derniers jansénistes* », c'est sur les conseils de sa femme, qui rompit l'amarre et conduisit l'heureux passager jusqu'au pur catholicisme. Votre mémoire, j'en suis sûr, Mesdames, enrichirait de bien des détails cette rapide histoire de l'apostolat domestique de la femme. Vous ne l'ignorez pas, au surplus, cet apostolat est un devoir que Tertullien, saint Chrysostôme, saint Augustin et saint Asterius, pour ne citer que les anciens, enseignaient aux chrétiennes de leur temps (1).

Hélas ! la tempête humaine passe sur la volonté, elle passe aussi sur le cœur qu'elle dévaste. L'homme combat, il donne des coups et il en reçoit, il blesse, il est blessé ; l'homme souffre d'ailleurs, même sans combattre, dans sa chair : c'est la maladie; dans son cœur : ce sont les deuils; dans ses espérances : ce sont les échecs, les injustices, les déceptions...

La femme, la vraie épouse semblable au lierre, s'attache aux ruines. Mais tandis que le lierre achève l'œuvre du temps, pompe la sève, vit aux dépens de l'arbre qu'il enlace, l'épouse *console*, ouvre sa belle compassion souriante et pleurante à l'époux, à la victime des hommes et des choses. Debout sur le calvaire domestique, comme Marie sur le sien, elle dit à la victime chassée et meurtrie par l'injustice : « Entre dans mon âme, là, du moins, tu seras en sécurité. » Ah ! qu'il est beau ce rôle d'infirmière d'une âme malade ! Je vous demande pardon de parler si mal de ce que vous faites si bien !

Vous devez à votre époux plus encore que de le *consoler :*

(1) TERTULL., *Ad uxor.*, II, 7. — CHRYSOST., *Homil.*, LXI, *in Joann.* — AUGUST., *De Conjug.*, I, 17. — ASTER., AMAS., *An liceat dimittere uxorem.*

Digitized by Google

vous lui devez de le *comprendre*, devoir urgent et trop souvent méconnu.

Le *comprendre*, comprendre ce qu'il fait, ce qu'il écrit ; le suivre d'une oreille attentive dans ses entretiens politiques, littéraires, juridiques, économiques ; ne pas couper d'une parenthèse frivole ses confidences graves, s'intéresser à ses épanchements austères, même quand il vous dépassent un peu... Oui, oui, c'est le devoir... c'est aussi la sagesse. Comment voulez-vous retenir un homme au foyer s'il ne peut converser avec sa compagne de rien de ce qu'il aime? Prenez garde, prenez garde. Si avocat, il ne peut raconter ses triomphes oratoires ; médecin, ses cures savantes ; homme politique, ses majorités éloquemment conquises ; soldat, ses manœuvres ; écrivain, son livre, son roman, son action, ses personnages, sans fatiguer, sans énerver son auditoire ; si sa conversation n'est qu'un long et pesant monologue, un *solo* interrompu de pauses longues et fréquentes ; il quitte ce foyer qui est pour lui une solitude.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor ulli. Ce qui veut dire, Mesdames, *Je suis un barbare pour une femme qui ne m'entend pas*, et il s'éloigne de cette barbarie, de cette côte inhospitalière, de ce Pont-Euxin domestique où l'a jeté le hasard d'un mariage mal assorti ; où il n'est pas compris et où il ne comprend pas ; où il ne sait pas plus descendre jusqu'à sa femme que sa femme ne sait monter jusqu'à lui ; et il va demander au cercle, aux académies, aux relations scientifiques la joie de ces échanges d'idées, de ces confidences intellectuelles dont il ne veut point se passer : il quitte la patrie de son cœur pour chercher celle de son intelligence, murmurant avec une tristesse menaçante : C'est Elle qui me chasse : je vis ici, mais je pense ailleurs, je *parle* avec ma femme, je *raisonne* avec mes amis.

Est-ce même assez pour une femme de *comprendre* son mari? Nous savons que l'*adjutorium* prend quelquefois la forme d'une inspiration proprement dite. Je vois bien que vous souriez, Mesdames, de la candeur chimérique de mes

Digitized by Google

ambitions, mais votre scepticisme, qui pourrait bien être, comment dirai-je?... de la paresse, ne me décourage pas, et je poursuis... L'activité masculine a ses défaillances, le combattant voudrait passer à l'ambulance, peut-être aux Invalides; soudain une main frêle et vaillante l'arrête pour le ramener au champ de bataille qu'il désertait; il reste un article à composer, un livre à écrire, un discours à prononcer, une démarche à faire; la bataille n'est encore ni gagnée, ni perdue, il faut attendre la fin de l'action...

Et le fuyard rejoint l'armée...

Quelquefois l'*inspiration* est plus discrète. Elle s'exerce presque à votre insu : on veut mériter vos éloges et on travaille à les mériter.

Une femme, une vraie femme, une véritable épouse s'élève plus haut encore. Bientôt, en effet, l'inspiratrice change de rôle et devient collaboratrice; on travaille devant elle, avec elle, pour elle, on lui soumet le chapitre qui s'achève, le discours que l'on va prononcer; elle est le *judex incorruptissimus* qui assiste à la vie intellectuelle de son époux : elle donne à ce qu'elle entend la suprême élégance; la force de l'homme est parfois brutale, la délicatesse féminine intervient, efface, adoucit, tempère.

L'auteur de *Jocelyn* avait M^me^ de Lamartine pour secrétaire, croyez bien que le secrétaire a dépassé plus d'une fois son rôle, et que si le grand poète n'a pas succombé plus souvent aux périls d'un semblable sujet, il en est redevable à son secrétaire. Je ne veux pas dire toutefois que *Jocelyn* soit un chef-d'œuvre innocent, mais cette œuvre dangereuse n'est pas grossière, ce qui d'ailleurs est un péril de plus.

Vous admirez la délicatesse exquise d'Octave Feuillet, n'oubliez pas que Valérie Feuillet surveille et revoit Octave Feuillet. Vous avez toutes, Mesdames, lu et admiré le grand philosophe chrétien que fut Ollé-Laprune, eh bien! écoutez :

On lit dans ses notes intimes :

« Que je vous bénis, o mon Dieu, ne m'avoir réservé celle qui est devenue ma femme! Je ne la connaissais pas en

Digitized by Google

1869. Mais je puis bien dire que c'est à elle que mes pensées allaient, car c'est elle qui a réalisé ce que je voulais ».

« Il semblait, en effet, ajoute M. Goyau (1), que le Dieu qu'il remerciait en ces termes eût ratifié son dessein d'apostolat laïque, en lui faisant rencontrer dans l'Université même, au foyer de M. Saint-René Taillandier une compagne qui fut un auxiliaire. M. Ollé-Laprune trouva dans cette alliance, digne couronnement de sa jeunesse, une force en même temps qu'un attrait — cette force qu'on acquiert à deux lorsqu'on a « chacun deux cœurs pour aimer Dieu » (2).

Ai-je épuisé la série, la litanie glorieuse de vos devoirs? Non, Mesdames, vous *soutenez*, vous *comprenez*, vous *inspirez* votre mari, vous *collaborez* à son œuvre, j'ajoute, vous le *récompensez*. Vous êtes le premier auditoire devant lequel il prononce son discours, le premier lecteur qui lit son livre, le premier confident de la bonne action. Rien n'égale pour un homme de cœur la suavité de ces applaudissements intimes, l'ivresse de cette fête du foyer, la suavité de cette parole vibrante de fierté attendrie de l'épouse disant à l'orateur, à l'écrivain, à l'homme d'action : Mon ami, je suis fière de vous, je vous admire autant que je vous aime!

Quelque auditrice, quelque matrone expérimentée, plus agacée que persuadée par mon homélie féministe me riposte peut-être intérieurement par les vers si spirituellement bourgeois de Ducis :

L'immortel auteur d'*Athalie*
Et de *Phèdre* et d'*Iphigénie*,
Le peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Charma la plus brillante cour,
— En sa maturité sévère
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très simple ménagère
Qui fît avec lui sa prière
Et répondît : Ainsi soit-il!

(1) *Correspondant*, 25 janvier 1901, page 283.

(2) Cette dernière expression est de M. Jean de la Bretonnière, le délicat poète des « *Pures tendresses.* »

Digitized by Google

La matrone se trompe, et Ducis avec elle. Ne dites pas :

Dans sa femme que *chercha-t-il?*

Dites plutôt : que *trouva-t-il?*

La « bonne femme » de Ducis n'était pas la véritable épouse ; croyant peindre une épouse, le poète a décrit une domestique. Je voudrais bien savoir ce que l'âme et le génie de Racine ont gagné dans l'intimité banale de son foyer, et comment cette vulgaire créature consola l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie!*

Je suis certain, Mesdames, que le rôle de la femme de Racine ne tente aucune de vous, pas même la matrone idéale à laquelle je viens de répondre, mais je crains que celui que je vous propose ne vous décourage.

Il n'est pas aisé, en effet, car, vous entendez bien que pour être capable de le remplir, il est indispensable de n'être pas ignorante. Une femme d'esprit a écrit (vous vous calomniez vous-mêmes). « Toute la science de la femme est dans son cœur; elle comprend, elle console, elle guérit en aimant ». Madame Marie Valyère (1) est un écrivain charmant mais trop modeste. Car toute la science de la femme n'est pas dans son cœur; elle est aussi dans son esprit cultivé par l'étude incessante et méthodique, je ne dis pas exclusive, car je n'oublie pas que si la ménagère ne doit pas être absorbante, elle ne doit pas non plus être *sacrifiée!*

Vous voulez donc que la femme ait autant d'esprit que son mari? — Nullement, je ne vous demande que d'avoir assez d'esprit et de savoir pour comprendre l'esprit et la science de votre mari, à moins toutefois que le savant qui vous a choisie pour compagne ne représente une de ces spécialités scientifiques qu'il est permis même aux hommes cultivés d'ignorer, alors vous vous contenterez de l'admiration à distance. Mais même pour admirer ainsi, pour avoir le sentiment de la valeur de ce qu'on ignore, une

(1) « *Nuances morales* », par Mme Marie VALYÈRE (sous ce pseudonyme se cache Mme Neveux).

Digitized by Google

certaine éducation de l'esprit, que vous demanderez à l'étude, est indispensable.

Eh bien nous essaierons d'être l'épouse dont vous esquissez le beau, le redoutable idéal.

Mesdames, est-il plus facile d'être *mère*?? Nous allons le voir. Vous que Dieu appelle à l'honneur de collaborer à son œuvre créatrice vous ne pouvez sans déchoir, sans forligner vous réduire au rôle de nourricière, d'infirmière. Dieu qui ne donne pas seulement la vie matérielle, mais qui donne aussi la vie morale, la vie intellectuelle, Dieu, dont vous êtes les collaboratrices vous avertit par son exemple de l'étendue du ministère qu'il vous impose. Nourrissez donc votre enfant, ne le nourrissez pas par procuration; n'acceptez pas de *remplaçante*, gardez-vous d'inaugurer votre maternité par une défection trop souvent meurtrière pour n'être point coupable, et puis... travaillez à éveiller l'enfant dans le petit et charmant animal humain, dans l'enfant l'homme, et dans l'homme le français et le chrétien.

Quel programme et comment le réaliser?

En surveillant l'éducation de votre enfant. Je ne vous demande pas de la faire, je ne le demande même pas au père, je vous demande de la surveiller, de surveiller le précepteur et sa méthode; de suivre dans l'âme de votre fils le progrès de l'œuvre éducative, l'essor de la volonté, de l'intelligence; de contempler avec une attention toujours curieuse, je dirai même passionnée, le lever du soleil intérieur, les premiers resplendissements de la vertu et de la science dans l'âme de votre enfant.

Ah! Mesdames, vous voyagez, vous allez admirer Dieu dans ses œuvres, dans ses océans et ses montagnes. Quel spectacle qu'un lever de soleil! Autrefois la description d'un lever de soleil était obligatoire, inévitable. Quel est le rhétoricien qui ne l'a pas raconté, quel est le professeur de rhétorique qui ne l'a pas donné à raconter? Aujourd'hui que la critique littéraire a remplacé la poésie, et qu'on impose à nos jeunes gens non plus de raconter ce qu'ils ont vu mais d'apprécier ce qu'ils n'ont pas lu, on décrit

Digitized by Google

moins le lever du soleil, mais on va le voir encore. On part pour le Pic du Midi ou le Righi, le Righi est plus à la mode, il est plus *high life*. Vais je retomber dans les descriptions d'antan? Pourquoi pas. Essayons. Les premières lueurs montent à l'horizon perçant la brume, les cimes émergent le diadème au fond des ombres matinales. ... Bientôt le soleil apparaît, c'est lui, c'est lui : *Deus ecce Deus;* il apparaît jetant sur les épaules de granit des géants debout autour de lui son manteau de splendeur; le poète pleure d'admiration, mais le chrétien adore le Dieu qui fait surgir la lumière des entrailles mêmes de la nuit *qui fecit de tenebris lumen splendescere.* Les oiseaux..., la brise... non je m'arrête, peut-être en ai-je trop dit!! Mesdames, je connais un spectacle plus beau que ce lever de soleil que je n'ai osé vous décrire, c'est l'éveil d'une âme enfantine, c'est l'épiphanie radieuse d'un jeune esprit, d'un jeune cœur, d'une jeune volonté souriant aux premiers rayons du vrai, du bien, du beau, c'est l'apparition de la science, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie dans une intelligence; c'est l'ascension progressive de cette curiosité candide et haletante vers la lumière naturelle et surnaturelle. Ah! vous ne vous contenterez pas de contempler l'irradiation intérieure vous aiderez et vous protégerez le travail de la lumière.

L'heure viendra où l'adolescent succédera à l'enfant; où la vie, la vraie vie saisira dans son tourbillon la volonté et l'intelligence de votre fils; où il entendra d'autres voix que la vôtre, que celle de ses premiers maîtres; où il rencontrera l'erreur et le vice autour de lui pendant qu'au dedans de lui-même ce que Richelieu appelle le peuple tumultueux des appétits, prêtera sa dangereuse complicité aux ennemis du dehors : alors qui fera le calme sur les flots agités? Qui prononcera la parole qui apaise, qui éclaire, qui maintient, qui ramène? Le père? Oui s'il a conscience de son devoir, mais si le père fait défaut qui le suppléera? Et alors même qu'il comprendrait son devoir qui l'aidera dans ce ministère si délicat de conservation, de sauvetage moral?

Que de fois il arrive que l'influence de la mère disparaît

Digitized by Google

soudain au moment où elle serait le plus nécessaire. Le jeune homme ne cesse pas de l'aimer, il cesse de croire en elle; il accepte l'amour de sa mère il n'accepte pas son symbole. Dieu, l'âme, le devoir, tout cela c'est de la philosophie, et la philosophie n'est pas l'affaire d'une femme!

Un jour Lamartine avait prononcé un grand discours politique, le duc de Fitz-James l'arrêta au pied de la tribune par cette exclamation : « Oh! M. de Lamartine, que votre ode sur le lac est belle! ». Quelle impertinente façon de renvoyer à la poésie le grand poète égaré dans la politique.

Un jour une mère faisait des remontrances à son fils qui ne priait plus, qui ne pratiquait plus, l'adolescent se jeta pour toute réponse dans les bras de sa mère : « Oh ma mère que vous êtes bonne ! » « Oh ! M. de Lamartine que votre ode sur le lac est belle! » « Oh! ma mère que vous êtes bonne! ». Oh! M. de Lamartine vous ignorez la politique, oh! ma mère, vous n'êtes pas philosophe!

Cette fin de non-recevoir n'est-elle pas désolante? Que faire..! Etudier, Mesdames, pour être capables de surveiller l'éducation de votre fils, de suivre les progrès de votre fils ; savoir assez d'histoire pour se rendre compte de ses connaissances historiques, assez d'arithmétique pour comprendre les leçons qu'il récite, au moins au début, assez de littérature pour s'intéresser à ses compositions, à ses études littéraires; avoir du goût afin de corriger le sien et de donner une appréciation judicieuse sur les compositions qu'il ne manquera pas de vous lire.

Etudiez, Mesdames, parce que les causeries du foyer, du salon, de la table familiale sont un grand moyen de formation intellectuelle et morale pour votre enfant. Or, la conversation domestique est ce que vous la faites. On parle dans ces agapes intimes, de ce qui vous plaît, et de ce que vous comprenez. Quand une élévation commune d'intelligence retient le père et la mère sur les mêmes hauteurs, les épanchements de l'intimité deviennent de véritables leçons, l'enfant prend à la fois sa nourriture matérielle et sa réfection intellectuelle. Votre *banquet* ressemble, sauf le

Digitized by Google

choix du sujet, à celui de Platon, et l'heureux enfant est deux fois votre convive ; il grandit ainsi dans une atmosphère chargée d'idées ; il s'instruit sans fatigue et apprend sans peine à vous ressembler.

Je vous dirai même, Mesdames, étudiez assez de philosophie, assez de théologie, assez d'apologétique pour raisonner avec votre fils, tout au moins pour lui donner de sa mère, de l'intelligence de sa mère une haute idée ; pour l'empêcher de croire que la religion de sa mère n'est qu'une forme de la sensibilité féminine, et qu'elle croit, non certes de tout son cœur et de tout ses nerfs mais de toute sa raison éclairée par la réflexion, l'étude et l'expérience. Les mères libre-penseuses sont parfois mieux armées pour attaquer la religion, que vous pour la défendre, supporterez-vous plus longtemps ce constraste qui vous accuse ? Si Hélène exerça une telle influence sur Constantin, Monique sur saint Augustin (1), Nonne sur saint Grégoire de Nazianze, Anthuse sur saint Chrysostome, Blanche de Castille sur saint Louis, c'est parce que toutes ces chrétiennes étaient des mères conformes à l'idéal que je vous propose, idéal qui n'est point chimérique, puisqu'elles l'ont réalisé ! Demandez à saint Athanase, à saint Basile, à saint Jérôme, à saint Ambroise, à saint Grégoire le Grand ; demandez (car je ne voudrais pas me borner à consulter l'Hagiographie) demandez à Canova, à Cantu, à Manzoni, à Morcelli, à Parini, à Cunich, à Pie VI, à Pie VII, à

(1) Sainte Monique assistait aux dialogues de saint Augustin. Un jour elle entre dans la chambre de son fils au moment où l'on discutait une grave question de philosophie ; elle demande quel est le sujet traité. Saint Augustin prie le secrétaire de relater l'incident. — Comment, dit sainte Monique, mais jamais vous n'avez vu des femmes introduites dans ces sortes de discussions. — Je méprise, dit saint Augustin le jugement des orgueilleux et des sots ; soyez sûre, ma mère, que plusieurs seront enchantés d'apprendre que vous faites de la philosophie avec moi. »

A Cassisiacum, Monique parlait si bien des choses les plus élevées, que « tous les assistants, dit saint Augustin, oubliant son sexe, croyaient entendre quelque grand homme assis au milieu d'eux. » Dans une autre circonstance, après une réflexion de Monique, saint Augustin s'écria : « Elle a touché un des sommets de la philosophie, et s'est rencontrée avec Cicéron. »

Digitized by Google

Pie IX, à Léon XIII, quelle a été l'influence qui a régné sur leur âme tout entière, quelle est la grande action qui a gouverné leur vie, et ils répondront : notre mère !

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère

surtout quand cette *sainte* est une *femme distinguée !*

Une figure manque à la théorie maternelle que je viens de faire défiler devant vous. C'est la mère des Macchabées. Lisez au IIe livre des Macchabées (chap. VII), le discours quelle adresse à ses enfants, quelle page de théologie éloquente; et comme on s'explique en entendant parler une semblable femme, que ses fils l'aient suivie jusque sur les chevalets d'Antiochus. J'ai peur, Mesdames, de ne pas vous persuader assez, et je cède la parole à des maîtres dont vous ne contesterez pas l'antorité. Mais avant de les faire parler, je vous citerai Schopenhauer pour montrer à celles qui hésiteraient devant le labeur de l'étude ce que l'ignorance de certaines femmes inspire à l'*aimable* (?) moraliste.

« En tant que gardiennes de l'enfance, les femmes remplissent bien leur emploi ; puériles et niaises elles-mêmes, restant enfants toute leur vie, elles forment un degré intermédiaire entre l'enfant et l'homme, lequel, à proprement parler, est le seul type de l'humanité. » (1)

Assez d'Allemands, n'est-ce pas ! Vous insulter n'est pas un bon moyen de vous convaincre. Des maîtres plus compétents et mieux élevés préfèrent vous donner des conseils, ce qui est un hommage, car on ne conseille que ceux que l'on reconnaît capables de faire le bien.

Ecoutez Fénelon, le docteur ès-science de l'éducation féminine : « Que deviendront les enfants si les mères les gâtent dès leurs premières années, et, *ignorantes elles-mêmes*, les laissent languir dans l'ignorance sans leur donner ni le goût ni l'estime de l'instruction et des choses solides (2). »

(1) *Parerga et Paralipomena*, II, 650.
(2) *Traité de l'Education des filles.*

Digitized by Google

Ecoutez le plus illustre des disciples de Fénelon, Mgr Dupanloup :

« Oui, quand vous travaillez courageusement à élever votre âme *tout entière* pour être digne de *toute* votre mission maternelle, c'est alors que vous êtes vraiment dévouée à la famille dont, selon la belle parole de Fénelon, Dieu vous a faite l'âme » (1).

Ecoutez Mgr Spalding, l'illustre évêque de Péoria, aux Etats-Unis :

« Plus une femme aura reçu une éducation forte, et mieux elle saura remplir ses devoirs d'épouse et de mère. »

Ecoutez un publiciste, M. L. Dedet, qui affirme que l'absence de la mère de tant d'éducations modernes est un fléau social, et qui ajoute :

« Son sublime rôle de mère doit et peut se poursuivre en celui plus sublime encore, peut-être, d'éducatrice. Peu de femmes sont, à notre époque, capables de s'en acquitter, faute d'y avoir été préparées » (2).

Ecoutez un moraliste judicieux et sympathique, Jean Aicard, l'auteur de *Tata* : « La femme doit savoir, mais pour l'enfant. »

Ecoutez..... mais je m'arrête, car avec cette intuition que vos psychologues vous attribuent (que nous, théologiens, nous réservons pour une autre vie), vous avez certainement compris que j'ai raison, et peut-être même me blâmez-vous dans votre for intérieur de vous enseigner si copieusement ce que vous connaissez mieux que nous, à savoir, que ces fonctions d'épouse et de mère que l'on invoque parfois pour vous dispenser de l'étude sont les raisons même qui vous l'imposent; et que vous ne pouvez fermer vos livres sans diminuer en vous l'épouse et la mère, l'autorité, l'influence si nécessaires de l'épouse et de la mère; permettez-moi d'ajouter, sans condamner la Française et la chrétienne qui est en chacune de vous, Mesdames, à l'impuissance, disons mieux, à la déser-

(1) Mgr DUPANLOUP, *De la haute Education intellectuelle*, III, p. 559.
(2) *Soleil*, du vendredi 22 février 1901.

Digitized by Google

tion du grand devoir de l'apostolat national et chrétien.

Ce grand mot vous fait sourire ! Que feriez-vous donc si je vous proposais l'exemple de vos sœurs d'Amérique. Aux Etats-Unis, dans le Kansas, cette année 1901, une troupe de femmes s'est insurgée contre l'alcool. Elles se sont ruées contre les magasins, défonçant les bonbonnes, cassant les bouteilles, renversant les verres quand elles ne pouvaient les arracher aux consommateurs. L'alcool exécuté roulait en libations étincelantes et parfumées dans les rues indignées, stupéfaites. (Un pareil évènement mérite bien une prosopopée !) On a ri d'abord, puis on s'est mis en colère, et puis on a capitulé : on s'est résigné à ne plus boire. Pareille croisade s'est produite en Angleterre avec un pareil résultat. Rassurez-vous, je ne vais pas entonner la *Marseillaise* de l'antialcoolisme, je me borne à vous répéter que vous devez observer le double apostolat national et chrétien dans des conditions moins héroïques que les terribles justicières du Kansas.

Vous êtes *Françaises*, Mesdames, non seulement par votre extrait de naissance, mais dans votre âme tout entière. — D'accord, mais comme Française la femme n'a que des devoirs individuels, personnels, devoir de payer l'impôt, par exemple. Tout au moins son patriotisme est plutôt négatif que positif ; il consiste à ne pas faire passer la frontière à son fils la veille du tirage au sort ou d'une mobilisation. Si vous lui demandez davantage, vous lui demandez trop.

Certes, mon patriotisme est bien plus exigeant pour le vôtre, mesdames. Je ne demande pas moins à la femme qu'un triple apostolat : apostolat littéraire, apostolat politique, apostolat social.

Sauvez-nous, Mesdames, sauvez la poésie française. Le génie national est menacé. La grossièreté nous envahit, la préciosité reparaît, l'obscurité s'étale dans les sonnets de nos modernes. Jamais on n'a mieux pratiqué l'art de parler pour ne rien dire, ou pour dire des riens, ou pour dire des sottises ; jamais on n'a cultivé plus laborieusement l'obscu-

Digitized by Google

rité qui se croit profonde et n'est que prétentieuse. Le néologisme coule à pleins bords. La langue qui suffisait à Lamartine, à Victor Hugo, à Leconte Delisle est une indigente, paraît-il; nos rimeurs compatissants daignent lui faire l'aumône, l'aumône d'un vocabulaire barbare. Non seulement Racine et Corneille, mais les grands génies de la première moitié du siècle ne les comprendraient plus. Les prosateurs sont moins coupables. Hélas, ils sont loin d'être innocents. Il s'est trouvé un homme pour écrire les romans de Zola, et des lecteurs, faut-il ajouter des lectrices, pour les lire. Cet homme a fait école, le naturalisme est devenu un genre. Ah! si l'on se contentait d'observer la nature de plus près, et de la rendre plus fidèlement, je ne me plaindrais pas, mais le naturalisme n'est qu'un idéalisme à rebours. L'idéalisme classique embellissait la nature, l'idéalisme naturaliste l'enlaidit, le premier ne voyait que le beau et embellissait le laid lui-même, le second ne voit que le laid et enlaidit même le beau, même le courage qui dispute à l'invasion chaque sillon, chaque motte du sol national.

Que faire? Recommencer vos exploits de la première moitié du XVII^e^ siècle. Vous en souvient-il, Mesdames. Vous vous appeliez alors Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, Paulet, de Sablé, de Clermont d'Entragues, de Maure, de Choisy, de Saintot, de Mosny, de Longueville, de Scudéry... Henri IV avait *engasconné* les mœurs et la langue; nous étions, nous, les hommes, bien mal élevés; nous avions des habitudes de langage déplorables. Votre cœur vous inspira le dessein de nous *dégasconner*. Comment faire? Le moyen choisi fût d'appeler dans vos salons tous ces barbares, vos compatriotes, de causer devant eux, de les faire causer et de leur apprendre à parler en vous écoutant. Dans la *chambre bleue* défilèrent les Montausier, les Arnaud, les Chapelain, les Voiture, les Godeau, les Ménage, le duc d'Enghien..., et l'on vit bientôt le « grand monde purifié ». C'est Chapelain qui l'affirme, et c'est encore lui qui rend à l'hôtel de Rambouillet cet hommage : « On n'y parle pas savamment,

Digitized by Google

mais on y parle raisonnablement, et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie. »

Eh bien ! Mesdames, tout est à refaire. Au moment où lady Shreiner, l'intrépide poète afrikander, appelle à la croisade contre l'envahisseur britannique l'Afrique menacée, organisez donc une croisade, une véritable levée d'éventails contre le mauvais goût, contre les mauvais livres qui sont si souvent de méchants livres. Excommuniez les écrivains coupables d'outrager ou la langue ou la religion de la France, quelquefois toutes les deux en même temps. Infligez-leur l'excommunication majeure, celle que le moyen âge réservait pour certains délits d'une gravité exceptionnelle; celle qui retranchait de la société le coupable, ordonnait de l'éviter, de purifier tout ce qu'il avait touché.

Non, Mesdames, même gantées vos mains ne peuvent sans péril toucher certains livres. Excommuniez l'œuvre et l'auteur. En composant tel ouvrage l'auteur s'est suicidé; il est mort, enterré dans son œuvre; laissez-le en paix dans sa tombe déshonorée sans croix qui la protège contre nos mépris et la justice de Dieu. Ne craignez pas de passer pour ignorantes, pour des femmes qui ne sont pas au courant; parez-vous au contraire de cette fière ignorance, et dites ouvertement que vous ne sauriez ouvrir votre intelligence à un écrivain que vous chasseriez de votre salon. Ah ! si la croisade de l'abstention était bien comprise; s'il n'y avait pour lire certaines productions que ceux ou celles qui sont capables de les écrire ou de les inspirer, la pornographie ne faisant plus ses affaires irait se désinfecter au premier bénitier venu, et viendrait, la tête basse et contrite, égrener le Rosaire des croyances traditionnelles, et la littérature se remettrait à parler français et chrétien.

Donc, sachez vous abstenir, mais sachez aussi aller aux bons écrivains, à ceux qui sont fidèles à la grammaire et à la religion du passé; allez surtout à ceux qui reviennent à Dieu après quelques incursions en pays étranger, dans *cette région lointaine* dont parle l'Ecriture (*regionem longin-*

Digitized by Google

quam). Semez de fleurs et d'acclamations triomphales le chemin par où ils rentrent dans la patrie.

Et ce n'est que votre première expédition, la croisade continue. Vous avez sauvé la langue, mais qu'est-ce donc, s'écrie mélancoliquement l'Œdipe de Sophocle, qu'est-ce qu'une ville si personne ne l'habite, qu'est-ce que Bazeilles après que Guillaume Ier et de Moltke y sont passés? Or, pour les arrêter à la frontière il faut une armée. Nous la possédions, nous la possédons encore. Malheureusement elle est menacée... Par qui donc? Par ceux qu'elle protège et qui lui doivent la paix et la liberté dont ils abusent contre elle. Eh bien! Mesdames, faites-vous les protectrices de l'armée. Elle est la *grande muette;* parlez pour elle. Soyez inflexibles pour ses ennemis. L'antimilitarisme, c'est la désertion; et si vous entendez un jour quelqu'un de ces *jeunes* désabusés des *chimères d'antan* qui restent la tête droite et couverte devant le drapeau qui passe, prenant en pitié la naïveté qui se découvre et s'incline, dites-lui de très haut que vous ne sauriez admettre dans votre salon des hommes qui ont tant d'esprit; que ne pouvant ni le comprendre ni vous faire comprendre de lui, vous le priez de vouloir bien mettre entre son salon et le vôtre toute la distance qui sépare vos idées de ses idées, que l'on ne se réunit pas pour se taire et que vous ne sauriez causer avec lui.

Troisième expédition : la croisade continue encore, croisade antisocialiste.

Des hommes sont venus qui enseignent que le monde étant mal fait ils vont le refaire; ils suppriment la pauvreté, l'inégalité : plus d'ouvriers, rien que des patrons ; plus de salaires, rien que le capital; la poule au pot non seulement le dimanche, mais chaque jour, surtout le vendredi, et plus particulièrement le vendredi saint... L'Etat, providence vivante, unique protecteur de la fortune publique : les moyens de production socialisés...

Assurément, le monde n'est pas parfait; le christianisme l'a trouvé malade, portant au flanc la double plaie de l'esclavage et de la servitude féminine; il a affranchi l'esclave et la femme. L'œuvre d'émancipation n'est point achevée,

Digitized by Google

mais on la trahit au lieu de la servir en promettant aux passions une égalité chimérique. Voilà le *Credo* que le bon sens enseigne, et que votre apostolat social pourrait vulgariser.

Certes, Mesdames, si vous remplissez le triple devoir que je viens de vous exposer, vous aurez bien mérité de la patrie ; il ne vous restera plus qu'à bien mériter de l'Eglise. Prenez garde, votre dévoûment à l'Eglise sous la forme de l'apostolat que je vous conseille n'est que de la reconnaissance. Vous n'aimez pas à être ingrates ; ne le soyez pas envers votre libératrice. Quoi que vous fassiez vous ne vous acquitterez jamais complètement envers elle.

La femme païenne, c'est l'épouse sans droits, la mère sans devoirs. Cette formule excessive comme toutes les formules, adoucissez-la si vous voulez; elle n'est que légèrement exagérée. Ce matin encore, je lisais les conditions du mariage chez les Athéniens. Le mari voulait-il se séparer d'une femme coupable, il n'avait qu'à lui rendre sa dot (1); la femme voulait-elle se séparer d'un mari coupable, une longue et laborieuse procédure était nécessaire. Epouse non consultée, mère disqualifiée officiellement puisque la loi lui enlevait l'éducation de son enfant auquel elle donnait son sang sans pouvoir donner son âme, il lui était même défendu d'avoir de l'esprit. Les femmes honnêtes étaient sottes ; les femmes intelligentes étaient malhonnêtes. Andromaque et Clytemnestre ne savaient rien : c'est Racine qui leur a enseigné le grand style. Elles doivent être bien étonnées quand le bruit des applaudissements qui les accueillent au théâtre leur révèle combien elles sont devenues savantes depuis qu'elles sont mortes.

Le christianisme débute par une hardiesse sublime : dans la personne de la sainte Vierge il appelle la femme à l'honneur de collaborer au grand œuvre de la rédemption ; il la place sur les autels ; il crée la chasteté religieuse ; il confie à la femme le ministère de la charité et de l'enseignement. Une solidarité touchante s'établit entre les des-

(1) *Les Plaidoyers civils de Démosthène*, par R. DARESTE, I, p. XXV.

Digitized by Google

tinées du christianisme et celle de la femme : partout où le christianisme prospère la condition de la femme s'élève ; elle s'abaisse quand la foi diminue. Le XVI^e^ siècle redevient païen. Erasme parle de la femme avec le mépris d'un misogyne antique. De nos jours, les grands incrédules sont les détracteurs de la femme : Nietsche, Lombroso, Proudhon et ce brutal Schopenhauer, qui ne peut pardonner au christianisme « d'avoir retiré la femme de l'état d'abaissement où le paganisme la maintenait ». Un instinct infaillible attache la femme à l'Eglise ; elle sait, elle sent qu'elle a tout à attendre de celle dont elle a tant reçu ; sa religion n'est que l'expression de sa reconnaissance et de ses espérances.

Aussi, Mesdames, quand je vous demande d'être apôtres je vais, je le sens bien, au devant de vos aspirations, je vous prêche ce que vous désirez. Vous irez donc dans ces milieux où notre ministère ne saurait pénétrer, et, où vous régnez en souveraines. Là vous saurez vous taire à propos et infliger au blasphème le châtiment d'un silence triste. Mais se taire c'est vraiment trop peu, vous parlerez, vous traduirez dans votre langue lumineuse élégante et spirituelle, le prône que vous aurez entendu, la lecture que vous aurez faite. Vous servirez ainsi de votre collaboration zélée, discrète et infatigable la grande œuvre de l'apostolat.

Seulement, Mesdames, pour être cette française utilement et pratiquement française, pour être cette chrétienne à l'âme apostolique il faut... j'y reviens, il faut avoir étudié. Comment conseillerez-vous le retour aux traditions littéraires de notre France, si vous ne les connaissez pas ?

Comment défendrez-vous l'armée si, ignorant l'histoire vous ne pouvez raconter ou rappellez ce que la France doit à son armée ; comment combattrez-vous le socialisme, si la science économique vous est étrangère ; connaissez au moins les rêves que vous devez combattre. Comment enfin défendrez-vous, prêcherez-vous la religion, si votre incompétence vous condamne à n'opposer que des dénégations indignées ou de spirituelles défaites à certaines affirmations précises de l'incroyance. Il n'y a pas d'erreur qui soit

Digitized by Google

restée sans réponse. Seulement cette réponse, elle n'est point dans le *Journal des modes*, ou dans le dernier roman d'Anatole France, c'est plutôt l'objection qui s'y trouve, la réponse elle est dans l'apologie de Weiss, traduite par l'abbé Collin, elle est dans celle de Hettinger, dans le dictionnaire apologétique de Jaugey... Elle est dans Bossuet, Fraysinous, Lacordaire, Monsabré, Mgr d'Hulst, l'abbé de Broglie; elle est toute dans la bibliothèque religieuse que vous devriez avoir et que vous n'avez pas encore, ou dont vous ne vous servez pas, si vous l'avez. Ah, Mesdames, courage! Quelles belles choses vous accomplissiez jadis au service de l'Eglise!!

C'est sur les conseils de femmes chrétiennes que saint Jérôme entreprend sa traduction des livres saints. C'est à des femmes et pour des femmes que les Pères de l'Eglise écrivent une partie de leurs traités, la belle lettre à Dénétriade, pour n'en citer qu'un.

Les femmes ont été profondément mêlées à la vie de l'Eglise. Saint Chrysostôme exilé de Constantinople confie à une femme les affaires les plus difficiles et la gérance intellectuelle du patriarcat.

C'est la comtesse Mathilde qui soutient Grégoire VII dans la querelle du Sacerdoce et de l'Empire; c'est Catherine de Sienne, qui en ramenant la papauté de France à Rome, lui rend son indépendance.

Continuez, Mesdames; et armez-vous par l'étude pour un apostolat plus indispensable que jamais.

En un mot, tous les devoirs s'enchaînent: si vous voulez pratiquer votre devoir de Française et de chrétienne, pratiquez votre devoir intellectuel.

J'ai dit dans ma conférence précédente que l'étude ne vous était pas moins nécessaire pour l'accomplissement de votre mission individuelle.

Mais les objections ne manquent pas: A devenir savante la femme, perdra son agrément; l'épouse, son activité de ménagère; la mère, son dévouement; la chrétienne, son humilité et peut être sa foi.

Au XVI^e^ siècle, Gringoire écrivait:

Digitized by Google

Depuis que femmes sont clergesses
Plus qu'il n'affiert à leur nature,
Ils sont sottes et vanteresses
De trop haut fait font ouverture ;
Femme ne doit selon droicture
Croire que ce que croit l'Eglise.

et Bossuet dans le panégyrique de sainte Catherine :

« Que si elles (les femmes) se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens, et quel paraît leur triomphe lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde ! C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter ; de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse ».

Ces conséquences découlent non de la science mais de l'abus de la science : la femme peut devenir savante sans cesser d'être femme : toutes les *précieuses* ne sont pas *ridicules*. Que si elles tirent quelque vanité de leur savoir, vanité pour vanité, j'aime encore mieux celle qui a pour objet les qualités intellectuelles, les connaissances acquises que la vanité misérable qui s'attache à des avantages purement extérieurs, que dis-je, à des ornements étrangers, même à la personne humaine, au luxe des vêtements et des bijoux, aux niaiseries ruineuses de la toilette. Mais dit-on, votre savante cumulera les deux vanités qui sont loin d'être incompatibles. Je crois qu'elles se combattent plutôt qu'elles ne s'accordent, et que tout au moins elles s'affaiblissent. D'ailleurs, voulez-vous corriger les savantes de la coquetterie scientifique, multipliez les femmes instruites, chacune d'elles cessant d'être une exception, cessera d'être vaniteuse, et portera plus modestement un mérite devenu banal. Mais vraiment qui n'a connu des femmes très instruites et très modestes ? Chacune de nos maisons d'en-

Digitized by Google

seignement renferme quelque religieuse, aussi humble que distinguée. Vous apprenez par ses compagnes et ses élèves, que c'est une femme supérieure, vous finissez par le constater vous-même; je ne sais quel rayonnement inconscient qui l'enveloppe d'une sorte d'auréole la trahit (toutes les timidités de la violette ne l'empêchent pas d'être odorante), le parfum scientifique s'exhale donc à travers l'urne vivante qui le contient et voudrait l'emprisonner, la modestie est vaincue par le mérite, elle n'en est pas moins réelle et très compatible avec la science. Il y a des femmes qui suivent le conseil de Fénelon « Il doit y avoir pour leur sexe, dit-il, une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice ». « Non, toutes les femmes instruites ne méritent pas la qualification de *bas bleu* « grossière injure » s'écrie Mgr Dupanloup, qui ne saurait qualifier que la femme qui a la prétention de la science sans en avoir autre chose, qui tranche de ce qu'elle ne sait pas, et la femme qui pose pour l'esprit et n'a pas d'esprit, ou pas assez pour en faire un usage discret. »

Mais on a lu les *Sévriennes*, *un Lycée de jeunes filles*, ces deux livres étincelants et tristes, fort tristes, livres révélateurs! Quelle verve, quelle richesse, quelle spontanéité lumineuse de style, quelle rapidité dans la narration... et quel réquisitoire contre la science qui mène si loin de Dieu Marguerite Triel et Marie Fleuret. La preuve est administrée par un témoin intelligent et compétent, donc... — Donc, pensez-vous, la foi ne saurait se conserver que dans les ténèbres, elle craint la lumière. Faut-il réfuter encore une fois l'objection tirée de la prétendue incompatibilité de la science et de la foi? Elles se sont rencontrées trop souvent pour être incompatibles. Il suffit de nommer les femmes illustres du XVII^e^ siècle : la marquise de Rambouillet, la duchesse de Montausier, la duchesse de Longueville, Jacqueline Pascal, M^me^ de Hautefort, M^me^ de Motteville, M^me^ de La Fayette, M^me^ de Miramion, M^lle^ de Lamoignon, M^me^ de Maure, M^me^ du Sablé, M^me^ de Maintenon, M^me^ de Villars, M^lle^ de Scudery et surtout cette illustre marquise si simple, si naturelle

Digitized by Google

Bel esprit qui gardait sous sa culture exquise
L'indigène saveur du vieux terroir gaulois,

Mme de Sévigné, en un mot, si savante et si croyante, presque théologienne, pour être convaincue que la science et la religion s'appellent au lieu de s'exclure. Mme Swetchine n'était-elle pas très savante et très chrétienne. Et si nous remontons dans le passé, quel cortège imposant de chrétiennes unissant la foi la plus vive à une science presque encyclopédique. Sainte Lioba est associée aux missions de saint Boniface, qui l'estimait, dit un biographe, à cause « de la sûreté de son érudition » ; sainte Hilda, abbesse de Whitby, était aussi savante que vertueuse ; Bertile, religieuse de Chelles, attirait, au VIe siècle, un grand auditoire à ses leçons sur l'Ecriture-Sainte ; sainte Cécile, abbesse d'un monastère de Caen, Emma, abbesse de Saint-Amand, n'étaient pas moins célèbres de leur temps ; Herrade fut la merveille de son siècle par ses connaissances cosmologiques ; sainte Hildegarde a laissé à l'Allemagne des œuvres qui au XIIe siècle devançaient de beaucoup la science de son époque ; le P. Gratry, dans sa *Logique* cite une très belle page d'une femme philosophe, sainte Elisabeth de Henarvge. Sainte Catherine de Sienne, dit Ozanam, fut un grand écrivain ; on peut en dire autant de sainte Brigitte, sainte Gertrude. Sainte Catherine de Bologne fit des traités savants, peignit d'admirables miniatures, composa des chants sacrés, inventait même les instruments qui servaient à les exécuter, vraiment digne de sa sœur par la foi, de cette sainte Catherine d'Alexandrie qui disait à ses bourreaux : « Je me suis exercée dans toutes les parties de la rhétorique, de la philosophie, de la géométrie et des autres sciences ». Que dire de sainte Thérèse qui ne soit au-dessous de son mérite ?

Or, le témoignage de quelques malheureuses Sévriennes, de quelques Lycéennes qui ont cessé de croire, que pèse-t-il comparé à l'affirmation, à la définition proclamée par ce véritable concile féminin, composé de femmes supérieures, aussi distinguées par leur science que fermes dans

Digitized by Google

leur foi ? Mais si la science n'est pas incompatible avec la religion, n'est-elle pas incompatible avec les circonstances qui emprisonnent la vie et l'activité de la femme ? Quand l'épouse, la mère, la femme du monde, ont pris chacune le temps qui leur appartient, que reste-t-il donc à l'étudiante ?

Il lui reste le temps que Mme de Sévigné et ses illustres contemporaines, toutes épouses et mères, consacraient à leurs études si étendues, sans préjudice pour leurs devoirs d'état ; il lui reste le temps perdu en conversations inutiles, futiles, médisantes, pour ne rien dire de plus ; il lui reste le temps qu'elle passe à lire les romans coupables sous prétexte que si une jeune fille doit tout s'interdire, une femme mariée peut tout se permettre ; il lui reste le temps qu'elle emploie non point à faire mais à refaire sa toilette pour la refaire après l'avoir refaite ; il lui reste le temps qu'elle prendra sur ses études musicales de plus en plus absorbantes : elle étudie son piano comme si elle était obligée d'égaler les professionnelles. Vous croyez que le temps vous manque quand c'est vous qui manquez au temps. L'une d'entre vous, Mme Geoffrin en convient : « Il y a, dit-elle, trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. »

Ah ! Mesdames, faites votre prière du matin à 7 heures, celle du soir à 9, à 10 heures au plus tard ; entretenez la paix de votre âme par une pratique sincère et courageuse de la religion et vous trouverez ce temps qui ne manque jamais à vos plaisirs et qui manque trop souvent à vos devoirs religieux ou à votre devoir intellectuel. Je crois que l'on peut ce que l'on veut, et que l'on a le temps que l'on veut avoir, mais il faut vouloir et porter une main courageusement meurtrière dans le fourré d'inutilités absorbantes, dans cette fondrière de bagatelles où s'est engagée et embarrassée votre volonté, et dont vous ne sortirez que la hache à la main, vous frayant péniblement un chemin pour arriver à travers cette brousse jusqu'à votre bibliothèque.

— Au moins, faut-il savoir travailler, nos enfants ont un maître, nous n'en avons plus, qui nous donnera un programme ?

Digitized by Google

Personne ne peut vous le donner que vous-même. Choisissez-le donc ou si vous aimez mieux le recevoir que le choisir, aidez votre conseiller à vous donner non un programme, mais *votre* programme, celui qui vous convient, le seul que vous pourrez suivre. Un programme, c'est un traitement intellectuel, c'est l'hygiène que réclame votre constitution, faites-vous donc connaître avant de vous faire traiter. Car le programme doit répondre aux convenances de votre tempérament féminin, de votre tempérament personnel et de votre situation. Mais avant tout vous connaîtrez votre religion, parce que vous n'avez pas le droit d'ignorer ce que vous devez croire, faire et même propager et défendre. Puis vous êtes femme, vous aimez la littérature. Etudiez la littérature. Ces messieurs vous le permettent. Jules Simon s'adressant aux réformateurs, leur adresse ce reproche : « Vous nous ferez des pédantes au lieu des lettrées dont nous avons tant envie. » M. Jules Janet veut qu'on élève la femme de manière « qu'elle puisse lire M^me^ de Sévigné sans s'ennuyer et écouter une tragédie de Racine sans bailler ». Etudiez donc la littérature, plutôt la littérature que l'histoire littéraire, ajouterai-je avec M. Legouvé (1). « Pas de mathématiques du tout, poursuit le même écrivain. Je dis des mathématiques obligatoires. » Il parle pour les jeunes filles, les femmes qui ne sont plus jeunes ne sont certainement pas devenues mathématiciennes et peuvent prendre pour elles le conseil du sympathique Nestor de l'enseignement féminin. M. Rochard est peut-être moins exclusif : quoique les femmes aient peu de goût pour les sciences, faut-il les en dispenser ? Non, surtout à une époque où elles règnent. Mais « il n'est pas nécessaire pour cela que l'instruction de la femme soit élevée à la même hauteur que celle de l'homme : il faut qu'elle soit suffisante pour le comprendre. » Legouvé se contenterait pour des Sévriennes « d'un cours de science fait à la façon d'Arago, sans sciences. Figurons-nous une histoire vivante, biographique, familière, mise à la portée

(1) LEGOUVÉ, *Dernier travail, derniers souvenirs.*

Digitized by Google

de tous, des grandes inventions et des grands inventeurs. »

Je crois vraiment inutile d'insister pour vous prier de ne pas abuser des mathématiques. En revanche, M. Legouvé conseille à ses étudiantes l'étude des langues et des littératures étrangères. Inspirez-vous encore dans la composition de ce programme de votre tempéramment personnel.

Vous aimez l'histoire ou la littérature, les sciences naturelles, peut-être même la philosophie, peut-être, tout est possible, ces mathématiques interdites aux méninges féminines par la sagesse paternelle de M. Legouvé et la science de M. Rochard, étudiez ce que vous aimez, on n'est jamais téméraire en suivant sa vocation et l'attrait qui la manifeste.

Vous tiendrez compte enfin de votre situation personnelle. Vous avez des loisirs, élargissez votre programme, restreignez-le si vous n'en avez pas. Vous êtes la femme d'un médecin étudiez un peu la médecine, femme d'un avocat, d'un magistrat essayez d'étudier le code ; si vous êtes associée à la vie et à la gloire d'un homme de lettres, je ne vous conseille pas d'étudier la littérature car vous avez prévenu mes conseils et je crains même que vous ne les dépassiez, et que, sous le pavillon littéraire, vous ne laissiez entrer dans votre bibliothèque et votre âme bien des marchandises suspectes. Car quel autre nom donner à ces œuvres qui procèdent bien moins de la spéculation artistique que de la spéculation industrielle, de la spéculation qui pense que de celle qui compte. Si la Providence miséricordieuse a fixé votre séjour à la campagne résignez-vous à être châtelaine, vivez sur vos terres, aimez vos terres, connaissez vos terres, collaborez à l'œuvre agricole du châtelain, votre époux, et si la pensée de fuir *la terre qui meurt* (1) vous traverse l'esprit, protestez contre ce qu'un jeune et sage écrivain appelle une *abdication* (2).

(1) René Bazin, *La terre qui meurt.*
(2) S. D'Azambuja, *L'Abdication.*

Digitized by Google

Restez au milieu de vos paysans parce que si vous cessez de les diriger d'autres les mèneront où vous ne les auriez jamais menés. Que de fois la coquetterie mélancolique et boudeuse, la nostalgie des salons de la grande ville a chassé de la campagne, où ils faisaient du bien, les gentilshommes tout-puissants hier, sans influence aujourd'hui, qui visitent leur château plutôt qu'ils ne l'habitent, qui gouvernent de loin leurs champs et l'âme de leurs fermiers, et qui s'étonnent de voir échapper à leur influence ceux qu'ils dédaignent de conduire. Dans ces exodes, presque toujours c'est la femme qui conduit la caravane *Dux femina facti.* Mais on ne reste que là où l'on ne s'ennuie pas, il y a quelque vérité dans l'axiome vulgaire *ubi bene ibi patria,* ma patrie est partout où je suis heureuse. Soyez heureuses à la campagne, étudiez à la campagne non seulement l'agriculture mais quelqu'une des sciences mentionnées plus haut, et alors les journées même rurales seront courtes et fécondes, et vous demeurerez sous ces murs sanctifiés par le souvenir des ancêtres, continuant l'œuvre de vos aïeux, au milieu de vos paysans restés fidèles, et donnant à une aristocratie désertrice le patriotique exemple de la résidence.

Que vos études s'accordent avec la situation que vous avez, avec celle, pardonnez-moi de vous attrister, que le malheur pourrait vous faire. Est-il donc impossible de de voir s'écrouler les bonheurs les plus assurés? Si des circonstances douloureuses vous apportaient brusquement les responsabilités de l'administration domestique pourriez-vous les accepter? Ah! Mesdames, résignez-vous plutôt au labeur de certaines initiations qu'à l'éventualité de remettre à des mains étrangères des intérêts qui ne peuvent être en sécurité que dans les vôtres.

Me permettrez-vous d'ajouter quelques indications pratiques. Vous pourrez consulter soit le programme d'études proposé aux femmes par l'auteur de *Quelques conseils aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde,* § III (3); soit les programmes du brevet supérieur ou de l'examen

(1) Mgr Dupanloup, *De la haute éducation intellectuelle,* III, p. 563.

Digitized by Google

d'entrée de l'Ecole de Sèvres, soit un conseiller expérimenté, sans oublier néanmoins que si les autres conseillent, c'est à vous qu'il appartient de conclure, si toutefois vous consentez à conclure. Car vous ai-je persuadées, ai-je même tout a fait persuadé celui qui vous parle en ce moment?

Saint Evremond pressent pour la femme une importance indépendante de sa beauté, il dit par quels dons d'esprit et d'âme elle accroîtrait son empire, mais... il le dit dans un livre qu'il intitule : *La femme qui ne se trouve point et ne se trouvera jamais.* Voilà pourquoi je voudrais avant de finir, vous proposer quelques exemples qui m'ont affermi moi-même dans la doctrine que je prêche sur le devoir intellectuel des femmes. Je craignais donc de n'avoir fait qu'un poème en prose, d'avoir rêvé au lieu d'avoir pensé, et je doutais presque de moi-même lorsque j'ai ouvert Bossuet et je l'ai vu félicitant la duchesse d'Orléans de son goût pour l'histoire « qui lui faisait perdre le goût des romans et de leurs fades héros »; j'ai lu sa lettre à Mme d'Albert de Luynes, religieuse de l'abbaye de Jouarre. Voici comment il s'exprime : « Vous pouvez apprendre à ces demoiselles (aux élèves pensionnaires) ce que vous savez d'arithmétique, de la carte et de l'histoire. Le blason est moins que rien mais on le peut apprendre en peu de temps... Il n'y a nul inconvénient à leur faire lire l'histoire romaine, soit dans les originaux ou dans Coeffeteau. Pour le latin, vous pouvez ajouter, aux lettres de saint Jérôme, les histoires de Sulpice-Sévère. Bannissez, de toutes manières, les chansons d'amour. » (1)

Je vous recommande surtout le programme de lectures de la marquise de Sévigné (2). Elle n'était pas moins « dévoreuse de livres » que sa fille Mme de Grignan. « J'ai apporté ici, dit-elle (elle était aux Rochers), quantité de livres choisis; je les ai rangés ce matin; on ne met pas la

(1) Bossuet, Lettre ccxl.

(2) Voir le très savant, le très intéressant article de l'abbé Delmont, *Les lectures d'une Châtelaine au XVIIe siècle*, *Revue de Lille*, avril 1901, pp. 510 et suiv.

Digitized by Google

main sur un tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier; toute une *tablette* de dévotion; l'autre est toute d'histoires admirables, l'autre de morale, l'autre de poésies de nouvelles et de mémoires. » Voilà bien les divisions générales de la bibliothèque, de la *librairie*, comme diraient Montaigne, et Mme de Sévigné. Il est temps de parcourir ces diverses *tablettes* ou rayons.

« *Tablette* de *dévotion*. » La Bible de Royaumont et dans la Bible principalement les Epîtres de saint Paul; les Pères de l'Eglise et en particulier Origène, saint Augustin et saint Jean Chrysostôme; *La Guide des Pécheurs*, du P. Louis de Grenade, les *Oraisons* du P. Cottin « toutes les belles oraisons funèbres de M. de Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, du Père Bourdaloue. » « Tout est au-dessous des louanges que mérite Bourdaloue, » qu'elle appelle « le grand Bourdaloue; et le grand Pan... un ange du ciel. » La *tablette* commence à être chargée. Rangeons cependant encore à côté des ouvrages cités l'*Année chrétienne* de Letourneux et la *Prière continuelle* de Jean Hamon; les lettres de saint Cyran où Bossuet ne découvre qu'une « piété sèche et alambiquée », et qu'elle estime « l'une des plus belles choses du monde » (1). Comme elle était quelque peu janséniste de tendances, sa curiosité lui faisait déplorer l'hérésie et admirer l'apologétique d'Abadie; inutile d'ajouter à cette liste le livre sur la *Fréquente communion*, ou, comme on disait alors, sur l'*Infréquente communion* du grand Arnaud.

Voilà quelle place cet esprit éminent faisait dans ces études à la religion; avais-je tort de vous recommander l'étude de la théologie. Mais la marquise frayait plus volontiers avec les moralistes qu'avec les théologiens. Aussi rencontrons-nous sur la « *tablette de morale* », « Sénèque, Epictète, Platon, dont les dialogues sont si beaux ». Les *Essais de Montaigne*, le « Socrate chrétien », de Balzac, la Rochefoucauld, Descartes dont la philosophie est « déli-

(1) Voir l'article de l'abbé DELMONT, dans *la Revue de Lille*, avril 1901, p. 519.

Digitized by Google

cieuse », Malebranche, La logique de Port-Royal, Pascal, dont elle préfère les *Petites Lettres* aux *Pensées*, Nicole et ses *Essais de morale...*

La *tablette d'histoires admirables* est plus chargée encore: elle contient la *Vie des Pères du désert*, puis l'*Histoire de l'Eglise* par Godeau, « tout à fait belle »; l'*Histoire de l'Eglise* par l'abbé de Choisy, la *Vie de Théodose* par Fléchier, l'*Histoire des Croisades* par le P. Mainbourg, auquel la judicieuse marquise reproche son style « qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles », l'*Arianisme* du même auteur, l'Histoire des croisés et des derniers empereurs chrétiens à Byzance par la princesse Anne Commène; une histoire romaine, *La Vie de saint Louis* par Tillan de la Chaise. Elle étudie dans Eudes de Mézeray l'histoire de la première et de la seconde race, le roi Jean dans l'abbé de Choisy, l'*Histoire des guerres de religion* dans Davila, la *Vie du duc d'Epernay* et celle de *Duguesclin* dans Hay du Chastelet. Elle lit dans le texte l'Histoire de l'Italie en 20 livres de Guichardin, l'*Histoires des guerres civiles de Flandre* de Bentivoglio; elle lit dans le texte espagnol l'*Histoire de la réunion du Portugal* par Conestagio. Nous n'avons pas encore épuisé cette *tablette* sur laquelle l'insatiable marquise a placé encore *la Vie de saint Thomas de Cantorbéry* et la *Réformation d'Angleterre* par Burnet, la *Découverte des Indes*, la prise de Constantinople, une petite *Histoire de Vizirs*. N'oublions pas enfin que nous sommes au XVII^e^ siècle et ne nous étonnons pas de trouver sur la même *tablette* les *Annales* de Tacite, « si profondes, si éloquentes ». Les *Vies Parallèles* de Plutarque, les *Antiquités judaïques* de Joseph.

« Comment conclurons-nous avec l'abbé Delmont, ne pas nous extasier... sur l'ampleur et la puissance de cet esprit de femme capable de mener de front tant d' « Histoires admirables », histoire de l'Eglise, histoire de France... »

Comment nous accuser, d'ambition chimérique pour l'intelligence féminine quand une femme nous fournit une bibliothèque d'arguments. Mais notre conclusion est pré-

Digitized by Google

maturée car il nous reste à recenser la *tablette* de *Poésies* de *Nouvelles* et de *Mémoires*. Quelle nomenclature significative! Homère, Socrate, Démosthène, Lucien, Virgile *non pas travesti*, Horace, Martial, Catulle, Ovide, Térence, Cicéron, Quintilien, la *Jérusalem délivrée*, l'*Aminta* du Tasse, la Philli du Sciro de Bonarelli, le *Pastor fido* de Guarini, l'Orlando de l'Arioste, le *Don Quichotte*. Comme on le voit, l'exotisme n'est pas une maladie contemporaine! Quant aux orateurs français, ils se pressent et s'entassent sur la *tablette* fléchissante. Comme tous ses contemporains, la Marquise goûte peu le Moyen-Age, l'histoire de nos littératures commence pour elle au XVI^e^ siècle. Aussi, voici Montaigne, Marot, Rabelais. Viennent ensuite Voiture, Godeau, Sarrasin, Benserade, la Calprenède, Quinault, La Fontaine, M^lle^ de Scudery et les grands, les Choryphées du grand siècle, Boileau, Corneille et Racine.

Comme l'abbé Delmont a raison de s'écrier : « Qu'on mesure, si l'on peut, la décadence de... l'éducation religieuse et littéraire à notre époque de féminisme et d'instruction à outrance, où nos femmes les plus distinguées seraient absolument incapables de tenir conversation avec une Sévigné qui trouvait en son temps bien des partenaires. » Nous voudrions donner des partenaires aux Sévigné de notre XIX^e^ siècle, et surtout donner à nos compatriotes et contemporaines le sentiment de leur devoir intellectuel qui, bien rempli, assurerait l'accomplissement de leurs obligations d'épouses, de mères, de françaises et de chrétiennes. En pareille matière, on risque de s'égarer, de trop demander, on cotoie le chimérique, madame de Sévigné nous rassure. — « Elles peuvent bien faire ce que j'ai fait ». Non, Marquise, nous ne ferons pas ce que vous avez fait. La plume qui a écrit vos lettres est brisée; mais nous pourrons lire ce que vous lisiez; pratiquer vos vertus intellectuelles n'est que difficile, écrire comme vous écriviez est impossible. Il n'y aura qu'une Sévigné dans notre littérature.

J'ai mieux aimé vous proposer l'exemple d'une française

Digitized by Google

que celui de l'impératrice Augusta, l'épouse mélancolique et distinguée du soudard Guillaume I, le mystique souverain qui a consenti à bénéficier des opérations d'un ministre faussaire, et ne se croyait pas obligé de faire le bonheur de sa compagne, encore moins d'écouter des supplications qui plaidaient la cause du malheur. Ces malheureux étaient français donc !...

Or, l'impératrice Augusta se consolait de son... exil en plein palais impérial et de la dureté des victoires allemandes en étudiant les sciences naturelles, l'histoire, la philosophie... Elle connaissait à fond notre langue et notre littérature. Combien y a-t-il de françaises capables de comprendre Gœthe comme elle comprenait Corneille et Bossuet !!

Comment donc. Et le féminisme social, la femme ingénieur, avocat, médecin, chef de gare, directeur de l'enregistrement, la femme magistrat, procureur, juge d'instruction(1), la femme électeur, député, sénateur, ministre, président de la République... vous n'en parlerez pas ! Et Madame Paule Minck, les rédactrices de la *Fronde*, le théâtre féministe, le club féministe ?... Vous n'ignorez pas que de graves esprits voudraient les uns ouvrir, les autres entrebailler, les autres fermer complètement la porte, la mûrer devant les revendications féministes. Je sais qu'aux Etats-Unis en 1890, les femmes avaient occupé 200.000 places réservées aux hommes. Ainsi la première bataille économique a coûté aux hommes 200.000 morts. Mais je ne peux traiter une question qui est étrangère à mon sujet, parce qu'elle vous intéresse (2). J'aime mieux vous renvoyer aux écrivains

(1) « Les juges d'instruction, ça devrait être des femmes, » dit Mme Vagret dans la *Robe Rouge*.

(2) Quelques chiffres empruntés à l'ouvrage récent de M. d'Haussonville : « Salaires et misères de femmes » sont tristement suggestifs :

Pour l'instruction publique les demandes ont été si nombreuses qu'on a dû en éliminer plus de 7:00. Sur les 1014 conservées, 193 emplois ont été donnés dans les écoles de filles de la Seine : les autres candidates devraient attendre une moyenne de cinq ans.

Postes, télégraphes et téléphones : 5000 demandes, 200 places ;
Banque de France : 6000 demandes, 20 à 25 places par an ;
Comptoir d'escompte : 417 demandes, 25 places.

Digitized by Google

qui ont abordé cette délicate question, à M. Henry Moreau, auteur de *L'un ou l'autre* qui expose avec une logique si poignante et si éloquente sa thèse de l'antiféminisme social, à M. Jules Lemaître, si substantiel et si judicieux dans le lumineux chapitre où il aborde cette question (1), à M. Marcel Prévost, qui a consacré sa jeunesse à peindre la faiblesse féminine, et consacre sa maturité à défendre les revendications féministes, ce qui n'a pas empêché l'auteur des *Vierges fortes* d'être brûlé, lui, en effigie et ses ouvrages en réalité par quelques Barcelonnaises (2) qui se sont constituées les exécutrices des hautes œuvres de leur sexe ; à MM. Granier de Cassagnac, Jules Bois, Macé, Desprez, à Stuart-Mill, à sir James Stansfeld, Saffi, Bertani, Sacchi, Mario, à Mgr Spalding, évêque de Peoria. Avouons toutefois que quelques féministes compromettent singulièrement la cause, si d'autres l'honorent et la servent. Nous inclinerions, sans nous prononcer toutefois, vers le sentiment que le R. P. Auguste Rosler exprime dans la « question féministe » (Traduction de M^me^ J. de Rochay, Introd., p. XXIV) « Une sage réforme dans l'éducation féminine du haut en bas de l'échelle sociale : la participation plus agissante, plus complète de la femme des classes élevées au mouvement social de notre époque, son initiation plus sérieuse aux grandes questions agitées en ce moment : ce serait le véritable féminisme, le seul efficace, car ce serait le féminisme chrétien. »

Je me hâte de fermer la parenthèse et de conclure : étudiez, Mesdames, c'est une affaire d'honneur national, ne permettez pas à Mgr Spalding d'écrire : « C'est le *privilège* et la gloire des peuples de langue anglaise dont l'activité remplit aujourd'hui le monde (De quoi le remplit-il en ce moment au sud de l'Afrique) d'avoir été les premiers à comprendre les droits de la femme à l'instruction supérieure. » Mgr Spalding n'a point lu Fénelon et Mgr Dupanloup.

C'est une affaire d'honneur catholique.

(1) *Opinions à répandre*, p. 165.
(2) *Annales politiques et littéraires*, 9 mars 1901, p. 150.

Digitized by Google

L'Amérique protestante, la Russie schismatique, paraissent vouloir s'approprier l'honneur de cette révolution, il faut leur enlever ce monopole. Je dirai plus, la France maçonnique essaie de compromettre l'église, de la représenter comme l'avocate de l'ignorance féminine qu'elle entretiendrait afin d'entretenir sa domination... elle éteint les reverbères afin de détrousser les âmes dans l'ombre. C'est à peu près le style de ces gens-là. Eh bien, il ne vous convient pas de laisser la libre-pensée prendre cette position. Ne me dites pas : toutes les craintes qu'inspire le féminisme, même simplement intellectuel, ne sont pas chimérique. La loi du 21 octobre 1880 établit pour les femmes l'instruction secondaire et supérieure ainsi que l'accession aux diplômes qui en résultent (baccalauréats, licences...) Vous pourriez combattre le féminisme intellectuel si l'enseignement supérieur des femmes n'existait pas. Mais il existe... Donc il ne faut pas accepter devant l'opinion publique le rôle d'avocat de l'ignorance. L'Eglise sans se dissimuler que la vulgarisation de l'enseignement primaire accroîtrait encore le mal de la dépopulation des campagnes et du déclassement n'a point hésité, comparant les avantages aux inconvénients, à établir dans toutes les campagnes des écoles primaires, elle raisonnera de même pour l'enseignement supérieur des femmes. Elle vous dira : fondez des écoles d'enseignement supérieur féminin, envoyez vos filles à ces écoles et vous-même étudiez afin de pouvoir causer plus tard avec celles qui en sortiront.

Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris écrit avec l'autorité de sa haute situation, de son expérience et de son talent :

« Nous ne saurions... passer sous silence le vaste effort tenté à notre époque pour élever le niveau intellectuel de la femme. En tant qu'il a pour but d'accroître la dignité de la femme, d'assurer son influence au sein de la famille et d'améliorer sa condition sociale, ce mouvement peut être revendiqué comme découlant de l'esprit même du christianisme...

... Plusieurs n'y ont vu qu'un engouement passager ; ne

Digitized by Google

faut-il pas plutôt y voir une évolution durable que rien ne paraît devoir arrêter. »

Que faire alors ? Le devoir est tout tracé :

« Une grande lutte est engagée... sur ce terrain (l'éducation de la femme) entre la foi et la libre-pensée. Pour en sortir victorieuse l'Eglise devra non-seulement conserver toute sa supériorité pour l'éducation religieuse et morale, mais encore tenir tête à son adversaire par un enseignement littéraire et scientifique de plus en plus perfectionné. (1) »

Peut-être avez-vous lu *Résurrection*, de Tolstoï. Dans ce livre puissant et triste, Vera Efremowna (2) s'entretenant avec Nekludov, lui dit cette parole profonde : « Je ne peux rien parce que je ne sais rien. »

Mesdames, Dieu me garde de vous appliquer cette maxime vous pouvez beaucoup parce que vous savez beaucoup, mais vous pourriez davantage si vous saviez davantage, si vous vouliez bien pratiquer plus encore et au besoin même prêcher avec nous et mieux que nous le DEVOIR INTELLECTUEL.

Je ne voudrais pas finir cependant par une formule empruntée au néo-christianisme socialiste et mystique du grand romancier russe, je vous citerai donc la spirituelle réponse d'une sainte religieuse qui fut une éducatrice supérieure. A quelques chrétiennes pusillanimes qui condamnaient l'instruction supérieure des femmes, la mère Barrat répondit : « Mes sœurs, nous sommes assez sottes par nature ne le devenons pas par grâce, c'est inutile. » L'humilité de la mère Barrat a, comme vous le voyez, beaucoup d'esprit. Pardonnez-lui sa franchise, pardonnez-moi ma témérité, et réfutez les trop nombreuses malices (ne faudrait-il pas dire calomnies ?) de cette conférence en acccomplissant votre *devoir intellectuel*, tout votre *devoir intellectuel*. Ainsi soit-il !

(1) *Un siècle*, mouvement du monde de 1800 à 1900, p. 326, 328.
(2) P. 221.

Chanoine VALENTIN.

Digitized by Google

LES CHARTREUX

PEINTS PAR LEURS « ÉPHÉMÉRIDES »

Suite (1)

IX

Ce n'était pas seulement pour chercher des conseils ou pour s'édifier que les rois visitaient les enfants de saint Bruno. Ces visites royales avaient parfois un objet particulier bien digne d'être transmis à la postérité. Celle que saint Louis rendit à la chartreuse qu'il venait d'établir à Paris se rattache à un fait extraordinaire qui montre bien que la vie de ces moines ne consistait pas précisément en une idiote contemplation de l'ombre accompagnée de génuflexions, et qu'ils savaient, même sans sortir de leur cloître, rendre des services sensibles et appréciables à ceux qui les entouraient.

C'est aux portes mêmes de la capitale que fut établie la chartreuse due à l'initiative de saint Louis. Son dessein était de la placer à Gentilly. C'est le lieu qu'il indiqua au prieur Dom Josserand quand il se présenta à la tête de sa pieuse colonie de moines pour prendre possession de leur nouvelle demeure. Mais le prieur, après avoir visité les

(1) Voir les numéros de mai et juin.

Digitized by Google

lieux, trouva que Gentilly ne leur convenait pas. En même temps il entendit parler de Vauvert.

« Certain démon, connu dans Paris sous le vocable de l'esprit malin de Vauvert — Val Vert, *vallis viridis* — avait envahi le château de ce nom, construit au onzième siècle par Robert le Pieux, non loin des murs de la cité, sur le terrain qu'occupent aujourd'hui l'Ecole des mines et une partie du jardin du Luxembourg. Cette prise de possession aurait été, d'après une chronique, le juste châtiment d'énormes scandales.

« L'hôte de ce lieu sinistre poussait des cris horribles, doublés, à certaines heures de la nuit, des hurlements de ses suppôts. A tel point que la porte de l'Université, dite porte Gibard, fut surnommée la porte de l'Enfer. D'où la rue d'Enfer qui existe encore. Quiconque s'engageait de ce côté courait risque de se voir assailli de propos orduriers, criblé de coups, voire même mutilé. »

Voilà ce que tout le monde savait à Paris, et ce qu'on raconta à Dom Josserand. Le prieur, confiant dans les prières et les mortifications de ses religieux dont il connaissait la haute vertu, se dit aussitôt : C'est là le lieu qu'il nous faut, et il alla trouver le roi pour le lui demander. Saint Louis refusa d'abord d'accéder à sa demande. Il lui déclara même que son intention était de faire raser ces constructions hantées par les mauvais esprits. L'intrépidité avec laquelle le prieur se montrait prêt à entrer en lice avec de tels ennemis lui parut digne d'admiration, mais il lui fit observer que d'autres religieux tout à fait exemplaires et très fervents avaient fait une pareille tentative, et qu'elle avait échoué. Il n'y avait plus qu'à démolir le repaire de Satan. « Ah! si Votre Majesté, lui dit alors Dom Josserand, connaissait la trempe des religieux qui m'ont été donnés, Elle acquiescerait à ma pauvre supplique. Ce sont des saints, des hommes d'une vertu telle qu'ils sont capables de mettre en fuite toutes les légions infernales. »

Le saint roi ne se rendit pas tout d'abord ; mais, après avoir pris conseil de personnes en qui il avait confiance, il finit par céder Vauvert à Dom Josserand et à ses moines.

Digitized by Google

« Le moment venu de marcher à l'ennemi, le prieur se fait précéder d'une équipe de terrassiers chargés de déblayer le terrain. Les portes étaient murées ; l'intérieur des bâtiments n'était qu'un amas de décombres, le sol un fourré de broussailles et d'épines.

« Ces premières dispositions prises, Josserand, suivi de sept religieux, quitte Gentilly et se rend à Vauvert à une heure avancée de la soirée. On était au 21 novembre. Cette poignée de braves pénètre hardiment au cœur de la place, et prend des mesures en vue d'une installation définitive, si tant est qu'on puisse qualifier ainsi ce misérable provisoire auquel ils vont être forcément soumis. Mais ils se préoccupent bien de ce qui assure le confort de l'existence! Plus noble infiniment est le mobile qui les amène en ces lieux. Aussi quelle vie est la leur ! Jeûne au pain et à l'eau ; trois jours et trois nuits durant, oraison mentale, interrompue par le chant des psaumes, lequel est encore la prière sous une autre forme ; procession sur procession, au chant des litanies, toutes présidées par Josserand, qui asperge d'eau bénite les coins et les recoins du vieux domaine en ruines..... Sommé, au nom de Dieu tout-puissant, de vider la place, l'ennemi lutte en désespéré. La maison retentit d'horribles fracas. On dirait les déchirements de la foudre. Le sol tremble et exhale des vapeurs pestilentielles. Plusieurs personnes, parmi les rares témoins de ce spectacle, tombent gravement malades. Les autres sont saisies d'effroi. Seuls, les moines demeurent imperturbables, le sourire sur les lèvres, la joie au cœur. Tout leur dit que Dieu les garde, qu'il ne leur arrivera aucun mal. Effectivement, ils restent maîtres de la position ; le triomphe est complet.

« L'expulsion de l'esprit malin de Vauvert et l'installation officielle des chartreux en son lieu et place, prennent la proportion d'un évènement. De tous les quartiers de la capitale et de ses alentours affluent les curieux, impatients de constater ce double fait auquel ils ne peuvent ajouter foi tant la chose leur paraît invraisemblable..... Le roi, informé de ce qui se passe, accourt de Melun tout exprès,

Digitized by Google

pour juger par lui-même de la réalité des événements. Arrivé à Paris, il va droit à Vauvert où il est attendu. Les religieux se rendent processionnellement au-devant de lui et le conduisent, en chantant le *Te Deum*, au trône modeste dressé dans la chapelle provisoire (1). »

Après la cérémonie de réception, le roi se fait raconter ce qui s'est passé, et il est tellement ému de ce récit, qu'il se met à chanter ces paroles du psalmiste : *Laudate Dominum in sanctis ejus*, Louez le Seigneur dans ses saints.

Les *Ephémérides* nous font entrevoir dans quelques-unes de ses grandes lignes l'histoire de l'ordre de saint Bruno sous bien d'autres aspects. Elles nous font voir, en effet, ces bons chartreux arrachés à leur solitude non seulement par des princes qui les chargent de missions diplomatiques, mais par des persécuteurs qui leur font subir des expulsions brutales, et quelquefois pour recevoir la couronne du martyre. Elles nous les montrent aussi quelquefois jetés pour quelque temps hors de leur élément par des circonstances extraordinaires. Nous n'en voulons citer qu'un exemple emprunté à la notice sur Dom Jean Mantel, prieur de la chartreuse de Tüchelhausen, en Allemagne. En 1527, il eut la douleur de voir son monastère envahi par les bandes de sectaires qui ravageaient la contrée, pillé, puis réduit en cendres. La communauté ne se dispersa point. Elle pratiqua la vie religieuse comme elle put dans un local provisoire. Au bout de trois années de patience et d'efforts, Dom Jean Mantel put commencer enfin à relever sa maison de ses ruines. Mais tout lui manquait, surtout les sujets, que la persécution détournait du cloître. Le temps n'était pas aux vocations monastiques. C'était à peine si ceux qui s'étaient fait moines avaient le courage de le demeurer. « Le nerf de la discipline s'était considérablement détendu; les âmes les plus solides se ressentaient du malheur des temps. Pour comble d'infortune, la situation, bien que critique, restait grosse d'orages. De là, une pénurie de sujets à laquelle il semblait impossible de remédier.

(1) *Ephém.*, I, 9 et suiv.

Digitized by Google

« Le pauvre prieur était tout absorbé dans ses pensées noires quand soudain une idée, qui ne pouvait venir que du ciel, lui traversa l'esprit. Jamais personne avant lui ne s'y était arrêté, tant cette idée eût paru bizarre et contraire à nos usages. »

« Puisque, se dit-il, la source des vocations semble tarie, je ne vois qu'un moyen de remonter nos maisons. C'est d'établir à Tüchelhausen, par exemple, un alumnat, une sorte de séminaire, où des enfants pieux et des jeunes gens rangés, issus de familles chrétiennes seront initiés par nous aux principes de la vie monastique. Familiarisés en même temps avec notre régime, nos coutumes et notre rite, plus d'un certainement entendra dans ce milieu l'appel de la grâce et le suivra. Voilà tout naturellement une pépinière de religieux. »

« Dom Mantel, après avoir mûrement réfléchi, soumet ses vues, avec plans et devis, à l'approbation de l'autorité compétente. Il n'est pas sans crainte sur le succès de son initiative. Non pas qu'elle soit dénuée de fondement, loin de là. Mais il s'agit d'innover, et rien n'est plus antipathique au tempérament des Chartreux. Il espère quand même; d'abord parce que l'idée première n'est évidemment pas de lui; ensuite, parce que le projet, pour peu qu'on l'étudie, répond aux besoins du moment. »

« Tout réussit au gré de ses désirs. L'ordre lui vient de construire au plus tôt un scholasticat et d'y installer des sujets. Chose surprenante, l'année même de l'ouverture (1534) on compta une dizaine d'élèves formant une petite communauté dans la grande, et suivant à quelques exceptions près, les exercices réguliers. Le noyau grossit, et, avec le temps, il sortit de là des *donnés* parfaits et d'excellents *converts* (1). »

Ce ne fut là du reste qu'une mesure exceptionnelle et passagère. Des Chartreux chargés d'un alumnat n'eussent plus été des Chartreux.

Ces alumnats étaient, au moins en partie, une sorte

(1) *Ephém.*, III, 166 et 167.

Digitized by Google

d'école cartusienne ; quelque chose comme les écoles des oblats dans les monastères bénédictins du moyen âge, comme les écoles séraphiques des Franciscains ou les écoles apostoliques de plusieurs congrégations religieuses. Pour les religieux ces moyens de se recruter sont dans l'ordre, et les circonstances et le malheur des temps peuvent les rendre nécessaires. Que les Chartreux puissent s'en passer, rien ne prouve mieux leur vitalité d'abord, et ensuite la puissance de la grâce.

Les sociétés religieuses enseignantes, la Compagnie de Jésus en tête, se recrutent en partie par leurs collèges. Des jeunes gens se sentant animés par l'exemple de leurs maîtres à suivre les évangéliques, et la manière qui s'offre tout naturellement à eux de répondre à ces appels de la grâce, c'est d'embrasser leur genre de vie.

D'autres religieux, comme les Franciscains et les Dominicains, trouvent dans la prédication leur grand moyen de recrutement. Des enfants, des adolescents, des jeunes hommes du monde, de jeunes prêtres séculiers, se sentent, Dieu leur parlant au cœur, attirés par cette robe de bure et ces pieds nus, par cette blanche robe de saint Dominique, comme d'autres sont attirés par les costumes du monde ou par l'uniforme militaite. La grâce se sert de tout. Mais Dieu qui agit d'ordinaire par des moyens humains et qui ne défend pas d'y recourir, montre que lui sait s'en passer quand il lui plaît. Il prend à peu près sur lui seul la charge de fournir les recrues aux ordres contemplatifs. Ces contemplatifs, surtout les Chartreux, passent leur vie ensevelis dans un désert où personne ne les voit, ni ne les entend. Le monde ne sait plus s'ils existent, mais Dieu le sait, lui, et cette même grâce qui a conduit certaines âmes dans des solitudes inconnues du monde, y en amènera d'autres au moment voulu, pour remplacer celles qui auraient pris leur essor vers le ciel. Ce mouvement régulier d'âmes qui viennent juste à l'heure où elles doivent venir est un des phénomènes du monde surnaturel qui frappe le plus les esprits réfléchis. Non seulement ce mouvement est humainement inexplicable, mais, quand on l'étudie de près, on y

Digitized by Google

reconnaît d'une manière très sensible les marques de l'intervention divine. Le nombre des vocations à tel ou tel ordre s'accroît en proportion de la ferveur de cet ordre, et les vocations aux ordres religieux en général deviennent plus nombreuses dans la proportion même où ces ordres sont plus fervents. Les Pères du concile d'Autun en 670 sous l'épiscopat de saint Léger le savaient bien quand ils recommandaient aux moines et surtout aux abbés de se montrer fidèles à mettre en pratique toutes les prescriptions de leur règle, leur assurant que la récompense à cette fidélité serait l'accroissement des vocations monastiques (1).

C'est là une vérité capitale dont les Chartreux se sont toujours montrés profondément convaincus. Ils n'ont jamais oublié que pour un ordre religieux le grand moyen, le vrai moyen de recrutement, le moyen nécessaire auquel les autres ne peuvent suppléer, c'est la fidélité à sa règle. En dehors de cette fidélité il n'a plus de raison d'être, ni devant Dieu, ni devant les hommes. Sans ce moyen, les autres, quelque efficaces qu'ils puissent paraître, ne sont que factices et n'aboutissent qu'à introduire dans le sol monastique des plantes que le Père céleste n'y a pas plantées lui-même, et qui ne peuvent s'y enraciner, au moins d'une manière vraiment religieuse et surnaturelle. *Omnis plantio, quam non plantavit Pater meus cælestis, eradicabitur* (2).

C'est là un abus que, très heureusement pour lui, l'ordre de saint Bruno ne connut jamais.

(1) De abbatibus vel monachis ita observare convenit, ut quidquid canonicus ordo, vel Regula s. Benedicti docet, et implere et custodire in omnibus debeant. Si enim hæc omnia fuerint legitime apud Abbates vel monasteria custodita, et numerus monachorum augebitur, et mundus omnis per eorum orationes assiduas malis carebit contagiis. *Canone*, XV.

(2) *Math.*, XV, 13.

Digitized by Google

X

En lisant les Ephémérides on ne parcourt pas seulement une galerie de portraits, on voit tous ces bons Chartreux travailler dans leur cloître comme des abeilles dans leur ruche. Ils travaillent pour la gloire de Dieu, pour l'Eglise, pour leur pays, pour leur ordre, pour les âmes de leurs frères. Mais avant tout ils travaillent pour leur propre salut. Ils veulent énergiquement et passionnément sauver leur âme. Ce sont de ces hommes qui, en entendant la parole du Sauveur, ont compris que c'est vraiment là « *l'unique chose nécessaire, l'unum necessarium.* » Ce sont de ces violents qui prennent d'assaut le royaume des cieux. Ce sont de ces âmes généreuses qui veulent à tout prix entrer par la porte étroite. On reconnaît en eux de ces chrétiens du moyen âge qui crient vers Dieu avec l'auteur de l'*Imitation :* Mon Dieu, faites de moi tout ce qne vous voudrez. Je suis prêt à tout supporter. Pourvu que vous ne me rejetiez pas pour l'éternité, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, rien ne pourra me nuire, quelles que soient les tribulations qui se déchaînent sur moi. *Dummodo in æternum non projicias, nec deleas de libro vitæ, non nihi nocebit quidquid venerit tribulationis super me* (1).

Par un de ces sublimes instincts que Dieu donne à ses élus, ces moines si passionnément préoccupés d'assurer la grande affaire de leur salut comprenaient qu'un des grands moyens d'y réussir était de se tenir étroitement unis pendant toute leur vie à Celle que nos pères nous ont appris à invoquer comme l'heureuse porte du ciel, *Felix cœli porta.*

La dévotion à la sainte Vierge, une dévotion tendre, vive et pleine de confiance, est un des cachets de l'ordre de l'ordre de Saint-Bruno. Cela devait être. Cet ordre prit

(1) Lib. III, cap. XVII.

Digitized by Google

naissance à l'époque où la dévotion à Marie eut ses représentants les plus éloquents et les plus célèbres, et où son épanouissement fut le plus admirable et le plus merveilleux. Saint Bruno fut contemporain de saint Anselme et de saint Bernard. C'est au milieu de l'atmosphère de piété envers Marie formée par ces deux saints docteurs que la famille cartusienne grandit et qu'elle prit sa forme définitive. La dévotion envers la Sainte Vierge ne pouvait manquer de faire partie de cette forme.

Les Chartreux du XII^e^ siècle avaient appris de saint Anselme que, s'ils honoraient la saint Vierge, ils jouiraient un jour de la lumière du vrai soleil.

Hanc si colis,
Veri solis
Perfrueris lumine (1).

Saint Anselme leur avait dit encore dans son beau langage modulé et imagé, que Marie est une source d'eaux vives, et que ceux qui y puisent, ne périssent pas.

Fons redundans,
Reos mundans
Aquarum viventium :
Hinc qui bibunt
Non peribunt,
Sed habent remedium (2).

Ils avaient entendu les échos de la grande voix de saint Bernard s'écriant que Marie était toute sa raison d'espérer, *tota ratio spei meæ*, et disant aux chrétiens de son temps et de tous les temps : « Marchez à la suite de la très sainte Vierge Marie, et ne craignez point de vous égarer... Si elle vous soutient, vous ne sauriez tomber, si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre. Si elle se déclare en votre faveur, vous êtes sûrs d'arriver au but (3). »

(1) S. ANSELM., *Mariale*. Proœmium, str. XXXII.
(2) *Ibid.*, Hym. VI, str. XVII.
(3) Ipsam sequens non devias... ipsâ tenente, non corruis, ipsâ protegente, non metuis.... ipsâ propitiâ pervenis. — *Homil.* 2^a^ *super Missas*.

Digitized by Google

Et ils marchaient à la suite de Marie, en la suivant de très près, avec une joie, un amour, une confiance qu'ils transmirent fidèlement à ceux qui vinrent après eux et qui devinrent une des plus caractéristiques traditions de l'ordre. Ces pieux enfants de saint Bruno faisaient tout par Marie, ils demandaient et obtenaient tout par Marie.

Cette dévotion était chose tellement commune parmi eux que l'auteur des *Ephémérides* ne la mentionne, et encore rapidement, que lorsqu'elle se manifeste par certains traits plus marqués ou par certains faits qui sortent de l'ordinaire.

Le Frère Dominique Minguez par exemple qui fit profession à la chartreuse de *la Porte du ciel* en 1572 méritait une de ces mentions. « Bien que tout fils de saint Bruno soit d'instinct dévot serviteur de Marie, nous nous reprocherions de laisser dans l'ombre la tendresse filiale de notre convers pour l'auguste Mère de Dieu. Combien il s'estimait heureux d'appartenir à un ordre où le culte de la Reine du ciel est particulièrement en honneur? Avec quelle onction il égrenait cette longue série d'*Ave* dont se compose l'office de nos Frères! »

« Marie ne demeura point en reste avec le cher Dominique. Elle lui apparut plusieurs fois (1). »

Dom Doreau rapporte une de ces apparitions qui est fort touchante.

Les convers s'affectionnaient d'autant plus facilement au rosaire que c'était leur bréviaire à eux. Et ce que nous disons du passé doit bien entendu se dire du présent, les Chartreux n'étant point, nous l'avons vu, une espèce fossile, ni un objet d'études archéologiques. Mais enfin c'est du passé que nous parlent les *Ephémérides*.

Parmi les convers qu'elles nous montrent les plus attachés au saint rosaire, il convient de citer le Frère Adrien Lhommel, né à Villa, aux environs de Noyon, en 1563, et qui entra dans la chartreuse de cette ville. « Chez lui, une dévotion primait tout le reste : le saint rosaire. Hormis les

(1) *Ephém.*, II, 258.

Digitized by Google

heures de la journée où il travaillait un outil à la main, on le trouvait invariablement armé du chapelet. L'*Ave Maria* était, pour ainsi dire, son unique prière. Quand il ne parlait pas avec les hommes, il conversait avec la très Sainte Vierge, en égrenant sa couronne (1). »

Les Pères, tout en récitant le grand office de l'Eglise, n'en avaient pas moins une vive dévotion pour le saint rosaire. Dom Jérome Maya entra déjà prêtre à la chartreuse de Montalégre, en Espagne, et l'édifia par les plus douces vertus. « Ce qui le distingua surtout, ce fut une ardente dévotion pour Marie. Il ne passait jamais devant son image, sans la saluer avec respect, sans lui témoigner par quelque signe son filial amour. Le chapelet fut une des premières pratiques qu'il se rendit familières. On le voyait, à un âge encore tendre, non seulement le réciter, mais s'efforcer d'appliquer son esprit aux mystères si féconds du rosaire et d'en pénétrer le sens. Son meilleur passe-temps, c'était de confectionner des couronnes en l'honneur de la Reine du ciel (2). »

La dévotion de Dom Michel Arnold de la chartreuse de Trèves n'était pas moins admirable et se manifestait de la même manière. « Le rosaire était sa prière favorite. Nulle autre pratique à ses yeux ne valait celle-là. Il tenait constamment son chapelet à la main, même pendant le sommeil. — Pourquoi cette singularité, lui dit un confrère. Car c'en est une évidemment. — Faites donc comme tout le monde. — Une singularité ! répond Dom Arnold, détrompez-vous. Porter le chapelet, le tenir ostensiblement à la main, c'est une habitude aussi louable que méritoire, pourvu qu'on se propose en cela d'honorer la Reine du ciel. — A la vue d'un rosaire nouveau, un rayon de joie illuminait son front. (3) »

La sainte Vierge daigna montrer un jour à un des Pères de la chartreuse de Trèves, Dom Dominique, combien

(1) *Ephém.*, II, 115
(2) *Id.*, II, 195.
(3) *Id.*, II, 225.

Digitized by Google

cette dévotion lui était agréable. Ce religieux, qui mourut en 1460, a laissé plusieurs écrits spirituels où l'on voit percer le tendre amour qu'il avait pour Marie, sa bonne Mère. « Longtemps avant l'organisation définitive du rosaire, Dominique, quand il égrenait son chapelet, passait successivement en revue les mystères de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. »

« Priant un jour avec plus de ferveur que de coutume, il voit le ciel ouvert. Quel spectacle s'offre à ses yeux! Les chœurs angéliques et l'innombrable assemblée des élus rangés autour du trône de l'Eternel récitent cette même prière entremêlée de joyeux alléluias. Au nom de Marie, les fronts s'inclinent; au nom de Jésus, tous les genoux fléchissent. A ces accords harmonieux succède l'accent de la supplication. Les voix célestes prient pour l'Eglise militante, et celle-ci, à son tour, chante les louanges du Christ et de sa Mère. Des diadèmes d'un grand prix sont disposés au milieu de l'auguste assemblée. « Pour qui ces couronnes? » demande le religieux ravi. Une voix répond : « Ces couronnes seront distribuées aux chrétiens restés fidèles à la dévotion du rosaire. » Cette vision se répéta plusieurs fois... »

« Une composition remarquable de Dom Dominique, c'est le *Te cœli Reginam laudant* calqué presque mot par mot sur le *Te Deum laudamus*. Ce cantique à la louange de la Reine du ciel, il l'avait constamment sur les lèvres. Ravi un jour en extase, il entend les chœurs angéliques alterner ce chant au milieu de symphonies inimitables. La communauté ayant eu connaissance de ces merveilles s'empressa d'adopter cette touchante prière (1). »

C'était dans leurs familles que ces pieux enfants de saint Bruno avaient puisé cette tendre dévotion envers la sainte Vierge. C'était même en grande partie à cette dévotion qu'ils devaient leur vocation cartusienne. Dom Jérôme d'Anglesol, craignant que sa santé délabrée ne pût supporter les austérités du cloître, et ne voulant pas rester dans

(1) *Ephém.*, I, 320.

Digitized by Google

le monde, s'adresse à la sainte Vierge et la conjure de lui montrer sa voie. « La nuit suivante, il voit en songe la Reine du ciel telle qu'elle est représentée dans le grand cloître de *Vallis Christi* couvrant les chartreux d'un large manteau, symbole de son rôle dans les annales de notre ordre. Et d'une voix suave accompagnée d'un gracieux sourire : « Votre place, dit-elle, est dans la famille de saint « Bruno. Telle est la volonté de mon Fils (1). » La sainte Vierge ne guidait pas tous ces bons religieux vers le cloître d'une manière aussi ostensible. Mais tous sentaient qu'ils lui devaient leur vocation, et devenus chartreux, ils l'aimaient avec une piété filiale qui n'avait plus de bornes. On pourrait placer au-dessus du portrait de tous les chartreux, le distique qu'on a gravé au bas du portrait de Dom Lansperge :

Ante oculos semper Christi radiabat imago
Ante oculos semper Virgo Maria stetit.

Jésus crucifié et sa très sainte Mère, voilà en effet les deux grandes images que les chartreux ont constamment sous les yeux, au moins sous les yeux de leur esprit, et dont s'inspire toute leur vie. Une de leurs coutumes, due, paraît-il, au dévot Dom Lansperge, est de saluer, à chaque fois qu'ils entrent dans leur cellule, la « maîtresse du lieu » en récitant un *Ave*. La pensée et l'amour de Marie ne les quittent pas. Cette dévotion si douce tempère ce qu'il y a d'effrayant dans leurs austérités. C'est le rayon de miel dans la gueule du lion.

XI

Après avoir embelli leur vie, la dévotion des chartreux envers la sainte Vierge répand sur leur mort non seulement de la sérénité mais le rayonnement d'une joie céleste.

(1) *Ephém.*, III, 30.

Digitized by Google

Rien n'est beau comme ces morts de chartreux. Le récit de ces belles morts est la partie la plus édifiante des *Ephémérides*. Nous voudrions, si la chose était possible, la reproduire en entier. Il n'y a pas à y songer. Bornons-nous à quelques aperçus et à quelques traits.

Tout le monde connaît *le Chrétien mourant* de l'auteur des *Méditations :*

. . . . . .

Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes !
Déposer le fardeau des misères humaines
Est-ce donc là mourir ?
Oui le temps a cessé de mesurer nos heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

La réalité telle que les *Ephémérides* nous la peignent en s'appuyant sur des documents authentiques est bien plus belle que les fictions des poètes. Rien de ce qu'ils ont rêvé, se croyant très hardis, n'égale ce qui se passe depuis huit siècles dans les chartreuses.

Rien qu'en pensant à la mort, les gens du monde se sentent effrayés. Les chartreux l'appellent, et en la voyant venir ils ne peuvent contenir leur joie.

Le procureur de la Chartreuse du Val-du-Christ, Dom Gaspard de Navarro, vient de recevoir les derniers sacrements. Sa crainte n'est pas de mourir, c'est de ne pas mourir assez tôt. — Combien de temps ai-je encore à vivre! demande-t-il au médecin. — A peine encore vingt-quatre heures. — Le pieux malade fait aussitôt éclater sa joie. Il meurt sans agonie, souriant à ses frères, en prononçant ce verset des psaumes : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

Un autre religieux de la même chartreuse, Dom Jérôme Candete, se sentant frappé à mort, demande le saint viatique. Il rayonne de joie. « N'avez-vous pas vu mon bien-

Digitized by Google

aimé? » dit-il à ceux qui l'entourent, pour leur exprimer son impatience de recevoir son Dieu: et jusqu'à ce que le prêtre arrive portant le divin Visiteur, il ne cesse de répéter ces paroles du *Cantique des Cantiques :* « N'avez-vous pas vu mon bien-aimé! » Le voici enfin! Le malade se soulève sur sa couche et s'écrie : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche! » Puis quand il l'a reçu : « Je le possède; je ne le laisserai plus s'éloigner. » Et il est dans la jubilation!

Pendant sa dernière maladie, la sœur Louise Massé, prieure de la chartreuse de Gosnay, éprouve une telle impatience de mourir, qu'on est obligé de la calmer. Elle se reproche elle-même la trop vive ardeur des transports que lui cause le désir du ciel.

« Ah! que la terre est bien l'exil! s'écrie sur son lit de mort le P. François de Aranda, le diplomate chartreux dont nous avons parlé précédemment. Ah! que la terre est bien l'exil! En m'arrêtant à cette pensée, je sens mon cœur se fendre, mes yeux se mouiller de larmes, et le désir du ciel me consumer! » Et la joie qui déborde de son âme se communique à tous ceux qui l'approchent.

« Laissez-moi, dit Dom Jean de l'Escluse, prieur de la chartreuse de Valenciennes à ceux qui le gardent pendant sa dernière maladie, laissez-moi penser au bonheur de mourir! »

Les héros des *Ephémérides* en sont tous là. Un moment vient où ils éprouvent le besoin qu'on les laisse seuls pour penser plus librement « au bonheur de mourir ». Une de leurs consolations les plus ordinaires est d'expirer en invoquant le doux nom de Marie comme ce bon Dom Cyrille Abendano, de la chartreuse du Val-du-Christ, qui, après avoir reçu les derniers sacrements, ne cessa de réciter le *Salve Regina* et le *Sub tuum*, et qui exhala son dernier soupir en murmurant cette invocation : *Maria, absque peccati originalis labe concepta, ora pro me.*

Il n'était pas rare que leurs derniers moments fussent embellis par la présence sensible de cette bonne Mère. Elle avait même promis longtemps d'avance à Dom Jean Fort,

Digitized by Google

de la chartreuse de la *Scala Dei* qu'elle se montrerait à lui à son heure suprême. Il lui tardait bien de la voir paraître ; elle vint enfin et toute sa cellule fut embaumée d'un parfum céleste.

Assez souvent ces visions étaient accompagnées d'extases. Un religieux de la chartreuse de Paular, Thomas de Navarro, est à toute extrémité. Son prieur Dom Jean de Polanco lui donne des commissions pour le ciel, entre autres et surtout celle d'user de son crédit pour l'attirer auprès de lui le plus tôt possible. Car il lui tarde d'aller là-haut. Le lendemain, le défunt apparaît au prieur, et l'avertit de se préparer. Une indisposition qui paraît n'avoir aucune gravité, l'oblige à garder le lit. C'est ma fin, dit-il. On lui dit que ce n'est rien ; mais lui qui est averti, se prépare à mourir. Il se prépare avec ferveur et surtout avec joie. « Il invoque la sainte Vierge, salut des malades, refuge des pécheurs, Mère de la miséricorde, patronne enfin de la bonne mort. Avec quel élan il récite ces strophes qu'il a dites et redites tant de fois depuis trente-huit ans : *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ... Adsis præsens ad obitum, Nostrumque muni exitum !* »

« Marie va répondre à l'invitation de son serviteur. Lui-même le pressent. « Retirez-vous mes amis, » dit-il aux religieux qui l'entourent. Tous quittent la cellule, quoique à regret, sauf l'infirmier auquel le vicaire enjoint de rester dans la pièce voisine. Bientôt retentit un concert de voix ravissantes, chantant comme on ne chante nulle part ici-bas. Le vicaire accourt sur un signe de l'infirmier, et tous deux recueillent les derniers échos de cette suave harmonie. Pénétrant alors dans la cellule, ils voient le moribond en extase, les yeux élevés vers le ciel ; ils l'entendent psalmodier avec mesure et sur un ton suppliant l'hyme *Ave maris stella.* Un parfum d'une douceur indéfinissable embaume l'appartement : preuve évidente que quelque chose de mystérieux vient de s'y passer. C'est au sortir de ce ravissement qu'on lui administre l'extrême-onction (1). »

(1) *Ephém.*, III, 290.

Digitized by Google

Dom Thomas Anjou, de la chartreuse du Val-du-Christ est sur son lit de mort. « A l'issue des vêpres, la communauté se rassemble dans la cellule du moribond. « Chantons, lui dit le prieur, l'hymne au saint nom de « Jésus : *Amor Jesu dulcissime* », et le moribond poursuit de sa voix pure comme celle d'un ange :

Quando cor nostrum visitas,
Pellis mentis caliginem,
Et nos reples dulcedine.

Puis vient la récitation des litanies de la très sainte Vierge. *Ora pro me*, répondit-il à chaque invocation... Ravi tout à coup en extase, il reste plongé dans une ivresse mystique dont il n'a pas conscience. « Oh! cela suffit, dit-il. C'est trop. Je surabonde de joie. » Mais le temps presse. On arrive à la cérémonie toujours attendrissante des adieux, en face de laquelle il est comme impossible de rester indifférent. L'échange des pardons et des promesses est plus d'une fois entrecoupé de sanglots... Le rosaire autour du cou, dans ses deux mains le crucifix qu'il presse sur son cœur et baigne de ses larmes, il emprunte au psalmiste ces paroles, les dernières de Jésus en croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, et, ce disant, il prend son essor vers le ciel (1). »

Dans ces visions, ce n'est pas toujours la sainte Vierge qui apparaît aux mourants. Ce sont quelquefois d'autres saints, et aussi leurs anges gardiens. La sainte Vierge annonce à Dom Pellicani, dont nous avons raconté précédemment les austérités, qu'il mourra dans quelques jours, le 8 septembre, fête de la Nativité. Le 8 septembre, il demande les derniers sacrements, et quand il les a reçus, son ange gardien l'appelle et lui dit : « Voici le moment venu, bon et fidèle serviteur. » Le pieux malade étend les bras comme pour embrasser quelqu'un, et il meurt en disant : « Je suis prêt, ô bon Jésus. »

Pendant sa maladie, Dom Pierre Lopez Rabanal, de la

(1) *Ephém.*, III, 142.

Digitized by Google

chartreuse de Paular, était favorisé de la présence sensible de son ange gardien qui venait converser avec lui comme avec un ami. Il lui parlait des merveilles de l'éternité. A la fin, au dernier jour le malade, à la suite d'un de ses colloques, entra dans un ravissement qui lui faisait goûter d'avance le bonheur du ciel. Il s'étonnait que les religieux rassemblés autour de son lit n'eussent rien vu, ni rien entendu. « — Vous ne le voyez pas? Vous ne l'entendez pas? » — « Mais qui donc? » — « Mais bon ange gardien! » Et en disant ces mots, il rendit son âme entre les mains de son bon ange qui l'attendait pour la porter à Dieu.

Il arriva plus d'une fois que le démon, tentant un suprême effort pour faire tomber dans le péché et du péché dans l'enfer les grandes âmes qu'il voyait au bord de leur éternité, se montra à ces pieux mourants, Dieu le permettant ainsi pour accroître leur mérite, sous des formes hideuses, effrayantes, et mit tout en œuvre pour les jeter dans le désespoir. Mais leur paix et leur joie, un instant troublées, leur revenaient bientôt, le plus souvent grâce à une apparition de Celle qui a brisé la tête du serpent. C'est ce qui arriva en particulier à dom Pierre Favier, prieur de la chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez, dans le diocèse de Lyon. Pendant sa dernière maladie, il fut quelque temps en proie à d'horribles tortures morales. Le démon était là, devant son lit, hideux, menaçant, l'assurant que ses péchés n'étaient point pardonnés et qu'il n'y avait pour lui que l'enfer. Mais tout d'un coup la bonne Vierge se place devant lui, éclatante de lumière, et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. « Rassurez-vous, lui dit-elle, voici votre Sauveur! » Devant ces paroles et cette lumière la bête infernale s'enfuit au fond des abîmes, et le malade retrouve la joie et la sérénité. Il expire le sourire sur les lèvres.

Ainsi meurent les saints.

Ces morts sont si belles que les incrédules eux-mêmes en sont frappés. « Le moment du triomphe des saints, dit Renan dans cette étude sur les Bollandistes dont nous avons déjà cité un passage, le moment du triomphe des

Digitized by Google

saints, c'est vraiment celui de leur mort. Je ne souhaiterais pas leur vie, mais je suis jaloux de leur mort. A voir leurs fins glorieuses et calmes, l'âme se relève et se fortifie; on reprend quelque estime pour la nature humaine, on se persuade que cette nature est noble, et qu'il y a lieu d'en être fier. »

Seulement ces belles morts sont évidemment une conclusion qui sort d'elle-même, des prémisses d'une sainte vie. Désirer la conclusion sans vouloir poser les prémisses c'est du pur dillettantisme à la façon de Renan. Bien mieux avisé était cet archidiacre de la métropole de Séville qui ayant obtenu la faveur d'assister aux derniers moments de dom Thomas Anjou, que nous avons racontés plus haut, en fut tellement ému qu'il s'écria tout hors de lui-même : « Ah ! je consentirais à vivre un siècle de cette vie pour mériter de mourir de cette mort ! »

Oui pour mériter de mourir de ces belles morts il faut commencer par vivre de ces saintes vies. Mais pour vivre de ces saintes vies il faut autre chose que l'impression d'un moment. Il faut l'assistance continue de Celui « qui opère en nous le vouloir et le faire » (1). Demandons sans cesse à Dieu de mourir de la mort des justes. *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* (2). Pour obtenir une sainte mort ne nous lassons point de demander à Dieu par l'intercession de son auguste Mère la grâce d'une sainte vie en répétant souvent cette prière que ces bons Chartreux avaient sans cesse sur les lèvres :

Vitam præsta puram :
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum,
Semper collætemur.

(1) Deus est enim qui operatur in nobis et velle et perficere pro bonâ voluntate. — *Philipp.*, II, 13.

(2) *Num.*, XXIII, 10.

Digitized by Google

XII

Ces héros des *Éphémérides* dont on vient d'entrevoir les belles vies et les belles morts, ne sont ni des *saints*, ni des *bienheureux*. L'Eglise ne les a pas même déclarés *vénérables*. L'Eglise ne s'est pas occupée d'eux. Ils ne lui ont pas été présentés. « Nos saints et nos bienheureux, dit Dom Doreau dans la préface des *Éphémérides*, nos saints et nos bienheureux ne figureront pas dans ce recueil. Ces vies, dégagées de leur cadre historique, et mises à la portée du gros de nos lecteurs, formeront une série à part. »

« Nous en dirons autant de la galerie de nos généraux. »

Au point de vue hagiographique ces trois cent quatre vingt-six personnages des *Éphémérides* ne sont pour ainsi dire que des glanures. Mais quelles glanures ! Rien ne donne mieux l'idée des trésors de sainteté accumulés et ensevelis pendant des siècles dans l'ombre des cloîtres cartusiens. Pour l'honneur de l'ordre, et tout d'abord pour l'honneur de l'Eglise, il était bon d'exhumer ces trésors et de les placer sous les regards du public. En présence de ces richesses il est impossible, si l'on appartient à l'ordre de Saint-Bruno, de ne pas en ressentir une joie très vive et de ne pas en rendre grâces à Dieu. Mais, sans appartenir à cet ordre, si seulement on a le bonheur déjà très grand d'être membre de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, comment ne pas être fier de ces hommes, et ne pas bénir Dieu de nous avoir fait naître dans le sein de cette Eglise qui les a produits ? Ils sont tout d'abord l'honneur de l'Eglise. Car avant d'être chartreux ils étaient avant tout, et par dessus tout catholiques. Sans doute s'ils pratiquèrent ces admirables vertus, c'est parce qu'ils furent chartreux. Mais ils furent chartreux parce qu'ils furent catholiques. Aucune Eglise séparée n'a produit de tels hommes, et surtout aucune Eglise séparée n'a produit un tel ordre et ouvert une telle école de sainteté.

Digitized by Google

Les protestants persistent à prétendre que l'Eglise catholique est la grande Babylone, la prostituée de l'Apocalypse. Qu'ils nous expliquent donc comment elle a produit dans le passé, et comment elle produit encore dans le présent un si grand nombre de saints, et quels saints ! « Un arbre mauvais, dit le Sauveur, ne peut pas porter de bons fruits. » Les fruits dont nous venons de parler ne sont-ils pas bons? Le contester serait déchirer l'histoire et nier la lumière du soleil. Si les fruits sont bons, comment l'arbre qui les produit peut-il être mauvais ?

En Angleterre les ritualistes qui, eux du moins, ne font pas à l'Eglise catholique l'injure de la regarder comme la grande Babylone, mais qui admirent ses institutions, et, en particulier, ses ordres religieux, et s'efforcent de les lui emprunter, ont voulu établir des Bénédictins anglicans, des Dominicains anglicans; ils n'y ont pas réussi. Qu'ils essayent donc de fonder un ordre de Chartreux anglicans! L'idée ne leur en viendra même pas, ou, si elle leur vient, ils auront le bon sens de ne point s'y arrêter, reconnaissant à première vue qu'elle est absolument irréalisable. Mais pourquoi les anglicans, même avec de l'argent, un grand talent de persuasion, de la persévérance, du savoir faire, et une doctrine presque catholique, ne peuvent-ils pas réaliser ce que les catholiques réalisèrent autrefois, et qu'ils réalisent encore aujourd'hui, sous leurs yeux, aux portes de Londres, sinon parce que leur Eglise est une branche morte dont la sève s'est retirée ?

Les touristes qui explorent une contrée pittoresque s'arrêtent quelquefois un instant devant un poteau indicateur, mais ce n'est que pour se diriger vers la montage ou la vallée dont le poteau montre le chemin. L'étude qu'on vient de lire n'est qu'un poteau indicateur. La montagne, ou, si l'on veut, la fraîche vallée à laquelle il conduit, ce sont les *Ephémérides*. On respire sur cette montagne un air très pur; on rencontre dans cette vallée des fleurs au parfum suave.

Digitized by Google

Si l'on considère les *Ephémérides* comme une vallée ou comme une prairie, une manière de les lire qui ne manquerait ni d'utilité ni de charme serait de s'y promener au hasard, et d'y cueillir une fleur aujourd'hui, une autre demain, sans ordre, sans préméditation et sans choix. Elles sont toutes belles. Elles sont toutes parfumées.

Chacun est libre de suivre son attrait ou son inspiration. Mais le mieux, semble-t-il, puisque ce sont des Ephémérides, serait de les lire comme on lit des Ephémérides, en suivant l'ordre du calendrier, et en ne s'arrêtant qu'à la figure qui correspond au jour de l'année. On parcourrait ainsi la galerie entière dans l'espace d'une année, et l'on pourrait se remettre à la parcourir de nouveau, si l'on s'y sentait de l'attrait.

Nous croyons que les *Ephémérides* conviennent particulièrement pour les lectures de tables dans les communautés. Le grand inconvénient que ces lectures présentent c'est de forcer le lecteur à s'arrêter au milieu d'un tableau ou d'un récit, et de le mettre dans l'alternative de répéter à la lecture suivante ce qui a déjà été lu ou de commencer au milieu d'une histoire dont le début a déjà été oublié.

Ces lectures forcément hachées font souvent perdre le fil conducteur dont on aurait besoin pour les suivre avec intérêt.

Les biographies des *Ephémérides* étant courtes et indépendantes les unes des autres de manière à former chacune un tout complet, leur lecture ne peut présenter que fort rarement cet inconvénient.

Mais, d'une manière ou d'une autre, c'est un livre qu'il faut lire, et faire lire afin de maintenir en soi et dans les autres le sens du surnaturel que le contact avec le rationalisme moderne tend à émousser chez les catholiques, cette foi au surnaturel que les attaques tantôt ouvertes, tantôt perfides de l'incrédulité s'attachent à affaiblir (1). « Le surnaturel, dit Renan, est devenu comme une tache

(1) *Les Ephémérides* de l'ordre des Chartreux, d'après les documents, par Dom Victor-Marie Doreau. — Montreuil-sur-Mer. Imprimerie Notre-Dame-des-Prés.

Digitized by Google

originelle dont on a honte; les personnes même les plus religieuses n'en veulent plus qu'un *minimum;* on cherche à faire sa part aussi petite que possible... Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, le surnaturel disparaît de ce monde; il n'obtient plus de foi sérieuse que dans les classes qui ne sont pas au courant de leur siècle (1). » L'exagération est visible. Ce sont là des manœuvres pour discréditer le surnaturel dans lequel l'odieux apostat excelle. Mais il n'est que trop vrai qu'une école s'est formée qui se dit catholique et qui, sous prétexte de critique, semble véritablement chercher à faire la part du surnaturel aussi petite que possible. Dom Doreau, et les Chartreux en général, ne sont pas de cette école. Ils sont même d'une école tout opposée. Il fait bon, aujourd'hui surtout, fréquenter cette école.

Nous supposons des lecteurs qui en cherchant à s'instruire, veulent aussi s'édifier. C'est principalement pour eux que les *Ephémérides* ont été composées. Mais elles s'adressent aussi à ceux qui, sans aucun souci de s'édifier, cherchent sérieusement à s'instruire. Elles sont très propres à leur faire connaître ce que sont ces moines dont on s'occupe tant aujourd'hui et dont beaucoup parlent comme des aveugles-nés pourraient parler des couleurs.

Jamais peut-être la question religieuse n'avait autant passionné les esprits qu'elle le fait au commencement du XX^e^ siècle, et l'intérêt qu'elle excite, et les discussions qu'elle provoque se concentrent surtout sur les ordres religieux. Dans ces débats on a apporté beaucoup de passion et peut-être encore plus d'inintelligence. Ceux qui écriront plus tard l'histoire de ces luttes pourront dire de notre siècle ce que Taine a dit du XVIII^e^ : « Faute de comprendre le passé, on ne comprenait pas le présent (2). » Nous avons peu gagné sous ce rapport. Il reste encore à faire comprendre le passé, si l'on veut faire comprendre le présent, et aussi si l'on veut aider à prévoir l'avenir.

(1) *La chaire d'hébreu au collège de France*, p. 29.
(2) *Origines de la France contemporaine*, t. I, p. 277.

Digitized by Google

« La prédiction de l'avenir et la direction du présent, dit Carlyle dans son livre : *Du passé et du présent*, ne présenteraient pas une aussi grande impossibilité, si le passé n'avait pas été maltraité d'une manière aussi sacrilège, s'il n'avait pas été effacé, et, ce qui est pire, défiguré (1). »

Cela est vrai d'une manière générale, mais devient particulièrement frappant quand il s'agit des ordres religieux. Et c'est là ce qui fait des *Ephémérides* un livre opportun et vraiment actuel (2). En faisant connaître les Chartreux ce livre fait connaître les moines. En montrant ce qu'ils furent dans le passé il nous fait comprendre ce qu'ils sont dans le présent et ce qu'ils seront dans l'avenir. Il ne disserte pas, il fait voir. Dom Doreau aurait pu dédier son livre à ceux qui font campagne contre les moines. Il aurait pu leur dire : les cloîtres que vous voulez fermer, les moines que vous voulez en faire sortir, les connaissez-vous? Vous souciez-vous au moins de les voir tels qu'ils sont? Alors lisez les *Ephémérides*.

Ils ne les liront pas. Mais nous les lirons nous qui, grâce à Dieu, avons le sens des choses de la foi. Nous les lirons et nous les relirons, et, en les lisant, nous nous écrierons comme notre grand saint Louis en visitant la chartreuse de Paris : *Laudate Dominum in sanctis ejus*.

(1) To predict the Future, to manage the Present, would not be so impossible, had not the Past been so sacrilegiously mishanded, effaced, and what is worse, defaced! — *Past and Present*. Book IV, ch. I.

(2) On nous dit que la première édition est épuisée. Nous espérons qu'elle sera, à bref délai, suivie d'une édition nouvelle et que ce ne sera pas la dernière.

P. RAGEY,
mariste.

Digitized by Google

FLORILÈGE PROVENÇAL

Un Frère des Ecoles chrétiennes, le Frère Savinien, vint m'offrir, un jour, deux volumes d'aspect très pédagogique. C'étaient des exercices en provençal et en français, pouvant servir de lectures ou de versions.

En quoi consiste cette méthode bilingue? Le Frère Savinien me l'expliqua en ces termes :

« S'agit-il, par exemple, de donner à l'enfant l'idée de *l'abeille?* On a beau prononcer ce nom, un jeune enfant de la campagne ne comprend pas... Pour faire comprendre ce mot *abeille,* le maître qui s'attache à l'usage exclusif du français, doit montrer l'insecte, soit en nature, soit en dessin, ou bien par l'analyse des parties semblables à celles déjà connues et par une similitude de synthèse, déterminer les caractères de la nouvelle idée à dénommer; de même pour tout objet inconnu. De ces trois procédés, le premier et le deuxième sont souvent impraticables; reste le troisième avec ses difficultés qui effraient les élèves, généralement peu capables de comprendre de telles explications. Mais, au lieu de ces longs détours dans des sentiers obscurs, le maître dit simplement *abiho* (abeille) et l'élève saisit aussitôt, et presque sans effort, la signification de l'objet qu'on veut lui enseigner. »

Il est peut-être bon d'ajouter, ici, pour des lecteurs qui ne sont pas provençaux, que, dans le Midi, presque tous les enfants parlent ou parlaient (car les changements vont vite), uniquement patois. Ces malheureux enfants ont donc un

Digitized by Google

double travail à faire : après avoir groupé, tant bien que mal, un certain nombre d'idées autour d'un mot patois, ils sont obligés d'apprendre un second mot, français celui-là, et absolument synonyme du premier. La différence de constructions, entre le français et le patois, constitue une nouvelle difficulté que tous ne surmontent pas. Alphonse Daudet, dans sa petite épopée tartarinesque, n'a guère signalé que des façons de parler purement méridionales. Je m'étonne qu'il n'ait pas cueilli un certain nombre de ces expressions panachées qui font le désespoir des maîtres d'école et l'ahurissement des hommes du Nord, égarés dans le Midi. Le « té mon bon », le « zou » et le « què » de Bompard paraîtraient fades par comparaison. Une dame demandait, un jour, à un enfant : « quand viendras-tu me revoir ? » « Dijeu, Madame, » répondit celui-ci. Le mot « Dijeu » (jeudi) représente une monstruosité linguistique ; il n'est ni patois ni français, ou plutôt il appartient au patois par la disposition des syllabes et au français par la finale *eu*. Les Parisiens, quand ils veulent railler le style des petites gens de la banlieue, citent les barbarismes classiques de cette bonne femme, qui demandait au marchand une étoffe solide : « J'aime moins la jolité que la fortitude, parce que mon fils est très usurier. » Du moins, on comprend les intentions de l'excellente dame. Mais que comprendraient des gens du Nord, ou du Centre, à la phrase suivante, qu'un homme grave m'affirme être authentique : « Monsieur », dit un élève des écoles primaires à son professeur, « Monsieur, j'étais en train d'atuber le lun, l'autre m'a acousséjé, je me suis fissé au sòou. » Traduction française : « Monsieur, j'étais en train d'allumer la bougie, mon camarade m'a fait courir, et je me suis fiché à terre. » Mieux vaudrait, mille fois, parler patois.

Contre ce massacre général des expressions les plus innocentes, le Frère Savinien s'élève avec une conviction d'apôtre. Il demande qu'au lieu d'être chassé de l'école, humilié, traité en *paria*, le patois reçoive les honneurs pédagogiques et entre officiellement dans la vie nationale. Des hommes compétents encouragent l'initiative du bon Frère. « Votre

Digitized by Google

méthode », lui écrit un professeur d'école normale, « votre méthode sera utile aux écoliers, que vous voulez faire cheminer dans les fleurs. Pitié ! il y a si longtemps qu'ils se heurtent à la pierre et aux chardons, à en avoir les pieds ensanglantés. Oh ! la belle œuvre que vous entreprenez, et qu'elle mérite d'arriver à bonne fin ! »

Mistral intervient à son tour : « Les élèves des écoles primaires, dit-il, sont destinés pour la plupart à devenir laboureurs, ouvriers, et le reste ; c'est-à-dire, à vivre dans des milieux où la langue populaire leur sera indispensable, soit pour la technologie traditionnelle, soit pour les rapports sociaux, et l'on s'évertue à chasser de ces jeunes cervelles les éléments de compréhension et de sociabilité qui s'y étaient naturellement amassés.

C'est de la folie !

C'est comme si l'on s'amusait à vider un œuf, pour remplacer par des matières chimiques le contenu fécond que la nature y a déposé... »

Il paraît qu'une expérience, longue d'un quart de siècle, a réalisé dans une large mesure toutes ces espérances, et confirmé le Frère Savinien dans la confiance que lui inspire sa méthode.

Il comprendra, toutefois, que, dans une revue qui n'est ni pédagogique ni provençale, on ne saurait s'arrêter longuement, sur les avantages scolaires de son mode d'enseignement. Ce qui me paraît de nature à intéresser les lecteurs, non provençaux, des deux livres composés par le Frère Savinien, c'est qu'ils constituent une superbe anthologie félibréenne. Les « Francimans » du Centre et du Nord ont souvent entendu parler des félibres ; ils connaissent, au moins de réputation, l'œuvre de Mistral. Ont-ils lu beaucoup de poèmes provençaux ? Il est permis d'en douter, et c'est pourquoi je me propose de leur faire respirer, aujourd'hui un bouquet de fleurs, cueilli entre les Alpes méridionales et le Rhône.

Les félibres sont poètes, parce qu'ils ont l'âme naturellement très expansive et la foi poétique. Ecoutez-les, racontant eux-mêmes — tels, les vieux aèdes d'Ionie — la grande

Digitized by Google

fête, dans laquelle se réveille et s'échauffe, chaque année, leur enthousiasme méridional :

« Là-haut, sur le plateau de la colline, au pied des ruines gigantesques de la célèbre abbaye de Mont-Major, sur le tombeau des rois d'Arles, qui sont là endormis depuis des siècles, au milieu des cystes et des thyms qui embaument ce site pittoresque, les tables sont dressées sous une tente immense, fleurie et ornée de l'écusson arlésien.. La *coupe sainte* de la fraternité se dresse entre les fleurs, au milieu de la table...

Le peuple avait suivi ses félibres... il savoura, comme du miel, les paroles nobles et touchantes du Capoulié Joseph Roumanille qui émut tous les cœurs ; peuple et convives interrompaient, à tout instant, pour applaudir, tellement sa voix simple et franche allait à l'âme ; et ce fut avec une triple salve de battements de mains que tous accueillirent la péroraison de son discours.

Quand le tonnerre d'applaudissements s'est apaisé, Mistral se lève et chante la *Chanson de la Coupe*, que tous, au refrain, reprennent pieusement.

« Coupe sainte et débordante, verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts. »

Peut-être la ferveur du félibrige a-t-elle un peu faibli, depuis ces premières fêtes. Il n'importe. Quand une idée remue, à ce point, toute une province, quand elle compte parmi ses apôtres, un Joseph Roumanille et un Frédéric Mistral, elle vaut qu'on l'examine d'un peu près.

Le Félibrige, hâtons-nous de le dire, n'est nullement séparatiste ; il a pour principe, au contraire, que l'amour de la petite patrie attache à la grande. Il semble bien, cependant, que cet amour de la petite patrie devrait exiger certains correctifs qu'on risque de négliger un peu, durant les fêtes locales.

Ainsi, le Frère Savinien a mis en tête de son livre cette belle parole de Mistral : « Langue d'amour (ô provençal) c'est toi la patrie et toi la liberté. » N'en déplaise à ses admirateurs, Mistral en lançant ce magnifique cri d'enthousiasme, a commis une hérésie, une grosse hérésie. La lan-

Digitized by Google

gue n'est pas le seul élément constitutif de la vie d'un peuple. Quand bien même on entende trois langues en Suisse, on sait bien qu'il n'y a qu'une Suisse, et nous-mêmes qui nous réclamons de Clovis, comprendrions-nous seulement l'idiôme qu'on parlait à la cour de Dagobert ou de Clotaire? Cette réserve faite, nous sommes d'accord avec les Félibres pour reconnaître que la langue joue un grand rôle, un très grand rôle, dans le développement ou la conservation d'une nationalité.

Mais précisément, alors que la langue de la grande patrie se voit menacée, de toutes parts, dans le monde, convient-il d'éparpiller nos efforts et de nous attarder dans le culte archéologique d'un passé — d'ailleurs très glorieux? Si j'avais l'honneur de connaître Messieurs les Félibres, je leur demanderais très respectueusement de faire la part plus grande à la géographie aux dépens de l'histoire locale. En Amérique, en Asie, en Afrique, la langue française livre, à l'heure qu'il est, une bataille terrible et dont il faut à tout prix qu'elle sorte victorieuse. Il s'agit de savoir, en effet, si elle deviendra langue mondiale, à côté de l'anglais, de l'allemand et de l'espagnol, ou si elle subira le sort qui semble menacer l'Italien. Hé quoi! nos généraux, nos officiers et nos missionnaires font aimer le Français à quatre millions de Malgaches; nos missionnaires, en Indo-Chine et en Chine, rendent populaire le parler de la doulce France; nos frères les vaillants Franco-Canadiens demandent à grands cris notre concours; et on s'amuserait, ici, à pasticher les cours d'amour? Que les Félibres y prennent bien garde, ils risquent d'entendre, un jour, le reproche qui fut adressé à leur brave Crillon : « Nous avons combattu dans le monde entier, et vous n'y étiez pas. »

Les Félibres nous répondront peut-être que le provençal peut, lui aussi, réaliser de grandes choses et aspirer à une destinée mondiale.

N'est-il pas le seul et vrai trait d'union entre les nations latines, entre la France, l'Italie et l'Espagne? Mistral a dit un jour : « La tête du Midi — c'est-à-dire les troubadours, les hommes de la langue et de l'idée haute — la tête du

Digitized by Google

Midi tomba sous le fer, et, comme je vous l'ai dit tout à l'heure de ce martyr de Nîmes, la tête roula sur le sol roman et des trois contrées où elle alla rebondir, France, Italie, Espagne, il en sortit trois fontaines de renaissance poétique. »

L'image, certes, est très gracieuse, mais ces tentatives d'union politique et sentimentale n'intéressent, en aucune façon, la vraie littérature. Les trois grandes langues latines ont chacune une destinée particulière, absolument indépendante des destinées des deux langues voisines. Que l'Espagne, l'Italie et la France s'entendent au lieu de se haïr, rien n'est plus désirable, mais elles ont un intérêt absolu à garder toute la pureté de leurs langues respectives. La comparaison poétique de Mistral n'est qu'une comparaison poétique.

En quoi consiste l'originalité et quels sont les mérites incontestables de cette littérature félibréenne si ardente et si vivante ? On me permettra d'écarter les grandes œuvres de ses grands maîtres; pour toutes sortes de raisons, je n'aurais garde de les apprécier aujourd'hui. Contentons-nous de lire, avec une attention sympathique, les pages choisies que nous présente le Frère Savinien.

Elles sont toutes agréables, mais elles ne nous donnent pas toutes, il s'en faut, une sensation de Provence, bien authentique. Ainsi, le Frère Savinien propose à notre admiration, comme type de style provençal, une page non pas du Maître lui-même mais de son élève, qui me paraît être terriblement française, sinon parisienne.

« Ce n'est plus le temps du bel été, ni des longues journées cerclées de rayons d'or... Sous les couchants vermeils, elle (la nature) a vu peu à peu les feuilles tombées se répandre sur le sol, avec des bruissements pleins de rêves... Le soir, à la lueur des étoiles, sous un firmament de jacinthe et d'opale, se déploie la plaine immense... Là-haut, dans le ciel étoilé, sous cette voûte démesurée, suave, les invocations de l'art s'élèvent maintenant plus sublimes, s'élèvent les belles actions et les nobles rêves de l'idée; puis des flûtes invisibles entonnent la mystique symphonie

Digitized by Google

dans la tonalité bleue et neigeuse de l'éther... Alors, la vaste plaine accroupie à l'entour, dans le recueillement, et la crête des collines lointaines, et la cime des arbres se sont voilées de calme... La terre a communié avec le ciel... »

Bien habile, celui qui découvrirait de l'inspiration provençale dans cette sonate romantique, imitée, j'imagine, d'Alfred de Musset. L'élève de Mistral a su magnifiquement orchestrer son morceau, parce qu'il a du talent, mais pour Dieu ! qu'il ne se figure pas avoir trouvé toutes ces belles choses à Maillane. Sa flûte invisible, nous l'avons entendue chanter dans les bois que parcourait Victor Hugo ; la cime indéterminée de ses arbres avait déjà reçu les lueurs fantastiques du génie de René ; ses teintes opales, sa symphonie mystique, sa communion entre la terre et le ciel appartiennent à cet ineffable galimatias que nous ont légué le romantisme décadent et la littérature wagnérienne. Toute cette jolie page en l'honneur de l'automne est romantique, c'est-à-dire septentrionale. Boileau disait d'un poète, logicien impeccable mais versificateur raboteux :

Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose.

Ne pourrait-on pas dire de M. Na Mario Mistralinco, l'auteur de la sonate que je viens de citer : « Il se fatigue à traduire en provençal ce qu'il pense en français. Que n'écrit-il tout simplement en français ? Jamais, en effet, il n'a entendu parler, par ses compatriotes, de la tonalité bleue et neigeuse de l'éther.

A côté de cette « impression d'automne », le Frère Savinien a mis des récits agréables, mais peu originaux, qu'on trouve dans les littératures les moins provençales. Benoît XII, il est vrai, a régné à Avignon, mais il parle et agit comme plusieurs autres papes et grands personnages qui jamais ne foulèrent le sol de la Provence. On ne s'attendait guère à trouver Hermann, de Cologne, parmi les héros particulièrement chers au patriotisme des Félibres.

Mais, même les sujets les plus authentiquement arlésiens ou tarasconnais, est-il bien sûr que les Félibres les

Digitized by Google

traitent à la Provençale? Lisons ensemble et avec précaution, l'histoire de la Tarasque :

« Le Bois-Noir (près Tarascon), était hanté et gardé par un monstre comme l'on n'en verra plus... Cet animal furieux était la Tarasque. Elle avait des pieds d'homme, un corps de lézard effrayant avec des piquants sur son grand dos, une tête de lion, des yeux qui lançaient du feu, une gueule flamboyante et une queue, une queue extraordinaire ! longue à n'en plus finir, et qui balayait tout son passage.

« On ne saura jamais, hélas! combien de pauvres malheureux ce monstre avait dévorés...

« Advint sainte Marthe qui se dirigea vers le fameux rocher où la bête repue, monstrueuse, dormait en ronflant. « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, dit la Sainte... L'aimable Vierge dénoue sa ceinture de soie rose, ceinture de jeunesse et d'innocence; et, la passant au cou velu du dragon dompté, l'amène ainsi en laisse, triomphalement vers la ville... La Tarasque rugit une dernière fois, rentra enfin dans son antre béant, et s'y enferma comme dans un tombeau.....

« Depuis cette époque, lorsque le mistral furieux brasse les eaux du fleuve; quand les flots déchaînés s'enfuient en désordre à la mer, écoutez! Parfois encore l'on entend comme un rugissement sourd, lointain, sous le rocher de la Tarasque.

Ne vous avisez pas de dire : « C'est le mistral qui fait des siennes! C'est le Rhône qui lutte contre le vent... » Ah! que nenni! Les bons Tarasconnais se souviennent! C'est la Tarasque qui, éveillée un moment de son sommeil de deux mille ans, rugit dans sa grotte profonde... mais qui n'en sortira pas. — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Pour de la couleur locale, c'est là ce qu'on peut appeler de la couleur locale, n'est-ce pas?... Cependant, des hommes qui auraient habité, tour à tour, Paris et les environs de Tarascon — Alphonse Daudet, par exemple — se défendraient difficilement d'une certaine inquiétude. Oh! sans

Digitized by Google

doute, l'auteur de ce joli morceau, M. Joseph Gautier, n'a pas inventé l'histoire de la Tarasque, mais il la présente d'une façon qui n'a rien de tarasconnais. Evidemment, il se souvient d'un héros bien connu, dont parle Victor Hugo, et qui était vêtu de probité candide et de lin blanc. C'est pourquoi sa sainte Marthe dénoue une ceinture de soie rose, ceinture de jeunesse et d'innocence. Il assimile l'histoire de la Tarasque à l'histoire des fantômes, démons, oiseaux sinistres, goules, chimères, vampires et autres êtres difformes, qui grimacent et grouillent dans la littérature romantique. Il est permis de se demander si cette assimilation ne constitue pas un contre-sens littéraire. Elle prouve, en tout cas, que M. Joseph Gautier a subi l'influence des écrivains du Nord.

Enfin, il raille délicatement, mais il raille la frayeur des Tarasconnais et il coupe toute son histoire par un plus grand nombre de signes de croix que ne le comporterait le ton général du récit. La Tarasque de M. Joseph Gautier figurerait convenablement, dans une fête donnée par les Félibres, aux environs de Paris. Bien que très romantique, elle nous rappelle deux vers bien connus de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Ce n'est pas une vraie tarasque de Tarascon.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que toutes ces fleurs félibréennes, cueillies par le Frère Savinien, viennent des serres de Paris. Quelques-unes exhalent un délicieux parfum très provençal. Ecoutez ceci : « Les bourreaux du roi Hérode fouillaient, furieux et couverts de sang, les maisons de Bethléem, pour massacrer les enfants à la mamelle. La Vierge Marie, plus morte que vive, pauvrette! courait, pendant ce temps-là, les montagnes de Judée... Elle se retourne, et que voit-elle? Elle voit, là-bas, au loin, les soldats d'Hérode courant après elle.

Aïe, aïe, aïe, où se cacher? Pas de caverne dans le roc qui puisse l'abriter.

Digitized by Google

C'est alors qu'elle vit, près d'elle, une rose qui s'épanouissait : — Rose, belle rose, dit-elle, épanouis-toi bien et abrite avec tes feuilles, et le pauvre enfant que l'on veut faire mourir, et sa pauvre mère qui est quasi morte !

La rose lui dit : Passe vite, passe ton chemin, va ! car les bourreaux en me frôlant, pourraient me salir...

L'œillet se montre aussi dur que la rose. Mais la Sainte Vierge arrive maintenant devant la Sauge qui a toujours été le refuge des pauvres gens.

Sauge, brave petite Sauge, épanouis-toi bien, et abrite avec tes feuilles, et le pauvre enfant que l'on veut faire mourir, et sa pauvre mère qui est quasi morte.

Et tant s'épanouit la brave petite Sauge, et tant elle élargit ses feuilles et ses fleurs qu'elle en abrita l'enfant-Dieu et sa mère.

Et quand passèrent les bourreaux, la mère frissonnait, et l'enfant Dieu lui souriait. Et les bourreaux s'en allèrent comme ils étaient venus. Et quand ils furent partis, Marie sortit de son refuge.

Sauge, sainte Sauge, grand merci ! dit la mère. Et la Vierge caressa de la main la plante compatissante et la bénit.

C'est depuis lors qu'on dit en Provence :

Qui de la Sauge ne prend
De la Vierge ne se souvient point.

Que des critiques érudits trouvent dans d'autres littératures, des légendes assez semblables à celles que nous raconte le bon Joseph Roumanille, c'est possible. Mais combien le style, le ton et la sensibilité du poète avignonnais sont à la fois personnels et adéquats au sujet traité ! Et avec quel art exquis ne rattache-t-il pas le récit tout entier à un proverbe provençal ! Roumanille, du reste, a conquis une place à part, une place très glorieuse dans l'histoire littéraire des modernes troubadours. Aujourd'hui encore, son nom désarme les ennemis les plus acharnés du félibrige et ses écrits sont demeurés populaires, dans tout le Comtat et dans toute la Provence.

Digitized by Google

Les morceaux aussi purement provençaux que la « Sauge » de Roumanille, ne sont peut-être pas très nombreux dans le recueil du Frère Savinien. On en trouve tout de même.

Tels sont le *Beau Dimanche de Beaucaire*, les *Chevaux sauvages*, les *Trente beautés des Martigues*, le *Médecin de Cucugnan*. Les écrivains du septentrion — si l'on excepte l'Anglais Bonaparte Wyse — n'ont sans doute jamais choisi ces sortes de sujets. La *Chèvre de M. Seguin* ne laisse pas d'embarrasser beaucoup les lecteurs mal renseignés sur les dates. Le Frère Savinien l'a reproduite, ici, en français et en patois, sans nous dire si ce patois représente la traduction ou l'original. Comme la première hypothèse est la plus vraisemblable, je ne pense pas que le petit chef-d'œuvre de Daudet apporte un appoint considérable à la gloire de la littérature provençale.

Faut-il donc, pour avoir de la poésie félibréenne abondante et authentique, s'adresser au Maître lui-même? Mistral, en effet, est cité plusieurs fois par le Frère Savinien. Ses admirateurs souffriront-ils qu'un critique méridional, mais peu provençal, ose juger le Verbe du Maître? Ils sont les premiers intéressés, cependant, à savoir la vérité, je ne dis pas absolue, mais approximative. La *Chanson de la Coupe*, par exemple, qui est bien une merveille d'éclatante sonorité, des critiques méticuleux et froids se demanderaient peut-être si elle ne risque pas de vieillir bientôt. L'harmonie ne suffit pas à assurer la durée d'une œuvre poétique; elle cesse d'être perceptible, au bout de quelques siècles, comme s'évapore un parfum subtil. La langue française du XII^e^ et du XIII^e^ siècles passait, dans toute l'Europe, pour exceptionnellement douce et harmonieuse. Elle produit aujourd'hui sur notre tympan un effet épouvantable. Lisez-vous, à vous-même, si vous le pouvez et si vous l'osez, les vers suivants de la très gracieuse Marie de France :

Du coc (je) racunte ki munta
Sour un femier e si grata
Selunc nature purchaceit
Sa viande, cum il soleit.

Digitized by Google

Evidemment, c'est notre oreille qui a tort, comme ne manqueront pas d'avoir tort, les Provençaux de l'an 2000, qui ne comprendront plus, déjà, toute l'harmonie des vers de Mistral. Il n'est donc question que de savoir si les pensées et les sentiments, exprimés dans la *Chanson de la Coupe*, portent en eux-mêmes, ou du moins dans la façon dont ils sont rendus, des garanties d'éternelle durée. Cette communion ultra-moderne entre Catalans et Provençaux, l'apostrophe à cette coupe que Mistral dit catalane, mais qui est plutôt celtique, cette glorification, peut-être excessive, du rôle des troubadours, tout cela sent terriblement son dix-neuvième siècle archéologue, érudit et vaguement décentralisateur. Mistral pense que les Félibres sont les piliers et les chefs de la nation, et il affirme que s'ils tombent, la nation tombera avec eux. Espérons, au risque de déplaire à Mistral, qu'il n'en sera point ainsi. Marseille, à l'heure qu'il est, envoie, dans toutes les parties du monde, des marins, des commerçants, des explorateurs, des missionnaires. Les voilà les vrais chefs de la nation.

Oh! que Mistral est mieux inspiré lorsque, laissant là ses préoccupations de conducteur de peuples, il met au service de son sens poétique son étonnante érudition de linguiste. Son *excursion astronomique* est un petit chef-d'œuvre.

LE PATRE

Vous êtes bien écarté, à cette heure, Monsieur Frédéric?

MOI

Je vais me promener un peu, maître Jean.

LE PATRE

Vous allez peut-être faire un tour dans les astres?

MOI

Vous l'avez deviné, maître Jean. Je suis tellement rassasié, rebuté, dégoûté des choses de la terre, que je voudrais, le soir, m'élever là-haut dans le royaume des étoiles.

Digitized by Google

LE PATRE

Moi, tel que vous me voyez, je ne passe guère de nuit sans que je m'y transporte, et je puis vous assurer que c'est un voyage des plus beaux.

MOI

Mais comment faire pour aller dans cet abîme de lumière ?

LE PATRE

Si vous voulez me suivre, pendant que les brebis paissent, je vous y conduirai tout doucement, et je vous ferai tout voir.

MOI

Maître Jean, je vous prends au mot...

LE PATRE

Tenez, montons par ce sentier qui blanchit du Nord au Sud : c'est le *chemin de saint Jacques*. Il va directement de la France sur l'Espagne. Quand l'empereur Charlemagne faisait la guerre aux Sarrazins, le grand saint Jacques de Galilée le marqua devant lui pour lui enseigner la route.

MOI

C'est ce que les païens désignaient par le nom de *Voie lactée*.

LE PATRE

Cela se peut, mais je vous dis ce que j'ai toujours entendu dire. Voyez-vous ce beau char avec ses quatre roues qui brillent dans tout le Nord ? C'est le *Char des Ames*. Les trois étoiles qu'il a devant sont les trois *Bêtes ;* et cette petite qui va contre la troisième, c'est le *Charretier*.

MOI

C'est ce que dans les livres on appelle la Grande-Ourse.

LE PATRE

Comme il vous plaira. Voyez, voyez tout à l'entour les étoiles qui tombent ; ce sont des âmes, pauvrettes ! qui viennent d'entrer dans le Paradis. Signons-nous, Monsieur Frédéric.

MOI

Beaux anges, que Dieu vous accompagne !

Digitized by Google

Et le dialogue continue ainsi, grave, simple, religieux, très beau, entre le Pâtre et Monsieur Frédéric, c'est-à-dire, Mistral. Tout ce que le Félibrige a de sain, de bienfaisant, de vraiment admirable, je le trouve dans cette délicieuse excursion astronomique. Ce pâtre, contemplatif comme un oriental et aussi distingué que le berger du Cithéron, chanté par Sophocle, ce sympathique Pâtre incarne merveilleusement toute la vieille Provence. Il prend en pitié — avec quelle aristocratique douceur ! — la science pédante, étriquée et disgracieuse que les astronomes de Paris ont apprise à son cher Monsieur Frédéric. Lui, le méditatif chrétien, il a une science vivante (on aurait dit, jadis, qu'elle est *docta et cordata*) et dans son humble, mais forte vie morale, il réalise l'accord de la raison et de la foi. La vraie, l'authentique, la non livresque communion des Saints se manifestant par des prières en faveur des âmes du purgatoire, l'amour et le sens des grands souvenirs nationaux, le culte des traditions religieuses, la sympathie pour les marins en péril, le respect des supériorités hiérarchiques, l'habitude du travail, tels sont les éléments de la vie morale que le pâtre vit avec tant de naturel et de grandeur. Puis, quelle simplicité de ton, quelle dignité dans cette absence de tout appareil théâtral ! Il ne se permet de parler astronomie que pendant que ses moutons paissent, et il s'arrête dès que son travail le rappelle. Ainsi s'expriment et agissent les héros de Sophocle.

Si donc on juge l'œuvre du félibrige par le recueil du Frère Savinien, et il est bien permis de la juger ainsi, puisque ce recueil représente un des plus grands efforts de vulgarisation pratique qu'on ait su faire aboutir jusqu'ici, on ne peut formuler une conclusion simpliste. La cérémonie de la coupe, les grandes considérations politiques sur l'union des nations latines, les théories abstraites traduites du français, le déploiement des bannières et les fêtes parisiennes, tout cela représente des ambitions louables mais à coup sûr irréalisables, tout cela n'est peut-être pas aussi provençal qu'on veut bien le dire. Malheureusement, le Frère Savinien a fait bien grande la part des

Digitized by Google

aspirations les plus hautes du Félibrige. A sa place, je m'en serais tenu aux récits les plus simples, aux légendes les plus strictement provençales, aux idées les plus concrètes et les plus locales. Qu'il veuille bien relire ce qu'il a transcrit lui-même, page 75 :

Aujourd'hui, si en vous promenant dans les champs de la terre d'Arle, vous entendiez parfois un galoubet qui joue, à l'abri d'une touffe de tamarin, les airs si émouvants des noëls de Saboly, vous pouvez dire sans crainte de vous tromper : « Celui-là ! c'est Paulon, le chef des bergers ! »

C'est bien définir, ce me semble, la vraie fonction des Félibres en terre de Provence, ils chantent, avec accompagnement du galoubet, de petites chansons délicates et originales. Qu'ont-ils besoin d'organiser des orphéons semblables aux orphéons de tous les pays? Qu'ont-ils besoin surtout de se hausser jusqu'à ces abstractions ennuyeuses qui absorbent la vie de tant de philosophes et d'hommes politiques? En des fêtes solennelles très peu différentes d'un voyage de ministre ou de président de la République, Mistral a parlé d'une alliance entre les sept nations romanes; il a dit son ambition de constituer l'empire du soleil, il a déclaré vouloir renouveler le monde. Et grâce au Frère Savinien, les petits potaches d'Arles et d'Avignon et de Maillane liront tous les jours ce programme politique. Où sont donc les aèdes antiques, pauvres et aveugles qui parcouraient, en mendiant leur pain, les villes d'Ionie?

Mais il n'y a peut-être pas lieu de s'inquiéter, outre mesure, de toutes ces velléités politiques. Le Provençal, héritier des Hellènes, garde toujours dans un coin de son âme, un peu d'ironie qui rayonne et se joue à travers ses colères contre Simon de Montfort, ses rêves et ses enthousiasmes. Cette complexité et cette finesse naturelles, qui sont comme le fond de l'âme provençale, n'apparaissent mieux nulle part, que dans l'hymne si ému et si délicieusement ironique que Charles Maurras a chanté en l'honneur des Martigues.

Digitized by Google

Ah! toutes les beautés des Martigues, si je vous les contais, telles que je les vois, vous seriez ici jusqu'à demain. Pour vous faire plaisir, mettons que les Martigues aient seulement trente beautés.

Je prouve tout ce que je dis.

La première beauté de nos Martigues, c'est l'étang de Berre, qui, le matin, blanchit et qui, le soir, est azuré.....

La cinquième, cette petite chapelle de la bonne Mère, qui est perchée si haut, où un boulet anglais est venu s'aplatir — qui sait quand ?— et que tapissent comme des fleurettes d'amour les *ex-voto* des pauvres gens.....

La sixième, nous avons le mistral pour balayeur municipal.....

La vingtième beauté des Martigues, c'est bien, certes, notre poutargue; pour en manger la pareille, il faut aller jusque là-haut chez les Russes pâles.....

La trentième, sainte bonne Mère, nous y sommes ! Et je ne vous ai rien dit de ses trois églises, non plus que de ses trois Congrégations de filles !.... Mais si j'ai voulu oublier tout cela, c'est pour ne pas vous faire dire de ce mauvais portrait des beautés de mon pays :

« — Bah ! ce n'est qu'une martegalade — qui a assez duré — et celui qui l'a faite est un gros Martegal. »

Ah ! la bonne et franche et très française plaisanterie. Comme elle nous repose agréablement, de toutes les doléances historiques et de toutes les hautes considérations ethnographiques que nous avaient infligées certains Félibres. Elle nous éclaire en même temps et dissipe toutes nos inquiétudes. Toutes ces phrases solennelles ou amphigouriques de nos troubadours-orateurs, ce sont des *martegalades;* il ne faut les prendre au sérieux que conditionnellement ; elles n'offrent, pour ainsi dire, pas de danger dans un pays où l'enthousiasme et l'ironie se mêlent aussi intimement. Par contre, les pages simples et exquises qui sont encore, assez nombreuses, dans le recueil de Frère Savinien, peuvent faire beaucoup de bien à l'esprit et au cœur des jeunes gens.

Le Frère Savinien a bien mérité de la Provence.

Abbé Delfour.

Digitized by Google

VOYAGES PRINCIERS

Suite et fin [1]

III

AU TRANSVAAL

Le 20 mai 1900, Monseigneur le Comte d'Eu et Madame la Comtesse d'Eu fêtaient la réunion si rare de leurs trois fils à leur foyer : une grande réception, la première depuis les jours d'exil, groupait dans les salons et le jardin de leur villa de Boulogne tous les Princes de la Maison de France présents à Paris et parmi eux le héros qui donna une nouvelle illustration au nom de Robert le Fort; de jeunes princesses radieuses de beauté et de grâce, — des ambassadeurs, et le premier de tous, le Nonce du Pape; — le faubourg Saint-Germain représenté par ses grands noms, l'Institut par plusieurs de ses illustres membres; enfin, la paroisse de Boulogne par quelques-uns de ses modestes habitants, en particulier par les associées d'une œuvre chère à la Princesse, l'Adoration du Sacré-Cœur, et parmi celles-ci, de bonnes vieilles dont les bonnets noirs ou blancs formaient un touchant contraste avec la fleur d'élégance d'une telle assemblée.

Le Nonce venait de se retirer quand un grand mouve-

(1) Voir les numéros d'avril et juin.

Digitized by Google

ment porta dans les salons la foule disséminée dans les jardins : Théodore Botrel, et sa jeune femme, tous deux si charmants dans leurs costumes locaux, chantaient ou récitaient de leurs voix harmonieuses et émues les poèmes du barde breton.

Théodore Botrel disait les gloires et les douleurs de la grande patrie française, les luttes surhumaines de ce petit peuple boer qui épuise par sa longue résistance les forces du colosse britannique. Il envoyait un salut d'admiration à Villebois-Mareuil, l'héroïque martyr qui, de son sang, avait témoigné que notre pays savait toujours donner des défenseurs aux peuples opprimés. Qu'importe que la nation rivale fasse étalage de sa richesse commerciale ! Le poète modifiait ici le mot de Fontenoy.

Crions : Passez premiers partout... sauf pour la Gloire :
Après nous, Messieurs les Anglais !

Une explosion d'enthousiasme répondait aux accents du barde breton. En dépit de l'étiquette, les cannes, les ombrelles même accompagnaient les battements de mains. C'était du délire.

Peu de jours après, un jeune Français présent à cette réunion, partait pour le Transvaal. Il voulait porter aux Boers l'hommage de sa sympathie. Il voulait visiter la tombe de Villebois-Mareuil. On le nommait le comte de Mercey. C'était le Prince Louis d'Orléans. Un ami l'accompagnait.

Du sud de l'Afrique il envoya au *Moniteur universel* des extraits de son Journal de voyage, signés L. d'O., qui attirèrent l'attention publique (1).

Sur sa route, l'alpiniste retrouvait ses chères montagnes. En mer, au sud de Capetown, deux sommets « audacieusement pointus », rappelaient au jeune descendant des Bragance l'*Adamastor* chanté par le Camoëns. Débarqué à Capetown, il ne put résister à la tentation d'escalader le *Lions Head* et la *Table Mountain*. Mais c'étaient là des dis-

(1) *Moniteur universel*, 18, 19 août, 24, 25, 26, 27 septembre 1900.

Digitized by Google

tractions accessoires. Il fallait avant tout obtenir des autorités anglaises le laissez-passer pour le Transvaal. Or, depuis sa demande à un officier de la Place jusqu'au recours suprême au général, défaite complète sur toute la ligne! Toutes ces difficultés n'ajoutaient guère au charme relatif du séjour qui laissait au jeune Prince une double impression : « D'un côté, celle d'une ville charmante, un petit paradis planté dans un pays délicieux bien fait pour retenir le voyageur ; de l'autre, celle d'une population horrible, vulgaire, tracassière, avide de gain et peu hospitalière... L'aristocratie sud-africaine est composée de marchands, de mécaniciens-chauffeurs et d'employés qui vont en Afrique dans l'idée de s'enrichir dans le moins de temps possible... La loi universelle ici est voler autant que possible pour retourner au plus vite en Angleterre. »

Le prince Louis voit Capetown sous le régime militaire naturellement imposé à l'Afrique du Sud par la guerre. Il est frappé du grand nombre de soldats qu'il rencontre. « Ceux qui, au mois de novembre et de décembre derniers, prétendaient que l'Angleterre était à bout d'hommes, n'auraient qu'à venir faire un tour par ici pour se rendre compte du contraire ; les officiers et les soldats pullulent,... au point qu'on se demande ce qu'ils sont tous à faire ici, pendant que leurs camarades se battent au Transvaal. Ce n'est, il est vrai, je crois, qu'une réserve qui vaut certainement beaucoup moins que l'armée active. Les officiers n'ont pas la tournure élégante de ceux qu'on voit à Londres ou dans les journaux anglais, » ajoute malicieusement le jeune voyageur ; « les soldats ont souvent l'air débraillé et peu martial, mais tels qu'ils sont ils prouvent que l'Angleterre aurait suffisamment d'hommes pour soutenir une guerre autrement meurtrière que la présente.

« ..... Les officiers ont leurs distinctifs sur l'épaule, distinctifs que d'ailleurs, paraît-il, ils enlèvent pour combattre ! »

Bien certainement alors la pensée du prince Louis se reportait vers la France. Il revoyait ce salon aimé où, le 20 mai, dans le chant auquel je faisais allusion tout à

Digitized by Google

l'heure, le barde breton opposait l'exemple de La Rochejacquelein et de ses Vendéens à celui des officiers anglais. Alors que les trois mouchoirs rouges de « M'sieur Henri », le désignaient aux balles des bleus, et que ses hommes le suppliaient de les retirer, le jeune chef répondait en riant :

« ..... Qu'est-ce à dire ?
Me dégrader ? jamais ! Me cacher ? que non pas !
C'est un immense honneur que d'être un point de mire !
Si je meurs, vengez-moi, les gâs ! »
Ceux-ci firent, alors, une chose splendide !
Ces héros en sabots, ces rustres valeureux,
Pour sauver celui-là qu'ils nommaient l'Intrépide,
Attirèrent la mort sur eux.
Sous le feu, chacun prit dans sa petite veste,
Dans ses brayes de toiles ou son bissac de peau
Un mouchoir de Cholet — un mouchoir rouge — et, preste,
L'attacha sur son chapeau !
Et les « Bleus » ébahis de voir à la seconde
Tant de chefs qui s'offraient au feu de leurs flingots,
Cherchaient, en vain, l'épi de blé, la paille blonde
Dans ce champ de coquelicots ! »

De nos jours, c'est dans une autre uniformité que les Anglais se présentent aux Boers :

..... Le bruit courant, volant de proche en proche,
Que les Mausers couchaient les officiers, d'abord,
Ceux-ci cachaient prudents au tréfonds de leur poches
Aiguillettes et galons d'or !
Le Vendéen, voulant sauver le chef qu'il aime,
Ne voulait être chef qu'au moment des combats,
Mais l'officier saxon se dégrade lui-même,
Se cache parmi ses soldats !

Digitized by Google

*
* *

A Port-Elisabeth, « le grand port militaire de l'Afrique du Sud, les contingents qui y débarquent et qui arrivent de l'Australie, montrent au Prince l'armée anglaise sous un aspect plus brillant, mais non plus solide qu'elle ne s'est offerte à ses regards à Capetown : « De beaux hommes, tous bien équipés, mais dont l'instruction militaire semble beaucoup laisser à désirer. »

Ladysmith, si misérable déjà en elle-même, et ravagée par la guerre, lui produit l'impression « d'une ville morte ou du moins endormie ». La vue du terrain fait faire au jeune officier d'artillerie la réflexion suivante :

« La première impression qui se dégage de l'inspection des lieux est la difficulté de s'expliquer que les Boers ayant une force bien supérieure à celle des assiégés, n'aient pas réussi à prendre une ville aussi dépourvue de défenses naturelles.

« De tous les côtés, ils avaient des positions d'artillerie admirables ; et, de fait, ils ont, paraît-il, envoyé plus de trente mille obus sur la ville pour tuer sept hommes et en blesser une centaine ! La défense de cette place ainsi ouverte, a dû vraiment être quelque chose d'héroïque ; les Anglais, il est vrai, n'ont jamais perdu la ligne de *kopjes* (collines) qui entourent la ville, mais comment justement ont-ils pu tenir une ligne aussi étendue, une quinzaine de kilomètres au bas mot, avec les cinq mille hommes qu'ils avaient ?

« Trois fois les Boers ont essayé de forcer cette ligne ; trois fois ils ont été repoussés, avec pertes. Il est vrai, nous dit un témoin oculaire, qu'ils n'ont jamais essayé sérieusement. Les Boers ont le courage défensif au plus haut degré, mais manquent totalement de courage offensif. La lutte a été chaude une fois seulement à Wagon-Hill..., le grand plan incliné qui s'étend au sud de la ville. Les Anglais

Digitized by Google

avaient là beau jeu. Abrités par la ligne de *kopjes* qu'ils avaient couverte de tranchées crénelées, ils ont pu, une fois au moins, jouer le rôle ordinaire des Boers, ils en ont mis ce jour-là, paraît-il, 1.500 hors de combat. »

Le dimanche, le Prince assista à la messe dans un couvent de religieuses, sans doute ces dominicaines qui souffrirent si cruellement de la guerre au Natal et qui, dignes coopératrices des Pères oblats de Marie-Immaculée, allaient avec eux sur les champs de bataille, pour soigner les blessés, assister et consoler les mourants, sauver un grand nombre d'âmes, et plus d'une fois payer de leur vie leur héroïque dévouement, comme l'écrivaient leurs Pères spirituels à Mme la comtesse Ledechowska, l'admirable fondatrice de l'Œuvre Saint-Pierre Claver. Hélas! la ruine des missions du Natal fut l'un des plus douloureux résultats de la guerre, et je voudrais ne pas avoir à dire ici que, parmi les Boers, il se trouva des soldats qui, non contents de saccager les couvents, firent servir des vases sacrés à d'innommables usages (1).

La messe à laquelle assista le Prince Louis était servie par un capitaine. Une vingtaine de soldats étaient dans la chapelle. La plupart communièrent. Il devait leur être doux de se retrouver sous les ailes des saintes filles qui avaient veillé sur eux.

De Ladysmith, le Prince Louis va à bicyclette visiter à Colenso le champ de la célèbre bataille qui se livra sur les bords de la Tugela. « C'est sur cette plaine que les Anglais subirent l'échec le plus sanglant et le plus mémorable de cette guerre ; échec qui, au fond, nous semble encore moins expliqué après avoir vu le champ de bataille qu'avant. Certes, les positions des Boers étaient formidables ; certes, la Tugela était un redoutable obstacle ; mais aussi comment va-t-on attaquer une position semblable de front? C'était exposer toute une armée à une boucherie inévitable... »

(1) Lettres des Pères Oblats et d'une Dominicaine, datées du 26 décembre 1899, du 13 janvier et du 21 juin 1900. *Echo d'Afrique*, février, avril 1900, février 1901.

Digitized by Google

Pour le retour à Ladysmith, les voyageurs prennent « la route qui longe le chemin de fer et qui a été la ligne de marche principale de l'armée de Buller. On s'en aperçoit dès la sortie de Colenso. Ici le sol a l'air d'avoir été travaillé par une armée de taupes : partout des retranchements, partout des obstacles en fil de fer. Les *kopjes* qui, des deux côtés, bordent la route, ont été transformés en véritables forts. C'est la grande voie funéraire de l'armée anglaise ; de temps en temps un enclos planté d'une croix marque la tombe commune de centaines de braves. Par ci, par là, gisent encore des ossements humains, des carcasses de chevaux... Plus on avance et plus on se sent dominé par l'impression de la mort qui partout ici a fauché à tour de bras ; les croix deviennent de plus en plus nombreuses... »

Le Prince Louis voyait là les souvenirs de la première période de la guerre : l'action offensive des Boers s'exerçant sur les possessions anglaises. Il fallait maintenant chercher les héros dans les *kopjes* où ils s'étaient repliés. Devant le refus des autorités anglaises, une seule ressource demeurait : celle de demander un laissez-passer à la colonie portugaise de Lourenço-Marquez.

Mais, pour s'y rendre, il fallait encore une permission du *Head quarters office* (Bureaux du quartier général anglais). « Cette fois-ci, ces bureaux ont été fort aimables, contents probablement d'être débarrassés de nous une fois pour toutes. »

A Lourenço-Marquez, le jeune Prince, tout heureux de se retrouver au milieu de ces bons Portugais dont son auguste mère lui a transmis le sang, ne se fait cependant pas connaître tout de suite et attend une demi-heure dans l'antichambre du gouverneur.

« Enfin, voyant que de ce train nous courrions risque de passer la nuit au gouvernement du district, nous résolûmes de forcer l'entrée et j'allai directement demander une *entrevista particular* au gouverneur. Puis, quand nous fûmes seuls, je déclinai dans le meilleur portugais que je pus tirer de mon sac, mes nom, prénoms et qualités, ce qui eut pour résultat de faire exécuter au pauvre homme un

Digitized by Google

saut prodigieux et un salut plus prodigieux encore. En une minute, nous eûmes nos passeports ; deux minutes après, le consul du Transvaal, M. Pott, comparaissait et nous promettait des laissez-passer boers, et au bout d'un quart d'heure nous étions invités à dîner.

« ... Le lendemain, 29 juin, après avoir assisté à la messe de 10 heures, nous nous rendîmes à la gare pour prendre l'express de 7 h. 35, le seul train pour le Transvaal qui fonctionne actuellement. Nous étions installés dans un compartiment de première classe, quand nous aperçûmes sur le quai, suivi de son aide de camp, le gouverneur qui nous cherchait. Grand tralala ! On fait arrêter le train, on envoie une locomotive chercher le wagon du gouverneur. on nous installe dedans, on délègue un domestique nègre pour nous accompagner jusqu'à la frontière. Bref, le train part, avec vingt minutes de retard, au milieu de la curiosité générale.

« Notre grandeur, hélas ! ne fut que passagère. Trois heures après avoir traversé le territoire portugais dans toute sa largeur, nous arrivions à Ressano-Garcia et il nous fallait quitter notre palais ambulant pour entrer dans l'égalité républicaine représentée par un vulgaire compartiment de première classe. »

*
* *

Notre jeune Prince était parti d'Europe sous l'impression des combats homériques qui marquèrent la première phase de la guerre. Son imagination évoquait des armées en présence, des batailles à l'européenne. Il arrivait dans la période des escarmouches, la plus dangereuse pour les Anglais, la moins brillante pour le spectateur. D'autres déceptions lui seront réservées.

Si le jeune officier d'artillerie, habitué à l'impeccable correction des uniformes européens a été surpris du débraillé de certains soldats anglais au Cap, la vue des Boers le déconcerte bien davantage.

Digitized by Google

« La première impression qu'on éprouve en pénétrant dans le Transvaal est déplorable. Le costume boer fait regretter l'élégance et la distinction native des Portugais : c'est en général un vieux complet de ville, usé, rapiécé et sale au delà de ce qu'on peut imaginer.

« Pas de col, pas de cravate, une chemise sale qu'ils retournent, prétendent les optimistes, une fois tous les six mois; pour couvrir le tout, un chapeau de feutre rond enfoncé jusqu'aux yeux. »

Mais ces hommes de si rude aspect savent combattre pour leurs foyers, pour leur patrie. Ils ont foi dans la justice de leur cause, ils ont foi dans la Justice suprême de Dieu qu'ils invoquent et vers lequel leurs voix s'élèvent en hymnes dont l'harmonie peut laisser à désirer, mais dont la pensée est si grande ! C'est cette foi patriotique et religieuse qui les unit, eux si souvent divisés sur les moyens d'action.

Si les commandos boers gardent leur indépendance les uns à l'égard des autres, ils acceptent bien moins encore l'immixtion des commandos étrangers. Sans doute, parmi ceux-ci, il était nombre de guerriers de parade qui « avec leur air de soldats d'opérette, leurs grands chapeaux à plumes de paon et leur démarche de conquérant » faisaient sourire le jeune officier qui vit peu de ceux-là « en face de l'ennemi ». Mais parmi eux, il en était qui avaient droit de conseil. Tel Villebois-Mareuil qui ne fut pas écouté de ceux à qui il apportait son épée et donna sa vie. Les Charette, découragés, durent regagner l'Europe. « Le commando français ne se compose, hélas ! plus que de quatre ou cinq hommes, quelques-uns ont été pris à Boshof, lors de la mort du colonel de Villebois-Mareuil ; les autres ont été pris par les Anglais à Johannesburg, et, je crois, envoyés à Sainte-Hélène. »

Sainte-Hélène ! Ne semble-t-il pas que le seul nom de cette île devrait empêcher à jamais l'Angleterre d'y envoyer des prisonniers de guerre ?

Au moment où j'écris ces lignes, un beau livre vient de paraître dû à un Anglais, il a pour titre : *Napoléon, la der-*

Digitized by Google

nière phase. J'ouvre ce volume et j'y lis ces paroles sur l'internement de Napoléon : « Si c'était possible nous voudrions ignorer tout ce qui a été écrit sur ce sujet : car c'est une lecture particulièrement pénible pour un Anglais. Il ne peut s'empêcher de regretter que son gouvernement se soit chargé de la garde de Napoléon, et, plus encore, que cette tâche ait été remplie dans un esprit aussi méprisable et par d'aussi malencontreux agents. Si Sainte-Hélène rappelle de cruels souvenirs aux Français, bien plus cruels encore sont ceux que ce nom éveille parmi nous » (1). Et celui qui parle ce noble langage est lord Rosebery, l'ancien premier ministre de la Reine Victoria ! Combien de fois l'Angleterre aura-t-elle donc à renouveler son *mea culpa?* Elle l'a fait pour Jeanne d'Arc ; elle le fait en ce moment pour Napoléon Ier. Quand le fera-t-elle pour les victimes du Transvaal ?...

*
* *

La rencontre du Prince Louis avec M. Reitz, secrétaire d'Etat, lui montre le Boer sous un aspect plus distingué que celui qui l'a frappé en arrivant au Transvaal. Très occupé, ce haut personnage passe sa vie dans son wagon. C'est là qu'il reçoit le jeune Prince avec beaucoup d'amabilité, et lui remet une lettre pour le commandant en chef des armées transvaaliennes, le général Louis Botha dont il lui fait l'éloge : « Il est, nous dit-il, très supérieur aux autres. Le général Joubert lui-même a été, paraît-il, plus nuisible qu'utile à la cause boer ; il manquait entièrement d'énergie et avait horreur du sang versé. M. Reitz semble plein d'espoir ; il attend encore avec une ferme confiance, comme tous les Boers d'ailleurs, une intervention

(1) Lord Rosebery, *Napoléon, la dernière phase.* Traduit de l'anglais par la plume élégante et fidèle de M. Augustin Filon. Paris, Hachette, 1901.

Digitized by Google

soit européenne, soit américaine. En attendant, il fait ce qu'il peut pour relever le moral des combattants. »

Le 2 juillet le prince Louis se présentait sous la grande tente verte du général Botha.

« Au fond est le général tout de blanc habillé. En nous voyant il nous fait signe de nous asseoir par terre à ses côtés, reçoit la lettre du secrétaire d'Etat, et, prenant son temps pour la parcourir, nous laisse le loisir de l'examiner à notre aise. Le général Botha est, comme la plupart des Boers, un colosse de plus de six pieds, aux épaules de taureau, aux bras d'athlète. Sa petite tête, posée sur un cou solide est pleine d'expression ; ses petits yeux noirs dans des orbites charnus brillent d'un éclat tout particulier. Le général est le premier *gentelman* que nous ayons rencontré au Transvaal. Dès le premier abord il inspire l'admiration et le respect. »

Le général serre la main du vaillant jeune prince qui, de si loin, est venu apporter à la cause des opprimés le témoignage de sa profonde sympathie. Le prince Louis d'Orléans est désormais son hôte ; il demeurera dans sa tente — sous le feu des obus — suivant l'état-major dans les reconnaissances, assistant aux conseils de guerre, étudiant les armements boers avec sa spécialité d'artilleur.

Lorsque le général Botha l'avait invité à l'accompagner dans une grande reconnaissance militaire, le prince Louis d'Orléans, fils d'une race belliqueuse, tressaillait d'enthousiasme. Mais, ici encore, quelle déception ! Il entendait la canonnade, le sifflement des obus au-dessus de sa tête. Mais où étaient les combattants ?

— « Un champ de bataille ! Par ci, par là une patrouille boer se promène au pas des chevaux, fourbus grâce à la manière déraisonnable dont les gens de ce pays montent à cheval. Çà et là on entend le bruit sec d'un coup de fusil parti on ne sait d'où. A l'horizon on aperçoit bien en évidence sur une hauteur trois canons de marine anglais qui, toutes les dix minutes environ, s'amusent à envoyer des bombes de lyddite sur des positions où il ne se trouve personne. »

Digitized by Google

Quand les généraux boers, du haut des kopjes, étudiaient l'horizon, l'héliographe (télégraphe à glace) leur transmettait des dialogues tels que celui-ci qui est cité par le prince Louis « comme spécimen du ton bon enfant des belligérants :

— *Good morning* (bonjour), disent les Boers. — *Who are you?* (Qui êtes-vous ?), demandent les Anglais. — *Your best friends* (Vos meilleurs amis). — *What are you doing?* (Que faites-vous ?) — *Working for you* (Nous travaillons pour vous). — *Go to the devil* (Allez au diable). — *Show me the way* (Montrez-moi le chemin). « Les généraux boers s'amusaient comme des enfants et chaque réponse de l'ennemi était accueillie avec une joie indescriptible. Ce jour-là nous ne fûmes pas plus loin et rentrâmes tranquillement au camp. Et pourtant au loin la canonnade grondait... et quelques Boers étaient en train de tenir en échec toute une armée anglaise. »

Mais ne pouvoir assister à ces combats, ne pouvoir même réaliser son désir de photographier un obus au moment de l'explosion, quelle déconvenue ! Un jour cependant une alerte est donnée : « Tout à coup nous vîmes quatre ou cinq Boers mettre précipitamment pied à terre et épauler leurs fusils en criant : *Es siend ver* (il y en a quatre). Nous cherchions de tous les côtés les Anglais quand, au premier coup de fusil, nous vîmes rouler à une centaine de pas de nous un coran, espèce de grand faisan, puis un autre. En même temps la fusillade éclatait sur le reste de la bande volatile, les chevaux laissés libres s'enfuyaient dans toutes les directions... et au loin le canon grondait de plus en plus fort.

« Le général a défendu expressément, paraît-il, de tirer sur autre chose que les Anglais et c'est le secrétaire qui, par son ordre, a écrit et affiché cette défense qui ouvre le feu contre les oiseaux ! »

Une autre fois c'est en l'honneur d'une perdrix qu'un soldat en marche va brûler sa poudre. On fait halte. « Tout l'état-major s'intéresse à l'opération ; le coup part, la perdrix roule, et nous reprenons tranquillement notre chemin, emportant la perdrix. »

Digitized by Google

* * *

Cependant au milieu de tous ces gais incidents, les Boers continuaient à battre les Anglais dans ces guérillas qui sont la suprême ressource des peuples envahis et plus d'une fois la perte des envahisseurs.

Pendant le séjour du prince dans le camp boer, 600 anglais étaient tombés dans une embuscade. Mais le défaut d'accord entre les chefs boers avait permis à beaucoup de s'échapper, laissant de nombreux morts et blessés sur le terrain. Le Prince Louis visita le champ de bataille, stupéfait de voir que c'était dans une plaine « absolument nue » que 600 cavaliers avaient pu se laisser surprendre !

A l'ambulance anglaise « officiers anglais et boers font le meilleur ménage du monde. Le général Botha s'entretient familièrement avec un colonel, et ses aides de camp plaisantent avec les autres officiers. Nous ne pouvons, à cette occasion, nous empêcher d'admirer la tenue parfaite, la propreté et l'élégance de ces officiers après huit mois de guerre. »

On était occupé à enterrer les morts. Il y en avait encore deux à placer dans la nouvelle nécropole guerrière. « Autour de la fosse creusée par deux Cafres, Anglais et Boers se réunissent. Un des officiers anglais récite les prières des morts ; tout le monde se découvre et les deux corps s'en vont rejoindre dans la terre leurs nombreux camarades qui y reposent déjà. Puis après avoir pris congé du général, en souhaitant de le revoir en de meilleures circonstances, le colonel anglais donne le signal du départ. Anglais et Boers échangent une dernière poignée de main et les ambulances anglaises, conduites par d'impeccables soldats, s'ébranlent. »

Avant de quitter le Transvaal, le Prince Louis visita le président Krüger. Il le remercia de l'hospitalité qu'il avait reçue au Transvaal et lui exprima l'admiration que méritaient les généraux boers.

Digitized by Google

Le grand vieillard allait bientôt entreprendre en Europe un douloureux pèlerinage pour invoquer la justice des nations. Les peuples l'acclamèrent, les gouvernements le repoussèrent. Deux figures royales seules — c'étaient deux figures de femmes — s'inclinèrent vers ses cheveux blancs : une fille de France, la reine Amélie de Portugal, cousine du prince Louis d'Orléans, la souveraine dont le grand cœur égale la haute intelligence, obtint qu'il ne fut pas livré aux Anglais. La reine des Pays-Bas, « la petite reine Wilhelmine » qui, par cet acte, allait conquérir l'amour et l'admiration des peuples, lui envoya le vaisseau qui allait le conduire en Europe, et offrit au vénérable vieillard, un port assuré au berceau même du peuple boer, un port où il attend pour le Transvaal l'heure du salut, pour lui l'heure du repos dans la patrie délivrée.

*
* *

En dépit de leur absence d'initiative, de leur manque de discipline, les Boers ont encore devant eux l'espoir d'une longue résistance, grâce à leur patiente énergie, à leur patriotisme invincible, à leur foi dans le Souverain Juge.

« Je n'entrevois pas la fin de la guerre, » écrit le Prince Louis à la fin de son journal. Et il juge que si les Boers « avaient un chef universellement obéi, ils triompheraient facilement de l'"envahisseur. »

Si le Prince Louis d'Orléans, qu'absorbent en ce moment ses examens pour l'école de guerre, trouve les loisirs nécessaires à la publication entière du journal dont il n'a encore donné que des extraits, ce nouveau volume formera avec le précédent un contraste plus apparent que réel. Ce n'est plus le peintre de la nature qui apparaît ici. Par une transformation dont nous avions déjà signalé la genèse dans la première partie de cet article, c'est l'écrivain militaire dont la plume prend une gravité de plus en plus virile. Mais c'est

Digitized by Google

toujours le combattant qui essayait ses forces contre les géants de la montagne.

Au Transvaal il n'a pu se battre. Mais il a vécu quinze jours sous le feu des obus, sous la menace de cette mort qu'il bravait si gaiement déjà dans ses ascensions alpines. Et ce n'était plus alors pour le seul plaisir de vaincre le péril, c'était pour le généreux besoin d'honorer l'héroïsme d'un peuple malheureux et le souvenir du grand Français tombé pour la cause du droit et de l'humanité.

Clarisse BADER.

Digitized by Google

« RÉSURRECTION »

DE TOLSTOÏ

Chacun connaît les récits d'ordinaire si touffus de Tolstoï.

Quoique *Résurrection* soit aussi touffu que d'autres, et encombré d'un nombre infini de personnages, cependant on doit convenir que l'intrigue s'en déroule avec une parfaite unité. C'est un de ceux dont il n'est pas impossible de rendre compte en quelques pages.

Il soulève un grave et intéressant problème de morale. Et l'auteur, en le résolvant dans le sens le plus étonnant, y a mis assez de talent pour qu'un lecteur sérieux ne ferme pas le livre. C'est un résultat. Même après avoir tout lu, un lecteur sérieux restera — cela est possible — un peu ébranlé, un peu pensif...

L'histoire se passe en Russie. Nekhludov est arrivé à cet âge où, si l'on suit les maximes du monde — et jusqu'ici on peut dire qu'il les a uniquement suivies —, un homme de sa classe doit se marier.

Il a été officier ; il s'est ensuite livré à la peinture ; il a usé égoïstement d'une grande fortune, il a mené une vie libertine, commençant par séduire, dans la maison de ses tantes, une certaine Katucha Moslov, continuant, Dieu sait comme, et finissant en ayant pour maîtresse la femme d'un de ses amis. Mais tout ceci, en beaucoup de pays, fait

Digitized by Google

partie du bagage obligé d'un homme du monde. Nekhludov est distingué, il est élégant : les familles les plus honorées se le disputent. Il a été si bien circonvenu par les Korchagouine qu'il pense à épouser Marie Korchagouine, et qu'il vient de rompre, moitié en vue de ce mariage, moitié parce qu'il en était fatigué, sa liaison avec la femme de son ami.

Sur le point d'aller passer l'après-midi chez sa future belle-mère, il en reçoit un billet où elle lui rappelle qu'il fait partie ce jour-là du jury de la cour d'assise.

Il s'y rend. La scène commence (non sans de longs préambules toutefois)... On juge une femme de mauvaise vie, qui est accusée d'avoir tué un marchand. Elle passait la nuit avec lui, elle lui a fait boire une certaine drogue : il ne s'est pas éveillé, et l'on a trouvé le matin sa cassette vidée.

Or, cette femme, Nekhludov, en la voyant paraître, a éprouvé une impression bizarre ; elle lui rappelle un temps lointain : son regard un peu louche ressemble à un ancien regard... Le président lui demande son nom.

— Catherine Moslova !

Il a un sursaut. Quoi ce serait elle ! Ce serait cette Katucha qu'il a autrefois connue et aimée chez ses tantes ? Il la regarde plus attentivement : c'est bien elle. « Il distinguait clairement à présent sur son visage, cette particularité mystérieuse qu'il y a dans chaque visage, et qui le rend différent de tous les autres, en fait une chose unique, spéciale, sans équivalent. »

Tout le temps que se déroule l'instruction, et à mesure qu'il se rend compte de l'abîme où est tombée cette femme qu'il a connue dix ans auparavant, pleine d'innocence et de grâce, il se souvient de son amour et « en lui s'accomplit un profond et mystérieux travail ».

Cet amour est raconté dans des pages exquises.

Katucha était née chez les tantes de Nekhludov d'une paysanne qui aidait à soigner les vaches. C'était une fille naturelle. Les tantes, deux vieilles personnes assez collet-monté, l'avaient trouvée un matin, gisant par terre. Très

Digitized by Google

scandalisées d'abord, elles avaient ensuite eu pitié. L'une d'elles avait voulu être marraine de la petite fille; toutes deux s'étaient intéressées à elle; elles avaient fini par lui donner dans le château une de ces positions difficiles à déterminer, qui sont souvent dangereuses. Katucha n'était ni tout à fait femme de chambre, ni tout à fait pupille, mais un peu les deux. « Elle courait mettre les chambres en ordre, nettoyait à la craie l'image sainte, servait le café, préparait les petites lessives, et quelquefois était admise à tenir compagnie à ses maîtresses et à leur faire la lecture. »

Nekhludov qui sortait de collège, et venait passer ses vacances chez ses tantes, l'avait connue à ce moment. En se voyant tous les jours, en jouant quelquefois ensemble, et courant dans le parc, en lisant les mêmes livres, ils s'étaient follement, mais innocemment, épris l'un de l'autre.

« Plusieurs fois par jour, ils échangeaient quelques paroles, quand ils se rencontraient dans le corridor, sur le perron et dans la cour; et parfois ils se rejoignaient à l'office, en compagnie de la vieille gouvernante des deux demoiselles : Nekhludov y venait goûter et prendre le thé. Et ces entretiens, en présence de Matrena Poulovna, « leur étaient à tous deux d'une exquise douceur ». Mais quand, au contraire, ils étaient seuls dans la salle, la conversation n'allait pas si bien. Tout de suite leurs yeux se mettaient à parler de choses tout autres, et infiniment plus intéressantes pour eux que ce que disaient leurs livres ; et leurs lèvres se taisaient, et un sentiment de peine les envahissait, et ils se hâtaient de se séparer. »

Les tantes sentirent quelque chose dans l'air et s'en alarmèrent. Peut-être à tort. Nekhludov ne pensait pas alors à corrompre Katucha. Il ne pensait pas davantage à l'épouser — quoique la chose ne lui parût pas aussi impossible qu'à ses tantes — parce qu'il avait de trop grands rêves. Il ne pensait à rien. Il l'aimait, c'était tout. « Le jour de son départ, lorsqu'il vit Katucha debout sur le perron, à côté de ses tantes, lorsqu'il vit, tendrement fixés sur lui, les grands yeux noirs de la jeune fille, tout remplis de larmes, il eut l'impression nette que, ce jour-là, s'ache-

Digitized by Google

vait pour lui quelque chose de très beau, de très précieux et qui jamais ne se renouvellerait plus. »

Trois ans après, en effet, il repassait trois jours chez ses tantes, en allant rejoindre son régiment. Katucha s'y trouvait encore, mais lui n'était plus le même.

« Naguère, il était un jeune homme loyal et désintéressé, toujours prêt à s'abandonner tout entier à ce qu'il croyait être le bien ; à présent, il n'était plus qu'un égoïste et un débauché, ne se préoccupant que de son plaisir personnel. Naguère le monde lui apparaissait comme une énigme qu'il s'efforçait de déchiffrer avec un enthousiasme joyeux : à présent, tout dans le monde était pour lui simple et clair; tout lui semblait subordonné aux conditions de sa vie personnelle. Naguère, il tenait pour important de communier avec la nature et avec les hommes qui avaient vécu, pensé et senti avant lui, avec les philosophes et les poètes du passé ; à présent, il tenait pour important et nécessaire d'être en communion avec des camarades, et de se conformer aux habitudes mondaines de sa caste.

« Naguère, il voyait dans la femme une créature mystérieuse et charmante, dont le charme venait de son mystère même : à présent, toute femme — à l'exception de ses parentes et des femmes de ses amis — avait à ses yeux un sens très précis et très défini ; elle n'était pour lui que l'instrument d'une jouissance que déjà il connaissait, et qui lui plaisait entre toutes. Naguère, il n'avait nul besoin d'argent; il dépensait à peine la troisième partie de la pension que lui donnait sa mère ; il pouvait renoncer à l'héritage paternel et le donner aux paysans ; à présent, il n'avait plus assez de 1.500 roubles par mois, que sa mère lui donnait ; et déjà, entre elle et lui, des explications désagréables s'étaient plus d'une fois produites, pour des questions d'argent.

« Et cette transformation, si profonde, qui s'était accomplie en lui, venait simplement de ce qu'il avait cessé de croire en lui-même, pour se mettre à ne plus croire que dans les autres. Et, s'il avait cessé de croire en lui-même, pour se mettre à ne plus croire que dans les autres, la

Digitized by Google

cause en était dans ce que « vivre en croyant en soi-même » lui paraissait trop difficile ; pour vivre en croyant en soi-même, en effet, il lui fallait se décider non pas au profit de sa personne égoïste, uniquement préoccupée du plaisir, mais, au contraire, presque toujours contre les intérêts de cette personne ; tandis que, à vivre en croyant dans les autres, il n'avait besoin de rien décider, tout se trouvant décidé d'avance, et toujours décidé au profit de sa personne. Bien plus, en croyant en soi, il s'exposait sans cesse à la désapprobation des hommes, tandis qu'en croyant dans les autres, il était certain de s'attirer l'éloge du monde qui l'entourait. »

J'ai cité cette page tout entière parce qu'elle renferme l'idée qui a inspiré tout l'ouvrage. A vrai dire, cette idée n'est pas absolument claire, ou, du moins, on ne comprend pas jusqu'à quel point l'auteur prétend en généraliser la théorie.

S'il veut nous prouver, après tant d'autres, que la conscience humaine est naturellement droite, et que c'est la société qui la pervertit, on peut lui demander comment une société composée d'hommes, qui sont tous naturellement droits, se trouve ne pas l'être ? Mais si, ayant seulement posé qu'il y a dans ce monde des êtres exceptionnels qui sont nés honnêtes et généreux, comme Nekhludov, il ajoute que de tels êtres ne peuvent que perdre à fréquenter les autres, et à adopter leurs manières de voir et d'agir, il est sûr qu'il y a du vrai dans son opinion. Une certaine moyenne s'établit forcément entre des gens qui se fréquentent. Si ceux qui sont nés très mauvais gagnent à vivre en société, ceux qui sont nés très bons doivent y perdre. En réalité, le tableau que fait Tolstoï de la déchéance progressive de ce jeune homme, à mesure qu'il était devenu comme les autres, n'est que trop ressemblant.

Mais revenons à Katucha.

Dès que le jeune officier la revit, il se sentit amoureux d'elle, mais non plus comme autrefois. Il pensa que son devoir était de partir, que rien de bon ne pouvait résulter de prolonger, même de deux jours, son séjour chez ses tantes. Cependant, il resta.

Digitized by Google

Il assista, le lendemain, à plusieurs cérémonies où Katucha se trouvait, et notamment à la messe de nuit qu'on dit, en Russie, pour Pâques. « Katucha était en robe blanche, avec un corsage plissé. Une ceinture bleue entourait sa taille, et Nekhludov vit qu'elle avait mis un nœud rouge dans ses cheveux noirs. Tout avait un air de fête, tout était solennel, gai et beau... » Sur le parvis, où elle l'attendait, il l'embrassa trois fois, en disant, suivant l'usage russe : *Christ est ressuscité!* La jeune fille était très émue. « Sa poitrine se soulevait fiévreusement, et sans cesse elle le regardait dans les yeux, de ses yeux timides, innocents et tendres. »

Après ce moment, il ne chercha plus que les occasions de la rencontrer seule. Dans le corridor, avant déjeuner, il lui prit un baiser. « Ce baiser n'avait rien de commun avec ceux qu'il lui avait donnés précédemment... Son baiser d'à présent avait quelque chose de terrible. »

« — Que faites-vous ? » s'écria-t-elle, d'une voix effrayée. Puis, prenant son élan, elle s'enfuit à toutes jambes.

« Nekhludov se rendit dans la salle à manger. Ses tantes, en grande toilette, le médecin et une voisine étaient déjà à table. Tout se passait comme à l'ordinaire; mais, dans l'âme de Nekhludov, la tempête grondait. Il ne comprenait rien de ce qu'on lui disait, répondait de travers et ne pensait toujours qu'à Katucha, se rappelant la sensation de ce baiser qu'il lui avait pris. Soudain, il entendit son pas dans le corridor, et, dès ce moment, il n'entendit plus rien d'autre. Quand elle entra dans la salle, il ne leva pas les yeux sur elle, mais, de tout son être, il sentait, aspirait sa présence. »

Une fois, dans le courant de ce triste jour, « une dernière fois et faiblement, il entendit la voix de son véritable amour pour elle, qui lui parlait d'elle, de ses sentiments à elle, de sa vie à elle. Mais une autre voix lui dit aussitôt : Prends garde : tu vas laisser échapper ton plaisir ! Et cette autre voix étouffa la première. »

Je ne pense pas que les combats entre la passion et la conscience aient souvent été racontés avec un art plus simple et plus poignant.

Digitized by Google

Le lendemain, quand il l'eût séduite, — et ce n'avait été que trop facile, quoiqu'elle n'eût cessé de lui dire : c'est mal! — il éprouva comme un remords. « Mais, bah! pensa-t-il, c'est toujours ainsi! tout le monde fait ainsi! » Il lui glissa un billet de 100 roubles, qu'elle refusa, et, comme pour mettre le comble à sa faute, il la força de l'accepter... Le souvenir de cette scène le tortura un moment... Mais que faire? Tout le monde, en ces occasions, n'agissait-il pas de même?

Il partit et cessa bientôt d'y penser, ce qui lui fut d'autant plus facile que cette pensée lui était particulièrement désagréable.

Neuf ans se passèrent. Ce qu'il fit pendant ces neuf ans, nous l'avons dit. Et maintenant il la retrouvait sur les bancs d'un tribunal, parmi des voleurs et des assassins, sa pauvre Katucha. Sa vie à elle n'avait été, depuis qu'il l'avait quittée, qu'une marche descendante dans les abîmes du mal.

Chassée par les tantes de Nekhludov, dès qu'elles avaient connu sa position, rejetée de place en place et d'aventure en aventure, elle avait fini par échouer dans une de ces maisons... Vous savez bien quelle maison! Avait-elle répondu au Président qui l'interrogeait? » Toute sa personne portait les marques de la vie infâme qu'elle menait depuis six ans. Surtout, il y avait sur son visage triste, mais caressant, et qui cherchait évidemment à attendrir ses juges, une inconscience effroyable. Nekhludov avait tremblé qu'elle ne la reconnût; mais elle ne le regardait pas, et quand elle le regarda, ce fût sans aucun signe d'étonnement ou d'attention.

L'auteur nous fait assister, avec un luxe de détails qu'on peut qualifier d'excessif, à tout le jugement de la Moslova. Il en ressort que c'est bien elle qui a fait prendre au marchand le breuvage qui l'a empoisonné, mais que son intention n'était pas de lui donner la mort, qu'elle le lui a fait prendre, sur le conseil de deux domestiques, qui l'avaient persuadée que ce breuvage l'endormirait plus tôt. Les deux domestiques apparaissent comme les vrais auteurs de la

Digitized by Google

mort et du vol : la Moslova n'a été que leur instrument. Cependant, les membres du jury, pour des causes particulières à chacun : — les uns, parce qu'ils étaient pressés; Nekhludov, parce qu'il était horriblement troublé, — n'ayant pas remarqué qu'on avait oublié d'inscrire sur l'acte cette phrase : *sans intention de donner la mort*, la Moslova se trouve condamnée à 4 ans de travaux forcés.

Il y a dans, tout ce récit, une intention évidente de critiquer les voies de la justice; et il vise spécialement certains détails de la procédure russe. Mais ce qui intéresse le lecteur français, ce n'est pas ce côté de la question, c'est l'état d'âme de Nekhludov pendant et après la plaidoirie, à mesure qu'il considère la dégradation où est tombée la Moslova et que, remontant à sa source, il arrive à se dire : cette cause, c'est moi !

Il se rend le soir chez les Korchagouine. Il y est distrait et triste. Missy lui dit :

« — Je vois que quelque chose vous est arrivé : dites-moi ce que c'est ?

(Nekhludov se rappela son aventure de la cour d'assises. Il fronça les sourcils et rougit.)

« — Oui, quelque chose m'est arrivé, répondit-il, ne voulant pas mentir, quelque chose d'étrange, d'imprévu et de grave !

« — Qu'est-ce que c'est ? Vous ne voulez pas me le dire ?

« — Je ne le puis à présent. Excusez-moi. Il m'est arrivé une chose à laquelle j'ai encore besoin de réfléchir, ajouta-t-il, et il rougit davantage.

« — Ainsi, vous ne voulez pas me le dire ?

« (Un muscle de son visage tressaillit. Il repoussa le dossier de la chaise où elle s'appuyait.)

« — Non, je ne puis pas ! répondit Nekhludov, tout en sentant que, par cette réponse, il accentuait encore l'extraordinaire gravité de ce qui venait de lui arriver.

« — Soit ! dit-elle. »

Il sentit bien qu'il affligeait la jeune fille, mais comment lui parler ? Comment eût-elle compris ? Son jugement eût été, cela est certain, à l'encontre du sien à lui. Car pour

Digitized by Google

juger comme Nekhludov il faut faire abstraction de toutes les idées du monde, et peu de gens en sont capables.

Rentré chez lui, et ayant enfin trouvé la solitude, il commença à agiter ce problème : quel était son devoir ? S'il voulait suivre non les usages de sa caste, non l'opinion d'aucun homme, mais la voie même de sa conscience, s'il voulait être juste, au vrai sens du mot, quel était son devoir ?

Voilà une grande question, certes ! Et l'on ne se met pas facilement à la place du jeune homme.

Tout acte porte en lui des conséquences, et les conséquences d'un acte mauvais peuvent prendre des proportions immenses et absolument incommensurables.

Ces conséquences, en sommes-nous responsables ? Théoriquement, et de prime abord, il semble que oui. Le jour où nous nous repentons d'un acte mauvais, devons-nous chercher à réparer les conséquences qu'il a pu avoir ? Théoriquement, il semble encore que oui. Mais dans l'application est-ce possible ? Je ne le crois pas, ou du moins, pas toujours.

Celui qui a volé une somme et qui l'a dépensée, ne sera pas toujours capable de la rendre. Celui qui a calomnié pourra rarement atteindre partout où le hasard des conversations aura promené son mensonge ; celui qui a tué ne rendra certainement pas la vie à sa victime. Celui qui a scandalisé un enfant ne fera pas qu'il soit innocent après comme avant. Il y a dans tout mal moral, quelque chose d'humainement irréparable.

Alors ? Dirons-nous qu'il n'y a pas de justice ? Ou, s'il y a une justice, condamnera-t-elle à jamais celui qui ne peut réparer sa faute ? N'y aura-t-il pour lui, s'il se repent, aucune espérance ?

Il y en a une, mais cette espérance, nous la plaçons en partie, nous autres catholiques, dans la miséricorde de Dieu. Quand nous avons fait ce que nous avons pu pour réparer les conséquences directes d'un acte mauvais que nous avons commis — et trop souvent c'est peu de chose — nous comptons sur Dieu pour le reste. Lui voit mieux

Digitized by Google

que nous, il voit exactement, les conséquences de nos actes. La religion nous dit qu'il peut accorder à la prière de celui qui se repent que ces conséquences soient modifiées, et que le mérite de son expiation peut rejaillir, par sa grâce, sur ceux à qui il a fait tort. Cette idée a inspiré des pénitences héroïques. En somme, dans la manière de voir des catholiques, il entre beaucoup plus de confiance en Dieu et beaucoup moins d'orgueil humain. Leur solution, c'est son grand mérite, est applicable dans tous les cas, tandis que celle à laquelle se rangea Nekhludov, ne le serait pas une fois sur cent.

Lui-même, si la rencontre qui changea son cœur, avait eu lieu quelques mois plus tard et qu'il eût était marié avec Missy Korchagouine, comment se serait-il tiré de ce devoir d'expiation, tel que sa conscience le lui montra ? Aurait-il laissé sa femme pour courir après Katucha, et ajouté désordre à désordre ?...

Mais il n'était pas marié. Il y avait, dans son cas particulier, et suivant sa manière de voir à lui, quelque chose à faire, quelque chose de très difficile, mais qui lui parut très juste, absolument nécessaire s'il voulait remplir son devoir. Il décida qu'il le ferait.

« Je dirai à Katucha que je suis un misérable, que j'ai péché contre elle, et je ferai tout pour adoucir son sort. Oui, je la reverrai et je lui demanderai de me pardonner... Je me marierai avec elle, s'il le faut. »

Cette dernière idée, qui lui inspire un effroi bien naturel et qu'il n'admet d'abord que d'une manière conditionnelle, finit par se fortifier en lui. Elle devient bientôt — trop tôt peut-être, pour qui connaît les hommes — une résolution inébranlable. Il l'épousera. Sans doute il y a bien peu d'hommes comme Nekhludov. En tout cas les sentiments qui accompagnent son étrange résolution sont humains et touchants.

« Il s'avança vers la fenêtre et l'ouvrit... Il considérait le jardin rempli d'une douce lumière argentine, et la remise et l'ombre du peuplier ; il aspirait le souffle vivifiant de la nuit.

Digitized by Google

« Comme il fait beau ! mon Dieu, comme il fait beau ! disait-il.

« Mais c'était dans son âme surtout qu'il faisait beau ! »

L'auteur veut bien accorder à l'humaine faiblesse que la résolution du jeune Russe ne lui parut pas, le lendemain au jour, aussi simple et facile à tenir qu'elle lui avait paru le soir en théorie. Les obstacles qui se dressaient devant lui semblaient insurmontables : mais il ne recula pas...

Rendons-lui aussi cette justice qu'il n'a pas affaibli ces obstacles. Le milieu des prisons, « cet endroit où l'on va faire nourrir ses poux par le gouvernement » est peint dans les pages qui suivent sous des couleurs horribles. L'étonnement des juges, des avocats, des amis et de la famille, quand Nekhludov déclare qu'il va épouser la Moslova, sont absolument vraisemblables. Enfin il n'a pas caché les difficultés de toute nature qui hérissent les nouveaux rapports du jeune homme avec la condamnée.

Que de démarches avant d'obtenir l'autorisation de la voir, et quand il la voit, ce n'est pas la Katucha d'autrefois qu'il retrouve. D'abord elle a de la peine à le reconnaître, car elle ne pense jamais à lui. Il se nomme, et évidemment ce nom lui dit quelque chose : il lui rappelle un souvenir désagréable, lorsque, enfin, la lumière s'est faite, elle se demande ce qui le ramène. Mais comment la créature pervertie qu'elle est devenue pourrait-elle s'en douter ? Il lui crie à travers un guichet, et devant les gardiens, la phrase d'excuses qu'il a préparée : elle ne comprend pas : elle a envie de rire, elle le croit fou. Bientôt, elle prend avec lui un ton caressant qui l'écœure : il sent qu'il n'est pas pour elle Nekhludov, mais un homme quelconque. Elle lui demande de l'argent, ayant contracté l'habitude d'utiliser ses relations, et il lui en donne.

Quand il retourne à la prison, il apprend qu'avec cet argent elle s'est grisée. Il fait des démarches pour qu'elle soit transférée à l'infirmerie, parce qu'il pense qu'elle y sera moins mal. On lui raconte qu'elle s'y est liée avec un infirmier...

Un jour, sur le point de lui dire qu'il est prêt à se marier

Digitized by Google

avec elle « il lit dans ses yeux quelque chose de si grossier et de si repoussant qu'il ne trouve pas la force de poursuivre son aveu. » Mais n'est-ce pas lui qui l'a faite ce qu'elle est ? Il ira jusqu'au bout dans la voie de l'expiation, soutenu uniquement par l'approbation de sa conscience.

« Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai eu plus de joie dans le cœur! Ce n'est pas de la joie, c'est du ravissement ! »

Cet aveu si difficile, il finit par le faire. La condamnée le reçoit avec une horreur qui l'étonne, et où il sent poindre comme un commencement de vertu.

« Je le vois, dit-il fièrement, rien de ce que fera désormais la Moslova ne pourra changer mon attachement pour elle. Qu'elle fasse des siennes avec les infirmiers, cela est son affaire : la mienne est de l'aimer, et non pas pour moi, mais pour elle et pour Dieu. »

Voilà qui s'appelle planer. Entre temps, il a abandonné son patrimoine aux paysans de son pays, éveillant en eux, par cet acte de générosité, un étonnement qui touche au soupçon. Il a vendu sa maison de la ville et a loué dans une auberge, proche de la prison, deux modestes chambres meublées. Sa vie se passe maintenant à faire des démarches pour que la condamnation de Katucka soit commuée, car elle est injuste, et à aller la voir. Dans ces visites toujours courtes, mais qui ne se passent plus à travers un guichet, on sent, avec des alternatives de haut et de bas, se modifier peu à peu cette âme sous l'influence d'un sentiment nouveau... Un jour, causant avec une de ses camarades de prison, elle parle de la vie qu'elle menait « là-bas dans cette maison. » Elle n'était pas précisément dure...

« — C'est égal, dit-elle, le bagne vaut encore mieux! »

Cependant, malgré les démarches de Nekhludov, le pourvoi de la Moslova a été rejeté. Elle est affectée à un convoi de condamnés qu'on dirige sur la Sibérie.— Tolstoï donne ici tout au long l'histoire de ses camarades de voyage, ce qui semble un hors-d'œuvre. — Nekhludov qui nage en plein sublime, décide qu'il suivra le convoi.

En vain sa sœur, l'âme du monde qui l'a le mieux compris, a essayé quelques objections.

Digitized by Google

« — Est-ce que vraiment tu peux avoir l'espoir de ramener cette créature au bien, après la vie qu'elle a menée ?

« — Je n'ai pas à la ramener au bien, répond-il, mais à y revenir moi-même. »

A cela, il n'y a évidemment rien à répondre. Le beau-frère est renversé ; il se demande ce qu'un tel être peut bien avoir dans le corps ; mais la sœur de Nekhludov finit par le comprendre. Parmi tant de personnages qui traversent le livre, il n'y a qu'elle qui le comprenne : c'est qu'ils sont frère et sœur. Je me trompe : il y a aussi quelques forçats : ces gens-là auraient, suivant Tolstoï, l'âme bien plus droite que nous.

Le départ des prisonniers, sous un soleil de plomb, a quelque chose de sinistre. Il y a quelques années, cinq de ces gens-là moururent de l'excès de la chaleur, dans le trajet qui sépare la prison de la gare de Novgorod : ce tableau est une critique. Ils arrivent à la gare où on les empile dans des wagons de 3e classe. Nekhludov, qui a suivi le convoi, rencontre là les Korchagouine, qui partent pour la campagne. Que Missy ait été un peu déroutée, en le voyant monter dans un wagon de troisième, et à la suite d'une femme qui est ce qu'est la Moslova, cela s'excuse. Mais la sœur de Nekhludov est venue à la gare de son côté, et elle comprend, elle.

Le voyage fut long et pénible pour les prisonniers, il l'est aussi pour le lecteur : il l'est au-delà de toute permission.

De temps en temps, Nekhludov met la tête à la portière de la voiture où se trouve la Moslova et il échange quelques mots avec elle. Il se lie aussi avec plusieurs de ses camarades. Ce sont décidément de braves gens que tous ces criminels... Il apprécie surtout un certain Simonson, sorte de saint socialiste, bien fait en effet pour s'entendre avec lui, si un tel homme pouvait exister. « Simonson ne prenait jamais conseil que de sa propre pensée ; et, ce qu'il avait décidé qu'il devait faire, il le faisait.

« Sa raison lui avait affirmé, pendant qu'il était encore au collège, que la fortune possédée par son père, riche magistrat, était acquise injustement, et aussitôt, il avait

Digitized by Google

déclaré à son père que cette fortune devait être restituée au peuple. Puis, comme son père loin de l'avoir écouté, l'avait grondé, il avait quitté la maison paternelle et renoncé à jouir jamais d'aucun des avantages de sa condition.

« Il avait ensuite décidé, toujours ne s'inspirant que de sa raison, que tout le mal qui existait en Russie avait pour unique cause l'ignorance du peuple; et, en conséquence, sitôt sorti de l'Université, il s'était fait nommer maître d'école dans un village, et s'était mis à expliquer, aussi bien à ses élèves qu'à tous les paysans, ce qu'il estimait qu'ils devaient savoir.

« Il avait été arrêté et jugé.

« Au moment de comparaître devant le tribunal, il avait décidé que les juges n'avaient pas le droit de le juger, et tout de suite, il le leur avait dit. Et, comme les juges, sans admettre sa thèse, continuaient à vouloir le juger, il avait pris le parti de ne pas leur répondre; en effet, il n'avait plus dit un mot jusqu'à la fin du procès. Reconnu coupable, il avait été condamné à la déportation dans une petite ville du gouvernement d'Archangelsk. »

C'est ainsi qu'il se trouvait voyager avec la Moslova. Placée entre deux influences comme celle de Nekhludov et celle de Simonson, comment la pauvre créature eût-elle résisté? Chaque fois que Nekhludov allait la voir aux étapes, il échangeait quelques mots avec elle, il constatait que la transformation si vivement désirée par lui, était en bonne voie.

Ils arrivèrent de cette sorte à destination et, ce jour-là même, Nekhludov apprit que ses démarches pour la Moslova — condamnée en somme injustement — n'avaient pas été inutiles : le résultat s'en était seulement fait attendre. Il reçut ce jour-là communication d'un décret impérial qui commuait la peine de la condamnée, la réduisant à quatre ans de déportation, dans un gouvernement quelconque de la Sibérie.

Il en éprouva de la joie, et, en même temps une angoisse affreuse. Il avait promis à Katucha de l'épouser, et la chose lui avait paru aisée, parce qu'il s'agissait d'une union toute

Digitized by Google

fictive. Mais voilà qu'elle était libre. Cette union fictive allait devenir une union réelle et sérieuse. Ils pourraient mener la vie commune...

Il est vrai que Simonson — un vrai héros de J.-J. Rousseau, — avait proposé la veille à Nekhludov d'épouser la Moslova : elle lui plaisait; il s'était intéressé à la tranformation de son âme et il croyait, en vivant avec elle, lui faire du bien. Mais Nekhludov n'avait pas cru que Katucha accepterait. Il avait senti, dans ses manières avec lui, un amour croissant, un amour humble et vrai. Ce n'était pas Simonson qu'elle choisirait, c'était lui. Après s'être offert, pouvait-il se retirer? Il ne le crut pas.

Il la fit donc demander, très peu après que le décret eût été mis entre ses mains. Elle vint. « Elle avait une expression qu'il ne lui avait jamais vue, un mélange de résolution froide et d'ardente passion. Elle rougissait et elle pâlissait; ses doigts enroulaient et déroulaient les bords de sa veste; et tantôt elle le regardait bien en face, tantôt elle baissait craintivement les yeux.

« — Tu sais la nouvelle? dit Nekhludov.

« — Oui on me l'a apprise. Mais voilà... j'ai maintenant décidé... je vais me marier avec Simonson.

« Elle parlait très vite, sans s'arrêter. Evidemment, elle avait préparé d'avance les phrases qu'elle disait.

« — Comment? avec Simonson? commença Nekhludov.

« Mais elle l'interrompit.

« — Eh bien! quoi! puisqu'il veut que je vive avec lui...

« Elle s'arrêta comme épouvantée, puis se reprenant :

« — Puisqu'il veut bien que je vive près de lui! Que puis-je souhaiter de mieux? Peut-être lui ferai-je plaisir! peut-être arriverai-je à me rendre utile? Que puis-je?

« De deux choses l'une, ou bien elle s'était prise d'amour pour Simonson et vraiment elle n'avait plus besoin du sacrifice de Nekhludov; ou bien elle continuait à l'aimer, lui Nekhludov, et c'était pour le dégager de son fardeau qu'elle unissait sa vie à celle de Simonson.

« Certainement, Nekhludov se rendit compte de cette alternative. Et il eut honte. Il se sentit rougir.

Digitized by Google

« — Si tu l'aimes? dit-il.

« — Moi, voyez-vous, jamais je n'ai connu des hommes de cette espèce-là! Comment ne pas les aimer! Et puis Simonson, il est si différent des autres!

« — Sans doute, dit Nekhludov d'une voix tremblante. C'est un homme excellent et je crois...

« Mais elle l'interrompit de nouveau, comme si elle eût craint ce qu'il allait lui dire. Ou peut-être était-ce elle-même qui tenait à lui dire tout.

« — Non, non. Il faudra que vous me pardonniez de ne pas faire ce que vous voulez, murmura-t-elle. C'est que vous, vous avez besoin de vivre!

« — Et ainsi, tout est désormais fini entre nous? demanda-t-il.

« — Mais oui, c'est à croire que oui! répondit-elle avec un étrange sourire.

« — Je serais pourtant bien heureux de pouvoir te rendre service.

« — Nous n'avons besoin de rien. (Elle regarda Nekhludov dans les yeux en prononçant ce *nous*). Je vous dois déjà assez comme ça! Sans vous...

« Et elle voulut ajouter quelque chose, mais soudain, sa voix faiblit. Elle baissa la tête, et ne dit plus rien.

« — Je ne sais pas qui de nous deux doit le plus à l'autre. Dieu règlera nos comptes! reprit Nekhludov.

« — Oui, oui! c'est cela! Dieu nous voit, murmura-t-elle.

« — Ne nous disons pas encore adieu. Je vous reverrai! dit Nekludov en lui tendant la main.

« — Non, non! adieu! lui répondit Katucha d'un ton résolu.

« Et alors, leurs yeux se rencontrèrent; et, dans le regard des yeux un peu louches de Katucha, dans son triste sourire, dans la façon dont elle dit le mot : adieu, Nekhludov comprit clairement que des deux explications possibles de sa conduite, c'était la seconde qui seule était vraie. Il comprit qu'elle l'aimait, que, de tout son cœur elle l'aimait, comme le soir où il l'avait embrassée au sortir

Digitized by Google

de l'église. Et il comprit qu'elle s'était dit qu'en se mariant avec lui, elle lui imposerait un sacrifice, elle perdrait sa vie, tandis qu'en se mariant avec Simonson, elle le délivrait.

« Elle serra la main qu'il lui tendait, se retourna longuement et sortit. »

Le lecteur se sent soulagé. Il sait gré à cette fille d'avoir provoqué une conclusion qu'il commençait à ne plus guère attendre de Nekhludov.

Tolstoï a-t-il fini par trouver que son héros en avait fait assez et jugé que certains désirs suffisent, même devant les hommes? Ayant toujours peint Nekhludov comme un rêveur et un utopiste, et sachant que ces gens-là ne réalisent pas, a-t-il voulu, en adoptant cette conclusion se conformer au caractère qu'il lui avait donné? A-t-il pensé qu'une fois Katucha régénérée et revenue à ce point où l'on se sacrifie parce qu'on aime, le résultat était obtenu, et qu'il fallait laisser le lecteur sous cette impression. Il est certain qu'après avoir marché vers ce mariage d'un pas si allègre et si enthousiaste, il n'a osé le réaliser. Encore une fois le lecteur ne s'en plaint pas.

Il y a dans tout ce livre quelque chose d'étrange. Il est impossible de ne pas s'intéresser à l'effort que fait Nekhludov pour réparer sa faute et ne pas trouver très vrai, très humain et admirablement exprimé, le sentiment de satisfaction qui accompagne cet effort. Cette manière à la fois rationnelle et romanesque de comprendre l'expiation, enchante l'esprit et épouvante l'imagination. Mais il est impossible aussi de ne pas se dire que jamais un tel homme n'a existé ailleurs que dans l'imagination de Tolstoï, et eût-il existé, de ne pas trouver qu'il fait souvent une figure bien sotte. Ce n'est pas sa faute, il est logique; c'est la faute du monde dans lequel il vit; mais ce monde est ainsi : faites pour des hommes de taille moyenne, les lois qui le régissent ne s'élèveront jamais à de trop grandes hauteurs. Ceux qui en sortent pour monter plus haut, ne peuvent être que des saints ou des utopistes. On comprend les saints parce qu'ils sont aidés de la grâce divine, à laquelle

Digitized by Google

rien n'est impossible. On comprend moins les utopistes, et quand ils montent trop haut, comme on n'est pas sûr d'eux, on est porté à en rire. Enfin il est certain que la thèse de Tolstoï, pour brillamment soutenue qu'elle soit, ne risque pas de faire des disciples...

Séparé de Katucha, après avoir éprouvé quelques regrets, dignes de son âme candide, Nekhludov ouvrit l'Evangile. Certains passages lui en parurent obscurs, mais d'autres le frappèrent vivement, comme contenant l'unique réponse à des problèmes qui le tourmentaient depuis longtemps. Il le lut d'un bout à l'autre — félicitons-l'en. — Et il comprit qu'une vie nouvelle allait commencer pour lui. Espérons que, marchant cette fois dans des voies plus communes, il n'arrivera pas moins haut, et sauhaitons qu'il soit plus heureux!

FLORIDY.

Digitized by Google

REVUE D'ARCHÉOLOGIE

ET D'HAGIOGRAPHIE

I. — V. Cauchemé, inspecteur du palais de Compiègne, *Description des fouilles archéologiques, exécutées dans la forêt de Compiègne, sous la direction de M. Albert de Roucy*. I^re^ partie, Compiègne, H. Lefebvre, 1900, in-4°, 57 p. et 15 planches.

II. — H. Achelis, *Die martyrologien ihre Geschichte und ihr Wert*. Berlin, Wiedmann, 1900, in-4°, VI-247 p. (Forme le tome III des *Abhandlungen des K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen.*)

III. — F. Ferrère, docteur ès lettres, *La situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IV^e^ siècle jusqu'à l'invasion des Vandales* (429). Paris, Alcan, 1897, in-8°, XXIV-382 p.

IV. — P. Odilo Ringholz, O. S. B. *Wallfahrtsgeschichte unserer lieben Frau von Einsiedeln ; ein Beitrag zur Culturgeschichte*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1898, in-8°, XV-380 p., 57 grav. et 1 carte.

V. — *Les églises paroissiales de Paris, monographies illustrées*. Texte par l'abbé A. Bouillet ; photographie et gravure de Ch.-G. Petit. X : *Saint-Germain de Charonne et Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant*. XI : *église de la Sorbonne*. Paris, X. Rondelet et C^ie^, grand in-8°, 2 fasc. de chacun 16 p.

VI. — *Speculum perfectionis, seu sancti Francisci Assisiensis Legenda antiquissima, auctore patre* Leone ; *nunc primum edidit Paul Sabatier*. Paris, Fischbacher, 1898, in-8°, CCXIV-376 p.

VII. — G. de Mandach, *Saint Antoine de Padoue et l'art italien*. Préface de M. Eugène Müntz. Paris, librairie Franciscaine, 1899, grand in-8°, IV-368 p., nombr. phototypies et photogr.

VIII. — *Vie admirable du bienheureux Bernard de Corléon, victime de pénitence, de l'ordre des Frères Mineurs capucins ;* par le R. P. Angélique de Montpellier, du même ordre. Clermont-Ferrand, Malleval, 1901, in-8°, XVII-460 p. et grav.

IX. — Le même, *Vie de la bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo de Barco, abbesse des religieuses capucines de Brescia*. Clermont-Ferrand, Malleval, 1901, petit in-16, 106 p.

Digitized by Google

X. — James Forbes, S. J., *L'Eglise catholique en Ecosse à la fin du XVI. siècle. Jean Ogilvie, Ecossais, jésuite, torturé et mis à mort pour la foi à Glascow, le 10 mars 1615, déclaré vénérable, d'après les documents contemporains presque tous peu connus ou inédits.* Paris, C. Gauthier, 1901, in-8°, XL-284 p.

XI. — H. Vaganay, bibliothécaire à l'Université catholique de Lyon, *Essai de bibliographie des sonnets relatifs aux saints.* Mémoire présenté au cinquième congrès scientifique international des catholiques (Bruxelles), 1900, in-8°. Extrait des *Analecta Bollandiana.*

XII. — *Archives religieuses de la France depuis la fin du moyen âge jusqu'au XIX^e siècle.* Paris, Picard. (*En souscription.*)

I. — Dans la forêt de Compiègne se trouvent d'importantes ruines gallo-romaines et mérovingiennes exhumées, de 1860 à 1870, par M. Albert de Roucy. Comme les documents relatifs à ces fouilles étaient demeurés inédits et que bon nombre d'objets avaient été transportés au musée de Saint-Germain-en-Laye, la Société historique de Compiègne a été heureusement inspirée en publiant le résultat de ces découvertes. C'est M. Cauchemé qui s'est chargé de ce travail et, dans une première partie, il donne aujourd'hui le rapport de M. de Roucy et un mémoire personnel sur les fouilles du Mont-Berny.

Dans le premier document, il est traité des différents points sur lesquels on a fait des fouilles ou plutôt des sondages. M. de Roucy a retrouvé surtout des objets d'époque mérovingienne et carlovingienne. Non pas qu'on doive nier que les Gallo-Romains aient habité ces parages, mais ils n'ont pas dû y faire des séjours durables.

Le rapport de M. Cauchemé se réfère à un certain nombre de monuments intéressants exhumés au Mont-Berny. Tout d'abord se présentent des thermes avec foyer, *sudatorium*, *tepidarium*, le tout précédé d'un vaste atrium de 12 mètres de longueur sur 9 mètres de largeur. Non loin de là, des restes de fondations avec caves, dans lesquels on a trouvé de menus objets de bronze, d'os et de verre. Un trou creusé dans le tuf contenait une quantité de fragments de vases en terre rouge, ornés de dessins en relief, représentant des animaux et des sujets mythologiques. Au centre de la cité antique, se trouvait un petit

Digitized by Google

temple de 7 m. 60 en toute dimension, dans lequel on a retrouvé un doigt — mais seulement un doigt — de statue en bronze de grandeur naturelle. Le temple avec son péristyle était clôturé d'un mur d'enceinte mesurant 109 m. 75 et dont l'enceinte devait être réservée au peuple durant les cérémonies.

Tel est, fort abrégé, l'exposé du travail intéressant de M. Cauchemé; il a dressé la liste générale des objets trouvés dans les fouilles; signalons deux mille monnaies romaines de bronze et cinquante d'argent, s'étendant de l'an 14 à l'an 378. Des gravures, croquis et plans illustrent cette publication qui fait honneur tant à celui qui l'a éditée qu'à la société sous les auspices de laquelle elle a paru.

II. — Ceux qui se sont occupés d'hagiographie savent, par expérience, combien est ardue la question des martyrologes. Parfois, en effet, le même saint est inscrit à des jours différents sans qu'on en comprenne la raison, parfois les noms sont altérés au point de ne plus indiquer le personnage primitif mais bien un nouveau saint, celui-là, par conséquent, de toute pièce inventé; parfois des qualificatifs sont pris pour des noms propres, comme à Lyon *Sanctus Diaconus* dont certains veulent faire deux personnages distincts.

Aussi est-ce une véritable bonne fortune pour l'hagiographie que l'apparition de l'ouvrage de M. Achelis « *Die Martyrologien* ». Si on ajoute que l'auteur était préparé à ce travail par des études antérieures, qu'il paraît avoir montré dans celui-ci des qualités de critique sage et modéré mais résolu, on estimera dès lors qu'il a bien mérité du monde savant et que les Bollandistes ont pu dire avec raison que son ouvrage devra demeurer constamment sur la table de l'hagiographe.

Dans un premier chapitre M. Achelis s'occupe de la *Depositio martyrum* conservée par un chronographe de l'an 354 : c'est le plus ancien document connu. Il a été publié, d'après un appareil critique définitif, par Mommsen :

Digitized by Google

M. Achelis le donne d'après lui. Il est d'ailleurs fort court puisqu'il tient presque en une page, et ne contient, comme son nom l'indique, que des martyrs romains avec l'indication des voies sur lesquelles se trouvent leurs tombeaux. Vient ensuite le document trouvé par Mabillon dans un manuscrit de Cluny et par lui publié dans ses *Vetera analecta*. Ce martyrologe, à l'usage de l'église de Carthage, contient le nom des martyrs de toute contrée et des évêques de cette ville honorés à Carthage. Sa longueur est d'environ deux pages d'impression. M. Achelis publie ensuite un martyrologe syriaque de l'an 411 : il a ceci de curieux qu'il n'est point rédigé par ordre de date, mais par mention de lieux : Rome, Afrique, Sirmium, et sous chaque rubrique se trouvent les noms des martyrs.

Arrivons au martyrologe hiéronymien. Ce n'est point ici le lieu de refaire l'histoire de ce document, si parfaitement écrite par MM. Duchesne et de Rossi. Il y a longtemps qu'on sait que ce martyrologe n'a de saint Jérôme que le nom, qu'il a été composé probablement dans l'Italie du Nord et qu'une nouvelle édition en a été donnée à Auxerre. M. Achelis se range à ces conclusions; il ne publie pas tout le martyrologe, mais simplement les mentions de martyrs laissant ainsi de côté les confesseurs. Il étudie chaque cas en particulier et en tire parfois des conclusions intéressantes, par exemple en ce qui touche aux 48 martyrs lyonnais.

Le martyrologe dit hiéronymien a été complété et revisé, durant le cours du moyen âge, par certains auteurs tels que Bède, Florus, Notker, Wandelbert et autres. M. Achelis étudie ces recensions et termine son importante étude par par un chapitre sur les Bollandistes et le martyrologe hiéronymien, chapitre où les écrivains de vies et de légendes de saints auraient largement à puiser. Hélas! on peut bien présumer qu'il sera ignoré de l'immense majorité d'entre eux.

III. — La thèse de doctorat présentée par M. Ferrère devant l'Université de Toulouse comprend l'étude des

Digitized by Google

questions religieuses si complexes qui ont agité l'Afrique du Nord à la fin du IVe siècle et au début du Ve.

Une première partie traite de la constitution de l'église d'Afrique. On y voyait la primatie de Carthage, à côté de certaines primaties provinciales; des conciles périodiques et extraordinaires y étaient réunis qui contribuaient au maintien de la vie religieuse. On doit pourtant signaler, ce qui est particulier à l'église d'Afrique, une certaine résistance au pape en matière de discipline. La société chrétienne se composait, d'une part, de prêtres instruits des Ecritures, mais faisant beaucoup moins de cas qu'en Italie ou en Gaule des lettres profanes, d'autre part de fidèles dont certains, de conversion récente et sans instruction, surtout dans les campagnes, professaient un christianisme mélangé de superstition. C'est peut-être là l'explication de la facilité avec laquelle se sont développés en Afrique schismes et hérésies. Le Donatisme! On doit savoir un gré tout particulier à M. Ferrère, pour avoir mis un peu de lumière dans son histoire : il arrive d'ailleurs à des conclusions qu'on ne saurait désirer plus satisfaisantes. Les Donatistes forment un parti de mécontents, leur mauvaise foi est évidente, elle est publiquement prouvée par des enquêtes officielles. Lors de la fameuse conférence de Carthage, en juin 411, le tribun Marcellinus qui préside, pose, comme préliminaires, certaines conditions : aussitôt les Donatistes de se récrier, de chicaner, d'essayer des tergiversations. Cela ne servit pas peu au triomphe des catholiques.

L'auteur étudie ensuite les trois principales hérésies qui ont désolé l'Afrique : le manichéisme, le pélagianisme et l'arianisme, et il s'attache surtout aux deux premières. Il résume la doctrine manichéiste, montre les efforts incessants déployés par saint Augustin, soit dans ses écrits soit dans ses sermons, pour venir à bout de cette erreur. Puis l'auteur s'étend longuement sur le pélagianisme : l'exposé doctrinal qu'il en fait est fort exact et suppose, de sa part, une patiente étude des questions théologiques se rapportant à la grâce.

Digitized by Google

En somme dans ces matières ardues au possible, M. Ferrère se montre un juge très documenté et par là fort compétent. Sa science ferait honneur à un prêtre. Puisse son exemple susciter dans les rangs du clergé et de l'Université des travailleurs qui s'occupent de l'histoire des dogmes et des discussions religieuses, questions sur lesquelles les travaux allemands abondent mais qui sont au contraire très délaissées chez nous. L'ouvrage de M. Ferrère est un modèle du genre.

IV. — Si les publications concernant Notre-Dame des Ermites à Einsieldeln sont nombreuses, il semble bien que l'ouvrage publié par le P. Ringholz atteigne le but spécial poursuivi par l'auteur : faire l'historique du pèlerinage, mais plutôt pour les gens d'études que pour les pèlerins proprement dits. Il ne s'agit donc point d'un livre d'édification toujours facile à rédiger, mais d'un ouvrage strictement historique composé avec les nombreux documents inédits que possède la riche bibliothèque du monastère ou d'autres déjà imprimés, mais peu connus.

On peut dire que le pèlerinage remonte presque aux origines du monastère au IX^e^ siècle. Il se développa rapidement pour en arriver au point où il se trouve maintenant, avec son importance capitale non seulement pour la Suisse. mais aussi pour les contrées voisines. Aussi l'auteur consacre-t-il une bonne partie de son ouvrage aux personnages de marque, princes, hommes illustres, qui ont fait le pèlerinage d'Einsiedeln, ou qui y ont envoyé des lettres de témoignages et des œuvres d'art.

L'illustration du livre est strictement documentaire : parmi les gravures et reproductions il est intéressant de noter les suivantes : martyre de saint Meinrad d'après un manuscrit du XIII^e^ siècle ; gravure datée de 1466 représentant la Vierge d'Einsiedeln ; vue du pèlerinage d'après une gravure de 1511 ; une série de portraits des abbés du monastère ; vue de la chapelle aux XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ siècles ; un portrait de la Vierge débarrassée de ses robes et manteaux : la figure un peu ronde, de style allemand, est fort gracieuse,

Digitized by Google

la Vierge ne porte pas de manteau et sa longue robe est serrée à la taille par une étroite ceinture, elle tient sur le bras gauche l'Enfant Jésus bénissant. On remarque encore parmi les gravures des reproductions de sceaux et de médailles; une feuille de route de saint Labre; un calice donné au siècle dernier, par la ville de Fribourg; une procession de 1681, durant laquelle on plaça la statue dans sa nouvelle chapelle; un beau lustre donné en 1865 par Napoléon III; une vieille peinture représentant une barque portant des pèlerins; enfin des fac-similés d'anciens manuscrits.

V. — L'*Université catholique* a déjà eu l'occasion (février 1900) de signaler la publication confiée par la librairie Rondelet à la plume compétente de M. l'abbé Bouillet. Chacune des églises de Paris est décrite comme monument; son histoire est racontée en détail, ses œuvres d'art appréciées comme elles le méritent. Le fascicule 10 est consacré aux églises Saint-Germain de Charonne et Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant; le fascicule 11 à l'église de la Sorbonne si riche en souvenirs. La partie illustration est l'œuvre de M. Petit et mérite tout éloge.

VI. — On sait quel intérêt s'attache aujourd'hui aux origines franciscaines. Cet intérêt réservé d'abord à des religieux de cet ordre a bientôt été partagé par de savants laïques, à tel point que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a créé un concours avec un prix considérable à décerner prochainement à celui qui aura publié les meilleurs travaux sur ce sujet. Le grand patriarche ne se serait guère douté que six siècles après sa mort, les savants rivaliseraient de zèle pour connaître sa biographie et l'histoire de son ordre.

M. Sabatier, on le sait, est l'auteur d'une vie de saint François que nous n'avons pas à apprécier ici. On sait d'autre part que si les documents sont assez pombreux sur saint François, ils se réduisent presque, pour peu qu'on les

Digitized by Google

étudie de près, à la double vie du saint qu'a écrite Thomas de Célano. C'est la source principale que les biographes postérieurs n'ont fait souvent qu'amplifier par des considérations pieuses. On voit d'ici l'intérêt qui s'attacherait à un nouveau document, bien authentique, ne dépendant pas de Célano et apportant des données inédites.

C'est ce document que croit avoir trouvé M. Sabatier. Le *Speculum perfectionis* est l'œuvre de frère Léon, ami intime de saint François ; il a été écrit d'un trait, moins d'un an après la mort du saint et terminé le 11 mai 1227, à la Portioncule même. « Cette vie n'est pas seulement la plus ancienne en date, elle est aussi celle où la physionomie du Poverello se détache avec le plus de vigueur, d'originalité et de poésie. »

M. Sabatier insiste, et avec raison, sur ce qu'elle nous apporte de nouveau : « sur les attaches de la légende franciscaine avec Assise et avec l'Ombrie, sur les personnes de l'entourage de saint François, sur son style, sur la vie de ses disciples au commencement de l'ordre, sur ses souffrances physiques et morales, sur ses rapports avec sainte Claire, sur ses poésies, enfin sur sa psychologie. »

La publication du texte du *Speculum* est précédée de diverses études de M. Sabatier sur la composition de cet écrit, sur frère Léon, son auteur, sur les données chronologiques de ce document et ses rapports avec d'autres documents du XIII^e^ siècle, sur les manuscrits qui le contiennent et dont le principal est le *Mazarinus* 1743, daté de 1459.

La découverte de M. Sabatier, je veux dire l'attribution qu'il est le premier à avoir signalé du *Speculum* à frère Léon serait une trouvaille de haute importance, si elle n'était pas contredite. Les Bollandistes ont, dans leurs *Analecta* consacré plusieurs articles à ce sujet. Pour eux le *Speculum* n'est point de frère Léon, il a été composé bien plus tard ; l'erreur de M. Sabatier viendrait d'une fausse date ajoutée au *Nazarinus*. Nous nous garderons d'entrer dans le débat ; il nous suffira d'avoir loué l'érudition déployée par M. Sabatier dans ses études préliminaires, comme aussi dans l'établissement du texte du *Speculum*.

Digitized by Google

VII. — Au moment où le culte de saint Antoine de Padoue se propage rapidement dans le monde chrétien, il a semblé bon à un artiste doublé d'un bon littérateur de consacrer un magnifique ouvrage aux relations de ce culte avec l'art italien. Disons de suite que l'illustration surabondante du volume n'a rien de commun avec les gravures sur bois mises, un peu au hasard, dans des ouvrages de valeur médiocre ; de plus, il suffit de consulter la table bibliographique pour s'apercevoir que l'auteur ne travaille que sur des ouvrages de première main et qu'il est merveilleusement renseigné sur l'histoire de l'art italien.

Commençons d'abord par la fin de l'ouvrage, c'est-à-dire par les sources de l'histoire de saint Antoine. Elles ont été étudiées, avec une critique pénétrante, par M. Lempp et ce n'était pas sans besoin, car les auteurs biographiques les plus sûrs n'ont pas toujours été les mieux suivis, comme aussi on attribue à saint Antoine une foule d'ouvrages et de sermons qui ne sont pas de lui. Les artistes du moyen âge se prêtent volontiers à la représentation de miracles douteux ou apocryphes. M. de Mandach, tout en laissant ce caractère douteux aux faits, a dû suivre les artistes sur leur terrrain et montrer l'évolution de la légende de saint Antoine : un fait inconnu aux anciens biographes, mais de nature curieuse et piquante, se généralise rapidement dans les représentations artistiques.

M. de Mandach étudie d'abord le portrait du grand thaumaturge : or, nous n'avons plus que de très peu nombreuses représentations du saint datant du XIII^e^ siècle. Sans doute plusieurs autres ont péri, mais il faut bien affirmer aussi que son culte était encore restreint. De là la difficulté sinon l'impossibilité d'établir le type de saint Antoine : portait-il par exemple la barbe, ou ne la portait-il pas ? On sait l'importance qu'a eue autrefois cette question au sujet de saint François d'Assise. Les plus anciens portraits de saint Antoine le montrent imberbe, notamment celui tracé par Giotto ; mais cela ne tire pas à conséquence, car dit M. de Mandach « nous savons que ce peintre créa, pour saint François un type idéal sans tenir

Digitized by Google

compte de la tradition iconographique ; n'en aurait-il pas fait autant pour saint Antoine ? »

L'auteur étudie ensuite avec une compétence hors pair, les représentations artistiques de la légende du thaumaturge, à toute époque, même durant la nôtre. Chacun des faits de la vie ou des miracles a donné naissance à des peintures, sculptures, gravures, vitraux de tout âge et de toute école. On voit tour à tour défiler les noms et les œuvres des Giotto, Filippo da Verona, Bartolomeo, Mantagna, Pérugin, Jacopo Sansovino, Luca Signorelli, Sodoma, des anonymes de l'école florentine et de l'école ombrienne.

En somme l'ouvrage de M. de Mandach est une des belles publications de ces dernières années et peut être considéré comme définitif sur le sujet dont il s'occupe.

VIII. — Bien que la vie du bienheureux Bernard de Corléon ait été écrite plusieurs fois, on peut dire qu'elle n'avait pas encore été composée. Cette fois elle l'est sérieusement. Le P. Angélique a eu, à sa disposition, le procès de béatification ou livre des *Actes*. Il considère, et avec raison, cet ouvrage comme de première valeur, puisque c'est un recueil de documents officiels; il y a très largement puisé. Les travailleurs regretteront pourtant que le P. Angélique n'ait pas indiqué les références : il s'en excuse en disant qu'elles auraient été trop nombreuses. C'est le cas de répondre : tant mieux ! Et puis il eût été facile d'abréger les citations des mêmes références.

Il s'en faut que la vie du bienheureux Bernard ressemble à celle de la plupart des saints : jeunesse sans tache, vie innocente, vertu, semble-t-il, toujours facile. Le P. Angélique ne craint pas d'avouer les excès de la jeunesse de son héros il ne les passe point sous silence; il les raconte même sans chercher à les voiler ou les excuser. Bonne méthode dont la science historique lui saura gré et à laquelle l'édification ne perd rien, puisqu'elle permet à l'auteur de pouvoir placer en sous-titre : victime de pénitence.

En somme le P. Angélique a fait un ouvrage excellent

Digitized by Google

qui se recommande aux personnes pieuses. C'est de la bonne piété, la meilleure de toutes : la piété en action, la piété vécue.

IX. — Le P. Angélique de Montpellier a écrit aussi, pour le grand public, la vie d'une abbesse capucine de Brescia, Marie-Madeleine Martinengo, morte en odeur de sainteté, au siècle dernier. On reste confondu en lisant le récit des mortifications et des pénitences que s'imposait volontairement cette religieuse : on comprend dès lors le mot du promoteur de la foi : « *in his recensendis horrescit animus.* » Un seul fait suffira à les faire connaître : les médecins trouvèrent, à sa mort, plus de trente aiguilles enfoncées sous la peau, tout autour de la tête, en forme de couronne d'épines. L'auteur a pris soin toutefois de montrer les autres côtés de la vie de Marie-Madeleine, ceux-ci plus accessibles et plus imitables.

X. — Dans l'introduction qui précède sa biographie de Jean Ogilvie, le P. Forbes fait un exposé sommaire de l'histoire de l'Eglise catholique en Ecosse depuis la Réforme jusqu'en 1611. Le récit des persécutions sans nombre que subirent les catholiques a déjà été maintes fois tracé ; il fallait néanmoins l'esquisser ici pour montrer que les victimes de ces persécutions ne furent pas condamnés par raison politique, mais bien pour la foi.

On est relativement peu renseigné sur la famille de Jean Ogilvie : certains auteurs ont affirmé qu'il naquit de parents protestants ; le P. Forbes pense que sa mère était catholique. Mais, en ce temps, l'Ecosse étant dépourvue de prêtres catholiques, l'instruction religieuse y laissait grandement à désirer. Quoi qu'il en soit, notre héros entra dans la Compagnie de Jésus et fut successivement envoyé à Brünn, Gratz, Vienne et Olmütz. Il était alors de tradition que les novices se perfectionnent dans divers collèges ou maisons.

En 1610, on jeta les yeux sur lui pour la mission d'Ecosse ; c'était un poste d'honneur, parce qu'il était périlleux et qu'il réclamait des hommes fortement trempés.

Digitized by Google

Le comte d'Angus écrivait au P. Aquaviva : « La persécution s'accentue de plus en plus; quiconque héberge un prêtre, assiste à une messe ou célèbre une messe, est par-là même coupable de trahison. » Le P. Ogilvie devait en faire la glorieuse expérience.

Je ne puis rapporter, même sommairement, le récit du martyre. Poursuivi de la haine de Spottiswood, évêque anglican de Glascow, celui-ci le fait arrêter avec quelques laïques, demande au roi la permission de garder la moitié de l'amende que subiront ces catholiques et de faire partie du tribunal qui jugera le jésuite. Le P. Ogilvie, après avoir subi une cruelle détention en plein hiver, fut condamné à mort et pendu « pour la religion seule et non pour trahison », comme s'exprimèrent, au dernier moment, les protestants.

Cette biographie tranche sur les vies de saints écrites communément. Le P. Forbes a, en effet, consacré la moitié de son livre à un appendice contenant des pièces justificatives, sans compter celles qui sont insérées dans la biographie elle-même. On ne saurait trop le féliciter de n'avoir pas cédé à la facile tentation d'écrire lui-même les documents pour le plaisir d'y glisser sa manière de voir ou son style : il les laisse parler et, tels qu'ils sont, ils se trouvent d'une éloquence indiscutable.

XI. — Comme l'indique M. Vaganay, son *Essai de bibliographie des sonnets* ne représente qu'une partie d'un travail plus ample, qui comprendra : 1° la bibliographie de 15.000 sonnets français du XVI^e^ siècle; 2° la bibliographie de 10.000 sonnets français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles; 3° la bibliographie de 20.000 sonnets français du XIX^e^ siècle, dont le premier fascicule a déjà paru; 4° la bibliographie de 60.000 sonnets italiens; 5° la bibliographie de 10.000 sonnets de langue anglaise; 6° la bibliographie de 5.000 sonnets allemands; 7° enfin, la bibliographie de 10,000 sonnets espagnols. La présente publication comprend des sonnets de toute langue relatifs aux saints. Sans doute, il faut convenir que ceux qui ont mis l'hagiographie en son-

Digitized by Google

nets se sont essayés dans « une entreprise aussi vaine et chimérique que s'ils avaient translaté les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux » ; sans doute encore, ces sonnettistes n'ont guère fait avancer la science historique. Mais leur œuvre est utile à connaître en ce qu'elle donne des indications précises, et par là précieuses, sur le culte de tel saint, à telle époque et dans tel pays. On en peut même tirer certaines conclusions nouvelles, par exemple pour le culte de saint Joseph comme patron de la bonne mort, culte relativement tout récent. Nous faisons des vœux sincères pour la prochaine publication des autres travaux de M. Vaganay.

XII. — Nous ne saurions mieux terminer cette *Revue* qu'en signalant la publication des *Archives religieuses de la France*. Voici l'appel du comité.

Depuis plusieurs années, les études d'histoire ecclésiastique sont en honneur. En France, comme en Allemagne, elles ont inspiré des travaux considérables et occupent une large place dans les recherches des érudits. Mais, de plus, les questions religieuses ont été si étroitement unies à notre histoire intellectuelle, sociale et politique, que leur étude approfondie est nécessaire pour bien connaître le changement des institutions et la marche des idées.

Or, la plupart des documents sont inconnus. Les dépôts si riches de nos archives sont, en partie, inexplorés. L'érudition, qui a mis au jour tant de textes intéressants pour l'histoire du Moyen Age commence à peine à aborder les documents relatifs à l'histoire religieuse de la France moderne.

C'est pour répondre à ce besoin qu'un Comité s'est formé à Paris. Il se propose de publier, dans une collection d'ensemble, les documents conservés, soit dans nos bibliothèques publiques ou privées, soit aux Archives du Vatican, soit dans les dépôts étrangers.

Cette publication, qui commencera en 1901, aura lieu en séries :

1° *Documents ecclésiastiques :* documents pontificaux, nonciatures, assemblées du Clergé, universités, etc.

2° *Documents administratifs :* lettres, mandements et instruc-

Digitized by Google

tions des rois, ambassades, correspondance administrative, registres des municipalités.

3° *Documents judiciaires :* Parlements et juridictions inférieures, officialités, inquisition.

4° *Documents non catholiques.*

5° *Documents privés.*

Elle sera confiée à des érudits spéciaux d'une compétence indiscutée. Chaque volume paraîtra sous le contrôle d'un commissaire responsable, avec une introduction et des notes pour rendre plus facile l'intelligence du texte. Voici la liste des ouvrages dont la publication a été décidée par le Comité :

I. **Consultation des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des Réformés (1698).**
Par M. J. LEMOINE, archiviste-paléographe, bibliothécaire au Ministère de la Guerre.

II. **Registre des procès-verbaux de la Faculté de Théologie de Paris (3 nov. 1505—25 nov. 1533)**, d'après le manuscrit original de la Bibliothèque Nationale.
Par MM. E. CHATELAIN, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes et le P. H. DENIFLE, archiviste au Vatican.

III. **Nonciatures de France.**
Publiées sous la direction de M. L. MADELIN, docteur ès lettres, ancien membre de l'Ecole française de Rome.
1° *Nonciatures de Clément VII (1523-1534).*
Par M. l'abbé FRAIKIN, licencié ès lettres, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français.
2° *Nonciatures de Paul III depuis son avènement jusqu'à la la mort de François Ier (1534-1547).*
Par M. G. SALLES, archiviste-paléographe, auxiliaire de l'Institut.
3° *Nonciatures de Grégoire XIII (1572-1585).*
Par M. l'abbé RICHARD, licencié ès lettres.

IV. **Les Epreuves de l'Eglise de France pendant les guerres de religion.** Recueil de documents tirés des *Archives du Clergé de France.*
P. M. L. LE GRAND, archiviste aux Archives Nationales.

V. **Procès-verbaux des assemblées du Clergé**, d'après les manuscrits des Archives Nationales.
Par M. L. LASALLE-SERBAT, archiviste-paléographe.
Tome I. (Assemblées de 1562, 1567, 1579.)

VI. **Correspondance du Cardinal Jean du Bellay.**
Par MM. V. BOURRILLY, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au Lycée de Toulon, et P. DE VAISSIÈRE, docteur ès lettres, archiviste aux Archives Nationales.

Digitized by Google

Tome I. Ambassades de Londres et de Rome (nov. 1527—février 1536).

VII. **Les relations de la France avec les protestants d'Allemagne sous François Ier et Henri II** : *Instructions aux ambassadeurs, correspondances diplomatiques, traités, etc.*, d'après les documents de la Bibliothèque Nationale et des divers dépôts d'archives de Paris.

Par M. P. DE VAISSIÈRE, docteur ès lettres, archiviste aux Archives Nationales.

VIII. **Lettres et papiers d'Etat du Cardinal Charles de Lorraine.**

Par M. H. MOYSSET.

Nous ne saurions trop vivement recommander cet appel, à ceux qui ont quelque souci de notre histoire religieuse.

J.-B. MARTIN.

Digitized by Google

LA

VOCATION DE JEAN

I

LE DÉPART DE BETHSAÏDE

JEAN, jeune pêcheur de Bethsaïde.
SALOMÉ, sa mère.
ANDRÉ, pêcheur de Bethsaïde.
JACQUES, frère de Jean.

L'action se passe à Bethsaïde, sur les bords du lac de Tibériade.

La scène représente la cabane du pêcheur Zébédée, père de Jean et de Jacques. Une baie au fond laissant apercevoir l'horizon et le lac où passent des blancheurs de voiles; le jour commence à poindre.

SCÈNE I

JEAN, PUIS JACQUES.

JEAN, assis et la tête dans ses mains, paraît en proie à un sombre ennui; il se lève et semble prier en regardant le ciel.

Il est enfin venu le jour du grand appel...
Seigneur, ta volonté soit faite comme au ciel!

JACQUES, entrant

Frère, salut!

Digitized by Google

JEAN

Salut, frère ! Que Dieu t'assiste.

JACQUES

La paix soit avec toi... Mais pourquoi ce front triste ?
Le soleil va surgir à l'horizon vermeil ;
Sur Bethsaïde, après les heures de sommeil,
Un murmure confus s'élève avec mystère :
Les flots sur le lac bleu, les moissons sur la terre
Ondulent au vent frais et chantant du matin ;
Toute chose frissonne à l'horizon lointain ;
Lumière au ciel, prière ici-bas ! Toute chose
Sort du calme et de l'ombre et se teinte de rose.
Le pêcheur matinal détache son bateau ;
La voile enfle ses plis comme une aile d'oiseau ;
Au grand soleil levant tout un monde palpite ;
C'est l'essaim du travail qui bourdonne et s'agite :
Au travail !

JEAN

Aujourd'hui je ne suis point tes pas.

JACQUES

Quoi, mon frère, des pleurs ?

JEAN

Ne m'interroge pas.

JACQUES

Jean, le pêcheur le plus vaillant de Bethsaïde,
Jean, dont le cœur est doux et le regard timide
Mais dont le bras nerveux tient si bien l'aviron,
Dans ses mains, en pleurant, laisse tomber son front !

Digitized by Google

JEAN

Ne m'interroge pas, frère ; pourquoi te dire
Que mon pauvre cœur souffre un étrange martyre ?
L'horizon me paraît morne comme un linceul :
C'est le vide et le grand abandon ! Va tout seul
Sur les flots frissonnants où le jour étincelle
Faire claquer ta voile et courir ta nacelle.

Jacques s'éloigne.

SCÈNE II

JEAN, le regardant sortir

Dire qu'il m'a parlé pour la dernière fois !
Je ne le verrai plus ce beau lac que je vois,
Où la brise du soir me fouettant le visage
Me jetait son écume et sa clameur sauvage ;
Je ne reverrai plus ma barque, mes filets
Et les toiles de lin séchant sur les galets.
Prends pitié du pêcheur qui part de la chaumière,
Seigneur, et de l'enfant qui va quitter sa mère.
Ma mère !... ô ciel, comment faire ? et par quel détour
Lui dire ce que j'ai caché jusqu'à ce jour ?
Et pourtant il le faut ! Il n'est plus de patrie
Plus de foyer natal, plus de mère chérie,
Lorsque descend du ciel l'ordre de Jéhova,
Quand le bras de Dieu pousse et quand sa voix dit : va !
Oui, les temps sont venus ! C'est Dieu même qui passe ;
Le vent des grands destins souffle à travers l'espace ;
Les défunts ont frémi dans l'ombre du tombeau,
Et Jacob étonné contemple le flambeau
Que le Sauveur, promis par les anciens prophètes,
Devait à sa naissance allumer sur nos têtes.
Dieu va venir : les cœurs espèrent ; les regards
Le cherchent ; l'hosanna monte de toutes parts ;
Et la foule, docile à cet appel suprême,
Court aux bords du Jourdain recevoir le baptême ;

Digitized by Google

Et moi-même j'entends, dans mon cœur attendri,
La voix d'en haut qui parle et jette ce grand cri :
« Lève-toi ! car le ciel s'incline sur la terre ;
Lève-toi ! c'est le jour du splendide mystère ;
Debout !... Sous la nuée où planait la terreur,
La terre frémissante enfante le Sauveur ! »
Et je me lèverai ! mon âme ira fidèle
Au cœur qui la désire, à la voix qui l'appelle.

Voyant entrer Salomé

Ma mère !... Oh ! je me trouble. Aidez-moi, Seigneur Dieu,
A lui dire le mot de l'éternel adieu.

SCÈNE III

JEAN, SALOMÉ

SALOMÉ

Vous venez de pleurer, mon cher enfant.....

JEAN

Ma mère.....

SALOMÉ

Un baiser maternel guérit l'épreuve amère.
Asseyons-nous tous deux... Maintenant dites-moi,
O mon fils bien-aimé, qui cause votre émoi ?
Une âme maternelle est craintive et devine
Quand au cœur de l'enfant s'enfonce quelque épine.
Je vous vois l'air pensif et le front abattu :
Vous souffrez..... Oh ! mon Jean, mon doux enfant, qu'as-tu ?
Laisse-moi te parler comme autrefois, et comme
Je t'embrassais enfant, te caresser jeune homme.
Le bon Dieu mit ta mère un jour sur ton chemin
Pour alléger ta peine et te donner la main.

Digitized by Google

Car il est des instants où la tête s'incline,
Cherchant l'oubli du mal sous une main câline,
Des instants où le cœur, voulant se reposer,
A besoin d'une mère et de son doux baiser.
Et je mets sur ton front mes deux mains maternelles,
Comme l'aigle réchauffe un aiglon sous ses ailes ;
Et pour te consoler, je te parle bien bas :
Ainsi je t'ai bercé tout petit dans mes bras.

JEAN

Ma mère.....

SALOMÉ

Je ne sais comment guérir ta peine.
J'épuiserais les mots de la tendresse humaine
Sans te redire assez mon amour maternel,
Profond comme la mer et grand comme le ciel.

JEAN

Et c'est là mon trésor et mon espoir suprême.
O ma mère !... Après Dieu, c'est vous seule que j'aime.
Ma mère et mon lac bleu ! Ce cœur jusqu'à ce jour
N'eut pas d'autre horizon et n'eut pas d'autre amour.

SALOMÉ

Jean ! près de toi, je suis heureuse à faire envie !
Ton bonheur est le mien et ta vie est ma vie.....
Et je t'aime surtout, car ton cœur est plus pur
Que les eaux d'une source où se mire l'azur ;
Car je t'ai vu grandir dans ta fraîcheur première
Fleur candide entr'ouverte à la pleine lumière.
Si parfois l'enfant glisse aux fanges du chemin,
Sa mère l'aime encor, pleure et lui tend la main ;
Mais, ô cher fils, il est surtout deux belles choses :
La candeur du jeune homme et la fraîcheur des roses.
C'est pourquoi, parmi tous les miens je t'ai chéri,
Car ton cœur virginal comme un lis a fleuri.

Digitized by Google

Oh ! t'avoir près de moi toujours, toujours, sans trêve !
Je n'ai pas d'autre espoir, je n'ai pas d'autre rêve,
Et si tu me manquais.....

JEAN

Mon Dieu !

SALOMÉ

Mais qu'ai-je dit
Qui te brise le cœur et te rende interdit ?

JEAN à part et les yeux au ciel

Non, je ne pourrai pas !

SALOMÉ

Quel est donc ce mystère
Que ton âme emprisonne et s'obstine à me taire ?

JEAN

Oh ! comme votre cœur, ma mère saignerait !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ arrivant, à Jean

Frère, c'est le grand jour ! Nous partons... Est-tu prêt ?

SALOMÉ

Partir !... Vous quitteriez Bethsaïde ?.....

Digitized by Google

ANDRÉ

Sans doute.
Mon frère aîné, Simon, nous attend sur la route.
Nous entendons depuis longtemps, au fond du cœur,
Monter la voix de Dieu comme un appel vainqueur.
Et, l'âme confiante aux paroles divines,
Nous irons à travers les pierres, les épines,
Nous irons jusqu'au bout du monde, s'il le faut,
Les pieds dans les cailloux mais le front toujours haut,
Le cœur mort à jamais à toute chose humaine ;
Car c'est Dieu qui nous parle et son doigt qui nous mène.
Et nous allons ensemble, à l'horizon lointain,
Chercher notre Sauveur sur les bords du Jourdain.

SALOMÉ à Jean

Et tu pars avec eux ?

JEAN

Dieu l'ordonne, ma mère !

SALOMÉ éclatant en sanglots

Tu pars !.....

JEAN

Oh ! je comprends votre douleur amère...
Votre âme saignera de l'exil douloureux ;
Mais Dieu m'a dit d'aller, et je pars avec eux.

SALOMÉ

Non, non !... Cela n'est pas ! Quel cri pourrait traduire
Ce que les cœurs de mère endurent de martyre !
Ce sont des visions, mon enfant ! Ne va pas
Follement, loin de moi, t'engager sur leurs pas !
Est-ce que le bon Dieu peut vouloir de la sorte
Priver de son enfant la femme à moitié morte ?

Digitized by Google

Je ne te verrais plus, moi dont le cœur se fend
Quand je ne t'ai pas vu d'une heure, pauvre enfant !
Mais, dans cette maison, chaque mur, chaque pierre
Te dit : Reste avec nous ! Ecoute leur prière.
Et ce vieux toit, où ton enfance s'écoula,
Toi parti, me dirait : Pourquoi n'est-il plus là ?
Non, mon enfant !... C'est faux, n'est-ce pas ?
C'est un rêve !

JEAN

Je ne vous ai jamais autant aimée !

SALOMÉ

Achève !

JEAN, les yeux au ciel.

Seigneur qui m'appelez et voyez mon émoi,
Consolez une mère et parlez-lui pour moi.

On entend alors chanter

UNE VOIX CÉLESTE

Le Bien-Aimé vient ouvrir à ses fidèles
Les jardins de Saron.
Sur les sommets des collines éternelles
Les rosiers fleuriront.

SALOMÉ, qui s'est agenouillée, se relevant.

Partez mes fils, car Dieu vous appelle et vous aime.
Que le ciel soit béni, qu'il soit loué quand même,
Bien qu'il fasse couler nos pleurs pour ses desseins,
Qu'il demande du sang pour baptiser ses saints,
Arrose ses lis purs de larmes bien amères
Et pour bénir les fils, brise le cœur des mères !

Digitized by Google

II

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE SAUVEUR

JÉSUS
JEAN
ANDRÉ
UN BERGER

L'action se passe non loin de Béthanie. La scène représente une pauvre hutte faite de troncs de palmiers et de rameaux de térébinthe. Par une ouverture pratiquée au fond entre les branches on aperçoit la campagne et le cours du Jourdain.

SCÈNE I

JEAN, ANDRÉ, LE BERGER.

JEAN au berger.

Connais-tu l'étranger qui nous a, tout à l'heure,
Offert avec bonté d'entrer dans sa demeure ?
A voir ce toit si pauvre où l'on est abrité
Ni du froid en hiver, ni du soleil, l'été,
C'est quelque homme du ciel qui cherche le mystère
Et, pour mieux trouver Dieu, s'isole de la terre.

LE BERGER

Je ne sais ; l'autre jour, sur les bords du Jourdain,
Je vis cet étranger apparaître soudain
Et venir se mêler à la foule attendrie
Qui répond aux appels du fils de Zacharie.
Le Précurseur instruit le peuple en ces déserts
Et crie : « Il va venir ! Tenez vos cœurs ouverts :
Baptême et Pénitence !... » Et sans doute vous-même
Etes un pèlerin venu pour le baptême ?

Digitized by Google

JEAN

Nous avons entendu l'ordre pressant de Dieu
Et nous venons chercher le Messie en ce lieu.
Car une voix, la voix qui jamais ne fut vaine,
La conscience, cri de la nature humaine,
De Bethsaïde, aux bords du lac, nous appela ;
Et nous avons marché pieds nus, et nous voilà !

LE BERGER

Dieu soit avec vous !

ANDRÉ

Dieu vous garde !

LE BERGER

Vers le fleuve
Je m'en vais retrouver mon troupeau qui s'abreuve.

Il s'éloigne.

SCÈNE II

JEAN, ANDRE.

JEAN

Mon frère, tu parais tout triste.

ANDRÉ

Je le suis.
En aveugle et le cœur désemparé, je suis
L'étoile que nos yeux voyaient à Bethsaïde.
Nous serions-nous trompés ? Est-ce Dieu qui nous guide ?
Nous prîmes nos désirs pour un appel divin ;
N'aurions-nous pas quitté la Galilée en vain ?

Digitized by Google

JEAN

Non pas ! Le Bien-Aimé nous éprouve, sans doute ;
Mais, le cœur plein d'espoir, poursuivons notre route,
Car ce n'est pas en vain que notre étoile a lui ;
Et Dieu viendra vers nous si nous allons à lui.

ANDRÉ

Te souvient-il combien nous eûmes le cœur triste
Quand nous fûmes venus auprès de Jean-Baptiste
Et, lorsque, nous voyant attachés à ses pas,
Il nous dit : « Cherchez Dieu plus haut ! Je ne suis pas
Le Rédempteur qui doit porter tous les scandales ;
Je n'oserais pas même attacher ses sandales ;
Je baptise dans l'onde et non point dans le feu ;
Je suis le Précurseur, Il est le Fils de Dieu. »

JEAN

Oui, je fus triste alors... Je pensais à ma mère ;
Je revoyais encor ma barque, ma chaumière,
Les murs, premiers témoins de mes premiers ébats
Et la femme qui pleure en attendant, là-bas...
Mais trêve à ces pensers ! Pleurer est une faute
Quand on souffre pour Dieu.

ANDRÉ

Voici venir notre hôte.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'ÉTRANGER

L'ÉTRANGER

La paix soit avec vous !

Digitized by Google

JEAN

La paix soit avec toi !
Tu nous a dit : « Venez, je vous offre mon toit. »
Et nous sommes venus dans ce logis austère,
Car nous n'avons plus d'autre asile sur la terre ;
Nous errons à travers les champs, sans feu ni lieu.

L'ETRANGER

Le pauvre n'est jamais pauvre, tant qu'il a Dieu ;
Lorsqu'on cherche d'abord la volonté céleste
Le Père Très-Clément nous accorde le reste.

JEAN

Hier, nous cherchions Dieu, pleins d'angoisse ; aujourd'hui
Nous le cherchons encore et nous n'aimons que Lui.
Viendra-t-il ?

L'ETRANGER

Dieu toujours vient à l'âme qui pleure.

ANDRÉ

Nous avons attendu longtemps.

L'ETRANGER

Il a son heure.

JEAN

Fidèles à la voix du ciel, qui nous parla,
Nous sommes accourus et Dieu n'était pas là !

L'ETRANGER

Il est partout ; Il est, sans nombre et sans mesure,
Dans l'onde qui s'écoule et le vent qui murmure ;
Plus haut encor, Il est dans l'infini profond
Où le regard s'abîme, où l'esprit se confond.
Mais Il habite encor très près de nous ; Il veille ;

Digitized by Google

Vos battements de cœur vont jusqu'à son oreille,
Vos moindres mouvements ont pour témoins ses yeux.
Qui sait même, qui sait s'Il n'est point en ces lieux,
S'Il n'est point devant vous, s'entourant de mystère ?
Puisqu'Il aime surtout deux choses sur la terre,
Qui sont votre partage et font votre beauté :
L'innocence de l'âme avec la pauvreté.

JEAN

Oh ! parlez-nous encor ! Mon cœur sans vous connaître
Trouve un consolateur en attendant son maître.

L'ETRANGER

Le Sauveur que vos cœurs attendent, va venir ;
Il est venu, les bras étendus pour bénir ;
Et bientôt l'univers entendra ses apôtres
Lui crier : « Il vous faut aimer les uns les autres. »
Plus d'esclave ici-bas, plus de déshérité !
Le monde rajeuni naît à la liberté,
Et le ciel pourra voir, à l'avenir prospère,
Les humains s'embrasser, ayant tous Dieu pour Père.
Les pauvres béniront leur peine ; les lépreux
Chanteront : Hosanna ! car le Christ vient pour eux ;
Ceux dont le cœur a soif de justice suprême
Iront poser leur lèvre aux lèvres de Dieu même ;
Les humbles règneront sur le monde ; les cœurs
Pacifiques et doux seront les vrais vainqueurs ;
Disparaissez, grandeurs terrestres, faites place
Au pauvre, à l'orphelin en pleurs, c'est Dieu qui passe.
Les oracles anciens enfin sont accomplis !
Les premiers seront les derniers, je vous le dis ;
La mort sort du tombeau, le mal se transfigure,
Le Verbe s'est fait homme, il s'est fait nourriture :
Voici sa chair, voici son sang, cœurs affamés !

JEAN à ANDRÉ

Tombe à genoux, c'est Lui,

JÉSUS laissant retomber sur leur tête ses mains bénissantes

C'est moi, mes bien-aimés !

Digitized by Google

MÉLANGES

AUTOUR DE BOSSUET [1]

C'est un voyage à travers l'œuvre immense de Bossuet que nous entreprenons à la suite d'un érudit qui depuis vingt ans vit dans l'intimité de notre grand écrivain, et consacre une partie de ses loisirs à l'étude des questions qui s'y rattachent, c'est un des hommes les plus compétents, si bien qu'il a relevé bon nombre d'erreurs commises par des lettrés et des savants dont le nom fait autorité. Il a de plus la passion de son sujet. C'est un bossuetiste zélé, ainsi que l'ont nommé plusieurs revues littéraires, et il ne s'en défend pas, comme il l'avoue dans sa préface. « Je m'en fais gloire et je laisse aux lecteurs le soin de juger si mon admiration n'est pas aussi légitime, aussi justifiée, qu'elle paraît à quelques-uns enthousiaste et « dithyrambique (2). » Bossuet a été mêlé à tous les événements religieux et littéraires de son temps. Il a été sur plusieurs points initiateur, il a dirigé lui-même le mouvement des esprits. Placé par la supériorité de son génie à la tête du clergé français, il a été constamment sur la brèche pour défendre les intérêts de l'Eglise. Il a réduit à néant

(1) Par M. le chanoine DELMONT, docteur ès-lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon, in-12, VII-482 p., 1901. Paris, Putain-Cretté, éditeur; Tricou, successeur.

(2) Préface, VII.

Digitized by Google

les erreurs du protestantisme, et ses ouvrages de polémique sont un arsenal où nous trouvons encore des armes toujours puissantes, et toujours appropriées à la lutte, quoique nos adversaires aient changé de tactique et transformé leurs moyens d'attaque. Grâce à cette haute situation, le gallicanisme a été contenu dans de justes bornes, et le discours sur l'Unité de l'Eglise a peut-être sauvé la France d'une catastrophe religieuse. Le jansénisme, quoi qu'on en ait dit, a trouvé en lui un véritable adversaire. Dans la lutte si regrettable du quiétisme qui mit aux prises les deux évêques les plus illustres du XVII^e^ siècle, l'orthodoxie de Bossuet n'a subi aucune éclipse, il a eu le rôle de défenseur de la saine doctrine, et a démêlé avec clairvoyance le venin d'une théorie subtile qui se dissimulait sous les apparences d'une haute mysticité. Il a parcouru tous les domaines de l'intelligence, et partout il a laissé l'empreinte d'un génie puissant et dominateur : histoire, philosophie, politique, éloquence, rien ne lui est étranger, et partout il arrive au premier rang.

M. Delmont dans cet ouvrage nous fait connaître à fond cette sorte de royauté intellectuelle qui est le caractère distinctif de Bossuet. Voici l'analyse des matières qu'il renferme. Les unes sont historiques; les portraits de Bossuet, Le Dieu historien de Bossuet, Bossuet et le Jansénisme, du prétendu Jansénisme de Bossuet, encore le prétendu Jansénisme de Bossuet; d'autres critiques : la bibliographie de Bossuet, une Œuvre inédite de Bossuet, Bossuet et la Bible, Bossuet directeur de conscience, Bossuet précepteur du Dauphin; d'autres enfin purement littéraires : le Caractère et le Style de Bossuet, Bossuet et M. Brunetière.

Les portraits de Bossuet sont très nombreux. Les plus grands artistes ont tenu à transmettre à la postérité la physionomie et les traits de l'illustre prélat. On en compte au moins une dizaine qui sont de véritables chefs-d'œuvre. Citons ceux de Mignard, de Nanteuil, de Rigaud, et de ses élèves. Il y a aussi des gravures et des bustes. Parmi es derniers le plus célèbre est celui du sculpteur lyonnais

Digitized by Google

Coysevox (1640-1720). « Noble tête, dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*, X, p. 197, beau port, fierté sans jactance, front haut et plein, siège de pensée et de majesté, la bouche singulièrement agréable, fine, parlante même lorsqu'elle est au repos; en tout une expression de feu, d'intelligence et de bonté, la figure la plus digne de l'homme, selon qu'il est fait pour parler à son semblable, et pour regarder les cieux. »

Le Dieu historien de Bossuet est une petite notice fort intéressante sur l'histoire intime de Bossuet que nous devons à ce personnage. On sait qu'il entra en 1684 dans la maison du prélat, qu'il le servit pendant vingt années, comme secrétaire particulier, chanoine et chancelier de l'église de Meaux. Ce travail est fort discuté. Les uns trouvent qu'il ne fait honneur ni à l'auteur ni à son héros. Il y a des inexactitudes, des trivialités, des platitudes. Il y perce de temps à autres un parti pris d'hostilité moins digne d'un fidèle secrétaire que d'un plat valet de chambre. D'autres sont moins sévères, ils savent gré à Le Dieu de nous avoir fait connaître un Bossuet intime, et ils nient que la gloire du grand homme soit amoindrie par cette publication. Ainsi que le fait observer justement M. Delmont, Sainte-Beuve a donné la note critique la plus juste. Il distingue à deux reprises deux espèces d'ouvrages de l'abbé Le Dieu sur Bossuet. Il y a les *Mémoires* et le *Journal*. Les *Mémoires*, composés peu de temps après la mort de Bossuet et tout d'une haleine, sont un récit large et animé, un tableau de la vie, des talents du grand évêque. L'abbé Le Dieu, dans cet ouvrage, se soigne, et il écrit comme en vue du public; son style a de la facilité, du développement, des parties heureuses. Il en va tout autrement du *Journal* de Le Dieu, écrit pour lui seul, et pour servir à ses souvenirs; il s'y montre toujours rempli sans doute d'admiration et de respect pour le personnage auquel il appartient; mais son langage n'y aide pas; ses révélations sont de toutes sortes et sans choix.

Une œuvre inédite de Bossuet, tel est le titre d'une quatrième étude. Cette œuvre est un traité sur les Etats

Digitized by Google

d'oraison, sur les principes communs de l'oraison chrétienne, toute la seconde partie du grand ouvrage en cinq parties que M. de Meaux annonçait le 11 mars 1697. M. Delmont met en lumière l'histoire de cette composition, du manuscrit, la valeur littéraire et théologique de l'ouvrage. L'histoire du manuscrit est féconde en péripéties curieuses. Tombé entre les mains du neveu de Bossuet, il arriva par divers intermédiaires jusqu'au bénédictin Dom Deforis, qui préparait une nouvelle édition des œuvres de l'évêque de Meaux. La mort l'empêcha de compléter son travail. Il monta sur l'échafaud le 26 juin 1794 et obtint la couronne du martyre. Beaucoup de manuscrits restèrent inédits et passèrent en la possession du libraire Lamy qui les céda à Mgr de Bausset, ancien évêque d'Alais. Or voici comment il note un de ces manuscrits : « *Suite de l'Instruction sur les Etats d'oraison.* Cet ouvrage est entièrement de la main de Bossuet, à l'exception de sept à huit pages sur huit cent quarante-huit, et n'a jamais été publié. » Des mains du cardinal de Bausset il revint au libraire Lamy, puis, après un détour à l'évêché de Meaux, il prit place dans la bibliothèque de Saint-Sulpice avec un panégyrique du saint patron du grand séminaire. En 1850, M. Gosselin l'annota, en donna une analyse détaillée et une appréciation très judicieuse dans la nouvelle édition de l'histoire de Fénelon par le cardinal de Bausset. Puis il retomba dans l'oubli et sous la Commune, en 1871, les feuilles en furent dispersées et perdues au milieu d'un tas de papiers sans valeur. C'en était fait du précieux trésor, et il allait encore sombrer sans retour dans un triste naufrage, lorsque M. Jouannin, en 1883, bibliothécaire par intérim, eut la pensée d'examiner ces papiers avant de les changer de place. Il reconnut une page qui était écrite de la main même de Bossuet. Cette particularité attira son attention. Il poursuivit ses recherches et il finit par recueillir tout un cahier de 848 pages. C'est cet ouvrage que M. Lévesque a donné au public en 1896. Cette publication a causé un grand émoi dans le monde savant et parmi les admirateurs du plus grand orateur du XVII^e^ siècle. « C'était

Digitized by Google

une troisième résurrection, dit M. Delmont, qui succédait à celle de 1808, de 1850 et qui devait être définitive, grâce à la sagacité intelligente, à l'exactitude d'information littéraire, et la sûreté de critique dont a fait preuve le consciencieux éditeur.

Quelle est la valeur de cet ouvrage? Est-il digne de la réputation de son auteur? En général, l'opinion a été favorable, et on a salué avec une juste admiration un chef-d'œuvre qui faisait resplendir d'un nouvel éclat la gloire de notre XVII^e^ siècle : toutefois, une note discordante s'est élevée au milieu de ce concert presque unanime d'éloges venus de différents côtés. Le P. Bainvel n'est pas satisfait à cause du plan. D'après lui, la marche a quelque chose d'indécis. Les idées se tiennent et se groupent; mais le mouvement n'a pas une direction assez marquée.

M. Delmont le réfute avec toute l'autorité que lui donne sa connaissance de la matière. Il fait l'analyse qu'il emprunte à Bossuet lui-même. « Je réduis, dit-il dans une lettre, toute l'oraison à l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité, après saint Augustin dans sa lettre à Probe. J'expliquerai en détail ce que la foi met dans la prière, ce qu'y met l'espérance, ce qu'y met la charité et le vrai amour. » En lisant les Principes de l'oraison chrétienne, on reconnaît que ce plan est admirablement suivi, qu'il n'y a ni embarras dans la marche, ni indécision dans les idées, que partout la profondeur et la netteté de la doctrine n'ont d'égales que la vigueur et la beauté du langage. « La clarté lumineuse d'un tel plan, s'écrie-t-il avec raison, saute aux yeux de tout lecteur attentif. »

Nous signalerons encore deux articles qui nous montrent le génie de Bossuet sous des aspects différents, et qui piqueront la curiosité des ecclésiastiques, Bossuet et la Bible, Bossuet directeur de conscience.

Tout le monde sait quelle étude approfondie Bossuet a faite de la Bible. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans il se passionna pour ce livre divin. Toute sa vie il ne cessa de la méditer, et dans sa dernière maladie, il se faisait lire par ceux qui l'approchaient presque tout le Nouveau Testa-

Digitized by Google

ment et plus de soixante fois l'évangile de saint Jean, réalisant ainsi le vœu qu'il avait exprimé dans une lettre à son clergé « de vieillir et de mourir dans l'étude des livres saints : *in his consenescere, his immori, summa votorum est.* » Ce n'est pas tout de lire et de méditer la Bible. Il faut rendre cette lecture et cette méditation fructueuses par une méthode sûre et scientifique. Les manuscrits nous livrent en partie le secret de cette méthode. Ils nous apprennent combien il l'emporte sur tous ses contemporains par la recherche de la fidélité littérale, par la scrupuleuse exactitude qu'il sait allier avec la liberté du génie. Ils prouvent qu'il aurait pu se placer au premier rang parmi les exégètes.

Il a été réellement l'homme de la Bible. C'est un fait hautement proclamé par tous les critiques qui ont eu avec lui un commerce un peu familier et intime, Villemain, Saint-Berne, Lanson, Faguet, le père La Broise et surtout Brunetière. Comme le dit très bien M. Delmont, « ce n'est pas seulement son génie *oratoire* qui s'explique par l'inspiration de nos saints livres : c'est son génie *historique*, puisqu'il voit l'histoire dans la Bible ; c'est son génie *théologique*, puisque pour lui « le fond de tout », c'est de savoir très bien les Ecritures ; c'est son génie *philosophique*, puisque dans sa lettre au pape Innocent XI, il affirme qu'il a formé le plan de sa philosophie sur ce précepte de l'Evangile : Considérez-vous attentivement vous-même, et sur cette parole de David : O Seigneur, votre sagesse s'est fait admirer en moi ; c'est son génie *politique*, puisque toutes ses leçons de politique sont tirées des propres paroles de l'Ecriture sainte ; c'est son génie *d'écrivain* et de *poète*, puisque qu'on trouve dans l'ordre et le mouvement de ses pensées, dans l'allure rapide de sa phrase, dans le lyrisme de son style, dans l'éclat et la couleur de ses grandes et sublimes images un reflet du style des prophètes, un écho de la poésie biblique (1). »

Bossuet directeur de conscience est le titre d'une thèse soutenue en Sorbonne par M. l'abbé Bellon, ancien élève

(1) *Autour de Bossuet*, pp. 86-87.

Digitized by Google

de l'Université catholique de Lyon. M. Delmont profite de l'apparition de cet ouvrage pour faire à nouveau une étude forte et substantielle de la question. Tout en rendant hommage au mérite de la thèse, il relève quelques erreurs échappées à l'inexpérience du jeune docteur, et signale un certain nombre d'endroits faibles dans l'exposition du sujet. M. Bellon aurait tort de se plaindre de ces observations qui viennent d'un homme aussi versé dans la matière et du reste plein de bienveillance. Il est du reste en bonne compagnie. Car, sans parler de Renan, de Schérer, de Victor Hugo, de Lamartine, de Michelet, d'autres critiques plus autorisés encore, tels que Brunetière, Lanson et Rebelliau sont à leur tour passés au crible. Quand il est question de Bossuet, il faut être sur ses gardes, et les moindres inexactitudes trouvent en lui un censeur très perspicace et très exercé.

Pour revenir à la question, Bossuet fut aussi grand comme directeur de conscience, et dans l'humble ministère de la conduite des âmes qu'il ne le fut dans la chaire chrétienne et à la cour de Louis XIV. Ici nous avons des documents très riches. Il nous est resté plus de huit cents lettres adressées à des personnes de conditions très diverses. On compte parmi les correspondants de l'habile directeur, de grandes dames telles que Henriette-Thérèse de Luynes, la duchesse d'Epernon, de la Vieuville. Il y a aussi des religieuses obscures, appartenant à différents monastères. Il dirigea le maréchal de Bellefonds, le grand Condé, M^me^ de la Vallière, Louis XIV lui-même. Il ramena à la foi catholique Turenne, le comte de Lorge, le comte de Rozan, M^lle^ de Duras, et donna ses soins à Mylord Perth, grand chancelier d'Ecosse.

Cette direction s'inspirait des principes de saint François de Sales. Elle était large et condescendante pour les infirmités humaines. Il prescrit la communion fréquente : « La communion journalière, dit-il à la sœur Cornuau, doit être votre soutien ; dévorez, absorbez, engloutissez, soûlez-vous de ce pain divin. Les nouvelles maximes des jansénistes sur la communion ne font que resserrer le cœur,

Digitized by Google

troubler les bonnes consciences, écrit-il au couvent de Jouarre, et aliéner des sacrements. Ceux qui ramassent avec tant de soin les sentences rigoureuses des Pères seraient bien étonnés en voyant celles où ils disent que la multiplicité des péchés, ce qui s'entend des véniels, loin d'être un obstacle à la communion, est une raison de s'en approcher et que qui peut communier une fois l'an peut communier tous les jours. »

Mais Bossuet n'est pas moins opposé aux nouveaux mystiques qui, au lieu d'aller « bonnement et simplement à Dieu outrent beaucoup de matières » deviennent « des raffineurs, qui n'entendent pas toujours la force des termes dont ils se servent et tombent « dans le galimatias » spirituel ». Le caractère de la direction c'est le bons sens, la modération et il est en cela le fidèle imitateur du saint évêque de Genève. Il se tient éloigné de tous les extrêmes, et il reste partout l'homme de la tradition.

Bossuet janséniste ? C'est là une affirmation qui, s'abritant sous l'autorité imposante de Joseph de Maistre, a été accueillie avec faveur dans certaines écoles littéraires et théologiques. Il sont encore nombreux ceux qui font du plus grand théologien du XVII^e^ siècle un ami, sinon un partisan de la célèbre hérésie. Parmi les écrivains catholiques. Dom Guéranger, Rohrbacher, M. Davin, et plusieurs autres se sont déclarés franchement hostiles à Bossuet et n'ont pas craint de le ranger parmi les adeptes de Port-Royal. Du côté des lettrés, Gazier, Rebelliau, Albert de Roy, et même dans une certaine période de sa vie, Brunetière, ont renouvelé cette accusation de jansénisme.

Ce qui a pu donner quelque consistance à une si étrange accusation c'est d'abord la manière rigoureuse dont il soutient le système des Thomistes sur la grâce et l'accord de la liberté, ensuite son opposition absolue aux doctrines relâchées qui circulaient à cette époque, ses relations d'amitié avec le parti, son indulgence pour les Provinciales, et le livre de Quesnel. Enfin, ce qui est plus grave, son silence ou du moins sa neutralité dans la grande lutte entre les Jésuites et les jansénistes contraste avec son ardeur

Digitized by Google

et sa persévérance à réfuter les erreurs du protestantisme.

M. Delmont, dans les quatre articles qu'il reproduit et livre au public venge complètement la gloire de Bossuet. Il n'a pas de peine à démontrer que la manière dont il soutient le thomisme est franche et libre de tout alliage avec l'erreur de Jansénius, que c'est une question soutenue par les théologiens les plus orthodoxes, que l'Eglise n'a encore rien décidé, et qu'elle est du domaine de la controverse entre les docteurs. Quant à son opposition aux opinions relâchées, elle ne prouve absolument rien. Il penchait sans doute pour la morale sévère. Il ne voulait pas qu'on amoindrît les vérités et que l'on jetât un voile sur les saintes austérités des préceptes de l'Evangile. Sa prédication est empreinte, il est vrai, d'un certain rigorisme. Il se montre impitoyable dans ses analyses des vices de la Cour, et sait parler aux grands avec toute la liberté d'Athanase et de Basile. Mais il était loin de tomber dans les excès des jansénistes, et nous avons vu plus haut qu'il était plutôt disciple de saint François de Sales. « Non, Bossuet n'était pas de l'école janséniste en morale : il n'aimait ni la spiritualité sèche et alambiquée d'un Saint-Cyran, ni les rigueurs très injustes, ni les anathèmes, ni les excès de docteurs trop austères comme Arnauld et la plupart de ses amis.

On objecte aussi ses relations avec quelques membres influents de la secte. Ainsi il fit de Michel Treuvé son théologal. Il admirait l'évêque de Castorie, Néercassel, janséniste déclaré, et le félicita de son livre *Amor pœnitens*, qui fut mis à l'index en 1690. Il faut avouer toutefois qu'il l'approuva avec des réserves très significatives. Il compta, parmi ses disciples et ses amis, M. de la Broue, M. de Langle, M. Soannen, M. Colbert de Croissy, qui dix ans après sa mort en appelèrent de la Bulle *Unigenitus* Il y eut quelque condescendance pour le P. Quesnel, et le grand Arnauld fut son admirateur sincère. Tout cela est vrai, mais l'orthodoxie de Bossuet n'en reste pas moins intacte. M. Delmont, avec pièces à l'appui, démontre soli-

Digitized by Google

dement que s'il fut toujours plein d'égard et de modération pour la personne de ses adversaires, il ne pactisa jamais avec l'erreur, qu'on ne peut lui reprocher en aucune manière d'avoir diminué la vérité, et accepté quelque compromis sur la doctrine. « Il a combattu leur morale comme leur dogme, et il tonne contre ces docteurs extrêmes qui tiennent les consciences captives sous des rigueurs très injustes, qui traînent toujours l'enfer avec eux, et ne fulminent que des anathèmes. Que dirai-je, s'écrie-t-il dans l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, de ceux qui détruisent l'esprit de piété, qui trouvent partout des crimes nouveaux et accablent la faiblesse humaine, en ajoutant au joug que Dieu nous impose?... Vous donc, docteurs trop austères, puisque l'Evangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids. Il faut marcher au milieu, sans se laisser surprendre à cette rigueur affectée qui ne fait que des superbes et des hypocrites, non plus qu'aux maximes mondaines et profanes.

Nous laissons de côté un article fort documenté sur le caractère et le style de Bossuet, qui est une réponse à l'ouvrage de M. Paul Stapfer « La grande prédication chrétienne en France : Bossuet, Adolphe Monod. » Tout en louant les efforts que fait M. Stapfer pour être impartial, la science approfondie dont il fait preuve, et les idées neuves qu'il a émises, il signale de nombreuses lacunes, des appréciations fausses, des critiques injustes sur les orateurs catholiques, en particulier sur Lacordaire. Cet article peut compléter le livre de M. Stapfer, et, en corrigeant les erreurs échappées à cet érudit, il en rendra la lecture plus utile et tout à fait inoffensive. Nous passons avec regret et nous terminons par le dernier chapitre *Bossuet* et *Brunetière.*

D'abord, il faut légitimer et expliquer le titre. Pourquoi réunir ainsi ces deux noms qui semblent n'avoir rien de commun et représentent même des idées si divergentes? Nul dans ce siècle n'a peut-être plus contribué à relever la gloire de Bossuet; nul, pas même Désiré Nisard, admirateur si enthousiaste de ce grand homme, n'a fait pour Bossuet autant que M. Brunetière, et c'est justice d'unir dé-

Digitized by Google

sormais leurs noms dans l'histoire littéraire (1). Les articles si nombreux et si variés qu'il a publiés sur cette question depuis 24 ou 25 ans, témoignent d'un sens littéraire profond, et nous offrent sous ses aspects divers le génie de l'illustre évêque de Meaux. Selon la juste observation de M. Delmont, il semble avoir pris pour devise ce conseil de Sainte-Beuve : « Entrer en son auteur, s'y installer, le faire vivre, se mouvoir dans son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant qu'on le peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres. »

M. Delmont passe en revue l'œuvre de M. Brunetière, et tout en rendant à l'éminent critique la justice qui lui est due, il dégage un certain nombre d'erreurs, place en regard une appréciation plus équitable, les redresse sans acrimonie, mais avec une liberté pleine de respect et de franchise. M. Brunetière n'a pas toujours été des nôtres. Il partageait au début de sa carrière la plupart des opinions de l'école ultra-libérale. Il en avait les préjugés, et ces préjugés ont nui parfois à la clairvoyance du critique. Ainsi, en 1882, il écrivait que le dogme de l'Immaculée Conception était une chose fort indifférente et n'intéressait pas la foi catholique. Dans ses *Etudes critiques*, VI, pages 242-3, il semble mettre les miracles de Lourdes et de Lorette sur le même pied que les scènes bizarres du cimetière de Saint-Médard, attribue à l'exaltation d'un mysticisme exagéré les révélations de la bienheureuse Marie-Alacoque, et parle avec irrévérence de la dévotion au Sacré Cœur. Il avait aussi des manières de voir singulièrement hardies sur la Providence. Après avoir constaté que les philosophes sont pour la Providence, que les hommes d'action pour le Progrès et les savants pour l'Evolution, il ajoute qu'aucune de ces trois hypothèses n'est parfaitement claire.

M. Brunetière a gagné beaucoup à cette étude continue de Bossuet. Dans ces dernières années, il est revenu franche-

(1) *Autour de Bossuet*, Th. DELMONT, p. 407.

Digitized by Google

ment au catholicisme et il est croyant sincère, accepte tous nos dogmes et s'est prononcé avec une grande netteté dans une de ses conférences sur l'infaillibilité du pape, en proclamant que la lumière nous venait de Rome. Il a rectifié ses opinions sur la Providence et a affirmé hautement la valeur, l'élévation, la fécondité de l'idée de la Providence qui préside au grand drame du monde et de l'humanité, et le conduit à son dénouement.

L'étude de M. Delmont suit pas à pas l'évolution des idées de M. Brunetière, les complète, et les corrige au besoin, et nous montre, par quel travail incessant et opiniâtre, le grand critique a dissipé peu à peu les ténèbres de l'erreur, et est arrivé enfin à la conquête de la vérité dans tout son éclat et sa resplendissante lumière. Il divise son sujet en trois parties: la vie et le caractère de Bossuet, son éloquence, sa doctrine.

Bossuet appartenait à une ancienne noblesse de robe, chez qui le goût des lettres s'alliait aux pratiques d'une piété sincère, quoique toujours raisonnable et volontiers toujours raisonneuse. De là, d'après M. Brunetière, le gallicanisme de Bossuet, sa sévérité à l'égard des pécheurs, et la facilité avec laquelle s'est accomplie en lui l'alliance des deux antiquités, la profane et la chrétienne, le sentiment de la majesté romaine et celui de la grandeur de la bible.

N'est-ce pas trop accorder à la théorie de l'évolution et de l'hérédité? Un homme comme Bossuet échappe en général à la tyrannie de ses origines; ce n'est qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans qu'il ouvrit une bible, et que la flamme sacrée s'alluma dans son esprit. « Le fleuve naissant, dit Sainte-Beuve, avait reconnu son réservoir natal. Les traditions de famille ne lui ont pas révélé tout ce qu'il y avait de trésor dans les saints livres. On peut en dire autant du gallicanisme. La famille de Bossuet était parlementaire, mais elle ne paraît pas s'être mêlée beaucoup aux divisions qui éclatèrent alors dans le clergé de France. C'est au collège de Navarre, à l'école de Nicolas Cornet, qu'il apprit le gallicanisme, comme le prouvent ses cahiers

Digitized by Google

de Navarre, et en particulier un *Plan de théologie* (*theologiæ ratio*), qui date de cette époque.

M. Brunetière n'est pas mieux renseigné quand il prête à Bossuet, à certains moments de sa vie, des hésitations et des doutes, sinon des angoisses semblables aux cruelles perplexités de Pascal. « Il a eu, lui aussi, ses hésitations et ses doutes, sinon ses angoisses... Durant les années qu'il a vécu à Metz, juifs et protestants, sans jamais ébranler sa foi, ne doivent pas avoir laissé d'inquiéter sa conscience et de troubler sa sécurité. Et sans jamais désespérer de sa cause, il lui a, sans doute, fallu reforger plus d'une fois ses armes faussées ou ébréchées dans la lutte. »

Bossuet nous assure le contraire dans le *Dernier Eclaircissement à M. de Cambray*. Je marche dès le jeune âge dans le chemin battu de nos pères. « Sa foi si docile et si pieuse, dit avec justesse M. Rebelliau, était l'intuition indéviable d'un esprit d'autant plus sûr de ses principes qu'il ne se les était pas donnés lui-même. Sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'avait mené, dès le premier pas, à la certitude. »

M. Brunetière va trop loin aussi quand il lui reproche des mésaventures, des maladresses, un défaut de connaissance du monde et de la vie pratique. « Il côtoya le monde plutôt qu'il n'y vécut, il ne vit jamais des choses du monde que ce qu'on lui en laissa voir, si bien qu'il s'en suivit des mésaventures, des maladresses, des complaisances, d'apparentes complaisances, que peut-être lui a-t-on trop durement reprochées (1). » Ce n'était pas ainsi qu'en jugeaient ses contemporains. « Son jugement était exquis, dit Le Dieu dans ses mémoires, il perçait les hommes jusqu'au fond de l'âme et connaissait fort bien si c'était la vanité, l'intérêt ou un attachement sincère qui les faisait agir. » Ce n'est ainsi qu'il nous apparaît dans ses sermons comme l'ont montré M. Nisard et M. Janet. Sa correspondance nous révèle un moraliste pénétrant, auquel la confession avait découvert tous les secrets du cœur humain. M. Paul Janet,

(1) Brunetière, *Etudes critiques*, VI, 202-4.

Digitized by Google

dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1886, a prouvé qu'il connaissait à fond l'homme en général, le monde et la cour, les passions et les vices, les femmes, les caractères, la vie et la mort, et qu'il est au moins l'égal des Pascal, des Larochefoucauld, des La Bruyère. Quant aux maladresses et aux mésaventures, elles s'expliquent par le manque absolu d'ambition qui a fait de Bossuet surtout un homme d'Eglise, un évêque comparable aux évêques des premiers siècles du christianisme.

A propos de l'éloquence de Bossuet, M. Brunetière en fait surtout ressortir le lyrisme. Il le fait mieux qu'on ne l'avait fait avant lui et avec une perspicacité et une finesse de critique incomparable. Le trait distinct de cette éloquence, selon lui, c'est d'être essentiellement lyrique, personnelle, et de tourner à la méditation et à l'élévation. C'est beaucoup, mais ce n'est peut-être pas assez. « Ne pourrait-on pas dire, ajoute M. Delmont, que l'éloquence de Bossuet est dramatique, comme elle est lyrique? Combien de fois n'engage-t-il pas avec ses adversaires des dialogues vifs, animés et pressants, par lesquels il pousse l'ambitieux, le partisan du monde, le pécheur, le libertin, jusque dans leurs derniers retranchements et fait tomber une à une toutes les vaines raisons derrière lesquelles s'abrite leur lâcheté? (1) Mais d'autres qualités plus estimables encore viennent s'y ajouter, qui en font un des types les plus achevés de la prédication évangélique. D'abord il n'oublie jamais qu'il est prêtre et apôtre. Il n'a d'autre but que de gagner des âmes à Jésus-Christ, et fait revivre les magnifiques accents des Basile et des Chrysostôme. « L'utilité des âmes, disait-il, est la suprême loi de la chaire (2). » De là une onction pénétrante qui gagne les cœurs, qui triomphe de la torpeur des tièdes, et réveille les pécheurs endurcis. Ajoutez à cela un raisonnement vigoureux, fondé sur le mystère et le dogme, qui a ses racines dans la théologie la plus pure et est toute pénétré des souvenirs de la bible et

(1) *Autour de Bossuet*, p. 437.
(2) *Sermon sur la conception de la Sainte Vierge.*

Digitized by Google

des Saints Pères. C'est enfin la simplicité et une éloquence essentiellement pratique « qui, avec la sainte liberté de sa parole et les généreuses audaces de son zèle, censure les habiles, les superbes, les hypocrites, les pharisiens, les riches durs et impitoyables, les pauvres affamés et insatiables, l'irrévérence, les contenances impies, les insolences de cette troupe scandaleuse dans la chapelle des Minimes de la place Royale, les courtisans qui s'abîment dans un commerce continuel d'intrigues, et les grandes dames qui viennent dans le temple mieux parées que le temple lui-même, et comme l'idole qui y veut être adorée (1). » Terminons par ce résumé clair et succint que M. Delmont nous a tracé dans une phrase pleine de concision et de justesse : « L'éloquence de Bossuet est apostolique, théologique et dogmatique, biblique, patriotique, lyrique, dramatique, pratique et d'une sainte liberté (2). »

Arrivons maintenant à la doctrine de Bossuet. Pour l'apprécier dignement, il faudrait avoir parcouru tout le cercle des sciences ecclésiastiques. Bossuet en effet les a étudiées avec profondeur, et dans la plupart il s'est élevé au premier rang. Ecriture sainte et exégèse, théologie dogmatique et morale, mystique et ascétisme, histoire, philosophie et politique, controverse et apologétique, il n'a rien négligé, et partout il a reculé les limites de la science. M. Brunetière n'était pas préparé à juger cette partie de l'œuvre de Bossuet, et il lui est échappé des erreurs nombreuses que M. Delmont relève en s'appuyant sur des textes irrécusables. L'éminent critique est très favorable à la doctrine de l'évolution dans le dogme catholique. « Jurieu, dit-il, s'efforçait de prouver que loin d'avoir eu toute sa perfection, la doctrine catholique, dans les trois premiers siècles, avait étrangement varié. Nous n'avons pas de peine aujourd'hui à l'en croire; et ce qu'il ne faisait encore que soupçonner, nous le savons. » D'où il conclut que la thèse de Bossuet, si forte de son temps, est aujourd'hui très faible.

(1) Bossuet en divers sermons cités par M. DELMONT, pp. 435-436.
(2) *Autour de Bossuet*, p. 436, note 2.

Digitized by Google

M. Delmont observe avec raison que « l'Eglise de Dieu garde ses dogmes comme des choses immuables, et les développe comme des choses vivantes, par une germination invincible, qui les amène peu à peu à la floraison. Mais s'il y a vie et développement pour la forme, il y a immutabilité pour le fond, l'intégrité primordiale est sauvegardée, tandis que chez les Protestants, il n'y a que des variations (1). » La parole de saint Vincent de Lérins et toujours vraie dans l'Eglise. « Tout ce que la foi de nos Pères a semé dans le champ de l'Eglise, que tout cela, grâce au travail de ses enfants, soit cultivé, embelli, florissant; que tout cela mûrisse, progresse et se développe à la condition de ne rien perdre de son intégrité. »

M. l'abbé Lebarq a relevé les petits contresens théologiques qui abondent dans les notes de M. Brunetière à propos du sermon de la *Conception*, et la grosse hérésie littéraire qui s'est glissée dans l'interprétation d'un passage parfaitement clair du sermon. D'après lui Bossuet y prouverait la vocation, la justification, la persévérance de la Sainte Vierge. Or il s'agit de chrétiens, à qui Marie concourt à obtenir ces trois grâces.

Nous avons parlé plus haut de sa conception fausse et étroite de la Providence. On peut aussi lui reprocher de juger avec trop de désinvolture les idées politiques de Bossuet, la méthode et le programme d'études qu'il fit suivre au dauphin. En parlant de la Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte, il ne craint pas de dire que c'est le moins moderne de ses ouvrages, et qu'il nous transporte en pleine théocratie. En faisant œuvre d'historien autant que de publiciste, il y étudie la monarchie juive presque plus que celle de son temps, ce qui ne semblera d'ailleurs, ni très opportun, ni très habile de la part du précepteur d'un futur roi de France. C'est là, dit M. Delmont, non pas un jugement, mais une exécution en règle. Le bon sens, la sagesse, l'esprit de modération respirent dans ce livre. Il vaut mieux s'en tenir à l'apprécia-

(1) *Autour de Bossuet*, 453.

Digitized by Google

tion de M. Lanson qui voit dans la politique un des chefs-d'œuvre de l'écrivain, une œuvre généreuse à son heure, une œuvre libérale.

Mais si M. Brunetière n'est pas toujours sûr dans son appréciation de la doctrine théologique de Bossuet, en revanche ses jugements sont admirables de sûreté et de finesse, quand il reste dans le domaine de la littérature. Ainsi il parle d'or, pour employer une expression de M. Delmont, quand il apprécie soit les *Méditations* et les *Élévations sur les Mystères*, soit le *Discours sur l'Histoire universelle*, ou l'*Histoire des Variations*, soit enfin le *Traité libre arbitre* ou le *Traité de la Concupiscence*. « Peut-être Bossuet n'a-t-il rien écrit qui soit au-dessus des *Méditations*; mais je dirai sans hésiter qu'il n'a rien laissé qui ne soit au-dessus des *Élévations sur les Mystères*... Le plus beau livre de la langue française, c'est l'*Histoire des Variations*. Il faut placer au même rang, le *Traité du libre arbitre* et le *Traité de la Concupiscence*. »

Il a raison de proclamer Bossuet comme le restaurateur de l'éloquence de la chaire. Il l'a délivrée de cet étalage d'érudition sacrée et profane qui faisait un bizarre assemblage des textes de l'Écriture et de Cicéron, de Pline, de Plutarque, des Saints Pères et d'Apollonius de Tyane. La scolastique avec ses arguments secs et arides, ses divisions et ses subdivisions, ses termes d'école, a fait place au large développement, à l'ampleur et à la belle disposition d'Isocrate, qu'il avait beaucoup étudié. Les longues digressions, les subtilités et les pensées oiseuses et inutiles ont été bannies de la chaire. La majesté de la parole évangélique n'a plus souffert ces peintures trop crues et trop réalistes, ces expressions burlesques et triviales qui déshonoraient le discours chrétien au début du XVII^e^ siècle et à la fin du siècle précédent. C'était l'idéal entrevu et exposé par saint François de Sales dans son Traité sur la manière de prêcher adressé à l'archevêque de Bourges. Il veut qu'on débarrasse la chaire des abus de la scolastique, qu'on élague les citations des auteurs payens, qu'on s'en tienne aux idées chrétiennes tirées de l'Ecriture, des Pères, des Vies

Digitized by Google

des saints. Il proscrit les histoires profanes, dont il ne faut se servir que comme de champignons pour réveiller l'appétit. Il veut un langage clair, net, naturel, et ne veut pas qu'on y mêle avec ostentation des mots grecs, hébreux, nouveaux et courtisans. Il déclare surtout une guerre impitoyable aux plaisanteries, aux sobriquets, aux périodes emphatiques. Il était donné à Bossuet de réaliser pleinement cet idéal. Il a ramené le règne du naturel, de la simplicité évangélique de la raison parlant au nom de Dieu, de l'Ecriture et des Pères (1). La révolution qu'il a accomplie peut se comparer à celle qu'accomplissaient Pascal dans la prose, et Boileau, Racine, Molière, La Fontaine dans la poésie.

Notre dessein dans cet article est moins de traiter à fond ces divers sujets, que d'appeler l'attention du lecteur sur l'ouvrage de M. le chanoine Delmont. Nous n'avons pu que les effleurer, et en signaler l'importance. Les limites de notre travail ne nous permettaient pas de les approfondir. On les trouvera développés avec ampleur dans cet ouvrage, discutés avec chaleur et conviction, résolus avec une sagacité pénétrante. L'auteur connaît admirablement son Bossuet. De plus, il est au courant de tous les travaux que notre temps avait vu éclore, et ils sont nombreux. Car autour du grand nom de Bossuet, une foule de discussions ardentes se sont éveillées dans la dernière moitié de ce siècle. On peut dire qu'il s'est fait une sorte de révolution dans les idées des savants, et cette révolution est tout à son avantage. Sa gloire a grandi au milieu de ces batailles, et l'on s'accorde à le regarder comme le génie le plus puissant du XVII^e^ siècle. Comme orateur on lui donnait le troisième rang au XVIII^e^ siècle. Bourdaloue et Massillon passaient avant lui. Aujourd'hui on ne lui reconnaît aucun rival. Il faut aller jusqu'aux Pères de l'Eglise et même jusqu'à Démosthène pour trouver un point de comparaison. L'Histoire universelle tant décriée par Voltaire a repris faveur, et peut entrer en parallèle avec les plus beaux

(1) *Autour de Bossuet*, DELMONT, p. 432.

Digitized by Google

chefs-d'œuvre de l'antiquité. Comme philosophe et théologien, sans être l'auteur d'un système, ni chef d'école, il a su se mettre à la suite de saint Augustin et saint Thomas, s'approprier leur doctrine dont il est le fidèle écho.

Tout ceux qui voudront s'engager sur cet immense terrain, tel que l'ont préparé les travaux récents, trouveront dans ce livre une source d'informations précieuses. Les ennuis de la route leur seront épargnés. Il leur sera plus facile de s'orienter dans le voyage, et pour parler sans métaphore, ils entreront dans tous les secrets du génie de Bossuet, et sauront l'apprécier à sa véritable valeur, comme orateur, théologien, philosophe et directeur des âmes.

Ph. GONNET.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Les origines religieuses de la France. *Les paroisses rurales du* IVe *au* XIe *siècle*, par IMBART DE LA TOUR, professeur à l'Université de Bordeaux. 1900. 1 vol. in-8 de 354 pp. Paris, Alph. Picard.

Voici un de ces livres comme nous les aimons, et qui sont bien propres à prouver quels progrès nous avons faits dans la manière de concevoir et d'écrire l'histoire. Au lieu d'aperçus très vastes et très contestables, des synthèses savantes, basées sur les faits; au lieu de déclamations, des assertions toujours attestées par des textes nombreux. Certes, la tâche de l'historien était ici particulièrement difficile, à cause de la rareté des documents et parfois de leur obscurité. Mais, en chercheur sagace et infatigable, M. Imbart de la Tour a su les trouver, de manière à nous donner un livre consciencieux, une de ces monographies qui nous apprennent quelque chose et font faire un pas à l'histoire.

Le sujet est étudié au point de vue de l'histoire des institutions plutôt que des mœurs et des événements. L'auteur se propose de montrer comment, dès les temps les plus anciens, la paroisse s'est établie et consolidée, et comment elle est entrée dans la seigneurie, en contribuant à l'organiser. Tout d'abord, la communauté rurale est étroitement unie à l'église-mère, dont elle est comme un démembrement : elle reçoit d'elle le prêtre ou le diacre qui l'administre, et les ressources matérielles dont elle ne peut se passer. Puis, elle se constitue en circonscription administrée par un archiprêtre, chef du clergé et élu par la communauté. Elle forme dès lors un centre distinct, qui a son patrimoine particulier, don du clergé et des fidèles. La circonscription, ou *diœcesis* (qu'il ne faut pas confondre avec nos diocèses d'aujourd'hui) se démembre en paroisses plus petites, qui ont aussi leur curé, leur baptistère et leur patrimoine : nous trouvons ici l'origine des villages modernes. Mais ces paroisses nouvelles

Digitized by Google

ne sont déjà plus des communautés libres, par là même qu'elles sont fondées par un grand, et que l'Eglise reconnaît à leur fondateur un droit de patronage. Les habitudes du patronage s'étendent de manière à s'introduire partout dans la société religieuse. Puis le patronage se transforme en propriété, et l'on peut dire au XI^e^ siècle : « Nulle église sans seigneur. » L'Eglise est désormais inféodée au laïcisme pour les paroisses, comme elle l'est, sous l'influence d'autres faits étudiés ailleurs, pour les évêchés eux-mêmes. Il faudra des luttes constantes et douloureuses pour rendre aux uns et aux autres leurs liberté.

La liberté ! La pensée qui domine tout ce traité, c'est qu'elle est nécessaire à l'Eglise pour accomplir sa mission. Sur ce point comme sur tous les autres auxquels il s'est arrêté, M. Imbart de La Tour a des idées, nous devons dire des convictions bien nettes et bien exactes. Nous souhaitons que beaucoup de nos contemporains aillent apprendre l'histoire à son école. En résumé, nous devons dire que rarement nous avons fermé un livre avec la complète satisfaction que nous avons éprouvée après avoir lu celui-ci. A. LEPITRE.

L'Avenir de Jérusalem (*Espérances et Chimères*), par M. le chanoine Augustin LÉMANN, professeur aux Facultés catholiques de Lyon. In-18 Jésus, broché, **3** fr. **50**. Librairies Ch Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris; et Emmanuel Vitte, place Bellecour, Lyon.

Il appartenait à M. l'abbé Lémann d'étudier et d'éclairer la question soulevée dans les *Congrès Sionistes*, tenus régulièrement, depuis quatre ans, au mois d'août, soit à Bâle soit à Londres. On sait que ces Congrès, où se réunissent les délégués de toutes les Synagogues du monde, ont pour but le rétablissement des Juifs dans la Palestine avec Jérusalem pour capitale.

La réponse de M. Lémann à ces Congrès, est une page d'histoire des plus attachantes en même temps qu'une très remarquable étude d'Ecriture Sainte. Un grand nombre de questions du plus haut intérêt viennent se grouper autour de la question centrale : « A-t-il été dans les idées des Juifs depuis la destruction de leur nationalité par les Romains, de rétablir un Etat juif dans la Palestine, avec Jérusalem pour capitale ? Jérusalem, d'après le plan divin, est-elle destinée à redevenir la capitale d'un Etat juif ? Que penser de l'opinion d'après laquelle les Juifs redeviendraient maîtres de Jérusalem et y rétabliraient le Temple

Digitized by Google

avec l'aide de l'Antéchrist ? et de cette autre opinion qu'ils redeviendraient possesseurs de la Judée et de Jérusalem après leur conversion ? Quelle est la vraie Jérusalem dans le sein de laquelle Israël converti sera ramené ? A quand l'entrée d'Israël dans cette Jérusalem spirituelle qui est l'Eglise ? Quel sera jusqu'à la fin des siècles le sort de la Jérusalem terrestre ?

Ces simples énoncés suffisent par eux-mêmes pour faire comprendre toute l'ampleur que M. l'abbé Lémann a donnée à son travail. La réponse à toutes ces questions est présentée avec autant de précision que de science historique et scripturaire. Les prophéties de l'Ancien Testament concernant l'état futur du peuple juif, les déclarations solennelles du Nouveau, les leçons répétées de l'histoire, tout annonce, d'après le docte écrivain, que la malédiction s'accomplira jusqu'au bout, que Jérusalem en pleurs sera jusqu'à la fin foulée aux pieds par les Nations et que le Temple détruit pour toujours ne se relèvera jamais de cette irrémédiable infortune. Mais si les ruines matérielles doivent subsister jusqu'à la fin des temps, il n'en sera pas de même du peuple autrefois choisi, devenu lui aussi, par sa faute, une ruine mélancolique et vivante. Le peuple juif aura sa résurrection : *il regardera Celui qu'il a percé*, et il se jettera avec larmes dans le sein du nouveau Joseph attendri, qui, depuis de longs siècles, lui tend les bras et l'invite à se réfugier dans son Cœur. La véritable Jérusalem, c'est la Jérusalem spirituelle, c'est l'Eglise. Israël, au déclin du monde vieilli, viendra s'unir aux Enfants de lumière, aux Enfants de Dieu, et quel grand jour que celui où des deux troupeaux confondus, il ne s'en fera plus qu'un, sous la houlette du même Pasteur ; « *Si la chute d'Israël a été la richesse et la vie des Nations, que ne fera pas la conversion entière de ce peuple, et combien plus ne sera-t-elle pas la richesse et la vie du monde ?* » (*Saint-Paul, Ep. aux Romains chap. XI*).

Le beau travail de M. l'abbé Lémann fait honneur à sa science mais aussi à son cœur.

Le livre, revêtu de l'*Imprimatur* de S. Em. le cardinal Coullié et de S. G. l'Archevêque de Tours, s'ouvre par une très remarquable lettre doctrinale de Mgr Dadolle, l'éminent Recteur des Facultés catholiques de Lyon.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.

Digitized by Google

UNE POSITION FAUSSE ET INCORRECTE

PAR RAPPORT A

L'ARGUMENT DE SAINT ANSELME

On peut admettre l'argument de saint Anselme ou bien le rejeter, le soutenir ou le combattre; on peut aussi hésiter à prendre parti pour ou contre cet argument, et se déclarer indécis. Ces trois positions n'ont rien que de parfaitement juste, pourvu que les raisons qu'on fait valoir pour ou contre l'argument, ou bien les doutes qu'on émet relativement à sa valeur, ne se rapportent pas à un argument qui soit autre que celui de saint Anselme.

Tel est le cas dans lequel s'est très sensiblement mis M. le comte Domet de Vorges en attaquant l'argument de saint Anselme dans un article publié par le numéro d'avril de la *Revue de philosophie.*

Le montrer fait partie de la tâche que je me suis imposée en publiant, en 1893, un volume intitulé : *L'argument de saint Anselme.* Dans ce volume, en effet, tous mes efforts tendent *uniquement* à arriver à prendre moi-même et à aider les autres à prendre une position juste par rapport à cet argument (1).

Je dis *uniquement.* Toute la raison d'être de ce livre,

(1) *L'argument de saint Anselme,* in-18 de 200 pp., Paris, Delhomme et Briguet.

Digitized by Google

comme aussi toute la raison d'être du présent travail est dans la poursuite de cet *unique* but.

D'abord toute la raison du présent travail.

Il ne s'agit nullement de défendre mon volume qui, en somme, malgré de légères et inévitables critiques, n'est pas attaqué. Si j'avais été d'humeur à relever des critiques de peu d'importance, je n'aurais pas attendu huit années pour le faire, et l'occasion serait aujourd'hui mal choisie. J'ai bien plutôt, en effet, à remercier M. de Vorges de l'indulgence avec laquelle il apprécie mon modeste travail. Il a déjà publié, dans le numéro d'octobre 1893 de la *Science catholique* (1), un assez long compte rendu de mon volume, marqué au coin de la bienveillance. « Ce livre, dit-il, se lit avec plaisir. Le talent de l'auteur dissimule les aridités d'un sujet transcendant. Le Père Ragey connaît bien les sources. Son étude renferme beaucoup de renseignements nouveaux, au moins pour le grand public. Il expose avec clarté la discussion si caractéristique qui eut lieu entre saint Anselme et Gaunilon. »

Je n'ai donc pas à me défendre; j'ai à poursuivre, et je tiens à poursuivre le but que je me suis proposé en écrivant le petit volume que M. de Vorges apprécie avec bienveillance, mais, dont il semble, qu'il me permette de le lui dire, avoir très peu profité. Ce but unique, je le répète, est d'aider les esprits pénétrants, comme M. de Vorges, qui s'occupent sérieusement de philosophie, à prendre une position juste par rapport à l'argument de saint Anselme.

M. de Vorges conclut son article de la *Revue de philosophie* en disant : « Nous croyons devoir refuser notre adhésion à l'argument de saint Anselme (2). » En cela, non seulement il est dans son droit, mais il pourrait bien être dans le vrai, et je n'ai nulle envie de le contredire. Cette adhésion, je ne l'ai pas donnée moi-même en mon volume,

(1) *La science catholique*, 15 octobre 1893, p. 1038.

(2) *Revue de philosophie*, avril 1901. *L'argument de saint Anselme*, p. 317.

Digitized by Google

je l'ai même formellement et très sincèrement, non pas refusée, mais réservée.

Je suis obligé, avant toute autre considération, d'entrer, à ce sujet, dans des explications dont je désirerais très fort pouvoir me dispenser, mais que la persistance à me regarder comme un « défenseur » de l'argument de saint Anselme rend absolument nécessaire. L'erreur, en effet, que ces explications auront, je l'espère, pour résultat de rectifier, n'est pas seulement de nature à empêcher de comprendre mon volume ; elle conduirait nécessairement à se méprendre sur le but que je poursuis en ce moment.

D'ailleurs, ces explications — et c'est ce qui me décide à surmonter ma répugnance à les donner — ne seront personnelles qu'en apparence. En réalité, leur résultat ne sera pas seulement la rectification d'une erreur. Elles auront surtout le grand avantage de mettre bien en face de la principale difficulté avec laquelle on se trouve aux prises, soit qu'on admette l'argument de saint Anselme, soit qu'on le rejette.

I

M. de Vorges, ainsi que plusieurs autres, me regarde, et cela avec une entière bonne foi, comme « un défenseur » de l'argument de saint Anselme.

La vérité est que je ne suis pas et que je n'ai jamais été un défenseur de l'argument de saint Anselme. Il est fort possible que cet argument ne soit pas concluant. Je n'ai jamais dit à personne, je n'ai jamais écrit nulle part qu'il le soit.

Dans son article de la *Revue de philosophie*, M. de Vorges, après avoir dit que je suis « un défenseur de l'argument » (1), ajoute, un peu plus loin, en parlant de mon volume : « L'auteur ne prétend pas défendre directement

(1) P. 287.

Digitized by Google

l'argument, mais on voit bien qu'il le tient pour valable (1). » Evidemment, il n'y a pas là de quoi m'offenser. Seulement cela n'est pas exact. Si véritablement je tenais cet argument pour valable, je ne m'en cacherais pas du tout, sachant que je suis en bonne compagnie. Mais la vérité est que je ne le tiens ni pour valable, ni pour manquant de valeur : je le tiens pour discutable. J'ai écrit mon volume uniquement en vue de contribuer à ce que les discussions, au lieu de se disséminer et de s'égarer sur une trentaine d'arguments différents, portant le nom de saint Anselme, se concentrassent sur un seul, celui qui, après y avoir lontemps réfléchi et avoir beaucoup étudié le *Proslogion* et la controverse, entre le saint docteur et Gaunilon, me paraît être le véritable argument de saint Anselme.

Malgré des études longues et consciencieuses, je n'ai jamais dit, ni jamais pensé que l'argument de saint Anselme fût certainement de tout point tel que je le comprends et tel que je l'expose. J'étais convaincu, en 1893, et je suis encore convaincu aujourd'hui que, malheureusement, parmi ceux qui le discutent, plusieurs ne se donnent pas assez la peine de l'étudier de près et de chercher à le bien comprendre. Je tiens pour certain que si les discussions sur ce fameux argument produisent ordinairement si peu de lumière, cela vient en partie de ce qu'on n'accorde pas toujours une attention suffisante à la très importante question de savoir en quoi il consiste. « Cet argument, pour savoir ce qu'il vaut, il faut d'abord savoir ce qu'il est : il y a là une question d'une importance que personne ne songe à contester. Seulement, plusieurs pensent qu'elle est résolue depuis longtemps, et que, pour connaître en quoi consiste l'argument de saint Anselme, il n'y a pas besoin d'étudier le *Proslogion* et les objections subtiles de Gaunilon, et la réponse de saint Anselme, mais qu'il suffit de lire trois lignes de la *Somme théologique* de saint Thomas (2). »

(1) P. 310.
(2) *L'argument de saint Anselme*, préface, p. IV.

Digitized by Google

La chose étant plus commode, et plusieurs aimant les choses commodes, je commence à craindre qu'il en soit ainsi pendant bien longtemps encore.

Dans un récent article de la *Revue de philosophie* il a échappé à M. de Vorges, sans aucune malice, mais par simple inadvertance, une légère inexactitude au sujet de mon petit volume. Voici comment il s'exprime :

« Il (le P. Ragey) soutient que ceux qui ont critiqué l'argument n'en ont pas saisi le point essentiel (1). » On croirait en lisant ces lignes que j'ai soutenu que tous ceux qui ont critiqué l'argument ne l'ont pas compris, et que parmi ses adversaires pas un seul ne l'a compris. Vraiment je ne pouvais pas dire cela, et ce n'est probablement pas ce qu'a voulu me faire dire M. de Vorges. En tout cas voici ce que j'ai dit :

« Une autre observation non moins frappante que suggère l'étude de ces nombreuses et interminables discussions, c'est que la plupart de ceux qui les soutiennent ne tiennent aucun compte du *Proslogion* et de la controverse entre saint Anselme et Gaunilon (2). »

Il me semble qu'on peut aller jusque-là. Mon observation s'applique à ceux qui défendent l'argument aussi bien qu'à ceux qui le combattent. Je ne sache pas qu'il y ait plus de négligence d'un côté que de l'autre, mais je crois que des deux côtés le soin d'étudier le *Proslogion* et la controverse entre son auteur et le moine de Marmoutiers n'a pas été précisément chose fréquente.

Dans un opuscule publié en 1885 : *Dissertatio de mente S. Anselmi in Proslogio* que je ne connaissais pas à l'époque où je fis paraître mon *Argument de saint Anselme*, le P. Piccirelli, de la Compagnie de Jésus, fait exactement la même remarque, ou plutôt il va plus loin que moi :

« Il faut avouer, dit-il, que si, jusqu'à nos jours on a souvent et beaucoup discuté au sujet du célèbre argument de saint Anselme, il n'en est pas moins vrai que c'est à

(1) P. 31.
(2) *L'argument de saint Anselme*, préface, p. III.

Digitized by Google

peine si on peut reconnaître que les docteurs se soient mis en peine de bien saisir la vraie pensée de cet argument, et surtout qu'ils l'aient cherchée dans saint Anselme lui-même » (1).

Plusieurs, cela est visible, ont pris pour l'argument de saint Anselme l'objection que saint Thomas se pose en se servant de propositions et d'expressions empruntées au *Proslogion*. Ainsi, dans la *Somme contre les Gentils*, saint Thomas réfute une objection qu'il formule ainsi :

« Par le nom de Dieu nous entendons une chose telle que l'on ne peut rien penser de plus grand. Cette notion se forme dans la pensée de celui qui entend et comprend le nom de Dieu. Dieu existe donc au moins dans la pensée. Mais il ne peut exister seulement dans la pensée, car ce qui existe dans la pensée et dans la réalité est plus grand que ce qui existe seulement dans la pensée. Mais rien n'est plus grand que Dieu comme l'indique la définition même de son nom (2)..... »

Dans cette objection que nous reproduisons en partie, objection citée avec la réponse par M. de Vorges (3) dont nous empruntons la traduction, on trouve deux ou trois propositions et aussi des expressions empruntées au *Proslogion*. Mais, contrairement à ce que plusieurs croient, on n'y trouve nullement l'argument de saint Anselme. Du reste M. de Vorges est le premier à le reconnaître. Faute de bien connaître la doctrine de saint Anselme qu'il n'a pas suffisamment étudiée, il voit dans ce passage une opposition entre la doctrine de saint Thomas et celle de saint Anselme. C'est une erreur qui s'explique bien. Mais il n'en fait pas moins cette très importante déclaration :

« Nous voulons bien accorder que saint Thomas n'a

(1) Fatendum enim est cum sæpe multumque ad nostra usque tempora de celebri argumento sancti Anselmi fuerit disputatum; de ipsâ Anselmi mente, ex ipso, præsertim Anselmo derivata, vix aut ne vix quidem Doctores fuisse sollicitos, p. 5. Il ajoute : Utut in aliquibus disquisitionis hujus vestigia, magis minusve conspicienda, non desint.

(2) *Cont. Gent.*, I, 10.

(3) *Revue de philosophie*, avril, p. 296.

Digitized by Google

pas réfuté directement et expressément l'argument par lequel saint Anselme s'est proposé de prouver l'existence de Dieu (1). »

M. de Vorges avait déjà reconnu dans son article de la *Science catholique* en octobre 1893 que saint Thomas « n'a pas réfuté cet argument en tant que preuve fausse de l'existence de Dieu (2). »

Saint Thomas en effet — et il faut que ce soit bien évident pour que M. de Vorges le reconnaisse — n'a jamais formulé, jamais reproduit, ni pour l'approuver, ni pour le combattre, le fameux argument du *Proslogion*. Il emprunte aux chapitres du *Proslogion* où cet argument est exposé des propostions et des expressions qui lui servent à formuler certaines objections contre quelques-unes de ses thèses, lesquelles thèses sont exactement celles de saint Anselme. En réfutant ces objections il paraît, à première vue et à s'en tenir à des passages isolés de l'ensemble de la thèse à laquelle ils appartiennent, réfuter, sinon l'argument, au moins certaines propositions de saint Anselme. Cette apparence a trompé des esprits trop peu familiarisés avec la doctrine de saint Anselme et M. de Vorges est de ce nombre. Qu'il me permette de le lui dire sans y mettre aucune amertume. Je ne veux apporter aucune acrimonie dans ce débat et si je blesse M. de Vorges, ce sera malgré moi, et seulement dans la mesure nécessaire pour ne pas laisser obscurcir la vérité.

Du reste, bien d'autres ont été, de la même manière, et par la même raison, trompés par l'apparence dont je viens de parler. M. de Vorges dit dans son article de la *Revue de philosophie :*

« Terminons cette revue historique en indiquant l'attitude des néo-scolastique dans la question qui nous occupe. Cette attitude est généralement hostile à l'argument du *Proslogium* (3). »

(1) *Revue de philosophie*, avril, p. 297.
(2) P. 1040.
(3) M. de Vorges écrit *Proslogium*, mais c'est *Proslogion* qu'il faut écrire.

Digitized by Google

« Voici la déclaration de San Severino, le premier auteur de la rénovation du thomiste au XIX^e^ siècle :

« *De ce que nous concevons un être possible, souverainement parfait, à l'essence duquel appartient l'existence, il résulte que cet être ne peut être conçu comme possible, sans être conçu comme existant ; mais il n'est pas permis de conclure qu'il en est de même dans la réalité* (1).

Pour être exact, M. de Vorges aurait dû dire que l'attitude des néo-scolastiques est généralement hostile à *ce qu'ils regardent comme l'argument de saint Anselme.* San Severino croit reproduire l'argument de saint Anselme et il reproduit tout simplement une objection de saint Thomas formulée à l'aide de propositions et d'expressions empruntées au *Proslogion* et qui, sauf ces propositions et ces expressions, n'a absolument rien de commun avec l'argument de saint Anselme.

Saint Anselme s'efforce de prouver l'existence de Dieu non par le *fait* que quelqu'un a, au moins quand on la lui suggère, l'idée de l'*être le plus grand possible*, mais par des *raisonnements tirés de l'analyse de cette idée, et aussi de la nature de l'être nécessaire, et des lois de la pensée, et de plusieurs autres notions de métaphysique.*

C'est dans ces raisonnements que réside son argument. Cet argument est donc une preuve que saint Anselme n'est point partisan de l'opinion qui soutient que l'existence de Dieu n'a pas besoin d'être démontrée, mais qu'elle est connue par elle-même. De plus, il déclare positivement qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu à quelqu'un par le seul fait qu'il a l'idée de l'être le plus grand possible.

Saint Thomas voulant démontrer cette thèse établie par saint Anselme que l'existence de Dieu n'est pas connue par elle-même, mais qu'elle a besoin de démonstration, se fait objecter par quelqu'un qu'il a bien soin de ne pas dire être saint Anselme, car ce n'est pas lui, que par le fait même qu'on a l'idée de l'être le plus grand possible on comprend que cet être existe réellement, attendu qu'il est plus grand

(1) P. 312.

Digitized by Google

de posséder l'existence réelle que d'en être privé. Comme il fait entrer dans cette objection des propositions et des expresssions du *Proslogion* qu'il est facile de se rappeler y avoir lues, on a cru, sans se reporter au *Proslogion* et surtout sans examiner de près la réponse de saint Anselme à Gaunilon, que saint Thomas s'était proposé de réfuter saint Anselme, de prendre parti contre saint Anselme. Cette légende une fois mise en circulation a fait son chemin, comme bien d'autres qui n'ont pas plus de fondement. Elle le fait encore, et le fera, selon toute apparence. pendant longtemps.

Voici ce que je dis dans mon volume : *L'argument de saint Anselme :*

« Pour réfuter cet argument il ne suffit pas de dire qu'il passe de l'ordre idéal à l'ordre réel. Cette réfutation vaut contre l'objection de saint Thomas ; elle n'atteint pas l'argument de saint Anselme. L'objection de saint Thomas passe de l'ordre idéal à l'ordre réel d'une manière qui est manifestement contraire à la logique et à la vérité. Elle prouve que l'*idée* d'existence réelle est contenue dans l'idée de l'être le plus grand qu'on puisse concevoir, et elle conclut de là, *sans aucun raisonnement qui prouve la légitimité de cette conclusion*, que Dieu existe dans l'ordre réel. L'argument de saint Anselme ne procède pas ainsi. Il prouve, comme l'objection de saint Thomas, que l'idée d'existence est contenue dans l'idée de l'être le plus grand qu'on puisse concevoir, et de *plus il prouve que cette idée a un objet réel et qu'elle est vraie.* Le prouve-t-il bien ? C'est précisément ce qu'il s'agit d'examiner si l'on veut porter un jugement sur la valeur de cet argument. Mais on ne l'a pas du tout réfuté quand on a dit qu'il passe de l'ordre idéal à l'ordre réel (1). »

Veut-on savoir maintenant comment M. de Vorges réfute le fameux argument ? Oh ! d'une manière bien simple et qui n'a guère le mérite de la nouveauté. Il le réfute en répétant une formule et en rééditant une légende. « Enfin, quoi que

(1) *Arg.*, chap. XXIV, p. 167.

Digitized by Google

l'on puisse penser des observations qui précèdent, la conclusion est illégitime. Elle souffre du sophisme appelé dans l'école : passage de ce qui est dit relativement à ce qui est dit simplement, *transitus a dicto secundum quid ad dictum simpliciter*. De ce que l'être tel qu'on n'en peut concevoir un plus grand doit être conçu existant, on en conclut à l'existence actuelle. On passe de l'existence relative de l'objet pensé à l'existence pure et simple de l'objet réel. Saint Thomas a bien relevé ce défaut qui vicie profondément l'argument (1). »

Et voilà l'argument de saint Anselme exécuté !

Mais si « saint Thomas a bien relevé ce défaut qui vicie profondément l'argument », comment M. de Vorges peut-il dire qu' « il n'a pas réfuté cet argument en tant que preuve fausse de l'existence de Dieu ? »

Je ne puis répéter ici les trois chapitres où je montre, très clairement, ce me semble, que saint Anselme ne tire pas du tout la preuve de l'existence réelle de l'être le plus grand du fait même d'en avoir l'idée, *mais d'une thèse très distincte de ce fait*. « Cette thèse c'est que vu la nature non seulement particulière, mais absolument unique de cette idée, si l'objet qu'elle nous représente n'était qu'un objet fantastique, il s'en suivrait cette conséquence absurde que l'objet que cette idée nous représente ne serait pas l'objet qu'elle nous représente (2). »

Le Père Kleutgen s'est appliqué à mettre ce point en lumière. « On méconnaîtrait, dit-il, on méconnaîtrait complètement le sens et la valeur de cet argument, si on prétendait l'écarter simplement en disant que de l'idée ou de l'intelligibilité d'une chose on ne peut conclure son existence actuelle (3). Car lorsqu'on cherche à démontrer par le caractère spécial de l'idée de Dieu que, si Dieu n'existait

(1) P. 317.

(2) *Arg.*, ch. XXIII, p. 159.

(3) C'est de cette manière que saint Thomas écarte l'objection qu'on a prise pour l'argument de saint Anselme, parce qu'elle est formulée à l'aide de propositions et d'expressions empruntées au *Proslogion*.

Digitized by Google

pas, nous ne pourrions pas non plus le concevoir, on suppose évidemment comme une règle générale que la simple intelligibilité d'une chose n'implique pas son existence, mais on prétend que cette règle est restreinte aux choses finies. Ce qui est vrai de toutes les choses que nous pouvons penser, disent les défenseurs de cette preuve, n'est pas vrai de l'être que nous pensons par l'idée de Dieu, de l'infini. Pareillement il ne suffit pas d'objecter contre l'argument ontologique que l'existence ne peut être considérée comme élément d'un concept. Le contenu ou l'objet du concept, disent certains adversaires de cet argument, n'est jamais que l'essence dont les propriétés constitutives forment les divers éléments; or cette essence peut être regardée soit comme uniquement possible, soit comme réelle, sans que le concept qui fait précisément abstraction de cette possibilité et de cette existence soit modifié. On peut, en effet, toujours répliquer que le principe s'applique aux choses finies et que le caractère distinctif de l'infini consiste précisément en ce que, dans son être, l'existence appartient à l'essence ou plutôt qu'elle est l'essence, c'est-à-dire le principe intime de tous les autres attributs, en sorte que le concept de l'Être suprême ne peut faire abstraction de la réalité de son objet. Donc, pour montrer que l'argument ontologique n'est pas concluant, il faut établir d'une part que de l'idée de l'infini on ne peut pas plus déduire son existence qu'on ne peut conclure à la réalité de choses finies par l'idée que nous en avons, et d'autre part, expliquer pourquoi l'existence, bien qu'elle se confonde en Dieu avec l'essence, ne peut néanmoins être traitée comme un élément de l'idée que nous avons de Dieu (1). »

(1) *La philosophie scolastique exposée et défendue*, par le Père KLEUTGEN, S. J., traduct. du Père Constant SIERP. Neuvième dissert., t. IV, chap. II, p. 341.

Digitized by Google

II

Le Père Kleutgen s'est très bien rendu compte en étudiant l'argument de saint Anselme dans les œuvres de ses partisans les plus déclarés, tels que Descartes, Fénelon, Leibnitz et Malebranche, que cet argument ne consiste pas dans le grossier paralogisme formulé et réfuté par saint Thomas, mais dans *certains raisonnements* propres à saint Anselme, *et dont saint Thomas ne parle nulle part.* Seulement les raisonnements qu'il a trouvés dans Descartes, Fénelon, Leibnitz et Malebranche et qui se rapprochent beaucoup de ceux de saint Anselme, ne sont pourtant pas les siens, mais ceux de Descartes, de Fénelon, de Leibnitz et de Malebranche. Le Père Kleutgen estime que ces raisonnements ne sont pas concluants. Il peut être dans le vrai. Mais il ne paraît pas avoir étudié l'argument de saint Anselme dans le *Proslogion* et dans la réponse du saint docteur à Gaunilon. Au fond, ce ne sont pas ses raisonnements, ce n'est pas son argument qu'il rejette. De sorte que nous ne connaissons vraiment pas l'opinion du Père Kleutgen sur l'argument de saint Anselme. Il nous apprend seulement par son exemple, encore mieux que par ses observations, que plusieurs esprits philosophiques très capables de critiquer cet argument, font porter leur critique sur un *faux* argument de saint Anselme et prennent aussi par rapport à l'argument même de saint Anselme une position plus ou moins fausse.

Ce qui m'a décidé à mettre tous mes soins à rechercher quel est le *vrai,* ce n'est pas précisement et principalement le désir d'éclaircir une question de philosophie que d'autres eussent été bien plus capables que moi d'éclaircir. Mais cette étude a fini par s'imposer à moi, sans que je l'eusse d'abord prévu, comme un complément de mon *Histoire de saint Anselme* (1). Je l'ai faite avec toute l'im-

(1) *Histoire de saint Anselme,* archevêque de Cantorbery, 2 vol. in-8°, Paris, Delhomme et Briguet, 1890.

Digitized by Google

partialité qui convient à l'historien, et me proposant *uniquement* d'exposer en quoi consiste le fameux argument. J'en ai averti dans ma préface.

« Au sujet de l'argument de saint Anselme, deux questions se présentent : En quoi il consiste, et quelle est sa valeur. De ces deux questions, nous n'étudierons, pour le moment du moins que la première. »

« Cette étude est un complément de notre *Histoire de saint Anselme*. La seule question qui se rattache directement et néessairement à l'histoire de saint Anselme à propos de son argument, c'est de savoir quelle en fut l'origine, quel en fut le sort durant la vie du saint, et aussi quel est au juste cet argument. »

« Sur ce dernier point nous nous sommes bornés dans notre *Histoire de saint Anselme*, à citer le texte du *Proslogion*. Expliquer ce texte par d'autres textes du saint docteur et en donner, comme nous le faisons dans ce volume, l'explication qu'il en donne lui-même dans sa réponse aux objections de Gaunilon, c'était sortir du domaine de l'histoire pour entrer dans celui de la philosophie. Or nous ne voulions pas, et nous demeurons convaincu plus que jamais, après les nombreux avis favorables que nous avons recueillis, que nous avions raison de ne point vouloir, dans un livre d'histoire, sortir du domaine de l'histoire. Le travail que nous publions aujourd'hui eût été absolument déplacé dans l'*Histoire de saint Anselme*. Nous ne disons cependant dans ce travail que ce qui est strictement nécessaire pour faire bien connaître en quoi consiste l'argument du *Proslogion* (1). »

Plusieurs ont pensé que si je me renfermais dans ces limites, c'était pour donner à ce travail un caractère purement historique, mais qu'au fond j'avais sur la valeur de l'argument de saint Anselme une opinion parfaitement arrêtée, et que cette opinion était favorable et que malgré moi ou à dessein cette opinion perçait. Ils l'ont pensé et ils l'ont dit. C'était leur droit, le mien est de déclarer que c'est là une erreur complète.

(1) *L'argument de saint Anselme*, préface, p. II.

Digitized by Google

Si l'on prétend que je défends *indirectement* l'argument en le présentant sous une forme propre à lui donner de la valeur, je répondrai simplement que je le présente sous la forme que lui a donnée saint Anselme, ou tout au moins qu'il me paraît lui avoir donnée. Je n'ai pas voulu faire autre chose.

Je me souviens qu'un professeur de philosophie me dit, il y a sept ou huit ans, après avoir lu mon volume : « Si vraiment l'argument de saint Anselme doit être compris comme vous l'exposez, il est impossible de ne pas le tenir pour valable. Vous avez été très habile. Vous faites d'autant plus sûrement triompher votre opinion que vous la dissimulez davantage ».

Je lui répondis : « Je crois que l'argument de saint Anselme doit être compris comme je l'expose. Du reste vous avez toutes les preuves en mains. Vous pouvez en juger aussi bien que moi. Quant à ce qui est de savoir si cet argument, même ainsi entendu, est concluant, je n'ai pas encore pu parvenir à me former une opinion sur ce point. Il y a là un problème dont, malgré tous mes efforts, la solution m'échappe complètement. »

Ce professeur se montra très surpris. Avant d'avoir lu mon volume, il s'était formé l'opinion que l'argument n'avait aucune valeur ; après l'avoir lu, il s'était formé l'opinion que cet argument était décisif. Il y a des esprits qui se forment une opinion beaucoup plus vite que d'autres. Je ne parle pas des élèves, des jeunes, de ceux qui, l'inexpérience et l'enthousiasme aidant, ne doutent de rien, tranchent sur tout, défendent ardemment une opinion aujourd'hui sauf à en soutenir demain une toute contraire avec la même ardeur.

Le professeur dont je parle n'était ni jeune, ni un esprit léger. Peut-être avait-il la tendance assez commune à ne regarder les questions que d'un côté, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, mais en portant à chaque fois tout son esprit du côté où il regardait, sans prendre soin de regarder successivement et avec un égal soin des deux côtés. Ce soin constitue une manière d'étudier les questions dont certains esprits paraissent presque incapables.

Digitized by Google

D'autres ont pour ainsi dire l'infirmité contraire : ils ont beaucoup de peine à ne pas osciller perpétuellement comme le balancier d'une pendule entre deux opinions opposées, quand elles sont toutes les deux soutenables. Il est possible que je me rapproche beaucoup plus de la seconde de ces tournures d'esprit que de la première. Dans tous les cas le balancier de pendule est une image qui peint assez bien l'état d'esprit où je me trouvais en composant mon volume : *L'argument de saint Anselme*, et où je me trouve encore.

Je n'en ai pas toujours été là. Tant que j'ai cru, — et je l'ai cru longtemps, — que saint Thomas s'était prononcé contre l'argument de saint Anselme, sans me former une opinion absolument arrêtée, j'inclinais très fort à regarder cet argument comme dépourvu de valeur. Une très longue et très minutieuse étude m'a amené à tenir pour très probable qu'il n'y a pas un seul mot dans saint Thomas où l'on puisse trouver, je ne dis pas à première vue, mais après un mûr examen, une réfutation de l'argument du *Proslogion* (1).

Il est cependant certain que saint Thomas connaissait cet argument. Il savait ce qu'il vaut ; mais son programme, son plan ne l'obligeait nullement à en parler. « La voie nouvelle et extraordinaire ouverte par saint Anselme pour s'élever à la connaissance de l'existence de Dieu à partir de l'idée de l'être le plus grand qu'on puisse concevoir, n'est qu'une excursion de génie, heureuse ou malheureuse, mais une simple excursion en dehors de la voie battue. Elle est aux preuves *a posteriori* ce qu'est à une large route dans la plaine un sentier escarpé dans la montagne. Pourquoi saint Thomas se serait-il engagé dans cet étroit sentier ? (2). »

Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer le silence de saint Thomas, s'il tenait cet argument pour valable. Si l'on

(1) J'ai consacré sept chapitres de *L'argument de saint Anselme* à établir cette thèse. Je prie mes lecteurs de s'y reporter.

(2) *L'argument de saint Anselme*, ch. XIV, p. 91.

Digitized by Google

suppose au contraire qu'il le regardait comme un sophisme, un paralogisme, une preuve fausse, une erreur enfin, cette explication n'est plus admissible. Ce sophisme, en effet, ce paralogisme, cette erreur, l'amour, la sainte passion de saint Thomas pour la vérité ne pouvait lui permettre de la regarder d'un œil indifférent, et de la tolérer, de la respecter en aucune façon pas plus que de l'admettre et de s'en faire le champion. Le nom de saint Anselme joint à cette erreur ne pouvait être qu'une raison de plus de s'efforcer de lui enlever tout crédit par une de ces réfutations nettes, fortes, précises, dont saint Thomas nous a laissé de si nombreux exemples.

Or saint Thomas, M. de Vorges lui-même en convient, n'a pas réfuté l'argument de saint Anselme.

D'après lui, si saint Thomas a omis cette réfutation, c'est par charité, et par respect pour la sainteté. Mais c'est là prêter au saint docteur une charité niaise dont il était incapable. Et comme si c'eût été un manque de respect pour la sainteté de saint Anselme de réfuter son argument ! Dans tous les cas, c'est là un point sur lequel M. de Vorges, nous le verrons, n'imite guère saint Thomas. Se croit-il tenu moins que lui au respect de la sainteté ? Il a une singulière manière d'interpréter les sentiments de l'ange de l'*Ecole :* « Pourquoi, dit-il, se serait-il mis en lutte avec un des docteurs les plus vénérables de l'Eglise catholique ? (1) » Pourquoi ? Mais tout simplement pour aider des esprits, moins pénétrants que le sien à démêler la vérité, pour leur découvrir l'erreur, pour leur faire reconnaître la fausseté d'une preuve de l'existence de Dieu que des apparences spécieuses et la très grande autorité de saint Anselme auraient pu leur faire regarder comme décisive et péremptoire. Et pourquoi vous mettez-vous vous-même en lutte contre ce docteur, un des plus vénérables de l'Eglise catholique ? Saint Thomas ne pouvait-il pas avoir, pour l'attaquer, les mêmes raisons que vous ? N'y était-il pas autant autorisé que vous ?

(1) *Revue de philosophie*, p. 293.

Digitized by Google

Ce qui est certain, et M. de Vorges paraît très embarrassé de ce fait dont il est obligé de convenir, c'est que saint Thomas n'a pas combattu la preuve de l'existence de Dieu connue sous le nom d'argument de saint Anselme. L'eût-il combattue, la cause ne devrait pas être regardée comme jugée pour autant. Le génie de saint Thomas était extraordinairement pénétrant, mais celui de saint Anselme l'était-il beaucoup moins ? Son infériorité est-elle si grande qu'il soit impossible de supposer que, sur un point, un seul point, il ait vu plus clair que saint Thomas? Et puis saint Anselme n'est pas seul. Combien de puissants esprits se sont rangés de son côté ! N'est-il pas frappant de voir Kant lui-même, Kant le grand adversaire des preuves de l'existence de Dieu, déclarer que, si seulement il pouvait admettre cette proposition : *L'être nécessaire est possible*, il se rendrait à la preuve de l'existence de Dieu? Ainsi Kant qui, M. de Vorges en conviendra, ne manquait pas d'une certaine pénétration, a beau chercher, il ne trouve à opposer à l'argument de saint Anselme que cette fin de non-recevoir : il faudrait commencer par démontrer que l'être nécessaire est possible (1).

Du reste ce sont là, pour ou contre l'argument de saint Anselme, des raisons intrinsèques sur lesquelles il convient de ne s'appuyer que fort légèrement.

III

Les raisons dont l'étude devrait être de nature à nous éclairer, ce sont les raisons extrinsèques. Malheureusement ces raisons, les unes pour et les autres contre l'argument, forment un mélange d'ombre et de lumière au milieu duquel il n'est vraiment pas facile de discerner la vérité. Au moins je suis forcé de reconnaître qu'il en est ainsi pour moi.

(1) Cf. *L'argument de saint Anselme*, ch. XXVI et XXVII.

Digitized by Google

Ainsi, j'avoue ne pas voir bien clairement ce qu'on peut répondre à Fénelon quand il dit en parlant de Dieu : « Le mettre hors de l'existence actuelle au rang des choses purement possibles, c'est anéantir son idée, c'est changer son essence ; par conséquent, ce n'est plus lui ; c'est prendre un autre être pour lui, afin de pouvoir s'en imaginer un qui ne peut jamais lui convenir ; c'est détruire la supposition, c'est se contredire soi-même... »

« L'idée que j'en ai renferme clairement l'existence actuelle. Je ne la distingue de tout autre être que par là. Ce n'est que par cette existence actuelle que je la conçois : ôtez-la-lui, il n'est plus rien ; laissez-la-lui, il demeure tout. Elle est donc clairement renfermée dans son essence, comme l'existence est renfermée dans la pensée. Il n'est pas plus vrai de dire que, qui dit penser dit être, que, qui dit être par soi-même dit essentiellement une existence actuelle et nécessaire. Donc il faut affirmer l'existence actuelle de la simple idée de l'être infiniment parfait, de même que j'affirme mon actuelle existence et ma pensée actuelle. »

« On me dira peut-être que c'est un sophisme. Il est vrai, dira quelqu'un, que cet être existe nécessairement, supposé qu'il existe ; mais comment saurons-nous s'il existe effectivement ? Quiconque me fera cette objection n'entend ni l'état de la question, ni la valeur des termes. Il est question ici de juger de l'existence de Dieu, comme nous sommes obligés de juger, par rapport à tous les autres êtres, des quantités qui conviennent ou ne conviennent pas à leur essence. Si l'existence actuelle est aussi inséparable de l'existence de Dieu que la raison, par exemple, est inséparable de l'homme, il faut conclure que Dieu existe essentiellement avec la même certitude que l'on conclut que l'homme est essentiellement raisonnable. Quand on a vu clairement que la raison est essentielle à l'homme, on ne s'amuse pas à conclure puérilement que l'homme est raisonnable, supposé qu'il soit raisonnable ; mais on conclut absolument et sérieusement qu'il ne peut jamais être que raisonnable. De même quand on a une fois reconnu que

Digitized by Google

l'existence actuelle est nécessaire à l'être nécessaire et infiniment parfait que nous concevons, il n'est plus temps de s'arrêter; il faut nécessairement achever jusqu'au bout : en un mot, il faut conclure que cet être existe actuellement et essentiellement, en sorte qu'il ne saurait jamais n'exister pas...

« Ce qui arrête pour une conclusion aussi évidente en elle-même quelques esprits, c'est qu'ils ne sont point accoutumés à raisonner certainement sur ce qui est abstrait et insensible; c'est qu'ils tombent dans un préjugé d'habitude qui est de raisonner sur l'existence de Dieu comme ils raisonnent sur les qualités des créatures, ne voyant pas combien leur sophisme est absurde. Il faut ici raisonner de l'existence qui est essentielle, comme on raisonne pour l'intelligence qui est essentielle à l'homme. Il n'est pas essentiel à l'homme d'être; mais supposé qu'il soit, il lui est essentiel d'être intelligent : donc on peut affirmer de tout temps de l'homme, que c'est un être intelligent quand il existe. Par Dieu, l'existence actuelle lui est essentielle : donc il faut toujours affirmer de lui, non pas qu'il existe actuellement, supposé qu'il existe, ce qui serait ridicule et identique, pour parler comme l'école; mais qu'il existe actuellement, puisque les essences ne peuvent changer et que la sienne emporte l'existence actuelle. Si on était ferme à contempler les choses abstraites qui sont évidentes par elles-mêmes, on rirait autant de ceux qui doutent là-dessus, qu'un enfant rit quand on lui demande si la table se joue avec lui, si une pierre lui parle, si sa poupée a bien de l'esprit (1). »

N'y a-t-il dans tout cela qu'un tissu de sophismes, et que des rêves d'un esprit chimérique? Je sais bien que d'aucuns qui se regardent comme bien supérieurs à Fénelon ne se gênent pas pour le dire; mais je ne vois pas qu'ils l'aient jamais prouvé.

Les esprits supérieurs dont je parle, disent, en haussant

(1) *Traité de l'existence de Dieu*, deuxième partie, ch. II, troisième preuve.

Digitized by Google

les épaules, que cela vient tout simplement de ce que nous ne comprenons pas leurs preuves. Je dis nous parce que je ne suis pas seul à ne pas comprendre. Le Père Auriault par exemple, l'éminent professeur de théologie de l'Institut catholique de Paris, ne paraît pas comprendre beaucoup mieux que moi. En rendant compte, dans le numéro de l'*Univers* du 11 octobre 1888, d'un traité de philosophie récemment publié par le Père Lahousse, un de ses confrères de la Compagnie de Jésus, il disait à propos de la preuve de l'existence de Dieu formulée par saint Anselme :

« J'aurais aimé à voir l'auteur traiter plus amplement cette belle page du grand métaphysicien. On ne peut nier qu'elle ne s'appuie aux données métaphysiques les plus hautes et qu'elle ne soit un bel effort de la raison humaine. Aussi je ne crois point que l'argument ait été si communément rejeté par les scholastiques.... Je rappellerai à l'auteur que dans nos écoles d'Espagne il fut en grand honneur au commencement du XVIII^e^ siècle. Et, en effet, si on veut bien séparer cet argument des luttes étrangères qui se sont livrées à son occasion : ontologisme, idées innées, etc., on verra que le débat ne se termine point avec deux ou trois mots. Je pense l'infini, donc il existe, disent sous différentes formes saint Anselme, Scot, Leibnitz, Descartes. Car, s'il n'existait pas, il ne serait ni possible, ni concevable. Vous les renvoyez avec cette distinction vulgaire : il existe d'une existence *idéale*, je vous l'accorde. D'une existence *réelle*, je vous le nie. Ces grands hommes vous disent ce que disait saint Anselme à Gaunilon : Tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder l'existence idéale, la possibilité intrinsèque, car l'infini possible existe nécessairement. S'il n'existait pas dans la réalité, c'est que le concept en serait absurde. On n'a jamais rien répliqué, dit-on, à cette réponse. »

Cela veut dire qu'on n'a jamais rien répliqué qui ait paru satisfaisant et convaincant à tous les esprits, et qui n'ait été rejeté comme nul par un grand nombre d'esprits qui ne manquaient certainement pas de valeur, des esprits tels que saint Bonaventure, Scot, Guillaume

Digitized by Google

de Conches, Hugues de Saint-Victor, Descartes, Leibnitz, Malebranche, le cardinal d'Aguirre (1), de Bonald (2), le Père Gratry, le Père Piccirelli (3), le Père Adloch, le Père Lepidi, etc., etc., etc.

Les esprits que je viens de nommer, et beaucoup d'autres, non seulement trouvent insuffisantes les répliques faites à l'argument de saint Anselme (4), mais ils tiennent positivement cet argument pour valable.

Pour ma petite part, je n'ai assez de lumières ni pour les suivre, ni pour les contredire. D'un côté, les réfutations du fameux argument ne me paraissent pas décisives, quelques-unes même, comme celles de M. de Vorges, dont je parlerai tout à l'heure, m'inclineraient à l'admettre, et me paraîtraient plutôt des preuves en sa faveur. Mais, d'autre part, l'argument lui-même, tel qu'il est exposé dans le *Proslogion*, et la réponse de saint Anselme à Gaunilon, sont enveloppées d'obscurités que je ne parviens pas à dissiper. Je vois bien la faiblesse des objections de Gaunilon.

(1) Conceptus objectivus optimi necessariò existentis includit essentialiter atque immediate realem existentiam non minùs quam conceptus objectivus hominis animal rationale... Ergo quisquis rectè cogitat optimum omnium cogitabilium, eo ipto cogitat et intelligit illud reipsa et necessario existens. — De Aguirre, *sancti Anselmi Theol. comment. et disput. illustrata*, t. Ier, Diss. 9, sect. 5, n° 52.

(2) « Si je dis : Dieu est *possible*, il faut que j'ajoute aussitôt : *Donc il est*, puisque s'il n'était pas actuellement, il ne serait pas possible qu'il fût jamais, ou qu'aucun autre être, aucune autre cause, ni en lui, ni hors de lui, ne pourrait le faire passer de l'existence possible à l'existence actuelle; et si Dieu n'est pas actuellement, il est impossible qu'il soit et jamais on ne pourrait penser ou dire : *Dieu est possible.* » De Bonald, *Recherches philosophiques*, ch. x.

(3) Neque enim potest esse *verus* conceptus etiam abstractus talis entis, si in re tále ens minimè sit.... Quòd si proscindatur a reali existentiâ talis entis, sed tamen supponatur illam notionem esse veram, seu non esse meram fictionem, exinde etiam rectè inferretur illud ens reipsa existere : quia sine reali existentiâ talis entis, illa notio esset mera fictio (Piccirelli, *Dissertatio de mente sancti Anselmi in Proslogio*, p. 19 et 36).

(4) Ce n'est point que dans le passage de Fénelon que je viens de citer on retrouve exactement l'argument de saint Anselme. Il exprime seulement la donnée métaphysique qui en fait le fond. C'est ce que j'ai pris soin d'expliquer dans mon *Argument de saint Anselme*, chap. xxiv, p. 178.

Digitized by Google

Plusieurs de ces objections viennent de ce qu'il n'a pas compris le raisonnement de saint Anselme, et d'autres de ce qu'il ignore certaines règles de la dialectique ou certaines données de la métaphysique. Le saint docteur n'a point de peine à le lui démontrer. Mais on peut faire à l'argument de saint Anselme des objections plus fortes que celles de Gaunilon et mieux appliquées. Ce sont ces objections-là qui m'embarrassent. Je ne dis pas qu'elles me convainquent. Non, mais elles m'embarrassent et me rendent perplexe.

Ces objections que j'exposerai peut-être plus tard soit pour les réfuter, soit pour m'y appuyer, si je parviens à me faire une opinion, je les connais depuis longtemps, au moins un certain nombre d'entre elles; car mes premières études de l'argument de saint Anselme remontent à plus d'une quarantaine d'années. L'étude particulière, plus récente et plus approfondie, que j'ai faite en 1893 pour me préparer à composer le volume : l'*Argument de saint Anselme*, au lieu de mettre un terme à cette perplexité, n'a fait que l'accroître. Peut-être cela tient-il en partie à la méthode que je suivis, et qui pourrait bien n'être pas celle de tout le monde. Qu'on me permette de faire connaître cette méthode en quelques mots. C'est la meilleure réponse que je puisse faire à ceux qui n'ont vu dans mon petit volume qu'un plaidoyer en faveur de l'argument de saint Anselme.

Cet argument, je passai six mois à Paris uniquement occupé à l'étudier. Pendant ces six mois, afin de faire contrepoids à l'impression que pourrait produire sur mon esprit la réfutation vraiment écrasante que saint Anselme oppose aux objections de Gaunilon, je cherchai des auxiliaires à ce trop faible adversaire non seulement dans les livres, mais encore dans les hommes. Je fis tout ce que je pus pour rendre la partie égale, au point de ne consulter aucun de ceux qui admettent l'argument, mais uniquement ceux qui le rejettent. Pendant ces six mois je ne cessai de provoquer des objections à ce que saint Anselme offre, si l'on ne veut pas dire de plus fort, au moins de plus spé-

Digitized by Google

cieux. Je recourus fréquemment aux lumières de deux métaphysiciens d'un esprit pénétrant qui enseignaient la philosophie après l'avoir longtemps étudiée, et qui sont bien les deux adversaires de l'argument de saint Anselme les plus résolus et les mieux armés pour la controverse que j'aie jamais rencontrés.

Je ne me contentai pas de discussions de vive voix. Pour plus de précision, et aussi pour fixer les idées et les lumières que je pourrais recevoir, j'y joignis des discussions par écrit. Je formulais la plume à la main, et de la man ère la plus précise, la plus rigoureuse et la plus forte dont j'étais capable, toutes les preuves que je pouvais trouver en faveur de l'argument. Mes doctes contradicteurs faisaient passer ces preuves au crible de leur minutieuse et impitoyable critique, et ils me remettaient, sans s'être entendus, leurs réfutations écrites. Je conserve ces réfutations. Je viens de les relire. Elles produisent exactement sur moi l'impression qu'elles produisaient en 1893 : elles me rendent perplexe.

Cet état d'esprit se révèle très nettement dans mon volume : *L'argument de saint Anselme* pour qui consent à l'y voir.

Ainsi, dans le chapitre v, je dis : « La pensée fondamentale de cet argument est celle-ci : L'existence non pas seulement possible, mais actuelle, nécessaire, éternelle, réalisée est renfermée dans l'idée de Dieu... »

Mais de quelle existence veut parler saint Anselme? m'objectaient l'un après l'autre, sans s'être entendus, mes deux Argus. Si c'est de l'existence actuelle en tant que *pensée*, on le lui accorde, Mais il ne peut rien en conclure. Si c'est de l'existence actuelle en tant qu'*objective*, qu'il donne des preuves.

Ces preuves saint Anselme prétend bien les donner. Mais les adversaires les soumettent à une analyse dissolvante telle que lorsqu'elles sortent de leur creuset, on ne trouve plus que ceci : *Dieu existe réellement parce qu'il est dans son essence d'exister réellement.*

Les partisans de l'argument se récrient : L'analyse est mal faite.

Digitized by Google

Qui a raison ? En homme qui n'en sait rien du tout je plaçai au bas de la page 37 cette petite note :

« On pourra dire que l'idée renfermée dans l'idée de Dieu, c'est celle d'une existence actuelle *simplement pensée et conçue*, mais non *objective*. Nous n'avons pas à entrer dans cette discussion. »

Un de mes critiques, peut-être tous les deux, mais je ne retrouve l'observation écrite que dans les papiers d'un seul, m'objecta que l'existence réelle n'ajoute rien à la grandeur d'un être, attendu qu'elle est une pure actuation des perfections essentielles. Je mentionne cette objection (ch. XXII, p. 152) sans me prononcer sur sa valeur.

Je pousse le scrupule de l'impartialité si loin que dans l'exposé des réponses de saint Anselme à Gaunilon, je m'abstiens de prendre parti en faveur de la justesse des observations du saint, même quand il prend Gaunilon en flagrant délit d'inexactitude dans sa manière de reproduire ses raisonnements, même là où la justesse de ces observations paraîtrait à d'autres absolument évidente.

Saint Anselme part de l'idée de *l'être le plus grand qu'on puisse concevoir*. Gaunilon le fait partir de l'idée de *l'être le plus grand de tous*. Mais ce n'est pas du tout la même chose, s'écrie saint Anselme. Ce que vous me prêtez diffère tellement de ce que j'ai dit ! *Cum tantum differat ab eo quod dixi !* Après avoir cité textuellement et intégralement la réplique de saint Anselme, j'ajoute :

« Entre la preuve *a priori* telle qu'elle est exposée dans le *Proslogion* et l'exposé qu'en donne Gaunilon, y a-t-il vraiment la différence dont se plaint saint Anselme ? C'est un point que nous n'examinerons pas » (1).

L'état d'esprit dans lequel j'ai composé ce volume est très bien indiqué dans la conclusion du chapitre XXIV. « Nous avons dit jusqu'ici, pour ne rien préjuger, et parce que dans tous les cas, cela est vrai d'une certaine manière, que l'argument du *Proslogion* part d'une idée, et qu'il s'appuie sur une idée : ne peut-on pas dire avec plus

(1) *L'arg.*, ch. II, p. 14.

Digitized by Google

de raison et d'une manière plus exacte qu'il part d'un *fait*, et qu'il s'appuie sur un *fait*, et qu'il a pour point de départ et pour base une donnée expérimentale? Il nous semble qu'on peut le dire ; mais dans quelle mesure et dans quel sens précis, il nous reste à ce sujet des incertitudes qu'un long examen et le soin que nous avons pris de consulter, n'ont pu dissiper entièrement. Nous ne voyons plus qu'un moyen d'en sortir : c'est de formuler nos idées sur ce point capital comme si nous les tenions pour certaines, en les soumettant aux hommes compétents qui, dans l'intérêt de la vérité, voudront bien, nous en avons l'espoir, les compléter ou les rectifier. »

Ces incertitudes qui portent, non seulement sur la valeur de l'argument, mais sur l'exactitude de l'exposé que j'en fais, je ne pouvais cependant pas les exprimer à chaque page, et ne procéder que par des points d'interrogation. Mais pour qui lit ce volume sans idée préconçue d'y trouver un plaidoyer en faveur de l'argument, le point d'interrogation est partout.

On voit que je ne me suis pas constitué le chevalier de l'argument de saint Anselme, et que je ne suis nullement disposé à pourfendre ses adversaires. Si je m'étais imposé la tâche de répondre à toutes les réfutations qui ont été faites de cet argument, seulement depuis la publication de mon petit volume, j'aurais eu beaucoup à faire, et il y a longtemps que je serais parti en guerre. Si, après huit années de silence, je sors de la réserve que je m'étais imposée et que ma perplexité même me commandait, ce n'est nullement pour combattre l'opinion de M. de Vorges relativement à la valeur du fameux argument, mais pour signaler la position fausse et incorrecte qu'il prend par rapport à cet argument.

Je m'appliquerai à le faire avec toute la modération, mais aussi avec toute la netteté possible.

P. Ragey,
Mariste.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

LA TRIPLE ALLIANCE

D'APRÈS DE

NOUVEAUX DOCUMENTS

Suite (1)

XIV

M. DE ROBILANT ET M. DE BISMARCK

(Suite)

III

La publication du *Livre vert* où étaient insérées les dépêches de M. de Robilant aux représentants de l'Italie à Vienne, à Athènes et à Constantinople, ne fit pas une bonne impression dans plusieurs cercles parlementaires. On reprochait surtout au ministre des affaires étrangères d'avoir oublié les récentes traditions de l'Italie qui devait son unité à une politique qui ressemblait sensiblement à celle du prince de Bulgarie. On l'accusait d'avoir rudoyé la Grèce, et si on louait le ferme langage qu'il avait tenu vis-à-vis du comte

(1) Voir les numéros de décembre 1898, janvier, mars, juin, juillet, septembre, octobre, novembre 1899, janvier, février, mars, mai, juin, août, octobre, décembre 1900, janvier, février, avril et juin 1901.

Digitized by Google

Kalnoky, on trouvait qu'il était trop favorable à l'alliance autrichienne. Cette dernière opinion fut exprimée par un vieil ami de Garibaldi, M. Raphaël Giovagnoli, qui, à l'instar du *condottière*, détestait également l'Autriche et la France.

Les deux volumes du *Livre vert* sur les affaires d'Orient ayant été présentés à la Chambre le 25 novembre 1885 et le 18 janvier 1886, MM. de San Giuliano, de Sant'Onofrio et Giovagnoli en firent l'objet d'une interpellation qui fut discutée dans la séance du 23 janvier 1886.

M. de Robilant répondit aux discours de ces trois députés avec une franchise qui fut fort bien accueillie par la majorité, bien que la rudesse quelque peu soldatesque de certains passages de son discours eût froissé les membres du parlement qui l'avaient interrogé et leurs amis.

Le ministre des affaires étrangères commença par dire que sa réponse ne serait pas longue, mais qu'évidemment (*sic*) il ne dirait pas tout ce qu'il pensait et qu'il ne répondrait pas à toutes les questions. Il fit ensuite remarquer aux orateurs qui l'avaient précédé à la tribune qu'ils avaient un peu trop oublié un côté fort important de la question : les buts que poursuivait la politique italienne depuis l'ouverture de la crise de la Roumélie orientale et qu'il était nécessaire de mettre en lumière.

« Nous avons poursuivi et nous poursuivons deux buts, s'écria M. de Robilant. Et, en premier lieu, nous cherchons à éliminer les causes d'une conflagration européenne, ou, au moins, à éloigner une telle éventualité ce qui, en fait de politique, est déjà une chose de grande importance. En second lieu, nous nous sommes étudiés à faire en sorte que si ce premier effort de notre action diplomatique n'aboutissait point, et s'il était impossible d'écarter ou de retarder la conflagration européenne, notre situation dans le concert européen fût telle qu'elle nous donnât, du moins entre certaines limites, une garantie sérieuse pour la protection efficace de nos intérêts. Ce sont là les deux buts que j'ai poursuivis.

« Pour atteindre notre premier but, c'est-à-dire pour

Digitized by Google

retarder et même éliminer, comme on peut l'espérer, l'éventualité d'un conflit, il nous a été loisible de travailler efficacement avec toutes les autres puissances, grâce aux excellents rapports (et ceci je puis le dire d'une manière absolue) qui nous lient à elles et aux relations d'une mutuelle confiance que nous entretenons avec les trois empires du nord. Ce que je viens de dire, on le voit clairement en lisant les deux *Livres verts*, mais je tiens à l'affirmer de nouveau ici.

« Notre attitude toujours loyale, toujours franche et désintéressée nous a attiré, croyez-le bien, la sympathie et la considération de toutes les puissances. C'est pourquoi, le jour où la situation changerait d'aspect, nous serions en état de pouvoir aussi protéger efficacement nos intérêts. »

M. de Robilant répondit ensuite à M. le marquis de San Giuliano qui l'avait accusé d'être « épris de l'idée de rétablir le *statu quo* à Philippopoli ». Il déclara qu'une telle solution le laissait assez froid, mais que cette idée était le résultat des difficultés qu'avait rencontrées le projet de reconnaître l'union des deux Bulgaries. Le ministre des affaires étrangères affirma qu'il s'y était associé parce que c'était la seule idée pratique au milieu de la confusion et des difficultés que la révolution rouméliote avait engendrées. Il refusa de répondre aux autres questions du député de Catane, sauf à celle qui se rapportait à une action coercitive pour imposer, le cas échéant, à la Bulgarie le retour au *statu quo*. Il commença par affirmer qu'il ne savait rien touchant le projet — dont MM. de San Giuliano et de Sant'Onofrio avaient parlé — d'imposer par la force au prince de Bulgarie de renoncer aux conséquences de la révolution du 18 septembre 1885, puis il ajouta que, le cas échéant, l'Italie avait l'intention de s'associer à une action coercitive, et il justifia sa politique en ces termes :

« Quant à moi, Messieurs, je ne fais jamais de sentimentalisme en fait de politique. J'entends faire la politique des intérêts et de la dignité de mon pays ; mais, en dehors de cette politique, je ne suis lié ni par des préjugés ni par des sentiments.

« Que cela puisse plaire ou déplaire, peu importe. C'est

Digitized by Google

là ma manière de voir, et je ne saurais en avoir une autre. Et je crois, Messieurs, qu'on ne fait pas autrement la politique d'un grand pays...

« Je répondrai maintenant à M. de Sant'Onofrio qui, tout en s'abstenant de prononcer le mot, a presque voulu faire comprendre que notre politique est une politique de parvenus, parce que nous oublierions nos modestes origines vis-à-vis des petits Etats des Balkans qui auraient le même droit que nous à régler leur sort, et qui n'ont pas pris part à la signature des traités que nous les invitons, à présent, à respecter, faisant, à ce qu'il paraît, appel à tous les moyens en vue d'atteindre ce but. »

M. DE SANT'ONOFRIO. — « Je n'ai pas dit cela. »

M. DE ROBILANT.—« L'honorable M. de Sant'Onofrio dit qu'il n'a pas dit cela : j'en suis heureux, et, par conséquent, je n'en parle plus.

« Je veux cependant établir la différence substantielle qui existe entre les petits Etats balkaniques actuels et les anciens Etats italiens.

« Les Etats balkaniques doivent leur vie, bien plus leur création à ces traités européens ; c'est grâce à ces traités qu'ils existent actuellement.

« Ils n'ont pas reconquis eux-mêmes leur indépendance ; mais ces traités la leur ont assurée. Et nous aussi nous avons pris part, en collaborant avec les autres puissances, à la conclusion de ces traités. Nous avons, par conséquent, le droit de vouloir que ces traités soient respectés par ceux en faveur desquels ils furent signés. Il ne suffit pas que ces petits Etats voient ou croient voir, dans leur intérêt, qu'il serait convenable de les réformer. Il faut que les grandes puissances qui ont signé ces traités, soient d'accord avec eux à ce sujet. Il y a une très grande différence, et j'entendais la faire remarquer, entre les petits Etats balkaniques et les anciens petits Etats italiens (1).

(1) On pourrait faire une objection assez sérieuse à cette thèse historique de M. de Robilant. L'Italie aussi a eu besoin du secours étranger pour changer sa situation et se délivrer de la domination autrichienne. Napoléon III a aidé puissamment le Piémont à chasser

Digitized by Google

« Messieurs, j'ai déjà dit que je n'entends point faire de la politique sentimentale. Ceci n'empêche pas pourtant que quelquefois on fasse de la politique de sentiment. Sûrement on la fait ; mais alors qu'il convient de la faire. Et, en outre, cela se comprend aisément, il faut la faire bien. Mais, à présent, on voudrait que nous fassions cette politique sentimentale pour attirer dans notre orbite les petites puissances.

« Ce serait là un beau sujet pour un tableau de genre (*sic*), mais franchement les avantages en seraient bien minces ; et, après les déclarations que je viens de faire, vous pouvez bien voir, Messieurs, que cette politique n'est pas la mienne. Le jour où nous aurions besoin du secours de ces petites puissances, malgré les grandes sympathies que nous pourrions leur inspirer, nous nous trouverions probablement dans la situation de quelqu'un qui n'étreindrait dans ses bras que de l'air (*sic*). Et sur ce sujet je n'ajoute rien.

« M. de Sant'Onofrio m'a demandé quelle est la situation de l'Italie dans la crise actuelle de l'Orient et de quelle manière elle entend exercer son influence dans la nouvelle phase où elle est entrée.

« La situation de l'Italie, Messieurs, est excellente. Elle est conforme à la dignité de notre pays. Elle est conforme

les Autrichiens de la Lombardie et, sans le secours de la France, Victor-Emmanuel et Cavour eussent été réduits ou à renoncer à tout dessein contre l'empire des Habsbourg ou à être écrasés. Or, Napoléon III avait signé les traités de Villafranca et de Zurich qui rétablissaient sur leurs trônes les ducs de Parme et de Modène et le grand-duc de Toscane et interdisaient au Piemont de s'emparer des Etats de l'Eglise et du royaume des Deux-Siciles. Malgré cela, l'Italie n'a tenu aucun compte de ces traités et a marché droit vers son but : l'unité et l'indépendance de la péninsule. Elle n'a pas plus respecté plus tard la Convention du 15 septembre 1864 qui lui fermait les portes de Rome. Je ne vois donc pas une si grande différence entre ce qui s'est passé lors de la formation de l'unité italienne et la conduite des petits Etats des Balkans lors de la crise de 1885. On peut seulement remarquer que Napoléon III laissa faire Victor-Emmanuel II et Cavour, tandis que l'Europe n'accorda pas la même permission à la Bulgarie, à la Serbie et à la Grèce. Mais cette observation ne change rien au fond des choses et ne donne aucun appui sérieux à la thèse de M. de Robilant.

Digitized by Google

à l'influence dont jouit en Europe un Etat qui a adopté un programme politique sérieux et auquel rien ne fait défaut pour l'appuyer, si l'occasion s'en présente. Dans ces conditions, un Etat a l'importance qu'il doit avoir sur l'échiquier européen et il est respecté.

« Quant à la manière d'exercer notre influence au cours de la nouvelle phase du conflit qui va commencer, qui a même commencé, l'honorable M. de Sant'Onofrio me permettra de lui dire que cette question est du nombre de celles auxquelles je ne crois pas pouvoir répondre...

« L'honorable M. Giovagnoli dit qu'il est né trop tôt pour avoir de la sympathie pour l'alliance autrichienne. Je lui fais remarquer que je suis né avant lui (*sic*). D'ailleurs sur la question qu'il a touchée (1), la Chambre permettra que je ne dise rien. Il me semble que tout ce que je pourrais dire serait, plus que superflu, inconvenant. Et voilà pourquoi je ne dirai rien. »

Ce discours produisit un grand effet sur tous les bancs de la Chambre. Sans doute il mécontenta vivement les philhellènes et les défenseurs attardés des traditions garibaldiennes; mais, en revanche, il fut approuvé par la grande majorité de la Chambre qui était heureuse de voir enfin un vrai diplomate assis sur le fauteuil de Cavour.

Les radicaux et les philhellènes ont reproché souvent ce discours à M. le général de Robilant. Ils l'ont accusé de

(1) M. Giovagnoli avait parlé d'un discours de M. Koloman Tisza au parlement hongrois, où le président du Conseil de Hongrie avait démenti les bruits d'annexion definitive de la Bosnie et de l'Herzégovine à la monarchie austro-hongroise et d'occupation de territoires ottomans de la part de l'armée autrichienne, tout en déclarant que la monarchie « conservait, et devait certainement conserver sa liberté d'action pleine et entière pour le cas où, contrairement à tous ses efforts, des évènements qui seraient de nature à mettre en péril les intérêts les plus pressants de l'Autriche-Hongrie, se produiraient ». M. Giovagnoli avait remarqué que les paroles de M. Koloman Tisza avaient été accueillies par plusieurs membres du parlement hongrois par des cris *A Salonique ! A Salonique !* et il ajouta que l'Autriche-Hongrie ne devait pas faire de nouvelles conquêtes sans céder à l'Italie les provinces italiennes qu'elle possédait ; qu'il comprenait de cette façon l'alliance autrichienne et que M. de Robilant devait faire cette politique.

Digitized by Google

tendances légitimistes et de peu de respect pour les traditions révolutionnaires de l'Italie contemporaine. Mais M. de Robilant ne se souciait guère de toutes ces discussions et des querelles des partis. Il se plaignit seulement qu'on l'accusât d'avoir proclamé du haut de la tribune de Montecitorio que sa politique était dépourvue de principes. Or, rien n'était plus éloigné de la pensée de M. de Robilant. Sans doute sa déclaration, prise au pied de la lettre, pouvait se prêter à une accusation de ce genre. Mais il ne faut pas oublier que le successeur de M. Mancini n'était pas doué des qualités qui font l'orateur, que son éducation militaire l'avait habitué à une rude franchise et qu'il allait droit au but sans se préoccuper d'entourer ses affirmations des réserves qui leur donnent un caractère précis et enlèvent tout prétexte à la critique malveillante.

Dans son discours du 23 janvier 1886, M. de Robilant avait surtout en vue les agitations de la Grèce qui préoccupaient alors, autant que les événements de Bulgarie, les cabinets de l'Europe et, en particulier, le gouvernement anglais. Il avait averti les philhellènes italiens et leurs amis les garibaldiens qu'il n'entendait pas se faire leur complice en encourageant une politique qui pouvait compromettre la paix de l'Europe tout en étant destinée à être, en dernière analyse, funeste à la Grèce elle-même. Il avait, enfin, donné à l'Angleterre l'assurance de la coopération de l'Italie le jour où elle jugerait opportun de prendre des mesures rigoureuses pour obliger le gouvernement d'Athènes à renoncer à toute velléité belliqueuse.

Si, dans les affaires bulgares, M. de Robilant cherchait à contenter M. de Bismarck, à ne froisser ni l'Autriche ni la Russie tout en ne s'opposant point à un compromis qui sauvegarderait les intérêts de la Bulgarie, à Athènes, il entendait inaugurer cette politique d'entente cordiale et suivie avec l'Angleterre qui faisait partie de son programme non moins que l'alliance avec les puissances de l'Europe centrale. On peut critiquer M. de Robilant, mais il est incontestable qu'il sut formuler un programme et le suivre imperturbablement dès les premiers mois de son ministère.

Digitized by Google

IV

Un des premiers résultats des victoires du prince Alexandre de Bulgarie fut de lui attirer de nouveau les sympathies de l'Angleterre qui, ne désespérant plus de l'avenir de la dynastie bulgare, comme au lendemain de la désorganisation de l'état-major de la principauté par suite du départ des officiers russes et de l'entrée des Serbes sur le territoire bulgare, songea à faire de la Bulgarie agrandie par l'annexion de la Roumélie orientale, le centre le plus naturel et le plus puissant de la résistance aux empiètements de la Russie dans les Balkans.

Quant à l'Autriche, satisfaite désormais de la docilité d'Alexandre Ier qui avait consenti, sur la demande du comte de Khevenhüller, à signer la paix avec la Serbie sans pousser plus loin son armée victorieuse, elle s'étudia à seconder de tout son pouvoir la politique anglaise qui favorisait pleinement les aspirations patriotiques des Bulgares et les intérêts du prince de Battenberg. Le cabinet de Vienne comptait faire de la Bulgarie et de son souverain de fidèles alliés, des protégés de l'Autriche, comme la Serbie et le roi Milan.

Quant à M. de Robilant, il ne demandait pas mieux que de seconder les efforts de l'Angleterre et de l'Autriche en faveur de la Bulgarie et de son prince; mais il avait soin de laisser à ces puissances toute initiative et toute responsabilité. M. de Bismarck fut tout d'abord moins accommodant. Il ne pardonnait pas au petit prince de Battenberg d'avoir troublé ses desseins et de compromettre en même temps le sort de la Triple Alliance et les résultats du traité du 21 mars 1884 par lequel l'Allemagne avait mis un terme à la mésintelligence austro-russe. Le puissant ministre de Guillaume Ier était tenace dans ses ressentiments. Il se fût volontiers vengé s'il n'eût craint de provoquer, à Vienne et à Budapesth, un mouvement d'opinion très prononcé contre le renouvellement de la Triple Alliance. Mis dans l'al-

Digitized by Google

ternative de renoncer à frapper Alexandre de Battenberg et et à appuyer la politique russe dans les Balkans ou de s'exposer à perdre l'amitié de l'Autriche-Hongrie et le fruit de toute sa politique étrangère depuis le congrès de Berlin, M. de Bismarck préféra ne pas compromettre l'avenir de la Triple Alliance. Dès lors, il cessa de patronner les exigences de la Russie et il ne prêta qu'un concours très faible à M. de Giers.

Se voyant nullement soutenu par l'Allemagne, le czar Alexandre III n'osa pas affronter la coalition austro-anglaise qui s'opposait formellement au rétablissement du *statu quo ante* en Bulgarie. Il chercha alors une solution qui fût de nature à permettre à la Russie de revenir sur cette affaire à un moment plus opportun. M. de Giers donna de nouvelles instructions à M. de Nélidoff, ambassadeur moscovite à Constantinople. La Russie n'insistait plus sur le respect absolu de l'état de choses créé par le Congrès de Berlin, mais elle s'opposait toujours à l'annexion de la Roumélie orientale à la Bulgarie. Elle se résignait tout au plus à une transaction qui permettrait de tourner les difficultés qui troublaient la bonne harmonie entre les grandes puissances de l'Europe.

Faute de mieux, et laissant à l'avenir le soin de régler définitivement cette grave affaire, toutes les puissances se résignèrent à accepter la proposition russe, trop heureuses d'ajourner au moins les périls d'une crise redoutable.

La conférence de Constantinople nomma le prince de Battenberg gouverneur-général de la Roumélie orientale, mais pour une période de cinq ans seulement (1). On lui imposa aussi des prescriptions destinées à l'empêcher de confondre la gestion de la province autonome avec celle de la principauté vassale de Bulgarie (6 avril 1886).

La solution valait ce qu'elle valait. Mais si la Russie s'y ralliait avec résignation, tout en ne cachant pas, cependant, sa mauvaise humeur, les autres puissances l'avaient ac-

(1) De cette manière, on respectait, sinon l'esprit, du moins la lettre du protocole final du Congrès de Berlin.

Digitized by Google

ceptée avec plaisir dans l'espoir de clore, pour un laps de temps assez long, l'ère des agitations balkaniques dont elles redoutaient les conséquences.

Ces espérances ne tardèrent pas à être déçues. Alexandre Ier, loin de manifester sa satisfaction à la suite de sa nomination comme gouverneur-général de la Roumélie orientale, ne dissimula nullement son mécontentement. Il s'était flatté de voir l'Europe accepter, sous une forme plus ou moins déguisée, l'union des deux Bulgaries telle qu'il l'avait proclamée en donnant son adhésion à la révolution de Philippopoli. Il croyait fermement qu'on le nommerait gouverneur-général à vie et qu'on lui permettrait de diriger les affaires de la Roumélie orientale de la même manière que celles de la Bulgarie, de telle sorte que la distinction entre ses titres de prince souverain et de gouverneur-général ne serait qu'un pur artifice destiné, comme disent les Chinois, à « sauver la face » du sultan et des puissances signataires du traité de Berlin. Lorsqu'on lui annonça qu'il n'était nommé gouverneur-général que pour cinq ans, de même que ses prédécesseurs Aleko-Pacha et Gavril-Pacha, et avec des pouvoirs limités comme ceux de ces deux fonctionnaires ottomans, Alexandre de Battenberg protesta vivement contre la situation qu'on voulait lui faire et demanda qu'on lui accordât au moins des pouvoirs plus étendus. Voyant que toutes ses démarches n'aboutissaient à rien, et craignant d'irriter l'Europe et de perdre tout le fruit de sa politique et de ses victoires s'il persistait dans une attitude intransigeante, le prince finit par se soumettre à la volonté des grandes puissances tout en faisant ses réserves, comme Victor-Emmanuel II avait fait lorsqu'il avait signé le traité de Villafranca et la convention du 15 septembre 1864.

« Je savais bien, a-t-il dit plus tard, que le protocole de Constantinople m'avait cassé le cou ; en me réduisant au rôle de simple fonctionnaire turc dont on peut facilement se débarrasser, on a donné une arme terrible à l'opposition, tout en portant atteinte à ma dignité. J'ai fait tout mon possible pour éviter ce coup et je me suis toujours

Digitized by Google

opposé à ce protocole ; mais j'étais seul, un contre tous, et je n'ai pu lutter ».

Bien décidé à ne pas tenir compte des prescriptions des puissances, Alexandre Ier commença par convoquer immédiatement à Sophia une *Sobranje* (1), où devaient siéger pêle-mêle les représentants de la Bulgarie et de la Roumélie orientale. Par cet acte, le prince prouvait à ses sujets qu'il n'entendait pas se soumettre au protocole de Constantinople et qu'il voulait gouverner tous ses sujets, au nord comme au sud des Balkans, de la même manière et sans admettre entre eux la moindre distinction.

Sans doute, il eût été difficile, peut-être dangereux, d'adopter une autre politique ; mais le prince, en assumant la responsabilité d'une mesure évidemment et radicalement contraire à la volonté de l'Europe, s'exposait plus que jamais aux représailles du Czar et de la diplomatie russe. Alexandre Ier, se trouvant pris entre deux dangers, celui qui lui viendrait de la colère du peuple bulgare s'il ne donnait point pleine satisfaction aux aspirations nationales, et celui qui pouvait résulter de la colère grandissante du Czar, avait préféré s'exposer au danger le moins proche. Son honneur l'engageait à demeurer fidèle à sa patrie d'adoption. Son expérience lui disait que tout ce qu'il pourrait faire pour calmer le ressentiment de l'empereur Alexandre III n'aboutirait à rien. Comptant sur les dissentiments des puissances pour éloigner toute probabilité d'attaque armée de la part de la Russie, Alexandre de Battenberg suivit jusqu'au bout son programme. A l'ouverture de la *Sobranje*, il prononça un discours fort énergique où il ne tint aucun compte des délibérations de la conférence de Constantinople. Son langage ne fut pas celui d'un vassal et presque d'un sujet du Sultan, mais bien celui d'un souverain dans toute la plénitude de son autorité. Il ne fit aucune distinction entre les députés bulgares et les représentants de la Roumélie orientale. Il célébra, au contraire, avec le plus vif enthousiasme l'union des deux Bulgaries et

(1) Assemblée nationale.

Digitized by Google

se montra plein de confiance dans l'avenir de la principauté. Alexandre Ier n'oublia point de faire allusion à l'intervention de l'Europe après la révolution de Philippopoli et la guerre serbo-bulgare. Mais il se garda bien de plaider les circonstances atténuantes en faveur de tout ce qu'il avait fait et de tout ce qu'il faisait au mépris des délibérations de la conférence européenne de Constantinople. Il remercia l'Europe civilisée, affirmant qu'elle était pleine de sympathie pour la cause bulgare et qu'elle formait des vœux pour la grandeur et la prospérité de la principauté. En parlant de la sorte, Alexandre Ier associait en quelque sorte l'Europe à ses actes. Il est vrai qu'il ne parlait pas des gouvernements, et qu'on pouvait interpréter ses paroles comme si elles étaient adressées aux peuples européens chez lesquels on rencontrait un grand nombre d'admirateurs du vainqueur de Slivnitza, de l'énergie et de l'héroïsme du jeune peuple bulgare (1). Mais il n'en est pas moins certain que cette allusion aux vœux de l'Europe était fort maladroite. Elle compromettait les gouvernements qui avaient donné des preuves de sympathie au prince en s'efforçant de contraindre la Russie à renoncer à ses projets hostiles à la Bulgarie. Elle provoquait, à Saint-Pétersbourg, de nouvelles et plus violentes colères.

Le Czar regarda la réunion de la *Sobranje* à Sophia et surtout le discours du prince Alexandre comme autant de défis. Il déclara ne pouvoir les tolérer et assiégea la Porte de ses réclamations contre la conduite d'Alexandre Ier. Le malheureux sultan Abdul-Hamid II ne savait comment échapper aux pressions de l'ambassade de Russie. Il déplorait la conduite de son vassal, mais se déclarait impuissant à y porter remède. Quant à la diplomatie européenne, elle était trop heureuse de s'être débarrassée des difficultés de l'année précédente pour rouvrir, au bout de

(1) Il va sans dire que les Russes ne partageaient point ces sentiments. Mais on n'exagère point en disant que le prince de Bulgarie était très bien vu dans les autres pays de l'Europe, y compris l'Allemagne, malgré la haine profonde que M. de Bismarck avait vouée au jeune et brillant souverain.

Digitized by Google

quelques semaines, la crise bulgare. Se voyant abandonnée a elle-même, la Russie songea à faire ses propres intérêts sans se soucier de l'avis des autres puissances. Pendant qu'elle ourdissait secrètement des intrigues à Sophia, elle faisait accuser le prince de Bulgarie d'ingratitude par la presse officieuse (1).

En même temps, le cabinet de Saint-Pétersbourg prit un parti qui, dans sa pensée, était destiné à donner un avertissement à l'Angleterre. Elle profita de la crise orientale pour procurer un sérieux avantage à la Russie dans la mer Noire.

Parmi les puissances européennes qui manifestaient des sympathies et encourageaient le prince de Bulgarie, l'Angleterre était la plus ardente et la plus active. Le Czar était vivement irrité contre elle, mais il ne pouvait pas lui déclarer la guerre pour une affaire qui n'en valait pas la peine. Il résolut donc de faire ses affaires sans tenir compte plus que les Anglais des clauses du traité de Berlin. Parmi celles-ci, il y en avait une qui se rapportait à la mer Noire et prescrivait la franchise du port de Batoum. Elle avait été introduite dans le traité, malgré l'opposition de la Russie, sur les instances de lord Beaconsfield (2). Un ukase du 23 juin 1886 supprime tout à coup cette franchise. Dans cette circonstance, le Czar renouvela le procédé

(1) Voy. notamment, le *Journal de Saint-Petersbourg*, numéro du 8 juin 1886.

(2) Le gouvernement anglais s'était d'abord opposé à la cession du port de Batoum à la Russie et avait demandé, sur ce point comme sur d'autres, la révision du traité de San Stefano. En présence de l'opposition formelle des plénipotentiaires moscovites, lord Beaconsfield, premier ministre anglais, consentit à accepter une transaction. La ville et le port de Batoum furent cédés à la Russie, mais le port fut ouvert au commerce de toutes les nations, ce qui était fort avantageux pour les Anglais dont les intérêts commerciaux étaient considérables dans cette région de la mer Noire. La Russie accepta cette clause, estimant sans doute que l'affaire la plus pressante était de se rendre maîtresse de cet important débouché commercial et d'une ville qui avait une importance stratégique considérable. L'occasion ne manquerait pas plus tard de revenir sur cette affaire et de lui donner une solution définitive conforme aux intérêts russes.

Digitized by Google

que son père, l'empereur Alexandre II, avait adopté, en 1870, au plus fort de la guerre franco-allemande, alors que, de sa propre autorité et sans même avertir les autres puissances signataires du traité de Paris, il avait supprimé purement et simplement la clause qui établissait la neutralité de la mer Noire.

L'ukase du 23 juin produisit une émotion considérable en Europe, mais surtout à Londres. Il indiquait qu'Alexandre III entendait sauvegarder énergiquement les intérêts russes en Orient et que sa politique devenait de plus en plus hostile à l'Angleterre. Evidemment une nouvelle crise était proche. M. de Bismarck en était inquiet et travaillait de toutes ses forces à rétablir la bonne harmonie entre Saint-Pétersbourg et Vienne. Il s'efforçait surtout de calmer les méfiances du Czar. Il alla même si loin dans cette voie qu'il faillit perdre l'amitié de l'Autriche.

« L'horizon européen, dit M. Chiala, menaçait de nouveau de s'assombrir. Les cours impériales d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie se donnèrent de nouveau rendez-vous à Gastein pour le 8 août 1886. Les deux empereurs furent accompagnés par d'augustes personnages, et M. le prince de Bismarck prit part à l'entrevue de même que M. le comte de Kalnoky.

« On mit en œuvre une certaine ostentation dans cette réunion de deux souverains. Car, si on voulait donner au public et aux chancelleries européennes une preuve manifeste et évidente de l'intimité et de l'indissolubilité de l'alliance des deux empires de l'Europe centrale, on pouvait surtout présumer que ce serait-là le dernier voyage que Guillaume Ier ferait en Autriche, vu son âge très avancé.

« A vrai dire, l'intimité, dans cette entrevue, ne fut pas aussi parfaite qu'on voulait la faire croire au dehors. En effet, le lendemain, la presse officieuse austro-hongroise, après avoir déclaré que l'entrevue devait être considérée comme « une garantie importante pour le maintien de la « paix générale », ajoutait que, cependant, « tout le monde » devait reconnaître que la politique de la Russie en Orient constituait un grand danger pour la tranquillité de l'Eu-

Digitized by Google

rope. La *Nord-deutsche Allgemeine Zeitung* (de Berlin) s'étudia à enlever à l'entrevue « tout caractère de manifestation », et se contenta de faire remarquer que tous ceux qui regardaient le maintien de la paix comme le but suprême de leurs vœux devaient se réjouir des circonstances qui avaient accompagné l'« entrevue », car sa solennité signifiait non seulement la continuation, mais le resserrement des relations amicales entre les deux Etats « sur « la base d'un complet accord ».

« On avait annoncé que M. de Giers viendrait à Gastein. Au contraire, il partit, le jour même (8 août), pour Franzensbad, et la presse russe en profita pour constater que l'absence du ministre des affaires étrangères du Czar détruisait les conventions sur lesquelles était fondée la Triple Alliance (1) qui n'était plus désormais qu'une alliance entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

« En réalité, l'Allemagne s'entendait mieux alors avec la Russie qu'avec l'Autriche-Hongrie; et on en eut la preuve peu de jours après l'entrevue de Gastein (2). »

De graves événements se passèrent alors en Bulgarie. M. Dragan Zankoff, chef du parti hostile au prince Alexandre, et partisan résolu de l'hégémonie russe en Bulgarie, préparait depuis longtemps un complot contre son souverain. Il était secondé par des agents secrets du gouvernement moscovite et par des officiers mécontents et séduits par l'or russe. Songer à provoquer une révolution quelques mois après Slivnitza, c'était une folie à laquelle M. Zankoff et ses complices ne s'arrêtèrent même pas. Ils préférèrent suivre les traditions prétoriennes, en préparant une sédition militaire.

L'armée était trop attachée au prince et trop fière d'avoir pour chef le vainqueur des Serbes pour se laisser séduire par les conjurés. Mais il y avait dans le corps des officiers

(1) L'alliance des trois empereurs d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, signée à Berlin le 21 mars 1884, qu'il ne faut confondre avec la Triple Alliance, issue du traité de Vienne (20 mai 1882).

(2) Voy. CHIALA, *Pagine di Storia contemporanea*, t. III, ch. XII, pp. 426-27.

Digitized by Google

des mécontents. Ils étaient peu nombreux, mais audacieux et animés d'un désir ardent de se venger des prétendues injustices que le prince leur avait fait subir. M. Zankoff et ses amis choisirent pour exécuter leur coup de main le moment où presque toute la garnison de Sophia était aux grandes manœuvres. Ils craignaient son opposition; mais ils se flattaient que l'armée se soumettrait au fait accompli. Les conjurés gardèrent si bien le secret touchant leurs projets, que personne ne s'attendait à une révolution, et le prince ne se doutait même pas du guet-apens qui se préparait (1).

Le 21 août 1886, au milieu de la nuit, les habitants de Sophia furent réveillés subitement par des coups de fusils tirés en l'air par des troupes qui entouraient le palais du prince. Que s'était-il passé ? Le capitaine Bendereff, le commandant Gruieff et d'autres officiers qui étaient jaloux de la gloire qu'Alexandre Ier avait acquise lors de la campagne contre les Serbes, et prétendaient que le mérite de l'heureuse issue de la guerre leur revenait de droit, avaient soulevé l'école des cadets et le seul régiment resté à Sophia pendant les grandes manœuvres. Bendereff et Gruieff accusaient le prince d'ingratitude et étaient furieux de n'avoir pas été promus aux premiers grades de l'armée au lendemain de la victoire. Les officiers du régiment resté à Sophia n'avaient pas reçu d'avancement, parce que ce régiment, le 2e de ligne, était le seul qui s'était mal conduit au feu lors des journées de Slivnitza. Quant aux cadets, improvisés officiers au commencement de la guerre pour remplir les vides laissés par le départ des officiers russes, ils étaient très mécontents d'avoir été renvoyés à l'école par le prince, qui tenait à avoir des officiers distingués et instruits (2).

(1) La conduite de M. Karavéloff, président du conseil des ministres, dans cette circonstance fut étrange. Elle a été fort discutée. On l'a même accusé de trahison. On ne saura probablement jamais au juste s'il a été la dupe ou le complice de MM. Zankoff, Bendereff, Gruieff et du triste métropolitain schismatique de Tirnova, Mgr Clément Branicki.

(2) Malgré leurs dires et leurs prétentions, Bendereff et Gruieff

Digitized by Google

Bendereff et Gruieff gagnèrent à leur cause le commandant de l'école des cadets, qui interrogea ses élèves par ces mots : « Aimez-vous mieux le prince ou la patrie ? » Les cadets se mirent aussitôt en révolte (1). Quant au deuxième régiment, les officiers rebelles commencèrent par gorger les soldats de vin et d'eau-de-vie. Lorsqu'ils furent presque ivres, on les fit sortir pour cerner le konak (2) princier (3). Comme d'habitude, le peloton d'escorte du prince était caserné dans le palais ; mais il n'eut pas le temps de monter à cheval et de se défendre. Les officiers fidèles, dont on craignait l'influence sur les soldats pour les rappeler au devoir, furent arrêtés, dans la soirée du 20 août, au sein de leurs familles et mis dans l'impossibilité de réagir contre les prétoriens. Les consuls, présents à Sophia, qui, réveillés en sursaut par le bruit de la mousqueterie, voulurent en toute hâte se rendre au palais pour voir le prince et se mettre à sa disposition, furent brutalement repoussés par les rebelles. Les chefs de la révolte les menacèrent d'ordonner le feu s'ils ne se retiraient pas immédiatement.

Livré ainsi aux prétoriens, Alexandre Ier vit entrer dans son cabinet Bendereff, Gruieff et d'autres officiers qui, le pistolet au poing, l'obligèrent à signer son abdication. Il fut traîné aussitôt après au ministère de la guerre, et placé, quelques heures plus tard, dans une voiture qui le

ne méritaient pas la promotion à laquelle ils aspiraient. Leur conduite, pendant la guerre, n'avait pas été irréprochable, et, d'ailleurs, leur trahison, le 21 août, prouve qu'ils n'en étaient pas dignes. C'est la meilleure justification de la méfiance d'Alexandre Ier à leur égard.

(1) Peu de jours après, la contre-révolution ayant ramené pour un moment Alexandre Ier sur son trône, les cadets rebelles furent envoyés, comme simples soldats, aux régiments et remplacés à l'école par des sous-officiers. La régence maintint ce décret du prince Alexandre.

(2) Nom turc qui signifie palais et qui est, encore aujourd'hui, employé en Orient.

(3) Les chefs de la sédition avaient ordonné aux soldats de crier : *A bas Battenberg !* sachant qu'ils ignoraient absolument de quel personnage il s'agissait, parce que le prince n'était connu de ses soldats que sous le nom d'Alexandre. Tout cela atténue énormément, si elle ne la détruit pas, la responsabilité de ces pauvres fantassins, victimes d'un piège tendu à leur ignorance.

Digitized by Google

conduisit, sous bonne escorte, à Lom-Palanka, sur le Danube. Arrivés-là, les conjurés embarquèrent le vainqueur de Slivnitza sur une canonnière bulgare qui le dirigea vers la mer Noire et débarqua le prince à Réni, en Russie. Alexandre, délivré de ses geôliers, prit le chemin de fer de Kischeneff et gagna la frontière autrichienne (1).

Après le départ du prince, les rebelles formèrent un gouvernement provisoire, présidé par Mgr Clément Bramicki (2), métropolitain de Tirnova, et dont M. Dragan Zankoff était le véritable chef. Mais le triomphe des factieux ne dura qu'un jour. M. Zankoff eut beau envoyer des émissaires partout, rompre les fils du télégraphe, interrompre les communicatious postales, la nouvelle de ce qui s'était passé à Sophia dans la nuit entre le 20 et 21 août provoqua une indignation générale.

M. Stambouloff, à Tirnova, le colonel Montkouroff, chef de la milice rouméliote, à Philippopoli, se mirent à la tête d'une contre-révolution à laquelle la sympathie et l'appui du peuple bulgare furent acquis d'emblée. L'armée marcha aussitôt sur Sophia, où Stambouloff et Montkouroff entrèrent le 24 août, au milieu des applaudissements de la foule. Les officiers rebelles qui ne parvinrent pas à s'enfuir à temps, furent arrêtés ainsi que les membres du gouvernement provisoire. Quant à M. Karavéloff, il fut d'abord mis sous la surveillance de la police. Quelques jours plus

(1) Les autorités russes de Réni et de la Bessarabie manquèrent complètement aux égards dus à un souverain, mais surtout à un souverain malheureux. Elles furent maladroites, parce que leur conduite fit comprendre, même aux aveugles, que le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait organisé le guet-apens de Sophia.

(2) Ce personnage est un type achevé de l'évêque politicien et intrigant, dont les églises schismatiques d'Orient ne nous offrent que trop d'exemples. Mgr Clément Branicki a appartenu à peu près à tous les partis, mais il a cherché avant tout à occuper une haute situation politique. Dépourvu complètement de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux, il n'a jamais eu de soucis pour les intérêts spirituels de ses diocésains. Partisan, puis ennemi de la Russie, ami du prince Alexandre, puis membre de la sédition qui l'a renversé, ce prélat donne une triste idée de la moralité du haut clergé schismatique de la Bulgarie.

Digitized by Google

tard, le colonel Montkouroff le faisait arrêter comme complice des rebelles (1).

Rappelé en Bulgarie par ses sujets, Alexandre Ier rentra dans ses Etats par Sistova. L'enthousiasme des Bulgares, en le revoyant, fut si grand que le prince lui-même en fut étonné et ému jusqu'aux larmes. Acclamé partout comme le père du peuple et la gloire de la patrie, Alexandre n'arriva à Sophia que vers le 1er septembre, après avoir visité Tirnova et Philippopoli. Le 4 septembre, il abdiqua définitivement et spontanément.

Le motif de son abdication fut l'attitude hostile du czar. En arrivant à Sistova, Alexandre 1er s'était empressé d'envoyer une dépêche à l'empereur de Russie, pour lui dire qu'il retournait en Bulgarie, pour répondre à l'appel unanime de son peuple, et gouverner de manière à mériter l'amitié et la confiance de Sa Majesté. Le czar répondit aussitôt qu'il ne pouvait approuver son retour en Bulgarie; qu'il prévoyait de sinistres conséquences; qu'il ne se mêlerait plus des affaires bulgares. La dépêche se terminait par une phrase que l'on pouvait interpréter comme une menace d'intervention militaire. Dès qu'il reçut cette dépêche, Alexandre Ier prit la résolution inébranlable d'abdiquer. De retour à Sophia, il communiqua, le 4 septembre, sa décision à son entourage, après avoir donné l'exemple de la clémence, en faisant élargir les membres du gouvernement provisoire et M. Karavéloff. Aux hommes politiques et aux représentants du peuple qui le conjuraient de ne pas les abandonner, le prince répondit, les larmes aux yeux, qu'il avait acquis la conviction que sa présence sur le trône bulgare pouvait compromettre les intérêts suprêmes du pays, et qu'il préférait renoncer à la couronne plutôt que de mettre en danger le bien-être et l'avenir de ses sujets. Devant ce langage magnanime, les Bulgares s'inclinèrent. M. Stambouloff et ses collègues embrassèrent leur souverain en pleurant. Alexandre signa l'acte d'abdication,

(1) Quant à la conduite de M. Karavéloff, voyez la note où j'ai, ci-dessus, exprimé franchement mon opinion.

Digitized by Google

donna de sages et modérés conseils à ses amis et nomma une régence, composée de MM. Stambouloff, Karavéloff et Moutkouroff, pour gouverner le pays jusqu'à la réunion de la Grande Sobranjé, qui devait élire le nouveau prince. Le 8 septembre 1886, Alexandre Ier quittait sa patrie d'adoption au milieu de la consternation générale (1).

(1) Retiré en Allemagne, Alexandre de Battenberg rechercha la main de la sœur de Guillaume II, la princesse Victoria, aujourd'hui mariée avec le prince Adolphe de Schauenbourg-Lippe. La jeune princesse désirait ardemment ce mariage, que la reine d'Angleterre, sa grand'mère, et l'impératrice Frédéric, sa mère, favorisaient de tout leur pouvoir. Mais M. de Bismarck s'y opposa avec une énergie brutale, justifiée, d'ailleurs, pour le fond sinon pour la forme, par la crainte de blesser le czar Alexandre III. Découragé par ce mécompte, l'ex-prince de Bulgarie se fixa à Darmstadt. Il épousa plus tard une jeune cantatrice de vingt ans qu'il avait rencontrée au théâtre de la Cour, Mlle Jeanne Loïsinger. Le mariage morganatique eut lieu à Menton, au mois de décembre 1888. Il brouilla le prince avec la reine d'Angleterre et la Cour de Darmstadt. Il fut contraint à échanger son titre princier contre celui de comte de Hartenau qu'il porta jusqu'à sa mort. L'ex-prince de Bulgarie quitta alors l'Allemagne. Après un voyage en Italie, il demanda à entrer dans l'armée autrichienne. L'empereur François-Joseph le nomma aussitôt colonel d'un régiment de cavalerie en garnison à Gratz. Le vainqueur de Slivnitza donna, dans cette situation très modeste, de nouvelles preuves de ses talents militaires. Il ne tarda pas à être nommé général de brigade. Un bel avenir s'ouvrait devant lui, lorsqu'une cruelle maladie vint le frapper. Il mourut à Gratz, le 17 novembre 1893. Il exprima, dans son testament, le désir d'être enterré en Bulgarie. Son successeur, le prince Ferdinand Ier de Cobourg, s'empressa de respecter la volonté d'Alexandre Ier. D'accord avec la Sobranjé, il décréta qu'on ferait au vainqueur de Slivnitza des funérailles nationales. Le peuple bulgare avait appris avec une profonde douleur la fin prématurée de son ancien souverain. Lorsque les cendres d'Alexandre Ier arrivèrent à Sophia, il fit bien voir qu'il n'avait pas perdu le souvenir de ce prince glorieux et bien-aimé.

On a accusé Alexandre Ier de s'être montré ingrat vis-à-vis de la Russie. Il y a, dans ce reproche, beaucoup d'exagération. Les torts ne furent pas tous du côté du prince. Les diplomates, les officiers et les fonctionnaires russes, en Bulgarie, commirent aussi bien des fautes et bien des actes répréhensibles. Il est trop tôt pour porter un jugement définitif sur le conflit qui éclata entre Saint-Pétersbourg et Sophia, et amena l'abdication d'Alexandre. Mais il est permis de croire que la reprise des bons rapports entre le Czar et Alexandre de Battenberg, en 1886, au lendemain de la rentrée de celui-ci en Bulgarie, eût peut-être été plus avantageux à la Russie que l'abdication du prince.

Digitized by Google

Maintenant que j'ai raconté sommairement l'histoire de la révolution de palais à Sophia et de ses résultats, je reviendrai un peu en arrière pour indiquer les conséquences que cet événement imprévu produisit dans les rapports entre les trois empereurs et entre les puissances signataires du traité du 20 mai 1882.

Dès que la nouvelle du guet-apens de Sophia arriva à Vienne, il s'y manifesta une vive irritation contre la Russie. Le gouvernement, la presse et l'opinion furent unanimes dans leurs protestations indignées contre les agents russes qui avaient tout mené dans cette aventure honteuse et ténébreuse. La Russie eut beau désavouer Zankoff et ses amis de Bulgarie, on n'attacha aucune valeur à ses déclarations. Cavour aussi avait maintes fois désavoué Garibaldi, mais il n'en était pas moins vrai que le *condottiere* avait travaillé d'accord avec le célèbre ministre de Victor-Emmanuel II. Tout mauvais cas est niable, disait-on à Vienne. Mais on profite également des mauvais cas qu'on a préparés de longue main et qu'on désavoue après coup.

Le cabinet de Londres partageait pleinement les sentiments du gouvernement autrichien et encourageait la contre-révolution, qui ne tarda pas à rappeler le prince Alexandre à Sophia. Quant à M. de Bismarck, il était si irrité contre le malheureux souverain de Bulgarie qu'il en parlait presque avec plus de passion que le czar lui-même. Il était heureux d'être définitivement débarrassé de lui. Il eût volontiers livré les Bulgares, pieds et poings liés, aux vengeances de la Russie. La chose était d'autant plus aisée pour lui que, comme je l'ai dit plus haut, l'Allemagne n'avait aucun intérêt à défendre en Bulgarie. Le chancelier dira plus tard, en plein Reichstag allemand, « que la Bulgarie ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien ». Mais s'il était facile à l'Allemagne de se désintéresser des affaires bulgares, il n'en était pas de même pour ce qui concernait l'Autriche et l'Italie. L'Autriche était fort intéressée aux affaires bulgares, comme à celles de tous les petits Etats des Balkans. C'était pour elle une question de

Digitized by Google

vie ou de mort. Quant à l'Italie, le besoin qu'elle avait d'une Autriche forte, lui servant de rempart contre le panslavisme, lui dictait le devoir de sauvegarder les intérêts du cabinet de Vienne. M. de Robilant s'en acquitta avec beaucoup de tact et de modération. Il ne ménagea point ses conseils aux Bulgares ni ses efforts pour chercher les moyens de concilier les légitimes aspirations de la Russie avec celles non moins fondées de l'Autriche et de l'Angleterre, en Orient.

Tandis que les cabinets de Vienne et de Londres ne pouvaient se consoler de l'abdication du prince Alexandre et poussaient les Bulgares à la résistance, M. de Robilant s'efforçait, au contraire, d'ouvrir les voies à un compromis équitable, entre la Bulgarie et la Russie, sur la base du traité de Berlin et de la convention de Constantinople du 6 avril 1886. Il espérait sauvegarder par là et les intérêts autrichiens dans les Balkans et les droits légitimes de la Russie.

J'ai dit qu'avant de quitter Sophia, le prince Alexandre avait nommé une régence, composée de MM. Stambouloff, Karavéloff et Moutkouroff, avec la mission de convoquer une Assemblée nationale qui devrait élire un nouveau prince. Tandis que l'Autriche et l'Angleterre appuyaient de toutes leurs forces les régents, M. de Bismarck les combattait non moins passionnément que le prince Alexandre, de qui ils tenaient leurs pouvoirs. Quant à la Russie, elle se montra intransigeante jusqu'à la maladresse. Au lieu d'envoyer à Sophia un ambassadeur avec des instructions conciliantes et la mission de sauvegarder l'honneur et l'influence de son pays, tout en ménageant l'amour-propre des Bulgares, elle y envoya, en qualité d'agent diplomatique, le général von Kaulbars, dont les actes violents et les manières cassantes irritèrent, de plus en plus, les esprits déjà fort montés contre la politique russe, qui avait forcé Alexandre I^er^ à abdiquer. Il commença par prendre l'attitude d'un commissaire impérial chargé de régenter le gouvernement et le peuple bulgare. Lorsqu'il apprit que les régents avaient convoqué, pour le 10 octobre 1886, les

Digitized by Google

électeurs pour le choix de leurs représentants à l'Assemblée nationale, qui devait se réunir à Tirnova, non seulement il ne chercha pas à persuader à M. Stambouloff et à ses collègues qu'il valait mieux de retarder la date des élections et de la réunion de l'Assemblée, afin de donner aux esprits le temps de se calmer, et, à la régence aussi bien qu'aux grandes puissances, le loisir de chercher un moyen d'apaiser toutes les querelles produites par les révolutions de Philippopoli et de Sophia, mais il déclara sèchement que la régence devait retirer son décret sur les élections. Sur le refus de M. Stambouloff et de ses collègues, de se soumettre à de telles injonctions, le général Kaulbars prononça, devant un nombreux public, un discours où il protesta contre la réunion de l'Assemblée nationale, le gouvernement bulgare et les élections, et affirma, au nom du czar, que les élections n'auraient aucune valeur et que la réunion de l'Assemblée serait illégale.

Une telle conduite irrita, plus que jamais, l'Autriche et l'Angleterre. Puisque la Russie se montrait si intransigeante, elles se gardèrent de donner des conseils de modération à M. Stambouloff, qui était le vrai chef du gouvernement provisoire. M. Stambouloff, qui ne demandait qu'à être encouragé dans la lutte qu'il avait engagée contre la Russie depuis la contre-révolution de Tirnova, ne tint aucun compte des violentes protestations du général Kaulbars, et maintint les décrets convoquant les électeurs et l'Assemblée nationale.

M. de Robilant, tout en blâmant sans hésitations la conduite de la Russie vis-à-vis de la Bulgarie, n'avait pas ménagé ses conseils à M. Stambouloff, pour le détourner de toute action violente et lui persuader qu'il valait mieux retarder le moment des élections, afin de permettre à la diplomatie d'améliorer les rapports entre les nations qui avaient des intérêts à sauvegarder, dans les Balkans, et, au peuple bulgare, de pourvoir sérieusement et en toute sécurité à ses futures destinées. Aussi, lorsque sir Savile Lumley, ambassadeur d'Angleterre à Rome, vint, au nom du cabinet de Saint-James, demander au gouvernement

Digitized by Google

italien de s'associer à la politique anglo-autrichienne en Bulgarie, M. de Robilant lui déclara qu'il croyait plus sage de ne pas trop encourager le gouvernement de Sophia dans sa politique agressive contre la Russie. Ecrivant, le 8 octobre, au chargé d'affaires d'Italie à Londres, le ministre des affaires étrangères développa clairement ses idées touchant les affaires de Bulgarie :

« Hier, dit-il, à l'occasion de ma réception hebdomadaire, l'ambassadeur d'Angleterre m'a entretenu de nouveau touchant les instructions envoyées à l'agent britannique à Sophia.

« Sir S. Lumley se montrait préoccupé de la situation en Bulgarie, situation qui, en vérité, est assez menaçante à cause des conséquences, même rapprochées, qu'elle peut engendrer. A ce sujet, j'étais d'accord avec lui. Je lui ai fait remarquer que, suivant mon avis, il était absolument nécessaire que, pour éviter de graves périls, toutes les puissances qui désirent réellement et sincèrement la conservation de la paix et qui, par conséquent, veulent écarter les incidents qui seraient de nature à la compromettre, se groupent et marchent fermement dans le plus complet accord.

« A ce sujet, j'ai cru, cependant, devoir faire remarquer à mon interlocuteur que, bien que j'estime que la situation est fort grave, je ne crois pas qu'il soit impossible d'en sortir sans troubler la paix, pourvu qu'on consente à l'examiner, avec le calme et l'impartialité qui sont nécessaires, en se plaçant au point de vue non seulement de la lettre, mais aussi de l'esprit du traité de Berlin.

« Il ne faut pas, en effet, nous dissimuler que si les puissances qui prirent part, en 1878, au Congrès de Berlin, ont voulu diminuer notablement les conséquences des victoires russes, elles n'ont pas eu, toutefois, l'intention d'exclure entièrement une influence spéciale de la Russie en Bulgarie, car cette nation doit précisément son existence politique à ces victoires. Beaucoup de faits qu'il serait inutile de répéter confirment cette pensée. Mais la noble ambition du courageux prince Alexandre Ier (une ambition qu'on

Digitized by Google

s'explique aisément) de débarrasser complètement le peuple qui lui avait confié ses destinées de toute immixtion étrangère, a changé cet état de choses et en a fait presque oublier l'existence.

« La Russie, blessée dans son orgueil national, fait comprendre aujourd'hui qu'elle ne veut plus se contenter du rétablissement de l'état de choses établi au lendemain du congrès de Berlin. Pour se prémunir contre le retour d'une situation qu'elle regarde comme une offense faite à ses droits, elle fait comprendre, par les actes du général Kaulbars, qu'elle entend non seulement exercer une haute tutelle sur la Bulgarie, mais, en réalité, un protectorat effectif, ce qui serait absolument contraire aux clauses du traité de Berlin. Or, comme il arrive toujours dans des cas semblables, l'excès provoque l'excès, et l'opinion, dans quelques pays, prétendrait, à présent, que le cabinet de Saint-Pétersbourg se conduisît, vis-à-vis des affaires de Bulgarie, presque comme s'il s'agissait d'un pays absolument en dehors de la sphère de ses intérêts. Entre ces deux extrémités, je l'ai dit à l'ambassadeur d'Angleterre, on pourra trouver un parti moyen qui, sans doute, n'empêchera point dans l'avenir que les froissements et les complications ne se reproduisent, mais qui, en attendant, pourrait nous fournir un expédient pour sortir de la crise aiguë où nous sommes aujourd'hui plongés, et garantir, pour quelque temps encore, le maintien de la paix, ce qui serait extrêmement avantageux à tout le monde. Donner des conseils opportuns aux puissances les plus directement intéressées, ce serait, à mon avis, remplir une très noble mission. On gagnerait, par là, le temps nécessaire pour le développement naturel des événements. Les affaires pourraient alors arriver à cette maturité qui devrait un jour assurer aux peuples des Balkans, qui jouissent déjà de leur indépendance, cette pleine autonomie à laquelle, à bon droit, ils aspirent. Marcher trop vite pour atteindre ce but, pourrait amener des conséquences désastreuses et compromettre même l'existence des jeunes Etats des Balkans, et cela même si on ne voulait pas tenir compte de la paix générale.

Digitized by Google

« Je n'entends pas évidemment mettre en avant, pour mon compte, la moindre proposition ayant le caractère que je viens d'indiquer. Car s'il est vrai que l'Italie est grandement intéressée à la conservation de la paix et au maintien du *statu quo* en Orient, il est également vrai aussi qu'elle n'a point d'intérêts politiques ditects qui soient mêlés aux affaires spéciales de la Bulgarie. Ayant, cependant, la conviction que ni l'Europe, ni les Etats des Balkans ne pourraient tirer le moindre avantage d'un conflit qui armerait les unes contre les autres les principales puissances, je serai toujours heureux de m'associer à l'action de ces cabinets qui donneront des preuves de leur ferme intention de travailler exclusivement à la conservation de la paix sur la base du maintien du traité de Berlin. Je vous autorise à parler en ce sens au ministre des affaires étrangères, s'il appelle votre attention sur la conversation que j'ai eue avec sir J.-S. Lumley. Vous devrez, cependant, insister sur une pensée, c'est-à-dire que, pour obtenir le résultat que nous désirons, il est aussi indispensable, à mon avis, que les puissances qui n'admettent pas que le traité de Berlin subisse une nouvelle et irréparable violation, se maintiennent dans une étroite union (1). »

Cette pièce est très remarquable par sa sagesse, sa modération et son impartialité. Tout en rendant hommage aux légitimes aspirations du peuple bulgare, M. de Robilant n'oublie point les droits de la Russie. La conduite violente et impolitique du général de Kaulbars à Sophia ne lui fait pas oublier que la Bulgarie doit son indépendance au Czar et que celui-ci a une influence légitime à exercer dans la principauté. Le ministre du roi Humbert plaide en faveur de la paix qu'il veut maintenir moyennant d'honnêtes transactions entre les nations qui se disputent la suprématie à Constantinople et dans les Balkans.

La pacification des esprits ne se fit pas aussi vite que

(1) M. de Robilant au chargé d'affaires d'Italie à Londres, 8 octobre 1886.

Cette dépêche est, malheureusement, fort mal écrite. Je me suis efforcé de la traduire le mieux possible sans en altérer le texte.

Digitized by Google

M. de Robilant l'eût souhaité; mais il est incontestable que, sans ses sages démarches, la cause de la paix eût été sérieusement compromise. Il eût suffi que le cabinet de Rome appuyât la politique de l'Angleterre et de l'Autriche en Bulgarie pour que la guerre devint inévitable à bref délai. En refusant de s'associer à cette politique, en donnant, au contraire, des conseils de modération à Londres, à Vienne aussi bien qu'à Sophia, M. de Robilant a rendu un service signalé à l'Europe et l'a préservée d'une guerre terrible. Sans doute, il n'a pas obtenu tout de suite les résultats qu'il poursuivait, mais, peu à peu, tout s'est arrangé, et le temps a été le meilleur médecin pur soigner la fièvre qui s'était emparée alors des chancelleries de l'Europe.

En Bulgarie, les sentiments de M. de Robilant étaient connus depuis longtemps. M. Stambouloff ne fut donc nullement surpris de ses efforts pour retarder les élections et la réunion de l'Assemblée nationale. Mais, malgré les dépêches du cabinet de Rome, il passa outre.

« Les esprits étaient trop montés à Sophia, surtout en présence de la conduite provocante du général Kaulbars (1), dit M. Chiala, pour que les conseils de la prudence et de la modération y fussent accueillis avec déférence. C'est

(1) Quand on connaît la sagesse dont le czar Alexandre III a donné tant de preuves, surtout dans les moments les plus difficiles de son règne, on s'étonne de le voir tolérer les procédés vraiment monstrueux du général Kaulbars dont la conduite ne fut, en Bulgarie, qu'une provocation continuelle qui ne pouvait qu'exaspérer la régence sans aucun profit pour la Russie, tandis qu'avec un peu de sagesse et de modération, il eût été aisé de tout arranger au plus grand profit des intérêts russes. Mais, à Saint-Pétersbsurg, on fut trop pressé et on crut pouvoir emporter tous les obstacles par une politique violente et, comme on dit aujourd'hui, « intransigeante ». Les résultats déjouèrent complètement les calculs des conseillers panslavistes du Czar. La Russie perdit pour longtemps toute influence en Bulgarie. Il lui fallut dix ans pour réparer ses fautes, alors qu'avec un peu de tact et de bons procédés, elle pouvait faire oublier son opposition irréductible au prince Alexandre et garder sa situation en Bulgarie, sans être contrainte plus tard à chercher des expédients peu honorables (comme la comédie sacrilège de l'entrée du fils du prince catholique Ferdinand Ier — un enfant de trois ans — dans l'église schismatique) pour reconnaître les faits accomplis, en 1886-87, dans la principauté et y reprendre l'influence d'autrefois.

Digitized by Google

pourquoi, malgré les protestations de la Russie, les élections eurent lieu le 10 octobre. Leur résultat, comme on pouvait le prévoir, fut favorable aux partisans de l'autonomie bulgaro-rouméliote.

« Conformément à ses déclarations précédentes, la Russie informa aussitôt l'Europe qu'à ses yeux, ces élections étaient illégales et n'avaient aucune valeur. Sous prétexte qu'un de ses agents avait été insulté, le Czar envoya quelques navires dans le port de Varna. C'était là comme le premier pas dans la voie d'une occupation militaire de la Bulgarie.

« C'est dans cette situation, et au moment où les esprits étaient plus que jamais montés, que l'élection du nouveau prince devait avoir lieu. On l'annonçait déjà comme un des premiers actes de l'Assemblée qui allait se réunir. Tenant compte de l'état de choses très spécial et anormal qui régnait alors en Bulgarie, M. le comte de Robilant, dans une conversation qu'il eut, à cette époque, avec M. le baron de Meyendorf, régent de l'ambassade de Russie à Rome, n'hésita pas à lui déclarer qu'il lui semblait que la solution la plus pratique, et plus en harmonie non seulement avec l'intérêt général, mais aussi avec celui de la Russie en particulier, était que cette puissance, acceptant le résultat des élections, posât sans retard la candidature d'un prince qui pût réunir les voix de toutes les puissances (1). M. de Robilant ajouta qu'il croyait fermement que, de cette manière, on obtiendrait, mieux que par tout autre moyen, le prompt rétablissement d'un état de choses qui, « tout en « garantissant à la Russie la part d'influence qui lui était « due en Bulgarie », pourrait assurer, du même coup, les intérêts des autres puissances.

« M. le comte Kalnoky aussi, dans une conversation qu'il eut, quelques jours après, avec M. le prince de Lobanoff, ambassadeur de Russie à Vienne, manifesta une opinion identique à celle de M. le comte de Robilant.

(1) Une clause du traité de Berlin prescrivait que l'élection du prince de Bulgarie ne serait valable que si elle était approuvée par le Sultan, suzerain du prince, et confirmée par les puissances signataires du dit traité.

Digitized by Google

« Mais la chancellerie de Saint-Pétersbourg fut inébranlable dans sa résolution. Elle persista, malgré toute objection, à regarder comme nulles et non avenues toutes les délibérations de la grande Assemblée bulgare. Et lorsque celle-ci, le 1er novembre 1886, élut à l'unanimité, comme successeur du prince Alexandre de Battenberg, le prince Valdemar de Danemark, fils du roi Christian IX, et, par conséquent, beau-frère du Czar et du prince de Galles, la Russie rappela de Sophia le général Kaulbars. Cet acte signifiait purement et simplement que le gouvernement moscovite n'entendait plus avoir le moindre rapport avec le gouvernement bulgare.

« Quant au prince Valdemar, il opposa un refus aux offres de la Bulgarie, à cause de la fausse position dans laquelle il se serait trouvé s'il acceptait. C'est pourquoi la régence bulgare continua à gérer les affaires de la principauté. La situation, en Bulgarie, n'en devint que plus incertaine et dangereuse (1). »

La Russie commit certes une grande faute en ne suivant pas le sage conseil de M. de Robilant. Aucun prince ne pouvait mieux sauvegarder les intérêts russes en Bulgarie que le prince Valdemar, parent et ami intime du czar Alexandre III. S'il eût transigé sur la question passablement byzantine de la validité des élections bulgares et de la légalité des délibérations de l'Assemblée de Tirnova, le Czar se serait épargné bien des mécomptes. L'avenir a donc pleinement justifié, même au point de vue restreint des intérêts russes,, la politique et les démarches conciliantes de M. de Robilant. Mais ce qui a plus de valeur que l'insuccès des efforts que le ministre italien fit pour calmer le ressentiment du Czar contre la régence bulgare, c'est le succès de ses négociations avec M. le comte Kalnoky. J'ai dit qu'à la veille des élections bulgares, l'Autriche, d'accord avec l'Angleterre, chercha à entraîner M. de Robilant dans la voie de la lutte à outrance contre l'influence russe en

(1) Voy. CHIALA, *Pagine di Storia contemporanea*, t. III, ch. XII, pp. 431-32.

Digitized by Google

Bulgarie. En résistant à ces conseils et en plaidant à Vienne en faveur de la modération et de la concorde internationale, M. de Robilant empêcha M. le comte Kalnoky de se jeter dans une aventure dangereuse pour la paix européenne. Bien plus, il fut assez heureux et assez habile pour amener le chancelier autrichien à faire au Czar les mêmes propositions, sages et équitables, qu'il avait lui-même formulées devant M. de Meyendorf, chargé d'affaires de Russie à Rome. Cette attitude nouvelle de l'Autriche, sans écarter les dangers d'une situation internationale très grave, empêcha du moins la crise bulgare de produire des conséquences funestes et irréparables.

(*A suivre*) Comte Joseph Grabinski.

Digitized by Google

SAINTE HÉLÈNE

ET LES

RELIQUES DE SAINTE-CROIX DE JÉRUSALEM

LA MORT DE SAINTE HÉLÈNE. — SAINTE CROIX DE JÉRUSALEM. LE TITRE DE LA CROIX. — LE BON LARRON.

Sainte Hélène est en possession de la Vraie Croix, du Titre et des saints Clous (1). Quel usage fera-t-elle de la précieuse trouvaille ?

On dit que, pressée de reconnaître dans le pape Sylvestre le successeur de saint Pierre, elle traversa les mers pour lui remettre une part insigne des reliques. On lui fait suivre un itinéraire inattendu : « A l'époque où vivait Constantin, dit Grégoire de Tours (2), la mer Adriatique soulevait si impétueusement ses flots, les naufrages y étaient si fréquents, tant d'hommes y périssaient, qu'on l'appelait le gouffre des navigateurs. La reine, touchée de tant de misères et désirant y porter remède, fit jeter dans la mer un des quatre clous de la Croix, espérant que, par la miséricorde de Dieu, cela suffirait pour apaiser cette agitation terrible des eaux. Aussitôt, en effet, l'Adriatique

(1) Voir l'*Université catholique* du 15 janvier 1901, p. 5.

(2) *De gloria martyrum*, I, 6, traduction Bordier-Renouard, 1857, tome I, p. 19.

Digitized by Google

redevint calme, et, depuis lors, y soufflent des vents favorables à la navigation. Aussi, encore aujourd'hui, les matelots vénèrent cette mer ainsi sanctifiée, et, une fois embarqués, ils se livrent aux jeûnes, à la prière et aux chants religieux..... »

Arrivée à Rome, Hélène aurait cherché à venger le Christ du sacrilège commis par Hadrien lorsqu'il édifia un temple de Vénus au-dessus du Calvaire. Par représailles, elle aurait construit la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem sur l'emplacement et avec les décombres d'un ancien temple de Vénus (1).

La nouvelle basilique aurait reçu un morceau important de la Vraie Croix, le Titre entier, un clou de la Passion, la traverse de la croix du bon larron, et le doigt que saint Thomas mit dans le flanc du Sauveur.

L'impératrice aurait envoyé à Trèves la Robe sans couture du Christ, un Clou de la Passion, le Couteau de la sainte Cène.

Besançon n'aurait pas été oublié.

Pure légende ! La perte d'un clou pour apaiser l'Adriatique est si absurde que les hagiographes essaient de la nier. En 1617, Bosio écrivait déjà, d'après Gretzer, que « l'impératrice avait retiré le saint Clou de la mer après l'y avoir plongé » (2). M. l'abbé Gosselin se range à cette manière de voir en ajoutant (3) : « Le profond respect de sainte Hélène pour une relique si précieuse ne permet

(1) Ut scilicet juste ulcisceretur immane scelus, quod a gentilibus in Crucis odium fuerat perpetratum; dum in sancto Golgotha in Crucis rupe (quod testatur S. Hieronymus) fuerat impudicæ Veneris statua collocata, et locus ipse Crucis Titulo adeo illustratus, ab eisdem Venerarium appellatum, quamobrem quod celebre erat Veneris templum Romæ (de aliis modo sileo) dignum visum est ut cum ignominia eversum sanctissimæ Cruci cederet.....

(Baronius, *Annales*, anno 324).

(2) Verum enimvero non nisi solidæ ac plane verisimili innixus rationi, Jacobus Gretserus prudenter autumat, sacratissimum clavum immersum forsitan potius quam demersum esse potuisse.

C. Bosius, *Crux triumphans et glortosa*, lib. I, cap. xv, — 1617 — pp. 101 et 102.

(3) Notice sur *la Sainte Couronne*, p. 137.

Digitized by Google

guère de supposer qu'elle ait consenti à se priver pour toujours, et à priver de l'Eglise d'un si grand trésor (1) ».

Grégoire de Tours dit : *Elle fit jeter dans la mer*, et non *elle fit plonger dans la mer*. Le plus sage est d'écarter cette histoire invraisemblable.

Hélène, d'ailleurs, en admettant qu'elle soit revenue à Rome, n'a point traversé l'Adriatique. Les navires venant de Judée débarquaient à Pouzzoles, à dix kilomètres de Naples (2), ou à Ostie qui était le port de Rome.

Quant au choix de l'emplacement de Sainte-Croix de Jérusalem, il n'a pas été inspiré par un désir de représailles, car il n'existait à cet endroit aucun temple de Vénus (3).

Reprenons les faits à partir de l'an 326. L'impératrice, se réservant le bois qui avait touché les épaules du Sauveur (4) partagea la Vraie Croix avec l'Eglise de Jérusalem, à laquelle elle attribua la plus grande part (5), après l'avoir renfermée dans un magnifique reliquaire d'argent (6). Le Titre fut fragmenté par le temps ou par la décomposition du bois. Jérusalem conserva sans doute la partie supérieure qui fut vue par des pèlerins du IV^e^ (7) et du VI^e^ siècles (8). L'*Augusta* se réserva tous les Clous qu'elle porta

(1) Dans le même sens : ROHAULT DE FLEURY (Mémoire sur *les Instruments de la Passion*, p. 170), et BESOZZI, *Histoire de l'église de Sainte-Croix* in *Jerusalem*.

(2) *Actes des Apôtres*, XXVIII, 13.

(3) Ph. GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, II, 274.

(4) « En 1241, Baudouin cède à saint Louis une grande partie de la vénérée Croix. *La Croix qui était passée au duc de Venise avait été tirée, par les ordres de sainte Hélène, de la partie de la Vraie Croix* QUI ÉTAIT DERRIÈRE LES ÉPAULES DE NOTRE-SEIGNEUR et qu'on appela la Croix de Victoire parce qu'elle avait été portée à l'armée par Constantin et par ses successeurs. » (R. DE FLEURY, *loco cit.*, pp. 110 et 111.

(5) Porro hujus venerandæ crucis quæ tum reperta est; *maxima quidem portio Hierosolymis*..... custoditur (SOZOMÈNE, II, 1 — Junge RUFIN et THÉODORET).

(6) Partem thecis argenteis conditam dereliquit in loco (RUFIN, *Hist. eccles.*, Migne, *P. L.*, XXI, 476.

(7) Sainte Silvia. *Peregrinatio*, 1887, p. 96.

(8) Antonini Martyris *Perambulatio locorum sanctorum*, § XX (TOBLER, 102).

Digitized by Google

ou qu'elle envoya à Constantin (1). On sait que ce dernier mit à l'un une armature, afin de pouvoir en orner alternativement sa couronne et son casque (2), et qu'avec un autre Clou il fit fabriquer un mors pour son cheval de bataille (3). On suppose qu'avec de la limaille du Clou dénaturé, mélée au métal en fusion, il fit douze clous, reliques de second ordre (4), les seuls qu'il ait d'abord distribués.

Sainte Hélène ne quitta Jérusalem que l'année suivante, après avoir fort avancé les travaux des basiliques du Saint-Sépulcre, du mont des Oliviers et de Bethléem (5). Elle rejoignit Constantin à Nicomédie et mourut presque aussitôt entre ses bras en lui adressant les plus touchantes adjurations de mener une vie chrétienne (6). Ses petits enfants, agenouillés autour d'elle, baisaient la main défaillante qui les bénissait (7).

Dans le récit d'Eusèbe, le retour de Jérusalem et le décès se succèdent coup sur coup. Le voyage de la souveraine à Rome était donc matériellement impossible, surtout si l'on n'oublie pas qu'elle entrait dans sa quatre-vingtième année, lors de l'invention de la Vraie Croix et qu'elle expira à quatre-vingts ans révolus (8).

Constantin fit transporter le corps à Byzance, qu'il transformait alors pour y fonder Constantinople. Un cortège considérable, escorté par l'armée, fit le funèbre voyage (9) et alla déposer la dépouille mortelle dans la ba-

(1) Clavos quoque... portat ad filium (RUFIN). Clavos... cum idem imperator accepisset (SOCRATE). — Mêmes détails dans SOZOMÈNE et THÉODORET.

(2) Comte RIANT, *Exuviæ Const.*, II, 270.

(3) RUFIN, I, 8. — SOCRATE, I, 17.

(4) Le clou du couvent degli Angioli, à Florence, se trouve dans un reliquaire qui porte : Unus ex XII clavis. (ROHAULT DE FLEURY, p. 171).

(5) EUSÈBE, *De Vita Constantini*, III, 43.

(6) THÉOPHANE, *Chronographie*, Migne, *P. G. L.*, CVIII, col. 114.

(7) Omni obsequiorum genere matrem fovente, manusque ejus amplectante. (EUSÈBE, *De Vit. Const.*, III, 46.)

(8) THÉOPHANE, *loco cit.*

(9) Cadaver autem ipsius honore haudquaquam vulgari affectum fuit. Nam cum ingenti satellitum numero in regiam urbem pervertum. EUSÈBE, *Eod.*, III, 47.)

Digitized by Google

silique des Saints-Apôtres (1), que l'empereur faisait construire, en y ménageant des sépulcres destinés aux princes de sa dynastie (2). Lui-même y fit préparer sa couche funèbre, sous la même dalle, pour dormir son dernier sommeil près de celle qu'il chérissait (3).

Ce mausolée, nommé par Eusèbe le monument royal (4), contenait encore les cendres de la mère et du fils au XIII^e^ siècle. Il a été vu : 1° en 1150, par l'auteur anonyme des *Reliquiæ Constantinopolitanæ* (5) ; 2° en 1167 par Nicolas Sœmundarson, abbé du monastère bénédictin de Thingeyrar, en Islande (6) ; 3° en 1200 par Antoine, archevêque de Novgorod (7) ; en 1203 par Robert de Clari (8).

Des chroniqueurs prétendent qu'en 1211 Aycard, chanoine régulier à Constantinople, Vénitien d'origine, détourna adroitement son corps et le transporta à Venise où il le cacha dans son monastère (9). Les Vénitiens célébraient deux fêtes de la Translation des reliques de sainte Hélène, l'une fixe, le 21 mai, l'autre mobile, trois jours après la Pentecôte (10).

Les hagiographes français et italiens suivent de préfé-

(1) L'église des Saints-Apôtres, devenue la mosquée du sultan Mehemed Fatih, se trouvait dans la onzième région de Constantinople. (Docteur MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, *Revue de l'art chrétien*, 1891, pp. 28, 467 et 478.)

(2) THÉOPHANE, *Eod.*

(3) In eodem sepulchro, SŒMUNDARSON-RIENT, *Exuv. Const.*, II, 215.)

(4) In regali monumento depositum est... (*Vita. Const.*, III, 47).

(5) *Exuviæ Constantinopolitanæ*, II, 212.

(6) *Id.*, II, 215.

(7) *Id.*, II, 225.

(8) *Id.*, II, 232. — Li estoires de chiaus qui conquisent Constantinoble.

(9) Octavo ducis anno, Aycardus, regularis canonicus Venetus, de Constantinopoli corpus sanctæ Helenæ, ex monasterio suo nomine dedicato, subtiliter abstulit, quod, Venetias translatum, in suo recondidit monasterio (Andreas DANDULUS, *Chronicon Venetum*, rapporté dans les *Exuviæ*, II, 262).

Si cette version est exacte, le corps de sainte Hélène aurait été transféré dans le monastère de Sainte-Hélène après la prise de Constantinople de 1204.

(10) *Exuviæ*, II, 294 et 302.

Digitized by Google

rence une autre tradition dont M. le chanoine Lucot est l'intéressant historien (1). Le cortège considérable et l'escorte militaire auraient fait le voyage de Rome dans une navigation invraisemblable, et par sa longueur, et pour une telle masse de personnes. D'après le *Liber Pontificalis* : « Constantin Auguste (au temps du pape Sylvestre), érigea une basilique aux bienheureux martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre exorciste, au lieu dit des *Deux Lauriers*. Il y joignit un mausolée où sa bienheureuse mère Hélène Augusta repose dans un sarcophage de porphyre. Le monument se trouve sur la voie Lavicane, à trois milles de Rome (2). » L'autel était d'argent massif. Devant le tombeau se trouvaient vingt lampadaires d'argent, du poids de vingt livres chacun, soutenus par des soubassements de porphyre enrichis de médaillons sculptés (3).

On ne s'explique point, avec cette version, que Constantin ait préféré une basilique de banlieue à Sainte-Croix de Jérusalem, cette réalisation de la pensée suprême de sa mère.

Vers l'an 840, Teutsige, moine du monastère de Hautvillers (4), trompant la surveillance du sacristain, se cacha dans le sanctuaire, y demeura de nuit et vola très adroitement un reliquaire contenant le tronc embaumé de l'im-

(1) *Sainte Hélène... Sa vie, son culte en Champagne, son suaire à Châlons, son corps à Paris.* Paris, Plon, 1896.

Toupin, *Histoire de sainte Hélène*, Tours, Cattier, 1888, pp. 238 et suiv.

Dans son *Répertoire des sources historiques du Moyen Age*, M. Ulysse Chevalier cite : *La vie et miracles de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, dont le saint corps repose à l'église d'Hautvilliers, diocèse de Reims, près d'Ay*. Troyez, 1634, in-8°; *ibid.*, 1660, in-12; 7e édition, Châlon, 1687, in-12.

(2) Eisdem temporibus Augustus Constantinus fecit basilicam beatissimis martyribus Marcellino presbytero et Petro exorcistæ inter duos Lauros, et mausoleum ubi beatissima mater ipsius sepulta est Helena Augusta, in sarcophago porphyretico, via Lavicana, milliario ab urbe Roma tertio. (Anastase, *Vie de saint Sylvestre*, 44, Migne, *P. L.*, CXXVII, col. 1523).

(3) *Eod.* et Lucot, p. 33.

(4) *Altum Villare*, fondé au VIIe siècle par saint Nivard, archevêque de Reims.

Digitized by Google

pératrice (1). Il fut assez heureux pour quitter Rome sans éveiller les soupçons et pour atteindre Hautvillers sans encombre. Au monastère, son histoire ne trouva que des incrédules. Teutsige, pour prouver aux religieux qu'il avait rapporté dans les plis de son manteau les restes de l'inventrice de la Vraie Croix, jeûna trois jours et se soumit à l'épreuve de l'eau *(aquæ indicio)* (2). MM. Lucot (3) et Toupin veulent qu'il s'agisse de l'épreuve de l'eau bouillante et que le moine soit « sorti sain et sauf de la chaudière où il avait dû descendre ». Flodoard ne précise point. Pour l'épreuve de l'eau bouillante on n'entrait pas dans la chaudière, on se bornait à y plonger son bras nu afin d'en retirer un anneau. Il est probable que les moines se contentèrent de l'épreuve de l'eau froide, usitée lorsqu'il ne s'agissait pas d'une action criminelle. L'ordalie, elle-même, ne parut pas suffisante car les bons religieux députèrent trois de leurs frères à Rome et ne se déclarèrent satisfaits que lorsque ces derniers revinrent avec une réponse favorable et le corps du bienheureux Polycarpe qui leur fut octroyé par surcroît (4).

Le culte de la relique d'Hélène fleurit à Hautvillers jusqu'à la Révolution. En 1791, Dom Grossard cacha ces prétendus restes à Reims et à Epernay et les confia au curé

(1) Quod quidem presbyter Remensis parochiæ, Tergisus nomine, Romam profectus, noctis inopinus in ecclesia remanens tempore, furatus cautissime secum studuit deferre. (FLODOARDUS, *Historiæ ecclesiæ Remensis*, lib. II, cap. 8, Migne, *P. L.*, CXXXV, col. 108).

(2) Denique ut perlata est ad præfatum Altumvillarense monasterium sacratissima gleba, quibusdam dubitantibus an ipsa foret Helena Constantini Augusti genitrix, vitalisque ligni repertrix, id probabili Christus asserverare dignatur aquæ indicio, triduano supplicatus jejunio (*Eod.*).

(3) *Loco cit.*, p. 40.

(4) Mittuntur etiam tres fratres ex eodem monasterio Romam, ad indigandam translationis hujus beatæ reginæ certitudinem; qui redeuntes et veritatis hujus indaginem et geminatum gaudium, corpus videlicet beati Polycarpi presbyteri, collegæ Sancti Sebastiani, huic attulere cœnobio (*Eod.*).

MM. Lucot et Toupin disent que l'épreuve de l'eau aurait été prescrite par l'empereur Charles le Chauve et présidée par l'archevêque Hincmar. Ils oublient de dire à quelle source ils ont trouvé ce détail.

Digitized by Google

de Ceffonds avant son arrestation. Après des incidents, trop longs à rapporter, ils échurent à l'église Saint-Leu, de Paris, où ils furent sauvés du pillage, en 1871, par l'intervention énergique et inattendue d'un sergent des fédérés.

A une époque incertaine, ce qui restait à Rome, dans le mausolée, du corps supposé de la sainte fut réparti entre plusieurs églises :

1° On voit encore dans la nef transversale de gauche de l'église *Sainte-Marie in ara Cœli*, sous l'autel consacré à sainte Hélène, une urne de porphyre contenant, dit-on, des reliques de sainte Hélène et des martyrs Artémius, Abondius et Abondantius (1).

2° L'abbaye du Der, en Champagne, prétendait posséder le chef de sainte Hélène (2). On ne sait d'où il provenait. Il est échu à l'église de Montier-en-Der, ainsi qu'un procès-verbal de translation de l'an 1343 (3).

3° Enfin, écrit M. Lucot (4), « on montre encore à Rome les restes de son mausolée, de forme ronde, m'écrivait dernièrement M. le commandeur de Rossi; et le musée du Vatican possède, dans ses riches galeries, l'immense sarcophage de porphyre magnifiquement sculpté où la piété filiale de Constantin avait déposé la sainte dépouille de sa mère. Bottari et Aringhi ont décrit ce sarcophage dans leur Rome souterraine (5). Aucun signe de chritianisme, que je sache, ne décore ce monument. Sur le couvercle sont sculptés des enfants nus entre des guirlandes de feuillage; tout autour du sarcorphage des scènes militaires (6). »

Le lecteur possède maintenant, aussi complets que pos-

(1) Lucot, p. 36.
(2) *Id.*, p. 37.
(3) Reproduit par M. Lucot, p. 73.
(4) *Loco cit.*, p. 34.
(5) Bottari, *Roma Sotterranea*, t. III, tavola, 196. — Aringhi, *Roma Subterranca*, t. II, p. 22.
M. Toupin (p. 239) donne d'intéressants détails sur l'histoire de ce sarcophage.
(6) On vénérait autrefois à Corbeil un doigt de sainte Hélène envoyé par Robert de Clari, après le pillage de Constantinople, en 1204 (*Exuviæ*, II, 199).

Digitized by Google

sible, les éléments de cet inextricable problème. Que d'obscurités ! Quel conflit de témoignage ! Que sont devenus les restes de la bienheureuse, si humble par son origine, si grande par sa mission ? Où faut-il les chercher ? A Rome ou à Constantinople, à Venise ou à Paris ? Constantinople a pour lui les vraisemblances sans que nous osions nous prononcer.

Sainte Hélène possédait d'immenses domaines dans toutes les parties de l'empire. Elle les partagea entre ses descendants dans un testament clos peu avant son agonie (1). Constantin, son légataire universel, aura sans doute été chargé de faire parvenir à Rome, à Trèves et à Besançon leur part des reliques de la Passion, legs de la pieuse impératrice.

§ 1

Sainte Croix de Jerusalem et la relique de la Vraie Croix

Le premier legs de sainte Hélène que Constantin ait exécuté est l'érection de la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, pour servir de reliquaire à un morceau de la Vraie Croix.

Cette basilique comprend une église supérieure et une chapelle souterraine, dite de Sainte-Hélène. Une inscription placée près de la rampe qui descend au-dessous du sol, résume la tradition, qui nécessite une rectification (2).

Sainte Hélène, dit-elle, aurait construit l'édifice à son retour de Jérusalem. Elle en aurait comblé les assises avec de la terre du Calvaire, apportée par voie de mer, afin de pouvoir le nommer la seconde Jérusalem (3). Le pape

(1) Eusèbe, *Vita Constantini*, II, 46. — In ipso mortis confinio posita, testamento facto, ultimam voluntatem declaravit, hæredem reliquens unicum filium, solum imperatorem ac Dominum orbis terrarum, cum filiis nobilissimis cæsaribus nepotibus suis. — Quorum singulis bona quæ per universum orbem possidebat divisit. (Migne, *P. G. L.*, XX, 1106).

(2) Le texte de l'inscription est rapporté dans : 1° Nicquet, *Titulus Sanctæ Crucis*, Antverpiæ, 1670, p. 152 ; — 2° Rohault de Fleury, *loc. cit.*, 367.

(3) ... in proprio eam cubiculo erexit, terraque sancta montis Calveriæ, navi inde adducta... ad primum usque ad inferiorem forni-

Digitized by Google

Sylvestre Ier l'aurait consacré aux calendes d'avril de la XIIIe année de son pontificat, soit en 327 ou 328.

Le rédacteur, très réservé sur les points douteux, ne parle : ni du voyage de l'impératrice à Rome; ni de la nature des reliques dont cette dernière aurait fait don au sanctuaire (1), pour lesquelles il reste dans un vague voulu.

Anastase, bibliothécaire du Vatican au IXe siècle (2), beaucoup plus précis, affirme dans sa *Vie du pape Sylvestre Ier* que le monument est dû à Constantin : « A la même époque, dit-il, Constantin Auguste édifia une basilique dans le palais de sa mère, où il plaça même du bois de la sainte Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, renfermé dans une cassette d'or ornée de pierreries. C'est lui qui désigna le nom de l'église, appelée jusques à aujourd'hui Jérusalem (3) ».

L'auteur s'étend avec complaisance sur les dons magnifiques faits par le souverain : un autel en or massif, du poids de 250 livres ; — quatre candélabres (nombre égal à celui des évangélistes), en or et en argent, du poids de 30 livres chacun, pour brûler devant le bois sacré ; — cinquante lampadaires à bénitiers en argent, du poids de 15 livres chacun; — une coupe de l'or le plus pur, du poids de 10 livres; — cinq calices d'officiants, en or, pesant chacun une livre; — trois coupes d'argent, pesant chacune 8 livres; — dix calices d'officiants, en argent, pesant chacun 2 livres; — une patène en or, du poids de 10 livres; — une patène en argent, cerclée d'or, ornée de

cem repleverit, ex quo sacellum ipsum, ac tota basilica et universa urbs secunda Hierusalem meruit appellari. (Extrait de l'inscription.)

(1) Hunc ergo locum regina ipsa multis Christi et Sanctorum reliquiis ornavit. (Extrait de l'inscription.)

(2) Il assista au concile de Constantinople en 869.

(3) Eodem tempore fecit Constantinus Augustus basilicam in palatio Sessoriano, ubi etiam de ligno sanctæ crucis Domini nostri Jesu Christi posuit, et auro et gemmis conclusit, ubi etiam et nomen ecclesiæ dedicavit, quæ cognominatur usque in hodiernum diem Hierusalem.

(Anastase, *Vie de saint Sylvestre*, cap. 41, Migne, *P. L.*, CXXVII, 1521.)

Digitized by Google

pierreries, du poids de 50 livres; des burettes d'argent, de poids de 20 livres.

De nombreux domaines étaient attribués au sanctuaire pour les frais du culte (1).

Ce merveilleux trésor, évalué par Cacioni à 143.000 écus d'or (2), contenait nombre d'objets de pure ornementation (3). Imagine-t-on un officiant usant de la patène de cinquante livres et des clercs maniant des burettes de vingt livres?

Anastase puisait dans les archives pontificales, alors intactes. Ses renseignements sont authentiques. Constantin agissait si bien comme légataire universel qu'il édifia la basilique dans un apanage de sa mère, près du palais de Latran, sur l'emplacement des jardins d'Héliogabale (4). Aussi *Jérusalem* est-elle désignée sous le nom de basilique hélénienne dans les actes du concile tenu à Rome, en 433, sous Sixte III (5).

La relique de la Vraie Croix a été, à l'origine, le seul motif de la prépondérance de ce sanctuaire parmi les églises de Rome. Mgr Gerbet en fournit la preuve (6). Au moyen âge, dit-il, « le pape ne faisait pas l'office du vendredi saint dans la basilique de Latran, quoiqu'elle fût son église propre, contiguë à son palais. Cet office y était célébré par un des cardinaux hebdomadaires. Le Souverain Pontife descendait seulement dans cette basilique et s'y revêtait des habits sacrés; il se rendait ensuite processionnellement, et pieds nus, à la basilique Sainte-Hélène pour célébrer le mystère de la passion *devant la Croix* (7) ».

(1) Et omnia agrorum circa palatium ecclesiæ dono dedit. (*Eod.*).

(2) GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, II, 276.

(3) M. Alcide Bonneau dit de Constantin, pour les diverses basiliques qu'il a édifiées à Rome : « L'énumération complaisante des richesses qu'il accumule dans ces églises a quelque chose de prodigieux; il y emploie l'or et l'argent en guise de plomb et de fer et sème les pierreries comme des cailloux. »

(*La Donation de Constantin*, XX, Lieux, 1879.)

(4) GERBET, *Eod.*, II, 273 et 274.

(5) Sederunt in uno conflictu in basilica heleniana quæ dicitur Sessorianum atrium (*Acta Concil.*).

(6) *Eod.*, II, 278 et 279.

(7) Mgr Gerbet met en note : Discalceatus pergit (Papa) cum pro-

Digitized by Google

Aussi le peuple, après le IX^e siècle, compléta-t-il le nom primitif en appelant l'église : *Sainte-Croix de Jérusalem.*

La relique existe encore. M. Rohault de Fleury la décrit (1) avec son exactitude habituelle : « D'après des témoignages inattentifs, dit-il, je croyais que la relique de la Vraie Croix, conservée à Sainte-Croix..., était énorme. Quelle fut ma stupéfaction lorsque je vis seulement trois morceaux gros comme le doigt. Ce sont des fragments bruts, dont on a détaché beaucoup de parcelles... Il y avait autrefois quatre morceaux dans le reliquaire, et la place laissée vide le témoigne. A une époque peu reculée, un pape voulant combler le vide fait dans les reliques de Saint-Pierre par les libéralités de ses prédécesseurs, fit porter dans le trésor de cette basilique un des morceaux de Sainte-Croix de Jérusalem. Des trois qui restent, le plus long, disposé pour faire le montant de la Croix, a 160^mm de long et une grosseur réduite de 11^mm sur 6^mm. Le second a 120^mm sur 12^mm et 9^mm. Le troisième, 90^mm sur 15^mm et 9^mm. C'est sur ce dernier que l'on distingue le mieux les veines qui appartiennent évidemment à un conifère. La couleur est la même que celle des crayons. Leurs veines sont alternativement larges et étroites ; ils sont tous trois fort irréguliers. Leur volume ensemble est de 35^cc 320^mm. »

Voilà ce que les anciens sacramentaires nomment *la Croix*. En matière de reliques, il faut s'attendre à toutes les exagérations. A l'exiguïté du don régalien fait au chef de l'Eglise, on peut apprécier combien on fut ménager du bois du crucifiement.

cessione, et omnes cum eo cantando psalterium usque ad sanctam crucem (Benedictus, Canon. S. Petri in suo *ordine romano*, apud Marten., t. III, *de Antiq. eccles. ritibus*, lib. IV, c. XXIII). — Voyez aussi MABILLON, *Mus. Italic.*, t. II.

(1) *Mémoire sur les instruments de la Passion*, p. 80.

Digitized by Google

§ 2

Le Titre de la Vraie Croix

Si le Titre avait été légué par sainte Hélène, il aurait figuré, dans l'œuvre d'Anastase, à côté du morceau de la Vraie Croix; Constantin, prodigue d'orfèvreries, l'aurait doté d'une cassette d'or ou d'argent ornée de pierreries d'autant que, souvenir unique, il méritait des marques exceptionnelles de vénération. Quel est le mystérieux donateur? Une femme demeurée inconnue? L'hypothèse ne supporte pas l'examen. Les empereurs d'Orient, jaloux de leur trésor, ne s'en seraient point dessaisis en faveur du premier venu. Reconnaissons loyalement que dans notre preuve il y a une lacune qui va de l'an 326 au règne de Valentinien III.

Il faut donc demander au titre lui-même les preuves de son authenticité.

De tous temps, les exécutions capitales ont été entourées de publicité pour porter à la connaissance du peuple la nature du crime châtié. Les Romains faisaient écrire sur une tablette de bois (*Tabula*, *Tabella*, *Titulus*, *Litteræ*) le nom du coupable et le motif de la sentence (1). Le titre était porté devant le supplicié pendant sa dernière marche (2), puis placé au dessus de sa tête, s'il était crucifié, ou planté près de lui pour tout autre supplice (3).

Avant d'écrire les mentions, les agents passaient une couche de blanc sur le bois qui prenait alors le nom d'*Album* : « Ce mot, qui signifie en général tout ce qui est

(1) Juste Lipse, *De Cruce*, libri tres, Amsterdam, 1670, p. 101.

(2) Præcedente titulo qui causam pœnæ indicaret (Suétone, *In Caligul.*, c. 32).

Circumactus (Attalus) per amphitheatrum tabula ipsum præunte in quo latine scriptum : hic est Attalus christianus? (Eusèbe, *Hist. eccles.*, v, 1).

(3) Patrem familias detractum e spectaculis in arenam, cunibus objecit, cum hoc titulo : impie locutus parmularius. (Suétone, *In Domitian.*, c. 10).

Digitized by Google

blanc ou blanchi, d'après MM. Daremberg et Saglio (1), s'appliquait spécialement aux tablettes, écriteaux, portions de mur, couverts d'un enduit blanc, sur lesquels on écrivait ordinairement en rouge ou en noir (2) les annonces de tout genre qui devaient être portées à la connaissance du public. » A la longue, le mot *Album*, détourné du sens matériel, désigna le document officiel. Les actes publics les plus connus sont : l'*Album pontificis*, tableau où étaient inscrites les grandes annales et l'*Album prætoris*, édit annuel que le préteur faisait peindre sur le Forum.

Le Christ, exécuté suivant la coutume romaine, devait avoir son titre sur fond blanc avec une inscription peinte en rouge, couleur la plus usitée.

Pilate dicta le texte qui n'est pas absolument identique dans les quatre évangiles. Saint Jean dit : « Pilate écrivit un titre et le plaça au-dessus de la Croix (3). » Comme d'après saint Jean lui-même le préteur, qui n'assista pas au crucifiement, ne plaça point le titre, il faut entendre de même le début du texte et comprendre que Pilate fit préparer par ses agents un titre qu'il ordonna de placer au-dessus de la tête du Sauveur. La tablette aurait porté :

1) d'après Matthieu : *Celui-ci est Jésus, roi des Juifs* (4) ;
2) d'après Marc : *Le roi des Juifs* (5) ;
3) d'après Luc : *Celui-ci est le roi des Juifs* (6) ;
4) d'après Jean : *Jésus Nazaréen, roi des Juifs* (7) ;

Ces variantes sont sans importance. Matthieu, Marc et Luc n'assistaient point à la Passion. Ils ne virent point le Titre qui disparut avec la Croix le soir même. Ils s'efforcèrent uniquement de reproduire, par ouï-dire, la qualification du fait incriminé. Mathieu écrit : « Ils mirent au-

(1) *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, v° Album.
(2) QUINTILIEN, *Inst. or.*, XII, 3 ; OVIDE., *Fast.* I, 11 ; MARTIAL, XI, 5, 5, XII, 26, 5.
(3) Scripsit autem et titulum Pilatus, et posuit super Crucem (*Evangile selon saint Jean*, XIX, 19).
(4) Hic est Jesus, rex Judæorum (XXVII, 29).
(5) Rex Judæorum (XV, 26).
(6) Hic est rex Judæorum (XXIII, 38).
(7) Jesus Nazarenus, rex Judæorum (XIX, 19).

Digitized by Google

dessus de sa tête le sujet de sa condamnation. » Marc ajoute : « Et la cause de sa condamnation est écrite en ces termes. » Quant à Jean, qui n'a pas quitté le divin Maître, il a tout vu, tout retenu, et il donne la légende avec la rigueur d'un épigraphiste.

Luc et Jean nous apprennent : le premier que l'inscription était en trois langues, en grec, en latin et en hébreu (1); le second, en hébreu, en grec et en latin (2). Ici encore, nous le verrons plus loin, le disciple bien-aimé, seul, donne exactement l'ordre du tableau (3).

Voilà ce qui a été enfoui dans l'excavation devenue la la chapelle de Sainte-Hélène. Qu'a-t-on retrouvé en 326?

Deux anciens auteurs répondent seuls. Sozomène d'abord : « L'on trouva séparément une tablette sur l'*Album* de laquelle était écrit en langues et caractères hébreux, grecs et latins (4), ces mots : Jésus Nazaréen, roi des Juifs (5). » Ne croirait-on pas lire l'évangile selon saint Jean? Rufin, moins bien renseigné, a une légère inexactitude sur l'ordre des langues : « Tout contre (la croix), dit-il, se trouvait le titre lui-même sur lequel Pilate avait écrit en lettres grecques, latines et hébraïques (6). »

Le Titre enfoui, d'après la preuve historique, est identiquement le Titre retrouvé. Est-ce le même que possède

(1) Erat autem et superscriptio scripta super cum litteris græcis, et latinis, et hebraïcis (XXIII, 38).

(2) Et erat scriptum hebraïce, græce, et latine (XIX, 20).

(3) Le texte grec de saint Luc diffère sensiblement de la Vulgate. Il ne parle pas des trois langues et se borne à dire : « il avait été écrit au-dessus de lui, celui-ci est le roi des Juifs : Ἦν δὲ καὶ ἐπιγραφὴ ἐπ' αὐτῷ, ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων οὗτος. » L'interpolateur, si interpolation il y a, a suivi la tradition qui est exacte puisque le titre enfoui en 33 et retrouvé en 326 repond à sa description. Pour saint Jean, il n'y a pas de difficulté. La Vulgate est conforme au texte grec qui porte : « καὶ ἦν γεγραμμένον Ἑβραϊστί, Ῥωμαϊστί, Ἑλληνιστί.

(4) C'est l'ordre meme indique par saint Jean.

(5) Et alia separatim tabella, in cujus *albo*, verbis ac litteris hebraïcis, græcis et latinis, hæc scripta erant : Jesus Nazarenus, rex Judæorum (SOZOMÈNE, *Hist. eccles.*, II, 1).

(6) Aderat quidem et titulus ille, qui græcis, et latinis, atque hebraïcis litteris a Pilato fuerat conscriptus (RUFIN, *Hist. eccles.*, I, 8)

Digitized by Google

Sainte-Croix de Jérusalem ? M. Rohault de Fleury le décrit ainsi (1) : « Le fragment du titre que l'on conserve sous verre, dans un assez pauvre reliquaire d'argent, est une petite planche de 235^{mm} de largeur, sur 130^{mm} de hauteur, sillonnée de trous de vers et semblant tomber de pourriture (2).

« On y voit très distinctement deux restes d'inscription grecque et romaine et, dans le haut, l'extrémité de quelques lignes courbes paraissent être ceux d'une première inscription.

« La seconde inscription porte NAZAPEN8CI...

« Et la troisième NAZARINUS RE (3).

« Les lettres sont légèrement en creux comme si elles avaient été tracées avec cet outil particulier dont les charpentiers se servent de nos jours pour marquer le bois, ou simplement avec une petite gouge (4). Elles ont de 28^{mm} à 30^{mm}, peintes en rouge sur un fond blanc, que je n'y ai plus remarqué, elles devaient être très visibles à la hauteur où Ponce Pilate les fit placer. *Les mots sont écrits de droite à gauche*, en suivant l'ordre du titre hébreu, et les lettres sont renversées comme si on les voyait dans une glace. »

Cette description doit être complétée par les témoignages antérieurs. Et d'abord la légende a été gravée sur du bois dont la nature n'a pas été déterminée (5). Il serait oiseux de suivre les rêveries des anciens auteurs sur le point de savoir si c'était du parchemin, du chêne, du sycomore, du

(1) *Mémoire sur les instruments de la Passion*, p. 186.

(2) Voir pour les reproductions du fragment du Titre conservé à Sainte-Croix *in* Jérusalem :

a) Bosio, *Crux triumphans et gloriosa*, Antverpiæ, 1617, p. 63.

b) Gosselin, *Notice sur la couronne d'épines*, etc., Le Clère, Paris, 1828, p. 44.

c) R. de Fleury, planche XVIII, à la p. 184.

(3) Bosio et Gosselin écrivent NAZARENVS. M. Rohault de Fleury, le premier, au vu de la relique, rectifie l'erreur matérielle et écrit NAZARINUS.

(4) Ce détail prouve, comme nous l'avons soutenu plus haut, que Pilate n'avait pas écrit le titre. Il permet de supposer qu'il avait fait exécuter le travail par un artisan juif de Jérusalem.

(5) R. de Fleury, *loco cit.*, p. 187.

Digitized by Google

peuplier, etc. (1). Je ne puis résister au plaisir de donner un exemple des fantaisies d'antan. Saint Augustin croit que la Croix et la tablette étaient de bois de sycomore (2) parce que c'est sur un sycomore que Zachée est monté pour voir passer le Christ (3).

La ligne hébraïque est absente mais il en reste quelques crochets qui ont été soumis par le cardinal Caparelli, en 1838 ou en 1839, à M. B. Drach, bibliothécaire de la Propagande, savant rabbin converti au catholicisme. L'expert a consigné son travail dans une lettre livrée à la publicité (4). « Cette inscription qui occupe la première ligne des trois langues, dit-il, a souffert, de l'injure du temps..... Il ne nous reste des lettres qui la composaient que des traits informes ; mais ces traits sont encore suffisamment dessinés pour nous guider dans la recherche des mots entiers et du caractère dont s'est servi l'écrivain de l'inscription. Hâtons-nous car le temps n'est pas éloigné où ces faibles traces auront entièrement disparu de la tablette sacrée.....

« J'y reconnaissais l'écriture vulgaire et profane de notre nation vers la fin du second Temple, les caractères qui nous été conservés sur les médailles des Macchabées ; en un mot l'écriture numismatique. En calculant l'espace vide qui sépare les traits de la sainte tablette, je jugeai à l'instant que le titre hébreu devait être non en syriaque classique, mais en syriaque corrompu tel qu'il se parlait à Jérusalem. »

M. Drach rapporta, après deux mois de recherches, un texte en hébreu populaire du 1er siècle, traduisant *Jésus Nazaréen, roi des Juifs !* dont les jambages se confondaient avec les crochets qu'il avait décalqués.

(1) NICQUET, *loco cit.*, I, 3 : qua materia Tituli, seu ex quo ligno fuerit. — (Antverpiæ, 1670, p. 32.)

(2) Sermo LXXX, de Ver. Apostol. : ubi pro te pependit Iesus, et Iesum, et quale genus ligni ascendit Zachæus ?

Sicomorum : apprehendat Zachæus sicomorum ; ascendat humilis Crucem.

(3) *Luc*, XIX, 4.

(4) Explication du texte hébreu de la Sainte Croix, par DRACH, *Annales de philosophie chrétienne*, tome XVIII, année 1839. pp. 291 à 308 et 341 à 352.

Digitized by Google

D'autres visiteurs anciens s'expliquent sur des détails matériels aujourd'hui disparus.

Lælius Petronius, dans un manuscrit consulté par Bosio, déclare qu'il a visité le Titre en 1492 et qu'à cette époque la couleur rouge était encore visible dans les lettres creusées sur le bois (1).

M. l'abbé Gosselin a recueilli un autre témoignage (2) : « un habile antiquaire qui a fait, pendant la Révolution, le voyage de Rome, et qui a soigneusement observé le pieux monument, nous assure que la couleur blanche du Titre, aussi bien que la couleur rouge des lettres, ont entièrement disparu, mais la couleur rouge a fait place, comme il arrive d'ordinaire, à une espèce de couleur de plomb. »

Enfin Mgr Gerbet (3) dit : « La couleur blanche que Sozomène a notée s'est effacée; ce morceau de bois est brun, mais des taches de gris foncé s'y laissent apercevoir. On sait que le blanc de céruse tourne à cette nuance lorsqu'il est décomposé par le temps (4). »

En résumé, le Titre conservé à Sainte-Croix de Jerusalem est un bois vermoulu dont l'antiquité n'est point niable; il offre tous les caractères d'un *Album* dont les lettres, creusées à la gouge, auraient été peintes en rouge; quoique réduit au tiers de sa surface, il contient la partie caractéristique des inscriptions grecque et latine décrites par saint Jean pour l'an 33 et par Sozomème pour l'an 326. Recherchons quelle a été son histoire depuis cette dernière date.

On le trouve, pour la première fois, dans la première partie du v^e^ siècle. Placide-Valentinien III, empereur d'Occident de 424 à 455, orna le sanctuaire de Sainte-Croix de Jérusalem de mosaïques en suite d'un vœu qu'il avait

(1) Ibique erant cavatæ, ac deinde colore rubro tinctæ infra scriptæ litteræ. (NICQUET, *loco cit.*, p. 162.)

(2) *Notice sur la couronne d'épines*, etc., p. 45.

(3) *Esquisse de Rome chrétienne*, II, 282.

(4) Le P. Ollivier (*La Passion*, éd. populaire, p. 330, note 3) se trompe lorsqu'il fait blanchir le Titre à la chaux. Les traces de chaux, très fugitives, n'auraient point laissé les taches grisâtres signalées par Mgr Gerbet.

Digitized by Google

avec sa mère Placidie et sa sœur Honoria (1). A la même époque, le clergé fit creuser une niche au sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, entre deux petites colonnes. Il y plaça la relique, préalablement renfermée dans une châsse de plomb dont la longueur est évaluée à deux palmes (444^{mm}) (2) (3). La cavité fut bouchée par une tablette en terre cuite de o^{m}32 de largeur et de o^{m}21 de hauteur sur laquelle on lit : *Titulus Crucis* (Titre de la Croix) (4). La tradition rapporte que Valentinien donna la tablette ainsi que la mosaïque ; les magnifiques lettres de 50^{mm} de hauteur, gravées au ciseau, paraissent aux archéogues dater de la fin de l'histoire romaine (5).

Agissait-on ainsi pour soustraire l'objet vénéré aux profanations des Barbares ? Non, car la niche et la plaque qui l'obstruait étaient trop apparentes pour demeurer inaperçues. Rome sortait du sac des Wisigoths d'Alaric (24 août 410). Les envahisseurs étaient ariens. Chrétiens à leur manière, ils s'arrêtaient devant les porches des sanctuaires. Saint Augustin (6) écrit : « J'en puis attester les sépulcres des martyrs et les basiliques des apôtres qui, dans cet horrible désastre, ont également ouvert leurs portes aux enfants de l'Eglise et aux païens. C'est là que venait expirer la fureur des meurtriers ; c'est là que les victimes qu'ils voulaient sauver étaient conduites pour être à couvert de la violence d'ennemis plus féroces qui n'étaient pas touchés de la même compassion (7). » Le Titre aurait été en sûreté,

(1) Inde centum ferè labentis annis, Placidius Valentianus III Imperator... in solutionem voti sui, ac matris Placidiæ, et Honoriæ sororis, opere vermiculato eam (sainte Croix) exornavit. (*Extrait de l'inscription*).

(2) Le palme romain est de huit pouces, trois lignes et demie (Gosselin, p. 44, note 1), soit, d'après le système métrique, 222^{mm} (R. de Fleury, p. 189).

(3) Una capsula plumbea, duarum palmarum..... (Nicquet, *loco cit.*, p. 162).

(4) Voir la reproduction de la tablette dans Rohault de Fleury, planche XIX, à la page 190.

(5) R. de Fleury, *Eod.*, pp. 186 et 188.

(6) *De Civitate Dei*, lib. I, cap. 1, traduction d'Emile Saisset.

(7) On sait, par la correspondance de saint Jérôme, que Marcella

Digitized by Google

pour les mêmes raisons, en 455, avec les Vandales de Gensériс et, en 472, avec les Suèves de Ricimer.

Le principal danger venait de la piété mal entendue des fidèles. Le peuple, encore grossier, voyait dans les saints des protecteurs terrestres puissants, et dans la détention matérielle de leurs restes la meilleure des sauvegardes :

Ceste grant garantisson

comme la qualifie le biographe-poète de Saint-Germer (1). De là des rapts comme celui de partie des corps de saint Marcellin et de saint Pierre, par les hommes de Hilduin, abbé de Mulinheim (2), rapts qui trouveront leur complet épanouissement au pillage de Constantinople, en 1204 (3).

On vit même des fidèles mordre à même des fragments de la Vraie Croix pour s'approprier le produit de leurs larcins (4).

L'Eglise, qui gémissait de ce zèle intempestif, et qui poussait le respect jusqu'à la préservation de tout contact humain, introduisit l'usage de plus en plus fréquent, dès le v^e^ siècle, d'encastrer les reliques dans les murs des édifices sacrés (5).

A ce premier sentiment se joignit bientôt la terreur, qui

et sa fille Principia trouvèrent un asile dans la basilique de Saint-Paul, où les Wisigoths, touchés par leur fierté, les conduisirent. (SAINT JÉRÔME, *Epist.* CLIV, *ad Principam;* LAGRANGE, *Lettres choisies*, p. 423.)

(1) PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, tome I, p. 11.

(2) EGINHARD, *Translation des bienheureux martyrs saint Marcellin et saint Pierre*, livre III, chap. XXVIII. (Traduction Teulet, p. 266.)

Consulter Achille LUCHAIRE, *le Culte des reliques* (*Revue de Paris* du 1^er^ juillet 1900, p. 189).

(3) RIANT, *Exuviæ Constantinopolitanæ*, passim.

(4) Et quoniam, nescio quando, dicitur, quidam fixisset morsum et furasset sancto ligno (*Sanctæ Silviæ Aquitanæ peregrinatio*, Rome, 1887, p. 96).

(5) SAINT PAULIN DE NOLE (Migne, *P. L.*, LXI) : a) *Epist.*, XXXII, ad Severum, cap. X (col. 335 et 336) : . . . apsidem solo et parietibus marmoratam camera musivo illusa clarificat...; b) *Poemata*, XXVI, vers. 103 et suiv. (col. 641) : Ipse intra muros turris tibi, qui sine muris murus erit...

Digitized by Google

paraît contredire la convoitise. Saint Grégoire-le-Grand écrit à Constantine, impératrice de Constantinople : « Dans les pays romains et dans tout l'Occident, on considère comme une inconvenance, et même comme un sacrilège, de toucher au corps des saints : le téméraire qui oserait se le permettre, ne resterait pas impuni (1). » Les dons faits par sainte Hélène à l'église de Trèves demeurèrent près de quatre siècles sans qu'aucun évêque se permît de faire ouvrir leurs châsses, si bien qu'on ne savait plus en quoi ils consistaient (2).

Voilà pourquoi le Titre de la croix fut enlevé de l'autel et monté au sommet de l'édifice. Si cette place le mettait à l'abri des profanations, il l'exposait à un autre péril. Le temps brunit la terre cuite. On ne put plus distinguer, de la nef, la légende : *Titulus Crucis*. Le Titre fut oublié pour les morceaux de la Vraie Croix que l'on voyait. On ne sut même plus qu'il existait. Cet état de choses dura mille ans.

L'oubli s'explique facilement. Les passions fermentent dans Rome en 1143. L'année suivante, Arnauld de Brescia tentera la restauration de la République. Le pape Lucius II, sommé de renoncer aux droits régaliens, quittera la ville éternelle (1145). En 1146, un autre pape, Eugène III, sera réduit à s'enfuir en France. Après la période de troubles, la papauté se réfugiera à Avignon. Quand les peuples mutinés versent le sang, que trois papes à la fois revendiquent la tiare, qu'importent les souvenirs de la Passion, surtout ceux qui sont si hermétiquement clos.

(1) *Epist.*, lib. IV, 30.

(2) *Acta Sanctorum*, Januar. 1, pp. 54 et suiv. (Vie de saint Agritius, dans le manuscrit anonyme du monastère de Saint-Maximin).

(*A suivre*). Louis de Combes.

Digitized by Google

LA

SITUATION DES CATHOLIQUES

AUX ÉTATS-UNIS

On nous représente volontiers comme très enviable le régime imposé aux catholiques par le gouvernement des Etats-Unis. Et, comme en bons Français, nous ignorons toujours les mœurs et les lois des autres pays, beaucoup se figurent que la grande république d'Outre-Atlantique est une terre — sinon la terre — de liberté. Il s'en faut que ce soit exact. Parce que l'Eglise est, là-bas, séparée de l'Etat, il ne s'ensuit pas qu'elle échappe aux tracasseries et aux coups de ses adversaires. Et si les fidèles obtiennent parfois dans quelques villes certains droits, comme à Baltimore, où ils ont accompli, le mois dernier, leurs visites jubilaires processionnellement et précédés par la croix, ils n'en demeurent pas moins gênés, opprimés, sans cesse, dans la vie sociale, à cause de leurs croyances.

Parmi les évènements récents, le troisième congrès annuel de l'Association des Collèges catholiques, qui vient de réunir à Chicago les représentants de soixante-dix institutions, montre bien la valeur des libertés concédées par les continuateurs du franc-maçon Washington. Il appert de multiples rapports lus aux séances que les manœuvres des prétendus « neutres » rendent de plus en plus difficile le maintien des écoles catholiques. « Il est certain, a dit

Digitized by Google

Mgr Conaty, que presque toutes les lois scolaires votées par les différents Etats sont dirigées contre le système des écoles catholiques. C'est notre devoir envers nous-mêmes et envers nos coreligionnaires de protester et de continuer de protester jusqu'à ce qu'on tienne compte de nos objections. »

Et, dans un autre discours, après avoir appelé l'attention sur les dangers qui menacent la liberté de conscience (1), le recteur de l'université catholique de Washington ajoutait : « Nous sommes des citoyens aussi bien que des chrétiens et nous refusons de plier le genou devant le fétiche de l'Etat enseignant, et nous réclamons, en vertu de notre qualité de citoyens, le droit d'élever nos enfants dans des écoles que notre conscience approuve. »

Les congressistes, avant de se séparer, prirent des résolutions dans ce sens, mais au prix de quels efforts, de quelles luttes, conquerront-ils un succès !

Et l'Eglise des Etats-Unis doit lutter sans répit contre d'autres difficultés que celles suscitées par la question scolaire. Nous allons les exposer à l'aide de documents puisés soit dans les revues et journaux de là-bas, soit dans certain livre de M. J. Tardivel que l'on n'a peut-être pas assez lu ici (2).

Il importe d'autant plus de tracer un tableau fidèle de la situation faite à nos coreligionnaires du Nouveau-Monde que c'est à nous annihiler comme eux, dans la nation, que s'appliquent actuellement les sectaires coalisés contre la religion et la patrie.

Mais d'abord, quelques mots d'histoire ne seront pas inutiles ; le passé fera mieux comprendre le présent.

(1) Ces dangers ont été exposés dans une excellente étude : *La legislation scolaire aux Etats-Unis*, lue au Congrès par le R. P. James P. Fagan, S. J., de l'Université de Georgetown.

(2) *La situation religieuse aux Etats-Unis*, un vol., chez Desclée, de Brouwer et Cie, Lille, Paris. Quoique Canadien depuis de longues années, l'auteur connaît à fond le pays des dollars, car il y est né et y a été élevé. Son ouvrage, écrit avec autant d'abnégation que de foi, abonde en documents sérieux. Nous avons trouvé d'utiles renseignements aussi dans la *Vérité* de Québec que le même M. Tardivel dirige depuis vingt ans avec une haute bravoure.

Digitized by Google

La persécution, à la fois violente et légale, fut pratiquée aux Etats-Unis depuis l'établissement des treize colonies jusqu'à la guerre de l'Indépendance. A ce moment, les instigateurs de la révolution atténuèrent le fanatisme, qui venait de s'affirmer en plein congrès, à l'occasion de l'acte de Québec, et dissimulèrent leur hostilité, car ils avaient besoin de l'appui des catholiques. Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. En 1834, la presse et les prédicants mirent de nouveau les fanatiques en fureur. A Charlestown, près de Boston, des misérables, poussés par les chefs du mouvement anti-catholique, incendièrent, après l'avoir pillé, un couvent d'Ursulines, auquel les sectes ne pardonnaient point ses succès de maison d'éducation.

Le comité protestant chargé de l'enquête dut reconnaître qu'une véritable conspiration avait été ourdie, sans rien qui la motivât, contre les religieuses et conclut à ce qu'une indemnité leur fût accordée. Les pertes avaient été évaluées à cent mille dollars, la législature en offrit dix mille. La culpabilité du chef des émeutiers était nettement établie, il fut acquitté aux applaudissements d'une foule qui, pendant les débats, n'avait cessé d'insulter les religieuses et leurs témoins (1).

Les résultats de cet acquittement scandaleux ne se firent pas attendre. Peu après, les fanatiques profanèrent un cimetière catholique à Lowell et attaquèrent une maison de Wareham où l'on célébrait la messe. Deux ans plus tard, ils assaillaient dans les rues de Boston les *Montgomery Guards*, compagnie de miliciens presque tous catholiques. Puis l'ère des publications infâmes commença et, en 1844, naquit l'*American Republican Party*, dont le programme excluait des emplois publics les catholiques de toute nationalité. A l'instigation de ces exclusivistes, des émeutes ensanglantèrent Philadelphie et la Pensylvanie. Des forcenés, dont les autorités ne cherchaient même pas à arrêter la rage, tuèrent ou blessèrent de nombreux fidèles et mi-

(1) Cette foule était encouragée d'ailleurs par l'attitude du président, triste individu de la race des Bulot, qui manifesta vivement devant l'auditoire sa haine contre les religieuses.

Digitized by Google

rent le feu aux maisons, à une académie de jeunes filles et à deux églises. Deux cents familles se trouvèrent réduites à la misère. Mgr Kenrick se vit dans la nécessité de suspendre tout exercice du culte dans les églises restées debout, jusqu'à ce que ses ouailles pussent jouir de leurs droits constitutionnels.

En 1854, nouvelle explosion de haine provoquée par le parti des *Nativistes*. Dans le Rhode-Island, à Providence, le couvent de la Merci est attaqué ; dans le New-Jersey, à Newark, c'est une église. Le sang coule à Saint-Louis, dans le Missouri et à la Nouvelle-Orléans ; dans le Maine, à Ellesworth, un Jésuite, le Père Bapst est assailli et laissé pour mort dans la rue. L'année suivante, les massacreurs de Louisville, dans le Kentucky, n'épargnent même pas les femmes ; ils pillent et incendient les demeures des fidèles, dont cinq périssent dans les flammes. Entre temps, le gouverneur du Massachussets avait licencié les compagnies de milice où les Irlandais catholiques se trouvaient en majorité, et l'assemblée avait voté une loi ordonnant l'inspection des couvents, ce qui donna lieu à d'abjectes brutalités.

Depuis la guerre de sécession, les actes de violence sont devenus rares, il est vrai, mais pour s'être *civilisée*, la persécution n'a rien perdu de son intensité. La calomnie contre l'Eglise, l'ostracisme contre ses enfants restent les moyens favoris des sociétés secrètes, surtout de l'*American Protective Association*, dangereux succédané des *Nativistes* (1). Le moindre incident peut raviver la rage des sectaires, les esprits clairvoyants ne se font aucune illusion à cet égard. Qu'on en juge par cet extrait du *Catholic World* (n° de septembre 1894) : « Nous avons accepté le siècle avec toutes ses merveilleuses découvertes, dit l'optimiste M. L. Johnston, nous sympathisons avec ses plus hautes aspirations et nous ne lui refusons pas les louanges qui lui sont dues. Mais avant que nous puissions mettre de côté toute appréhension, le siècle doit prendre d'abord une

(1) Cette société l'A. P. A., comme disent les Yankees, a pour principal objectif d'écarter les catholiques de la vie politique et civile.

Digitized by Google

attitude moins hostile. Personne ne peut nier *qu'au moins en Amérique*, nous n'ayons de sérieuses causes de craindre, car sous le calme de notre vie politique, nous savons que les éléments brûlants se meuvent et se rencontrent, et n'attendent qu'une occasion pour se lancer au dehors avec une fureur épouvantable. »

En effet, il y a toujours dans la populace des malheureux prêts à toutes les ignominies. Depuis l'ouverture de la campagne contre les Philippines, les soldats irréligieux accumulent les sacrilèges, les profanations d'églises, de couvents, et les vols d'objets du culte. Le *Catholic Columbian* et d'autres feuilles, notamment le *New-York Freeman's Journal* du 9 septembre 1899, ont cité des lettres de militaires contenant force détails typiques (1).

L'Eglise des Etats-Unis a toujours eu contre elle le gouvernement et l'opinion publique. Si, théoriquement, elle est libre, si, pratiquement, elle jouit d'une grande liberté, au même titre d'ailleurs que les différentes sectes, ce qui ne constitue pas une situation enviable, ses enfants sont encore traités au mépris des droits de leur conscience et exclus des fonctions importantes. D'après la Constitution, le Congrès ne peut établir ni proscrire aucune religion, mais il n'en est pas de même des Etats.

« Au siècle dernier, dit l'historien J. Gilmary Shea, sous le régime colonial, le congrégationisme était la religion établie dans presque toute la Nouvelle Angleterre; l'église anglicane, en Virginie, à New-York et dans quelques colonies; tandis que toutes les autres maintenaient plus ou

(1) Dans une lettre publiée par un journal protestant, le *Falcon* de Marion (Kentucky), un soldat protestant déclare que l'A. P. A. donne un libre cours à son fanatisme aux Philippines et il affirme qu'un aumônier de sa religion a enlevé leurs yeux, qu'il prenait pour des pierres précieuses, à une statue de la Sainte Vierge et à une statue de saint Joseph. La profanation des édifices sacrés a donné lieu à de tels excès qu'une autre feuille protestante, le *Manila Times*, a fini par s'indigner. Des volontaires, après avoir détruit la belle église de Guadeloupe, ont été jusqu'a violer des tombeaux de prêtres dans l'espoir d'y trouver des objets précieux ; ces faits odieux ont été révélés par l'abbé Gleason, aumônier temporaire, dans le *New-York Freeman's Journal* du 12 mai 1900.

Digitized by Google

moins la suprématie de la « religion protestante ». Malgré le grand changement qui s'est opéré à la Révolution, malgré la formation du gouvernement fédéral actuel, cet établissement *virtuel* de la « religion protestante » existe encore, plus ou moins, sous le masque de la liberté religieuse (1).»

A la vérité, chaque Etat peut faire de l'acceptation de la religion réformée, sans que le gouvernement fédéral puisse intervenir, une condition nécessaire, pour tous ceux qui vivent sur son territoire, à la possession de biens immeubles, à l'exercice d'une profession, du droit de suffrage ou à l'éligibilité aux fonctions publiques. M. Shea l'explique dans un autre article : « La Constitution, y lit-on, telle qu'elle a été votée au commencement et telle qu'elle a été amendée depuis, laisse à chaque Etat le pouvoir d'établir une religion, ou de faire, de la profession de la « religion « protestante », une condition à n'importe quoi, et d'exiger un *test oath* (2). »

C'est sur les doctrines du protestantisme que reposent les lois du mariage, c'est dans l'intérêt de ces doctrines ou de l'indifférentisme que fonctionnent les écoles publiques, et tous les moyens sont mis en œuvre pour avantager les pasteurs protestants. Sur cinquante-huit aumôniers des armées de terre et de mer, on ne compte que six catholiques, alors que la moitié au moins des militaires et des marins appartient à la vraie religion. Des soldats et des officiers catholiques ont été punis pour avoir refusé de prendre part aux exercices du culte réformé. Et les soldats, traités comme de simples Peaux-Rouges, se voient même obligés à faire instruire leurs enfants par l'aumônier protestant (3).

Quant aux malades, aux infirmes, aux malheureux de toute sorte hospitalisés dans les institutions de l'Etat, on ne se contente pas de leur imposer l'assistance aux exer-

(1) *American Catholic Quaterly Review*, avril 1882.
(2) *Id.*, octobre 1884.
(3) Le gouvernement impose, en effet, des instituteurs protestants à plusieurs *réserves* de sauvages catholiques. *Proceedings American catholic congress*, 1889, p. 11.

Digitized by Google

cices protestants, on leur refuse presque partout, s'ils sont catholiques, le droit de pratiquer leur religion. Les prêtres ne peuvent dire la messe dans les prisons et les maisons de correction, ni communiquer avec les détenus. La législature de l'Ohio vota en 1874-75 une loi accordant la liberté religieuse aux prisonniers ; il y eut de telles protestations qu'il fallut l'abroger l'année suivante. Dans la Pensylvanie, où la loi organique proclame pompeusement cette liberté, les détenus n'en jouissent que dans une maison, encore est-ce seulement lorsqu'ils tombent malades.

Le gouvernement de Washington ne recule devant aucune vexation, voire aucune vilenie, pour marquer son dédain du catholicisme.

En 1878, au Massachussets, un prêtre, qui visitait un asile de pauvres, ayant voulu confesser une mourante, la gardienne refusa de quitter la chambre. Le prêtre dut la mettre dehors afin d'accomplir son devoir; il fut poursuivi et condamné à des dommages-intérêts.

Pendant la récente guerre contre l'Espagne, des religieuses se dévouèrent dans les ambulances et les hôpitaux; plusieurs tombèrent gravement malades, quatre succombèrent à leur poste. Les hostilités terminées, le président Mac-Kinley, parlant au nom de la nation, ne témoigna de la reconnaissance qu'aux gardes-malades de la Croix-Rouge; il n'eut pas un mot de remerciement pour les religieuses, pas même pour les sœurs enseignantes de Key-West, en Floride, qui avaient converti leur couvent en hôpital et soigné les blessés avec un complet désintéressement. Le député Osborne essaya de réparer cette goujaterie en proposant au congrès de remercier les vaillantes sœurs; son projet de résolution fut enterré dans une commission.

Le gouvernement fédéral est trop pénétré de l'esprit maçonnique pour perdre une occasion de contrarier, quand il ne peut les persécuter, les dévôts au Vainqueur de l'enfer. Ici, on les empêche de disposer de leur bien par testament; là, de posséder leurs églises et leurs institutions; ailleurs, on s'ingénie pour les priver de certains droits. Un des

Digitized by Google

premiers actes des conquérants de Cuba et de Porto-Rico fut d'enlever les cimetières au clergé pour les donner aux municipalités et d'imposer le mariage purement civil (1). A Santiago, on a rendu, par des indignités de tout genre, la situation intolérable à l'archevêque. Et si le territoire du Nouveau-Mexique n'a pas encore été élevé au rang d'Etat, cela tient uniquement à ce que sa population pratique la vraie religion.

De crainte que l'Eglise ne devienne une puissance dans l'Etat, les législateurs sectaires ont pris de telles mesures et si bien éliminé des lois organiques la religion et la morale, qu'aujourd'hui l'Etat absorbe l'Eglise. « L'Etat se dirige d'après son propre concept du devoir, proclame la Cour suprême du Maine. Le bien et le mal pour l'Etat, c'est le bien et le mal tels qu'ils sont définis par les statuts de la législature. » Selon la Cour suprême de l'Ohio, « ni le christianisme, ni aucune autre religion ne font partie du droit public de l'Etat ». Enfin la Cour suprême des Etats-Unis déclare que la théorie sur laquelle repose le système politique du pays, « c'est que la souveraineté ultime est dans le peuple, qui est la source de toute autorité légitime ». Et par peuple, il faut entendre, cela va sans dire, la majorité des électeurs.

Le paganisme reconnaissait des principes religieux, l'Etat yankee flatte et favorise l'incrédulité. « Pour plusieurs raisons, formule le juge Cooley, dans son *Constitutional Limitation*, le christianisme ne fait pas partie du droit public du pays dans un sens qui autorise les tribunaux à le reconnaître et à y asseoir leurs jugements, si ce n'est lorsqu'ils peuvent trouver que ses préceptes et ses principes ont été incorporés dans le droit positif de l'Etat et en font partie intégrante. »

La République des Etats-Unis, qu'inspira, dès sa formation, l'esprit du siècle, est un despotisme démocratique

(1) Devant l'attitude des populations, cette dernière mesure a été rapportée. Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'aucun catholique ne se trouve parmi les membres des commissions nommés par le président pour fonctionner à Cuba, à Porto-Rico et aux Philippines.

Digitized by Google

absolu, une variété d'ochlocratie, et ses gouvernants ne sont pas moins irréligieux que ceux de France. On chercherait en vain, dans la Déclaration de l'Indépendance de 1776, quelques passages rappelant les Droits de Dieu et les devoirs de l'homme. On y trouve, au contraire, maintes traces de l'influence maçonnique. Beaucoup, parmi les Yankees, ne voient en la religion qu'un soutien extérieur, et le dernier recensement prouve que plus des deux tiers des habitants vivent sans aucune foi.

« Dans certains districts ruraux du New-Hampshire, avoue le gouverneur de cet Etat, les derniers vestiges du christianisme s'effacent, tant le protestantisme dégénère. »

« L'Etat et l'opinion publique, déclare l'éminent Shea, semblent, tous deux, décidés à empêcher toute idée religieuse véritable de prévaloir au sein des masses. Une sorte de moralité païenne est tout ce que l'on permet de leur inculquer, laquelle, à cause de l'absence de tout élément essentiel du christianisme, est impuissante pour le bien (1). »

Nulle part, le culte du veau d'or n'est poussé plus loin. Les fidèles des différentes confessions sont moins nombreux que les membres des sociétés secrètes. Voilà ce que l'on doit à ces écoles publiques, où, selon l'expression du *Catholic World*, on forme de purs animaux cultivés. La faute en est aux hérétiques haineux. Ils firent adopter et propager le système des écoles neutres dans l'espoir que, s'il nuirait aux sectes protestantes, il détruirait le catholicisme. Or, c'est justement le résultat contraire qui a été obtenu. L'Eglise a fait, hélas! de grandes pertes, mais ses écoles ont presque annihilé le protestantisme. Aussi, les impies mettent-ils tout en œuvre pour leur nuire. Dans le Missouri, les deux chambres de la législature votèrent, il y a quelques semaines, le bill suivant : « Aucun enfant ne peut être exempté de l'école publique, à moins qu'il n'obtienne, du bureau scolaire local, l'autorisation de fréquenter quelque école particulière, laquelle doit être approuvée

(1) *American Catholic Quaterly Review*, avril 1879.

Digitized by Google

par ledit bureau. » Or, l'approbation de celui-ci ne pouvant aller qu'aux écoles où sont enseignées toutes les matières du programme des écoles publiques, les parents catholiques auraient été complètement livrés à l'arbitraire du bureau, si le bill était devenu une loi ; heureusement, le gouverneur, M. Dockery, vient de refuser sa sanction.

L'atmosphère morale du pays des dollars est si funeste qu'il a fallu l'énergique campagne d'un admirable polémiste, A. Mac-Master, et le décret du troisième concile de Baltimore pour décider les catholiques à augmenter comme il convenait le nombre des écoles paroissiales. L'œuvre exige d'énormes sacrifices, puisque les fidèles, presque tous sans fortune et sans influence, payent déjà comme contribuables pour l'entretien des écoles publiques, mais elle rend d'inappréciables services. Sans ces écoles, lit-on dans le *Catholic Record* d'Indianapolis, les catholiques des Etats-Unis ne seraient pas aujourd'hui plus de cinq millions. « Ils seraient plus du triple, affirme M. Tardivel, si l'on n'avait tant hésité à établir ces écoles. »

Vingt-cinq millions de dollars ont été dépensés, pendant l'année dernière, pour l'œuvre de l'éducation, et les élèves sont maintenant un million, dont dix mille dans les collèges. Mgr Conaty, en mentionnant ces chiffres, au cours du congrès dont nous avons parlé plus haut, a exhorté vivement les fidèles à développer encore les « high-schools » (académies catholiques) et à syndiquer en quelque sorte leurs collèges avec leur Université. Un extrait de son allocution d'ouverture achèvera de renseigner sur les agissements de l'Etat, dont les tendances ne vont rien moins qu'à la socialisation de l'enseignement.

« La puissante machine de l'éducation sécularisée, a déclaré le recteur de l'université de Washington, menace de paralyser tous les efforts des individus et de l'Eglise sur le terrain scolaire... Selon moi, il n'y a jamais eu de moment plus critique dans le combat de l'éducation religieuse contre l'éducation sécularisée. Le danger, je crois, menace toutes les écoles particulières, depuis le bas jusqu'en haut, et il importe que nous, qui sommes dévoués à l'idée de

Digitized by Google

l'éducation religieuse, nous élevions notre système scolaire de telle sorte qu'il puisse résister à toutes les attaques du système de l'éducation sans religion. Le christianisme dépend de l'existence de l'école chrétienne.

« L'intervention de l'Etat dans l'éducation va très loin, comme le faisait remarquer le *Washington Post*, en date du 3 avril. « Les hommes de toutes les écoles politiques « et de toutes les conditions, disait ce journal, semblent « avoir accepté la redoutable expansion de l'école publique « comme une légitime application du pouvoir qu'a l'Etat « de taxer. » Il nous importe donc de nous entendre, de fortifier notre position et de consolider notre système, *tandis que nous avons encore la liberté de le faire.* Le danger de la législation de l'Etat qui s'immisce de toutes les manières possibles dans les entreprises scolaires particulières; la disposition des expérimentateurs à accentuer toujours, de plus en plus, l'intervention de l'Etat dans l'éducation; les empiètements toujours croissants des universités de l'Etat sur l'instruction à tous les degrés, même dans les écoles privées; la disposition à centraliser l'éducation au point d'en faire un apanage du gouvernement national; et enfin, — et ce n'est pas le moindre péril, — la machine politique qui menace de faire main basse sur les œuvres scolaires; toutes ces raisons nous engagent, afin de nous protéger, à mettre en sûreté les principes dont dépend notre éducation et à lier ensemble toutes les parties de notre système, en vue de nous défendre avec plus de succès. »

On comprend maintenant pourquoi les catholiques, quels que soient leurs mérites, ne peuvent parvenir aux grandes charges. Si rien dans la constitution ne s'oppose à ce qu'ils les acceptent, l'opinion publique les leur interdit. Un homme que l'on soupçonnerait apparenté avec des *papistes* ne pourrait arriver à la présidence. Le général Scott, M. Blaine, les généraux Sherman et Sheridan en ont fait l'expérience. En 1872, Greely, l'adversaire de Grant, perdit force suffrages parce qu'il passait, horreur suprême ! pour être le candidat des *Jésuites*. Tout

Digitized by Google

récemment, l'amiral Dewey, si *léonisé* d'abord, compromit sa candidature en épousant une catholique, et peut-être est-ce pour ne pas nuire à l'avenir politique de son mari que celle-ci finit par apostasier.

Et, c'est de toutes les positions politiques importantes que les fidèles sont, en général, exclus par le préjugé dans ce pays dont on vante les lumières et l'intelligence. Les catholiques, constituant un peu plus du septième de la population, auraient droit à douze ou treize sénateurs ; ils en ont *deux*. A la Chambre des représentants, où l'on pourrait espérer une cinquantaine des leurs, à peine en compte-t-on vingt-cinq, encore la plupart ne sont-ils point militants.

Mais alors, demanderez-vous, comment s'explique cet accroissement du catholicisme qui a tant frappé M. Brunetière ? Il n'est dû, répond M. Tardivel, qu'à l'immigration des Européens et des Canadiens français, d'une part, et, de l'autre, à l'acquisition de certains territoires (1). L'immigration, naguère immense, demeure considérable, et ce sont les fidèles venus du dehors qui comblent les vides du troupeau des Etats-Unis. Beaucoup d'âmes se laissent pénétrer par l'impiété ambiante, d'autres dépérissent, surtout dans les campagnes, par suite du manque de prêtres. Il y a 11.987 prêtres pour 10.774.489 fidèles disséminés, au détriment spirituel d'un grand nombre, sur 9.212.270 kilomètres carrés (2). Enfin, les prêtres missionnaires, explique l'abbé Meifust dans *The Review*, de Saint-Louis (13 avril 1899), sont trop souvent découragés

(1) La Louisiane achetée en 1802, la Floride en 1819, le Texas acquis en 1846, la Californie et le Nouveau-Mexique en 1848. La population de ces territoires était presque entièrement catholique.

(2) Ce sont les chiffres donnés par le tout récent *Catholic Directory*. Le nombre des catholiques a augmenté de 645.312 pendant l'année dernière. Leur haut clergé se compose d'un cardinal, de douze archevêques et de quatre-vingts évêques. 6.127 églises ont des prêtres résidents, 3.512 missions possèdent des églises, 1.774 chapelles sont ouvertes aux fidèles. Enfin, nos frères ont à présent 8 universités ; 76 séminaires, où sont formés 3.395 clers ; 3.812 ecoles paroissiales fréquentées par 903.980 enfants ; 247 orphelinats, comprenant 35.084 hospitalisés, et 285 autres institutions de charité.

Digitized by Google

par les demandes d'argent de leurs supérieurs. On exige d'eux qu'ils soutiennent des œuvres diocésaines alors qu'ils ont à peine de quoi se nourrir et se vêtir d'une manière convenable.

A la vérité, les conversions, parmi les individus de race blanche, n'ont pas été jusqu'à présent considérables. Cela tient beaucoup à ce que, pendant longtemps, les Yankees identifièrent le catholicisme avec cette race irlandaise qu'ils poursuivent d'un implacable mépris. Mais cela tient plus encore peut-être au manque de spiritualité de la plupart des fidèles. Imprégnés à leur insu des idées émanées autour d'eux, ils s'exagèrent la puissance des vertus naturelles et leur sacrifient trop volontiers l'action mystique. « C'est là, si l'on veut creuser les choses, dit M. Tardivel, la quintessence de l'erreur américaine : une confiance sans bornes, illimitée, partant excessive, dans la seule action extérieure, c'est-à-dire dans les moyens purement humains, dans les forces de l'homme ; et une indifférence à l'égard des moyens surnaturels qui touche au mépris (1). »

Les catholiques n'ont pas fait non plus beaucoup de recrues parmi les nègres. Sur huit millions, 144.616 seulement appartiennent à l'Eglise, et tout permet d'attribuer cet insuccès à un défaut de zèle. Mais si l'évangélisation des Peaux-Rouges n'a pas donné de meilleurs résultats, — sur 250.000 environ, 74.268 sont nôtres, — c'est surtout parce que le gouvernement fédéral n'a cessé d'entraver les efforts des missionnaires et des religieux.

En 1870, le président Grant, dans son message au congrès, avait déclaré son intention de confier toutes les réserves de terres des tribus sauvages aux Eglises résolues à envoyer, si elles n'en avaient déjà, des missionnaires parmi ces peuplades. Les missionnaires catholiques, qui s'étaient établis, les premiers, dans trente-huit réserves, avaient autour d'eux cent mille convertis, alors que les sectes réunies n'en comptaient que quinze mille. Néanmoins, on ne leur assigna que huit réserves, ce qui jeta brus-

(1) *La situation religieuse aux Etats-Unis*, pp. 242-243.

Digitized by Google

quement quatre-vingts mille sauvages catholiques entre les mains des ministres protestants. Malgré cette manœuvre, les écoles des missions catholiques ne tardèrent pas à l'emporter sur celles des sectes, grâce au concours des religieuses. Si bien que le gouvernement, qui subventionnait ces établissements proportionnellement au nombre de leurs élèves, dut verser en 1891 une somme plus importante aux écoles catholiques qu'aux autres. Se sentant vaincues à jamais sur ce terrain, les sectes firent abolir le le système des écoles confessionnelles, et, depuis, le congrès de Washington a toujours refusé de venir en aide aux établissements de la vraie religion.

S'agit-il au contraire de secourir des institutions protestantes ? L'Etat tourne la constitution. Sous le fallacieux prétexte qu'elles sont ouvertes aux différentes sectes, il les déclare non confessionnelles, *unsectarian*, et rien ne l'empêche plus de les combler de ses libéralités. « Pourquoi, s'écria certain jour le député Fitzgerald, si vous êtes sincères dans vos protestations, en faveur de la séparation des Eglises et de l'Etat, ne vous dispensez-vous pas des services de ces prédicants protestants qui, chaque jour, viennent prier au Capitole, et qui retirent des appointements du trésor public ? Pourquoi n'abolissez-vous pas les aumôneries militaires et navales ? » N'ayant rien de valable à répliquer, la Chambre répondit « par le vote » ; elle passa, dirions-nous, à l'ordre du jour.

Telle est, résumée dans ses lignes essentielles, la situation des catholiques aux Etats-Unis ; nous doutons qu'elle satisfasse nos optimistes les plus invétérés, nos libéralistes les plus « modern style », et qu'il se trouve un fidèle pour souhaiter l'*américanisation* de la France chrétienne.

Alphonse GERMAIN.

Digitized by Google

A PROPOS DE RIMES

Est-il admissible qu'on vienne nous entretenir, à l'heure présente, de la rime française, de son origine, de son histoire et de ses lois ? Toute l'attention et toute l'admiration du monde vont aux Monis, aux Chamberlain, aux Cecil Rhodes ; elles vont aux rois de l'or, aux rois de l'acier, aux rois du pétrole. Un ménestrel qui nous explique doctement toutes les nuances de ses gammes, représente un passé trop lointain et inintelligible.

L'auteur de la *Rime française* appartient, en effet, à un passé, qui n'est peut-être pas bien compris aujourd'hui, mais qui n'en est pas moins fort intéressant et fort beau. Le P. Delaporte a toutes les qualités traditionnelles du lettré de la vieille France, l'érudition, la sérénité intellectuelle, l'ironie et la bonne grâce. Ce qui ne veut pas dire qu'il ignore les écrivains de son temps. Personne peut-être n'a étudié de plus près que lui, Victor Hugo, Banville, Leconte de Lisle, Coppée, Sully-Prudhomme, et, en général, tous nos poètes contemporains. Mais il ne se croit pas tenu de louer, sans cesse, tous ces auteurs inégalement sympathiques, il les observe avec cette bonhomie narquoise qui est familière aux hommes de sa race. Car il naquit au pays de Malherbe et de Corneille. D'où êtes-vous, mon Père ? lui demandai-je un jour. Il se leva, malgré les intolérables douleurs qui ne lui laissaient pour ainsi dire pas de repos, et, avec une gravité imperturbable : « Je suis Normand, dit-il, par la grâce de Dieu. » « Hé quoi ?

Digitized by Google

mon Père, Jésuite et Normand à la fois ? » Ce Jésuite-Normand a chanté, durant toute sa vie, les causes les plus saintes et les plus nobles avec une ardeur et une franchise que les plus malveillants ne sauraient nier.

Naguère, en des vers vibrants, il se peignait ainsi lui-même :

Enfants, pauvres oiseaux du bon Dieu, je vous aime,
Et comme ce grand saint François que j'aime aussi,
A pleines mains, pour vous, je répands et je sème
Les pauvres grains de mil ou de blé que voici.

Oh ! puissent-ils tomber où mon cœur les envoie !
Et vous mettre dans l'âme en ce siècle-glacé,
Un peu de vie, un peu de flamme, un peu de joie,
Tout ce qui fit les bons Français du temps passé.

Ceux-là, les vrais, sachez les comprendre et les suivre !
Enfants, c'est mon espoir : ce sera mon succès.
Et je bénirai Dieu qui bénira mon livre,
S'il vous rend plus chrétiens, et partant plus Français.

Il y aurait du plaisir, certes, à écouter les chants d'un tel poète. Mais les intérêts de la poésie, à l'heure présente, exigeraient de nous autre chose, si nous en croyons un de ses plus illustres représentants, M. Sully-Prudhomme se plaint amèrement que les Français de nos jours semblent négliger de parti-pris, tout ce qui a rapport à la versification. Laissons-donc, pour aujourd'hui, les vers, les beaux vers du P. Delaporte, afin de mieux concentrer toute notre attention sur son histoire de la rime française. Retenons seulement ce fait, qu'avant de formuler les théories de la rime, le P. Delaporte, l'a, pendant fort longtemps, pratiquée.

En une préface spirituelle, voire un peu narquoise, l'auteur de la *Rime française* exprime les craintes fort vives qu'il a de n'être pas compris. Il écrit pour ceux qui veulent savoir ce que c'est *au fond* que la rime, pourquoi avec des rimes on produit telle ou telle musique littéraire. Fort bien. Mais si quelque lecteur, peu normand, s'avisait de voir dans ces préceptes une incitation à apprendre le

Digitized by Google

métier de rimeur? Cette seule pensée fait naître dans l'esprit du P. Delaporte une douleur et un remords. « Mon but n'est point d'inviter mes semblables à rimer. Il y a beaucoup trop de doigts qui usent les feuillets du dictionnaire des rimes, comme il y en a beaucoup trop qui taquinent l'ivoire des pianos. Si par hasard, je déterminais à rimer un seul honnête homme qui ne rime pas, j'en serais marri et je ne m'en consolerais point. Il faut y être né, y être entraîné malgré soi : autrement mieux vaut casser les cailloux sur les routes; c'est plus utile, beaucoup plus moral et plus lucratif. »

Comme on le voit, le P. Delaporte renchérit sur la modestie professionnelle des poètes désabusés, ses prédécesseurs. Ceux-ci comparaient le poète aux pacifiques, inutiles et heureux joueurs de quilles; le P. Delaporte songe, avec une sorte de colère, aux malheureux qui cassent des cailloux. L'âpreté de la lutte pour la vie se fait sentir jusque dans les régions sereines de la poésie. Certes, le P. Delaporte a raison de décourager les apprentis rimeurs, et même les vieux rimeurs qui pullulent dans la république des lettres. Mais dans son ardeur patriotique et utilitaire n'aurait-il pas oublié d'énoncer une restriction importante? Les exercices prosodiques constituent une préparation excellente à l'art d'écrire en prose. Bossuet et Fénelon ont composé d'assez mauvais vers, il faut bien le reconnaître, mais qui oserait affirmer qu'ils ne doivent pas à ces exercices poétiques quelques-unes des beautés de leur prose nombreuse? A coup sûr, ces exercices ne leur ont nui, en aucune façon. Louis Veuillot, lui aussi, a souvent taquiné la Muse et même il a osé justifier son audace très grande :

Tu raisonne fort à propos
Sur la toilette d'oripeaux
Que fait la Muse,

Et je t'accorde que jamais
Homme de sens n'a rimé; mais
Cela m'amuse...

Digitized by Google

Je rime. — Aux Petites-Maisons ! —
C'est ton dernier mot; mes raisons
Ne sont que leurres !

Soit ! Mais quel doux tourment
Jamais a fait plus doucement
Passer les heures ?

Il est permis de supposer que Louis Veuillot n'a pas dit, ici, toute sa pensée. Si ce grand travailleur a consacré tant d'heures à la rime, c'est qu'il avait ses raisons, des raisons sérieuses; il voulait apprendre à tenir avec plus de grâce et à manier avec plus de rapidité le *mâle outil* dont ses adversaires connaissaient si bien la puissance.

D'où vient la rime ? Le P. Delaporte écarte les dires des auteurs facétieux ou trop érudits qui font remonter les origines de la rime aux vieux Allemands, aux Arabes ou aux Juifs.

« Nos dévots aïeux, dit-il, l'ont bonnement empruntée aux séquences, proses et hymnes de la liturgie. La rime, ils l'entendaient retentir, pour leur plus grand profit et plaisir, à l'église, tous les dimanches et fêtes ; surtout, depuis le dixième siècle, au temps où notre langue commençait à poindre. »

Personne aujourd'hui n'oserait contester sérieusement ces affirmations qui ont reçu force de loi historique. Mais peut-être le P. Delaporte écarte-il les Juifs d'un geste un peu bien sommaire. Les prophètes hébreux ne sauraient être rendus responsables des mauvaises facéties qu'il a plu à Voltaire d'inventer. Voltaire raconte, en effet, qu'un rabbin qu'il avait choisi pour professeur d'hébreu, lui montra dans le texte saint deux petits vers qui rimaient. Le P. Delaporte se moque de Voltaire et de son rabbin, ce dont on ne saurait le blâmer. Mais entre la rime française et la poésie hébraïque existent des ressemblances d'une tout autre importance que les deux petits vers signalés par le vieux plaisantin de Ferney.

Il s'est trouvé chez nous un poète qui a su mettre dans ses vers les beautés qui proviennent de la rime et les

Digitized by Google

beautés qui résultent de l'emploi du parallélisme hébreu. Les deux hémistiches du premier vers de la prophétie de Joad, dans *Athalie*, se font pendant, comme d'ailleurs dans les exhortations de Moïse et d'Isaïe, auxquelles le poète les a empruntés :

Cieux, écoutez ma voix, | Terre, prête l'oreille.

C'est la forme la plus simple du parallélisme synonymique. Au contraire, le second vers tout entier correspond au troisième vers pris dans son ensemble :

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

Ailleurs (quatrième vers de la prophétie), les deux hémistiches forment parallélisme, mais au lieu de développer la même pensée, ils s'opposent :

Comment en un plomb vil, | l'or pur s'est-il changé ?

La Bible elle-même n'offre pas de plus bel exemple de parallélisme antithétique.

On me dira peut-être qu'au temps de Racine le parallélisme était inconnu. Ce n'est, en effet, qu'en 1753, que le savant Lowth découvrit le parallélisme et expliqua sa nature. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que les poètes de génie pratiquent d'instinct ce que les érudits découvrent laborieusement, dans la suite, à force d'enquêtes et de déductions ?

Entre notre poésie française et la poésie hébraïque existe une ressemblance générale commune à un grand nombre d'autres poésies et qui dérive de la nature même des choses. Elle s'étend jusqu'à la rime.

« La rime elle-même, dit l'Eutyphron de Herder, la rime elle-même, cette grande jouissance des oreilles du Nord, n'est qu'un parallélisme continuel.

— Mais, lui fait observer Alcyphron, le contempteur de la poésie hébraïque, mais la rime, ainsi que l'uniformité des chants d'église, nous ont été apportées par les Orientaux.

Digitized by Google

La première est due aux Sarrasins, la seconde aux Doxologiens, et nous aurions fort bien pu nous passer de l'une et de l'autre.

— Croiriez-vous, réplique Eutyphron, ce que vous venez de dire? En ce cas, rappelez-vous qu'on ignorait encore, en Europe, l'existence des Sarrasins, quand on y connaissait déjà la rime et les assonnances qui suivent et précèdent les mots, selon les exigences de l'oreille. »

Ainsi donc, les pantalonnades de Voltaire fournissaient, au P. Delaporte, l'occasion d'écrire un excellent chapitre sur les rapports de la poésie hébraïque et de la rime française, rapports qui tiennent à la nature même des choses. On a remarqué que la répétition d'une même syllabe forme comme la base du vocabulaire enfantin : papa, maman, joujou, bonbon, etc., etc. La littérature des Hébreux, littérature primitive par excellence, a fait de la répétition de la pensée la base de sa versification, comme nos trouvères, désireux d'imiter les chants d'église, ont fait de la répétition du même son la base de leur métrique.

Trop succinct quand il s'agit d'établir les rapports qui existent entre la rime et la poésie hébraïque, le P. Delaporte débrouille à loisir, mais sans trop de lenteur, l'art confus de nos vieux poètes. M. Léon Gautier lui sert de guide dans cette opération désormais facile. Entre nous, M. Léon Gautier, M. Petit de Julleville et autres doctes et d'ailleurs très sympathiques professeurs, ont un peu abusé de la patience française. La littérature du moyen âge ne vaut pas, à beaucoup près, son architecture ou sa théologie. Alors pourquoi exiger que les professeurs et les élèves perdent leur temps à étudier tout ce fatras? Que si vous ne voulez pas laisser aux Allemands le monopole de l'érudition romane, vous pensez et vous agissez en bons Français. Mais de grâce, ne vous croyez pas obligés de mettre le grand public et surtout les écoliers dans la confidence de vos travaux. Vivez, paisibles et heureux, à l'ombre de l'Ecole des Chartes.

Le P. Delaporte a trop de bonne grâce pour laisser voir l'ennui qu'il éprouve, en dépouillant ces lourdes dis-

Digitized by Google

sertations. Mais il n'abuse pas de la terminologie savante et lorsque, parfois, il est obligé de l'employer, il s'en excuse avec un sourire : « Le chantre d'Hector, dit-il, allonge ou raccourcit les mots, selon la cadence et la mesure, il glisse (pardon d'être pédant) à travers ses hexamètres réguliers, un *lagare*, un *miure*, un *acéphale;* quand il lui manque une syllable pour un dactyle boiteux, il intercale un *ra* qu'il taille dans la conjonction *ara* et tout marche, coule et chante... Nos braves trouvères s'octroient des franchises pareilles, lorsqu'il s'agit des rimes. Quand ils n'en ont point à leur service, ils en inventent; ils jouent avec la prononciation et ils se moquent de l'orthographe. Au surplus, qui les en empêche ? Ils sont créateurs, dans toute la simplicité et force du terme; ils n'ont à consulter ni à craindre la dernière édition de Bescherelle ou de l'Académie. »

Voilà qui console notre ignorance et rassure notre patriotisme ! Les destinées de la grande littérature et la suprématie de l'esprit français ne dépendent que très faiblement de l'art un peu fruste de nos trouvères. Dont acte.

Les temps qui suivent n'offrent pas à l'historien de la rime une matière sensiblement plus riche. Mais au XVI^e^ siècle se produisit un petit événement littéraire trop caractéristique et trop amusant aussi pour qu'on ne s'applique pas à le rendre populaire. Je veux parler d'une querelle qui éclata entre deux chanoines de la Sainte-Chapelle, Molinet et Crétin. Molinet écrivait à Crétin :

> Molinet n'est sans bruit, ne sans nom, non;
> Il a son son, et comme tu vois, voix;
> Son doux plaid plaist mieux que ne fait ton ton;
> Ton vif art ard plus cler que charbon bon;
> Très trenchants chantz perchent ses parois roids...

Décadents du XIX^e^ et du XX^e^ siècles, que dites-vous de ces tours de force? Aucun d'entre vous peut-être ne saurait s'élever à ces hauteurs, mais il s'est trouvé, au XVI^e^ siècle, un chanoine qui a répondu victorieusement à Molinet :

Digitized by Google

Molinet net ne rend son canon, non !
Trop de vent vend, et met nos esbas bas ;
Son crédit dit, qui donne au renom nom ;
Mais efforts fors tornent en bran son son
Outrageulx jeux le font de solas las.....

L'auteur de cette réplique s'appelait Crétin, le bon Crétin, au vers équivoqué.

L'explication philosophique des beautés de la rime est plus difficile, mais en même temps plus importante et plus intéressante que son histoire. Le plaisir de la rime, dit le P. Delaporte, a deux éléments que M. Sully-Prudhomme appelle *reconnaissance* et *surprise :* c'est le retour d'un son agréable connu, attendu, mais entendu avec un nouveau charme ; vraie jouissance des mélodies qui reviennent et des jouissances mélodiques qui repassent.

Ces indications ne laissent pas d'être justes, mais peut-être sont-elles incomplètes. M. Sully-Prudhomme et le P. Delaporte ne montrent pas assez combien la rime est génératrice de symétrie et comment, par là même, elle se rattache à la notion générale de rythme. Si elle n'est pas toute la versification moderne, comme l'affirme Banville, elle en est, du moins, une partie considérable. On pourrait la considérer comme la forme française, à peine incomplète, de ce rythme essentiel qui est commun à toutes les poésies. Or, l'idée qui semble avoir présidé à la formation de tous les rythmes anciens, c'est l'idée d'établir une sorte de proportion entre les diverses parties d'une même phrase ou d'une série de phrases. S'il faut en croire un érudit très compétent, la forme balancée du parallélisme hébreu se rattache ordinairement à une mimique, ou plutôt à une sorte de danse dont les mouvements combinés, deux par deux, appelaient, en quelque sorte, le redoublement de la pensée. Quelques exégètes l'ont comparé au balancement de la fronde, d'autres enfin au mouvement du balancier. Toujours est-il que le parallèlisme hébreu représente une sorte de rime de la pensée, une symétrie de l'idée exprimée ordinairement deux fois, quelquefois trois, en termes différents. Tel est, par exemple, le psaume CIV[e] :

Digitized by Google

Il prend les nuées pour son char,
Il s'avance sur l'aile des vents,
Il fait des vents, ses messagers,
Des flammes de feu, ses serviteurs...

Le long chapitre que le P. Delaporte consacre à la nature de la rime et à sa nécessité modifie-t-il sensiblement l'opinion traditionnelle qu'on nous a apprise à l'école? Non. Le savant Jésuite rajeunit et fortifie par de nouvelles preuves une doctrine ancienne et sage et inébranlable. Libre à vous d'écrire en prose, mais si vous voulez être poète et poète français, vous ne pouvez pas vous passer de la rime telle que la définit Boileau. Car le P. Delaporte ne se permet de corriger Boileau et son moderne successeur, M. Brunetière, que sur quelques points de détail. Il paraît que les hommes de génie du XIX^e^ siècle n'ont rien su trouver qui remplace la rime. Ils n'ont pas même réussi à augmenter ou à diminuer son importance dans l'art d'écrire en vers. Contre Voltaire, le P. Delaporte prouve que la rime ne doit pas être gueuse, mais contre Banville il établit avec force, qu'elle ne doit pas usurper le titre de rime. Ainsi que l'avait décrété Nicolas, l'inévitable Nicolas, elle demeure la servante ou, si l'on veut, l'esclave de la pensée et du sentiment.

Qu'est-ce donc que la Rime? Une chaine légère,
Que s'impose l'esprit, que l'école exagère :
Un charme à la mesure ajouté savamment,
Mais qui ne doit gêner l'art ni le sentiment ;
Qui juste sans effort, élégant sans emphase,
Soumis à la pensée et soumettant la phrase,
De la mode et du temps a pu subir les lois
Dont il faut reconnaître et soutenir les droits ;
Mais dont le fol excès dans sa monotonie,
Serait le désespoir et la mort du génie.

Ces vers qu'on croirait de Boileau datent d'hier ; ils pourraient servir de conclusion à l'histoire du siècle qui commença avec Hugo et finit avec Banville et Hérédia. Le P. Delaporte est cruel pour les rimeurs — dont quelques-uns

Digitized by Google

célèbres — qui consacrèrent leur vie à la recherche des rimes éclatantes.

Encore une fois, toutes ces considérations que le P. Delaporte ne pouvait pas ne pas formuler et qui sont d'ailleurs justes et motivées, manquent un tant soit peu d'imprévu.

Par contre, le chapitre suivant (*les Lois de la rime*) renferme un très grand nombre de vues à la fois originales et justes; il mérite de devenir classique et de figurer, comme appendice, dans l'histoire de la poésie française. Le P. Delaporte analyse les procédés subtils et complexes des rimeurs les plus compétents et les plus illustres, il synthétise leurs théories, puis il compare le tout aux pratiques et aux principes qui étaient le plus en honneur sous la Pléiade et sous le règne de Boileau. De cette comparaison la vérité sort éclatante et désormais indéniable. Certes les romantiques ont su créer des rimes neuves et belles, le P. Delaporte leur rend justice sur ce point; il constate que, grâce à eux, la poésie française s'est enrichie de merveilleuses sonorités. Mais il ne néglige pas d'atténuer ces éloges par quelques correctifs fort judicieux.

Les romantiques, désireux de faire étalage de leurs richesses, ont mêlé maintes fois à l'or et au diamant authentiques, beaucoup de clinquant. « Le rimeur, chez Hugo, pousse la plaisanterie jusqu'à fabriquer des noms propres de lieux et d'hommes qui n'ont jamais existé.

Soit, ce vers fameux de *Booz endormi :*

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth.

Cherchez Jérimadeth sur toutes les cartes bibliques; les géographes n'ont su encore fixer la latitude de cette ville; elle a été bâtie tout d'une pièce par la fantaisie de Hugo; il lui fallait une rime biblique à *demandait* et l'homme immense a créé Jérimadeth. Ailleurs, il crée des héros aussi aisément qu'il bâtit des villes. Vous ignorez sans doute comment s'appelait le cocher de Xerxès? Eh bien, son grand char d'ébène (il était d'ébène) avait sur son timon

Pour cocher, un seigneur nommé Patyramphus.

Digitized by Google

C'est qu'il fallait rimer avec « pas confus »...

De tels jeux dont on devine aisément le secret, d'ailleurs, ne sont pas dignes d'un grand poète.

Mais lorsqu'ils parlent sérieusement, ceux qui cherchent et trouvent des rimes très éclatantes, dépassent le but. Ils annihilent la pensée ou tout au moins la réduisent à un rôle tout à fait subalterne. Nos grands classiques du XVII^e siècle, sans dédaigner les rimes riches ou très riches, se contentaient de rimer d'une façon convenable ou suffisante.

Toujours, pour se conformer à la plus stricte vérité historique, le P. Delaporte ramène à leurs véritables proportions les victoires que les romantiques remportèrent sur leurs devanciers. Oui, les poètes du XVIII^e siècle et les pseudo-classiques du commencement du XIX^e siècle rimèrent aussi pauvrement que possible. Mais il serait puéril de comparer leur misère au luxe des romantiques. Opposez à Victor Hugo ou à Leconte de Lisle, non pas Voltaire ou Delille, mais Racine ou Corneille. Le parallèle ne sera pas aussi écrasant pour nos classiques que se l'imagine un vain peuple de lecteurs contemporains. En disloquant ce grand niais d'alexandrin, Victor Hugo et ses successeurs l'ont dépouillé de ses plus précieuses qualités rythmiques. Ce qui, dans le luxe de leurs rimes, semble représenter du superflu, n'est en réalité, qu'une compensation. La rime de Victor Hugo est plus riche que la rime de La Fontaine, mais pris dans leur ensemble les mérites rythmiques du premier ne l'emportent pas sur les mérites du second; au contraire.

Enfin, le P. Delaporte ne craint pas d'ouvrir toutes grandes, les portes de l'atelier dans lequel les poètes, ennemis du profane vulgaire, polissent et repolissent leur ouvrage. Je crois bien qu'il nous révèle un certain nombre de secrets que nous ne devrions pas savoir, celui-ci par exemple.

« Avec l'*o* bref comme voyelle tonique, vous avez une légion de rimes très rares : *récolte* et *révolte*, *morgue* et *orgue*, *noble* et *vignoble*, *borgne* et *lorgne*, *borne* et *morne*, *onze* et *bronze* et ces *ongles* dont Leconte de Lisle arme les

Digitized by Google

bêtes de ses *jungles;* et *Constantinople* sur laquelle Hugo et M. de Hérédia jettent le vers du *Sinople* héraldique et je ne sais combien d'autres... Des maîtres ont seuls le tour de main pour nouer ensemble dans une page sérieuse, les deux rimes très rares de *Joug* et de *Zoug*, ville et canton de la Suisse.

Quel assembleur de bœufs pourra former un joug
Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug?

Autre exemple, mais dans un style de satire qui admet tous les mots honnêtes; Louis Veuillot dit du poète rouge Vacquerie, qui fut l'ombre remuante de Hugo :

Normand du Havre, mais doué d'un accent kurde,
Vacquerie est, en France, un des noms de l'absurde.

Après ces doctes, intéressantes, et souvent profondes observations, le P. Delaporte éprouve le besoin de se reposer et de nous reposer agréablement en de petites causeries à bâtons rompus sur les alentours de son sujet. Il nous dit les bizarreries de la rime et les vicissitudes de la prononciation à Paris et en province. Ce chapitre est fort curieux; il nous révèle, peut-être mieux que les autres, le lettré causeur qu'est le P. Delaporte. Quiconque a beaucoup lu et beaucoup rimé a beaucoup retenu.

Parmi les souvenirs gracieux ou comiques, ou simplement instructifs qui se présentent en foule à son esprit, le P. Delaporte n'a qu'à choisir. Et il sait choisir! Nous ne pouvons pas citer, ici, toutes les licences poétiques, toutes les rimes gasconnes ou normandes qu'a hasardées la fantaisie des poètes. On aimera mieux, je pense, quelques tours de force ou quelques consonnances burlesques :

La Sainte Vierge Léocade
En souspirant li dist : O, qu'a de
Douceur, douce pucele, en toi.

Vous croyez, peut-être, que ces rimes merveilleuses sont de Banville? Détrompez-vous : elles ont pour auteur un bon trouvère du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle, Gautier de Coincy.

Digitized by Google

Et voici deux vers de Marc-Monnier qui sont fort connus, mais qui méritent d'être encore plus connus, voire de passer à la postérité la plus reculée :

Laurent Pichat virant (coup hardi) bat Empis,
Lors Empis chavirant, couard dit : Bah ! tant pis (1).

Pauvre Laurent Pichat ! malheureux Empis ! mais aussi malheureux Marc-Monnier, car, enfin un professeur grave ne peut se permettre de ces péchés littéraires que *sub rosa*. C'est à lui-même qu'aurait dû songer Marc-Monnier en écrivant les trois derniers mots de son distique : Bah ! tant pis.

A ces curiosités littéraires, le P. Delaporte aurait bien dû joindre quelques spécimens de l'écriture et de la prosodie décadente. Les grands hommes des petites revues dédaignent toujours le bon sens des malheureux Philistins que nous sommes, vous et moi, mais (qui le croirait?), ils observent quelquefois, je dis quelquefois la rime :

Ouïs ! ouïs aux nues haut et nues où
Tirent-ils d'aile immense qui vire.....
. . . . . et quand vide
et vers les grands pétales dans l'air plus aride
(et en le lourd venir grandi lent et stridule et
Titille qui n'alentisse d'air qui dure, et !
grandie erratile et multiple d'éveils, stride
mixte, plainte et splendeur ! la plénitude aride)
et vers les grands pétales d'agitations
lors évanouissait un vol ardent qui stride...
(des saltigrades doux n'iront plus vers les mers)
mais ouïs ! ouïs haut.....

Je pourrais pousser plus loin cette citation si écrasante pour les ennemis de la littérature décadente, misérables Latins dépourvus de sens esthétique. Mais craignons de blasphémer ce que nous ne comprenons pas !

(1) Il n'est pas possible de passer sous silence un second distique de M. Marc-Monnier :

Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,
Galamment de l'arène à la tour Magne à Nîme.

Digitized by Google

Il ne nous reste qu'à adresser au P. Delaporte les reproches classiques dont un critique consciencieux ne saurait se dispenser et qui sont comme « l'Envoi » dans une ballade.

D'abord, de même que les romantiques ont abusé de la rime riche, de même le P. Delaporte abuse des plaisanteries. — J'entends des bonnes plaisanteries. — Il dira, par exemple : « Ceci est un comble. *Plaudite cives.* » Il dialoguera longuement avec Voltaire, qu'il appelle : Messire; il rédigera, à l'adresse de ses lecteurs, ce peu nécessaire conseil : « Si vous avez le génie de La Fontaine, écrivez en rimes suffisantes et même insuffisantes, tant qu'il vous plaira. »

Remarquez que je ne conteste pas la qualité de cet esprit qui est de bon aloi, mais il me semble que le P. Delaporte plaisante ici, comme on plaisante en conversation. Ces sortes d'amusements ne valent pas d'être imprimés.

Mon second reproche vise la façon dont le P. Delaporte intercale dans son texte, ou parmi d'autres citations, les vers empruntés au P. Longhaye. Ces vers figurent toujours en bonne compagnie, ils précèdent ou suivent les fragments des grands maîtres ou tout au moins des hommes les plus célèbres de nos jours, de Victor Hugo, de Coppée, même de Corneille. Je ne connais pas les vers du P. Longhaye, et peut-être bien ses poèmes valent-ils les œuvres des plus célèbres d'entre nos contemporains. Mais certains voisinages ne laissent pas d'être dangereux. Ainsi, à la page 158, le P. Delaporte cite les vers suivants :

> Quel assembleur de bœufs pourra former un joug
> Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug.
>
> (Victor Hugo, *Légende des siècles.*)

> Et c'est nous, les aînés de la libre Helvétie,
> Que les derniers venus veulent remettre au joug!
> Oui, qui parlait alors de Lucerne et de Zoug?
>
> (P. Longhaye, *Helvétia.*)

Digitized by Google

De deux choses l'une, ou le P. Longhaye a publié ces rimes avant Victor Hugo, ou après Victor Hugo. Si c'est avant — le fait n'a rien d'invraisemblable, car Hugo prenait son bien où il le trouvait, et je sais des hommes illustres qui ne dédaignent pas les écrits de certains prêtres médiocrement connus — si c'est avant, le P. Delaporte doit faire observer en note, avec indication des dates à l'appui, que l'*Helvétia* du P. Longhaye a vu le jour avant la *Légende des siècles*. Si c'est après, il vaut mieux, dans l'intérêt même du P. Longhaye, ne pas rapprocher ses rimes *en oug* des rimes correspondantes de Victor Hugo.

Allons-nous prendre congé du P. Delaporte sur des reproches même anodins et qui ont d'ailleurs pour objet la plus grande gloire de l'un de ses frères d'armes. Oh! que non pas!

M^me^ de Coulanges disait à M^me^ de Sévigné : « Vous êtes délicieuse, et vos lettres sont comme vous. » Il n'entre nullement dans ma pensée de comparer le P. Delaporte à M^me^ de Sévigné, mais ceux qui le connaissent d'un peu près savent bien que si sa prose est spirituelle et sa poésie toujours gracieuse, sa personne est encore plus aimable que sa prose et que ses vers. Ne s'est-il pas révélé lui-même à ses amis, le jour où il a célébré le bon saint Cado.

A genoux, Bretons, au granit celtique ;
Disons le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*
Et je vais conter l'histoire authentique
Du bon saint Cado...

Binious, jouez l'air de la patrie ;
Do, mi, sol, mi, la, do, mi, sol, mi, do ;
Jouez l'air breton qui chante et qui prie
Le bon saint Cado.

Ce saint, qui réunissait en lui toutes les vertus naturelles et surnaturelles, ne se sentait pas absolument la conscience à l'abri de tout reproche. Il aimait Virgile d'un amour... excessif. Il n'est pas téméraire de penser que le

Digitized by Google

P. Delaporte en fait autant, mais ce n'est pas à proprement parler un péché, comme le démontre la légende bretonne. C'est pourquoi de même que Renàn fut un faux disciple de saint Tudual, le P. Delaporte est un vrai disciple du bon saint Cado, grand admirateur de Virgile. Il habite maintenant, lui, Normand, la terre des ajoncs et de la fidélité; il chante, sur son biniou, les airs de la patrie, mais des airs bretons, des airs qui prient. Imaginerait-on aisément, une plus belle destinée?

Abbé Delfour.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION DU PEUPLE

DEVANT L'OPINION

Education sociale des travailleurs ! culture intellectuelle des masses ! voilà des termes qui, à l'heure présente, retentissent sans cesse à nos oreilles. Ce ne sont pas de vains mots : on parle beaucoup de l'éducation du peuple, on s'en occupe encore davantage. C'est par vingt environ qu'il faut compter les universités populaires qui ont été ouvertes depuis dix-huit mois dans Paris et sa banlieue. Allons au peuple ! tel est le cri général, conclusion proférée bien haut d'un raisonnement demeuré mental, qui rappelle celui de Mahomet au sujet de la montagne. Donc, on s'encourage mutuellement à aller au peuple, on jure d'aller au peuple, mais, chose remarquable, on tient son serment et l'on va au peuple. Et pourquoi y va-t-on ? On y va, parce que le peuple est le nombre, qu'étant le nombre il a la force, et qu'ayant la force il tient en ses mains ignorantes les destinées du pays. Bossuet n'hésitait pas à prendre au berceau un enfant royal, d'une nature ingrate et bornée, et à lui consacrer toute son âme, pour faire en sorte de l'instruire et de le rendre digne de la nation à laquelle il devait commander un jour. Aujourd'hui que le peuple est roi, il faut lui enseigner ses devoirs de roi ; il a ses passions, il faut lui apprendre à les dompter ; il a ses ses flatteurs, il faut lui apprendre à s'en préserver. Le

Digitized by Google

génie n'est pas plus nécessaire pour cette grande mission qu'il ne l'était à Bossuet pour son préceptorat du Dauphin; la culture intellectuelle et le dévouement suffisent. Ni l'une ni l'autre ne font défaut; d'étranges lacunes, que nous aurons occasion de signaler, n'excluent pas la première, et le mélange de mobiles intéressés ne permet pas de dénier le second. Ceux-ci veulent le peuple athée, impérieux et farouche; ceux-là veulent le peuple chrétien, conciliant et aimable; mais tous veulent le peuple grand et éclairé, et ce trait caractérise bien l'opinion du moment.

Il est triste pour la bourgeoisie honnête et chrétienne d'avoir à s'avouer que, si la franc-maçonnerie est depuis si longtemps maîtresse dans notre pays, elle-même a été sa complice inconsciente. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire à des gens, d'ailleurs dignes de tous les éloges pour leur charité sans bornes et leur dévouement à toutes les bonnes œuvres, et dont la conduite démentait à tout instant ce déplorable langage, que le peuple en savait toujours assez long et qu'il était bien inutile de l'instruire! La bourgeoisie se défiait du peuple, parce qu'elle l'avait vu ou qu'elle croyait l'avoir vu à l'œuvre en 48 et en 71 ; elle le tenait à distance. Témoin de ce spectacle, que faisait la franc-maçonnerie, plus bourgeoise que la bourgeoisie, j'entends plus poltronne et en outre dépourvue des vertus de la bourgeoisie, égoïste et sans entrailles, incapable du moindre acte de charité désintéressée? Elle racontait au peuple qu'elle seule aimait le peuple, que la religion chrétienne inspirait à la bourgeoisie ses répugnances, tandis qu'à la vérité une peur instinctive et irréfléchie, et qui d'ailleurs n'avait rien de chrétien, était la cause unique de cette réserve; elle concluait en affirmant que la religion chrétienne était l'adversaire du peuple, de son instruction, de ses progrès et de son élévation. Le peuple ajoutait foi à ces mensonges, qui chatouillaient son orgueilleuse faiblesse, et il donnait sa confiance à des hommes qui ne se proposaient d'autre but que d'asseoir leur domination en s'attaquant à l'Eglise, seul obtacle à leurs odieuses visées; le mot de bourgeois et celui de clérical devenaient, dans la

Digitized by Google

langue du peuple, synonymes du mot ennemi; et ainsi chaque jour se creusait davantage cette division des classes, qu'une démocratie digne de ce nom devrait au contraire s'efforcer d'atténuer ; le peuple de France, en croyant préparer le triomphe de la démocratie, en retardait sans cesse le règne.

Les cléricaux cependant, puisque cléricaux il y a, les cléricaux, cet objet constant des haines du peuple, faisaient beaucoup pour le peuple, non seulement pour sa moralité, non seulement pour son bien-être matériel, mais pour son instruction. A peine un obscur fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, Paul Vrignault, avait-il conçu l'idée première des cercles catholiques d'ouvriers, que grâce au zèle enflammé de MM. de Mun et de la Tour du Pin, cette idée prenait corps et devenait une réalité. Aux yeux de ces hommes de bien, il s'agissait, direz-vous, d'arracher l'ouvrier à la pernicieuse fréquentation du cabaret, de ses boissons frelatées et de ses orateurs pervers ; non, il s'agissait aussi de donner à l'ouvrier l'enseignement professionnel. Les cercles, dans la pensée de leurs fondateurs, n'étaient pas, comme on s'est plu à le dire, un lieu où l'ouvrier pouvait tuer le temps honnêtement, mais une institution destinée à lui faire connaître le rôle qu'il lui appartient de jouer dans la civilisation chrétienne : admirable conception, la plus grande peut-être du XIX^e^ siècle à son déclin. Elle n'a pas, nous en convenons, produit tout ce qu'on attendait d'elle, mais il ne faut attribuer ce résultat qu'à un excès mal entendu de dévouement. Les coopérateurs d'une œuvre si belle lui ont accordé plus de leur cœur que de leur intelligence; ils ont aimé les ouvriers comme on aime des enfants disgraciés de la nature, à l'égard de qui l'on se contente d'adoucir une vie d'infortunes; ils eussent agi plus sagement en les soumettant à cette éducation sévère qui convient aux enfants robustes, destinés à perpétuer la race et à soutenir l'honneur du nom. L'inspiration primitive n'en subsiste pas moins, pour l'éternelle gloire de ceux qu'elle avait animés, et il suffit d'ailleurs de visiter un cercle catholique d'ou-

Digitized by Google

vriers, pour constater combien d'efforts ont été tentés, combien de résultats ont été obtenus, en ce qui touche et la culture professionnelle des artisans et les intérêts généraux de chaque corps d'état.

Et que n'y aurait-il pas à dire de la Société catholique d'Education et d'Enseignement qui, depuis plus de trente ans, a fait tant pour l'instruction des enfants du peuple, a subventionné tant d'écoles, a suscité ou a encouragé de ses dons et de ses conseils tant de fondations utiles, a résolu tant de questions délicates de pédagogie, a défendu tant d'intérêts menacés et conjuré tant de périls ? Pouvons-nous enfin oublier les services de ce comité de conférenciers catholiques, qui a son siège à Paris, rue de Grenelle ? Ne sait-on pas, et de longue date, partout en France où il existe un groupe d'hommes s'adonnant à l'étude des besoins du peuple, que l'on n'a jamais en vain fait appel au dévouement de ses membres? N'est-il pas de notoriété publique que les orateurs catholiques les plus éminents ont toujours tenu à honneur de faire partie de ce comité et de prêter leur concours à quiconque le sollicitait ?

Ainsi donc, il est avéré que les catholiques n'ont en aucun moment rien eu à envier à leurs adversaires au point de vue du dévouement à l'instruction du peuple ; et quand la bourgeoisie catholique avait le tort de dire, pour la plus grande joie des sectaires toujours prêts à exploiter ses maladresses ou ses erreurs, que le peuple avait besoin d'honnêteté seulement, et non pas de science, elle se calomniait elle-même, elle oubliait ses largesses inépuisables, les orphelinats innombrables qui ne vivent que grâce à elle, les fatigues et le zèle de tant de conférenciers, et les longues heures passées par ses jeunes gens dans les patronages ; sa main gauche ignorait trop ce que donnait sa main droite : l'humilité elle-même doit céder le pas à la vérité.

Tout au moins les torts de la bourgeoisie ne lui étaient-ils pas particuliers; ils étaient ceux de l'opinion. L'opinion, n'est-ce point un entraînement que tout le monde subit, sans qu'on sache le plus souvent qui l'a provoqué? Tant

Digitized by Google

que cet entraînement vers un objet n'a pas pris cours, les esprits se montrent défiants ou hostiles, ou demeurent indifférents. Ainsi en était-il, il y a peu d'années encore, à l'égard de l'éducation sociale du peuple. Si nous faisons appel à nos souvenirs, ils nous remettent en mémoire un temps où d'excellents parents trouvaient tout naturel et même indispensable que leur grand fils s'occupât de bonnes œuvres, mais où ils l'auraient cru voué au pire destin, si ce bon jeune homme, d'ailleurs aussi intelligent et courageux qu'homme de France, se fût par fortune avisé d'assister à quelque réunion populaire, tenue dans une salle de noces et banquets, parmi la fumée des pipes et le tumulte des invectives. Comme préparation à la vie civique, on avait la conférence Molé, où l'on apprenait l'argot du Parlement et où l'on s'exerçait à légiférer sur toutes les matières : école de thérapeutique, qui ne manquait pas de docteurs, mais qui aurait eu grand besoin d'une clinique pour discerner l'utopie de ses systèmes et la naïveté de ses théories. L'étude, même sérieuse, de l'économie politique, restait doctrinale, au lieu de se faire pratique. On travaillait beaucoup pour le peuple, on ne travaillait pas avec le peuple, ce qui est la vraie manière de l'élever; on n'avait pas même l'idée de chercher à connaître le peuple, à pénétrer les détails de sa vie. Quand un esprit éminent et original, au bon sens du terme, comme M. d'Haussonville venait raconter dans la *Revue des Deux Mondes* le mode d'existence des prolétaires de Belleville et de Ménilmontant, un intérêt de curiosité faisait goûter un instant ses récits, puis l'attention passait vite à d'autres objets.

On s'occupait donc fort peu de la vie du peuple, on se préoccupait moins encore de savoir quels sentiments, quels pensers agitent l'esprit du peuple; pour les gens cultivés, l'âme du peuple était une lettre close, que nul ne se montrait curieux d'ouvrir. De quelle étrange cécité étaient donc frappées nos intelligences, pour qu'elles fussent incapables de voir et de comprendre quel incomparable aliment le peuple offre à leurs études et à leurs méditations? Peut-on songer sans honte et sans indignation que, depuis cinquante

Digitized by Google

ans, le théâtre en France vit des bons ou méchants tours que, dans le plus niaisement bourgeois des milieux, Monsieur joue à Madame, et réciproquement? Ce serait à croire que, dans notre pays, il n'existerait qu'une classe d'habitants, celle des employés de ministère. Est-il possible qu'aujourd'hui encore le roman continue, lui aussi, de rouler sur l'éternel adultère, comme s'il n'y avait, entre Dunkerque et Perpignan, d'autres traits de mœurs à noter que des infidélités conjugales plus ou moins habiles ou plus ou moins passionnées? Il faut cependant, objecterat-on, excepter l'œuvre de M. Zola. Sans doute, M. Zola a voulu peindre toutes les classes de la société, mais qu'a-t-il peint, en définitive? il a peint la bête humaine, il n'a pas peint l'âme humaine; ses tableaux aiguillonnent la curiosité malsaine qui est au fond de chacun de nous, ils nous rendent haletants, ils ne nous émeuvent pas. Ses ouvriers sont des brutes, qui nous étonnent et nous épouvantent par la fougue de leurs mauvais instincts, mais qui ne nous touchent pas le cœur. Oh! non, assurément, ce ne sont pas les romans de M. Zola qui ont porté l'opinion à s'intéresser aux ouvriers; ils n'en avaient pas le pouvoir, et tel n'était pas non plus le but que leur auteur se proposait.

Mais voici enfin qu'à l'heure actuelle le peuple apparaît, non plus seulement comme ce vaste champ du père de famille, où la charité chrétienne est toujours conviée à venir moissonner, non plus seulement comme une armée immense, que des hommes ambitieux sauront toujours recruter pour des luttes dont seuls ils recueilleront les trophées, pour ne pas dire les profits, mais encore comme un sujet d'inspiration pour les arts eux-mêmes. Nous ne citerons d'autre preuve à l'appui de cette assertion qu'un fait bien simple, mais péremptoire : la représentation de *Louise*, le drame lyrique de M. Gustave Charpentier, à l'Opéra-Comique. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'immorale donnée de ce chef-d'œuvre; ce qu'il faut noter, comme un signe des temps et un heureux présage, c'est cette nouveauté qui consiste à trouver les motifs de la musique la plus exquise dans les sentiments qui animent une de ces

Digitized by Google

familles ouvrières que nos faubourgs comptent par centaines.

Ainsi, l'on se plaît aujourd'hui à étudier le peuple; la mode, tranchons le mot, chez ceux que leur vie toute spéculative maintenait jusqu'ici le plus éloignés du peuple, est de s'approcher du peuple. Puisse cette mode être durable! on lui doit beaucoup déjà. Qui, mieux que ces hommes de science et de travail, pouvait s'apercevoir et de l'ignorance du peuple et de sa soif de s'instruire? Voilà pourquoi tant d'universités populaires ont été créées; l'esprit en est détestable, sans doute : c'est un esprit de haine envers l'Eglise, envers les principes d'ordre et de morale, en dehors desquels tout n'est plus qu'anarchie; la prétendue neutralité dont on s'y vante est un leurre : la moindre protestation en faveur des idées religieuses y est aussitôt couverte par le déchaînement des interruptions et des menaces; néanmoins, il serait injuste de méconnaître le dévouement de leurs fondateurs à l'égard du peuple. Plût à Dieu, dira-t-on, que ce dévouement néfaste fût un peu moins vif! Plût à Dieu assurément! toujours est-il que ce dévouement est sincère. Il est de fait aussi que l'âpreté de ces attaques contre la religion et les saines doctrines est bien de nature à stimuler les courages des catholiques. La guerre ouverte réveille de l'engourdissement et secoue la torpeur. Les gens de bien, les partisans de la liberté, les savants chrétiens, les amis des bonnes lettres se sont comptés; ils ont mis en commun leur zèle et leurs ressources, ils ont fondé des institutions nouvelles pour lutter contre les universités populaires socialistes et anti-chrétiennes, ils ont infusé une vigueur jusque-là inconnue à des institutions déjà existantes, à des réunions périodiques où des ouvriers jeunes ou vieux cherchaient à s'éclairer par leurs seules lumières sur les questions vitales.

Ce fut, certes, une belle soirée pour les honnêtes amis du peuple que celle du dimanche 3 février dernier : l'Institut populaire du V^e^ arrondissement de Paris, fondé sous le patronage de littérateurs, de savants et d'artistes éminents, par quelques jeunes gens courageux, dont

Digitized by Google

plusieurs appartenaient à l'Université, tenait sa séance d'inauguration sous la présidence de M. Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie française. Nous ne relaterons pas ici les discours qui furent prononcés; tout le monde en a pu lire le compte-rendu dans les journaux du lendemain. Mais c'est avec complaisance, c'est avec émotion même, que nous noterons le *fait nouveau* qui se passa ce soir-là, et qui nous parut comme le prélude de la révision si désirée du litige depuis tant d'années pendant entre la bourgeoisie et le peuple. Nous vîmes toutes les classes de la société mêlées et confondues dans la plus parfaite harmonie; des sentiments de bienveillance réciproque se lisaient sur tous les visages; la démocratie française idéale était vraiment là présente. Faut-il ajouter, car cela va presque sans dire, que quelques jeunes énergumènes, embauchés par certains meneurs des universités populaires, vinrent casser des vitres et se livrer à des voies de fait sur plusieurs organisateurs de cet institut dont ils redoutaient assez justement la concurrence? Ce qui est plus digne de remarque, c'est d'une part la courtoisie, ou à vrai dire la patience inaltérable, avec laquelle sont accueillis et écoutés les émissaires de ces universités rivales, lorsqu'ils assistent à quelqu'une des séances qui se succèdent avec régularité trois fois par semaine, et lorsqu'ils y prennent la parole; c'est, d'autre part, l'incroyable ignorance dont ils font preuve sur les points les plus élémentaires des questions religieuses. Nous les avons entendus poser des objections qui dénotaient ou une mauvaise foi que nous nous refusons à présumer, ou un défaut d'instruction en ces matières qui, en vérité, se conçoit difficilement.

Il semblerait naturel qu'ils traitassent leurs loyaux adversaires sur les bases de la réciprocité diplomatique; mais telle n'est pas, nous l'avons vu, leur façon de procéder à l'égard des contradicteurs. Leur règle est de chercher à supprimer ce qui leur porte ombrage, et leur tactique ne fait fi d'aucun stratagème; c'est ainsi qu'ils entendent la concurrence et la liberté. Après avoir jeté sur l'Institut populaire d'inutiles sarcasmes, ils ont organisé

Digitized by Google

contre lui la conspiration du silence. Par malheur, l'Institut populaire n'avait jamais compté que les universités rivales lui feraient de la propagande, mais, en revanche, il avait pris à tâche de choisir des conférencters aussi distingués par la variété du savoir que par leur sympathie pour les classes ouvrières. Le calcul était bon, et chaque séance en confirme l'exactitude ; l'auditoire est toujours nombreux, et toujours il offre le même mélange de gens appartenant à tous les milieux : il n'est ni exclusivement bourgeois ni exclusivement ouvrier, il offre en raccourci l'image de la nation. Voilà, certes, un caractère que ne présente pas le public des institutions adverses.

Comment le présenterait-il, en effet, puisque ces institutions ne nourrissent au fond d'autre dessein que d'allumer chez le peuple des haines violentes contre la bourgeoisie chrétienne ? La bourgeoisie chrétienne ne peut guère être tentée d'en fréquenter les réunions, et le fût-elle, ce serait en vain qu'elle essayerait de s'y faire admettre ; quant au peuple, il n'a pas tardé à s'apercevoir que de telles réunions étaient, en somme, des réunions de combat, organisées par des sectaires en vue de recruter et d'échauffer des adhérents ; or le peuple n'est pas, il s'en faut, tout entier sectaire, et, avant tout, à l'heure présente, il a le désir de s'instruire. Un instinct secret l'avertit de se défier des leçons de ceux pour qui la science est toujours une arme de parti ; il réclame un enseignement exempt des passions du jour, un enseignement sûr, exact et étendu. Que ce vœu nous soit une règle sévère ! Le peuple, en fait de science, aujourd'hui ne se paye plus de mots sonores et creux ; il sent que trop longtemps on s'est moqué de lui avec des apparences, il veut des réalités. Son vieux bon sens gaulois se réveille enfin ; il cherche la vérité. Désormais, pour réussir auprès de lui, il faut s'en être rendu digne par une préparation sérieuse ; mais, à ce prix, le succès est certain, et les témoignages de gratitude dont on se voit l'objet sont vraiment touchants.

Quel encouragement pour les jeunes talents inoccupés, pour les bonnes volontés sans emploi, à prendre la direc-

Digitized by Google

tion intellectuelle d'un de ces nombreux petits cercles populaires d'études sociales qui, rattachés par un lien non de discipline, mais d'affection, au grand centre parisien du *Sillon* (1), existent maintenant dans presque toutes les villes de France? Ce qui leur manque, à ces groupes, ce n'est ni le nombre ni le zèle des adhérents, ce sont trop souvent des guides sûrs, de jeunes chefs déjà instruits, et assez laborieux pour ne reculer jamais devant l'étude approfondie des problèmes les plus récents ou les plus ardus de la science sociale. Cela est très bien de parler aux travailleurs de Jeanne d'Arc, des gloires de la France, ou du devoir civique ; mais la paresse éloquente a vraiment trop abusé de ces sujets faciles ; ce qu'il faut, et avec les jeunes gens surtout, c'est traiter les questions à l'ordre du jour, les questions difficiles, que, livrés à eux-mêmes, ils ne peuvent discuter avec fruit : caisses de retraite, accidents de travail, mutualités agricoles, progressivité de l'impôt, etc. Ah ! si, tout en laissant à leur naïve ardeur toute liberté, vous savez leur inculquer des notions suffisantes sur ces sujets si graves, quel service vous aurez rendu à eux et au pays ! Vous sentez-vous plus aptes à expliquer à de jeunes auditeurs les mystères des sciences physiques et naturelles, ou à les initier aux secrets de l'art ? n'hésitez pas : la tâche n'est pas moins noble, et les résultats ne seront pas moins flatteurs. Savez-vous à quel point le peuple est épris d'idéal, à quel point il a le désir d'apprendre à goûter, à admirer les chefs-d'œuvre de la littérature, les merveilles de nos musées, les trésors de nos églises? Il n'est pas jusqu'aux détails de l'érudition qui ne le passionnent. De jeunes ouvriers mécaniciens, à l'issue d'une promenade archéologique, sont venus nous demander quels étaient les meilleurs ouvrages sur l'histoire de la Capitale ; l'envie de connaître le vieux Paris les possédait.

Nous voyons aujourd'hui bien des gens sourire de ces

(1) *Le Sillon*, 3, rue de Bagneux, d'abord simple revue fondée et alimentée par de tout jeunes écrivains catholiques, est devenu promptement un comité central, très fortement organisé, de toutes les œuvres de formation du peuple à la vie sociale.

Digitized by Google

petits cénacles où, dit-on, de jeunes apôtres croient recevoir le don des langues politiques et sociales. Nul n'aurait plus le droit de railler, si cette initiation était indéniable; et elle le serait, si un petit nombre de jeunes hommes versés dans la science économique se montraient assez dévoués pour faire profiter de leurs connaissances des citoyens de demain, qui ne demandent qu'à s'instruire, et que les gens de bien doivent instruire, qu'ils doivent éclairer, s'ils veulent que la France honnête puisse compter sur de nouvelles recrues. La critique est aisée....., mais elle provoque des représailles; les petits cercles d'études, piqués de quelques pointes que certains patronages avaient lancées contre eux, se sont permis à leur tour des réflexions un peu vives sur ces institutions, que l'âge n'a cependant pas vieillies. La vérité, c'est que patronages et petits cercles sont utiles, sont indispensables les uns et les autres, précisément parce qu'ils remplissent deux objets différents. Il faut apprendre aux enfants à connaître Dieu : c'est là le but des patronages, et, pour y atteindre, il est nécessaire de tenir les enfants sous une étroite surveillance les jours de repos, où, livrés à eux-mêmes, ils perdraient, en s'initiant au mal, puis en s'affermissant dans le mal, jusqu'à la notion du bien et de son Auteur. Mais, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de l'adolescence, il reste à leur apprendre les devoirs qui leur incombent dans la vie civile, et particulièrement dans une société comme la nôtre, où nul ne saurait plus se dispenser de jouer un rôle actif. Naguère, on les formait seulement à l'honnêteté et au respect de leur conscience de chrétien; il s'agit maintenant de les dresser en outre à se rendre utiles à leur temps et à leur pays. Ce sera l'affaire des cercles d'études, et les jeunes gens les fréquenteront d'autant plus volontiers qu'ils s'y verront moins astreints à une discipline sévère, dont s'accommoderait mal cette indépendance qui leur est si chère. Le cercle d'études servira de transition entre le patronage et le foyer que se créera l'homme fait; mais surtout il préparera le jeune homme à tenir hardiment sa place dans notre démocratie qui, encore une fois, a besoin du concours de tous ses enfants.

Digitized by Google

Que tous ceux donc, et ils sont légion, qui s'intéressent aux œuvres récemment créées dans le but de préparer la jeunesse ouvrière de France à la vie sociale, ne se laissent pas troubler par quelques brocards qu'ont pu jeter, par quelques objections plus ou moins spécieuses qu'énoncent encore, contre ces œuvres nécessaires, des esprits trop enclins à chercher le salut dans des œuvres plus anciennes, que leur zèle, il est vrai, a su rendre durables et fécondes, mais qui ne satisfont pourtant pas tous les vœux. Il est évident, quoi qu'en pensent ces esprits un peu exclusifs, que les résultats qu'ils ont obtenus sont demeurés insuffisants, puisqu'on a senti le moyen de recourir à des moyens nouveaux, et puisque ces moyens nouveaux se montrent efficaces. La sagesse leur dicte dès lors la bienveillance à l'égard d'institutions qui achèveront d'une façon si profitable la tâche qu'eux-mêmes ont depuis longtemps commencée; leur sens chrétien a, d'ailleurs, trop de rectitude pour qu'ils tardent davantage à se rendre à l'avis général, qui juge avec la plus légitime faveur ces institutions déjà florissantes, et leur dévouement est aussi trop désintéressé pour ne point seconder de tous ses efforts un mouvement de l'opinion, où chaque jour davantage on peut découvrir l'inspiration d'en haut.

J. LAURENTIE.

Digitized by Google

LA

TOUTE JEUNE ALLEMAGNE

HISTOIRE DE VINGT ANS DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE (1)

Ceux qui connaissent l'étrange division adoptée par M. Richard-M. Meyer dans son histoire de la littérature allemande au XIX^e^ siècle et qui consiste à le partager d'une façon absolument arbitraire en dix tranches de dix années chacune, pourraient être tentés tout d'abord d'adresser à M. de Hanstein le reproche si justement fait à M. R.-M. Meyer. Et cependant c'est à dessein et à raison que M. de Hanstein a choisi les vingt dernières années du XIX^e^ siècle, qui comprennent exactement l'éclosion, le développement et peut-être la fin du naturalisme allemand dont il veut nous faire l'histoire.

Car c'est véritablement une *histoire*, que M. de Hanstein s'est proposé d'écrire, et non point, il l'affirme lui-même, un recueil de courtes biographies, un *Lexicon* d'écrivains avec des jugements absolus qu'il est le plus

(1) *Das jüngste Deutschland.* Zwei Jahrzehnte miterlebter Litteraturgeschichte, par Adalbert von HANSTEIN, Dr phil., Privatdocent, à Hannover. 1 vol. avec 113 portraits d'écrivains : 6 marcks 50. R. Voigtlaender's Verlag. Leipsig, 1900.

Digitized by Google

souvent impossible au lecteur de contrôler. Il veut nous montrer comment la révolution littéraire qui s'est produite en Allemagne à la fin du XIXe siècle, d'abord simple réaction artistique contre l'ancien idéal, provoquée par les aspirations de la jeune génération et devenue la mise en œuvre des principes d'une esthétique nouvelle, a été dans la suite, entraîné par ses chefs sur le domaine politique et social, pour s'y mêler aux mouvements socialistes et révolutionnaires ; comment de cet excès, de cette déviation où le naturalisme avait jeté la littérature, la nervosité du tempérament moderne l'a peu à peu engagée sur les voies du symbolisme d'où elle évolue maintenant d'une façon décisive vers l'idéalisme et le culte de la beauté. Ce plan adopté par l'auteur, basé à la fois sur la méthode des milieux et celle de l'évolution, était d'autant plus indiqué et plus nécessaire que jamais, à aucune époque, les écrivains n'ont exercé les uns sur les autres une influfluence réciproque aussi forte qu'aujourd'hui et que les changements de directions observés chez certains d'entre eux ne s'expliquent que par ce que M. de Hanstein appelle les « courants dominants ». Et dans ce but, M. de Hanstein analyse en détail les éléments de cette révolution littéraire et nous fait connaître ou tout au moins nous cite la presque totalité des productions tant lyriques que narratives ou dramatiques auxquelles elle a donné naissance. A vrai dire, c'est surtout en drames de tout genre qu'elle s'est montrée particulièrement féconde, quoique la poésie lyrique et plus encore le roman soient représentés par des œuvres nombreuses et quelques grands noms. Mais le théâtre, très populaire en Allemagne, est une tribune ouverte et les dramaturges ne s'en sont pas servis seulement pour le plaisir ou l'éducation esthétiques de leurs auditeurs, beaucoup ont fait de la scène une chaire d'où ils enseignaient plus à leur aise et peut-être aussi d'une façon plus efficace qu'ailleurs leurs doctrines sociales.

La littérature de la période antérieure à celle dont M. de Hanstein nous fait l'histoire était faite à la fois de lyrisme sentimental, de pessimisme rêveur et de haute métaphy-

Digitized by Google

sique. La poésie de Lenau et la philosophie de Schopenhauer avaient profondément influencé cette époque que l'œuvre de R. Wagner presque à lui seul domine et résume. Cependant dès le milieu du XIX^e siècle, un mouvement vers le réalisme commençait à se former : Gustav Freitag et Julian Schmidt se déclaraient à la fois partisans du libéralisme bourgeois en politique et de la vérité en poésie. Un peu plus tard Wilhelm Scherer, en proclamant le triomphe de la science, se faisait l'apôtre du naturalisme ; Spielhagen et Paul Heyse (1) revendiquaient ouvertement les droit des sens. En 1877 Karl Frenzel « le grand pontife » de la critique à Berlin, publiait sa Dramaturgie où il engageait les jeunes auteurs à l'imitation des réalistes français. « Ce n'est plus le temps, écrivait-il, de hisser le rocher de Sisyphe aux sommets de la tragédie, il s'agit de rendre la comédie plus profonde et d'en faire le miroir toujours plus exact de la vie : tel est aujourd'hni le devoir de l'écrivain dramatique. »

Un courant d'inspirations nouvelles envahit toutes les voies de la littérature : la poésie lyrique s'inspire désormais d'un naturalisme étrange, fait à la fois d'amour passionné pour la vérité scientifique, de sympathie ardente pour la misère humaine et de chaude sensualité. Ce triple caractère éclate chez les auteurs de « l'anthologie » des poètes modernes publiée à Berlin et notamment chez ses deux principaux coryphées : Karl Henckell qui dans une pièce intitulée : *Umsonst* (En vain) témoigne d'une vive pitié pour les misérables, tandis que Hermann Conradi dans ses « *Lieder eines Sünders* » (Les chants d'un pêcheur) exalte les joies de la passion avec un sensualisme fougueux. Nous retrouvons ces sentiments, dont la coexistence semble pourtant anormale dans l'âme d'un poète, chez le jeune Wilhelm Arent, qui publiait à 18 ans les *Lieder des Leides* (Chants de la Souffrance) et bientôt après les *Gedichte* (Poésies) et *Aus tiefster Seele* (Du fond de l'âme); mais ici la tristesse et la commisération semblent

(1) Im Paradiese.

Digitized by Google

émaner d'une faiblesse rêveuse et la passion d'une fébrile excitation des sens.

Plusieurs des jeunes poètes de l'anthologie n'étaient pas dépourvus de talent, mais l'un surtout par son naturalisme plus sage, réduit à un naturel exquis, son émotion vive et profonde, la puissance de son expression, la forme pure, le rythme et la mélodie de ses vers s'annonçait comme devant figurer un jour parmi les plus grands : Arno Holz qui a exercé une influence décisive sur les destinées littéraires de sa génération.

Cependant que la capitale de l'empire voyait éclore une ère de choses nouvelles, Munich ne restait point en retard. Dès 1885, s'était fondée, aux bords de l'Isar, une revue — *die Gesellchaft* — dans le but d'affranchir la littérature et l'art de la tyrannie des « vieilles filles », de les débarrasser de la tutelle où les industrieux journaux « des familles » les faisaient vieillir. Il fallait remplacer les rêveries creuses des beaux esprits, les folies sentimentales et les préjugés moraux par les vues hardies, les productions mâles de l'esprit de science et de critique. Le poète Martin Greif fut un des premiers à proclamer la révolte; la pacifique baronne Bertha de Suttner (1) entra courageusement dans la lice, et bientôt vint se joindre à elle une autre *authoress*, Mme de Kappf-Essenther, tandis qu'un certain G. Cristaller d'Akropong, écrivain d'un naturalisme outré en même temps que sociologue plein de sollicitude pour l'avenir de notre race, apportait à la *Gesellschaft* l'appui de ses idées, renouvelées de Darwin et des Spartiates, sur « la Sélection naturelle et réfléchie dans l'espèce humaine. » Enfin Conrad, fanatique admirateur de Zola, rompait des lances en faveur des réalistes français et décochait aux adversaires du naturalisme des épigrammes comme celle-ci — qui perdrait à la traduction toute sa rude saveur :

(1) La baronne de Suttner est l'auteur de l'*Inventaire d'une âme* et du *Roman d'un écrivain*. Fille du feld-maréchal autrichien, le comte Franz Kinsky, elle vit à l'âge de vingt-trois ans les horreurs de la guerre fratricide de 1866 entre l'Autriche et l'Allemagne, ce qui lui a inspiré son meilleur ouvrage, *Die Waffen nieder*, A bas les armes.

Digitized by Google

Naturalismus? — Ich muss gestehen
Nur Schmutz und Fäule giebt's zu sehen
In Eurer natürlichen Kunst und Dichtung ;
Es stinkt ! Das ist Eurer Wahrheit Wesen !

« So hast du mit der Nase gelesen,
Nicht mit dem Verstand ?.... Ist auch eine Richtung ! »

Paul Heyse qui avait sagement engagé les jeunes révolutionnaires à n'user dans la lutte que d'armes courtoises, se vit, pour ce conseil prudent, cruellement flagellé par Kirchbach dans une virulente satire *Münchener Parnass* (1). C'est à Karl Bleibtreu, qui entretenait des relations avec les deux groupes de Munich et de Berlin, qu'était réservée la mission de lancer le manifeste de la nouvelle école. Dans sa brochure intitulée : *Revolution in der Litteratur*, il traçait à grands traits l'évolution de la littérature : il montrait comment elle avait passé du classicisme épris d'idées générales et empreint de l'esprit antique au romantisme plus individualiste, pour aboutir enfin au réalisme, et là-dessus il reprenait le programme déjà ébauché tant de fois : la poésie devait s'emparer des idées et des intérêts du jour (la question sociale) et débarrasser le vieux thème de l'amour des lois d'une morale conventionnelle. « Le vrai réaliste, écrit-il, observe les choses objectivement, *sub specie æterni*, et reproduit la réalité avec d'autant plus d'exactitude qu'il a plus profondément pénétré les mystères de la vie. » A ce titre, il reconnaît que Conrad et Kirchbach sont de vrais réalistes, et que Th. Fontane est au-dessus de tout éloge. C'est surtout par ses jugements plus prompts et plus absolus que solides et définitifs que Bleibtren a rendu sa brochure intéressante. Après avoir déclaré que Grillparzer et Hebbel ne sont que faibles imitateurs de Kleist et de Grabbe (??), il rejette sans appel Heine avec tout le fatras de son romantisme suranné, et appelle le grand lyrique Detlev de Liliencron un « faiseur

(1) Kirchbach fut, dans la suite, l'un des premiers à s'effrayer des exagérations du naturalisme, et à l'occasion du 70e anniversaire de Paul Heyse, il adressa au célèbre écrivain un discours enthousiaste.

Digitized by Google

de piquantes poésies de circonstances ». Aux jeunes poètes de l'anthologie il reproche leur métaphysique (?), et place W. Arent au-dessus de Holz (!!). L'œuvre de Paul Heyse est à ses yeux « un petit monde de petits hommes et de petits sentiments où il n'y a que de la sentimentalité sensuelle et de la sentimentale sensualité; ce n'est ni le haut amour idéal, ni la passion des sens déchaînés, ni Venus Urania, ni Venus Vulgivaga. Sa manière doit être également rejetée par les partisans de l'idéalisme et ceux du réalisme. »

Bientôt se formait à Berlin un cercle littéraire dont quelques membres devaient assigner sa voie et donner son essor à la nouvelle littérature. Un certain Dr Küster voulait substituer au vieux système d'éducation par l'enseignement des humanités classiques, la formation par l'étude des sciences naturelles et des langues modernes. Il réunit autour de lui un groupe d'hommes et de jeunes gens épris des mêmes idées, et créa pour les répandre un organe l'*Academische Zeitschrift*. Conradi, le poète au cœur chaud, de l'anthologie, y rédigeait la partie littéraire. La revue ne tarda pas à devenir le centre de ralliement des jeunes écrivains, et c'est ainsi que naquit le cénacle « Durch » dont firent partie avec Conradi, Arno Holz, Johannes Schlaf, Leo Berg, Engen Wolf, Karl Henckell et Adalbert de Hanstein, l'auteur de l'ouvrage que nous analysons.

Les poètes de l'anthologie poursuivaient leur carrière : j'ai déjà parlé de Karl Henckell, de Wilhelm Arent et de Hermann Conradi, ce disciple du Venusberg, sujet fervent de *Fran Minne;* il serait trop long de s'arrêter à chacun de ceux dont M. de Nanstein cite les œuvres et les noms : Heinrich Hart avec sa gigantesque épopée de l'humanité, *Lied der Menscheit* dont trois chants seulement sur vingt-quatre étaient achevés en 1896; Detlev de Liliencron, le plus grand lyrique de l'Allemagne contemporaine; Oskar Linke, un poète épris de la beauté grecque et de la joie antique; enfin M. de Hanstein lui-même, qui avec une naïveté franche et une conscience nette de son propre talent, nous donne, après celle des œuvres de Liliencron,

Digitized by Google

une analyse de ses propres poésies, et nous raconte comment un beau dimanche, en promenade à Grunewald, sur les bords d'un lac bleu, cette idylle nature, la mélodie d'une valse plaintive, le rythme dansant des couples enlacés lui avaient inspiré parmi la foule en fête, une douce et sentimentale romance, deux fois mise en musique par des compositeurs de renom.

Rumdaradei ! Rumdaradei !
Tod und Leben einerlei !

Mais la poésie lyrique — M. de Hanstein en est un exemple — ne va pas sans un certain idéalisme, et c'est dans le roman surtout que le naturalisme s'accuse de plus en plus violent. Conrad, dans *Was die Isar rauscht* (Ce que murmure l'Isar), fait la satire de mœurs et de types très réels de la société munichoise. Dans *Grœssenwahn* (L'illusion des grandeurs), Bleibtreu montre la folie des hommes dont les sentiments et les désirs ne reposent que sur des illusions. Paul Lindau consacre deux ouvrages, l'un, *Zug nach dem Westen* (Vers l'ouest), à la peinture des cercles aristocratiques de Berlin ; l'autre, *Arme Maedchen* (Pauvres filles), à celles des misères des *Kellnerin* et des ouvrières. Le titre du roman de Konrad Alberti *Wer ist der Staerkere?* (Qui est le plus fort ?) indique assez le but que s'est proposé l'auteur de montrer les hasards de la lutte pour la vie. Avec un pessimisme outré et une sensualité maladive, Alberti tend à prouver que le combat pour le droit et la vérité est vain, et que c'est toujours à la force ignorante et brutale que reste le succès. Hermann Conradi mettait toute la chaleur et toute l'exubérance de son tempérament à soutenir des doctrines semblables dans son roman *Brutalitaeten* dont le titre ne convient que trop au naturalisme de son œuvre. Kretzer sacrifia aussi à cette dangereuse et endémique manie de sensualisme dans *Drei Weibern* (Trois femmes), mais il sut heureusement s'en dégager dans une œuvre vraiment classique, *Meister Timpe*. Peu après paraissait une remarquable étude des

Digitized by Google

mœurs berlinoises, *Irrungen und Wirrungen* (Erreurs et méprises), de Theodor Fontane. Fontane, qui avait alors soixante-neuf ans, n'a guère exercé un rôle qu'à la fin de sa carrière, à l'avènement de la nouvelle école dont il était d'ailleurs un précurseur. En 1882, il avait donné *l'Adultera*, où il avait su se garder des exagérations du naturalisme qu'il corrigeait en outre par des idées et des considérations morales. C'est encore une série d'études de la haute société de Berlin qu'a faite le baron Ernst de Wolzogen dans ses romans *Die Kinder der Excellenz* (les Enfants de Son Excellence); *Die Tolle Comtess* (la Folle Comtesse), et *Die kühle Blonde* (la Froide Blonde). Enfin, Hermann Sudermann se révélait en donnant, dans le *Berliner Tageblatt*, *Frau Sorge* (dans la traduction française la Femme en gris), qui est peut-être son œuvre capitale. Bientôt après, il montrait de nouveau l'homme aux prises avec les hasards, les difficultés et les horreurs de la vie dans *Der Katzensteg* (le Chemin des chats). *Es war* (*Cela fût*, dans la traduction française « l'Indestructible Passé ») peignait les angoisses et les luttes d'une âme obsédée par le souvenir indélébile de fautes anciennes et irréparables. Mais j'ai hâte d'en venir au théâtre et à l'écrivain qui, avec Sudermann, est aujourd'hui regardé comme le plus grand en Allemagne, Gerhart Hauptmann.

G. Hauptmann, dramaturge original et puissant, doit d'avoir trouvé la voie qui l'a si rapidement conduit à la gloire, à deux écrivains qui, avec plus d'idées neuves et personnelles, sont loin d'avoir acquis le même renom : Arno Holz et Joannes Schlaf, dont j'ai déjà parlé, mais auxquelles il nous faut revenir pour étudier l'influence prépondérante exercée par eux sur le théâtre allemand.

A son apparition, en 1886, le *Buch der Zeit*, *Lieder eines Modernen* (Livre du temps, Chants d'un moderne), n'avait pas obtenu tout le succès qu'il méritait. Il avait bien valu à Holz quelques louanges flatteuses : Scherr avait écrit que dans ce recueil le fonds et la forme étaient bien supérieurs à ce que l'on trouvait dans les autres productions du moment, et le comte Schack disait qu'aucun autre

Digitized by Google

ouvrage de poésie ne lui avait fait aussi vive impression, mais l'auteur fut en somme peu remarqué du public. Les réflexions de quelques amis imprudents, qui prétendaient que le vers était une forme d'art surannée, expression d'une époque à jamais finie, achevèrent de décourager Holz. Trop faible, comme la plupart des écrivains de la jeune génération, remarque M. de Hanstein, Holz (1) ne comprit pas que ses *Chants d'un moderne* ouvraient une voie nouvelle à la poésie lyrique en Allemagne; il ne sut pas se souvenir que tous ceux qui ont été grands dans les lettres ou dans les arts ont dû aller à l'encontre du goût et des idées de leur temps, et s'imposer à leurs contemporains. Le poète crut avoir fait fausse route, il craignit « d'avoir pris une poignée de lucioles pour un ciel constellé d'étoiles, d'avoir entendu les trompettes de Jéricho là où il n'y avait qu'un concert de fauvettes », et, reniant son talent, il se résigne à ne plus écrire de vers. Holz se retire alors pour travailler à un roman, *Goldene Zeiten* (Temps dorés), dans lequel il se proposait de faire revivre ses propres souvenirs d'enfance. Mais, voici qu'en écrivant de la prose, ce poète qui avait en lui le sens inné du rythme et de la musique des mots, fait de la poésie sans le vouloir. Il berce son âme à la mélodie de ses phrases et se prend d'admiration pour un passage dans lequel il disait les visions merveilleuses que son imagination d'enfant se faisait de la Hollande. « In Holland mussten die Paradiesvögel entschieden schöner pfeifen und die Johannisbrotbäume noch viel, viel wilder wachsen (2). » Et, tout à coup, il se demande pourquoi cette admiration, qu'y a-t-il de plus dans cette phrase que dans les autres qui l'enthousiasme et le captive. Le poète faisait place à l'esthéticien. Holz ne songe plus aux jours de son enfance, il se met à

(1) M. Ernest Seillière a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* 15 avril 1900, un très intéressant article sur Arno Holz et l'influence française dans la littérature contemporaine en Allemagne.

(2) En Hollande, les oiseaux de paradis devaient assurément chanter bien mieux, et les caroubiers pousser encore bien, bien plus sauvages.

Digitized by Google

fouiller les bibliothèques, étudie tous les écrivains qui se sont occupés d'esthétique, vient à Paris et, après s'être nourri de la lecture de Taine et de Zola, il formule cet étrange aphorisme : « L'art a la tendance à redevenir la nature. Il la redevient en proportion des moyens de reproduction employés et de l'habileté à s'en servir (1). » Holz croyait avoir découvert, laissant loin derrière lui ses devanciers, la loi suprême de l'art qui sanctionnait le réalisme. M. de Hanstein n'a pas de peine à montrer l'inanité de cette formule qui ne veut rien laisser à la personnalité de l'artiste. Holz ne voyait pas que l'élément capital de l'art est non seulement la *Handshabung*, l'habileté de l'artiste à utiliser les moyens à son service, mais surtout l'idée éclose dans la tête qui dirige la main. Suivant l'axiome de Holz, l'art le plus parfait serait à coup sûr celui du cinématographe, et que deviennent alors la puissance de conception, l'idéal de beauté, et tous ces sentiments, toutes ces pensées qui donnent la vie aux œuvres littéraires et artistiques et sont l'apanage exclusif du talent et du génie ? Entre temps, Holz avait écrit en collaboration avec son ami J. Schlaf, et publié comme une traduction du Norvégien Bjarne P. Holmsen, un recueil de trois nouvelles auquel l'une d'elles donnait son titre, *Papa Hamlet*. Le poète, qui jusque-là avait mis dans ses œuvres un certain idéal de grandeur et de beauté, et peint avec pitié la souffrance humaine, ne donnait plus que la reproduction exacte d'une réalité souvent triviale et incohérente. C'était le premier fruit du « réalisme conséquent ».

Mais la nouvelle doctrine esthétique de Holz devait cependant produire de plus marquants résultats. Dans leur retraite de Niederschonhausen, où ils collaboraient à *Papa Hamlet*, Holz et Schlaf avaient fait la connaissance du jeune G. Hauptmann. Celui-ci fut frappé de leurs idées et c'est sous leur influence qu'il conçut et écrivit son premier drame *Vor Sonnenaufgang* (Avant le lever du soleil). Dans

(1) Le résultat de ses recherches esthétiques fut publié plus tard dans *Die Kunst, ihr Wesen und ihre Gesetze* (l'Art, son essence et ses lois), Berlin, 1891.

Digitized by Google

la préface, G. Hauptmann remerciait chaleureusement les auteurs de *Papa Hamlet* de lui avoir montré sa voie. Ce drame, écrit en partie en dialecte silésien met en scène, avec un parti pris audacieux, un intérieur abject de paysans et les situations plus que triviales auxquelles donne lieu la brutalité de leurs instincts. Dès qu'elle fut imprimée, Paul Ackermann fit connaître la pièce à son compatriote Th. Fontane et à Emanuel Reicher. Le vieux critique de la *Gazette de Voss* écrivit au jeune auteur une lettre toute d'admiration et de louanges qui fit grand bruit dans les cercles littéraires de Berlin. Il félicitait Hauptmann d'avoir enfin créé le vrai naturalisme, et l'opposait victorieusement à Ibsen. Reicher ne se montrait par moins enthousiaste et Schlenter se réjouissait de voir enfin la vie représentée, en dehors de toute entrave conventionnelle, dans sa vraie forme dramatique. M. de Hanstein gardait plus de réserve; il observait avec raison que la grande nouveauté de G. Hauptmann l'était en somme moins qu'on ne pensait, depuis longtemps déjà Zola et Tolstoï avaient donné dans le roman de semblables peintures de milieux en décomposition, et que, si l'exécution du drame était heureuse étant donné le genre, ce genre même n'était guère susceptible de jamais devenir classique. Un article d'Otto Brahm dans la *Nation* fit connaître la pièce au grand public, le livre fut beaucoup acheté et enfin la première représentation fut donnée par la *Freie Bühne* (la scène libre) au Lessing-theater le 10 octobre à midi. Ce fut une bataille anologue à celles des soirées de *Chatterton* et d'*Hernani*, et dont M. de Hanstein nous fait, en son livre, un pittoresque récit. Peu après se jouait sur le même théâtre en soirée ordinaire *die Ehre* (l'Honneur), le premier drame de Hermann Sudermann. C'était, malgré les différences profondes entre *l'Honneur* et *Avant le lever du soleil*, le triomphe du naturalisme à la scène. G. Hauptmann avait obtenu son succès en faisant pratiquement sienne la technique de Holz tandis que Sudermann ne lui devait rien ou presque rien. Les personnages d'*Avant le lever du soleil* se montrent tels qu'ils sont, causent de tout, font n'importe quoi, ils

Digitized by Google

vivent au théâtre, si je puis m'exprimer ainsi, une tranche de leur vie : c'est la mise en œuvre, l'exacte reproduction de l' « éternel instantané ». Sudermann a des intentions plus dramatiques : tout dans son œuvre concours a un but, ses héros parlent et agissent dans ce but : l'étude d'une idée qui est ici l'inanité de la conception de l'honneur.

Enhardie par ce double succès, la *Freie Bühne* se décida à faire connaître au public *la Famille Selicke*, pièce sans intrigue, reproduction toute naturaliste de l'intérieur misérable d'un alcoolique, œuvre commune des deux initiateurs d'Hauptmann, Holz et Schlaf.

Fontane écrivit dans la *Gazette de Voss* que « cette œuvre était la seule pièce vraiment nouvelle et dans laquelle on eût tenté pour la première fois de rompre avec les règles dramatiques suivies jusque-là ». Mais que la tentative eut réussi il ne pouvait guère l'affirmer, et dans l'organe de la *Freie Bühne*, Paul Schlenther lui-même ne l'osait prétendre.

L'Honneur avait enthousiasmé l'opinion et durant l'été de 1890 il n'était question dans les cercles littéraires que de Sudermann ; certains même le plaçaient sans hésitation au-dessus de Schiller. Le bruit s'était répandu qu'il travaillait à un nouveau drame dont le titre *Sodom's Ende* (la Fin de Sodome) avait encore excité l'impatiente curiosité du public pour cet autre chef-d'œuvre. Enfin il allait être joué, lorsqu'au dernier moment la représentation fut interdite par la censure ; ce qui, comme il arrive toujours en pareil cas, ne fit qu'attirer l'attention sur la pièce et lui gagner des lecteurs. On s'était attendu à une glorification de l'ordre ou plutôt du désordre social, à une apologie de la passion et de la liberté des mœurs, à une démonstration aimable et rassurante que la morale, de même que l'honneur, était un non-sens, et voilà qu'au contraire l'auteur préféré du grand monde faisait une violente satire de la société moderne — la Sodome mûre pour sa fin — et montrait que le « monde » avec ses sensualités, son égoïsme, son orgueil, son amour du luxe et du plaisir fait perdre à l'homme son énergie, sa moralité, son idéal, son génie et finalement le conduit à la mort. C'était, en somme,

Digitized by Google

une démonstration de cette antique vérité que l'homme se perd lui-même, si au lieu de dominer ses passions, il se laisse subjuguer par elles et que le « monde » est la serre chaude où toutes les mauvaises passions sont cultivées avec soin.

Ni la leçon qui lui était donnée, ni le portrait trop ressemblant fait d'elle, ne plurent à la haute société de Berlin et ce fut déjà une des causes de l'insuccès du poète. Mais il y en avait une autre qui tenait à l'œuvre elle-même : Sudermann n'avait pas réalisé l'idéal artistique auquel il tendait. Au lieu de créer un drame vivant par la puissance et l'unité, il n'avait donné qu'une série d'esquisses et, dit M. de Hanstein, l'action qui devait faire ressortir la leçon morale, n'était guère propre à faire plus d'impression qu'un prêche. C'en était fait de la gloire de Sudermann. Elle venait d'essuyer un échec dont elle ne devait plus entièrement se relever.

Ce même automne de 1890, deux dramaturges historiques, Adolf Wilbrandt (*Neue Zeiten*, Temps nouveaux) et Ernst de Wildenbruch (*Haubenlerche*, L'alouette huppée), capitulaient devant l'opinion et se laissaient entraîner au courant du drame naturaliste et social. Et l'aimable Ludwig Fulda lui-même, après s'en être spirituellement moqué dans ses *Sinngedichte* (1888) était gagné à la jeune école et sacrifiait au goût nouveau dans *Das verlorene Paradies* (le Paradis perdu). G. Hauptmann s'en tenait toujours au « naturalisme conséquent », avec *Friedensfest* (la Fête de la paix qui met la nervosité et ses conséquences, passion effrénée, égoïsme, folie, en opposition avec la santé physique et morale), et *Einsame menschen* (Ames solitaires) — (c'est l'histoire d'un savant incompris de ses parents, de ses amis, et malheureusement surtout de sa femme; les circonstances amènent à son foyer une jeune fille dans laquelle il reconnaît la femme intelligente qu'il aurait rêvé... d'où la catastrophe). En 1893, parut le chef-d'œuvre d'Hauptmann *Die Weber* (les Tisserands, écrit d'abord en dialecte silésien *De Waber*. Le sujet, un épisode de la révolte des tisserands de Silésie en 1840, est bien emprunté à l'histoire, mais le drame n'a pas d'intérêt

Digitized by Google

historique, peu de portée sociale, il est essentiellement réaliste. Aucun développement de caractère, pas d'intrigue, pas même d'idée, tout roule sur cette donnée : les tisserands ont faim, il faut que Dreissiger paye de plus forts salaires. Dans leur révolte, les malheureux affamés n'ont pas en vue une idée, ils n'agissent que poussés par l'instinct ; et ce n'est pas à la pitié de Dreissiger qu'ils font appel, il n'est pas question de justice et d'humanité, il s'agit seulement de l'intérêt du patron inconscient, et lorsque, à la fin, arrive la force armée pour maintenir les révoltés, c'est le pacifique Hilse qui le premier tombe frappé d'une balle, innocente victime, comme pour rendre plus sensible l'injustice de l'aveugle Fatalité. Ce qu'il y a dans cette œuvre c'est la brutalité de Pfeifer, l'aveuglement de Dreissiger et surtout c'est le cri de la faim, la colère croissante, puis la fureur déchaînée des travailleurs en proie au plus naturel et au plus irrésistible instinct. Les *Tisserands* sont la peinture exacte d'une forte et saisissante réalité, la reproduction de documents humains ou plutôt sociaux, mais point, à proprement parler, un drame à thèse sociale. Hauptmann montrait sans conclure, mais un tel spectacle était-il peut-être plus persuasif que la prédication d'une doctrine avouée.

Peu de temps avant les *Tisserands*, avait paru une œuvre remarquable à la fois par le naturel, l'émotion, le sentiment social, la noble moralité qui l'animent *Am Tage des Gerichts* (Au jour de la justice) de Peter Rosegger. Emil Franzos avait également montré les hasards de la justice humaine dans *Der Praesident* et son héros n'est pas sans quelque ressemblance avec le magistrat de la *Robe rouge* et le président père de *Frédérique* de M. Marcel Prévost. Louis Fulda, en persistant dans une voie qui n'était pas la sienne (*Die Sklavin*, l'Esclave) gaspillait son talent et perdait son originalité. Wilhelm Jordan vint à propos le rappeler à son ancien idéal et l'engager à renoncer aux erreurs berlinoises. Et Jordan n'était pas le seul à voir d'un mauvais œil le débordement du naturalisme. Paul Lindau que nous avons vu faire, avec succès, du réalisme dans le roman s'effrayait de ses excès à la scène. « L'art

Digitized by Google

moderne, disait-il, nous ferait croire qu'il n'y a de vérité à prendre que là où l'on ne connaît pas le savon. » Et Paul Heyse, l'écrivain aux opinions moyennes, s'élevait dans son drame *Wahrheit* (Vérité) contre ce fanatisme de la vérité.

Aussi bien les réalistes eux-mêmes commençaient-ils à se lasser de ce naturalisme dont les *Tisserands* marquent l'apogée. L'introduction de l'élément social dans le drame naturaliste avait été comme une porte par où peu à peu allait revenir l'idée et l'idéalisme. Déjà dans *Hannele's Himmelfahrt* (l'Assomption d'Hannelé) G. Hauptmann, sous prétexte de peindre l'hallucination d'une jeune fille mourante, fait apparaître le Christ dans l'extase d'un rêve et remplit toute une scène de la parole évangélique. *La cloche engloutie*, sorte de compromis assez malheureux entre le symbolisme et le romantisme, marque cependant encore un pas plus loin du naturalisme. Avec *Der Fuhrmann Henschell* (le Voiturier Henschell), G. Hauptmann revient à sa première manière, mais rien ne nous permet d'augurer que ce retour soit définitif. D'ailleurs Sudermann, Max Halbe qui avait débuté par un naturalisme modéré avec *Jugend* (Jeunesse), Wilbrandt, Wildenbruch, Ludwig Fulda se dégagent de plus en plus des partis pris d'école. Les lyriques — qui ont cependant presque tous subi l'influence de Liliencron, et celle des symbolistes belges, — tendent à recouvrer l'autonomie de leur inspiration et de leur talent.

Tel est résumé à grands traits le mouvement littéraire étudié par M. de Hanstein. J'ai dit le but qu'il s'était proposé; peut-être n'y-a-t-il pas aussi pleinement réussi que des esprits latins l'auraient désiré, mais il faut reconnaître que, avec un si grand nombre d'influences diverses, au milieu de tant de productions littéraires, et à si peu de distance, il était difficile d'embrasser d'un coup d'œil net et précis l'ensemble de la littérature allemande contemporaine et d'en distinguer clairement la direction dominante. Mais du moins par l'abondance des détails, par le nombre d'écrivains cités, par la quantité d'œuvres analysées, par la chronologie aussi scrupuleusement observée que le permettait

Digitized by Google

la suite des idées, M. de Hanstein a-t-il fait une œuvre à coup sûr intéressante et consciencieuse. Il me permettra cependant de lui dire qu'il n'a pas suffisamment tenu compte de l'influence d'écrivains français, tels que A. Dumas fils, V. Sardou, E. Augier, dont les œuvres sont cependant bien connues en Allemagne. Je lui reprocherai surtout de n'avoir pas assez mis en lumière le rôle de la philosophie; ainsi, à peine parle-t-il de Nietsche, et les grands écrivains matérialistes et socialistes ne sont-ils même pas cités dans son livre. Cependant, penseurs et peuple, ignorants et lettrés, tous nous n'émettons ou n'acceptons que les idées, les sentiments, les doctrines dont nous avons déjà le germe en nous-mêmes; et ce qui paraît n'être qu'engouement sans raison, ou mode passagère n'est-il pas souvent le résultat logique de nos croyances philosophiques et morales? Ceci est surtout vrai de la littérature et de l'art. La philosophie matérialiste et morale ne serait-elle pas tout simplement la cause du naturalisme? Les doctrines matérialistes ont pénétré dans les masses plus tard en Allemagne qu'en France et n'est-ce pas la raison pour laquelle nos voisins d'Outre-Rhin n'ont vu se développer qu'à la fin du XIX^e^ siècle ce mouvement naturaliste qui chez nous avait éclaté vingt ou trente ans plus tôt?

Maintenant quel est l'avenir de la poésie en Allemagne? M. de Hanstein estime avec raison qu'il ne sera grand et fécond que si les écrivains doués de génie ou de talent, savent se dégager des préjugés d'école, et prendre conscience de leur personnalité. Ils doivent, à coup sûr, étudier la nature, mais qu'ils l'étudient avec les yeux de l'âme encore plus qu'avec ceux du corps, et qu'ils sachent exprimer la vérité formelle ou morale dans une langue pure et belle en rapport avec leurs sentiments et leurs idées.

Et si l'on se demande pourquoi cette longue analyse; c'est que j'ai cru qu'il était intéressant pour le lecteur français — tout en lui indiquant sur ce sujet une étude plus complète et plus détaillée — de lui soumettre une esquisse à grands traits dn mouvement littéraire de l'Allemagne contemporaine.

J. BENOIT.

Digitized by Google

NOTES

SUR LA

GRAPHOLOGIE

Relativement moderne, ses premiers essais ne datant que du commencement du dix-septième siècle, la graphologie, pratiquée par quelques rares initiés, fut élevée au rang de science par les travaux de l'abbé Michon qui en formula les règles et lui donna le nom sous lequel elle a fait au dernier siècle d'incessants progrès.

A l'exposition universelle de 1900, un important congrès de graphologues venus de divers pays d'Europe, a acclamé la constitution définitive de cette science, de moins en moins conjecturale, et la formation d'un corps de doctrine ayant la sanction de longues et multiples expériences.

Sa bibliographie est déjà considérable. Du traité de Baldi (Bologne, 1622) au bel ouvrage de M. Crépieux-Janin, *l'Ecriture et le caractère*, le néophyte peut s'abreuver à de nombreuses sources, s'instruire et tirer parti de son instruction. Mais il manquait un travail pratique, faisant toucher à l'œil même et simultanément, les rapports étranges et constants qui existent entre les linéaments d'une écriture et le caractère physique et moral de celui qui en a tracé les signes conventionnels. Ce livre, édité par la maison Hachette, dû à la plume alerte et à la science autorisée

Digitized by Google

de Mme R. de Salberg, secrétaire du dernier congrès de graphologie, est un véritable *Manuel* (1), où l'on trouve aisément, en regard de chaque qualité et de chaque défaut que peut révéler l'analyse du cœur humain, des fac-similés d'écritures diverses où se trouvent la trace des défauts et la marque des qualités.

Il nous semble que déjà se dégage de ce qui précède le but et l'objet de la graphologie; nous espérons que l'exposé qui va suivre en fera suffisamment comprendre les procédés et les règles, et permettra à tout être intelligent qui s'appliquera à les suivre, avec l'aide du *Manuel* que nous avons signalé, de s'en approprier les étonnantes conquêtes.

« La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Pour avoir été ainsi formulée par un contemporain célèbre par ses talents et sa duplicité, cette humiliante vérité a été, de tous temps, mise en pratique.

Mais, par contre, l'écriture passait pour être le tombeau des secrets. On tenait que la pensée pouvait s'y déguiser impunément. A moins de savoir lire entre les lignes, — science de l'avenir qui, pour être pratiquée, n'est pas encore codifiée, — on se résignait à ne connaître des idées et des pensées de l'écrivain que ce qu'il avait bien voulu en laisser voir à ses lecteurs. Et encore fallait-il que la langue de laquelle il se servait fût connue et son « graphisme » (2) lisible.

Il ne suffit donc pas de lire clairement, facilement, une lettre, un manuscrit, dans une langue connue, pour connaître les secrets sentiments de celui qui les a écrits. De son écriture courante, il a tracé un billet insignifiant, il a écrit une phrase, une simple adresse... Cela suffit — parfois — au graphologue, pour pénétrer dans l'âme du « scrip-

(1) R. de Salberg, *Manuel de graphologie usuelle*, enseignée par l'exemple en dix leçons et par six cent quarante-neuf types d'écritures. Paris, Hachette et Cie, 1901, in-12 fort, fr. 3,75.

(2) Nous demandons la permission au lecteur de nous servir des termes graphologiques : *graphisme*, *scripteur*, pour écriture et écrivain, afin de rendre plus clair ce qui va suivre.

Digitized by Google

teur » (1), pour apprécier et juger sa valeur morale, son caractère, ses vertus, ses vices, ses tendances, ses préférences...

Evidemment une lettre signée est préférable, pour une étude complète de l'écrivain, à une simple phrase, à une adresse. Cela seul suffit dans certains cas pour caractériser un état moral — ou physique — prédominant chez le scripteur.

Les impulsions intimes, physiques et morales, qui ont dicté non les mots, non les phrases, mais le graphisme sur lequel opère la science révélatrice, revêtent, à l'insu de celui qui l'a tracé, des formes constantes, qui permettent au graphologue de lire dans l'âme même de celui dont il scrute l'écriture.

« L'écriture, a-t-on dit, est le geste matérialisé de la pensée. » On a dit encore et avec raison : « L'écriture est le geste fixé. » C'est l'ombre, la trace de l'action; de cette action qui est la vie même, puisque la mort est la cessation de toute activité, de cette action dont l'orateur grec faisait toute l'éloquence, qui résumait pour lui la totale influence que l'homme peut avoir sur ses semblables.

Le problème se réduit à ceci : ce *jet mental* matérialisé, ce *geste* fixé, cette *action* tracée par la main à laquelle obéit la plume, la main obéissant aux impulsions du cerveau, rendus visibles par des traits ou des signes qui sont des lettres, des mots, des paraphes, — attribuer à la forme de chaque trait, de chaque signe, une mentalité spéciale, se révélant constamment par une forme semblable, à travers l'infinie variété des graphismes.

Le catalogue de ces signes constants dans leur signification, qui comprend à cette heure près de deux cents attributions certaines, véritable trésor de la graphologie, s'accroît chaque année par l'infatigable et consciencieuse application des maîtres et des élèves, qui enrichissent le fonds commun de leurs découvertes et de leurs expériences.

Est-il besoin de le dire? La science graphologique n'est

(1) Voir note 2 de la page précédente.

Digitized by Google

pas infaillible, même aujourd'hui, où ses plus grands progrès sont d'hier et font prévoir ceux de demain.

Le caractère d'un homme, sa mentalité, son intelligence, ses dispositions morales ou physiques, peuvent être exactement déduits de son écriture à un moment donné; mais cinq ans, vingt ans après, sous des influences très diverses, son graphisme a changé, a cessé de représenter — de trahir, si l'on veut — des dispositions correspondantes à une première analyse. Cependant certains traits persistent sous l'altération du graphisme; s'il est rare de voir un homme dont l'écriture porte les signes de la bonté devenir méchant, il est plus rare encore, hélas! de voir le contraire se produire. Il peut aussi arriver qu'un homme, averti de la valeur révélatrice de certains traits de son écriture, s'applique à les modifier dans un sens plus favorable. On trompe bien un médecin; on peut tromper un graphologue. Les remèdes du médecin restent sans effet ou pires, les conclusions du graphologue, faussées par la mauvaise foi, seront vaines et inutiles.

Au reste, on aurait mauvaise grâce à accuser la graphologie de ses lacunes et de ses erreurs. Quelle est donc la science, de l'astronomie à la micrographie, qui échappe assez complètement à la faillibilité humaine pour pouvoir se glorifier d'avoir évité, en tout temps, toute chute, légère ou profonde, dans l'humanité de l'erreur?

Que prétend ajouter la graphologie au faisceau des connaissances humaines? Ce ne sont pas des hypothèses capables de révolutionner les problèmes cosmiques, ce ne sont pas des découvertes dont l'application changera les conditions de la vie à la surface du globe; non, il ne s'agit pour elle que de ceci : sur une ligne de son écriture, trouver les motifs valables de faire pendre ou acclamer un homme.

Cette ingénieuse science poursuit généralement de moins tragiques ou glorieuses conséquences de son application.

Nous parlions, tout à l'heure, de « bonne foi ». Elle doit toujours être supposée, et alors, quelle ressource pour l'homme de conscience et de foi, qui veut faire sincèrement son examen de conscience et se rendre compte, s'il « suit la

Digitized by Google

voie large qui mène à la perdition, ou le chemin étroit qui mène à la vie éternelle » ?

Cet homme se place en face d'une page quelconque de son écriture, tracée quelques semaines auparavant, sans préoccupation de l'examen auquel il va se livrer. Il applique à sa propre écriture les règles de la science, et peu à peu se dégage devant le miroir de son intelligence, son être moral tout entier avec ses tares et ses taches, ses qualités et ses défauts, ses tendances à la bonté, à la colère, à l'avarice, à l'orgueil, à la loyauté, et désormais fixé sur ses imperfections, ses défauts, ses qualités, il pourra, s'il en a le noble courage et la sainte volonté, réformer son caractère, réprimer ses inclinations mauvaises, développer et accroître ses bonnes dispositions.

C'est là le premier service que nous devons demander à la pratique de la graphologie, si toutefois nous sommes des cœurs de bonne volonté, désireux, sinon passionnés, de vérité. *Connais-toi toi-même!* C'était un des préceptes de la sagesse antique; nous avons tout intérêt, tout avantage à nous l'appliquer à nous-mêmes. Seulement, aujourd'hui, nous avons un guide qu'ignoraient la philosophie et l'antiquité.

L'écriture était figée dans des formes consacrées qui ne variaient que lentement au cours des siècles. Ce n'est guère qu'au XV^e^ siècle que l'écriture est devenue individuelle et personnelle, et qu'il est devenu possible de lui appliquer les règles de l'investigation graphologique.

Une fois édifié sur nos propres sentiments, une fois l'inventaire de notre *doit* et *avoir* moral loyalement accompli, il nous devient plus facile et plus licite de scruter les caractères de ceux qui nous entourent, et de fortifier la sécurité de nos rapports avec eux, « en nous armant des premières clairvoyances qui nous permettront bientôt de diviser, sans incertitude, les hommes en deux classes : à droite, les désintéressés, les loyaux et les bons ; à gauche, les fourbes, les rapaces et les mauvais ». En un mot, le but, la raison, l'utilité pratique de la graphologie est d'assurer, par l'emploi des ressources qu'elle nous offre, la sécurité de nos rapports avec autrui.

Digitized by Google

Mais s'il y a un grand et urgent intérêt à se connaître soi-même, dans un très grand nombre de circonstances, on a le plus grand, le plus impérieux besoin, de connaître l'être moral d'autrui. Que ce soit un jeune homme qui vous demande la main de votre fille, un associé qui brigue l'honneur et le profit de faire des affaires avec vous, un ami qui vous emprunte de l'argent, un employé qui se présente pour devenir votre commensal, un chef de qui — vous ou les vôtres — dépendez, un avocat à qui vous confiez le soin de défendre votre honneur ou votre bourse, que ne donnerait-on pas pour savoir bien exactement à qui on a affaire?...

Il est relativement facile de se procurer un échantillon de l'écriture d'une personne avec laquelle on est en relations pour une cause quelconque, et, en s'adressant à un graphologue instruit, prudent et consciencieux, on aura certainement de précieuses indications, parfois des certitudes.

Il ne vous donnera pas toujours un portrait en pied de l'être moral qu'il s'agit de pénétrer. Le plus souvent, ce sera une esquisse, un crayon, un portrait à la plume, d'un caractère pressenti dans ses traits essentiels. A quelle singulière et étonnante précision que puisse atteindre l'art du graphologue, ce serait trop demander que d'exiger, en toute circonstance, un portrait moral complet, définitif, car il s'agit, en somme, de fixer ce qu'il y a de plus mobile et de plus secret au monde, le moi humain...

Mais, direz-vous, c'est chose fort délicate; pénétrer l'âme d'autrui, apprendre à connaître les autres à l'aide de signes presque infaillibles et relativement faciles à discerner; n'est-il pas à craindre de dangereux abus commis à l'ombre de la science nouvelle?

Sans doute, ce danger existe, et, tout autant que le médecin, le graphologue doit scrupuleusement s'astreindre au secret professionnel.

Pour arriver à la libre et facile disposition de cet instrument de libération morale et de connaissance transcendante des pensées secrètes de ceux au milieu desquels vous vivez, il faut en prendre la peine, et ne pas reculer devant un travail sérieux, plus ou moins ardu, suivant les aptitudes

Digitized by Google

de chacun. En somme, il s'agit d'une langue nouvelle à apprendre, et l'on sait que certaines intelligences sont plus aptes que d'autres, par une disposition naturelle, à s'approprier les règles et à maîtriser les difficultés que présente la connaissance d'une langue étrangère.

Il y a, incontestablement, une « intuition graphologique ». On naît avec cette disposition, et elle facilite singulièrement les progrès que l'on peut faire dans la pratique de cette science. Il en est de cette orientation intellectuelle comme de celle toute physique des chercheurs de sources, « les sourciers ».

Passant sur un terrain inconnu d'eux, ils sentent la présence de l'eau, s'il y en a, par un tressaut nerveux et involontaire. Plus tard, ils étudient, plus ou moins, les données d'expérience de la science hydrologique, et arrivent à des résultats étonnants de précision. De même, le graphologue-né, s'il rencontre un enseignement approprié au perfectionnement de ce don naturel, deviendra un adepte très averti de la connaissance de l'âme d'autrui, surtout s'il commence par scruter consciencieusement la sienne.

Un illustre Lyonnais (1), qui a toute sa vie donné l'exemple du *labor improbus*, avait pour devise : « *Rien sans peine* ». Ce truisme, méconnu, hélas ! par tant de gens que l'on désigne trop charitablement par l'épithète de « paresseux », est tout à fait à sa place dans ce chapitre consacré à montrer l'importance et l'utilité des études graphologiques.

Mais il n'est pas défendu de mettre à profit l'expérience et la science d'autrui, et nul instrument n'est plus intelligemment approprié au but à atteindre que le *Manuel de graphologie usuelle* que M^me^ R. de Salberg a publié tout récemment à la librairie Hachette.

Mise ainsi à la portée de tous, la science graphologique se présente, dans cet important ouvrage, simplifiée par une classification remarquablement philosophique, qui constitue la table des matières. Non seulement cette table est à consulter, mais à méditer — car elle expose tout le

(1) Arlès-Dufour.

Digitized by Google

système du moi humain, méthodiquement étiqueté, selon le plan détaillé, complet des signes généraux de l'écriture, correspondant à autant de modalités morales. Puis viennent les signes de la moralité, qui ne comprennent pas moins de cinq leçons ou grandes divisions du Manuel; ceux de l'intelligence, ceux des aptitudes physiques, des tempéraments et des maladies, des sexes et de l'âge, des tempérants et des alcooliques. Le sommaire détaillé se termine par des exemples d'analyses graphiques. Il y est expliqué comment on dresse un portrait graphologique, et enfin une brève conclusion, pleine d'espoir dans la valeur et l'avenir de la science exposée, pleine aussi d'une modestie derrière laquelle l'auteur s'efface; tel le semeur jetant au sillon la graine féconde d'où lèvera la moisson, et se retirant pour laisser à la nature le soin de la faire germer pour le plus grand bien de l'humanité.

Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des chapitres et des sous-chapitres, des signes qui correspondent à telles qualités, à tels défauts : quelques-uns de ces signes sont certains, hors de doute et de contestation; beaucoup d'autres sont seulement probables, souvent vérifiés, mais non encore révélateurs infaillibles de certaines mentalités du scripteur.

L'apprenti graphologue devra commencer par apprendre par cœur une page, une unique page, celle intitulée : *Formules graphologiques*. Puis il lira la préface du Manuel, qui en est la clef et contient la réponse aux *comment?* et aux *pourquoi?* auxquels l'étude de cette science donne lieu. Enfin, après avoir lu avec attention les trois premières pages : « Comment lire une écriture? » passer à la table des matières et en faire une étude réfléchie.

Une fois cette préparation intellectuelle accomplie, on peut passer avec profit à l'étude des exemples, très ingénieusement et clairement expliqués et commentés par l'auteur, avec une verve et un entrain qui ne se lassent jamais.

Mais, si l'on ne devient minéralogiste qu'à la condition de manier sous toutes leurs faces des milliers de « cailloux », de même on n'acquiert le flair graphologique qu'en examinant, analysant, comparant un grand nombre d'écri-

Digitized by Google

tures dont les scripteurs vous sont moralement et suffisamment connus. Au courant de leurs qualités et de leurs défauts, vous retrouverez facilement dans leurs écritures les signes caractéristiques et constants de ces divers états d'âme. Familiarisé avec la signification de ces signes, il vous deviendra aisé de les retrouver dans des graphismes dont les auteurs vous seront inconnus et sur lesquels s'exercera la sagacité de votre acquis scientifique.

Il ne sera pas inutile, chemin faisant, de faire une liste de tous les signes correspondant d'une façon certaine à des états d'âme spéciaux Il est indispensable de les avoir, la plupart du moins, présents à la mémoire, pour étudier une écriture avec fruit. Ne pas négliger la valeur révélatrice particulière de certaines lettres : les M, les *d*, les *v*, les *t*, les *s*, etc., dont le tracé varie jusqu'à l'infini, tout en donnant des lumières étrangement constantes.

Les fac-similés qui illustrent le *Manuel de graphologie* sont généralement d'une insignifiance absolue au point de vue de l'idée qu'ils expriment. Pour plusieurs, assez transparents (poètes, académiciens, sculpteurs), la suppression de quelques lettres a rendu volontairement anonyme un fragment de lettre ou de billet, mais si cette insignifiance produit quelque agacement à la lecture continue du livre, il ne faut pas oublier que l'auteur n'a pas eu en vue de donner des modèles de style, mais seulement de présenter des mots et des phrases où se manifestaient les signes révélateurs des caractères à dévoiler. Le travail et la pratique graphologique arrivent assez rapidement à faire saillir d'un graphisme les signes qui impliquent chez le scripteur inconnu la bonté, la curiosité, l'ambition, la vanité, la paresse, l'imagination, le mysticisme, etc. Nous espérons en avoir assez dit dans ce trop long résumé, fort incomplet cependant, pour engager quelques esprits sérieux à essayer l'apprentissage d'une science de moins en moins conjecturale, dont l'utilité d'application ne peut être contestée, qui est aussi intéressante qu'ingénieuse, et dont la pratique exercera à la fois leur esprit, leur intelligence et leur cœur.

Cz.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Frédéric Lachèvre. Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700. Tome Ier (1597-1635). Paris, libraire Henri Leclerc, 219, rue Saint-Honoré, 1901, XII-444 p. in-4°. Prix : 15 fr. — L'ouvrage sera complet en trois volumes.

Les chercheurs d'aujourd'hui scrutent avec curiosité les débuts littéraires de chaque idiome, mais leurs recherches se limitent généralement à de petits problèmes, par suite de l'impossibilité absolue de tout posséder et de la quasi impossibilité de feuilleter ces vénérables volumes. Aussi devons-nous être reconnaissants à quiconque essaye de faire mieux connaître des ouvrages dont la collection complète n'existe nulle part et dont fort souvent ne subsiste qu'un exemplaire, perdu pour les travailleurs sous une enveloppe maroquinée et mosaïquée.

M. F. Lachèvre, collaborateur assidu du *Bulletin du Bibliophile*, entreprend de nous donner une bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés (en France) de 1597 à 1700. Le premier volume, qui vient de paraître, décrit 36 recueils comprenant 40 volumes publiés de 1597 à 1635 et donnant plus de 2.600 pièces par 234 auteurs. Ces chiffres font entrevoir quelles recherches a nécessitées ce début et permettent d'espérer que les deux autres volumes embrassant : le deuxième, 1636-1661, et le dernier, 1661-1700, ne le cèderont pas en intérêt à celui déjà publié.

Nous allons donner de ce premier volume une description qui permette aux lecteurs de l'*Université catholique* de se rendre compte de l'importance des services qu'il rendra et ensuite nous ajouterons quelques notes dues à nos propres recherches. L'*Avis au lecteur* nous informe que M. Lachèvre a exclu volon-

Digitized by Google

tairement presque tous les volumes de chanson, les recueils d'énigmes en vers, les priapées, — comment alors qualifier certaines pièces données en appendice ? — et que, par contre, pour la deuxième moitié du XVII^e siècle, il a admis les recueils mélangés de prose et de vers. Suivent le *Plan de l'ouvrage* et un *Coup d'œil d'ensemble* dont sont tirés les chiffres cités plus haut.

La première partie : Recueils collectifs, est subdivisée en Recueils généraux, anthologies à vrai dire, publiés à Rouen, Paris, Lyon et en Recueils particuliers ou de circonstance. La deuxième partie, disposée suivant l'ordre des noms d'auteurs, classe les poésies contenues dans ces recueils dans l'ordre alphabétique du premier vers avec l'indication de leur nature, stances, sonnets et du recueil collectif dans lequel elles ont paru pour la première fois. Chaque auteur est l'objet d'une bio-bibliographique, plus ou moins étendue selon l'abondance des renseignements, notice complétée par la mention des principales sources à consulter et assez souvent par des appréciations littéraires émanant de critiques autorisés.

La troisième partie est la table des poésies anonymes ou signées d'initiales des recueils collectifs avec l'indication de leur auteur quand elle a pu être précisée.

Le volume se termine par un supplément aux deuxième et troisième parties, un appendice de quelques textes « de Bertaut, de Brach, Agrippa d'Aubigné, Desportes, Des Yveteaux, Du Perron, François Maynard, Mellin de Saint-Gelais, Nicolas Rapin, Théophile, qui ne paraissent pas avoir été recueillis par les éditeurs de leurs œuvres poétiques », une liste de recueils classés dans l'ordre alphabétique de leurs titres et une table alphabétique donnant les noms des éditeurs, les noms des auteurs, les noms qui se trouvent dans le titre ou le premier vers des poésies (pourquoi le premier ? le nom du destinataire se trouve parfois dans le corps de la pièce ?)

Le plan d'un ouvrage est chose trop subjective pour que j'aie l'impertinence de critiquer à ce point de vue le livre de M. Lachèvre ; j'ai recueilli sur les sonnets de la période dont il s'occupe dix mille fiches et il y aura bientôt cinq ans que j'hésite sur la manière la plus rationnelle de les publier. On pourrait seulement désirer que les tables comprissent les nombreux renseignements disséminés dans les notes au bas des pages. Mais il sera plus utile de donner ici quelques détails qui paraissent

Digitized by Google

avoir échappé au laborieux biographe : s'il a eu à sa disposition les riches dépôts parisiens, nous autres, provinciaux, sommes, par contre, admis quelquefois dans ces retraits privés où des générations ont accumulé les livres les plus rares et c'est dans une ou deux de ces bibliothèques hospitalières que j'ai puisé mes mille et une fiches.

La première partie pourrait avantageusement être complétée par un aperçu sur les recueils analogues publiés en Italie et en Angleterre au XVI^e^ siècle et surtout par la liste des bibliothèques — elle ne saurait être bien longue — où se conservent des exemplaires des recueils mentionnés. Et il ne faudrait pas seulement mentionner les bibliothèques de France : nombreuses sont les impressions françaises qui ont émigré et que l'exquise obligeance de mes collègues étrangers m'ont permis de consulter à loisir à Lyon même.

Parmi les recueils de circonstance, celui des inscriptions pour les statues de Charles VII et de Jeanne d'Arc, qui eut *trois* éditions (deux seulement sont mentionnées) est longuement analysé par M. de Puymaigre, dans la *Revue des Questions Historiques* du 1^er^ juillet 1894, d'après l'édition de 1628. Et j'ai souvenance d'avoir possédé le *Tumulus Cl. Puteani* publié à Paris en 1607 et d'y avoir rencontré un sonnet de F. Chrestien.

La seconde partie est une bio-bibliographie des poètes de cette époque, en tant qu'on rencontre quelques-unes de leurs œuvres dans les recueils. Parmi les sonnettistes que j'ai rencontrés de mon côté, le Bertelot dont parle M. Lachèvre pourrait bien être ce Pierre Berthelot dont un sonnet se lit à la page 138 des *Epitalami del cavalier Marino* (s. a.). — Sur Boissat, il y a mieux à citer que Chorier ou Guy-Allard : M. C. Latreille qui lui avait consacré une thèse latine, a refondu son travail et a publié *Pierre de Boissat (1603-1662) et le mouvement littéraire en Dauphiné* (Grenoble, 1900). — Pol.-Ant. d'Agar ou Agard (1576-1631) aurait pu être cité comme ayant un sonnet — et non des stances, dans les *Marguerites poétiques* recueillies par Aubert et publiées en 1613. — P. d'Albene méritait une note à côté de celle consacrée à Alphonse d'Elbène. — François d'Amboyse, sieur d'Emery ou d'Hemery n'a qu'*un* sonnet dans le *Parnasse* de 1607, au f. 287 ; par contre on rencontre de ce maistre des requestes de l'Hostel du Roy, des sonnets dans *Adonis, tragédie françoyse de G. Le Breton* (Rouen, 1611), dans *les Œuvres poetiques françoises de Nicolas*

Digitized by Google

Ellain (Paris, 1861), et, d'après Brunet, V, 10, dans la *Theologie naturelle de Raymon Sebon* (Paris, 1659). Sa devise était : Musis sine tempore tempus. — De Gaspar Bachet de Meziriac, il convient de citer ses *Commentaires sur les Epistres d'Ovide*, qui, au tome II de l'édition donnée à la Haye en 1616, renferment une série de 24 sonnets italiens dont le dernier : « di santo Lorenzo », ne semble avoir aucun rapport avec les huit sonnets hagiographiques français mentionnés par M. Lachèvre. — Le baron de Chabans, est-il le même que le poète dont un sonnet signé « du Maine » se lit en tête du *Théâtre des tragédies françoises* (Rouen, 1615)? — Quant à Porchères d'Arbaud, est-il bien juste d'accuser de supercherie l'éditeur des 63 sonnets publiés en 1855? Il me souvenait d'avoir lu que ses *Rimes* n'étaient que la reproduction d'autant des *Sonnets chrestiens* de Drelincourt dont l'édition princeps parut à Niort en 1677 chez la V^ve^ Bureau. Or, j'ai sous les yeux et les *Rimes* d'Arbaud-Porchères et les *Sonnets chrestiens sur divers sujets* par Charles Drelincourt (Amsterdam, 1723), je retrouve tous les sonnets du premier dans le second. Voici, du reste, la concordance : les prétendus sonnets d'Arbaud sont en réalité numérotés I, 10, 2, 3, 8, 5, 6, 16, 17, 18, 28, 25, 26, 27, 29, 30, 19, 20, 21, 22, 23, 33, 34, 35, 36, 37, 11 ; II, 1 ; I, 15, 9 ; II, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 14, 16, 24, 26, 28, 30; III, 1, 3, 4, 6, 7, 10, 11, 12, 19; I, 4; IV, 7, 6, 4, 5,; I, 7, 31; IV, 9, 37, 40, 41, chez Drelincourt. Et, qui plus est, les « notes scientifiques » qui suivent le texte sont l'exacte transcription des notules au bas des pages dans mon exemplaire de 1723 et si l'on se reporte au fac-simile du manuscrit, on juge de suite que l'éditeur a été dupe d'un copiste, peut-être Porchères lui-même.

M. Lachèvre semble avoir mis quelque coquetterie de chercheur à ne citer aucune des bibliographies modernes et il est à regretter qu'il n'ait eu à sa disposition, ni les *Bulletins* de la librairie Morgand, ni le *Catalogue Rothschild* ni la *Bibliographie Lyonnaise* de M. Baudrier, etc. Il aurait pu, avec leur secours, préciser quelques points et surtout distinguer les auteurs de la fin du seizième siècle d'avec les poètes du premier tiers du dix-septième. *La Monographie du Sonnet* par Veyrieres lui aurait aussi été utile pour rappeler quelques pièces liminaires d'auteurs cités dans sa Bibliographie.

Il est fort à souhaiter que le troisième volume renferme une table complète des premiers vers des pièces citées, de la nature

Digitized by Google

de ces pièces : odes, stances, sonnets et du nombre de vers de chacune; on pourrait alors s'aventurer en l'abondante frondaison poétique du XVII^e^ siècle, et, comme M. Lachèvre reproduit les épîtres dédicatoires, les avis aux lecteurs des éditeurs, les recueils semblent être sous nos yeux à mesure que nous feuilletons son volume.

La production bibliographique de ces dernières années est très abondante et il est fort malaisé de se tenir au courant de ces menues plaquettes tirées à très petit nombre. M. Lachèvre a eu le mérite de savoir attendre que ses notes eussent pris un juste développement et le tirage de son volume à 350 exemplaires permettra à tous les travailleurs de se procurer sa Bibliographie, indispensable désormais à qui voudra étudier la fin du XVI^e^ siècle et les petites œuvres du XVII^e^. Souhaitons que les deux derniers volumes ne se fassent point trop attendre; muni de tables détaillées, l'ensemble sera le livre du chevet de quiconque fera des recherches sur les petits genres de notre littérature.

H. VAGANAY.

Des Grâces d'oraison. *Traité de théologie mystique*, par le R. P. Aug. POULAIN. In-12 de 413 pages. Prix : 3 fr. 50. Chez Victor Retaux.

Ce livre est d'un maître consommé dans la science mystique. Nous prions qu'on ne se méprenne pas sur la portée de cette appréciation : elle ne contient pas l'un de ces éloges banals dont on se montre trop souvent prodigue dans les articles bibliographiques; elle est l'expression d'une sincère admiration pour l'écrivain qui vient de rendre à la mystique un service signalé.

D'ailleurs, dans les articles publiés déjà sur ces difficiles questions, puis dans son étude si fouillée sur l'œuvre de saint Jean de la Croix, le P. Poulain s'était révélé comme possédant une connaissance approfondie de la mystique. Aussi ses amis le pressaient de faire une exposition claire, accessible à tous, une sorte de vulgarisation de cette science dont les limites restent indécises, et les principes flottants pour beaucoup d'esprits (1). Cédant à leurs instances, le P. Poulain nous fait bénéficier du fruit de ses longues études; car, ainsi qu'il le dit lui-même (Préf., p. VII), pendant quarante ans, il a étudié ces questions

(1) Voir notamment la *Revue Thomiste* de 1898, p. 234.

Digitized by Google

avec tenacité, en vue de ce livre ; il a lu quantité de traités, voyageant des in-douze aux in-folio, et il peut se rendre le témoignage d'avoir analysé scrupuleusement les cent vingt-quatre auteurs qu'il énumère dans son *Index bibliographique*, et d'en avoir extrait pour nous tout ce qu'il y a rencontré d'utile.

Le P. Poulain se rattache à ce qu'on peut appeler, en mystique, l'école *descriptive*. Il y a une autre école, l'école *spéculative* dont certains écrivains n'ont pas toujours été bien inspirés. Leur parti pris inconscient de soumettre les faits d'observation à leurs systèmes, et le sans-gêne avec lequel ils refusaient de tenir compte des phénomènes qui les gênaient ont été parfois très nuisibles à la cause qu'ils servaient et n'ont servi qu'à embrouiller les questions au lieu de les élucider.

Il ne faut pas oublier que la mystique est une science d'observation. Ce que nous demandons à ceux qui traitent de cette science, ce n'est donc pas de la haute spéculation, mais des descriptions claires et exactes. Que tel état mystique se rattache à tel don du Saint-Esprit, la question peut avoir quelque intérêt pour un théologien : en pratique, la chose importe peu. Nous nous tiendrons pour très satisfaits si l'on nous trace un tableau détaillé de cet état, si l'on nous donne de lui une peinture qui nous le fasse discerner sur le champ des états voisins. Sainte Thérèse n'a pas fait de science théorique ; elle a abandonné la partie spéculative de la mystique aux théologiens et s'est contentée de décrire ce qu'elle avait expérimenté. Pour être de simples recueils de faits, ses ouvrages n'en font pas moins autorité.

Il faut féliciter le P. Poulain d'être entré résolûment dans cette voie. Certes il n'ignore aucune des questions de haute spéculation qui furent soulevées par les théologiens ; il les indique d'un trait rapide et propose à l'occasion sa solution. Mais, à l'exemple de sainte Thérèse, il s'intéresse surtout aux faits ; il estime qu'une observation neuve, un détail resté ignoré, sont plus utiles à relever et à cataloguer que toutes les discussions d'école. Les citations qui suivent chacun des chapitres démontrent avec quel soin scrupuleux l'auteur procède dans ses affirmations. Il n'est pas un des principes énoncés par lui qui ne soit amplement prouvé par des pièces justificatives ; et il n'est pas une de ces descriptions dont il n'est emprunté les traits principaux aux grands maîtres de la mystique. Ce livre porte

Digitized by Google

avec lui la conviction ; c'est une œuvre sincère et dont les conclusions s'imposent à tout esprit non prévenu.

Il est une question qui se pose tout d'abord pour le profane et à laquelle très peu d'écrivains ont répondu jusqu'à ce jour d'une façon claire : « Quelle est la note caractéristique de l'état mystique, sa note spécifique, pour parler le langage de l'école? » Beaucoup s'imaginent, sur la foi des descriptions qu'ils en ont lues, que l'oraison mystique est l'oraison ordinaire, atteignant un degré particulier de perfection, mais ne se distinguant des autres oraisons par aucun caractère spécifique ; ce serait, si l'on veut, une façon plus raffinée, plus parfaite de *penser* à Dieu et de nous *souvenir* de sa présence.

Il importait de combattre ce préjugé et de définir d'une façon précise l'état mystique. Le P. Poulain a traité cette question avec une prédilection visible. Il savait, en effet, que cette thèse est la clé de la mystique, et que, si cette notion essentielle restait vague dans les esprits, l'œuvre tout entière serait compromise.

Il nous semble que désormais, grâce à la lumineuse démonstration du P. Poulain, c'est une vérité au-dessus de toute discussion, et comme un axiome indiscutable que « dans l'oraison mystique, Dieu fait *sentir* mystérieusement sa présence par une *sensation* spirituelle d'un genre spécial. Dans l'oraison ordinaire, on n'a qu'une connaissance abstraite de la présence de Dieu ; dans l'oraison mystique, on en a une connaissance *expérimentale* » (pp. 54 et 55).

La thèse est accordée par tout le monde quand il s'agit de l'union pleine. Le P. Poulain établit d'une façon irréfutable qu'il en va de même pour tous les états mystiques sans exception et les textes qu'il accumule pour démontrer cette vérité ne laissent aucune place au doute. Puis, creusant davantage la question et s'efforçant d'analyser cette sensation de Dieu dans la mesure où la chose peut se faire à l'aide d'images empruntées au langage humain, il énonce cette seconde thèse fondamentale : « Ce qui constitue le trait commun de tous les degrés de l'union mystique, c'est que la sensation spirituelle par laquelle Dieu fait sentir sa présence est une sensation d'*imbibition*, de *fusion*, d'*immersion*. On peut la dépeindre en disant que c'est un *toucher intérieur* » (p. 78).

Après avoir ainsi étudié les deux caractères fondamentaux de l'union mystique, l'auteur en décrit les dix caractères secondaires.

Digitized by Google

Mais est-il permis de désirer ces faveurs et de les demander à Dieu? La question est importante et n'a pas toujours été comprise par les écrivains mystiques. Plusieurs ont confondu l'union mystique avec certains phénomènes qui se greffent parfois sur elle, tels que visions, paroles surnaturelles, révélations. Les saints s'accordent tous à prêcher la défiance vis-à-vis de ces faveurs distinctes de l'union mystique et ils les dénoncent comme une source d'illusions fort dangereuses. Le P. Poulain s'associe à eux pour blâmer les âmes présomptueuses qui élèveraient jusque-là leurs désirs. Mais s'agit-il de l'oraison mystique elle-même, il estime avec raison qu'on peut la désirer, pourvu que ce désir ne soit pas dicté par la sotte ambition de s'élever au-dessus des autres ou par tout autre motif puéril.

Nous ne pouvons suivre le savant religieux dans les monographies si complètes et si documentées qu'il fait de chacun des états mystiques. Signalons seulement son étude sur la *Quiétude*. Nous sommes encore sous le charme que cette lecture nous a procuré. Il est impossible d'être plus clair et plus intéressant dans une matière où il est malheureusement trop facile d'être peu précis en même temps que fort ennuyeux.

Nous nous reprocherions de ne pas signaler aussi les chapitres qui traitent des révélations et des visions. Beaucoup de lecteurs seront étonnés d'entendre le P. Poulain établir preuves en main que les révélations des saints peuvent parfois contenir des erreurs, et que par conséquent il est permis de ne pas attacher une importance exagérée à certaines révélations que l'Eglise n'a pas approuvées. Cette partie de l'ouvrage nous a paru traitée avec une sûreté de doctrine et une largeur de vues qui méritent d'être admirées. La crédulité qui, aux heures d'épreuves nationales, nous fait accepter avec tant de facilité les prophéties les plus ridicules y est flagellée avec beaucoup de verve; les hommes de bon sens applaudiront à cette leçon très méritée.

L'ouvrage que nous présentons au public a déjà recueilli l'approbation d'un juge très autorisé dans ces questions. Mgr Gilbert, ancien évêque du Mans, a écrit à l'auteur une lettre très flatteuse de laquelle nous détachons quelques lignes. L'éminent prélat a fort bien mis en relief et le but de l'ouvrage et les services qu'il est appelé à rendre à tous ceux qui ont charge d'âmes : « Ceux qui liront votre étude, y trouveront une petite somme suffisamment explicite et développée de ces

Digitized by Google

questions les plus hautes de la pensée humaine. Ils seront initiés à toutes les solutions vraies et acquises ; ils auront en main un lexique raisonné de ce langage spécial et parfois un peu confus; au besoin, un manuel pratique de diagnostic, et, le cas échéant, de direction.

« Cette première lecture me permet d'augurer, mon Révérend Père, que votre ouvrage rendra un service sérieux à la haute science mystique, qui devient désormais accessible en certaine mesure à tous les lecteurs. Vous avez triomphé, et pour arriver à un exposé si complet et si net, de difficultés considérables. Mais le résultat obtenu est digne de l'effort. »

Nous ne doutons pas de tous ceux qui liront ce livre ne ratifient le jugement porté par Mgr Gilbert et ne s'unissent à lui pour féliciter le P. Poulain du service qu'il vient de rendre à la science mystique.

P. LEJEUNE.

L'Ange et l'homme intimes. *Elévations dogmatiques*, par Charles SAUVÉ (S.-S.), Directeur du Grand Séminaire de Dijon et Professeur de dogme. 1901. 4 vol. in-12 de XXXV-407, 405, 485 et 442 p. Paris, Ch. Amat. Lyon, Emmanuel Vitte. 10 fr. les 4 vol.

Etats mystiques. Appendice à l'*Homme intime*, par le même auteur. 1901. 1 vol. in-12 de III-178 p. Mêmes librairies. 1 fr. 50.

Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de parler d'une belle œuvre, qui doit assurer à son auteur la reconnaissance de beaucoup d'âmes, et lui procurer une place à côté de ces deux Maîtres de la vie spirituelle, le P. Faber et Mgr Gay.

Longtemps le XIX^e^ siècle n'avait vu paraître que des auteurs ascétiques assez médiocres, quand le savant oratorien anglais publia ses livres de spiritualité, dont le plus beau nous paraît être le *Saint-Sacrement*. Mais tous ces ouvrages ont un grave défaut : ils n'ont pas l'ordonnance et la disposition qui en feraient de vrais traités. Savant théologien, penseur original et profond, le P. Faber ignorait l'art de la composition. C'est pourquoi il a été très discuté, et il n'a pas eu sur les âmes toute l'influence qu'il aurait pu exercer. Néanmoins, il ne sera pas oublié de sitôt, et, pour notre part, nous lui gardons une éternelle gratitude pour le bien qu'il nous a fait.

Mais notre reconnaissance est encore plus grande à l'égard de Mgr Gay, surtout à cause de son œuvre capitale, *De la Vie et*

Digitized by Google

des Vertus chrétiennes dans l'état religieux. Ici, nous avons une vraie somme ascétique, aussi remarquable par la profondeur de la doctrine, et l'élévation des pensées, que par la rigueur logique des déductions et l'impeccable disposition des matières. Ses autres ouvrages, sans ajouter à sa gloire, ne l'ont pas non plus diminuée. En somme, il est bon d'avoir dans sa bibliothèque toute l'œuvre de Mgr Gay.

M. Sauvé n'a pas les défauts du P. Faber, et, d'autre part, il ne ressemble pas non plus à Mgr Gay. Il ne s'est pas appliqué, comme lui, à condenser puissamment sa pensée, après s'être assimilé les idées des autres. Au contraire, il ne craint pas les développements, et, tandis que les citations sont assez rares chez Mgr Gay, M. Sauvé reproduit volontiers et fréquemment des passages empruntés aux auteurs les plus divers. (Pour le dire en passant, il cite volontiers le savant prélat). Les lecteurs qui n'aiment pas à étudier un livre de spiritualité comme un traité de théologie, éprouveront peut-être plus d'attrait à lire l'éminent Sulpicien. Leur intérêt se soutiendra plus facilement, il nous semble, quand ils verront défiler devant eux des auteurs très différents, choisis d'ordinaire avec soin, et qui leur livreront le plus exquis de leur pensée. Au surplus, — point important à noter, — M. Sauvé ne reproduit servilement ni le P. Faber, ni Mgr Gay. Il les complète en un certain sens, de même qu'il est complété par eux.

Nous conseillons à ceux qui possèdent les ouvrages de ses deux prédécesseurs, de se procurer aussi les siens, s'ils veulent avoir une bonne bibliothèque ascétique.

Essayons maintenant de bien faire ressortir les avantages que doit procurer la lecture des élévations dogmatiques intitulées l'*Ange et l'homme*.

Tout d'abord, nos jeunes confrères du clergé, — et peut-être aussi d'autres plus âgés — y seront initiés à l'art de présenter au public les doctrines théologiques. Au Grand Séminaire, nous le voulons bien, ils ont mis beaucoup de zèle à s'assimiler ces doctrines, mais en les demandant à des traités rédigés d'une manière scientifique et dans un latin scolastique. Ils éprouvent naturellement une certaine difficulté, — très grande quand il s'agit de certains esprits, — s'ils veulent exposer leur connaissances théologiques sous une forme accessible à leur auditoire. Ils perdent souvent courage, et finissent par puiser dans des sermonnaires, où la pensée est délayée, banale, souvent peu

Digitized by Google

digne de la chaire sacrée. Ce sont des livres tels que celui de M. Sauvé qui complèteront pour eux l'éducation du Séminaire, en leur montrant comment on peut se rendre accessible à tous, sans cesser d'être élevé et savant comme il convient à un vrai prédicateur. Peut-être auront-ils à élaborer encore la pensée de M. Sauvé pour se faire comprendre des humbles et des petits. Mais, en tout état de cause, le plus difficile sera fait, et ce livre épargnera un travail très ardu aux ouvriers apostoliques.

Au surplus, il rendra les plus grands services, en prouvant que la piété doit être basée sur la doctrine. C'est une vérité pour nous si évidente, que nous nous sommes toujours étonné quand nous l'avons entendu contester. La morale, et par suite, la piété, doivent être fondées sur le dogme: ainsi l'entendait Bossuet, et c'est parce qu'il ne les a jamais séparés, qu'il a été un si puissant orateur. Beaucoup de nos critiques littéraires se sont plu à reconnaître le fait. Ils ont ajouté que l'infériorité de Massillon et des auteurs parénétiques du XVIIIe siècle vient de ce qu'ils osaient à peine parler de dogme à une société devenue sceptique, et qu'ils étaient tentés d'accommoder la morale au goût de leur auditoire. Si cette remarque comporte de nombreuses exceptions, elle est vraie dans sa généralité. Eh bien! ce qui a contribué à rabaisser la littérature ascétique du XIXe siècle, c'est qu'elle n'était pas établie sur la base ferme et solide d'une sérieuse théologie: de là, tant de mièvrerie et d'insignifiance dans beaucoup d'ouvrages. On a réagi depuis quelque temps, nous sommes heureux de le reconnaître: l'ouvrage de M. Sauvé contribuera, pour une bonne part, à accentuer cette réaction. Quiconque le lira, deviendra meilleur: il se rendra compte que la lumière produit naturellement la chaleur, que la chaleur procède nécessairement de la lumière, et que pour avoir une piété ardente, il faut d'ordinaire avoir une foi très éclairée.

Nous ne pouvons songer à analyser une œuvre aussi considérable. Nous nous contenterons de donner le titre de chacune des *Elévations* dont elle se compose: L'Ange intime. Le prix de notre grâce. La vie intime de Dieu et l'homme ici-bas. L'homme, nouvelle créature. L'homme, temple de Dieu. L'homme, enfant de Dieu. L'homme, ami de Dieu. L'âme, épouse de Dieu. Appendice sur l'homme enfant de Dieu. L'Eglise intime. La Communion des Saints. Les Sacrements. Appendice sur les Sacramentaux. Le Purgatoire. L'Enfer. Le Ciel.

Digitized by Google

De bonnes tables complètent les quatre volumes, et rendent les références très faciles.

Avant de terminer, nous demanderons à M. Sauvé la permission de formuler quelques critiques, avec toute la déférence qui est due à un maître si éminent.

Nous pensons qu'il cite trop volontiers certains écrivains, assez rares d'ailleurs, dont l'autorité est très mince, ou insuffisamment établie, ou bien dont les œuvres n'ont pas été éditées avec assez de soin. Pour Rusbrock, il aurait fallu recourir à l'édition latine de ses œuvres, par Surius, et non à celle d'Ernest Hello, qui a été discutée. (Quant à une traduction donnée par Mæterlinck, il est mieux de n'en pas parler). Il est vrai qu'il aurait fallu un travail spécial pour éclaircir la pensée de Rusbrock, ce qui aurait mené bien loin M. Sauvé. Le mieux était de supprimer les citations empruntées au mystique néerlandais.

Peut-être aussi l'auteur aurait-il bien fait de ne pas rapporter certaines révélations. Il n'ignore pas que les personnages les plus saints sont toujours faillibles quand ils s'efforcent de relater les enseignements qu'ils ont reçus de Dieu. (Il ne s'agit pas ici de l'inspiration proprement dite, qui constitue un cas tout différent). Nous avons fait cette remarque particulièrement pour le Purgatoire. Rossignoli, dont un trait est rapporté à ce propos, n'a pas d'autorité. Quant à la révélation attribuée à sainte Lutgarde, et d'après laquelle, pour trois fautes d'administration, Innocent III serait condamné au purgatoire jusqu'à la fin du monde, n'est-elle pas bien étrange, surtout quand nous avons lu la vie de ce grand pape ? Enfin, nous avons été surpris de rencontrer une citation de Marie Lataste que nous n'avons pu expliquer, malgré tous les efforts que nous avons faits. C'est le passage qui commence par ces mots : « Dans la substance de Dieu, il y a une partie intime et particulière que j'appelle le cœur de Dieu... Le Père, en communiquant au Fils et au Saint-Esprit sa substance, ses perfections, sa divinité, leur communique aussi cette partie intime et particulière qui est son cœur.. ». N'aurait-il pas été préférable de supprimer purement et simplement le passage tout entier ?

Mais ces observations, et quelques autres que nous aurions pu ajouter, n'infirment pas la valeur de ce beau livre. Nous le répétons, c'est une œuvre très remarquable, propre à faire grand bien aux âmes, et dont la salutaire influence ne peut désormais que s'étendre et s'affirmer.

Digitized by Google

Le volume qui sert d'appendice aux précédents, a pour titre *Etats mystiques*. Mais ce titre n'indique pas suffisamment le contenu du traité. Il semble que l'ouvrage était intitulé précédemment *Etat des âmes* ou *Carte des âmes sur la terre*, à en juger par le plan suivant. La carte des âmes comporte des déserts : ce sont tous ceux qui n'ont pas la foi, les enfants non baptisés, les adultes privés de la foi par leur faute ou sans en être responsables, les hérétiques et les schismatiques conscients ou inconscients. Il y a aussi les abîmes, ou l'état de péché mortel; les régions malsaines, les marais, ou l'état de ceux qui commettent volontiers le péché véniel; puis les vallées, qui figurent la ferveur, et les sommets, qui représentent les états mystiques.

Ces états sont très différents, et l'auteur les symbolise par des noms de montagnes empruntés à l'Ecriture sainte: le mont de la Quarantaine, le Thabor ou le Carmel, l'Horeb ou le Sinaï, le mont des Oliviers et le Calvaire. C'est à les étudier que la plus grande partie du livre est consacrée.

Nous retrouvons d'ailleurs dans ce volume les qualités que nous avons signalées en parlant des précédents. Nous pensons qu'il sera lu avec non moins d'intérêt : il y est traité de questions que les prêtres ne peuvent ignorer, et que beaucoup de fidèles pieux seront heureux de connaître, parce qu'ils y ont souvent songé sans pouvoir leur trouver une solution satisfaisante.

A. LEPITRE.

Menologion der Orthodox-Katholischen Kirche des Morgenlandes. I Theil (September-Februar). Texte allemand et slave d'après le texte grec original, par Alexios v. MALTZEW, Mag. Theol., Prévôt de l'église de l'Ambassade impériale russe à Berlin. 1900. 1 vol. in-12 de XCVI-1060 pp. Berlin, Karl Siegismund.

Nous ne savons trop comment ce *Menologion* est venu entre nos mains. Mais, ayant été prié d'en dire quelques mots aux lecteurs de l'*Université catholique*, nous n'avons pas voulu décliner cette tâche. Il s'agit d'un livre de prières à l'usage des schismatiques de l'Eglise orthodoxe d'Orient : nos lecteurs n'ignorent pas ce que veut dire ici l'expression « orthodoxe », et nous n'avons pas à le leur rappeler. Pour se servir de ce livre ou simplement l'étudier, il faut être muni des autorisations nécessaires, c'est parce que nous les possédons, que nous pouvons en parler ici.

Digitized by Google

Ce ménologe est consacré aux fêtes de l'année dont la date est fixée à un jour invariable de chaque mois. Le premier volume commence au 1er septembre, ancien style, et finit avec février. Il comprend : 1° l'indication des saints ou des mystères que l'Eglise orthodoxe fête à la date compétente : 2° un résumé de la vie de chaque saint, et, pour les mystères, la signification des fêtes qui leur sont consacrées et le temps où elles ont été établies ; 3° un certain nombre de prières, dont l'explication technique demanderait des développements particuliers, et qui sont plus nombreuses aux fêtes principales.

Le livre est précédé d'une introduction très soignée, où le savant prévôt nous donne des renseignements très intéressants sur la liturgie telle qu'elle est comprise dans l'Eglise dont il fait partie : par exemple, sur le culte des saints, sur la vénération des reliques et des saintes images, et sur les douze grandes fêtes célébrées par les Grecs schismatiques, en dehors et au-dessous de la fête de Pâques. C'est plein d'attrait, d'autant plus que l'auteur, ici comme dans le reste de l'ouvrage, a soin de nous faire remarquer les différences entre l'usage de l'Eglise catholique et celui de l'Eglise orthodoxe. Le 2 février, par exemple, celle-ci ne fête pas *la Purification de Marie*, mais *la Réception du Seigneur par Siméon*.

En parcourant le volume, nous retrouvons l'histoire abrégée, — oh ! très abrégée ! — de nos saints de l'Eglise romaine, que l'Eglise orientale a conservés religieusement depuis l'époque où elle s'est séparée de nous. De plus, nous y lisons de courtes notices biographiques sur les personnages que cette Eglise a jugé bon de mettre depuis sur ses autels. N'oublions pas non plus de mentionner l'histoire de ses pèlerinages les plus célèbres, et des évènements qui en ont amené l'établissement. Cette partie, propre à l'Eglise orthodoxe, nous ouvre des horizons tout nouveaux sur ses annales et sa vie intime à travers les siècles.

Enfin, — pourquoi ne le dirions-nous pas ? — ce livre destiné à nos frères séparés, nous a causé de l'édification. Nous y avons constaté combien leurs usages, leurs formules, et même leur état d'âme, sont peu différents des nôtres. Leurs prières sont empruntées aux Pères de l'Eglise d'Orient. Leur dévotion à la Croix, aux saintes images, à la sainte Vierge est au fond la même que chez nous. Et cette comparaison devient bien plus frappante, quand nous en établissons une autre avec l'ensemble des Eglises protestantes, qui prétendent représenter le christianisme

Digitized by Google

primitif. Leurs formulaires de prières glacent l'âme, parce qu'ils sont froids comme leurs croyances : quoi qu'on puisse dire, la piété repose toujours sur de profondes convictions, et celles-ci sur des dogmes bien arrêtés. Au contraire, le ménologe dont nous essayons de donner quelque idée, renferme de belles prières qui rappellent, par les articles de foi qu'elles professent, comme par les sentiments qu'elles expriment, les admirables créations de notre liturgie romaine.

A. L.

Sissouan ou l'Arméno-Cilicie.

Tel est le titre de l'un des plus intéressants ouvrages publiés par le P. L. Alishan, des Mékitharistes de Venise.

Il traite du pays de la Cilicie sous la dynastie des Roupiniens. Ce nom de Sissouan équivaut à *Pays de Sis*, dernière capitale du royaume, relevée, fortifiée et embellie par son grand roi, Léon-Ier, le *Magnifique*.

A part la description géographique et historique de ce pays de Sissouan, cette publication présente encore plus de deux cents illustrations, vues de monuments anciens et modernes, inscriptions, fac-similés de manuscrits arméniens, de monnaies grecques et arméniennes, avec une carte générale du pays, quelques cartes partielles, des gravures tirées d'une iconographie arménienne, et plusieurs chromolithographies.

Le présent ouvrage avait paru d'abord en arménien. Des savants européens, informés du contenu, avaient manifesté leur désir d'en voir la traduction ; mais ce n'est qu'à la munificence du regretté Nubar Pacha, premier ministre du Khédive d'Egypte, qu'on doit l'exécution de ce désir. Mécène éclairé et vrai patriote, sensible à tout ce qui regarde la gloire de sa nation ; il a eu la noble pensée de laisser comme dernier souvenir de sa brillante carrière, la traduction française de ce même ouvrage qui réflecte la gloire d'une des meilleures époques de l'histoire d'Arménie.

La presse des Mékitharistes de Venise est heureuse de pouvoir offrir le présent travail aux savants européens et aux amateurs en général, qui pourront y puiser maints renseignements aussi nouveaux qu'intéressants pour eux.

Propriétaire-Gérant : P. CHATARD.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

MAI-AOUT 1901

MAI

Pages

Le devoir intellectuel de la femme, par le chanoine VALENTIN. . . 5
Dans la prière et dans la lutte, par l'abbé DELFOUR. 30
Les chartreux peints par leurs « éphémérides », par le R. P. RAGEY. 47
Le caractère de Fouché, à propos d'une récente publication, par J. LAURENTIE. 71
Victor Hugo paysagiste (suite et fin), par L. AGUETTANT. 80
Le Transvaal tel qu'il fut jugé, il y a dix ans, par un lord anglais, par FLORIDY. 98
Revue historique (suite et fin), par l'abbé Claude BOUVIER. 110
Revue de Linguistique, par A. LEPITRE. 130
Mélanges : *La religion des contemporains*, de l'abbé Delfour, par R. P. 143
Bibliographie : *Impressions musicales et littéraires*, par Camille Belleigue, J.-B. 150
Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris, par Joseph Petit, Gravilovitch, Maury et Teodoru (p. 154); *Etudes sur quelques manuscrits de Rome et de Paris*, par Achille Luchaire, E. D. 156
Chronique : Actes récents du Saint-Siège, par C. CHAMBOST. . . . 157

JUIN

Un évêque du v^e^ siècle : Théodoret de Cyr, par P. FOREST. . . . 161
Deux discours parlementaires, par l'abbé DELFOUR. 184
Les Chartreux peints par leurs « éphémérides » (suite), par le R. P. RAGEY. 201
Voyages princiers (suite), par Clarisse BADER. 235
La Triple Alliance d'après de nouveaux documents (suite), par le comte Joseph GRABINSKI. 253
Etudes sur la question protestante, par SYLVESTRE. 281
Mélanges : Etudes sur les textes évangéliques et extra-évangéliques, par E. JACQUIER. 297

Digitized by Google

Pages

Bibliographie : *La pacification intellectuelle par la liberté*, par l'abbé G. Canet. 313
Pages d'Evangile, par l'abbé Planus, abbé Théodore Delmont. . . 317
Francesco d'Assisi e il suo, par Francesco Prudenzano, A. Lepitre. . 319

JUILLET

Le devoir intellectuel de la femme (2e article), par le chanoine Valentin 321
Les Chartreux peints par leurs « éphémérides » (suite et fin), par le R. P. Ragey. 358
Florilège provençal, par l'abbé Delfour. 382
Voyages princiers (suite et fin), par Clarisse Bader.. 398
« Résurrection » de Tolstoï, par Floridy. 413
Revue d'archéologie et d'hagiographie, par J.-B. Martin . . . 431
La vocation de Jean (poésie), par A. Rochette. 446
Mélanges : *Autour de Bossuet*, du chanoine Delmont, Ph. Gonnet. 459
Bibliographie : *Les origines religieuses de la France*, par Imbart de la Tour, A Lepitre. 478
L'avenir de Jérusalem, par le chanoine Augustin Lémann. 479

AOUT

L'argument de saint Anselme, par le R. P. Ragey. 481
La triple alliance d'après de nouveaux documents (suite), par le comte Joseph Grabinski. 506
Sainte Hélène et les reliques de Sainte-Croix de Jérusalem, par Louis de Combes. 536
La situation des catholiques aux Etats-Unis, par Alphonse Germain. 557
A propos de rimes, par l'abbé Delfour. 571
L'éducation du peuple devant l'opinion, par J. Laurentie. 587
La toute jeune Allemagne (histoire de vingt ans de littérature contemporaine), par J. Benoit. 599
Notes sur la graphologie, par Cz. 615
Bibliographie : *Frédéric Lachèvre*, H. Vaganay. 624
Des grâces d'oraison, par le R. P. Augustin Poulain, P. Lejeune. . 628
L'ange et l'homme intime, par Charles Sauvé; *Etats mystiques*, par le même, A. Lepitre. 632
Menologion der Orthodox-Katholichen Kirche des Morgenlandes, par Alexios v. Maltzew, A. L. 636
Sissouan ou l'Arméno-Cilicie, par le R. P. Alishan. 638

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google